






# 60 ans après

## le Val de Villé se souvient

# Sommaire


## Préfaces 4

### Un lourd héritage

La guerre de 1870 7
La Première Guerre Mondiale 8
Avant l'orage 12
Vers la guerre 15
La « drôle de guerre » 18
Mobilisés 25

### Frontières

La déroute 29
Les Allemands sont là, combats et drames 33
Prisonniers... 52
Réfugiés, exilés... 54

### L'invasion

Les filières d'évasion 71
Au Climont 82
Un drôle d'oiseau au Climont 94

## L'ordre nazi


Maires et Ortsgruppenleiter 101
Le Parti 103
La germanisation 106
La Hitlerjugend 118
Les expulsions 124
À l'école 130
Église et religion 144
Gendarmerie et répression 146
Résister 155
Juifs pendant la guerre 166
Un Juste originaire du Val de Villé 171


## Malgré elles, malgré eux...


Le RAD et le Service du Travail 179
L'incorporation de force 198
Écrire... 216
Se cacher... 223
Dans les camps 228


## Libérés


L'attente 239
Ils arrivent ! 246
Histoires de cloches 300
D'autres libérateurs 304
« C'est nous les Africains » 308
Avions 320
Des lendemains qui déchantent 328
Punir, se venger... 333

Liste nécrologique 336




# Préfaces

*Notre Vallée comme toute l'Alsace est habitée par les souvenirs de l'histoire tragique de la seconde guerre mondiale. Ces heures sombres pèsent encore aujourd'hui dans les mémoires de nos concitoyens les plus âgés. Grâce à cet ouvrage les témoignages nombreux et poignants se fondent dans notre patrimoine collectif et dans notre histoire locale.*

*Je tiens à remercier très sincèrement toutes celles et tous ceux qui ont accepté d'apporter leurs témoignages et divers documents. Je remercie la Société d'Histoire du Val de Villé pour son travail énorme de collecte, de tri, de mise en page qui nous permet de vous proposer un tel ouvrage de référence.*

*Si ce livre d'une qualité remarquable se veut d'abord être un ouvrage historique et un hommage à toutes les femmes et tous les hommes qui ont vécu avec courage et abnégation cette période difficile, il doit également et surtout nous transmettre un message de paix et de fraternité.*

*Puisse cet ouvrage nous permettre de présenter un avenir qui dans notre région transfrontalière doit se confondre avec une Europe de Paix que nous devons construire ensemble.*

*René HAAG*
*Vice-président du Conseil Général du Bas-Rhin*
*Conseiller Général du Canton de Villé*

*Jean-Marc RIEBEL*
*Président de la Communauté de Communes du Canton de Villé*

*L'idée de consacrer un ouvrage à la seconde guerre mondiale dans le Val de Villé est née à l'automne 2004, lorsque la municipalité de Villé organisa une brillante et émouvante cérémonie pour commémorer le 60e anniversaire de la libération du bourg, chef-lieu de notre canton.*
*Cette manifestation avait permis, entre autres, de recueillir de nombreux témoignages d'habitants ayant vécu le conflit, dans la localité ou sous des cieux qu'ils n'avaient pas toujours choisis.*
*Dans la foulée, la Communauté de Communes fit sienne l'idée de commanditer un ouvrage de synthèse sur cette période, mission confiée à la Société d'Histoire du Val de Villé. Un groupe de travail s'est mis en place et au travail, composé de représentants de toutes les localités de la vallée et chargé de recueillir témoignages et documents relatifs au sujet. La moisson a encore été abondante, bien que les rangs des témoins soient déjà éclaircis.*

*Plutôt que de rédiger un ouvrage de synthèse, un de plus, nous avons choisi de livrer au lecteur une succession de récits et de témoignages afférents à un certain nombre de thèmes préalablement définis et choisis. Cette publication ne se veut pas exhaustive ; nous n'y traitons guère de sujets déjà développés ou publiés par ailleurs (la vie quotidienne, l'alimentation, le marché noir...), nous ne relatons qu'un nombre restreint de récits de « Malgré-Nous » recueillis et précieusement conservés dans nos archives.*

*Il me revient le devoir de remercier pour ce travail mes proches collaborateurs de la Société d'Histoire, ainsi que tous les correspondants locaux qui se sont investis dans cette nouvelle mission pour que chaque village retrouve dans ces pages les traces de son Histoire, et pour que la mémoire de toutes les victimes puisse éclairer les jeunes générations sur leur route vers un avenir de paix retrouvée.*

*Christian DIRWIMMER*
*Président de la Société d'Histoire du Val de Villé*
*(S.H.V.V.)*

# Un lourd héritage

*Les historiens régionaux ont, depuis quelques décennies, bien retracé l'histoire mouvementée de l'Alsace et la Moselle depuis la fin du XIX^e^ siècle, histoire bien entendu largement marquée par l'arrachement de la province entre la France et l'Allemagne. On cite fréquemment, pour illustrer ce fait, l'exemple d'une personne née française en 1860, dans le Val de Villé par exemple, devenue allemande de par la défaite de 1870, redevenue française en 1918, allemande par l'annexion nazie de 1940 et enfin revenue à la nationalité française fin 1944 ! Ces changements successifs d'appartenance ont profondément marqué les Alsaciens, par ailleurs écartelés entre un sentiment majoritaire d'identité française et une culture largement germanisante…*



♦ *Tableau de TOUCHEMOLIN représentant le combat de Thanvillé le 17 Août 1870 (Mairie de Thanvillé).*

# *La guerre de 1870*

Le premier conflit entre la France et l'Empire Germanique est intervenu alors que le Val de Villé vivait une existence économique difficile. De nombreuses études publiées dans les colonnes de l'annuaire de la Société d'Histoire du Val de Villé décrivent une vallée surpeuplée, très largement agricole avec des activités annexes tels le tissage à domicile pour le compte des industriels déjà installés dans la proche vallée de Sainte-Marie-aux-Mines, la garniture des chaussons ou autres activités artisanales. Malnutrition et alcoolisme sont plus répandus qu'ailleurs en Alsace, provoquant un début d'émigration vers des cieux plus cléments.

Le conflit de 1870 concerne directement le Val de Villé au mois d'août, à travers le fameux « combat de Thanvillé » lorsque des Gardes Mobiles français menés par le Capitaine STOUVENOT et le Vicomte Théodore de CASTEX attaquèrent les cavaliers badois stationnés près du château de Thanvillé. La fusillade provoqua un mort et quelques blessés dans leurs rangs. L'occupant, considérant que la population civile s'était rendue complice des Mobiles, réagit en représailles sauvages sur les habitants de plusieurs localités voisines. De nombreux civils furent sabrés ou fusillés et le château de Thanvillé pillé. Ces massacres des 17 et 18 Août 1870 provoquèrent la mort d'une quinzaine de personnes. Le Souvenir Français éleva un monument en leur mémoire, stèle inaugurée à Neuve-Église le 30 Octobre 1932 et portant les noms de la plupart des victimes décédées. Ce monument fut détruit par les nazis à leur arrivée dans le Val de Villé en juin 1940. Il n'en reste rien aujourd'hui.
Cet épisode, illustré par le peintre TOUCHEMOLIN par une toile conservée en mairie de Thanvillé, a certainement marqué la mémoire collective dans les villages qui ont été concernés.



♦ *Neuve-Église, 1938. Monument érigé à la mémoire des victimes civiles des 17 et 18 Août 1870. Détruit par les Allemands en 1940, il mentionnait l'identité des victimes : Antoine SIFFERT, Jean-Baptiste LUNSCH, Charles MUHR, Augustin PIERROT, Jean-Baptiste KUBLER, Jacques HOUTMANN, Jean-Baptiste HOUTMANN, André ZIMMERMANN, Antoine GLOCK, François OTZENBERGER, FAERBER, Joseph SCHAEFFER, Augustin SENENS, Maximilien DUFFNER.*



# *La Première Guerre Mondiale*

Ce conflit majeur a été le plus meurtrier que le Monde ait connu à ce jour. Les historiens s'accordent sur quelques chiffres édifiants : 65 millions de soldats engagés dont 8,4 millions de Français et 11 millions d'Allemands. Ont péri directement ou indirectement 10 millions de civils et 8,5 millions de militaires. L'Alsace et la Moselle, rattachées à l'Empire depuis 1870, ont livré plus de 150 000 soldats à l'armée du Reich dès le début du conflit. Ils seront au total 250 000 hommes sous les ordres de Guillaume II, dans un uniforme qui n'était pas celui qu'ils auraient le plus souvent choisi. Par ailleurs, on estime que 17 650 hommes ont quitté l'Alsace-Moselle pour refuser cette incorporation et s'engager dans l'Armée Française, soit en ayant opté après 1870 pour la nationalité française et avoir fui la région, soit en étant réfractaires à l'incorporation dans l'armée du Reich lorsqu'ils furent appelés. On compta finalement près de 30 000 Alsaciens à tomber au front, 20 000 autres durent subir l'humiliation de devenir prisonniers dans un uniforme étranger.

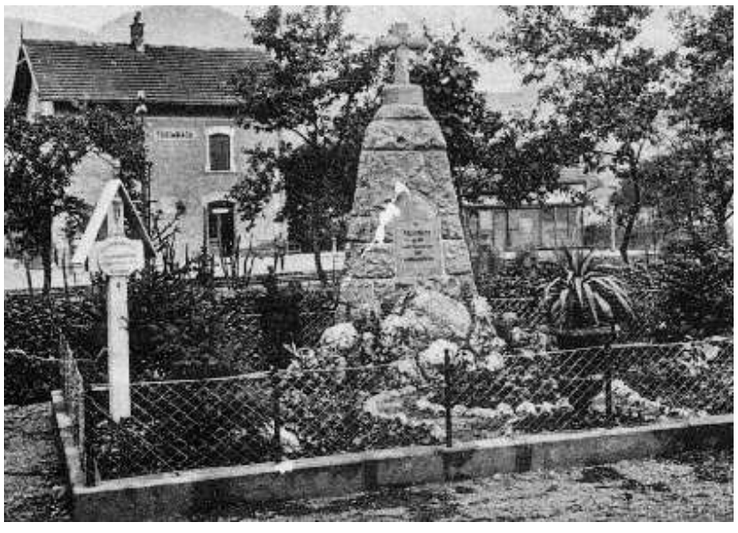



♦ *Départ des mobilisés de Triembach-au-Val vers le front. Une partie de la population locale est présente sur le quai pour les saluer.*

Les pertes en vies humaines dans le Val de Villé se sont élevées, d'après le recensement de Georges HIRSCHFELL, à 294 soldats répartis comme suit :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Maisonsgoutte : | 30 | Saint-Pierre-Bois : | 16 |
| Breitenbach : | 29 | Steige : | 15 |
| Albé : | 20 | Neubois : | 15 |
| Neuve-Église : | 18 | Bassemberg : | 13 |
| Saint-Martin : | 17 | Dieffenbach-au-Val : | 13 |
| Triembach-au-Val : | 17 | Thanvillé : | 12 |
| Lalaye : | 17 | Urbeis : | 11 |
| Villé : | 16 | Breitenau : | 11 |
| Fouchy : | 16 | Saint-Maurice : | 8 |

Le Val de Villé connut les opérations militaires au début du conflit. De violents accrochages s'y déroulèrent du 16 au 19 Août 1914. Les troupes françaises prirent possession dans un premier temps de la vallée avant d'être à nouveau délogées, se repliant sur les crêtes après avoir volontairement incendié Honcourt. Les combats firent de nombreuses victimes militaires, inhumées dans les cimetières militaires, ou des fosses communes, telle celle de Triembach qui recueillit deux soldats français, un officier et vingt soldats bavarois. Un monument rappelle encore leur mémoire.



♦ *Fosse commune à Triembach-au-Val, située derrière l'église. À l'arrière plan, la gare.*




♦ *La Réserve bavaroise pose devant la maison CASTEX. Au fond, l'Auberge Félix MEYER. À côté du Sergent se tient, assez décontracté, un prisonnier français.*

**Le souvenir collectif reste toutefois largement marqué par « l'affaire de Saint-Maurice », pendant laquelle, dans la nuit du 18 au 19 Août 1914, une partie du village fut incendiée par les troupes allemandes qui y avaient essuyé quelques coups de feu. Deux soldats français, prisonniers, et quatre civils locaux périrent dans la répression sanglante. Le monument élevé en souvenir des victimes et du village martyr a, lui aussi, été détruit par les nazis à leur arrivée en 1940.**



♦ *Rue de la Gare. À gauche, un soldat devant le Moulin GUIOT.*

♦ *Août 1914 à Saint-Maurice.*






♦ *René KUDER : La Libération de Villé en 1918.*



**La libération de la vallée, intervenue à l'arrivée des premières troupes françaises à Villé le 17 Novembre 1918, fut intensément fêtée par les populations locales, avant qu'elles n'aient à affronter les dures réalités de la reconstruction d'une économie saignée à blanc par les années de guerre.**
**Ce conflit, la « Grande Guerre », laissa une fois de plus derrière lui des sentiments germanophobes alimentés par des années de privation, de répression et la triste affaire de Saint-Maurice.**



♦ *Villé : réception Place de la Mairie, des premiers éléments de cavalerie descendus de la vallée d'Urbeis. Il était environ 14 heures...*



♦ *Les Villois attendent le gros des troupes françaises venant du Col de Steige... L'arrivée se fit vers 16 heures.*

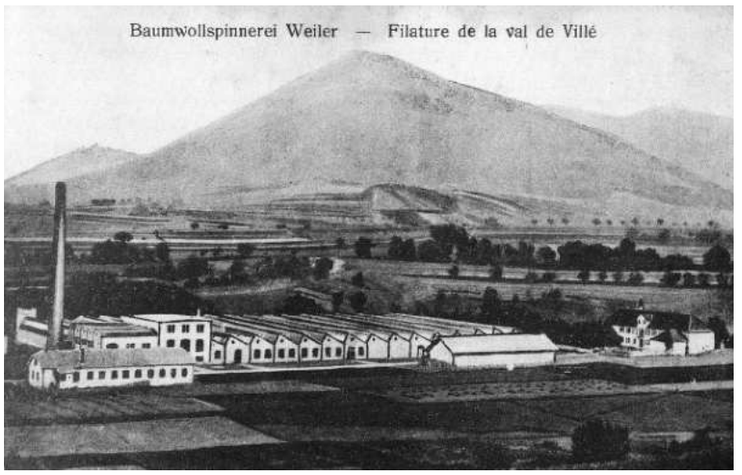
# *Avant l'orage*

Les historiens s'accordent aujourd'hui à dire que le Traité de Versailles qui mit fin à la Grande Guerre fut particulièrement pénalisant, contraignant, voire humiliant pour l'Allemagne, et portait déjà en lui les germes qui provoquèrent la montée du nazisme et la seconde guerre mondiale. Pourtant, en 1918, tout le monde s'était juré que ce conflit particulièrement meurtrier et dévastateur serait la « Der des Der ». Lourde erreur, aussi bien pour les dirigeants politiques, les militaires ou les populations civiles.

## *La ruralité au quotidien*

A la veille de la seconde guerre, le Val de Villé a certes changé d'aspect par rapport à la fin du XIX$^{e}$ siècle. Sa population totale a considérablement diminué : depuis le maximum démographique enregistré en 1866 (14 496 habitants), l'émigration liée à la pauvreté et aux circonstances politiques, ainsi que les ravages de la Grande Guerre, ont fait reculer le nombre d'habitants total du canton à moins de 9 000 unités (9 170 en 1936, puis 8 688 en 1946), au point que l'industrie textile, désormais très implantée dans le canton sous l'égide du groupe FTV (Filatures et Tissage de Villé, famille MARCHAL) avec ses usines de Villé (1906 et 1907), Maisonsgoutte (1909), Fouchy (1913), Steige (1923), Breitenbach (1926) et ses deux unités dans la proche vallée de la Bruche (Colroy et Lubine, 1929), aura besoin de faire appel à la main d'œuvre étrangère, italienne en l'occurrence, pour satisfaire ses besoins, et construira pour cela les « cités ouvrières » toujours présentes dans le paysage bâti actuel. A la veille de la guerre, FTV employait près d'un millier de salariés dans ses usines de la vallée, avec une part importante de main d'œuvre féminine (plus d'un tiers). Le groupe est alors le seul employeur industriel de la vallée, ce qui contribuera largement à la crise économique et sociale de 1956.









♦ *Pendant l'entre-deux-guerres, le Val de Villé est entièrement sous l'emprise de l'industrie textile et du groupe FTV. Le paysage est marqué par les nombreuses usines (la filature de la « Mattenmühle » vers Bassemberg, l'usine de Fouchy-Lalaye...). A Villé, à proximité du tissage de la gare, on édifie une cité ouvrière pour héberger la main-d'oeuvre venue d'Italie.*

Le Val de Villé, avant la seconde guerre, reste toutefois largement agricole, beaucoup de familles cumulant l'emploi salarié dans le textile avec une petite exploitation agricole de subsistance (les « ouvriers-paysans »). Si les terrains les plus ingrats ont été abandonnés au profit de la forêt (en particulier les anciens communaux encore exploités au début du siècle sous forme de cultures temporaires sur brûlis, les « stirpoux » ou « kritter »), l'agriculture occupe encore tout l'espace restant, loin d'être concurrencée par l'urbanisation des décennies suivantes. La polyculture est alors de mise avec la persistance des labours dans les terrains les plus favorables (céréales, pommes de terre, cultures industrielles), l'élevage bovin et le reliquat d'un ancien et vaste vignoble toutefois bien entamé par le phylloxéra et les maladies cryptogamiques de la fin du XIX$^{e}$ siècle. Le Val de Villé ressemble alors une mosaïque très colorée, très différente de son aspect actuel où dominent forêt, surfaces herbagères et constructions.

♦ *L'agriculture, comme ici à Triembach-au-Val, conserve une place prépondérante dans la vie économique du Val avant la seconde guerre. Les enfants sont présents, même s'ils sont habillés « du dimanche » pour la photo.*



**Le témoignage de Michel MANGIN, reproduit ci-après, décrit bien le mode de vie des populations locales à cette époque.**

**Michel MANGIN, natif de Steige, était une figure bien connue du Val de Villé. Musicien dans l'âme, ayant enseigné cette noble matière à des générations de collégiens dont ce n'était pas forcément la passion, il a témoigné avec son humour légendaire de sa jeunesse dans sa localité welche du fond de vallée. Son récit reviendra à plusieurs reprises illustrer le présent ouvrage.**

« … alors qu'à l'heure actuelle on ne sait plus quoi trouver pour meubler les temps libres de la population juvénile, les aînés se souviennent d'une époque où l'occupation des « loisirs » était programmée du Nouvel An jusqu'à la Saint Sylvestre. Si les parties de luge n'étaient pas interdites, il faut savoir que la mauvaise saison était truffée d'occupations aujourd'hui disparues : scier et fendre le bois à la main, aider le père à abattre les arbres en forêt lorsque le temps le permettait, nettoyer



et éplucher les pommes de terre, sortir la petite dernière sans enfreindre les multiples recommandations des autorités maternelles ; les soirées se passaient à déchiffrer les mystères des almanachs dont certains dataient quelque peu, à découvrir les jeux de société ou à s'initier aux complications du solfège et de certains instruments, toujours à vent, que des bricoleurs de génie essayaient de maintenir en état de marche. Aucun musicien actuel ne jouerait un bal sur une petite clarinette rescapée du siècle dernier ou un cornet à piston, atterri aux hasards des héritages ou du troc, aux mains de quelqu'amateur courageux.

Avec la belle saison débutaient les travaux de plein air : chaque garçon était l'heureux propriétaire d'une hotte faite presque sur mesure et qu'il devait utiliser d'une manière assez fréquente. Remonter la terre dans les vignes occupait les soirées de clair de lune ; puis c'était au tour de celle des champs de pommes de terre et, pour clore la saison, celle des jardins. Certains de ces travaux remettaient les dos en place. Au cours des intersaisons, la rentrée du bois du chauffage ne laissait guère de temps libre : départ vers 9 heures, une heure de marche jusqu'à la parcelle de forêt, façonnage des charges, casse-croûte en plein air, retour en fin d'après-midi et, pour le lendemain matin, écriture de l'inévitable rédaction vouée à tous les diables. A cette époque, tous ces travaux s'effectuaient sans changer d'uniforme au gré de l'ensoleillement ou des variations de température.

Jusqu'aux années de guerre existaient quatre types de vêtements : le bel habit du dimanche matin, réservé aux grandes solennités, surtout religieuses ; le second costume était « l'habit d'après vêpres » que l'on revêtait pour les jeux du dimanche après-midi. Il était moins respectable et moins respecté que celui du dimanche matin, il supportait quelques taches et accrocs. En troisième position venaient « les habits d'école », plus fonctionnels, avec l'inévitable tablier noir se fermant dans le dos et les éternels sabots rouges rangés selon un ordre immuable dans les couloirs de l'école ou à l'entrée de l'église.

Venait enfin le costume « de tous les jours », toujours rapiécé, qui permettait à son détenteur d'affronter les gros travaux domestiques, champêtres ou forestiers. L'unique jour où les jeux pouvaient se prolonger était le dimanche. C'étaient des escapades à travers monts et vaux. Les jeunes des villages francophones se sentaient davantage attirés par l'Ouest que par l'Est : le Climont, le Champ du Feu, la haute vallée de la Bruche, ce qui peut s'expliquer par la langue et la tradition. Il régnait d'ailleurs encore une certaine suspicion à l'égard des localités germanophones. Certains anciens pensaient que la frontière entre la France et l'Allemagne aurait pu être fixée entre Maisonsgoutte et Steige, Bassemberg et Fouchy.

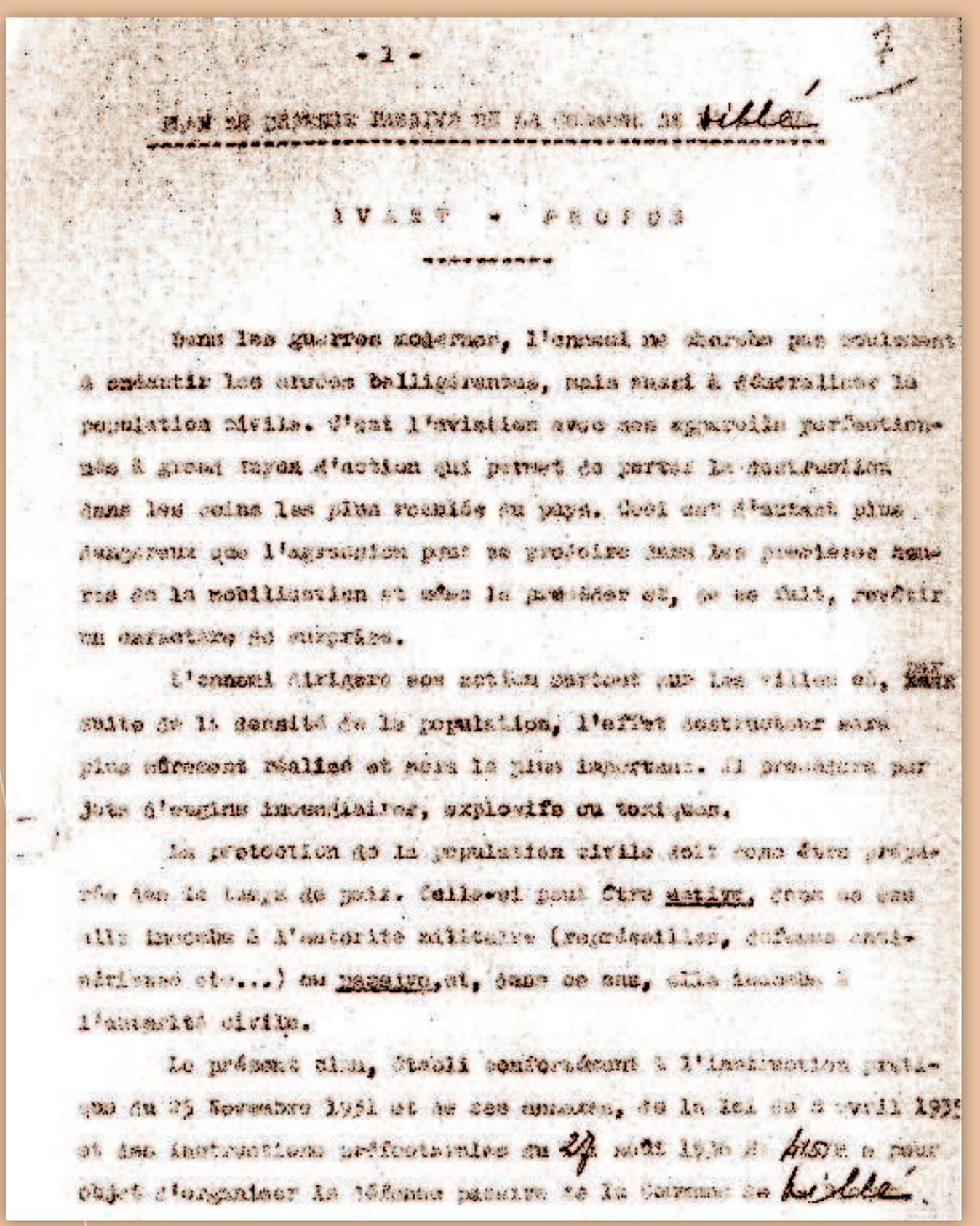
Avant-guerre, les écoles vaquaient le jeudi. Les matières enseignées étaient le français, le calcul, l'histoire, la géographie, la religion avec la lecture de l'Histoire Sainte et celle des versets du catéchisme qu'il fallait savoir par cœur. Une demi-heure par semaine était réservée au chant, la pratique du sport était rarissime. Le grand moment de la vie scolaire était l'épreuve du Certificat d'Etudes que les enfants les plus doués pouvaient affronter dès l'âge de onze ans. Sa préparation était alors très sérieuse et les lauréats étaient fiers de leur réussite ; on les admirait plus qu'un agrégé ou un major de Polytechnique d'aujourd'hui. Les candidats malchanceux devaient subir de nombreux quolibets et cette honte les poursuivait toute leur vie. Une vénérable dame originaire d'Albé, qui avait échoué au Certificat, attendit la nuit pour rentrer chez elle, et elle le fit par des sentiers forestiers ! Les épreuves se déroulaient alors à Villé : elles comprenaient une dictée avec questions, une rédaction, des problèmes, des questions d'histoire et de géographie, une récitation ou un chant. Les copies étaient corrigées sur place, le jour même, et les résultats proclamés en fin de journée.

# *Vers la guerre*

**Le lecteur se reportera à l'abondante littérature historique pour se remémorer l'évolution de la vie politique européenne qui précéda l'entrée en guerre. Les années qui ont précédé la déclaration de guerre du 1er Septembre 1939 ont bien entendu été particulièrement agitées, en particulier pour notre province frontière, qui, on s'en doutait bien, serait en première ligne si le conflit venait à éclater. C'était d'autant plus probable que, le 7 Mars 1936 déjà, l'Allemagne avait réoccupé militairement la Rhénanie, ainsi que la zone démilitarisée de 50 kilomètres face à l'Alsace. Les autorités françaises s'étaient d'ailleurs prémunies (ou pensaient l'avoir fait), en construisant de la frontière suisse à celle du Luxembourg la fameuse « Ligne MAGINOT », du nom du Ministre de la Guerre André MAGINOT. Pour l'anecdote, on signalera que MAGINOT fréquentait régulièrement la « Villa MATHIS », au col du Kreuzweg. Il semble qu'il était très lié avec l'épouse du célèbre constructeur automobile strasbourgeois. Il en fit voter les premiers crédits dès janvier 1930, pour dissuader ou contrer toute tentative d'invasion du pays par sa façade orientale. On sait ce qu'il en advint.**

**La montée des tensions internationales, les perspectives malgré tout envisageables d'une nouvelle guerre franco-allemande, se traduisirent sur le terrain par divers événements qui ont laissé, aussi bien dans les archives municipales que dans les mémoires des témoins, un certain nombre de souvenirs. On ne peut dire que l'État Français, que les autorités n'ont pas envisagé un nouveau conflit venant à peine 30 ans après la Grande Guerre, la « Der des Der », mais on le constatera bien vite, les mesures prises n'ont visiblement pas été à la hauteur du péril qui menaçait. Peut-être pensait-on inconsciemment que l'inimaginable n'allait pas se produire, peut-être pensait-on que les accords de Munich allaient encore éviter le pire, peut-être était-il simplement déjà trop tard.**

**Les Archives Municipales du chef-lieu de canton, bien conservées, débordent d'une abondante littérature administrative visant surtout à organiser une « défense passive » en cas de conflit. Un courrier de la Préfecture, en date du 27 Août 1931, fait déjà obligation au Maire de préparer un plan de protection passif. Il y est joint un plan-type rédigé par l'administration et demande la création d'une commission idoine.**



- 1 -

Plan de défense passive de la commune de Villé

AVANT - PROPOS

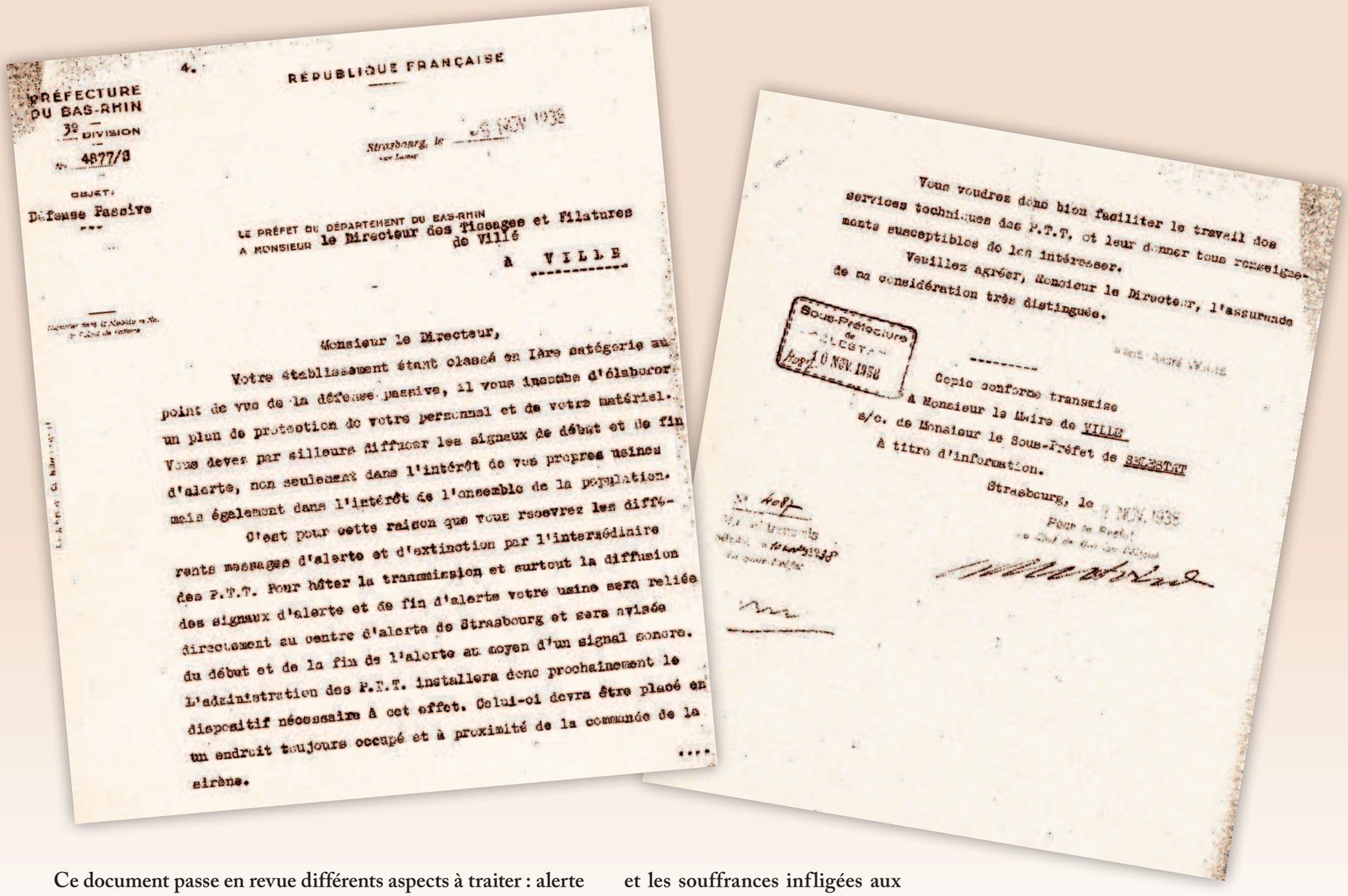
Dans les guerres modernes, l'ennemi ne cherche pas seulement à anéantir les armées belligérantes, mais aussi à désorganiser la population civile. C'est l'aviation avec son appareil perfectionné à grand rayon d'action qui permet de porter la destruction dans les coins les plus reculés du pays. Celui est d'autant plus dangereux que l'agression peut se produire sans les premières semaines de la mobilisation et même la précéder et, de ce fait, revêtir un caractère de surprise.

L'ennemi dirigera son action surtout sur les villes où, par suite de la densité de la population, l'effet destructeur sera plus rapidement réalisé et sera le plus important. Il procédera par jets d'engins incendiaires, explosifs ou toxiques.

La protection de la population civile doit donc être préparée dès le temps de paix. Celle-ci peut être active, c'est-à-dire incombe à l'autorité militaire (mobilisation, défense antiaérienne etc...) ou passive, et, dans ce cas, elle incombe à l'autorité civile.

Le présent plan, établi conformément à l'instruction générale du 25 Novembre 1931 et de ses annexes, de la loi du 6 avril 1937 et des instructions préfectorales du 24 mai 1938 a pour objet d'organiser la défense passive de la Commune de Villé.

♦ *Extrait du plan de défense passive de Villé.*



4.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFECTURE DU BAS-RHIN
3e DIVISION
N° 4877/3

OBJET:
Défense Passive

Strasbourg, le 5 NOV 1938

LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN
A MONSIEUR le Directeur des Tissages et Filatures de Villé
à VILLE

Monsieur le Directeur,

Votre établissement étant classé en 1ère catégorie au point de vue de la défense passive, il vous incombe d'élaborer un plan de protection de votre personnel et de votre matériel. Vous devez par ailleurs diffuser les signaux de début et de fin d'alerte, non seulement dans l'intérêt de vos propres usines mais également dans l'intérêt de l'ensemble de la population.

C'est pour cette raison que vous recevrez les différents messages d'alerte et d'extinction par l'intermédiaire des P.T.T. Pour hâter la transmission et surtout la diffusion des signaux d'alerte et de fin d'alerte votre usine sera reliée directement au centre d'alerte de Strasbourg et sera avisée du début et de la fin de l'alerte au moyen d'un signal sonore. L'administration des P.T.T. installera donc prochainement le dispositif nécessaire à cet effet. Celui-ci devra être placé en un endroit toujours occupé et à proximité de la commande de la sirène.

...

Vous voudrez donc bien faciliter le travail des services techniques des P.T.T. et leur donner tous renseignements susceptibles de les intéresser.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Sous-Préfecture de SELESTAT
Reçu le 10 NOV. 1938

Copie conforme transmise
à Monsieur le Maire de VILLE
s/c. de Monsieur le Sous-Préfet de SELESTAT
à titre d'information.

Strasbourg, le 7 NOV. 1938

Pour le Préfet

Ce document passe en revue différents aspects à traiter : alerte (téléphonique via le bureau des PTT, le Tissage, la Scierie SENGLER et la mairie), l'éclairage à réduire, les abris à inventorier ou à creuser, la lutte contre les incendies éventuellement provoqués par les bombardements, la protection contre des attaques aux gaz, voire la désinfection, la police…

Les autorités municipales, sommées d'adapter ce plan à la commune, l'ont annoté, corrigé, ajusté… On y relève la liste des caves pouvant servir d'abris et le nombre de personnes qu'elles peuvent recevoir ainsi qu'un bref document de synthèse résumant les mesures de protection envisagées, y compris le creusement de tranchées servant d'abris en cas d'attaque aérienne inopinée.

Le premier conflit mondial a marqué les esprits avec l'utilisation massive sur les champs de bataille de gaz de combat (ypérite, « gaz moutarde ») dont la redoutable efficacité et les souffrances infligées aux victimes et survivants sont encore marquées dans les chairs. Il n'est donc pas étonnant que les autorités envisagent une nouvelle utilisation des armes chimiques en cas de conflit. Nous conservons des instructions préfectorales de l'été 1937 demandant, par exemple au maire de Villé, d'organiser dans sa commune des cours de protection contre les gaz, en particulier à l'intention des personnes membres des équipes du plan de défense passive.

Par la suite, le Ministère de l'Armement diffuse à chaque mairie la liste de tous les fabricants de masques à gaz afin que la population puisse en être équipée. L'Administration, le Préfet en l'occurrence, demandera même à chaque maire d'aménager dans son village une « chambre à gaz » (sinistre et prémonitoire appellation) pour tester le matériel et entraîner la population à son utilisation.

Antoine Fuchs

# La drôle de guerre

**Le récit très précis et détaillé d'Antoine FUCHS de Villé, né en 1926, permet de reconstituer l'ambiance de cette période, ainsi que de l'entrée en guerre :**

« … Une première mobilisation partielle est intervenue en automne 1938. Les instituteurs furent déjà rappelés ainsi qu'un grand nombre de pères et frères de nos copains de classe. A la reprise de l'école en octobre, ces incorporés témoigneront après leur retour au foyer qu'ils n'avaient pas été mobilisés dans de bonnes conditions, avec des manques dans l'organisation, l'armement et l'équipement. On verra par la suite qu'il y avait malheureusement beaucoup de vérité dans leurs paroles. Les Premiers Ministres français et anglais qui avaient pris le chemin de Munich n'arrêtèrent pas l'appétit de l'ogre qui raya la Tchécoslovaquie de la carte dès le printemps 1939, puis le 1er Septembre 1939, l'attaque de la Pologne provoqua la mobilisation générale et la déclaration de guerre. Les affiches de mobilisation sont collées sur les sites habituels, les portes cochères des anciennes granges du bourg, la Gendarmerie alors située Place du Marché, sur l'angle du Restaurant A la Poste, au carrefour des routes principales. Elles sont complétées d'heure en heure par d'autres, marquées de grands numéros qui correspondent au plan de mobilisation (préalablement demandé et établi par les autorités municipales). Les appelés réservistes partaient, accompagnés jusqu'à la gare par leurs proches, les épouses, enfants et parents en larmes.

L'autorité militaire réquisitionnait aussi les voitures particulières qui n'étaient pas indispensables, ainsi que des chevaux, pour parer à l'insuffisance du parc de l'armée. Déjà préalablement mise en œuvre dans les entrées des maisons, une affiche renseignait les occupants sur les précautions à prendre en cas d'attaques aériennes, indiquant les caves présumées lieux de refuge, leurs entrées étant marquées d'une croix rouge et du nombre de places disponibles. A l'extérieur du bourg, près de l'Inspection des Eaux et Forêts, vers Breitenau, Neuve-Église et la Schrann, les boyaux de protection étaient creusés dans les vergers pour les personnes qui auraient été surprises par une attaque alors qu'elles se seraient trouvées à l'extérieur. Sur le montant gauche de chaque porte d'entrée de maison, un carré peint en blanc faisait apparaître quatre lettres : O (officiers), H (hommes), CH (chevaux) et V (voitures), avec le nombre correspondant de places réservées au cantonnement de militaires qui d'ailleurs n'allèrent pas tarder à arriver.

Rappelés au service de l'armée, les deux maîtres d'école, le directeur Joseph HEINTZ et l'instituteur Bernard BARONE sont remplacés par un Directeur d'école strasbourgeois, Emile JARDINE et Mlle BIBUS. A la rentrée 1939, il y aura un nombre impressionnant de Strasbourgeois, enfants de parents qui avaient trouvé un logis chez des parents ou amis après l'évacuation de la ville.

L'Eglise aussi mettait tout en œuvre pour intervenir spirituellement, invoquant le Suprême à faire cesser des hostilités déjà bien engagées. Le Doyen Alphonse HURSTEL venait nous réquisitionner sur le seuil de l'école à 16 heures pour nous expédier en file indienne par la porte latérale de l'église. On y rejoignait les filles, encadrées par une demi-douzaine de sœurs enseignantes, et nous n'avions aucun moyen de nous soustraire à ces longues litanies et rosaires. Mais l'obscurité imposée par un nombre restreint d'ampoules allumées dans la nef permettait cependant à certains réfractaires de ne pas être repérés par l'ecclésiastique.

En la commune fut instaurée une protection passive ; des équipes de gens d'une cinquantaine d'années, désignées par le Maire et la Gendarmerie, patrouillaient pour contrôler sévèrement le black-out. Toute source de lumière devait être invisible dès la tombée de la nuit, les contrevenants étant verbalisés.

6 **URGENT.**

20e Région militaire

Etat-Major

1ère Section - 1er Bureau

N° 38 280 / 1

Personnel des Réserves

NANCY, le 9 novembre 1939.

2.

NOTE DE SERVICE

Sous-Préfecture de SELESTAT — 1 NOV. 1939

Le réserviste MUNSCHINA Paul, boucher à Villé, classe de mobilisation 1919, N° Mle 1197 au recrutement de Sélestat, de la 23e C.O.A.,
sera immédiatement renvoyé dans ses foyers pour y être maintenu pendant une durée de trente jours à compter de la date de renvoi.

Le Général de Division SARRET

. . . . . .

-:-:-:-:-:-

Copie conforme transmise

à Monsieur le Maire de VILLE

1811

s/c. de Monsieur le Sous-Préfet

de SELESTAT

N° 2693

à titre de renseignement.

17 NOV. 1939

Vu et transmis
Selestat, le 2 [illegible] 1939
Le Sous-Préfet
P. le Sous-Préfet
Le Secrétaire en Chef

Les Archives de Villé conservent une abondante correspondance administrative visant au recensement de la population étrangère susceptible d'être favorable à l'ennemi, de le renseigner ou de l'appuyer dans ses opérations. Etaient concernée l'importante communauté italienne employée par Filatures et Tissages de Villé, leurs familles et quelques individus isolés, Allemands ou Autrichiens, restés après la guerre de 1914-18 ou ayant atterri dans la vallée au hasard de leur existence.

Même les pigeons furent confinés dans leur colombier ! Les circulaires préfectorales (la Préfecture était alors installée à Lutzelhouse dans la vallée de la Bruche, après l'évacuation de Strasbourg) confirment cette anecdote croustillante… Les pigeons domestiques gênaient en effet l'entraînement des pigeons-voyageurs militaires !

La désorganisation, ou du moins le manque de préparation de l'Armée française était flagrante. Des circulaires permettaient même aux armuriers de vendre aux officiers et sous-officiers des armes qui viendraient à leur manquer, d'autres demandaient à la population de vendre à l'armée des couvertures pour les soldats, enfin, des réquisitions de foin et d'avoine pour les chevaux avaient également régulièrement lieu.


Weiskorf Berthe
Caumo Charlotte
Spigolon Victoria
Spigolon Guérina
Dalfredo Argia
Grizzo Pietra
Postal Gentil

♦ *Extrait du recensement des étrangers résidant à Villé. On constatera qu'il s'agit pour la quasi totalité de familles italiennes embauchées par FTV.*

Les ressortissants allemands furent internés dès les premiers jours à Mirecourt, dans les Vosges, et la lutte contre la « cinquième colonne » largement engagée.
La « drôle de guerre » commençait à s'installer. Vers la fin du mois de septembre 1939, les premiers militaires prirent leurs quartiers à Villé. La compagnie qui s'installa était composée en majorité d'Alsaciens qui allaient sur la quarantaine, et vêtus d'uniformes anciens, bleu azur, l'étoffe des poilus, parfois coiffés d'un calot kaki. Ces vêtements posaient problème aux individus dotés d'une surcharge pondérale exceptionnelle qui, faute de trouver des pantalons adaptés, gardaient simplement sur eux leurs effets civils. Ils n'auraient sûrement pas de mal à se faire tuer par l'ennemi. Dans leurs pensées, ils étaient avec leurs familles, dont beaucoup avaient été évacuées vers le Sud-Ouest.
Leur poste de commandement fut installé à la maison WEBER (4 Rue Louis-PASTEUR) dont la porte cochère fut flanquée d'une guérite. Un soldat montait la garde, un chien ratier à ses côtés et mascotte de la compagnie, qui lui rendait le temps moins long pour cet hiver très froid. Il chaussait parfois des sabots. Il arrivait aussi que la sentinelle désertait son habitacle pour se réchauffer à l'Hôtel de la Poste (l'actuelle maison LASCOLS), son ami à quatre pattes prenait alors la relève dans la guérite.
Les soldats furent employés à construire des baraquements en bois montés sur des plots de béton et couverts de plaques en éternit destinés à accueillir des réfugiés, à l'entrée de Villé en venant de Triembach, et à la sortie vers Bassemberg. Ces baraques ne furent jamais occupées, et démontées par les Allemands dès leur arrivée. Les plots de béton furent employés comme matériel de maçonnerie (mur de soutènement de la Rue du Soleil). D'autres équipes étaient occupées à faire du bois de chauffage pour les nombreux cantonnements ou pour des particuliers en ayant fait la demande au bureau de la compagnie, aussi pour remplacer des hommes ayant été mobilisés. Des volontaires étaient toujours disponibles pour n'importe quel travail. Mais le temps libre ne manquait pas.
Dans la maison KIENTZ, à l'actuel 23 Rue de la Libération, deux chambres en sous-sol avaient été réquisitionnées et occupées par une dizaine de soldats. Les soirées automnales furent animées. Tapant le carton, ils s'adonnaient à cœur-joie au gros rouge et à l'eau-de-vie qui leur remontaient le moral. Leur nourriture était trop abondante, mais guère variée, viande de bœuf, fayots, lentilles, riz, ce qui suscitait un grand gaspillage, et profitait aux voisins éleveurs de cochons. Ils préféraient le pain du boulanger local aux miches rondes des boulangeries militaires. Mon père, vétéran de la Grande Guerre, les mettait en garde contre ce gaspillage et un futur rationnement forcé si le conflit venait à durer.
Le planton du Capitaine, un typique valet de ferme alsacien, célibataire, originaire de Handschuhheim, venait nous voir le soir à la corvée de lait pour son notable hébergeur, le Maire WEBER. Jamais il ne s'attardait, il s'excusait et prétendait que la maîtresse de maison voulait encore préparer la soupe au lait.
Pour faire la guerre, il fallait de l'argent et la publicité exhortait ceux qui étaient restés dans leur foyer, à contribuer à l'effort pour aider les soldats au front, en souscrivant des bons d'armement. Des affiches vantant des bons rendements financiers étaient placardées à la Perception. On récupérait même la vieille ferraille, elle était livrée à la gare de Villé et même bien payée.

**Témoignage de René WACH,**
**ancien Maire de Neuve-Église**

*« Nos autorités recommandaient au peuple de ramasser les vieux métaux et ferrailles pour les déposer à la gare expéditrice la plus proche.*
*La population du canton de Villé fut avertie par l'appariteur communal de transporter toutes ses ferrailles à la gare de Villé pour l'expédition par chemin de fer vers les fonderies.*

*Des affiches fleurissaient aux devantures des commerces, invitant la population à rendre ses ferrailles, publiant le slogan :*
*« Avec votre ferraille nous forgerons l'Acier Victorieux ».*
*Des montagnes d'objets métalliques envahissaient les alentours du bâtiment de la gare de Villé, mais restaient clouées au sol, les autorités françaises n'avaient plus le temps de les utiliser pour leur armement.*
*C'était en 1940, le vainqueur allemand engrangeait le bénéfice, l'Alsace était envahie et annexée à nouveau ».*

Mad. Vve. Joseph Jaeger

Villé.

Concerne: Pierre Besch

Camp de concentration 8. section

à Mirecourt. (Vosges )

Villé, le 11. octobre 1939

Monsieur le Préfet

du Bas - Rhin.

Monsieur le Préfet,

Je soussignée, madame Veuve Joseph Jaeger, née à Villé, ai l'honneur de m'adresser à Monsieur le Préfet, avec la prière de libérer mon gendre, le nommé Pierre Besch, de nationalité allemande, interné au camp de concentration des prisonniers civils de Mirecourt, 8ième section.

Je suis veuve, âgée de 70 ans, sans soutien et sans aide. J'ai à ma charge toute notre culture, qui compte parmi les plus grandes de Villé.

Mon fils, Alphonse Jaeger, né à Villé, le 26.10.00, a été appelé sous les drapeaux dès le premier jour. Il est incorporé au 226 ème R.I. 9ème Comp. secteur postal: 112. La demande de permission agricole, pour ce dernier, n'a pas été prise en considération jusqu'à ce jour. C'est pour cette raison, que je permets, Monsieur le Préfet, de solliciter votre appui.

Mon gendre, Pierre Besch, est né à Sh - lingen en Bavière, le 26.7.03. Il a épousé Mademoiselle Anne Jaeger, née à Villé de parents français. De cette union, il a eû 4 enfants, dont le premier est né à Villé en 1937, y est resté, et par cela devenu français; Ils habitent Villé depuis 1932. La demande de naturalisation a été faite il y a 8 mois.

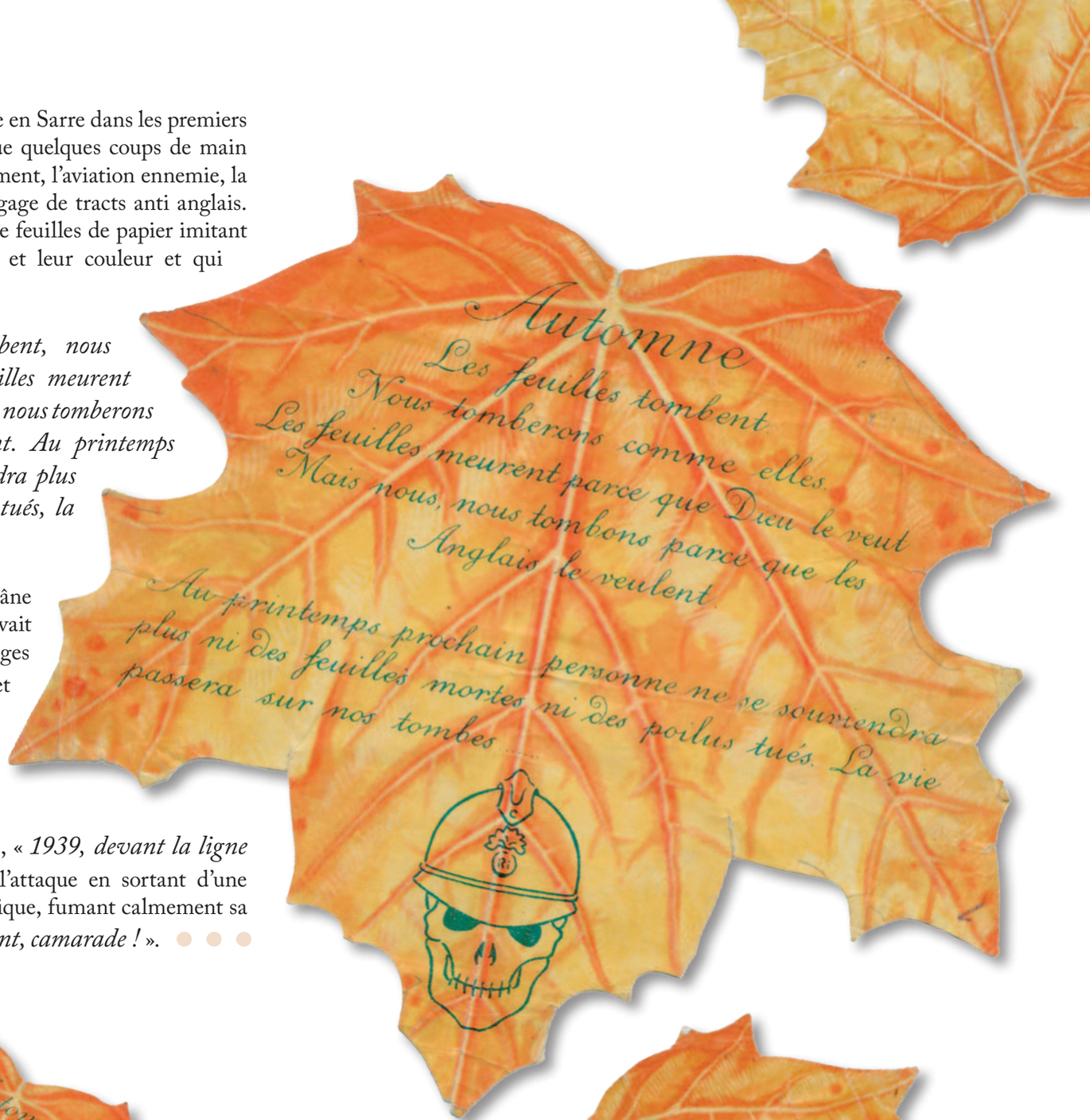
Je me permets de préciser, que mon gendre, s'est abstenu de participer jamais à toute manifestation politique, ou d'adhérer à aucun parti . Sa conduite n'a donné lieu à aucun réproche en quoi que ce soit.

Recevez, Monsieur le Préfet, l'expression de ma haute considération

Après une brève offensive en Sarre dans les premiers mois de la guerre, il ne se passa que quelques coups de main et quelques escarmouches. Discrètement, l'aviation ennemie, la Luftwaffe, se manifestait par le largage de tracts anti anglais. On se souvient, à l'automne 1939, de feuilles de papier imitant les feuilles mortes par leur forme et leur couleur et qui portaient le texte suivant :

« *Automne… les feuilles tombent, nous tomberons comme elles. Les feuilles meurent parce que Dieu le veut. Mais nous, nous tomberons parce que les Anglais le veulent. Au printemps prochain personne ne se souviendra plus des feuilles mortes, ni des poilus tués, la vie passera sur nos tombes…* »

Sous ce texte était représenté un crâne portant un casque français. On trouvait aussi un tract multicolore à deux pages titré « *Toujours la même chose* » et qui disait : « *1347 les six bourgeois de Calais la corde au cou, 1431 Jeanne d'Arc à Rouen sur le bûcher, 1815 Napoléon à Sainte-Hélène sur le rocher* » et, au revers, « *1939, devant la ligne Siegfried* », un soldat français à l'attaque en sortant d'une tranchée, alors que le soldat britannique, fumant calmement sa pipe en sécurité, lui lançait « *En avant, camarade !* ».









Ces six mois de léthargie avaient vraiment paralysé toute notre armée, pendant que l'ennemi avait doté et entraîné la sienne avec des dispositifs modernes et offensifs. Au début du mois d'avril 1940, avec les coups de main sur le Danemark et la Norvège, on s'aperçut que la vraie guerre était à nos portes. Un beau jour, ces soldats-ouvriers en cantonnement à Villé avaient disparu, transportés ailleurs. Il s'est installé alors une grande inquiétude, le moral n'était plus au beau fixe.

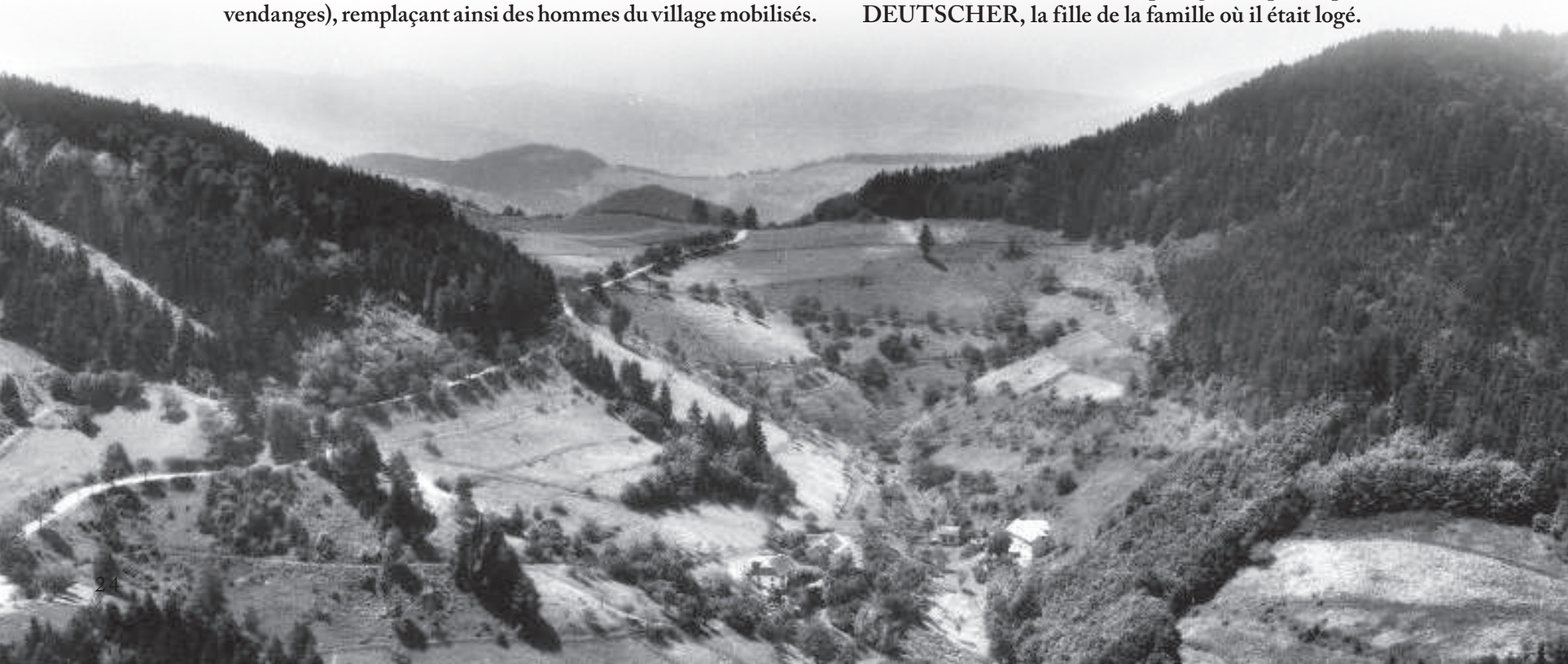
**Une autre localité de la Vallée, Saint-Pierre-Bois, ainsi que le village voisin de Thanvillé, connurent également une « drôle de guerre » assez animée. L'armée française installa en effet un dépôt de munitions dans le « *Langathal* », le vallon assez encaissé situé en amont du village, l'actuel CD 253 menant vers Eichhoffen et Barr. Différents habitants de Saint-Pierre-Bois peuvent encore témoigner (Marcel METTENET, Xavier et Isabelle METTENET, HUBER Fernand, DOLLÉ Marie-Rose, MEYER Irène et MEYER Emma…).**

**Les soldats étaient répartis dans plusieurs maisons du village. Leur chef, le Capitaine BOURGEOIS, vigneron dans le civil, et son aide de camp LOSINGER, employé des chemins de fer, logeaient dans la maison Elisa BOCKSTALLER. Une cuisine de campagne était stationnée au Café Elisa (l'actuelle Auberge Saint-Gilles). Le clairon sonnait dans le village à 6 heures du matin pour le café, puis à midi et le soir pour les repas.**

**Les soldats se rendaient parfois à l'usine de Villé où FTV avait installé des bains pour son personnel. Souvent désœuvrés, ils aidaient aux récoltes de cet automne 1939 (pommes de terre, vendanges), remplaçant ainsi des hommes du village mobilisés. Avec leurs chevaux, ils ont également débardé l'un ou l'autre arbre coupé ou tombé en forêt. Ces soldats n'ont pas combattu lors de l'arrivée des Allemands, les munitions avaient été évacuées auparavant. Lors de leur départ, l'un d'entre eux fut interpelé par la mère de Fernand HUBER qui s'étonnait de leur départ précipité, sans arme pour certains d'entre eux. Il lui répondit « *qu'un bâton suffit pour se sauver !* »**

**Le chemin (l'actuelle route) était barré à ses deux extrémités, en aval au croisement à l'entrée de Saint-Pierre-Bois (actuelle ferme-camping MEYER) et, en amont, à l'intersection avec le chemin de Triembach – Hohwarth – Eichhoffen. Des sentinelles, relevées toutes les 2 heures, étaient postées à ces deux endroits, d'autres effectuaient des rondes le long du chemin. Les habitants du village pouvaient se faire délivrer des laissez-passer, du moins ceux qui exploitaient des champs ou des prés en amont de la première barrière.**

**Un peu plus en amont, à la « Soldatenbrücke », le passage était définitivement barré. A cet endroit, on avait édifié un baraquement où étaient entreposées des munitions, probablement des obus de 75 mm. Celles-ci étaient conditionnées dans des caisses en bois, également stockées dans des abris creusés à flanc de montagne le long de la route, mais toujours sur le versant Est, pour être protégées en cas de tirs d'artillerie venant de cette direction, celle d'une attaque potentielle de l'ennemi. D'autres de ces dépôts se trouvaient à proximité de l'actuel refuge du Club Vosgien de Sélestat. Les soldats profitaient parfois de la forêt et de leur désœuvrement pour braconner. L'un d'entre eux est revenu après guerre pour épouser Alice DEUTSCHER, la fille de la famille où il était logé.**



# *Mobilisés*

**Nombre de jeunes gens ou réservistes du Val de Villé ont bien sûr vécu la « drôle de guerre » de l'intérieur. Beaucoup d'entre eux, mobilisés dans l'armée française, connurent ultérieurement le triste sort de porter également contre leur gré l'uniforme allemand.**
**Deux d'entre eux, Emile GEORGER de Villé et Henri BURGER de Breitenbach, furent ainsi incorporés dans une unité assez particulière, les 372e et 373e Régiments d'Artillerie lourde sur voie ferrée. Henri BURGER a laissé le récit de cette période :**

« J'ai été incorporé en octobre 1937 à Châlons-sur-Marne. J'ai participé en 1938 à la construction de l'épi de tir de Rittershoffen. A la mobilisation partielle de 1938, nous sommes partis de Châlons à Mutzig. Après avoir touché les pièces et munitions, nous avons pris position au Sud de Kutzenhausen. Après la démobilisation, et après avoir rangé pièces d'artillerie et munitions au parc de Romanswiller, nous avons été envoyés en détachement à Rittershoffen, à la 10e Batterie commandée par le Capitaine BLAIZIOT. Au début, nous étions cantonnés dans des granges, par la suite dans une petite maison à un étage, vis-à-vis de l'Auberge HAMPELE. Le cantonnement était très précaire. Pas de lumière, pas de fenêtres, pas moyen de faire du feu, même pas de plancher. Il ne faisait pas chaud dans notre « château branlant » comme on l'avait dénommé. Heureusement la mère HAMPELE était très accueillante. Le travail commençait à 8 heures du matin jusqu'à la tombée de la nuit et était entièrement manuel, pelle et pioche. Quand le tracé de la voie fut à peu près achevé, nous avons eu en renfort une compagnie de tirailleurs algériens pour damer la plate-forme. A longueur de journée, ils travaillaient au rythme inaltérable de leur rengaine « *Hallo Halla Ha…* ». Nous, artilleurs, avons par la suite posé la voie. Elle avait une longueur de 1350 mètres. Chaque samedi, nous pouvions aller en permission pour nous laver, changer de linge et manger à notre faim, car la nourriture, qui n'était pas mauvaise, était souvent insuffisante. Nous avions alors 0,50 F de solde par jour tandis que les civils faisant le même boulot étaient payés 6,40 F à l'heure.





♦ *Paul DOERLER d'Urbeis, sous l'uniforme français, puis rappelé sur la Ligne MAGINOT (debout derrière le chien).*

Nous sommes restés environ deux mois à Rittershoffen. Le village, nous ne l'avons presque pas vu ; une fois, j'étais planton à l'essence. Vis-à-vis du dépôt, il y avait un moulin à huile. En 1938, il y avait encore un homme qui conduisait les porcs en forêt pour manger les glands. Fin novembre, le travail achevé, nous sommes retournés à Châlons pour revenir à Walbourg au mois d'avril, le samedi après Pâques. Les pièces d'artillerie étaient garées sur la rampe et nous étions cantonnés, au début, dans des granges. A la fenaison nous avons été regroupés au château, dans le grenier qui était transformé en salle de théâtre. De Walbourg, nous allions tous les jours en camion à Kutzenhausen ou Rittershoffen pour nettoyer les positions. Au début de la guerre, la position de Rittershoffen fut occupée par la 1ère Batterie du 373e. Les réservistes furent affectés à Bannstein, hameau entre Phillipsbourg et Eguelshardt et dont l'observatoire était le donjon de la ruine du Waldeck. Fin août, nos avons déménagé pour Biblisheim. Nous étions cantonnés dans des granges. Moi personnellement, je logeais au n°33, la première maison en venant de la forêt, chez la famille FUCHS. C'est là qu'une femme de Rittershoffen accoucha, sur le trajet de leur évacuation précipitée. Début septembre, nos pièces rejoignirent la position de Rittershoffen et mises en batterie… nous campions sous les tentes dans la forêt. Au début ça allait, mais la deuxième quinzaine de septembre, ce fut la pluie et la boue. Alors nous logions une nuit à la maison forestière, puis à l'Auberge LANG à la gare. Cent hommes dans une maison, de la cave au grenier, étable, grange, tout était occupé. Les officiers logeaient dans la maison d'en face.

**Emile GEORGER poursuit la narration :**

« Pendant la période de septembre à mai (1940), le temps se passait en manœuvres, services de tir fictifs, construction d'abris, récolte de pommes de terre en automne sur les champs abandonnés. Les choses se gâtèrent le 10 Mai. Nous étions en position près de la forêt, qui était truffée d'artillerie de tous calibres. Celle-ci s'est mise à tirer « *üs alle Rohr* » à partir du 10 mai sur des objectifs de l'autre côté du Rhin. Comme la réponse ne s'est pas faite attendre, nous en écopions aussi sur notre position, et ceci deux fois dans la journée. Vers le 20 Mai, nos pièces et nous avons été transférés de nuit sur des positions de tir à Niederroedern, où nous devions effectuer des tirs nocturnes sur des objectifs qui nous étaient inconnus, mais les rumeurs désignaient la ville de Karlsruhe. Après quelques jours, nous avons été repliés de nuit à Biblisheim. Notre court séjour là-bas a servi à la transformation de wagons à bestiaux en wagons-couchettes pour les hommes, et à la formation de 3 trains pour les hommes et l'État-Major. Ces trois trains sont partis par une belle journée de juin à 12 heures d'intervalle pour le Sud de la France... »

**Autre témoignage, de Marie-Rose DOLLÉ (Saint-Pierre-Bois) :**

« Les sous-officiers sont partis le 28 Août 1939. Mon père, Cyrille MEYER, né en 1900, a été affecté à Dorlisheim. Il partait en vélo jusqu'à Dambach-la-Ville où il prenait le train pour Molsheim. Il rentrait souvent le soir pour participer aux travaux des champs (vendanges, pommes de terre), n'ayant que peu d'occupation en journée, en dehors du bistrot. Il n'avait pas touché d'uniforme et s'en est fait faire un chez un tailleur à Dorlisheim. »

♦ *Ci-contre : une arme originale, l'artillerie embarquée sur chemin de fer (ici dans l'Armée Allemande).*





# L'invasion

*Après la mobilisation générale du 1er Septembre 1939 et la déclaration de la guerre deux jours plus tard, il se passa de longs mois avant que les opérations militaires franco-allemandes ne débutent réellement. Cette « drôle de guerre » dura jusqu'au 10 Mai 1940.*



♦ *Juin 1940, avant l'arrivée des Allemands : les chars français au château de Thanvillé.*

# *La déroute*

**Après avoir envahi la Pologne à l'automne, les divisions blindées de GUDERIAN, en dépit de la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, empruntèrent cette voie pour davantage contourner que percer la Ligne MAGINOT.**

**L'historien alsacien Jean-Laurent VONAU donne la synthèse de ces opérations en précisant que le 12 Mai, les chars allemands s'enfoncèrent dans la trouée de Sedan. La campagne de France commençait, elle allait être de courte durée. HITLER lui-même fut surpris par la rapidité de la victoire allemande. Les 11 et 15 Mai, la situation devint critique malgré les contre-attaques françaises. Elle devint désespérée après la capitulation de la Belgique le 28, la poche de Dunkerque tomba le 4 Juin. Rien ou presque ne pouvait plus arrêter le déferlement des Panzer en terre française. Le 10 Juin, le gouvernement se replia vers Tours, puis à Bordeaux. Le 14 Juin, les Allemands faisaient leur entrée à Paris, déclarée ville ouverte. Le 17 Juin, l'encerclement de la Ligne MAGINOT était opéré et les blindés allemands atteignaient la Suisse. DE GAULLE, parti à Londres, lançait le 18 Juin un appel à la résistance, mais l'invasion se poursuivait : Cherbourg et Brest furent conquises le 19 Juin, Lorient le 21. Le pays était à genoux et le gouvernement demande l'armistice, signé à Rethondes dans le wagon historique de 1918. Il entre en vigueur le 25 Juin à 0h35.**

**En Alsace, l'offensive allemande ne se développa que le 15 Juin 1940. La 246e Division d'Infanterie attaqua la Ligne MAGINOT dans l'Outre-Forêt. Celle-ci plia, certes, mais tint bon sous les bombardements et tirs d'artillerie. Le même jour, la 7e Armée allemande franchit le Rhin entre Schoenau et Neuf-Brisach. La veille, un ordre de mobilisation de tous les hommes âgés de 18 à 48 ans fut diffusé dans toute l'Alsace. Les personnes concernées devaient rallier Dijon pour renforcer l'Armée Française, en déroute après l'attaque surprise des armées du Reich par la Belgique. Plusieurs témoins racontent ces journées.**

**Laissons d'abord la parole à notre chroniqueur villois Antoine FUCHS :**

« La nuit du 9 au 10 Mai 1940, les habitants du bourg furent réveillés par un vrombissement incessant de moteurs d'avions. C'était un mauvais présage, il se passait quelque chose d'anormal. La surprise ne se fit pas attendre. Les escadrilles de bombardiers allemands neutralisaient les aérodromes et les gares de triage en France. Le matin même, les nouvelles qui se propageaient confirmèrent l'invasion de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg. Quelques jours après ces événements, vers 17 heures, un avion traversa la vallée en rase-mottes et lâcha quelques rafales de mitrailleuse et deux petites bombes. Elles étaient destinées au château de Honcourt. La toiture de sa petite chapelle était marquée d'une grande croix rouge sur fond blanc, peinte sur les tuiles dès le début du conflit. Elle était désignée comme hôpital de fortune en cas de besoin. Heureusement, les projectiles explosèrent sur les prés entre la route et le Giessen, à une trentaine de mètres des bâtiments, laissant deux petits cratères au sol.
De nouveau vers la fin du mois de mai, des militaires français prenaient cantonnement à Villé et environs, des troupes du Génie commençaient à installer des dispositifs de défense. Les nouvelles du front étaient toutes mauvaises et pesaient lourdement sur le moral des ces troupes, la coordination des états-majors des différentes armées était inexistante. Aux points stratégiques, on minait les routes, les ponts, les rails de chemin de fer qui menaient à Villé. La route vers Saint-Martin fut rétrécie au Carrefour de la Vieille Fontaine (le Stockbrunne) ainsi que les chemins longeant le Giessen, fermés par des ouvrages en ciment et des poutrelles en fer. Une vieille pièce d'artillerie fut mise en position à deux mètres du bassin de la fontaine. Curieusement, elle était gardée par un habitant de Villé servant dans cette unité.



Deux ou trois tanks Renault datant de la fin de la Grande Guerre les rejoignirent et furent mis en embuscade à l'entrée de la cour WEBER et dans la montée du Chemin des Ânes près de la Forge MEYER (l'actuelle agence du Crédit Agricole). Dans la grange de la forge, les tireurs chargeaient les tambours de leurs mitrailleuses, balle par balle. La volonté de se défendre paraissait encore présente dans cette unité.

Le 14 Juin, jour de la prise de Paris, avaient lieu les épreuves du Certificat d'Etudes, en l'école de Saint-Martin, par précaution contre d'éventuelles raids aériens sur Villé.

Les épreuves d'allemand étaient rayées du programme, les responsables présageaient que l'occupation et l'annexion par les envahisseurs nous serviraient déjà à nous perfectionner en leur langue. Candidat moi-même à ces épreuves de fin de scolarité **(né en juin 1926, Antoine FUCHS a alors 14 ans)**, un nouveau spectacle s'offrit à moi à mon retour à Villé.

Un escadron d'une douzaine de chars de combat R35 (III$^{e}$ 21 BCC) s'était mis au repos sur le chemin d'accès au Wirbelsbach, vallon entre Saint-Martin et Villé, camouflé par les taillis de chêne qui couvraient partiellement le chemin. Chaque char était baptisé du nom d'animaux et d'insectes variés. Le char du Capitaine de la section s'appelait « L'Aiglon ». Après un bref arrêt, le groupement de chars reprit la route de Sélestat. À partir de ce jour, on observa un va-et-vient de véhicules militaires. Cette attitude d'instabilité, sans but, à la manière d'un serpent blessé se vautrant dans tous les sens, dénonçait que la catastrophe était irrémédiable.

L'Italie déclara la guerre à la France ce même jour. Les autorités militaires sommaient les ressortissants italiens non naturalisés à se rendre à la gendarmerie pour se faire interner. La majorité de ces personnes travaillaient aux Filatures et Tissages de Villé. Un communiqué appela alors les hommes valides à partir de 18 ans à se replier sur l'intérieur du pays, mais pour la plus grande partie, la route s'arrêtera dans le département des Vosges. La Gendarmerie Nationale aussi se retira sur l'intérieur de la France…

**L'annuaire 1995 de la Société d'Histoire du Val de Villé a publié l'intégralité du journal de Joseph KUHN de Triembach-au-Val, dans lequel il raconte son périple.**

**Nous publions ci-après les témoignages d'autres acteurs de ces journées. Tout d'abord, celui de René PETER de Breitenbach :**

« En 1940, lors de l'offensive allemande, l'appariteur Joseph BURGER est passé avec son tambour dans les rues du village, énumérant les classes d'âge qui devaient partir sur le champ, direction gare de Villé. Mais puisque le front venait de céder sur le Rhin, le train ne circulait plus vers Sélestat. Nous avons vu les troupes françaises passer en longues colonnes par Villé vers les Vosges. Ce soir-là, les gendarmes nous ont dit : « *Faute de moyens de transport, vous pouvez rentrer chez vous, revenez demain matin* ». Le lendemain vers 8 heures, toute la bande d'une quinzaine de jeunes, nous nous sommes rendus à Villé devant la Gendarmerie qui se situait encore dans un bâtiment devant l'église, aujourd'hui rasé (l'actuel Square KUDER). Là, on a vu les gendarmes en train de charger une camionnette avec leurs affaires, ne s'occupant même pas de nous, et prenant aussitôt la fuite. Si c'est comme çà, d'un commun accord, nous sommes rentrés chez vous. Notre slogan était : « *Comme dans les communiqués de l'armée, on se retire conformément aux plans* » (*Planmässig zurück*). Moi, j'ai aidé mon père à la fenaison toute la journée. Mais nous étions loin d'être tranquilles. Nous avions eu l'ordre de partir et nous étions toujours là ! On discutait entre copains, l'un allait chez l'autre. Il n'y avait plus de Gendarmerie mais les Allemands n'étaient pas encore là. Cela a duré jusqu'au soir et on a fini par se mettre d'accord, toute la bande ; on allait se mettre en route à pied en direction de Saint-Dié. Ce soir là, avec l'allure que nous avions et de multiples arrêts, nous sommes arrivés jusqu'au Col d'Urbeis où nous avons dormi dans le bistrot au bord de la route. Le lendemain matin, on a continué notre chemin, tout en prenant tout notre temps.

En descendant vers Lubine, nous avons croisé des troupes françaises avec canons et mitrailleuses, tirés par des chevaux, qui remontaient vers le col. On ne comprenait plus. Deux jours auparavant les troupes du Rhin se retiraient vers les Vosges, et maintenant elles allaient en sens inverse ! A Lubine, il y avait plein de militaires et de chevaux. On a discuté avec des soldats qui nous demandaient où nous allions. Avant de partir de Lubine où nous avons fait une longue halte, les militaires nous ont donné à boire du café. Nous avons rencontré un voiturier avec ses bœufs qui tiraient un chariot de bois. Nous sommes tous montés sur le chariot et sommes arrivés ainsi à Provenchères. Là, il y avait un attroupement de jeunes comme nous. Des camionnettes conduites par des militaires sont venues en navette pour nous embarquer. Vu la situation, on se mettait toujours derrière et on les laissait partir. Il n'y avait pas de commandement et nous étions livrés à nous-mêmes. Après un certain temps, plus de camionnette ! C'est vrai qu'il y avait un avion allemand qui nous survolait et les militaires lui tiraient dessus avec leurs fusils. Nous n'avons pas bougé de Provenchères et, après une longue attente, vers le soir, une camionnette s'est arrêtée. Le militaire nous a demandé si nous voulions monter, ce que nous avons fait. Il voulait que nous nous couchions pour ne pas être vus. C'était une camionnette-plateau à ridelles. Elle roulait dans le sens opposé de Saint-Dié, donc direction la maison ! Arrivés à la hauteur du Col de Steige, on a fait arrêter le militaire. On ne voulait pas aller plus loin. Nous sommes descendus par la forêt vers Steige où nous avons fait une halte devant l'église. Assis sur notre paquetage, nous avons sortis nos flacons de schnaps. De vieux Steigeois, en voyant cela, sont venus nous aider. En continuant notre chemin de retour, nous avons appris qu'un avion allemand avait lâché une bombe entre Maisonsgoutte et Saint-Martin. Inutile de dire que pendant cette journée (au front !) on s'est bien amusés ! Pensez donc, une bande de jeunes ! Un copain, Gérard DILLENSEGER, tombé plus tard en Russie, répétait toute la journée : « *Winston CHURCHILL a dit : « On les aura !* » On a appris plus tard que des jeunes plus pressés que nous avaient été capturés par les Allemands et ne sont rentrés que quelques semaines plus tard.

**Le même périple a mené René WACH, futur maire de Neuve-Église, un peu plus loin que les recrues de Breitenbach :**

« Ce fut le 18 Juin 1940. Les appariteurs des villages du canton annonçaient que tous les hommes de 18 à 50 ans devaient se rassembler sur la Place du Marché à Villé pour partir en direction de Saint-Dié. Quelle autorité avait lancé cet ordre ? Dans la perspective d'être incorporés dans l'Armée Française, on quittait les parents, la famille, emportant le nécessaire, une valise pour quelques jours. Aucune autorité n'était présente à Villé pour recevoir tout le monde. Certaines mamans encourageaient à partir au plus vite, pour éviter peut-être l'incorporation dans l'armée allemande dont on craignait l'arrivée. Toute cette troupe se mit en marche, direction Urbeis, Provenchères, Sainte-Marguerite, Saint-Dié, bagages sur l'épaule. En cassant la croûte au bord de la route, le brigadier de la Gendarmerie de Villé, M. ZIPELIUS s'arrêta en moto pour nous saluer, une preuve que toute autorité avait quitté le canton de Villé. La marche continue, et voilà que nos soldats de la Ligne MAGINOT nous rejoignent, en véhicules ou à pied. La gare de Saint-Dié est atteinte. Le premier souci, monter dans le premier train qui se déplace, sans s'occuper de la destination. La locomotive d'un train de marchandises fume à pleine cheminée, « *C'est le bon !* », attelé de wagons ouverts, chargés de barres de métal coulé. Nous voilà en route à la belle étoile, wagons sans toit, sans possibilité de s'allonger. De temps à autre le train s'arrête ; passant près d'une scierie, nous chargeons des planches pour essayer

*Winston CHURCHILL a dit : « On les aura ! »*

de couvrir notre demeure roulante. Parfois, des avions allemands nous survolaient, sans attaquer. Le train s'arrêtait et nous cherchions à nous cacher sous des arbres. Le ravitaillement manquait, le train s'arrêta à Saint-Léonard… essayons de trouver du pain… un soldat gardait une pyramide de pain pour l'armée… il fallut retourner au train, bredouilles… Croisant un convoi militaire, un soldat nous lança un grand fromage, mais il tomba sur les rails… Des cheminots qui voyageaient également dans un convoi nous ont distribué des tranches de jambon en conserve… le train fait halte dans une gare plus importante… voilà un wagon chargé de deux grands tonneaux en bois remplis de vin. Vite ! Voilà un petit tonneau de 200 litres ! Le fond est enfoncé et placé sous la bonde de l'un des grands fûts. Un camarade tire de toutes ses forces sur le robinet plombé. Le vin rouge jaillit sur lui, voilà un bain exceptionnel et imprévu ! Un coup de sifflet de la locomotive, le train se remet doucement en marche, vite ! Le tonneau est déposé dans un wagon. Le train avance vers Belfort et s'arrête à la Chapelle-sous-Chaux. Le soir approche il faudrait un refuge au sec pour la nuit. Dans cette petite gare, voilà des wagons chargés de poutres et de planches sous lesquelles devrait exister de l'espace pour s'allonger. A peine installés, soudain une salve d'obus d'artillerie, tirée depuis les forts de Belfort… les obus vont s'écraser dans la colline, pas de dégâts. Le lendemain, dimanche, à Belfort, à la chasse au ravitaillement, une rue large, toute droite, des deux côtés les habitants attendent, leurs regards fixés vers le fond de cette artère principale. Que se passe-t-il ? Soudain, un bruit de machines, des chars viennent à notre rencontre. Chars français, chars allemands ? En hâte, les Belfortains se dispersent, rentrent dans les ruelles voisines et les maisons, claquant la porte au nez de ceux qui les suivaient. Une rafale de mitrailleuse en l'air, et les gens qui disparaissent comme une nuée de moineaux. Les chars se trouvent au pied de la montagne, des forts de Belfort où nos soldats attendaient leur sort de prisonniers. Nous descendons l'avenue de l'autre côté, espérant être en sécurité. Mais voilà qu'un autre char allemand approche, un soldat debout dans la tourelle ouverte, armée d'un canon. Il nous questionne sur la raison de notre présence. Il nous dit : « *Geht nach Hause* », « *Rentrez à la maison* ». D'autres soldats allemands à l'affût exhibent leur armement, leurs fusils-mitrailleurs.

Notre « mission » étant terminée, nous attaquons le chemin de retour, direction Saint-Dié, en essayant de trouver un peu de ravitaillement. Ce fut un mois de juin chaud et ensoleillé. En cours de route, voilà nos soldats de la Ligne MAGINOT et d'autres encore, en route vers l'Allemagne, prisonniers de guerre. Dans un village, vu la masse de consommateurs, la fontaine était à sec. Il était de coutume que l'incorporé dans l'armée expédiait ses effets civils à son domicile après avoir reçu son uniforme. C'est dire qu'on ne portait pas le plus bel habillement pour le départ. Du fait de cette marche journalière et de la chaleur, la semelle du soulier d'un camarade perdait ses clous. La chaussure hors service, la marche continue en savates… Sur un espace vert, des chevaux et mulets étaient stationnés avec leurs attelages. Un soldat allemand nous remit un mulet avec une voiture, mais après quelques kilomètres, il nous fallut à nouveau abandonner ce matériel. Au Thillot en couchant sur un fenil, une planche craqua et la jambe du camarade s'enfonça dans le vide, le pantalon déchiré sur toute la longueur. Deux épingles de fortune réparaient la catastrophe et la marche reprit. Après quelques jours de ce périple, le Col de Steige est atteint, puis Villé, le chef-lieu du canton. Dans nos foyers, nos parents attendaient avec impatience.

# *Les Allemands sont là, combats et drames*

**Certains de ces jeunes mobilisés avaient donc déjà regagné leurs foyers à l'arrivée dans leurs villages des troupes allemandes. Rappelons que celles-ci avaient commencé à franchir le Rhin le 15 Juin en Alsace Centrale. Elles progressèrent vers l'Ouest pour atteindre l'entrée des vallées mardi 18 Juin. Les troupes françaises, désorganisées, reçurent alors comme mission d'établir des bouchons aux débouchés de ces vallées des Vosges Moyennes pour empêcher ou retarder l'avance de l'armée allemande vers les crêtes et les cols. Furent notamment victimes des combats de ce 18 Juin le Sergent-Chef Bernard BEUCHER, abbé du 330e Régiment d'Infanterie, prêtre du Diocèse de Laval, dont un petit monument rappelle le souvenir au bord de la route à Val-de-Villé, ainsi que le Caporal Raymond LEJEUNE, retrouvé mort à côté de son char Renault R35 « Le Faucon ».**



♦ *Le char « Le Faucon » dans lequel périt Raymond LEJEUNE entre Thanvillé et Val-de-Villé.*

**Avant de laisser la parole aux témoins de différents villages sur leurs souvenirs et impressions, le récit d'Antoine FUCHS, placé en position centrale à Villé, nous éclaire sur l'essentiel des opérations militaires de ces jours.**

« Vers le 16 Juin les rumeurs nous parvenaient que les Allemands commençaient à traverser le Rhin, bousculant l'infanterie de forteresse de la Ligne MAGINOT qui refluait en désordre. Le soir du 17, la curiosité nous conduisit à monter sur les hauteurs de l'ancien réservoir de Villé au Chemin des Ânes. Au loin, un spectacle de lumière s'offrait à nos yeux. D'espace en espace, des fusées de différentes couleurs jaillissaient dans le ciel et dans le calme de la nuit, on pouvait entendre les coups de feu provenant des lieux de combat. De nombreux habitants de Villé, pris de panique par les événements à venir, jugèrent préférable de trouver un refuge dans les villages environnants, *(Pour deux raisons : Villé est situé de manière stratégique, au centre de la vallée, à l'embranchement des deux vallons supérieurs de Steige et Urbeis, et peut donc constituer une cible de choix et, d'autre part parce que dans le bourg, les caves pouvant servir d'abris sont plutôt rares en raison des risques d'inondation)*, spécialement à Albé, loin de la Route Nationale où pouvaient se produire de violents combats. Mon père, raisonnant autrement, préféra rester à la maison. Une petite cave de 10 m² derrière l'étable, creusée sur deux côtés dans le rocher, couverte d'une dalle en béton sur laquelle on avait déchargé deux voitures de foin, allait nous fournir une protection idéale contre les éventuels éclats d'obus (la maison se situe à l'actuel n°12 de la Rue de la Libération.)

Les 18 et 19 Juin, beaucoup de militaires refluaient déjà vers l'arrière-vallée. Dans une unité de cavalerie, mon père repéra un Alsacien et lui demande des nouvelles qui furent toutes négatives, regrettant de ne pouvoir s'opposer à ces assaillants aux armes les plus modernes. Les chars de combat qui avaient progressé jusqu'à Dambach-la-Ville étaient de retour dans la vallée. Dans une première échauffourée avec l'ennemi, ils perdirent le char « Le Faucon » atteint d'un projectile d'un canon antichar à 300 mètres en amont de la halte



♦ *Stèle érigée en mémoire de Bernard BEUCHER.*

ferroviaire de Neubois. Son tireur, Raymond LEJEUNE fut tué. Une stèle nazie rappelant ce combat fut érigée près du futur Restaurant Valet de Cœur à la mémoire du soldat allemand MULLER également tombé à cet endroit. Ornée d'une couronne de feuilles de chêne entourant un svastika, elle fut détruite à la Libération. Les chars s'étaient repliés dans les ruelles étroites de Villé ; une section de trois chars était encore stationnée à Neuve-Église. Le Capitaine dépêcha le char « Le Gorille » pour le ramener à Villé. Sûrement en prenant par mégarde la route de Triembach, à l'entrée du village près de la scierie, l'engin tombe dans la ligne de mire de l'un de ces fameux canons qui le neutralise. Le conducteur, Georges BOUTHERON, 22 ans, est tué **(voir ci-après le témoignage et les photos de Joseph KUHN)**. Plus soutenus par l'infanterie qui s'était retirée, ces blindés étaient livrés à eux-mêmes, obligés de subir le poids de la poussée des « Chasseurs de Montagne » allemands (6ste Gebirgsjaeger Division).

Le 20 Juin, tôt le matin, de premiers échanges de coup de feu se produisirent vers la gare de Villé. Le char « Le Condor » est détruit et les troupes allemandes commencent à investir Villé. Contre-attaquant vers la gare, un deuxième blindé est touché à mort. Le tireur du « Grand Duc » est tué dans la tourelle. Il s'appelait Henri CHAUFFOUR, 22 ans. Les derniers combats se livrèrent au Carrefour de la Fontaine où « Le Taon » fut déchenillé par un obus et le char « L'Aiglon », touché de plein

♦ *Au « Stockbrunne » à Villé après les combats. Devant la fontaine : « Le Taon » (déchenillé) et « L'Aiglon ».*



fouet par quatre obus, devint bateau ivre, le conducteur tué, Eugène ARGENVILLIERS, 33 ans. L'engin s'arrêta à l'entrée de la cour de l'Hôtel de la Poste, le Capitaine fait prisonnier. Le matin de ce 20 Juin très chaud des voisins sont venus nous rejoindre. On était à onze personnes dans cet étroit refuge, avec une fillette de dix mois. Les hommes restaient dans la grange pour laisser plus d'air aux femmes. Vers 9 heures, l'intensité du crépitement des armes se rapprochait et mon père allait épier la route par une fente dans le rideau d'une petite fenêtre dans la chambre commune. Vers 9 heures et demi, il vint nous rejoindre à la cave en annonçant que les Allemands viennent de descendre des hauteurs du « Schmissberg » et occupent la route de Saint-Martin. De ce fait, les derniers défenseurs du Carrefour de la Fontaine étaient mis hors de combat. Un instant après que mon père nous avait annoncé la présence des envahisseurs, un coup de pied sec fit sauter le loquet de la porte de la grange, et voilà qu'un gradé allemand, revolver au poing, se présenta en hurlant « *Sind Franzosen hier ?* » (*Y a-t-il des Français ici ?*). Mon père lui donnant une réponse négative, il prit une torche électrique et contrôla le fond de la grange et de la cave. Ma mère, l'enfant de dix mois dans les bras, alla à sa rencontre en lui lançant (en allemand) : « *Vous n'allez quand même pas nous tuer ?* ». Il répondit, en allemand aussi : « *Nous ne sommes pas venus pour tuer les femmes et les enfants !* » S'adressant à mon père, qui était alors dans sa cinquante huitième année, il lui demanda s'il avait été soldat allemand lors de la Grande Guerre. Pour preuve, ma mère alla décrocher sa photo en sous-officier de l'Armée Impériale. Pour avoir la paix, mon père a offert un verre de vin à chacun des quatre ou cinq soldats qui accompagnaient l'intrus, mais tout à coup, le flot s'agrandit, à tel point qu'ils auraient vidé le tonneau de 650 litres en un instant. Ma mère, trouvant la parade, remplit un seau à eau pour le déposer devant la porte de la grange. Nous, les adolescents, subîment aussi un interrogatoire : « *Was habt Ihr gelernt vom Nazi ?* » (*Qu'avez-vous appris du nazisme ?*). Je lui répondis que la politique n'était pas une priorité pour nous et qu'on ne parlait pas de leur parti. Comme la grange se vidait de ces premiers venus, nous nous sommes mis sur le pas de la porte. En face de notre maison, le long de celle du voisin, tous les combattants qui avaient été faits prisonniers au Carrefour de la Fontaine étaient alignés, et un officier, arme au poing, procédait sûrement à leur interrogatoire. Nous voyant, civils sur le seuil de la porte, il vint vers nous en nous ordonnant de rentrer et de fermer la porte. Après avoir épié discrètement la route, après quelques minutes, les prisonniers avaient disparu. Par rangées de quatre, comme à la parade, les envahisseurs se succédaient, unité après unité, enflammés et excités par les ordres stridents de leurs chefs. Des hauteurs de Steige, l'artillerie française pilonnait encore l'avant de la vallée. Dans le village de Triembach, quelques civils et militaires allemands étaient tués ou gravement blessés **(voir les détails dans le récit de Joseph KUHN)**. Mais ces tirs n'enrayaient plus la progression rapide de ce flot interminable de Bavarois et Autrichiens portant leur emblème, une fleur d'edelweiss, à leurs couvre-chefs.

Nous étions tous étonnés et impressionnés par la discipline qui régnait dans ces troupes victorieuses. Chaque visage était un masque ricanant, apparemment satisfait de leurs exploits. Ils pratiquaient l'infiltration et le débordement par tous les moyens, en vélo et en moto, passant par là où on ne les attendait pas.

La forte chaleur de cette journée les contraignit à retrousser les manches de leurs vestes. La soif faisait que beaucoup trempaient leur gobelet dans le seau que ma mère avait posé dans la rigole. Mais voilà que tout à coup, un gradé y donna un coup de pied pour le renverser en criant : « *Ihr Lümmel werdet ja ganz schlapp !* » (*Vous autres, vous allez ramollir !*). Enthousiasmé par ce succès éclair, leur slogan préféré était : « *In vierzehn Tagen sind wir in England !* » (*Dans quinze jours nous serons en Angleterre !*).

*« In vierzehn Tagen sind wir in England ! » (Dans quinze jours nous serons en Angleterre !)*

Après ces ruées de fantassins suivaient d' interminables colonnes motorisées et hippomobiles. Equipés spécialement de chevaux endurants, des Haefflinger, les fourrageurs responsables des attelages, profitant de la paralysie des civils à la vue de cette armée moderne, s'introduisaient discrètement dans les cours et granges pour subtiliser les faux et les fourches pour pouvoir couper l'herbe pour les bêtes au long de leur périple. Chez nous, après leur passage, ces instruments agricoles avaient aussi disparu. Par intervalles, des dizaines de camions relayaient les convois de chevaux et assuraient le ravitaillement. Dans les cabines des camions, pas de photos de stars ou de pin-up, mais aucun véhicule qui n'était orné d'une effigie déifiée du Führer. Ces unités étaient pourvues de reporters-photographes qui mitraillaient avec leurs appareils les points chauds du front, parsemé de blindés endommagés ou de matériels abandonnés. En dernier lieu venait l'artillerie lourde, entièrement mécanisée et motorisée. A midi passé, tous les voisins qui s'étaient réfugiés dans notre cave pouvaient rejoindre leurs demeures et, le soir, les Allemands avaient tellement progressé qu'on pouvait de nouveau s'aventurer dehors.

Le 21 Juin, on put faire le bilan de cette brève résistance. Les courts combats avaient quand même laissé quelques dégâts aux maisons, essentiellement près de la gare où les rails du chemin de fer avaient été dynamités, les lignes électriques et téléphoniques coupées par des éclats d'obus, et, çà et là, des toitures et des façades abîmées par des projectiles ou des balles. Chez nous, une rafale de mitrailleuse avait transpercé quelques chevrons de la toiture et il fallut remplacer quelques tuiles.

**Les archives de la mairie conservent un relevé des dégâts se montant, d'après un état du 16.08.1940, à 5 396,50 Reichsmark ; à l'exclusion, est-il précisé, des dégâts aux propriétés juives.**

Les traces des accrochages : trois chars au Carrefour de la Fontaine, à l'endroit où ils avaient terminé leur course. « L'Aiglon » recelait encore le cadavre mutilé du malheureux Eugène ARGENVILLIERS. L'extraction de son corps s'est faite avec beaucoup de difficultés de cet étroit habitacle. Déposé dans le caniveau, un officier allemand le salua en ces termes : « *Du wirst noch nicht der lezte Franzmann sein !* » (*Tu ne seras pas le dernier Français…*) Pris en charge par les fossoyeurs de la commune, il fut inhumé dans le carré droit du cimetière militaire de Villé, côte à côte avec une douzaine d'autres camarades d'infortune. À l'entrée de Triembach, le mécanicien du « Gorille » avait été enterré devant son char, entre les rails et la route ; c'était comme si on lui avait posé un imposant monument. Un gradé allemand tué dans la cour de l'Hôtel de la Poste, trouva sa tombe dans le jardin de l'hôtel, creusée par des camarades de combat ; une autre tombe isolée à mi-chemin entre Villé et Honcourt en forêt du Klosterwald avait recueilli la dépouille du « Gebirgsjaeger Helmut HEILMANN ». La commune de Saint-Martin avait rassemblé six tués à côté de la route vers Breitenbach. A 50 m de la maison

♦ *Triembach-au-Val : la carcasse du char « Le Gorille » et la tombe provisoire du mécanicien Georges BOUTHERON.*



forestière fut tué le « Gebirgsjaeger Ferdinand ENGEHELMAIER », à l'entrée de Saint-Martin le Capitaine Gilbert BONHOMME du 1er Bataillon du 250e Régiment d'Infanterie, son casque coiffant sa croix était perforé de plusieurs éclats. Une estafette d'origine alsacienne fut tuée sur sa moto à Saint-Martin. Inhumé avec les cinq autres victimes, il fut cherché par sa famille de la région de Barr pour trouver le repos éternel en son pays natal. Les tombes isolées disparurent au mois de juin 1941. Les corps, enveloppés dans des toiles de tente, furent mis à jour par les fossoyeurs communaux et mis en bière par une équipe des Pompes Funèbres ERB de Strasbourg, sous le contrôle d'officiers allemands. Tous ont été rassemblés au cimetière militaire de Villé, les Allemands du côté gauche, les Français à droite. Mais ces pauvres restes furent à nouveau exhumés à la fin de la guerre et transférés dans de grandes nécropoles « militaires »…

**Après ce premier témoignage très précis et détaillé, on lira les récits des événements dans les autres villages, en particulier de l'avant-vallée où les troupes allemandes arrivèrent en premier après avoir fait sauter le fragile verrou de Val-de-Villé.**

### Témoignages de Marie-Rose DOLLÉ, Xavier et Isabelle METTENET, Emma MEYER (Saint-Pierre-Bois et Thanvillé) :

« Les soldats français se sont retirés dès le début des hostilités. Les soldats allemands sont arrivés par Thanvillé en side-car. Je les ai croisés en allant aux champs pour apporter le repas de midi aux aînés… Il n'y a pas eu de combats à Saint-Pierre-Bois, les soldats français s'étaient repliés avant l'arrivée des Allemands qui sont entrés avec des pistolets mitrailleurs. Les autres ont suivi à pied… Les troupes allemandes sont entrées, en chantant ; c'étaient des « Gebirgsjaeger » bavarois. Je me souviens des semelles de leurs chaussures, garnies de clous. Ils disaient : « *Jetzt gehen wir nach England* » (*Maintenant, nous allons en Angleterre*). Du haut du Scheibenberg, j'observais l'avance des interminables colonnes de véhicules et de chevaux de l'armée allemande s'enfonçant vers « l'intérieur ». Mon père avait nommé ses deux bœufs « GOERING » et « HITLER »… Le 21 Juin à 14h, première apparition de soldats allemands en side-car. Les soldats français s'étaient déjà repliés. Il en restait cinq, cantonnés chez nous et qui voulaient se défendre, mais ils n'en firent rien à la vue des colonnes allemandes. Après la guerre, un soldat d'Albi nous a écrit pour récupérer une valise en bois qu'il avait laissé lors du retrait. »

*Mon père avait nommé ses deux bœufs « GOERING » et « HITLER »…*

### Alphonse GUNTZ raconte l'arrivée des Allemands à Saint-Maurice :

« De temps en temps, quelques patrouilles de l'armée française passaient par le village, perchées sur de beaux chevaux bien sellés. Ils n'allaient pas plus loin que la petite gare de Neubois où ils se hâtaient de faire demi-tour pour rendre compte à leur hiérarchie que l'ennemi avançait à grands pas. Le soir, à la tombée de la nuit, le jeune garçon que j'étais, et quelques hommes du village, se rencontrent sur la petite place devant la cour de l'école. Le Maire Ignace SCHLEBER faisait aussi partie du groupe. Je prêtais bien l'oreille pour savoir ce qui se trouvait dans leur esprit. J'ai vite compris qu'il s'agissait de mettre un drapeau blanc à l'entrée du village, au bout du mur de l'école côté rue. Au même instant, un galop de cheval se faisait entendre, venant de Thanvillé, et voilà encore un fier groupe d'artilleurs en retraite. En interpelant leurs chefs, on nous a fait comprendre qu'il n'était pas question de résistance. Leurs ordres étaient clairs : en retraite et se regrouper dans les montagnes vers Steige-Le Hohwald où campait l'État-Major. Voilà que la porte était ouverte à la Grande Armée du 3e Reich, mais je ne me souviens plus si le drapeau blanc a été hissé ou non.

Le soir et la nuit furent calmes, tout le monde est rentré à la maison avec un pincement au cœur et l'interrogation de ce que le lendemain allait nous apporter. Le lendemain matin, toujours rien. Au courant de l'après-midi, une amie de ma sœur Jeanne est passée devant notre maison avec un vélo flambant neuf. On échangea quelques mots, je lui demandis de me le prêter pour un petit tour d'essai. Elle accepta volontiers. Je descendis le village ; arrivé devant le Restaurant MEYER, il y avait un autre cycliste qui descendait du « Oberdorf ». Il m'interpela en me criant : « *Viens, fonce, on va aller voir ce qui se passe à Thanvillé.* » Je le suivis, on roulait à vive allure. Arrivés à hauteur de la gare de Thanvillé, on entendit un grand brouhaha et des chansons en allemand. Mon compagnon cycliste entonna le même rythme et les mêmes paroles allemandes. Il forçait sur les pédales et moi, à ce moment là, j'hésitais à le suivre ou faire demi-tour. Malgré ce désordre dans ma tête, j'arrivais au petit carrefour du Restaurant DONTENVILLE et me voilà tout de suite entouré d'un joli groupe de Hitlersoldaten me posant des questions, d'où et pourquoi je venais ici. J'avais du mal à comprendre leurs différents accents et l'un d'eux s'empara de mon vélo neuf et partit. Dans toutes les rues du village, ça grouillait de Feldgrau comme des fourmis. Les autres soldats continuèrent à me questionner sur l'occupation de mon village par l'armée française. Je passais un bon et un mauvais quart d'heure, car le vélo neuf était parti ; heureusement il y avait un gradé qui m'a demandé comment je suis arrivé ici… ma réponse a été « *avec un vélo qu'un de vos soldats m'a chipé…* » Il ordonna « *Sucht mir den Kerl mit dem gestohlenen Fahrrad* » (*Cherchez-moi le bonhomme avec le vélo volé*). A peine deux minutes et le vélo était de nouveau en ma possession. Je l'enfourchai en pédalant d'une force héroïque et en remerciant le Bon Dieu de cette bonne issue. Je déposai la bécane devant la porte de la maison de Simon BURG. Plus de traces de mon compagnon car il avait enfin trouvé ses amis hitlériens qu'il attendait depuis longtemps… Il devint le Bürgermeister des deux communes fusionnées de Saint-Maurice et Thanvillé. Ce jour là, les Feldgrau n'avaient pas encore pointé leur nez chez nous. Le soir, de nouveau le rassemblement sur la petite place, hommes et garçons, mais seulement des hommes d'un certain âge car les plus jeunes jusqu'à la quarantaine étaient mobilisés dans l'armée française. C'est alors que je racontais ma petite mésaventure. Tout le monde se regardait sans pouvoir prononcer une parole.

Enfin, M. FUCHS, le papa de Marie-Thérèse, me posa quelques questions sur leur équipement, leur uniforme… On attendait toujours avec angoisse, plus de traces de soldats français. Le lendemain après-midi, je grimpais sur le cerisier à côté du Viehweg et mangeais des cerises car c'était la saison et il régnait une grande chaleur. De temps en temps, je jetais un coup d'œil sur la route en bas et, oh surprise, un Feldgrau à vélo, fusil en bandoulière, qui regardait dans ma direction. En me voyant, il voulut s'arrêter, mais ayant remarqué que je mangeais des cerises, il continua sa route, tout en regardant de tous côtés. Pour moi, la descente fut verticale et je suis rentré à la maison. Côté route, les volets étaient fermés à cause de la grande chaleur. Je me mettais à observer la route côté virage du Restaurant GOLDBRONN. Une bonne dizaine d'éclaireurs Feldgrau montaient à la queue leu leu à vélo, observant chaque maison. En bon patriote, j'aurais bien pu les descendre, mais il m'aurait fallu une arme. A peine cinq minutes plus tard, ils redescendront à vive allure. Pas plus d'une demi-heure après, des camions pleins de Feldgrau arrivèrent. Le premier s'arrêta juste devant notre jardin. Des cris de commandement fusaient partout et les soldats descendirent en hâte du premier camion, détachant un canon antichar attaché derrière le véhicule. Environ six hommes tirèrent l'engin en direction du « Mehlbuckel ». Ils le montèrent en position de tir et boum, un coup, deux coups et c'est fait, le deuxième coup était placé et a détruit la coupole d'un char français Renault juste de l'autre côté de la route, un peu plus loin que la maison des « Neckels ». Après avoir rattaché le petit canon au camion, le convoi a

continué sa route vers Triembach. Les camions étaient pleins à craquer de Feldgrau qui chantaient à pleine voix les chansons de marche de cette glorieuse armée qui était aux portes de Paris. Après la traversée d'une bonne vingtaine de camions, il y a l'infanterie qui est arrivée en colonnes à ne plus finir. Aux environs de 6 heures du soir, la dernière colonne s'est arrêtée et des chefs de groupe passèrent de maison en maison pour cantonner ces « Sieger » (vainqueurs) pour la nuit. Dans notre maison il y en avait une bonne douzaine, le chef de groupe dans la chambre à côté de la cuisine et le reste au grenier à foin. Naturellement, le soir ils avaient quartier libre. Le Restaurant GOLDBRONN était plein à craquer, ils n'arrivèrent plus à servir aussi rapidement que cette horde avalait le bon nectar blanc alsacien. J'essayais de rentrer, on me bouscula, me demanda si j'étais de la maison. Leur répondant négativement, ils m'entraînèrent vers la cave où Anne n'arrivait plus à monter le vin assez vite. On a dû leur remplir la gamelle du grand tonneau. Je leur ai dit qu'il fallait payer en haut… tu penses, je ne sais combien sont sortis avec le vin gratuit. Le lendemain matin, au lever du jour, ils ont quitté le village. Le matin, plus de convois, mais l'après-midi, ça recommença en colonnes vers l'arrière des montagnes où le reste de notre armée organisait une farouche résistance. C'est pourquoi le grand commandement, stationné au Hohwald, envoyait ces petits chars pour stopper un peu l'avance de l'ennemi. En tous cas, aucun des ces chars n'était passé dans notre village. Il y en avait eu un de détruit presque en face de la gare de Neubois, un sur le Mehlbuckel, un autre entre Triembach et Villé. J'ignore le destin de leurs conducteurs, s'ils sont morts dans leur tombeau d'acier ou faits prisonniers. Je me rappelle d'un petit détail. A côté du char détruit posé sur les rails du chemin de fer entre Triembach et Villé juste en face de la scierie, un avant-bras avec la main calcinée traînait par terre entre les rails. Il y avait des soldats avec des chaînes autour du cou et une grande plaque marquée « Feldgendarmerie ». Je me demandais ce que cela voulait dire. On m'expliqua la signification et leur fonction. Dans la Wehrmacht, on les appelait les « Kettenhunde » (les chiens aux chaînes). C'étaient tous des gars bien corpulents et costauds et aussi vulgaires que méchants. Sur le front russe, c'est eux qui pendaient les déserteurs devant toute la compagnie pour donner le bon exemple. Ils étaient très mal vus des soldats et officiers. Ils effectuaient des contrôles routiers, dans les trains, les cinémas, partout où l'armée était présente. Ils étaient sous le commandement de la Gestapo (Geheime Staatspolizei), la plupart en civil. C'étaient les chefs suprêmes de tout le système policier du Reich. Même notre SENFTLEBER, **(Chef de la Gendarmerie installée par les autorités allemandes à Saint-Maurice. Personnage très atypique, il sera évoqué plus avant…)** a une fois fait allusion à leur méchanceté. Il nous conseilla de ne rien provoquer, car en cas d'extrême urgence, il devait prévenir la Gestapo et qu'il fallait éviter cela à tout prix…

*Dans la Wehrmacht, on les appelait les « Kettenhunde » (les chiens aux chaînes).*

**Après Thanvillé et Saint-Maurice, suivant la route principale vers le chef-lieu de canton, l'Armée allemande arrive logiquement à Triembach, tout en prenant soin d'envoyer ses détachements dans les villages latéraux.**

**De retour de son périple avorté vers Dijon, Joseph KUHN narre en détail les événements survenus dans sa localité.**

« J'ai rencontré FREY François. J'ai traversé Villé et enfin Triembach. En me voyant arriver de chez SCHILLINGER, Pie et Tharsice poussèrent des cris de joie ainsi que maman, parrain et les tantes. C'était dimanche à 20 heures. J'ai mangé et à 21 heures, je suis allé au lit car j'étais fort fatigué. On n'avait déjà plus de lumière, le courant était coupé. Le train ne marchait plus. Durand lundi **(17 Juin)**, mardi **(18)** et mercredi **(19)**,

♦ *Joseph KUHN devant des cratères d'obus dans les prés de Triembach.*






♦ *19 Juin 1940 à Triembach-au-Val. Joseph KUHN de retour de son périple à Saint-Dié, à côté du char « Le Gorille » dans lequel est mort Georges BOUTHERON, provisoirement enterré à côté de la voie ferrée.*

● ● ● les troupes françaises se retiraient vers le fond de la vallée, puis revenaient par Sélestat, puis retournaient. Lundi soir, GOETZ surnommé STOP, me dit que les Allemands sont à Sélestat. Mardi et mercredi, on ne fit qu'entendre tirer à la mitrailleuse et au canon, on voyait des tanks qui allaient vers Sélestat et revenaient. On apprit qu'il y avait eu une grande bataille à Val-de-Villé mardi.

On tirait jour et nuit. La nuit de mardi à mercredi, on a été plusieurs fois à la cave. Enfin mercredi, on ne fit également que tirer. De temps en temps, on voyait revenir des jeunes hommes de mon âge de Saint-Dié. Enfin, vers mercredi après-midi, le reste des soldats français se retira à Villé. À 16 heures, je suis allé voir à Villé ce qu'il y avait de neuf. Devant le garage abandonné de Villé **(garage DROMSON-BARBABAS)**, il y avait un tank, devant la gare deux, devant l'église protestante deux. Les soldats ne se doutaient de rien, ils étaient couchés dans l'herbe. En leur demandant quand arriveraient les Allemands, un conducteur de tank me répondit « *Pas avant un jour* » et dans cinq minutes il auraient déjà à leur faire face. Je retourne à Triembach et en arrivant chez Charles NUSSBAUMER, je vis

quatre soldats à vélo, habillés d'une veste verte, de pantalon gris, d'un calot vert, de bottes, d'un fusil. Ils parlaient à Flora. L'impression que j'eus fut terrible ; je me croyais d'abord dans un rêve. Il me vint l'idée que ce pouvaient être des Allemands, mais je ne pouvais pas le croire. Je fis semblant de ne pas les voir et passais près d'eux. Ils me sifflèrent, je m'arrêtai, puis, sans dire mot, ils me firent signe de repartir. Devant la maison JEHL, il y avait encore deux soldats allemands habillés en vert. Ils m'arrêtent et me demandent s'il y a des Français à Villé. Je répondis qu'il y avait un tank devant Villé et deux à la gare. D'un air sévère, ils me firent signe de partir. Devant notre maison, il y en avait encore deux qui parlaient à maman et à parrain, Fifine et Alphonsine, René, Pie, Tharsice, Lina et d'autres monde (…). Pendant que les deux Allemands parlaient, Seppi vint aussi leur parler et, tout d'un coup, vint l'instituteur KIENTZIG de Triembach et commença à se disputer avec Seppi à cause d'une clef de la chambre dans laquelle il y avait les armes françaises. **(La dispute portait probablement sur l'opportunité de livrer aux Allemands les armes stockées à la mairie).** La dispute s'envenima, KIENTZIG alla devant l'église où toute une foule de monde se rassemble pour assister à la dispute. D'autres gens s'y mêlaient. KIENTZIG et Seppi se disputaient terriblement. Le curé et parrain y étaient aussi, ainsi que les soldats allemands qui ignoraient et ne comprenaient pas pourquoi l'on se disputait. Tout d'un coup vint courir la femme de Seppi lui apporter une matraque pour se défendre. La dispute devenant trop dangereuse, nous avons quitté le chantier. Je voulais aller à Villé encore, mais les Allemands ne me laissèrent plus parler. Il était 16 h 10, dix minutes à peu près après l'arrivée des Allemands à Triembach. Les Français commencèrent à tirer de Villé sur les Allemands de Triembach. Il se leva une bataille formidable, un coup de canon suivait l'autre. On entendait siffler les obus, on les entendait éclater. Nous nous sommes réfugiés dans notre cave, Lina et Charles FREPPEL, Lucie et Jeanne sont aussi venus. On tirait toujours de plus en plus ; il passait encore des tanks français qui descendaient de Neuve-Église pour aller à Villé. Pendant que le 3e tank passa devant notre maison, il se fit un coup terrible, toute la maison trembla. J'ouvris la petite porte de la cave et je vis que tout le grenier était rempli de fumée. Un obus avait frappé la maison. Il avait brisé une grosse poutre du toit, traversé le mur de la cuisine, cassé les verres de la porte de la cuisine et avait fendu la cuisinière sur laquelle il resta couché. Il n'avait pas éclaté car c'était un obus antitank. Après ce coup, Marguerite HUBERT vint encore se réfugier dans notre cave, elle pleurait à chaudes larmes. On tira toujours de plus en plus fort, enfin vint l'armée allemande. On plaça deux canons de 75 devant la maison de SIFFERT. En voyant cela nous avons quitté la maison en emportant un manteau, du pain, de la nourriture et notre fortune. L'Américain **(c'est à dire le boulanger GUTH qui, après une carrière américaine à Boston, était revenu prendre sa retraite dans son village natal)** et tous fuyaient en voyant les canons. Nous sommes allées chez Lina nous réfugier dans la cave de SCHWAB. On tira terriblement. Le soir vers 20 heures, Fine, Alphonsine et René sont descendus voir ce qu'il y avait de neuf et ils trouvèrent sur la cuisinière l'obus qu'ils montrèrent à des soldats allemands qui l'emmenèrent. La nuit, on tira terriblement. Chaque fois qu'on montait de la cave SCHWAB pour aller nous coucher dans le lit, l'artillerie recommença, de la sorte que l'on passa toute la nuit dans la cave. Il y avait encore avec nous dans la cave Madame MASSON de Strasbourg et son fils Jean-Paul. Dans notre cave à nous, on priait terriblement, surtout Alphonsine. On priait également terriblement chez SCHWAB. On n'avait à manger qu'un bout de pain et de l'eau-de-vie. Enfin arriva le matin. Comme les coups de canon cessèrent, on sortit un peu au soleil devant la maison de SCHWAB. Brusquement, nous avons entendus des coups terribles, on se

*On n'avait à manger qu'un bout de pain et de l'eau-de-vie.*

précipita dans la cave. Après que nous étions quelques instants dans la cave, BIEHLER Charles vint nous annoncer la terrible nouvelle que SCHWAB Eugène le jeune était couché dans le sang, que Catherine et la FRAPLARA **(version alsacienne de Mme FREPPEL)** étaient mortes. Tous pleuraient, surtout la famille SCHWAB. Quelques instants après vint FREPPEL Alphonse dire qu'il y avait vingt morts. En réalité, il y avait 10 morts et un tas de blessés. Étaient morts : la FRAPLARA, Nazi MARTIN **(Nazi, dans ce cas, est le diminutif du prénom Ignace)** et sa fille, deux enfants de Martin LITTEL, un soldat français, deux Allemands, le mari à la grand'mère qui nous avait demandé une chambre de Schiltigheim. Personne n'osait sortir les ramasser. On a pu trouver des corps sans tête, les intestins sortaient du ventre d'une femme. D'autres se vautraient dans le sang. SCHWAB Eugène était blessé aux bras et aux jambes ; on le coucha sur la paille dans la salle de l'école, puis on l'emmena à l'hôpital de Sélestat. Nous restâmes toute la journée encore dans la cave, on mangeait simplement un bout de pain et de l'eau-de-vie. Le soir vers 19 heures, on reçut de « l'Inquartierung » **(logement chez les civils de personnel militaire)**. Je suis descendu avec Fifine, Alphonsine et René chez nous où il y avait déjà les deux soldats autrichiens (…). Nous avons mangé un peu chez nous, puis un des soldats autrichiens m'a montré le tank vis-à-vis de NUSSBAUMER Charles qui brûlait encore, et le soldat brûlé qu'on venait juste de sortir du tank et qu'on enterra deux jours après à la place où il était mort. L'autre soldat qui était encore dans le tank avait la tête coupée, on l'enterra également près du tank. Nous sommes revenus à la maison et remontés coucher chez SCHWAB. Nous n'avons plus couché dans la cave parce que les canons ne tiraient plus. Le matin, nous avons pris le café chez SCHWAB et nous sommes rentrés vers 10 heures du matin dans notre maison. Alphonsine était déjà partie à 6 heures pour assister à l'enterrement des morts. On les avait simplement enroulés dans un linge et SIFFERT Paul les cherchait avec sa voiture d'une maison à l'autre. On les conduisit au cimetière et les enterra dans une fosse commune. Les soldats français et allemands également morts à cet événement, on les enterra au cimetière près de l'église. »

**Après la prise, somme toute aisée, du carrefour stratégique du bourg, les armées allemandes poursuivent leur avancée, cette fois-ci en direction des deux Cols de Steige et d'Urbeis.**

**Déjà évoqués par Antoine FUCHS, les combats de Saint-Martin ont été reconstitués par Jean-Louis SIFFER qui rappelle :**

« 20 Juin 1940 : les troupes allemandes après avoir franchi le Rhin et envahi l'Alsace pénètrent dans la vallée de Villé et arrivent aux portes de Saint-Martin. Une colonne emprunte la Route Départementale, alors qu'une autre arrive par le Klosterwald : il s'agit de Chasseurs Alpins autrichiens, les « Gebirgsjaeger ». Ils rencontrent peu de résistance. Des milliers de soldats français ont traversé le village, venant de la Ligne MAGINOT et se sont dirigés vers « l'intérieur ». Certains ont eu l'ordre de résister, ou du moins de retarder l'avance allemande. Une quinzaine de chars récents Renault, armés d'un canon, et une demi-douzaine de chars datant de la Première Guerre Mondiale et armés d'une mitrailleuse, qui étaient regroupés dans l'allée menant à Honcourt, sont dispersés dans les villages environnants pour appuyer l'infanterie.
A la suite de cette erreur tactique, il aurait mieux valu les regrouper, ils sont presque tous détruits à l'exemple de ceux placés au Carrefour de la Fontaine à Villé.
Au milieu de la débandade, les soldats français se battent sans conviction et préfèrent se rendre. Leur chef, le Capitaine Gilbert BONHOMME, défend avec courage une position avancée à l'entrée de Saint-Martin en direction de Villé, armé d'une mitrailleuse Hotchkiss. Un combat vain, désespéré, qui ne laisse aucune chance à notre jeune Capitaine qui bientôt s'écroule, tué d'une balle en pleine tête. La veille,

un télégramme lui avait annoncé une terrible nouvelle : sa femme et ses enfants venaient de mourir dans un bombardement à Bordeaux.
Six militaires français tombent sous les balles allemandes : parmi eux, en plus du Capitaine BONHOMME, on compte aussi le soldat DUCREUX. Ce dernier est décapité par un obus de 37, tiré par mégarde par les Français sur un poteau de béton derrière lequel il était en train de tirer sur les Allemands venant de Honcourt. En quelques heures, Saint-Martin est investi par les troupes allemandes qui font de nombreux prisonniers.
Le soir, tout est fini !

**À Maisonsgoutte, l'entrée en guerre est toute aussi dramatique. Le 18 Juin 1940, un obus, probablement allemand, s'abat sur la maison d'Edmond ZIMMERMANN à Otzenbach et déclenche un incendie. Les enfants, Antoine et Henri, sont tués, la mère Marthe, grièvement atteinte, séjournera longtemps à l'hôpital.**

**À Steige, dernier village avant le col, Michel MANGIN a lui aussi été le témoin fidèle de la « drôle de guerre » et de l'arrivée des troupes allemandes dans son village. Il égrène ses souvenirs de son style fleuri :**

« Dès 1938, ce rite immuable fut perturbé par les bruits de guerre. Gros émoi dans nos villages : travaux champêtres arrêtés, attroupement dans les rues, passage du garde-champêtre portant les insignes de sa fonction, commentaire des journaux, lecture des affiches de mobilisation. Heureusement, l'issue de la conférence de Munich, où la France et l'Angleterre avaient abdiqué devant les exigences de l'Allemagne, mit fin, mais pour un temps seulement, à cette agitation. Dès mars 1939, les coups d'HITLER contre la Tchécoslovaquie réveillèrent les inquiétudes. En classe, on se mit à dessiner des engins de guerre : chars, avions, cuirassiers, canons. Au cours de l'été, de nouveaux bruits de guerre se mirent à circuler, et en septembre, il fallut se rendre à l'évidence : la guerre était déclarée. Les hommes firent leur paquetage, rejoignirent les villes de garnison ou la Ligne MAGINOT. Il fallut terminer les travaux saisonniers sans eux et, comme 25 ans plus tôt, vieillards, femmes et enfants durent mettre la main à la pâte. Pendant la « drôle de guerre », les anciens combattants de la Première Guerre s'étonnaient que les militaires puissent revenir aussi souvent chez eux, la plupart du temps sans permission. Cela ne pouvait durer : la Ligne MAGINOT était abandonnée, les soldats, défenseurs de la Patrie, tuaient le temps en activités peu militaires : séances de cinéma, jeux de toutes sortes, sorties galantes. Les choses sérieuses reprirent en avril avec l'invasion de la Norvège. Pendant que nos meilleures troupes se battaient en Scandinavie, les divisons blindées du Reich franchirent la frontière et percèrent le front à Sedan. Aujourd'hui encore, le Français moyen cherche les causes de cette catastrophe…
Ces événements troublèrent aussi la vie des villages vosgiens. Des troupes se mirent à circuler, une fois vers le Rhin, le lendemain vers la montagne. Elles donnaient une impression d'indiscipline : manque d'autorité des officiers, négligences dans la tenue, manque d'entraînement militaire sérieux, gaspillage de la nourriture. Là aussi, les rescapés de la Russie disaient : « *Ils vont bientôt le payer cher…* » Les véhicules militaires étaient rares, l'armée avait réquisitionné la moto du facteur, la camionnette du boucher, celle de l'épicier, les Cars BASTIEN. Les nombreux passages d'avions de guerre ne laissaient rien présager de bon. Les choses se gâtèrent très sérieusement vers le 15 Juin 1940 : l'artillerie de campagne se mit à tirer en direction de l'Est, ce n'étaient plus des manœuvres. Le Génie se mit à accélérer les travaux de minage sur la route du Col de Steige. Les troupes se firent plus rares, mais des paysans venus du Ried affirmaient que les forces allemandes avaient passé le Rhin et les suivaient. Déjà les familles s'installaient dans les caves comme en 1914 et,

*Déjà les familles s'installaient dans les caves comme en 1914...*

pour meubler ces journées de loisir forcé, on invoquait le ciel par la récitation du chapelet. Le 20 Juin à midi, une énorme déflagration secoua les maisons, brisant les vitres et de nombreuses tuiles : le Génie venait de faire sauter la route, espérant ainsi arrêter la progression de l'armée allemande vers le Col de Steige. Vers 12h30, de nouveaux bruits se firent entendre : des motocyclettes rapides, presque silencieuses, faisaient de nombreux allers et retours. Les Allemands étaient là...

C'est après trois heures de l'après-midi qu'on nous autorisa à retrouver le grand air. Tout le monde restait bouche bée devant les envahisseurs. Était-ce de la colère ou de l'admiration ? Les missionnaires casqués qu'HITLER nous avait envoyés s'installaient sans que personne ne les eût appelés. Le premier qu'il me fut donné d'examiner était un jeune (d'ailleurs ils l'étaient tous) qui dégustait en plein après-midi du chou rouge et du pain noir qu'il tartinait de saindoux. Quel menu ! Mais que de monde ! Les ordres fusaient, c'était un incessant va-et-vient entre le front situé autour du Col de Steige et les postes de commandement disséminés le long du village. Ce qui surprenait, c'était aussi le nombre et l'aspect des engins de guerre : pas de véhicules civils transformés, mais des engins tout-terrain recouverts d'immenses toiles jaunes pour que l'aviation puisse les reconnaître. Mais ils ne risquaient plus rien, l'aviation française avait disparu du ciel. En fin d'après-midi cependant, le passage des ambulances devint plus intense et l'on put remarquer que nombre d'entre elles n'avaient plus de portes à l'arrière : les occupants étaient couchés sur le ventre, ils ne souffraient sûrement plus. HITLER lui-même avait avoué : « *Les armées victorieuses subissent aussi des pertes* ». Des combats assez sévères avaient eu lieu dans les environs du Col de Steige et, pendant un certain temps, l'on put voir des tombes de soldats dans le talus longeant la route du col. Avant la tombée de la nuit, les dégâts causés par l'explosion de la mine furent réparés ; des soldats du Génie transportèrent des madriers à travers les vignes et un pont provisoire fut dressé ; il devint l'un des buts des promenades dominicales. La vie de tous les jours reprit son cours. L'administration germanique s'imposa et, petit à petit, la nouvelle frontière qui suivait la crête des Vosges se ferma. L'appareil du parti lui aussi fut mis en place. La population fut recensée, quadrillée, surveillée par une foule de petits chefs dont beaucoup se seraient bien passés de leurs nouvelles fonctions. Séduites sans doute par ces beaux seigneurs de la guerre, de jeunes Alsaciennes profitèrent des beaux jours de cet été-là pour faire des stages de jardinières d'enfants et être disponibles dès la rentrée de septembre. La germanisation pouvait commencer. »

**Dans la vallée voisine, vers le Col d'Urbeis qui donne accès à Saint-Dié, l'avancée des troupes allemandes se heurtera à une résistance plus marquée. Elle est également ponctuée par un drame survenu à Charbes et reconstitué par Freddy DIETRICH :**

« Julien HUMBERT et Marie FRANTZ avaient tout pour être heureux dans leur petite ferme de Charbes si la guerre n'était venue y semer trouble et désolation. A côté des travaux des champs et de la forêt, comme pour la plupart des habitants de cette annexe de Lalaye où il y a quelques bêtes à l'étable, il y avait aussi du travail à l'usine de Fouchy pour le papa et les plus grands enfants de la famille. L'aîné, prénommé Julien comme son papa, était né en 1913. Il venait d'épouser à Urbeis, le 24 Juin 1939, Marie HUMBERT qu'il côtoyait à l'usine et qui venait d'avoir vingt ans. Paul le cadet né en 1923 et sa sœur Marie née en 1925 allaient aussi à la même filature où on travaillait en équipe du matin ou du soir et où il y avait du travail pour tout le monde, à condition de ne pas avoir peur du trajet qui se faisait à pied ou en vélo par des chemins en mauvais état et non éclairés.
Une petite Lucie était venue compléter la famille HUMBERT en 1932 et chacun la chérissait de son mieux comme il sied pour chaque petite dernière. Depuis octobre 1938, elle allait à

l'école mixte de Charbes où ils étaient plus de trente dans la même classe tenue par Sœur WILLIBROD qui ne manquait pas de poigne.
Vint la guerre , et la mobilisation en septembre 1939. Heureusement, elle ne concernait plus le papa trop âgé, ni le fils aîné qui avait été réformé à l'issue de son service militaire en 1934. Les bras ne manquaient donc pas à la ferme du Honnégoutte et le travail se poursuivait à la filature FTV de Fouchy qui avait vu partir au front beaucoup d'ouvriers mobilisés.
Cependant les nouvelles du front cet été 1940 ne sont pas bonnes et l'avance allemande se poursuit vers les vallées vosgiennes. L'Armée Française tente de freiner cette avance par des incursions blindées **(Un char sera détruit aux Mines, près de Fouchy)**, et des unités d'infanterie sont passées près de l'usine, mais Charbes ne semble pas concerné. Tout au plus des réfugiés sont arrivés, ce qui a gonflé encore les effectifs scolaires de quelques unités.
L'artillerie française, depuis le Climont, entre aussi en action et trois obus viennent troubler la quiétude du hameau. Le premier est tombé au pied du Blanc Noyer derrière la ferme MATHERY, le second quelques centaines de mètres plus bas non loin de l'école que fréquente la petite Lucie qui est une belle fillette de 8 ans pleine de vie et de bonne humeur.
Mais ce jour du 19 Juin où arrivent les soldats allemands dans l'arrière-vallée de Villé, il n'y a pas école et la petite Lucie a été faner le grand pré du Hanégoutte non loin de la ferme familiale. Elle revient avec ses frères Julien et Paul et sa belle-sœur Marie, le râteau sur l'épaule et il ne reste que quelques mètres

♦ *Photo de la classe prise en 1940 (présence d'enfants réfugiés). Lucie est au second rang, la troisième à partir de la gauche.*



avant d'arriver à la maison. C'est alors qu'un obus s'abat sur la petite maison du « Lestin », le vieux voisin Célestin HUMBERT qui est aussi un parent. Un éclat d'obus atteint la tête de la petite Lucie qui est vite ramenée à la maison. On cherche du secours et on le trouve en la personne d'un médecin militaire allemand qui arrive avec la troupe qui prend possession des lieux. Le médecin ne peut que soigner la plaie, avec un grand pansement autour de la tête, le cervelet étant à vif. Il est impossible d'aller à l'hôpital de Sélestat vu les combats qui se poursuivent sur le trajet et aux alentours de la ville. Lucie qui a été placée dans un lit aménagé dans la grande pièce du bas reçoit la visite du curé, de la famille, des amis.
Deux jours plus tard, elle rend l'âme et elle est placée dans un petit cercueil blanc confectionné par le menuisier du village. Ses copines et copains d'école de Charbes assistent émus à l'enterrement qui a lieu à l'église Sainte-Aurélie de Lalaye quelques jours plus tard. Ils marchent en procession vers le cimetière derrière les porteurs. La plupart sont en pleurs. Comme Solange MATHIEU, la camarade de classe qui épousera plus tard Paul, le frère de Lucie, ils voient la première fois un petit cercueil blanc. Pour la famille HUMBERT, c'est une grande épreuve ! Mais elle ne sera pas la dernière. »



**C'est toutefois à Urbeis, au pied du col, qu'eurent lieu de violents accrochages que divers témoignages nous relatent. On lira entre autres celui de Pierre SCHRAMM, né en 1931 et témoin privilégié. Il deviendra ultérieurement maire de son village. Il raconte sa « drôle de guerre » et les combats de juin 1940 au pied du col.**

« 1939…, j'avais huit ans, les anciens du village, ceux du voisinage, ne parlaient que des choses graves : « *Nous aurons la guerre, les Allemands reviendront* ». Dans le quartier, une famille possédait déjà une radio, à l'époque on disait une TSF. Un soir, alors que je jouais avec mon copain et voisin Jean-Paul, peut-être au moment des informations, un fou hurlait comme une bête dans la caisse en bois. La foule, le peuple allemand, criait aussi « *Heil, Heil Hitler !* » çà n'avait pas de fin. Ce n'était qu'un reportage, mais qui en disait déjà trop pour les anciens. Nous, gamins, à cette époque, les choses de la guerre, les conversations entre les grands, nous dérangeaient peu. Plus tard, nous avons bien compris que soldats, chars, avions, canons n'étaient pas que des jouets. Pour l'heure sonne l'appariteur qui fait résonner



♦ *Vue de la ligne du tacot à Urbeis, au moment de la construction des installations de la gare. Le baraquement situé à hauteur de l'église était la cantine.*

sa cloche. Il crie les ordres du Ministre de la Guerre. Nous sommes le 2 Septembre 1939. Tous les hommes mobilisables et munis de papiers militaires sont obligés de rejoindre leurs unités. Le temps passe et l'hiver arrive. Un bataillon de soldats s'installe au village, le 418e d'Infanterie. Les soldats prennent leurs quartiers chez l'habitant. C'étaient des soldats peu entraînés à défendre le pays, mais plutôt au repos et en vacances, et ne pensant qu'à s'amuser. Ils installent la cuisine dans l'ancienne gare **(du train militaire de la 1ère Guerre)** face au Café GRANDJEAN, on l'appelait « le Paradis ». Un soir, vers 23 heures, cette belle gare toute en bois et de style autrichien, fut réduite en cendres. L'alcool, la négligence ont eu raison de ce beau bâtiment. Les militaires ont alors installé la cuisine sous l'école,

l'actuel local des pompiers. Partout on ne parlait que de guerre, les hommes encore jeunes étaient déjà sous les drapeaux pour combattre les Allemands. Les convois militaires, venant des Vosges, descendaient vers Villé et la plaine, canons tirés par des chevaux, quelques chars d'assaut et chenillettes et tout autre matériel de guerre. Nous les gamins, aimions nous installer au bord de la route, sur le pont pour les voir passer. Au mois de mai 1940, les convois militaires reprennent la direction du Col d'Urbeis et des Vosges. Les anciens sont de plus en plus inquiets « *Les troupes allemandes passent le Rhin, ils seront vite chez nous* ». D'autres convois suivent. Ceux-là sont bien tristes à voir : des processions d'Alsaciens, évacués de leur village de la plaine, que les autorités font partir devant la menace allemande. Voitures à ridelles tirées par des chevaux, chargées du plus nécessaire, matelas, couvertures, quelques meubles, mais très souvent de pauvres vieux très fatigués, ne pouvant plus marcher. De temps en temps, une vache ou deux, attachées à la voiture, il faut bien se nourrir sur le chemin de l'exode. J'ai aussi souvent vu dans cette procession de jeunes mamans pousser une voiturette avec un petit, et souvent un autre tenu à la main, ou un autre encore, déjà bien fatigué, assis sur une voiture tirée par les chevaux. Quel spectacle ! Dommage que ce genre d'images ne fasse pas réfléchir les hommes politiques qui, eux, continuent de jouer avec la vie des autres comme des gamins. Les jours passent… les 16, 17 et 18 Juin 1940, l'armée française reflue vers les Vosges. Elle recule, pour se positionner sur les hauteurs, faire barrage à l'armée allemande, d'ailleurs bien moderne et organisée. Pendant cette fuite devant l'ennemi, les hommes encore valides d'Urbeis, Fouchy, Lalaye et d'ailleurs sont réquisitionnés pour creuser et aménager un barrage antichar dans le haut du village. Entre les rochers en bordure de l'actuel CD 34 et le puits de l'ancienne mine, ils vont construire ce barrage avec des grosses poutres métalliques (2m dans le sol et 2m au-dessus). Trois rangées de poutres seront plantées dans le sol, tout passage d'engins devient impossible. Pour défendre ce barrage, une mitrailleuse est installée, côté rocher, bien protégée par un gros mur en pierres. Un char prendra position un peu plus haut, à côté de l'ancienne entrée de mine (un serveur du char sera d'ailleurs tué sur place). Le 17 Juin au soir, une compagnie d'infanterie française remonte le village, baïonnette au fusil. Ils s'arrêtent dans le haut, devant le Café AUBERT. Nous suivons cette petite troupe. Là, l'homme qui commande cette escouade nous regarde, nous les gamins, et nous lance : « *Hein, qu'ils sont beaux mes soldats !* » Cet homme n'est autre que le Lieutenant VIOLET. Sur la place devant le petit café, il donne des ordres et, dans un moment aussi grave, demande à ses hommes de tenir jusqu'à la dernière cartouche. Puis, d'une seule voix, tous chantent la Marseillaise. Le Lieutenant VIOLET et vingt-et-un de ses soldats vont mourir pendant les combats du 20 au 22 Juin. Sept soldats seront enterrés au cimetière du village, les autres seront cherchés par leurs familles pour être inhumés chez eux. Au petit matin du 19 Juin, les braves soldats prennent position sur les hauteurs de Comont, montagne qui fait face à la route d'Urbeis, puis au col et au Climont. Un obusier est mis en batterie derrière la maison STEINMETZ, prêt à cracher ses obus de 150 et labourer la route du haut du village. Les dernières troupes sont passées. Une procession de soldats, de voitures tirées par des chevaux, quelques chars d'assaut et autres militaires remontent encore la route vers le col. Nous les jeunes, sommes toujours au bord de la route pour regarder cette caravane qui cherche encore à échapper au poursuivant allemand. Le 19 Juin, les habitants du village sont prévenus qu'une explosion très puissante aura lieu dans l'après-midi vers le col. Vers 15 h, une Compagnie du Génie fait sauter la route du col, cinquante mètres au-dessus du monument napoléonien, au PK 10.600, puis fait aussi sauter la petite route du Climont (CD 155) au PK 0.300. À ces deux endroits, les explosions ont créé un cratère de cinq mètres de profondeur, sur quarante mètres de long. Les deux routes ont disparu. Le soir du 19 Juin, malgré l'effervescence qui règne dans le village, nous les enfants, sommes

tous dans nos lits. Dehors, les anciens discutent et ne pensent pas à dormir. Notre cave est déjà aménagée et prête à recevoir les voisins. Des planches sont disposées sur les pommes de terre (il n'y en a plus beaucoup à cette saison). De gros poteaux de bois sont placés pour soutenir la dalle en béton armé de 25 cm d'épaisseur. Notre maison étant un ancien moulin, les murs ont une épaisseur de 80 cm à 1 m 20 et, en plus, la cave est entièrement enterrée. Une personne veille, maman ne dort pas. Elle reste à la fenêtre de sa chambre, vers le bas, côté Est. Elle tend l'oreille et écoute les moindres bruits. 23 heures, un bruit de bottes provenant d'une armée bien lancée, sûre et bien organisée. Ces pauvres soldats ne savent pas encore qu'ils se jettent tout droit dans le feu des mitrailleuses.

C'est alors que maman nous appelle et nous dit : « *Levez-vous vite et descendez à la cave, ils viennent !* » A cet instant, les mitrailleuses françaises crachent toute leur puissance. Yvonne, ma sœur aînée, nous crie : « *Ecoutez la grêle qui tombe !* ». Cette grêle n'était que l'impact des balles sur la façade de notre maison, côté Ouest. Les voisins arrivent en courant avec quelques affaires. Une douzaine de personnes et des enfants se réfugient dans la cave. Les canons grondent, les obus passent au-dessus de la maison en sifflant dans un bruit strident. Nous apprenons qu'une batterie de canon allemande de gros calibre est installée sur le pré, sous l'actuelle maison forestière. Cette nuit là, il faisait clair de lune, la bataille faisait rage. Debout sur une voiture, un officier allemand hurlait : « *En avant les brancardiers, en avant, ça saigne !* » Les personnes d'un certain âge qui savaient ce que guerre veut dire priaient à la lueur d'une lampe-tempête. Nous, les jeunes, étions bien loin d'imaginer la réalité.

Avant le petit jour, vers 3 heures du matin, un soldat allemand est entré dans la cave, une grenade dans une botte, une autre à la ceinture, dans une main un revolver et dans l'autre main une lampe-torche. Il nous regarde l'un après l'autre et, d'un ton méchant, demande s'il y a des soldats français qui se cachent ici. A son grand étonnement, le « Prussien » se vit répondre énergiquement en allemand par le grand-père de Jean-Paul qui parlait très bien la langue. « *Non, pas de soldats français ici ! Il n'y a que des gens âgés, femmes et enfants, ainsi qu'un homme malade dans un lit en-haut !* »

Toute la journée du 20 Juin, la bataille a fait rage ; impossible de se montrer hors de la cave. Le canon a tiré sans relâche. Vers le soir, il faisait déjà nuit quand quatre soldats sont entrés dans la cave, l'un d'eux pleurait, des larmes coulaient sur son visage encore jeune. « *Nous avons beaucoup de pertes !* » Un autre dit à ma mère : « *Nous avons soif !* » Maman leur montre un petit tonneau de cidre, prend une casserole, le tire et en verse un verre à chacun. L'un des quatre demande à maman de boire d'abord et lui tend le verre. Maman parle bien l'allemand. La conversation s'engage « *Où sont ces satanés français qui tirent toujours et qu'on ne trouve pas ?* »

Enfin, le 3e jour, vers 10 heures du matin, les mitrailleuses françaises ne tirent plus, les soldats se rendent, faute de munitions.

Le petit tunnel de 10m de long, sur l'ancienne ligne de chemin de fer sur Comont, a été bien utile à nos soldats, petite casemate naturelle qui a permis aux hommes du Lieutenant VIOLET de tenir les troupes allemandes en arrêt pendant deux jours.

*Cette grêle n'était que l'impact des balles sur la façade de notre maison...*

Quelques jours après la bataille, les Allemands réquisitionnent les hommes valides du village pour ramasser les morts et les enterrer. Vingt-sept soldats français sont morts, parmi eux, leur officier le Lieutenant VIOLET. Sept sont enterrés au cimetière d'Urbeis ; ils seront cherchés par leurs familles dans l'année qui suit. Le Lieutenant VIOLET est toujours enterré près du monument aux morts.

Les Allemands ont subi de lourdes pertes. Le journal de l'époque relate dans ses lignes le chiffre de mille deux cents hommes mis hors de combat, morts ou blessés. Ils aménageront un petit cimetière au Col d'Urbeis pour enterrer trente deux soldats dont un colonel. Ce cimetière a été aménagé à cent mètres



de la frontière, côté vosgien, en face du Café VECK. En 1947, tous ces soldats seront exhumés et transférés dans un grand cimetière.
Le village reprend doucement sa vie normale pendant qu'une interminable procession de prisonniers français descend et prend la direction de l'Allemagne. Dans l'autre sens, c'est un interminable défilé de camions-automitrailleuses traînant de gros canons et toutes sortes de matériel de guerre, des troupes à vélo, à cheval, troupes à pied… Assis sur le pont, au bord de la route, cette image restera toujours gravée dans ma mémoire.
Comme tous les gamins, et à l'insu de nos parents, nous parcourons le village, et même vers le col et le Climont. Partout traînent des armes, fusils cassés, des casques, des chaussures et toutes sortes de matériel militaire hors d'usage.
Près de l'ancienne douane, un char français, à dix mètres, près de la mine, deux soldats sont tombés, un Français et un Allemand. Au-dessus de la carrière, quinze soldats allemands sont morts, couchés dans le fossé. Un nombre important de chevaux ont été tués. Les hommes du village ont enterré près de cinquante bêtes sur le territoire d'Urbeis…

**Le récit de Pierre SCHRAMM est complété par le témoignage, recueilli par Jean-Marie GÉRARDIN, d'une habitante de l'une des fermes isolées situées entre le village, le col et le Climont.**

**Il existe deux fermes dites de « Plaine-Dessus ». La première, qui fait l'objet de ce récit, se situe en contrebas d'un étroit vallon qui débouche à l'intersection de la route du col et de la petite route du Climont. La deuxième est située en haut de ce même vallon, près de l'actuel CD 214. Elle jouxte quasiment la frontière avec le Département des Vosges, et par conséquent la limite d'état pendant les périodes d'annexion. On appelle aujourd'hui la première la « Ferme DELLENBACH », du patronyme de la famille qui l'occupait depuis sept générations. L'ancêtre est arrivé à pied de Berne au XVII^e siècle, tout comme ses coreligionnaires anabaptistes qui se sont établis dans le secteur. En juin 1940, la famille est composée de huit personnes : trois grands-parents, deux parents, deux enfants qui sont Paul (1934-1997) et Alice, épouse André HUMBERT (née en 1932) auteur de ce récit, et leur domestique Emile SCHILDKNECHT. A la maison, le patois welche est parlé par les parents avec les grands-parents. Les enfants parlaient l'alsacien avec leurs parents.**

« Le 19 Juin, à la sortie de l'école un soldat français m'a demandé de l'accompagner à la ferme, ce que j'ai fait. Puis un officier, le Lieutenant VIOLET, est arrivé chez nous. Il a alors fortement conseillé à ma mère d'aller se réfugier à Lubine avec toute la famille. Ma mère a refusé car nous devions soigner les animaux et, en particulier, traire les vaches deux fois par jour. Le soir du 19, par prudence nous nous sommes réfugiés dans la cave. Le 20 au matin, les Allemands débordent de toute part et tirent. Nous sortons malgré tout de la cave pour effectuer notre ouvrage et nous la réintégrons le plus vite possible.
Deux soldats allemands se présentent alors à l'entrée avec des grenades, menaçants, et prétendent que des tirs français ont été faits depuis les fenêtres de notre maison. Ma mère leur assure que nous n'avons pas quitté la cave. En fait, les Allemands s'aperçoivent soudain que les Français avaient pris position sur les hauteurs de la vallée, dans la maison GRIENER au bord de la route, juste à l'applomb de notre ferme.
Constatant qu'ils ne pourraient les déloger de cette position stratégique, ils nous annoncent l'arrivée imminente de Stukas **(Sturzkampfflugzeuge = bombardiers en piqué)** qui auront tôt fait de détruire la grande bâtisse, aidés par les canons embarqués sur les véhicules. Pendant ce temps, la bataille fait rage. Les soldats allemands vont se laver au bassin en grès devant la maison. Ils sont éreintés. Certains dorment debout, appuyés contre les murs de la ferme. Il faudra attendre jusqu'au milieu de la journée du 22 pour que les Allemands obtiennent la victoire. Les routes étant sabotées par les Français, les Allemands durent passer par les prés pentus, car le chemin, lui aussi, était barré par l'abattage de hêtres. Puis, ils sont partis vers Lubine. La rumeur a prétendu que plusieurs centaines d'hommes seraient tombés entre Urbeis et le Climont. Le Lieutenant VIOLET est mort en haut de

Plaine-Dessus. Il a temporairement été inhumé dans les tranchées creusées en prévision des combats, mais rendues inutilisables car remplies d'eau de pluie. Ces tranchées se situaient à côté des bornes frontalières près de la route. Constatant la victoire, mais aussi le désastre humain, l'officier allemand a alors confié avec tristesse à ma mère : « *So eine Schlacht in einem so friedlichen Tal !* » (*Une telle bataille dans une vallée si paisible !)*

**Avec ces violents combats, des hauteurs de Steige au Climont et au Col d'Urbeis, s'achèvent les hostilités de juin 1940, laissant sur le terrain un nombre considérable de victimes militaires et un certain nombre de civils innocents.**
**N'oublions pas non plus que cette première phase provoqua également la mort de nombreux soldats originaires de la vallée, incorporés dans l'Armée Française et victimes des combats sur d'autres champs de bataille. La majorité d'entre eux tombèrent lors des combats dans les Vosges (Paul BUSCH de Villé le 26.06.1940 à Bru, Vosges), soit pendant les affrontements dans le Nord de la France et en Belgique (Alphonse WIRTH de Saint-Pierre-Bois le 18.05.1940 en Belgique, Julien VONDERSCHER d'Albé à Béthune le 21.05.1940, Charles DONTENVILLE de Saint-Maurice le 12.05.1940 en Belgique, René-Jean DOERLER d'Urbeis le 23.5.1940 dans les Ardennes)...**




♦ *Urbeis : tombes de soldats français tués lors des combats de juin 1940. Au centre, celle du Lieutenant Violet.*



# Prisonniers

**L'entrée réelle dans la guerre n'en est pas achevée pour autant. Au fur et à mesure que le front avançait vers l'Ouest, et jusqu'à l'arrêt des hostilités après l'armistice, l'armée allemande fit des milliers de prisonniers. Beaucoup de témoins restent marqués par le triste spectacle de ces soldats transitant par la vallée de Villé pour gagner la captivité.**

**Joseph KUHN a regagné Triembach et assiste à leur passage :**

« Dimanche **(23 Juin 1940)** enfin, les troupes françaises prisonnières revinrent de l'Intérieur. Ils passaient jour et nuit de dimanche à mercredi. Ils n'avaient rien à manger, ils avaient faim. Le chemin de fer également transportait des troupes **(françaises)** vers Sélestat. Les soldats français nous demandèrent du pain, nous leur donnions ce que nous avions, mais nous n'en avions pas nous-mêmes. On leur avait mis un seau d'eau devant notre maison pour leur permettre de boire, mais les soldats allemands nous ordonnèrent de l'enlever, disant que cela les retenait trop.

*Les boulangeries n'avaient plus de farine, n'étant plus livrées.*

**Le 25 Juin 1940, le Gauleiter WAGNER, nouveau maître de l'Alsace-Lorraine annexée, faisait savoir** *« qu'il a été constaté que lors des transports de prisonniers des armées françaises la population venait vers eux, créant ainsi des perturbations. Il est dorénavant interdit à la population de s'approcher d'eux ».*

Jeudi **(27/06)** passèrent encore et toujours des prisonniers français. On les conduisit au golf **(Le golf se situait au Sud de la ville de Sélestat, sur le terrain où sont érigés actuellement les pylônes radio bien visibles)** et chez LEONHARD **(sablière au Nord de la ville)**. Au golf, ils étaient 40 000 qui étaient couchés sur l'herbe. Ils pataugeaient dans la boue et n'avaient presque rien à manger. »

**Toujours très observateur, Antoine FUCHS a noté le même spectacle désolant à Villé :**

« A partir du 21 Juin, un reflux ininterrompu de milliers de soldats français captifs, aux uniformes variés, du fantassin à l'artilleur et l'aviateur, des Noirs d'Afrique aux Annamites de l'Indochine. Aux deux entrées de Villé, près de la Filature en venant de Bassemberg et entre la route et l'actuelle Rue WEBER en venant de Saint-Martin, les autorités militaires allemandes concentraient sur les prés des nuées de prisonniers encerclés sur ces espaces étroits et humides, surveillés par un double cordon de gardiens. Afin d'éviter les évasions, les sentinelles envoyaient par intermittence quelques balles en l'air. Mais dans ces camps de fortune, les provisions venaient à manquer, la faim tiraillait déjà les estomacs de ces pauvres gens, bien que toute la population de Villé cherchait à leur venir en aide, en leur faisant parvenir des marmites de soupe de pommes de terre. Les boulangeries n'avaient plus de farine, n'étant plus livrées. Les gaspillages du début du conflit n'étaient déjà plus que souvenir. Les véhicules qui étaient encore en état de marche, ayant encore de l'essence, suivaient la route vers Sélestat, chargés de prisonniers. Beaucoup de voitures particulières, provenant en grande partie de réquisitions au début du conflit, étaient occupées d'officiers de tous grades, aux regards tristes et effacés, humiliés, songeant à une longue captivité loin dans les Offlag et Stalag de la Prusse Orientale ou de Silésie. Après le passage de ce flot de véhicules, les camps de fortune aux entrées de Villé furent liquidés. En amont de l'actuelle maison du 23 Rue de la Libération, les prisonniers étaient comptés et regroupés par cinquante sur quatre rangées. Le gradé allemand supervisant les opérations n'hésitait pas à jouer de ses bottes s'il y avait désordre. D'une voix criarde, il appelait : « *Elsässer, Lothringer nach vorn, Kolonial nach hinten* » (*Alsaciens, Lorrains vers l'avant, Coloniaux en arrière !* ). Les Alsaciens-

Lorrains, presque tous germanophones, faisaient l'interprète pour les questions qu'il posait. Presque tous allaient être renvoyés dans leurs foyers avant la fin de l'année. Au bout de deux jours, cette marée humaine avait disparu, laissant l'endroit en un désordre indescriptible. L'herbe des prés avait complètement disparu, comme si un rouleau-compresseur était passé. La surface du campement était transformée en un immense bourbier. Tout ce qui était inutile était laissé sur place par ces hommes affamés : des outils, des gamelles, des casques, des harnais de chevaux, des masques à gaz. Les civils ne tardèrent pas à ratisser la surface, les armes devant être livrées aux autorités militaires. Bien que l'approche des ces camps par les civils était interdite, et malgré la surveillance des troupes allemandes, nombre de prisonniers avaient réussi à prendre la fuite, des ressortissants des départements limitrophes, ainsi que des Alsaciens, grâce au concours de la population. Chez nous, un Strasbourgeois s'était métamorphosé en civil avec des habits trouvés je ne sais où. Mon père l'avait fait passer par la fenêtre de la cuisine qui donnait sur un endroit discret, en lui recommandant de prendre des voies secondaires...

**À Saint-Maurice, Alphonse GUNTZ a assisté au même spectacle désolant :**

« Quelques jours après les derniers combats dans les montagnes vosgiennes, des colonnes de prisonniers français traversaient le village vers Sélestat, entourés de gardes de la Wehrmacht. Je vous assure qu'il y avait des dizaines de milliers d'hommes très fatigués, non rasés, les uns soutenant parfois les autres. A Sélestat, ils étaient cantonnés à l'intérieur des cours des casernes des Gardes-Mobiles. Il faisait une chaleur étouffante. Alors mon père m'appelle à la cave pour en sortir une grande cuve ovale dans la cour, me disant de brancher le tuyau d'arrosage au robinet pour la remplir jusqu'au bord. Je lui ai demandé pourquoi. La réponse fut simple : « *Tu vas voir après* ». J'ai vite compris. Des soldats sortaient de ces colonnes et remplissaient leur bidon ou gamelle de cette eau bien fraîche. Les gardes les laissaient faire mais criaient de temps en temps « *In die Reihen* » ( *Dans les rangs !* ), mais les soldats s'en foutaient, ils continuaient à boire ou à remplir leurs bidons. Lors d'un moment d'inattention d'un garde, l'un est vite rentré dans notre cave, me priant de remplir son bidon avec du vin, ce que je fis volontiers. Après encore avoir bu quelques verres, il sortit et regagna les rangs de la colonne. Il me remercia par un cordial geste de la main.
Voilà la France vaincue…

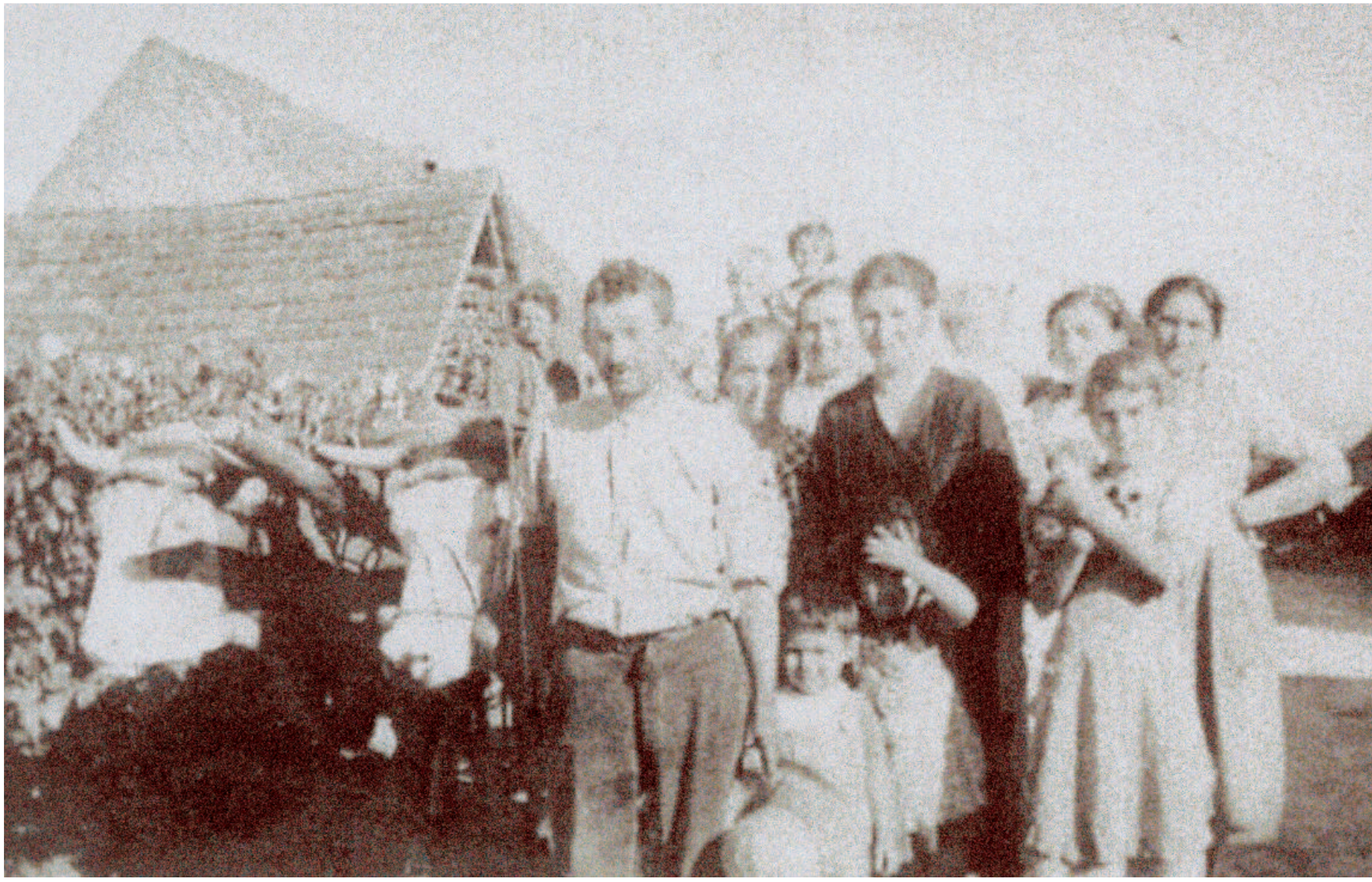


# *Réfugiés, Éxilés ...*

Les conflits armés, dans le passé comme aujourd'hui encore, inscrivent aux monuments aux morts des listes souvent impressionnantes de victimes, qu'elles soient sous l'uniforme ou dans les populations civiles. Ces guerres ont également très souvent comme corollaire le déplacement massif de populations fuyant les combats, ou déplacées d'office par les belligérants, soit pour les protéger, soit pour vider les champs de bataille. Le second conflit mondial n'échappe pas à la règle, en particulier dans notre région frontalière. L'Alsace, et également le Val de Villé, ont ainsi connu plusieurs épisodes pendant lesquels ces déplacements de population ont été observés.

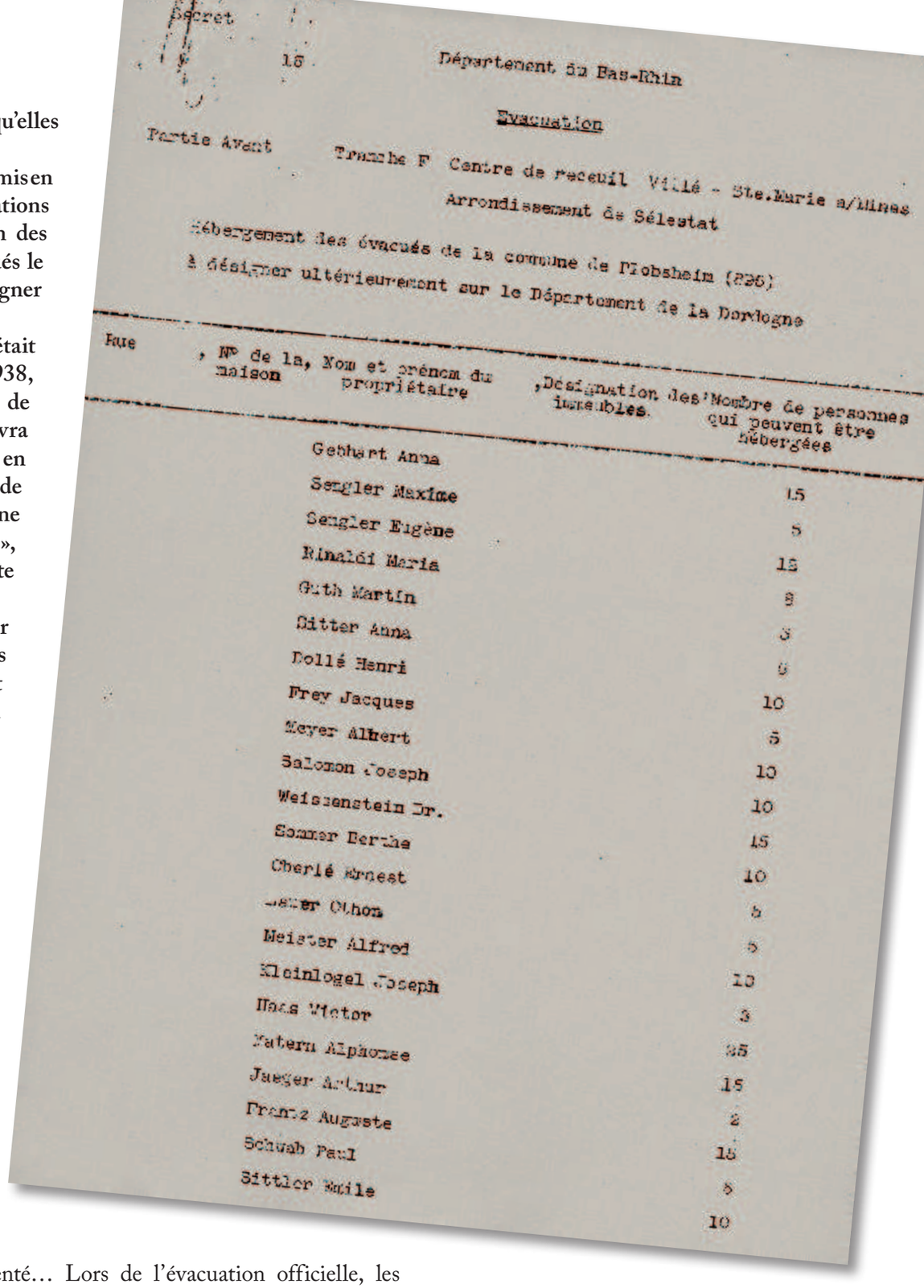
## *L'évacuation du Ried*

Dès que les tensions avec l'Allemagne se firent sensibles et de plus en plus inquiétantes avec la montée au pouvoir du Chancelier HITLER, les autorités françaises envisagèrent un conflit armé et, dans leur logique, imaginèrent que, si celui-ci devait éclater, la ligne de front initiale se situerait sur le Rhin, d'où l'édification de la fameuse « Ligne MAGINOT » déjà évoquée. MAGINOT, alors Ministre de la Guerre, en fait voter les premiers crédits dès 1930, et la construction des ouvrages est renforcée et accélérée parallèlement à l'édification du côté allemand de la « Ligne SIEGFRIED ». Il devient dès lors indispensable d'envisager l'évacuation des villages et villes



♦ *Neuve-Église : arrivée des réfugiés d'Obenheim avec leurs attelages.*

situés entre ces deux lignes, dont on imaginait alors qu'elles seraient la première ligne de front.
Les premières hypothèses, puis plans d'évacuation sont mis en place confidentiellement, pour ne pas affoler les populations civiles, dès 1937, prévoyant, en résumé, l'évacuation des populations civiles dans des « centres de recueil » situés le long du Massif Vosgien ou dans les vallées, avant de gagner les départements du Sud-Ouest de la France.
Le Val de Villé, en l'occurrence son chef-lieu, était concerné par ce plan. Par un courrier du 21.09.1938, surchargé de la mention « Secret », le Sous-Préfet de Sélestat informe le Maire de Villé que sa commune devra héberger très précisément 1481 personnes évacuées, en particulier les 895 habitants de Plobsheim. Il s'agit de réfugiés provenant de la « partie avant » (entre la Ligne MAGINOT et le Rhin), et de la « partie arrière », localités situées en retrait, mais à proximité immédiate des ouvrages militaires.
Les autorités municipales sont alors invitées à recenser toutes les possibilités d'hébergement dans chacune des maisons du bourg. Les archives villoises conservent ces listes « secrètes ». Chaque maison se voit ainsi « attribuer » son lot de réfugiés potentiels, leur nombre étant proportionnel à la taille des bâtiments, de 2 à 150 (le Garage SENGLER) ou 200 (Filature), sans oublier la Maison Forestière (15), le Presbytère (5) ou le Cercle Catholique (30).
On sait que la mobilisation générale intervint le 1er Septembre 1939 et la déclaration de guerre le 3 Septembre 1939 à 17 heures. C'est donc à cette période qu'ont lieu les premières évacuations et l'arrivée dans la vallée de ces populations du Ried, souvent des paysans accompagnés de leurs attelages et de leur bétail. Leur apparition et leur séjour restent bien présents dans la mémoire.



Secret

15 Département du Bas-Rhin

Evacuation

Partie Avant Tranche F Centre de recueil Villé - Ste.Marie a/Mines

Arrondissement de Sélestat

Hébergement des évacués de la commune de Plobsheim (895)

à désigner ultérieurement sur le Département de la Dordogne

| Rue | N° de la maison | Nom et prénom du propriétaire | Désignation des immeubles | Nombre de personnes qui peuvent être hébergées |
|---|---|---|---|---|
| | | Gebhart Anna | | |
| | | Sengler Maxime | | 15 |
| | | Sengler Eugène | | 5 |
| | | Rinaldi Maria | | 15 |
| | | Guth Martin | | 8 |
| | | Ritter Anna | | 3 |
| | | Dollé Henri | | 6 |
| | | Frey Jacques | | 10 |
| | | Meyer Albert | | 5 |
| | | Salomon Joseph | | 10 |
| | | Weissenstein Dr. | | 10 |
| | | Sommer Berthe | | 15 |
| | | Oberlé Ernest | | 10 |
| | | Meister Othon | | 5 |
| | | Meister Alfred | | 5 |
| | | Kleinlogel Joseph | | 10 |
| | | Hess Victor | | 3 |
| | | Katern Alphonse | | 25 |
| | | Jaeger Arthur | | 15 |
| | | Franz Auguste | | 2 |
| | | Schwab Paul | | 15 |
| | | Sittler Emile | | 5 |
| | | | | 10 |

### Villé (témoignage d'Antoine FUCHS) :

« Avant l'entrée en guerre, on avait édifié à Villé, à l'entrée du bourg et sur la route de Bassemberg, des baraquements en bois destinés à abriter les réfugiés. Dès avant la déclaration de guerre, de nombreuses personnes de Strasbourg et de la zone évacuée longeant le Rhin avaient, par anticipation, trouvé refuge dans la vallée en louant des logements ou en étant hébergées par de la parenté… Lors de l'évacuation officielle, les routes de la vallée étaient encombrées par de nombreux attelages… des femmes, des enfants, des vieillards rejoignaient la vallée avec comme bagage sur leurs chariots le nécessaire qu'ils pouvaient emporter.

A Villé, des gens de Plobsheim étaient provisoirement logés chez des particuliers qui devaient mettre quelques pièces à leur disposition. Malheureusement, tous durent se séparer de leur cheptel, vaches, chevaux, et voitures, qui furent souvent rachetés par les marchands de bestiaux. Ce n'était pour ces malheureux qu'une étape, car ils étaient obligés de prendre le train pour rejoindre les départements du Sud-Ouest de la France. Rares étaient ceux qui avaient trouvé refuge pour rester à proximité de leurs foyers.

**Albé (témoignage de Mariette VONDERSCHER) :**

« Je me souviens de l'arrivée des réfugiés des villages du Rhin. Villé a accueilli des personnes originaires de Plobsheim et Fegersheim, qui arrivaient avec leurs chariots et leurs vaches. Une cantine communale fonctionnait pour ces gens. Dans le grenier de la maison familiale, 30 personnes étaient hébergées. Elles sont restées en transit pendant huit jours, puis étaient dirigées vers la Dordogne. Les bêtes étaient alors confiées à des paysans ou prenaient le chemin de l'abattoir. »

**Thanvillé (témoignages de Paul REIBEL, Fernand et Henriette HUBER) :**

« Saint-Pierre-Bois a accueilli les habitants de Rhinau, qui sont arrivés avec charrettes, bétail, les chevaux non réquisitionnés et quelques effets personnels. Ils ont dormi dans les chambres sur des matelas en paille et dans le grenier à foin. Après une dizaine de jours, ils ont été évacués vers la Dordogne. Le bétail est resté dans le village et a même été parqué sur les prés du château. Nous **(la famille HUBER)** avions gardé deux chiens nommés Loti et Lola. En 1940, revenant de Dordogne, leurs propriétaires de Rhinau sont venus les reprendre. Mais Loti, un épagneul chien de chasse, est revenu chez nous quelques jours après avoir été récupéré par son maître. »

**Témoignage de Georges BAPST et François MUTSCHLER évacués de Plobsheim** *(rapporté par les DNA du 05.12.2006) :*

« Nous avions alors 13 et 6 ans. Début septembre 1939, nous avons chargé une trentaine de kilos de bagages sur un attelage tiré par des vieux chevaux, puisque les bons étaient réquisitionnés par l'armée. Plobsheim était évacué. Premier arrêt de l'attelage à Huttenheim pour coucher une nuit. Le lendemain, on a rallié Villé, laissé les chevaux et tout ce dont on n'avait pas besoin. On y est restés huit jours, allongés sur la paille, avant de partir en train, en wagon à bestiaux… jusqu'à notre destination finale : Port-Sainte-Foy en Dordogne. »

**Après le départ de cette première vague de réfugiés rhénans vers le Sud-Ouest, la vallée conservait ainsi ce cheptel, vaches et chevaux, laissé sur place. L'Administration française s'en préoccupe rapidement, tentant ainsi de remettre un peu d'ordre dans une situation, il est vrai, quelque peu anarchique.**

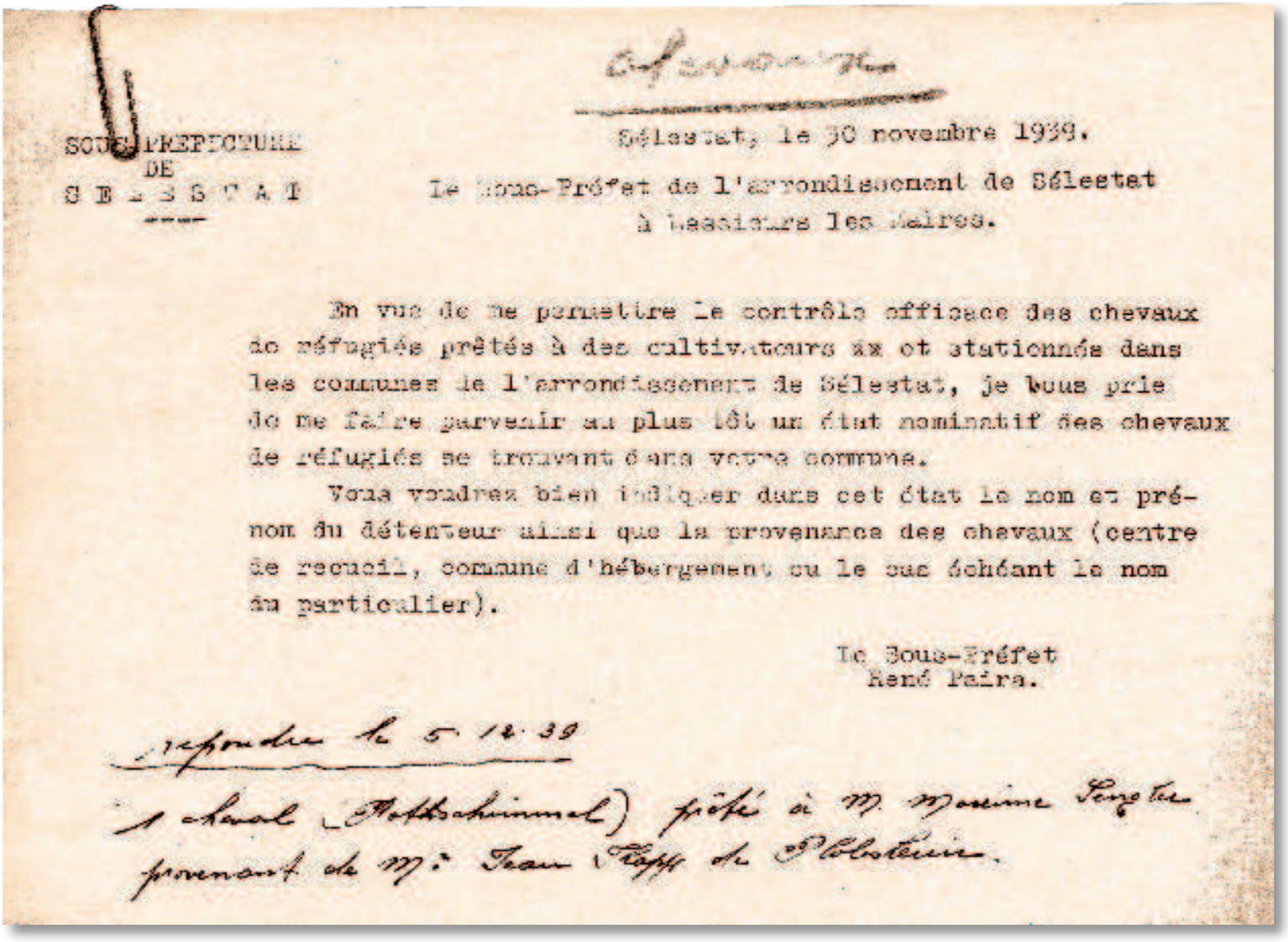
**Dans une circulaire du 24.10.1939, le Sous-Préfet de Sélestat explique la situation aux maires :**

« A l'approche de l'hiver, les cas se multiplient où des cultivateurs ayant dans leurs étables des vaches de réfugiés qui leur ont été prêtées ou qui se trouvent dans ces étables simplement hébergées, veulent s'en défaire. En vue de créer une situation claire en ce qui concerne le bétail de réfugiés, j'ai décidé de liquider la question de ce bétail dispersé en demandant aux détenteurs actuels de l'acheter ou de le céder en vue de son emploi par l'Intendance. Une commission spéciale sera désignée qui évaluera la valeur des bêtes dont les détenteurs nous avaient signifié leur intention d'en devenir acquéreur. Pour les bêtes non acquises, je demanderai aux détenteurs de les amener à un lieu de rassemblement… »

Suivent, avant l'hiver, d'autres circulaires visant surtout à recenser les chevaux. Ceux-ci, on l'aura compris, pouvant le cas échéant être rachetés ou réquisitionnés par l'Administration pour son usage, à une époque où les transports motorisés n'étaient pas encore légion. Les archives restent par contre muettes sur la réalisation de ces transactions. Certains habitants de la vallée se souviennent par contre encore de la visite des anciens propriétaires de bétail, soit après leur retour en Alsace en 1940, soit à la fin du conflit…

Le sort de ces réfugiés s'est finalement infléchi selon deux possibilités. Après la défaite française de 1940, les occupants allemands n'ont eu de cesse de les encourager à revenir en Alsace, en particulier pour faire refonctionner l'économie, souvent agricole, à laquelle ces bras étaient précieux. Un certain nombre d'entre eux ont été sensibles à cet appel, souvent victimes de leur « mal du pays », un peu perdus dans une région qui leur était totalement inconnue, parfois accueillis tièdement par une population modeste, ne comprenant pas leur langue, les assimilant à l'occasion à l'Allemagne ennemie. D'autres firent le choix de rester dans ces localités pour, surtout, ne pas regagner une Alsace annexée et qui pressentaient parfois les rigueurs à venir de l'ordre nazi.

Nombreuses sont aujourd'hui les localités du Ried qui ont baptisé leurs rues du nom de ces villages d'accueil en reconnaissance de leur hospitalité, d'autres ont établi et entretiennent soigneusement des jumelages avec eux…



SOUS-PREFECTURE
DE
S E L E S T A T

Sélestat, le 30 novembre 1939.

Le Sous-Préfet de l'arrondissement de Sélestat
à Messieurs les Maires.

En vue de me permettre le contrôle efficace des chevaux de réfugiés prêtés à des cultivateurs ax et stationnés dans les communes de l'arrondissement de Sélestat, je vous prie de me faire parvenir au plus tôt un état nominatif des chevaux de réfugiés se trouvant dans votre commune.

Vous voudrez bien indiquer dans cet état le nom et prénom du détenteur ainsi que la provenance des chevaux (centre de recueil, commune d'hébergement ou le cas échéant le nom du particulier).

Le Sous-Préfet
René Paira.

répondu le 5.12.39

1 cheval (Wallachinnel) prêté à M. Maxime Lengler
provenant de M.r Jean Klopp de Bolsheim.

# *Les réfugiés strasbourgeois*

**Ville-frontière, Strasbourg est bien entendu également concernée par l'évacuation décrétée par le gouvernement le 1er Septembre 1939 et opérée dans les deux jours qui suivent. Très peu d'habitants restent dans les murs, ce sont quelques centaines d'ouvriers municipaux ainsi que les services assurant la sécurité des biens, quelques commerçants, fonctionnaires et élus vivant sous le strict régime du couvre-feu. Les habitants ont été évacués, les administrations, les entreprises, l'Université… tous prennent le chemin de l'exil. De nombreuses études ont été publiées, décrivant entre autres cette ville fantomatique envahie par la neige de l'hiver 1939-40.**
**Parmi la population, un certain nombre d'habitants ne prirent pas la direction des départements du Sud-Ouest de la France. Certaines familles strasbourgeoises avaient en effet de la parenté dans des localités alsaciennes non évacuées et préférèrent logiquement s'y installer lorsqu'elles le purent. Le Val de Villé abrita ainsi un certain nombre de Strasbourgeois pendant une partie ou la totalité de la durée du conflit.**

♦ *Communion à Breitenbach pendant la guerre. Marius SCHWARTZ est le petit garçon à droite de la photo.*



### Témoignage de Mme HERTENSTEIN :

« Ma mère, née Elise MERSIOL, était originaire de Neuve-Église. Elle s'est mariée à Strasbourg avec mon père, employé du gaz, décédé en 1939. Nous habitions Rue de l'Arc-en-Ciel et, comme toute la ville, avons été évacués début septembre 1939. Nous étions alors trois enfants, dont mon frère qui était encore en vacances sur la péniche d'un parent batelier sur le canal du Rhône-au-Rhin. Le voyage dura dix jours, en wagons à bestiaux, avec une valise comme seul bagage. Nous avons fini par arriver en Dordogne et séjourné à Nontron d'octobre à décembre 1939. Inquiète, notre mère a voulu récupérer mon frère, ce que nous avons fait. La ville de Strasbourg étant interdite, nous sommes revenus à Neuve-Église vers Pâques de l'année 1940 chez notre tante Barbara FLICK qui y habitait encore. Nous y sommes restés quelques mois, pour assister à l'arrivée des Allemands. Nous sommes retournés à Strasbourg à l'automne 1940. »

**Par la suite, dans le cadre du travail obligatoire, Mme HERTENSTEIN fut affectée au service du forestier HENTZ de Schirmeck. Elle connaissait l'existence du camp disciplinaire installé dans ce bourg et côtoyait les prisonniers employés à la construction d'un hangar. Elle en profita pour les ravitailler en nourriture.**

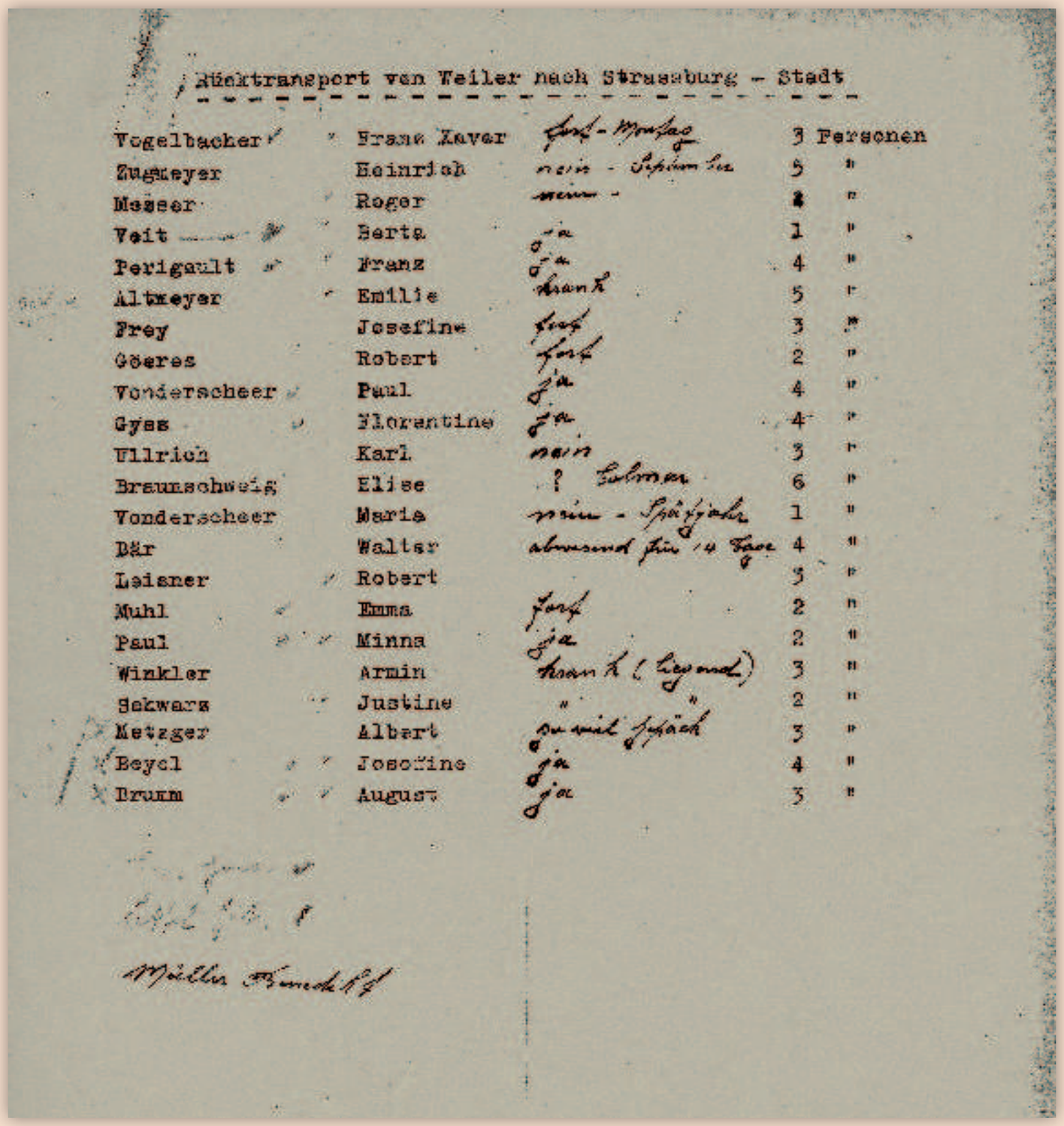
### Autre témoignage, celui de Marius SCHWARTZ de Strasbourg :

« Je suis né le 15 Mai 1934 à Neudorf. Mes parents avaient une petite entreprise de peinture en bâtiment. A l'automne 1939, la ville a été évacuée et ses habitants envoyés en Dordogne, sauf si l'on avait un point de chute quelque part en Alsace. Mon grand-père connaissait bien et était l'ami du curé LEIBENGUTH, originaire de Neudorf et alors curé de Breitenbach. Ce dernier a pu

nous louer une maison vide dans le village, où nous avons emménagé, mes deux parents, moi-même alors âgé de cinq ans, les deux grands-parents et un cousin. Mon père revenait en ville la semaine, car il était affecté aux travaux d'entretien de divers bâtiments publics. Il en profitait, lorsqu'il revenait à Breitenbach à la fin de la semaine, pour apporter au village des marchandises devenues introuvables qu'il échangeait contre la nourriture nécessaire à la famille. Nous avons vécu ainsi jusque fin 1940 où la famille est revenue habiter à Strasbourg.
Je suis toutefois revenu passer toutes mes vacances au village avec les enfants de la maison voisine, Pierre et Michel DIRWIMMER, avec lesquels j'ai conservé des liens jusqu'à leur décès. Ces années de guerre ont été très marquantes pour moi et restent gravées dans la mémoire de l'enfant que j'étais alors.
Ce qui m'a tout d'abord frappé, ce sont les conditions de vie beaucoup plus rudes que le confort de notre logement de la ville. Il fallait se chauffer au bois, la commune le fournissait d'ailleurs gratuitement aux réfugiés comme nous. Mon jeune frère est né pendant cette période, le 22.10.1939, et l'hiver qui a suivi a été très rigoureux. J'ai découvert les joies de la luge et je me souviens du fils FRERING qui venait à l'école à ski depuis sa ferme sur la route du Kreutzweg. J'ai aussi découvert à Breitenbach la vie de la ferme chez nos voisins DIRWIMMER : faire les foins, moissonner et battre le blé, cueillir les cerises et les framboises sauvages, ramasser les œufs au poulailler (je me souviens d'y avoir été piqué par la fourche du père… sa femme m'a aussitôt mis dans une charrette pour m'emmener chez le médecin de Villé pour me faire vacciner contre le tétanos, de peur qu'il n'arrive malheur au petit Strasbourgeois !), pêcher à la main les truites du ruisseau. J'ai aussi découvert les petits commerçants ou artisans locaux, la Boulangerie KOENIG, le maréchal-ferrant STAUFFER, le cordonnier installé dans son atelier au-dessus du corps de garde… L'instituteur JEHL était un personnage un peu particulier. Il paraît que c'était un officier français qui avait déserté l'armée en 1940. C'était un fanatique partisan de l'ordre germanique, faisait chaque matin le « Wehrmachtsbericht » (le rapport des opérations de l'armée allemande), nous faisait entonner les chants allemands devant les portraits de HITLER et GOERING. Par ailleurs, c'était quand même un bon instituteur. Il fut inquiété après guerre et interdit de toute fonction.

**Les archives permettent de cerner quelque peu l'ampleur du nombre de ces réfugiés strasbourgeois. Dès l'été 1940, après l'arrivée des troupes allemandes, l'autorité nazie ordonna à l'ensemble de ces réfugiés de regagner la ville. Pour ceux, la majorité, qui ne disposaient pas de moyen de locomotion propre, des trains spéciaux furent affrétés pour leur rapatriement. Il en fut ainsi à Villé le lundi 29 Juillet 1940 à 8 heures du matin. Dans le convoi, douze wagons étaient réservés aux bagages. La liste établie par les autorités fait alors état de soixante et onze personnes en direction de Strasbourg, onze personnes pour Bischheim, sept pour Schiltigheim et deux pour Oberschaeffolsheim. Etaient-elles toutes résidentes à Villé ou également dans d'autres localités de la vallée ? Toutes n'ont probablement pas emprunté ce convoi si l'on en croit les annotations portées sur ces listes … « *déjà partis … malade … trop de bagages…* »**

**Les formulaires remplis par les familles concernées sont instructifs pour se faire une idée des bagages et du mobilier déplacé. Ainsi la famille de François-Xavier VOGELBACHER (les parents et leur fille de 18 ans) souhaite rapatrier en ville un machine à coudre, un matelas, un poste de radio, un vélo, un coffre, une caisse, quatre paniers et quatre sacs...**



Rücktransport von Weiler nach Strassburg – Stadt

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Vogelbacher | Franz Xaver | fünf - Montag | 3 | Personen |
| Zugmeyer | Heinrich | mein - Schwager | 5 | " |
| Messer | Roger | mein - | 4 | " |
| Veit | Berta | ja | 1 | " |
| Perigault | Franz | ja | 4 | " |
| Altmeyer | Emilie | dank | 5 | " |
| Frey | Josefine | fünf | 3 | " |
| Göeres | Robert | fünf | 2 | " |
| Vondenscheer | Paul | ja | 4 | " |
| Gyss | Florentine | ja | 4 | " |
| Ullrich | Karl | nein | 3 | " |
| Braunschweig | Elise | ? Lehmann | 6 | " |
| Vondenscheer | Marie | mein - Schwager | 1 | " |
| Bär | Walter | abwesend für 14 Tage | 4 | " |
| Leisner | Robert | | 5 | " |
| Muhl | Emma | fünf | 2 | " |
| Paul | Minna | ja | 2 | " |
| Winkler | Armin | dank (legend) | 3 | " |
| Schwarz | Justine | " " | 2 | " |
| Metzger | Albert | zu viel Gepäck | 3 | " |
| Beyel | Josefine | ja | 4 | " |
| Drumm | August | ja | 3 | " |

Müller Bürgermeister

♦ *Liste des réfugiés devant être rapatriés par train depuis Villé jusqu'en gare de Strasbourg. Certains prendront ce train, d'autres sont déjà partis, malades...ou possèdent trop de bagages.*

♦ *Ci-contre : la famille ZUGMEYER (deux parents et leurs trois enfants) rentrent à Strasbourg avec deux lits complets, une table, deux chaises, une commode, une radio, une chaise d'enfant, une machine à coudre, trois coffres, trois paniers, cinq paquets, dix caisses et dix sacs (environ...).*

**Kreisleitung Schlettstadt**

# Meldebogen

## für Flüchtlinge, die nicht mit eigenem Fuhrwerk zurückkehren können

Aufenthaltsort: Teiler Heimatgemeinde: Strasburg
5 Rue Charles Bergmann

Name: Lugmeyer Vorname: Henri Erwachsene: 2 Kinder: 3 Alter: 1 Jahr, 7 Jahre, 9 Jahre

Großvieh: -/- Kleinvieh: -/- Kleintiere: -/-

Welches Gepäck muß zurückgebracht werden: 2 complete Betten 1 Tisch 3 Stühle
(Möbel, Koffer, Körbe, Pakete, Kisten, Säcke usw.). 1 Kommode 1 Radio 1 Kinderstuhl
1 Nähtisch.
3 3 5 10 10
zusammen

Sind in Ihrer Familie alte gebrechliche, kranke Personen, die nur **liegend** transportiert werden können? Nein

Sind in Ihrer Familie hochschwangere Frauen, die unmittelbar vor der Niederkunft stehen? Nein

Unterschrift: H. Lugmeyer

Henri Lugmeyer Nr. 10 in Teiler

Genaue, deutliche, deutsche Adresse

Dieser Bogen ist sofort auszufüllen und an den Bürgermeister der Aufenthaltsgemeinde (nicht Heimatgemeinde) einzureichen.

# *Les réfugiés allemands*

**Lorsque les opérations militaires de la seconde guerre s'intensifient, après l'entrée dans le conflit des armées alliées, le Val de Villé connaît aussi, et nous y reviendrons, le survol d'impressionnantes escadrilles de bombardiers à destination des grandes métropoles allemandes. La population civile, surtout femmes, enfants ou hommes âgés non enrôlés dans l'armée, fut évacuée des ruines et envoyée dans la province annexée d'Alsace. Les témoignages sont multiples :**

**Marius SCHWARTZ, alors réfugié à Breitenbach :**

« En 1943 sont arrivés au village des réfugiés allemands. Ils ont été déposés à la salle des fêtes, puis répartis dans les familles. Chez nos voisins DIRWIMMER est arrivé un homme seul, âgé d'environ soixante-dix ans, ancien champion cycliste. Il a été logé dans un réduit sous le toit. Les réfugiés sont repartis en 1944. »

**Dans son journal rédigé alors qu'il était caché à Triembach-au-Val, Joseph KUHN est un peu plus précis :**

« Lundi le 30 Août 1943, sept cents réfugiés sont arrivés dans la vallée de Villé par train spécial arrivant à Triembach à 16h30. Dix-neuf réfugiés arrivèrent à Triembach. H. les reçut avec du bretzel et du café. Ces réfugiés teutons se sont plaints à Sélestat parce que tous les soirs ils n'avaient que du fromage blanc, lait et pommes de terre. Une réfugiée chez Charles PAULUS s'est plainte chez le maire de Villé parce qu'à 16 heures elle n'avait pas son « Kaffee mit Kuchen » (café et gâteau) (…) les réfugiés allemands sont mis dans les maisons des déportés, garnies de tous leurs meubles (…) les réfugiés allemands ne travaillent pas et ne veulent rien travailler. Du matin au soir, ils se promènent en habit du dimanche. Ce sont tous des gens entre vingt et trente-cinq ans avec un, deux ou trois enfants. Un Bauernführer d'un village près de Villé dit que récemment il voulut donner à une Allemande un jardin pour qu'elle le travaille, elle n'en voulut pas. »

*Suite à ces bombardements massifs, on déplaça aussi les industries de guerre.*

**Témoignage d'Antoine FUCHS :**

« A partir de 1943, l'intensification des raids nocturnes de la Royal Air Force sur les grandes villes allemandes provoqua, dès le 3 Septembre 1943, l'arrivée d'un grand nombre de réfugiés avec des familles nombreuses venant de Karlsruhe pour s'installer chez des particuliers ayant des logements spacieux. Suivit, le 19 Octobre, un nouveau transport de familles venant de Mannheim. Suite à ces bombardements massifs, on déplaça aussi les industries de guerre. Ainsi les monteurs de la firme DAIMLER-BENZ originaire de Mannheim, déménagèrent à la mi-mai 1944 les métiers du Tissage de Villé (près de la gare) en un temps record pour les remplacer par des machines-outils servant à la fabrication des pièces de chars et de véhicules militaires… »

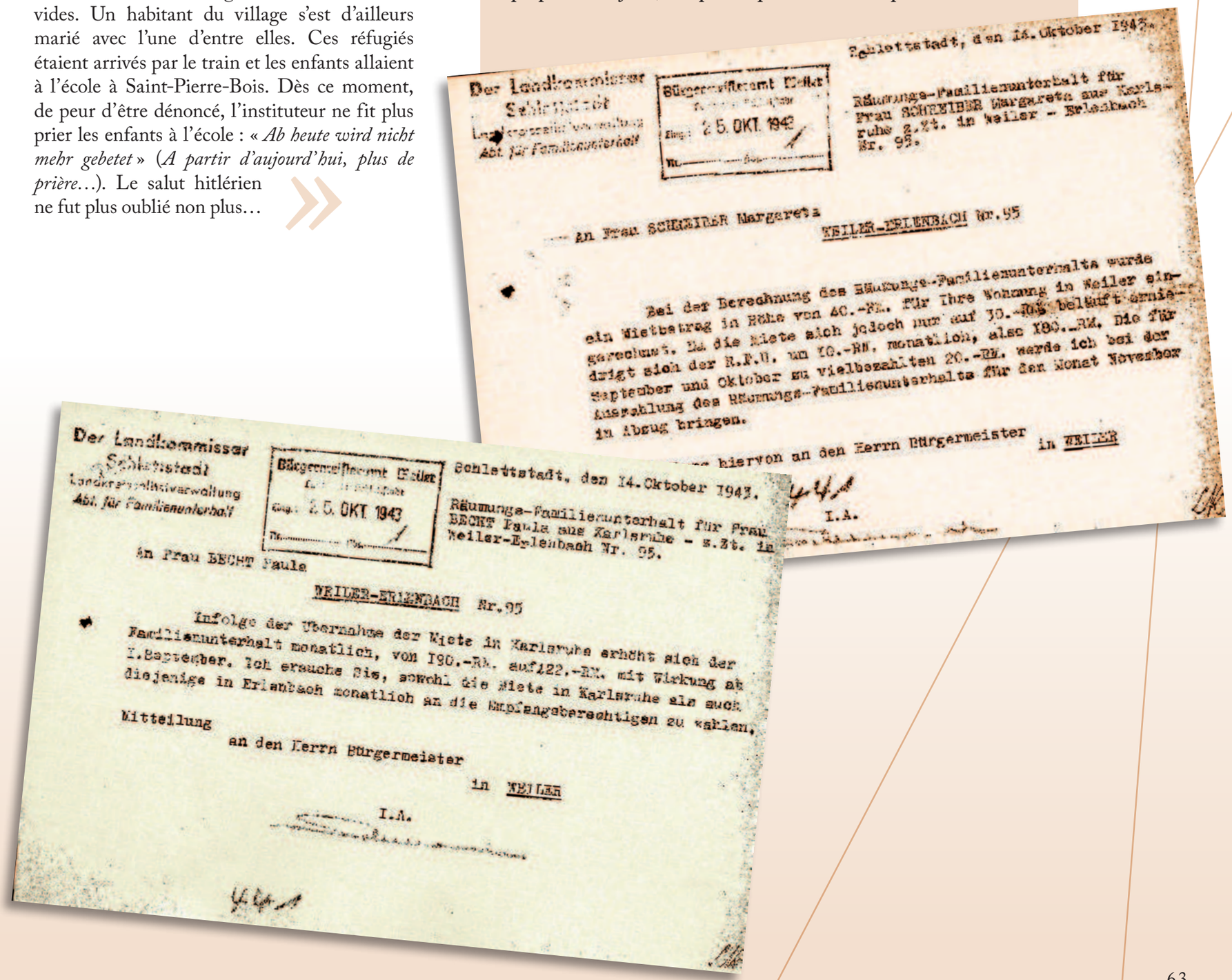
**Paul EGGER relate aussi dans son journal :**

« 9 Septembre 1943 : Un grand nombre de familles nombreuses venant de Karlsruhe, ville menacée par les bombardements, arrivent à Villé. Ils sont installés dans les logements vides. La section locale de la NSV **(National Sozialistische Volkswohlfarth = Organisation nationale-socialiste pour le bien-être du peuple)** doit s'occuper des arrivants. 19 Octobre 1943 : aux familles réfugiées venant de Karlsruhe s'en ajoutent encore quelques-unes en provenance de la ville de Mannheim, endommagée par les bombardements. »

**Conséquences inattendues de l'arrivée de ces réfugiés à Saint-Pierre-Bois. Henriette et Fernand HUBER racontent :**

« Des familles allemandes, mères et enfants, ont été hébergées dans le village. Elles arrivaient de Mannheim et Karlsruhe et étaient logées dans des maisons vides. Un habitant du village s'est d'ailleurs marié avec l'une d'entre elles. Ces réfugiés étaient arrivés par le train et les enfants allaient à l'école à Saint-Pierre-Bois. Dès ce moment, de peur d'être dénoncé, l'instituteur ne fit plus prier les enfants à l'école : « *Ab heute wird nicht mehr gebetet* » (*A partir d'aujourd'hui, plus de prière…*). Le salut hitlérien ne fut plus oublié non plus… »

**Les Archives Municipales de Villé gardent la trace de ces réfugiés allemands arrivés en 1943. Ceux-ci bénéficiaient en effet d'allocations versées par le Reich, souvent destinées à couvrir les frais de location de leurs anciens logements (à Karlsruhe ou Mannheim pour l'essentiel) et à leurs besoins quotidiens à Villé. On relèvera également que nombre d'entre eux s'établissaient dans les maisons inoccupées, soit par l'émigration de leurs anciens propriétaires juifs, soit par l'expulsion des occupants indésirables.**



Der Landkommissar
Schlettstadt
Landkreisselbstverwaltung
Abt. für Familienunterhalt

Bürgermeisteramt Weiler
25. OKT. 1943

Schlettstadt, den 14. Oktober 1943.

Räumungs-Familienunterhalt für Frau BECHT Paula aus Karlsruhe - z.Zt. in Weiler-Erlenbach Nr. 95.

An Frau BECHT Paula

WEILER-ERLENBACH Nr. 95

Infolge der Übernahme der Miete in Karlsruhe erhöht sich der Familienunterhalt monatlich, von 190.-RM. auf 122.-RM. mit Wirkung ab 1. September. Ich ersuche Sie, sowohl die Miete in Karlsruhe als auch diejenige in Erlenbach monatlich an die Empfangsberechtigten zu zahlen.

Mitteilung
an den Herrn Bürgermeister
in WEILER

I.A.

Der Landkommissar
Schlettstadt
Landkreisselbstverwaltung
Abt. für Familienunterhalt

Bürgermeisteramt Weiler
25. OKT. 1943

Schlettstadt, den 14. Oktober 1943.

Räumungs-Familienunterhalt für Frau Schreiber Margareta aus Karlsruhe z.Zt. in Weiler - Erlenbach Nr. 95.

An Frau SCHREIBER Margareta

WEILER-ERLENBACH Nr. 95

Bei der Berechnung des Räumungs-Familienunterhalts wurde ein Mietbetrag in Höhe von 40.-RM. für Ihre Wohnung in Weiler eingerechnet. Da die Miete sich jedoch nun auf 30.-RM. beläuft ermindert sich der R.F.U. um 10.-RM. monatlich, also 190.-RM. Die für September und Oktober zu vielbezahlten 20.-RM. werde ich bei der Auszahlung des Räumungs-Familienunterhalts für den Monat November in Abzug bringen.

hiervon an den Herrn Bürgermeister in WEILER

I.A.

# *Réfugiés, prisonniers travailleurs obligatoires….*

**Le groupe ethnique que nous allons évoquer n'était pas à proprement parler « réfugié » dans le Val de Villé, mais c'est également totalement contre son gré qu'il a abouti dans notre vallée, loin, bien loin de ses origines géographiques. Les hasards du conflit ont en effet fait aboutir à Villé bon nombre de Russes ou Ukrainiens, faits prisonniers et quasiment déportés par le Reich pour servir de main d'œuvre dans ses usines privées des hommes enrôlés sous l'uniforme nazi.**

**Journal de Paul EGGER :**

*« 17 Mai 1944. Des monteurs de l'entreprise DAIMLER-BENZ, de Mannheim, commencent à convertir la filature mécanique de Villé en usine d'armement ».*

*« 31 Mai 1944. De nombreux ouvriers viennent de Mannheim, accompagnés de main d'œuvre de l'Est (Russes) »*

*« 10 Juin 1944. Le nombre d'habitants immigrés atteint maintenant 180 personnes ».*

*« 28 Juin 1944. Les premières machines pour la nouvelle activité industrielle arrivent par trains spéciaux. L'afflux de main d'œuvre grossit, en particulier des pays de l'Est (hommes et femmes russes) ».*

*« 15 Août 1944. Le nombre des ouvriers arrivés a dépassé les 400. Ils sont logés pour partie en dortoirs collectifs, ou dans des logements dans le bourg et les villages alentours. Ils sont nourris par des cantines, dont 2 sont installées à l'Hôtel MINICUS et au Café HERRBACH ».*

**Antoine FUCHS raconte :**

« Il arrivait aussi une main d'œuvre étrangère composée d'hommes et de femmes russes, près de 400 individus, la plupart des Ukrainiens, déplacés après l'envahissement des territoires soviétiques. Hébergés dans des quartiers collectifs ou chez des particuliers à Villé et villages environnants, à l'Hôtel Ville de Nancy et au Café HERRBACH. Dans la cour de ce café, les empreintes de ce temps sont encore visibles. On y voit les pattes de scellement dans le mur du n°1 de la Rue Louis-PASTEUR. Elles fixaient les cerclages des conduits de fumée de trois ou quatre cuisines roulantes, provisoirement installées en ce lieu, abritées par une toiture légère en bois recouverte de feutre goudronné. Mais l'usine DAIMLER-BENZ dans les locaux du Tissage ne fonctionna que pendant une brève durée, car l'invasion de la France par les Alliés contraignit les autorités allemandes au démontage rapide pour rapatrier toutes ces machines outre-Rhin, avec toute la main d'œuvre étrangère. L'opération était terminée le 2 Octobre 1944. Mais de nombreux ouvriers étaient passés à la clandestinité, aidés et ravitaillés par des particuliers. Certains avaient construit des refuges en forêt. »

**Antoine HERRBACH a recueilli le témoignage d'Hedwige LAUER qui raconte en détail ses souvenirs personnels concernant ces ouvriers russes à Villé.**

« Juillet 1944 : il faisait très beau et chaud. Les Alliés avançaient en Normandie, les Russes sur le front de l'Est, les bombardements alliés sur l'Allemagne s'intensifièrent notamment sur la Ruhr et l'Allemagne du Sud. Des centaines de bombardiers passèrent et repassèrent à très haute altitude pour bombarder Stuttgart, Munich et Nuremberg.

Un jour de ce mois de juillet, des inconnus arrivèrent à Villé. Ils se promenaient à travers le bourg dans la soirée : beaucoup d'hommes, quelques jeunes filles. Nous apprîmes très vite qu'il s'agissait de prisonniers russes ramenés d'une ville bombardée de la Ruhr pour travailler dans l'usine de tissage près de la gare de Villé, transformée en atelier de réparation de véhicules et de chars.

Quelques jours plus tard, le Maire, Ortsgruppenleiter dans la hiérarchie du parti nazi, fait savoir que ces travailleurs peuvent, après leur journée de travail, donc après 18 heures, aller chez les habitants pour y faire des travaux de jardinage ou de bricolage en échange du repas du soir. A 21 h, ils devaient être de retour dans leur cantonnement. Beaucoup de familles de Villé ont donc eu leur Russe, garçon ou fille.

Le nôtre s'appelait Yvan, sympathique Ukrainien de quarante ans, ravi de travailler dans le jardin et de manger mieux le soir. De cette façon, les Allemands économisaient un repas. En fait, ces personnels avaient été raflés par les Allemands pour les faire travailler dans les usines. Notre Yvan travaillait dans le jardin pendant une ou deux heures, puis je lui servais son dîner tout en bavardant avec lui dans un jargon russo-allemand. En partant, il baisait la main de mon père, de ma mère, et disait être très heureux de travailler chez nous.

Mon père, ingénieur des Ponts et Chaussées (Equipement), disposait d'un jardin d'essais appelé pépinière. On y élevait les jeunes arbres fruitiers et d'ornement destinés à être plantés au bord des routes du canton. Il était situé au lieudit « Galgenrain », colline près de la Cité sur la route de Neuve-Église (actuellement jardin de Madame BUHL 45 Rue du Luttenbach). Bien entendu, nous avions la jouissance de ce jardin. Nous y cultivions des pommes de terre, du maïs et tous les légumes pensables. De nombreux arbres fruitiers nous procuraient quantités de cerises, mirabelles, pommes et poires.

Dans ce jardin se trouvait une petite maison, pas une simple gloriette, mais une construction en dur, avec une cave et un grenier, deux petites pièces, un banc et une treille devant la porte ainsi qu'un point d'eau avec un bassin. Cette maison existe encore. Elle a une longue histoire. Elle date de la Première Guerre Mondiale et aurait servi à abriter les servants d'une pièce d'artillerie. Un lit en fer, une table, des bancs, et comme nous y goûtions, assiettes et tasses complétaient le tout.

Yvan allait souvent à la pépinière pour nous rapporter légumes et fruits. Le mois de juillet se terminait. Parfois j'invitais les jeunes filles russes pour passer l'après-midi du dimanche au jardin. Nous les gâtions un peu. Ce qui leur faisait le plus plaisir était un petit morceau de savon. Bien entendu, tous les Russes étaient au courant du débarquement allié en Normandie et demandaient tous les jours des nouvelles concernant leur avance.

Arriva le 25 Août, jour de la Libération de Paris. Je me souviens avoir annoncé cette grande nouvelle à Yvan alors que nous pressions à la cave des pommes précoces pour faire du jus. Paris libéré, la question se posa : quand les Alliés seront-ils à Villé ? Dans quelques petites semaines sans aucun doute.

Début septembre, les Allemands décidèrent brutalement de ramener tous les Russes en Allemagne. Nous étions tristes, car nous nous étions attachés à eux. Deux ou trois jours après, mon père monta à la pépinière pour y chercher des légumes.



♦ *Hedwige LAUER et les 4 prisonniers russes devant leur cabane à Villé.*

**Journal de Paul EGGER :**

*« 17 Septembre 1944.*
*La nouvelle s'est répandue dans le bourg comme une traînée de poudre : les machines de l'usine DAIMLER-BENZ doivent être démontées dans l'urgence et seront déménagées avant le 29... »*

*« 20 Septembre 1944.*
*La main d'œuvre de l'Est est en partie évacuée. Le déménagement des machines en voitures ou en train bat son plein. »*

*« 20 Octobre 1944.*
*L'usine DAIMLER-BENZ est entièrement vidée et les ouvriers évacués. »*

Il en revint aussitôt, consterné, et nous déclare : « *Yvan est dans la petite maison avec trois autres Russes* ». Qu'allions-nous faire ? Il n'y avait que deux solutions : ou les dénoncer aussitôt aux autorités allemandes, ou les cacher jusqu'à la Libération que nous espérions imminente. Mes parents et moi, nous décidâmes, à condition de respecter toutes les règles de précaution, de les garder : ordre strict de ne pas sortir de la pépinière, interdiction de faire du feu.
Dans ce jardin entouré d'épaisses haies de ronces, ils étaient à l'abri des vues et pouvaient même circuler. Tous les quatre fils de cultivateurs, ils connaissaient bien le travail de la terre, la récolte et la conservation des fruits et légumes. Ils mirent le maïs en bottes et avec les feuilles sèches, ils nous fabriquèrent de très solides tapis-brosses.

De mon côté, je me suis promis de leur apporter tous les jours un plat chaud. Je partais donc à vélo, à des heures variables en prenant chaque fois un chemin différent pour ne pas me faire repérer. Une fois, je passais par la Montée de la Croix, une autre fois par la Cité ou la Route de Breitenau. Dans les sacoches, des purées de flocons d'avoine ou de la semoule. Côté protéines, des œufs (rappelons que de 1940 à 45 nous avions le droit d'élever une poule et demie par personne. Nous étions trois, donc cinq poules), de la viande de lapin, du lard, parfois un peu de viande de bœuf ou de porc, du fromage blanc. Le pain était plus difficile à trouver car il était rationné et, en plus, infect. Nos quatre hommes m'accueillaient toujours avec joie. Ils ne se sont jamais plaints, bien au contraire. Au fait qui étaient-ils ? Yvan bien sûr, son jeune frère Youssef, son cousin Sava, homme calme et discret, et enfin Sacha, un colosse de vingt ans toujours gai qui m'apprenait des chansons russes. Je me sentais en parfaite sécurité avec eux. Jamais ils n'ont eu un geste déplacé. J'étais un peu une icône. Un jour, le menu fut pauvre : je ne leur apportais que des pommes de terre en robe des champs, bien chaudes, avec un peu de sel et de la margarine… je m'en excusais ; ils en rirent. Les mois de septembre et octobre passaient. En novembre, l'avance alliée s'est ralentie à l'approche des Vosges. Elle fut même stoppée autour de Saint-Dié. La nuit, on entendait le roulement des tirs d'artillerie. Nos Russes perdaient peu à peu espoir en voyant l'hiver s'approcher. Un jour ce fut presque la panique. Début novembre, il neigea une nuit, neige qui disparut au bout de deux jours. Les Russes pensèrent aux hivers rigoureux de chez eux et quand j'arrivais avec ma livraison journalière, ce fut le désespoir. Ils voulaient se livrer aux Nazis. Ce fut mon seul accès de colère contre eux. Je leur expliquais que leur sort était lié au nôtre. S'ils étaient pris par les Nazis, ceux-ci ne nous épargneraient pas non plus. L'incident était clos. Leur moral remonta.

Quelques autres événements me reviennent en mémoire. Un jour des enfants avaient fait un trou dans la clôture de haies qui entourait la pépinière pour chaparder des fruits. Ils habitaient en contrebas et venaient de temps à autre. Se trouvant devant les Russes, ils se sauvèrent. Les Russes et nous étions inquiets. Si les gamins bavardaient ? Se sentant en faute, ils n'ont rien dit… heureusement.
Une autre fois, Youssef se blessa à la main. La blessure s'infecta. Mon père alla le chercher la nuit et le ramena par des chemins déserts et détournés à la maison, 8 Rue d'Albé.
Là, à la cave, le Docteur HAUBTMANN vint le soigner. Pourquoi à la cave ? Un officier allemand était en cantonnement chez nous à l'étage !
Une autre fois, c'était le 15 Novembre, c'est Sava que je cherchais pour le ramener à la maison en passant par la Schrann, hauteur située au Nord-Est de Villé. Nous amorcions la descente vers notre maison, quand un soldat allemand surgit en nous menaçant avec son pistolet-mitrailleur. Sava voulut fuir vers les buissons. Je l'ai retenu par la main et marchai droit vers le soldat.
Celui-ci baissa son arme et dans un français hésitant dit : « *S'il vous plaît, comment puis-je arriver au Rhin ?* » C'était un déserteur. Je lui expliquai d'un ton sec et en allemand « *Vous êtes en Alsace et le Rhin est par là* » en lui montrant la direction. L'Allemand fila dans la forêt et Sava

et moi éclatèrent de rire car nous avions eu tous les deux très peur.
Je voulais surtout expliquer à Sava que le front se rapprochant, je ne pouvais plus leur apporter à manger. En effet, les chasseurs-bombardiers alliés survolaient très souvent la vallée et tiraient sur tous les véhicules. D'autre part, je voulais montrer à Sava où se cacher dans la forêt de la Schrann. Quelques jours plus tard, les tirs d'artillerie commencèrent à s'abattre ici et là. Ils tiraient depuis le Col d'Urbeis. Le 26 Novembre, Villé fut libéré par les Américains.

Nos quatre Russes arrivèrent aussitôt à la maison. La soirée fut inoubliable. Une quinzaine de Gi's, les quatre Russes et nous trois furent ensemble dans la cuisine, seule pièce chauffée, en train de fraterniser en buvant du café américain avec du chocolat et des biscuits de guerre dont nous avions presque perdu le souvenir. Le lendemain, les Russes rencontrèrent des compatriotes qui, comme eux, avaient été cachés et nourris pendant trois mois. La mairie recensa les Russes. Ils furent employés pour déblayer les maisons détruites. Sava resta chez nous.

♦ *Été 1944. Jeunes filles russes travaillant à la Filature.*



A Noël et au Jour de l'An, il était toujours là. Puis vint l'ordre de rassembler tous les Russes en vue de leur rapatriement. Les quatre vinrent nous faire leurs adieux en baisant les mains et en promettant à ma mère et à moi de nous envoyer de leurs nouvelles. De retour en Russie, ils furent tous déportés en Sibérie ou même exécutés : le régime en place ne voulait pas d'individus capables de raconter ce qui se passe en Occident.
Pour eux, la liberté avait d'autres couleurs. Nous pensons souvent à ces hommes et femmes déracinés malgré eux et finalement même pas récompensés. »

**Les témoignages d'Antoine FUCHS et Hedwige LAUER sont corroborés par différents autres récits. Les prisonniers-travailleurs russes et ukrainiens étaient nombreux, également affectés aux travaux forestiers. De ce fait, certains d'entres eux connaissaient assez bien la région pour s'évader alors que les armées de libération approchaient. Nombre d'entres eux se cachèrent dans la forêt de l'Ungersberg.**

### Témoignage de Joseph SCHWAB (Villé) :

« Avec quelques collègues de bureau et amis de la Filature, nous avons construit dès 1942 une hutte dans la forêt de l'Ungersberg pour nous y réfugier le moment venu, pour éviter l'incorporation de force. Pendant l'été 1944, Popaul **(en réalité Paul BOLLE, passeur bien connu et également évoqué par ailleurs)** vint nous prévenir que les Russes occupaient la cabane. »

### Témoignage de Louise DENILAULER (Saint-Pierre-Bois) :

« Joseph REGISSER était garde-forestier dans le massif du Bernstein. En mai 1940, il participa à la capture de deux aviateurs allemands ayant sauté en parachute de leur avion en perdition. A l'arrivée des Allemands, cela lui valut plusieurs mois de prison. A l'automne 1944, pendant sa tournée de garde-chasse et forestier, son chien a reniflé quelque chose. C'étaient six ou huit Russes cachés dans les haies, affamés, qui avaient déserté une usine d'armement allemande installée à Rhinau. Il les nourrit pendant six semaines, la nourriture abondante venant des bonnes relations qu'il entretenait avec les agriculteurs et commerçants du secteur, en particulier le boucher BIEGER de Châtenois. En journée, les évadés étaient cachés en forêt, la nuit dans le grenier de la maison forestière, habillés de pied en cape par Joseph, sa femme et leur bonne, mise au courant. Le secret fut divulgué aux Allemands par des habitants de Thanvillé qui revenaient d'une promenade et qui tombèrent sur les Russes par hasard. Des recherches pour les retrouver furent entreprises. D'eux d'entre eux furent découverts et se firent sauter à la grenade devant les Allemands. Les autres furent ramenés par Joseph chez un passeur nommé LEGOLL qui les fit passer en zone française. Cela valut encore huit mois de prison au garde-forestier. »

### Témoignage de Jean SENGLER (Saint-Martin) :

« Des prisonniers russes travaillaient à l'usine de Villé. Le soir, les habitants pouvaient faire appel à eux pour les aider dans les travaux des champs et les nourrissaient ainsi. Cinq d'entres eux se sont enfuis et se sont réfugiés dans la forêt de Saint-Martin. Ils s'étaient creusé des sortes de terriers sous les châtaigniers. Les enfants du village faisaient le lien avec eux, leurs apportant de la nourriture et du tabac. Parfois on fumait avec eux, couchés dans les trous. Ces prisonniers, l'un d'eux s'appelait Sava, voulaient toujours connaître les nouvelles, ce qu'écrivaient les journaux, suivre le déplacement des troupes. »

### Marie DESCHAMPS (Breitenau) :

« Vers la fin de la guerre, il y avait des jeunes filles russes qui s'étaient réfugiées dans la forêt. Les Allemands les avaient fait venir pour travailler. L'une de ces jeunes filles a accouché dans une maison de Breitenau. »

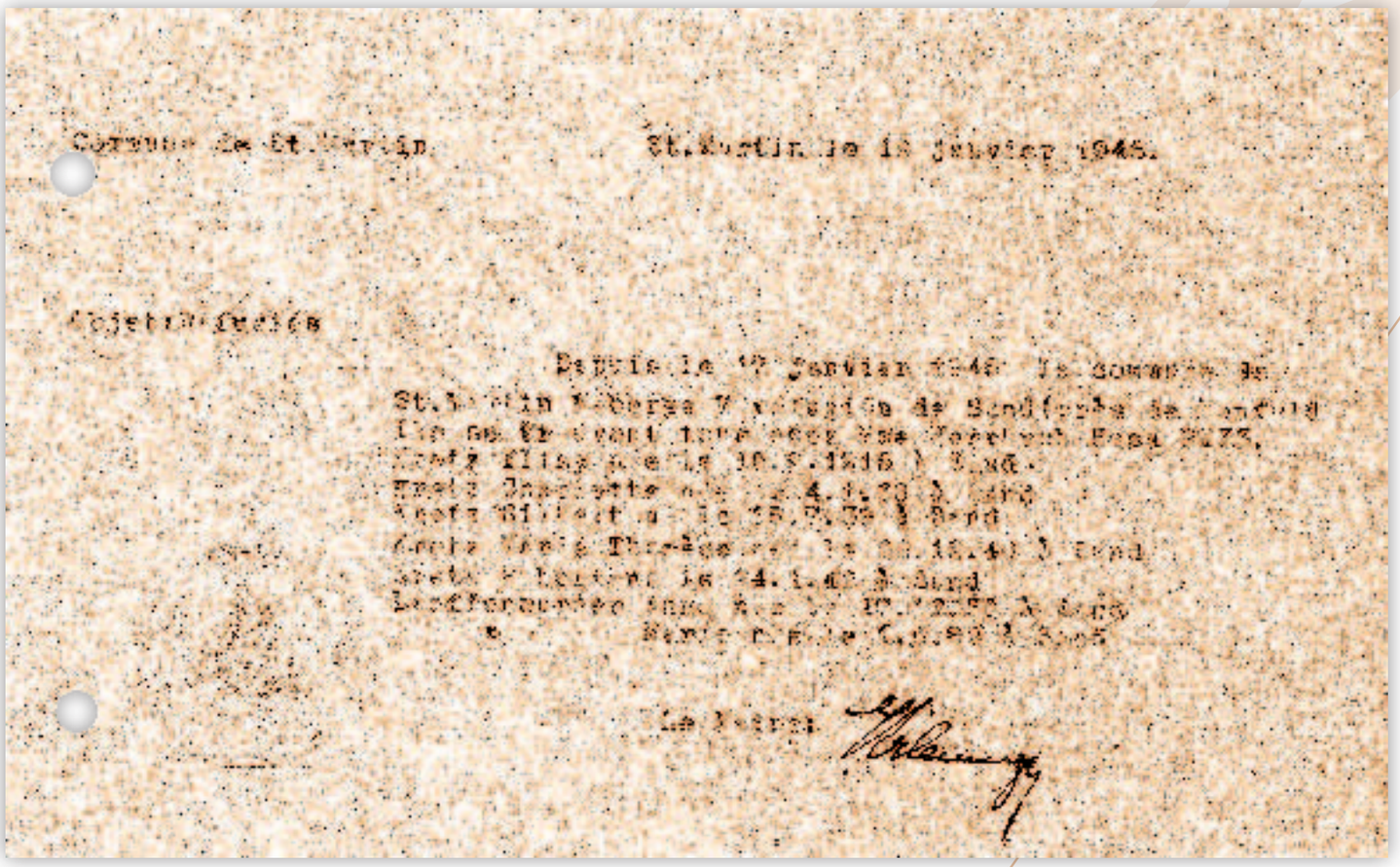
**Antoine FUCHS :**

« La Libération du 26 Novembre avait fait sortir un grand nombre de personnes de la clandestinité, la plupart des déserteurs de la Wehrmacht qui se cachaient parfois déjà depuis des mois. Réapparaissaient aussi des citoyens soviétiques cachés depuis septembre 1944 et qui avaient déserté l'usine FTV reconvertie en DAIMLER-BENZ. En mars 1945, on trouva les restes de l'un de ces malheureux évadés en forêt de Saint-Martin. Il courut la rumeur qu'il était malade et que, par peur d'être repérés, ses compagnons d'infortune l'avaient carrément supprimé. Ces ressortissants russes étaient recherchés par leur officier soviétique parlant allemand. Rares furent ceux qui restèrent en Alsace. »

**On ne trouve que peu de traces des ces Ukrainiens après la Libération. La majorité d'entre eux a probablement rejoint leur patrie, il semble qu'une seule jeune fille soit restée dans la vallée et s'y soit mariée. Nous n'avons plus pu recueillir ses souvenirs en raison de son état de santé trop précaire.**

## *À la Libération*

**Autres réfugiés, à nouveaux Alsaciens, cette fois-ci. Le Val de Villé a été libéré à la fin de l'automne 1944. Des combats, parfois violents, se sont poursuivis tout au long de l'hiver dans la Plaine, provoquant la fuite des habitants de ces villages. Il s'agissait pour l'essentiel d'hommes âgés, de femmes et d'enfants en bas âge. Le village de Saint-Martin en a ainsi accueilli une bonne vingtaine, originaires de Sélestat et de Sand où de violents combats se poursuivaient.**



# Frontières

*Dès l'entrée des troupes allemandes en Alsace, la frontière entre le Reich et la France fut rétablie sur son ancien tracé (de 1870 à 1918) sur la crête vosgienne. L' Alsace et la Moselle deviennent, au mépris du droit international, terres annexées, placées sous l'autorité d'un « Gauleiter » directement rattaché au Führer. Cette « nouvelle frontière » longeait ainsi toute la façade occidentale du Val de Villé, en passant par le Col de Steige, le hameau du Climont et le Col d'Urbeis.*



Les récits et témoignages ci-après permettent de décrire la situation à cette époque. Celle-ci évolua en 1942, après l'instauration, le 25 Août, du service militaire obligatoire pour les Alsaciens-Mosellans, incorporés de force dès le 27 du même mois. Pour éviter la fuite des incorporables, l'occupant instaura le 16 Septembre 1942 une zone interdite, large de trois km, le long de cette frontière, secteur dans lequel douaniers et gendarmes pouvaient ouvrir le feu sur tout fuyard intercepté.

On l'aura aisément compris, la présence de cette frontière fut l'un des éléments majeurs du conflit dans la vie quotidienne de nombre d'habitants du Val de Villé, en particulier, bien sûr, pour ceux résidant dans les localités, hameaux ou fermes isolées de l'arrière-vallée.
L'enjeu était en effet de passer cette frontière en direction de l'Ouest, soit pour transmettre du courrier ou diverses informations, mais surtout pour la faire traverser à des milliers de personnes concernées à divers titres.

L'histoire de cette frontière, des évasions vers la « France » et des filières de passeurs, a fait l'objet de recherches et de publications dans les colonnes des annuaires de la Société d'Histoire 1995 et 1996, auxquelles nous renvoyons. Avant de laisser place à un certain nombre de témoignages inédits ou complémentaires, il convient de résumer l'essentiel de ces études.

Les évasions et passages de frontières concernèrent plusieurs catégories de fuyards :
- Des soldats français faits prisonniers pendant les combats de juin 1940, et qui purent se cacher ou s'enfuir des rassemblements avant d'être envoyés dans les camps de prisonniers en Allemagne ;
- D'autres soldats, voire officiers, évadés de ces mêmes camps durant leur captivité et désireux de regagner la France ;
- Des Alsaciens désireux de quitter la province pour fuir le régime nazi afin de rejoindre la France Libre et, bien souvent, la Résistance et les maquis ;
- Des membres de la Résistance alsacienne traqués par la Gestapo ou en mission de liaison. Parmi eux sont probablement aussi passés des agents alliés au retour de missions de renseignements dans le Reich.

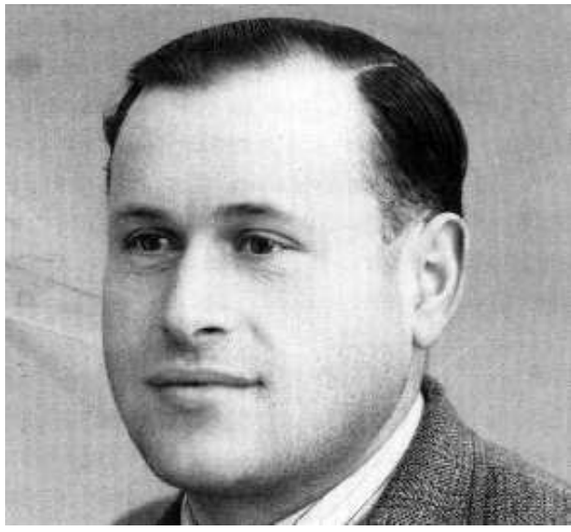
On peut affirmer, sans grand risque de se tromper, que ce furent plusieurs milliers de personnes qui transitèrent ainsi par le Val de Villé, certaines parfois à plusieurs reprises pour avoir été faites prisonnières en cours de route !

Les passages de frontière s'effectuèrent de deux manières :
- Individuellement, surtout pour les « autochtones ». Un certain nombre d'habitants de la Vallée, en particulier ceux des villages welches de l'arrière-val, connaissaient suffisamment bien le terrain pour tracer leur route ;
- Par le biais de filières d'évasion. On entend par « filière » une suite organisée d'étapes ponctuée de relais fournissant l'accueil, un hébergement provisoire, un accompagnement ou, du moins, la fourniture d'itinéraires à peu près sécurisés vers le relais suivant. Ces filières étaient parfois cloisonnées, parfois souples, voire entremêlées, en particulier lorsqu'elles convergeaient vers des points de passage quasi obligés à proximité immédiate de la frontière.

# *Les filières d'évasion*

Le Val de Villé proprement dit était concerné par deux filières principales :

■ *La filière SENGLER*, du nom de Fernand SENGLER, transporteur à Villé. Celle-ci prenait naissance dans le vignoble, essentiellement alimentée par Conrad KARRER, garagiste à Barr. Suisse de naissance et de nationalité, il fut très actif dans la Résistance alsacienne. Les évadés qui transitaient par ses soins étaient dirigés vers une filière passant par le Donon, ou vers le Val de Villé. Leur seconde étape était alors souvent constituée par le Café RISCH à Bernardvillé où les deux frères, Robert et Fernand, accueillaient et hébergeaient les fuyards. Les évadés étaient parfois pris en charge par un troisième frère, Charles RISCH, voiturier à Hohwarth, ou transitaient par les fermes isolées de Reichsfeld, Taubenthal, du Sommerrain ou du Sauloch. De par son activité de voiturier-débardeur, Charles RISCH fréquentait Fernand SENGLER de Villé, lui-même débardeur et scieur. Fernand SENGLER connaissait donc très bien les fermiers et bûcherons de l'arrière-vallée et bénéficiait pour ses camions de sauf-conduits pour le transport des grumes de bois,



♦ *Fernand SENGLER*

# *La frontière au Col d'Urbeis, entre 1870 et 1918*









Les Cols des Vosges
Au Col de Lusine (Donon) - Visite par les Douaniers
COL DE LUSINE — ANCIEN POTEAU-FRONTIÈRE

ainsi que des matières textiles entre les usines FTV du Val de Villé et, par exemple, les usines STEINHEIL de Rothau, via le Col de Steige. Les évadés étaient souvent cachés dans ses camions pour être déposés au Col de Steige ou à La Salcée, dernier hameau avant la frontière. C'est ici que convergeaient plusieurs filières (SENGLER, HAUBTMANN, KUNTZ, SCHMITT…). A La Salcée, plusieurs centaines de fugitifs ont transité par la ferme DELLENBACH, et surtout par l'Auberge BENOIT, dont les tenanciers croisaient souvent les douaniers et notaient leurs habitudes. Egalement débardeurs et voituriers, les frères BENOIT connaissaient parfaitement la topographie du massif frontalier du Climont. Une ligne électrique guidait le plus souvent les évadés vers les fermes isolées du Hang (HAZEMANN, GROSHENS, DEPP), ancienne clairière mennonite. De là, quelques centaines de mètres suffisaient pour passer la frontière vers la ferme du Pré du Chêne, quasiment un passage obligé, et qui recueillait également d'autres évadés passés via le hameau du Climont et les abords du Col d'Urbeis. La famille IDOUX, locataire de cette propriété agricole, accueillit plusieurs centaines de fugitifs qu'il fallait souvent héberger, nourrir ou vêtir avant de les convoyer vers l'étape suivante, le village de Lubine et la gare de Lubine-Colroy, dont le Chef de gare contribua largement à favoriser la suite de leur voyage vers Saint-Dié. On signalera bien sûr l'héroïsme des gendarmes du poste de Provenchères qui furent complices et acteurs de multiples évasions vers la France Libre ou le proche maquis de Chatas.



♦ *La ferme du Pré du Chêne, au pied du Climont, avant 1940.*





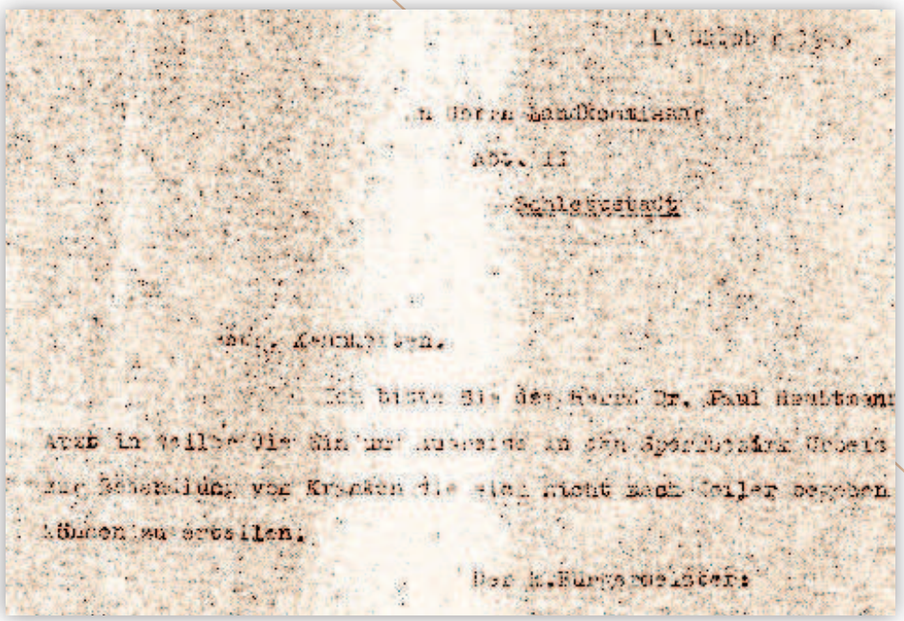
♦ *Arsène BENOIT (à gauche) et son fils aîné Henri débardent des grumes près de La Salcée.*

■ *La filière HAUBTMANN*, du nom du Dr Paul HAUBTMANN, médecin généraliste de Villé dont la profession et la connaissance de presque toutes les fermes isolées, ainsi que la confiance dont il bénéficiait au sein de la population menèrent à une inlassable implication au service des évadés, et d'ailleurs également de toute résistance contre l'ordre nazi. Son rôle pendant la guerre fit qu'il devint responsable FFI de la vallée à la Libération, puis Maire de Villé et Conseiller Général du canton. Les évadés arrivaient souvent tout seuls chez le médecin, on ne sait sur quelle recommandation ou information. Ils étaient soignés, hébergés, nourris et habillés avant d'être envoyés par le docteur dans l'arrière-vallée (surtout Fouchy, Lalaye et Urbeis) vers les fermes isolées où Paul HAUBTMANN savait qu'ils seraient en de bonnes mains. Parfois, ils étaient confiés à des passeurs de confiance, tels Paul BOLLE, employé de perception, ou Joseph VALENTIN (« le Zazouille », évoqué ci-après). Certains fugitifs finissaient par transiter dans les fermes isolées de Noirceux (GUIOT, DEYBRE) et Rouhu (DEYBRE) avant de gagner la frontière par « les Trois Bornes » et Lubine. D'autres passaient par les fermes du Blanc-Noyer avant de rejoindre les abords du hameau du Climont. Peu ou prou, on peut affirmer que la quasi-totalité des fermes du secteur ont été impliquées dans ces activités massives de passage, et nombre de fermiers, hommes, femmes et enfants ont souvent largement contribué, parfois au péril de leur vie, à guider ou acheminer les fugitifs.



♦ *Paul BOLLE après guerre près de sa maison de la Schrann à Villé.*

Nous publions ci-après quelques témoignages inédits qui viennent compléter ceux déjà édités dans nos annuaires 1995 et 1996. Plusieurs de ces acteurs furent inquiétés, interrogés, voire internés, pour avoir été soupçonnés, surpris, ou dénoncés, parfois par des évadés repris avant la fin de leur périple.
Ce fut le cas de Paul BOLLE, démasqué suite aux aveux d'un sous-officier français évadé d'Allemagne qu'il avait fait passer et qui fut repris à Saint-Dié. Il fut arrêté par la Gestapo en 1943 et interrogé à Colmar. Sa fille fut aussitôt mise à l'abri dans sa famille



Der Landkommissar
des Kreises Schlettstadt
Abt.II
Anlagen: 1 Kennkarte
1 Bescheinigung.

Schlettstadt, den 16. Oktober 1943

Auf die dortige Zuschrift vom 14.10.1943 gebe ich angeschlossen die Kennkarte Nr. A14675 des Paul Hauptmann sowie die erforderliche Aufenthalts-Bescheinigung zum Betreten des Sperrbezirks Urbeis zur Aushändigung an den Inhaber zurück.

I.A.

An den Herrn Bürgermeister
Weiler.

♦ *Le Maire de Villé demande et obtient pour le Dr Paul HAUBTMANN un laissez-passer pour aller soigner ses patients dans la zone interdite d'Urbeis.*

de Wackenbach, non loin du camp de Schirmeck-La Broque où elle put entrevoir le sinistre BUCK, le Commandant à la jambe de bois. Paul BOLLE séjourna dans ce camp pendant 6 mois environ, jusqu'au printemps 1944 où il fut libéré. De retour à Villé et craignant d'être incorporé de suite dans la Wehrmacht (le sort logique des internés de La Broque), il prit illico le maquis et se cacha jusqu'à la Libération dans une cabane de bois aménagée dans un grand sapin de la forêt de l'Ungersberg, avant de rejoindre les FFI du Dr HAUBTMANN.

Le sort de la filière SENGLER fut encore beaucoup plus tragique. D'après la version officielle, et un jugement intervenu après guerre, le réseau fut infiltré et dénoncé par une jeune femme, Jacqueline WEBER, fille de l'instituteur de Reichsfeld et sympathisante nazie. De nouvelles et récentes pièces d'archives viendraient à nuancer cette version. Elles sont en cours d'étude. Toujours est-il que l'ensemble de la filière fut arrêtée en octobre 1944 (la date précise reste incertaine) : les frères RISCH pendant leurs vendanges à Bernardvillé et à Hohwarth alors qu'un évadé était caché dans la cave, Fernand SENGLER le soir à Villé, la famille BENOIT à La Salcée, Pierre DEPP au Hang, la famille IDOUX au Pré du Chêne (où la ferme fut dynamitée et incendiée), les gendarmes de Provenchères (voir le récit détaillé et les témoignages des survivants dans l'annuaire 1995).

Quelques interrogatoires individuels plus tard, les prisonniers furent regroupés dans les caves du négociant en vin CUNIN de Provenchères avant d'être transférés au camp de Schirmeck-La Broque, enfermés dans la baraque réservée aux « terroristes » et subissant des traitements inhumains. Grâce à la complicité d'un chauffeur de camion connu de Fernand SENGLER, le jeune André IDOUX, 14 ans, réussit à s'échapper lors d'une corvée de bois et resta caché dans sa famille jusqu'à la Libération. A l'approche des troupes alliées, les nazis évacuèrent les camps de La Broque et du Struthof. Les femmes (Jeanne BENOIT de l'Auberge de La Salcée et Adèle IDOUX du Pré du Chêne) furent transférées au camp de femmes de Gaggenau. Elles revinrent, vivantes mais très marquées, à la fin de la guerre. Les gendarmes de Provenchères sont tous les cinq morts en déportation. Une plaque rappelle leur souvenir à la Brigade. Le reste des hommes fut évacué de Schirmeck par un train de nuit qui emmena environ 300 prisonniers vers la Forêt-Noire, en l'occurrence le « Vulkan » de Haslach, où d'anciennes carrières souterraines avaient été réaménagées en usine d'armement. Les conditions de vie et les traitements infligés aux détenus étaient inhumains. Beaucoup y perdirent la vie, dont Arsène BENOIT, assassiné à coups de fourche par un kapo. Le site fut évacué à l'approche des troupes américaines au printemps 1945. Les survivants gagnèrent tant bien que mal et à pied le camp de Siegmaringen. Ils furent libérés le 22 Avril 1945 et regagnèrent leurs foyers dans un état de santé très précaire. Pierre DEPP mourut peu après, le 15 Mai 1945, Fernand SENGLER prématurément à l'âge de 45 ans en 1958, les frères Charles et Robert RISCH à l'âge de 57 et 47 ans…
C'est dire les traces laissées dans leur chair par cette captivité de quelques mois…





♦ *La ferme du Pré du Chêne après sa destruction par les Allemands.*

**Nous souhaitons, après cette synthèse, laisser la parole aux témoins, à ceux qui ont vécu ces années tout près de la frontière, témoins, acteurs parfois aussi, malgré leur jeune âge.**

**A Villé, Antoine FUCHS rapporte :**

« Dès le mois de septembre 1940, un cordon douanier fut mis en place sur l'ancienne frontière d'avant 1918. Quelques douaniers et leurs familles logèrent tout d'abord à Villé, leur zone de contrôle allant de la première maison du Bas d'Urbeis jusqu'au col. Cette zone ne pouvait être fréquentée qu'avec la carte d'identité et, à partir de 1942, d'un sauf-conduit. Un des neuf douaniers, un Badois nommé Fritz UMHAUER s'installa dans la maison voisine. Je pus alors constater que la doctrine nazie était bien ancrée dans toutes leurs habitudes. Sa femme, vingt-six ans et déjà trois enfants, remplaça bien vite le jardin floral par un carré de pommes de terre. « *Wir brauchen keine Rosen, wir brauchen Kartoffeln* » (*Nous n'avons pas besoin de roses, mais de patates !* ). Les orties qui poussaient sur le talus du jardin furent utilisées pour cuisiner un plat apprécié des trois bambins voraces, les pieds de rhubarbe fournissaient la marmelade qui leur évitait la constipation. Le chien berger allemand, propriété des douanes, belle bête sous la responsabilité du douanier, avait droit à un grand sac de riz par mois, denrée rare qu'il partageait avec la ribambelle d'enfants qui crût encore en 1942 avec la naissance d'un Helmut. La garde-robe du douanier était bien fournie en uniformes, dont celui des SS. Il ne tarda pas à trouver des acolytes autochtones et devenir leur conseiller. Les douaniers menèrent la belle vie jusqu'en 1943, appelés ensuite les uns après les autres pour combler les énormes pertes de la campagne de Russie ! »

♦ *Le Café du Col d'Urbeis, sur le versant alsacien, propriété de la famille LABRUX (« ho-dsu fête che BATIO »). Sur le pas de la porte, le propriétaire Jean-Baptiste et ses enfants Maria et Paul. Son épouse Clotilde est à la fenêtre. En Juillet 1940, la famille LABRUX est contrainte de quitter la maison, où vont s'installer les douaniers allemands.*



**Comme d'habitude, Pierre SCHRAMM, futur maire d'Urbeis, était aux premières loges et sa mémoire reste infaillible. Il raconte :**

« Depuis juin 1940, l'Alsace est bien allemande. L'ancienne frontière, disparue en 1918 et séparant les départements des Vosges et l'Alsace, réapparaît. Elle est à nouveau sous surveillance douanière. Au Col d'Urbeis, une barrière interdit le passage vers les Vosges et la France. Une dizaine de douaniers allemands s'installent alors dans le Café LABRUX au bord de la route du col, à environ 500 mètres du sommet côté alsacien. Dans cette ancienne ferme et ancien café, ces hommes prennent leurs quartiers, transformant et améliorant l'habitation ainsi que son accès. Un petit chenil est édifié à côté pour abriter leurs bergers… allemands.

Jusqu'au printemps, et même jusque vers la fin de l'année 1941, la frontière restera exceptionnellement ouverte deux dimanches par mois, pour permettre, à qui le souhaite, d'aller rencontrer la famille et les amis de l'autre côté. On se retrouve ainsi le plus souvent au café, à moins de 100 mètres de la frontière, côté vosgien (pendant l'occupation allemande de 1870 à 1918, le café était désigné sous l'appellation « Au Premier Français ». Les « Welches » s'y rendaient souvent pour y consommer du vin rouge français, rare ou

♦ *La frontière au Col d'Urbeis*
*Hiver 1943-44.*



♦ *Marie-Odile GAUNAND et des amies avec le douanier ROESINGER sur la terrasse du Café LABRUX.*

♦ *Le Café VECK sur le versant vosgien du Col d'Urbeis.*



hors de prix en Alsace annexée, ou d'autres produits français). A notre époque aussi, nous y allons pour faire provision de vin rouge, cigarettes, sardines et autres marchandises devenus introuvables en Alsace. Tout ce petit commerce se faisait donc au petit Café VECK. Puis les choses se gâtent, les douaniers ne sont pas dupes ; on ne passe plus. Les gardes-frontières s'aperçoivent qu'il y a plus au retour qu'à l'aller, que certains reviennent trop chargés,

de produits introuvables chez nous. Plus le droit de passer, il faut rester de chaque côté de la barrière. Mais le douanier ne prête pas toujours regard sur toutes les personnes présentes. C'est à ce moment-là que les échanges s'opèrent. Marie, notre cousine, habite à 300 mètres du côté vosgien et possède le même parapluie que ma sœur Yvonne. Pendant un moment d'inattention du garde, elles échangent par-dessous la barrière leurs parapluies dans lesquels sont déposées des lettres bien épinglées. Une règle nouvelle est mise en place : on ne peut plus s'approcher les uns des autres, il faut rester à bonne distance de chaque côté de la barrière, 10 à 15 mètres. La sentinelle de garde surveille et écoute la conversation, qui se fait obligatoirement à haute voix. On a toujours le droit de se voir, mais à distance. Pour les gens d'Urbeis et de Lubine, les conversations se passent le plus souvent en patois, ce qui permet d'échanger à haute voix des nouvelles sans être compris ou réprimandés par les douaniers. Certains font même un petit aller-retour par la forêt toute proche, au nez et à la barbe des douaniers. Plus tard, un nouveau chef plus sévère s'installera à la douane de Sainte-Marie-aux-Mines et surveillera ses hommes de plus près. Début 1943 (après le renforcement de la frontière), les douaniers descendent au village et s'installent dans une maison vide au 71 Rue Principale, sur le chemin menant à la Grotte. Cette maison vide, réquisitionnée, appartient à la famille GRAFF de Strasbourg. A partir de ce moment, les contacts se font plus faciles, voire amicaux avec les gens du village. Les douaniers saluent, parlent, et vont même aider certaines familles pour des travaux comme la fenaison. En contrepartie, ils donnent leur linge à laver. Certains viennent à la veillée, d'autres, lorsqu'ils sont libres, assistent aux offices du dimanche ou à des prières en famille. Le douanier ROESINGER vient assez régulièrement chanter à la chorale.

*On a toujours le droit de se voir, mais à distance.*

Je me souviens avoir vu les gardes-frontières ramener à la douane des personnes qui n'avaient pas eu la chance de réussir leur passage en France, un jour, deux Russes, un autre jour deux jeunes filles russes, tous bien gardés par un chien. Tous ces pauvres évadés travaillaient de force à l'usine de Villé, transformée en industrie de guerre. D'après les douaniers, ces personnes étaient ramenées à l'usine. Maman demanda un jour à FRITZ : « *Pourquoi les avez-vous arrêtés ?* » Réponse : « *On ne peut plus faire autrement lorsque les gens ne se cachent même pas et ne savent plus où aller ! En plus, nous sommes très surveillés par le commissaire* ».

En avril 1944, le chef-douanier STOERHER s'installe dans la petite maison au 54 Rue Principale, au centre du village, et fait venir sa femme d'Allemagne. Il quittera Urbeis fin août 1944, nommé à un poste important en Allemagne. Sa femme quittera le village 15 jours avant l'arrivée des Américains. En hiver par temps de neige, nos douaniers font leur tournée revêtus d'une grande pélerine blanche de la tête aux pieds. Le chien, quant à lui, est protégé avec un couvre-chien blanc avec la mention « ZOLL », ce qui rend les hommes et bêtes presque invisibles. »

**Marie BANSEPT confirme :**

« Lorsque les douaniers déménagent au village et s'installent dans la maison GRAFF, des liens s'établissent rapidement entre eux et les habitants. Ceux-ci comprennent vite que ces braves hommes en ont assez d'être séparés de leur familles. Avec certains d'entre eux, une certaine complicité se fait même jour entre ces hommes, enrôlés de force, et des familles. Pour eux, l'important, plus que l'idéologie, était de sauver leur vie et de retourner sains et saufs dans leur pays. »

**Toujours à propos de la frontière, Pierre SCHRAMM raconte les aventures de sa sœur Yvonne, née le 09.04.1922.**

« Vers le mois de mai 1943, le douanier FRITZ vient très souvent à la maison acheter un litre de lait à ma mère. Très vite, une relation cordiale se fait jour. L'homme, bien loin



♦ *Yvonne et Angèle SCHRAMM avec des amies à la frontière du Col d'Urbeis.*

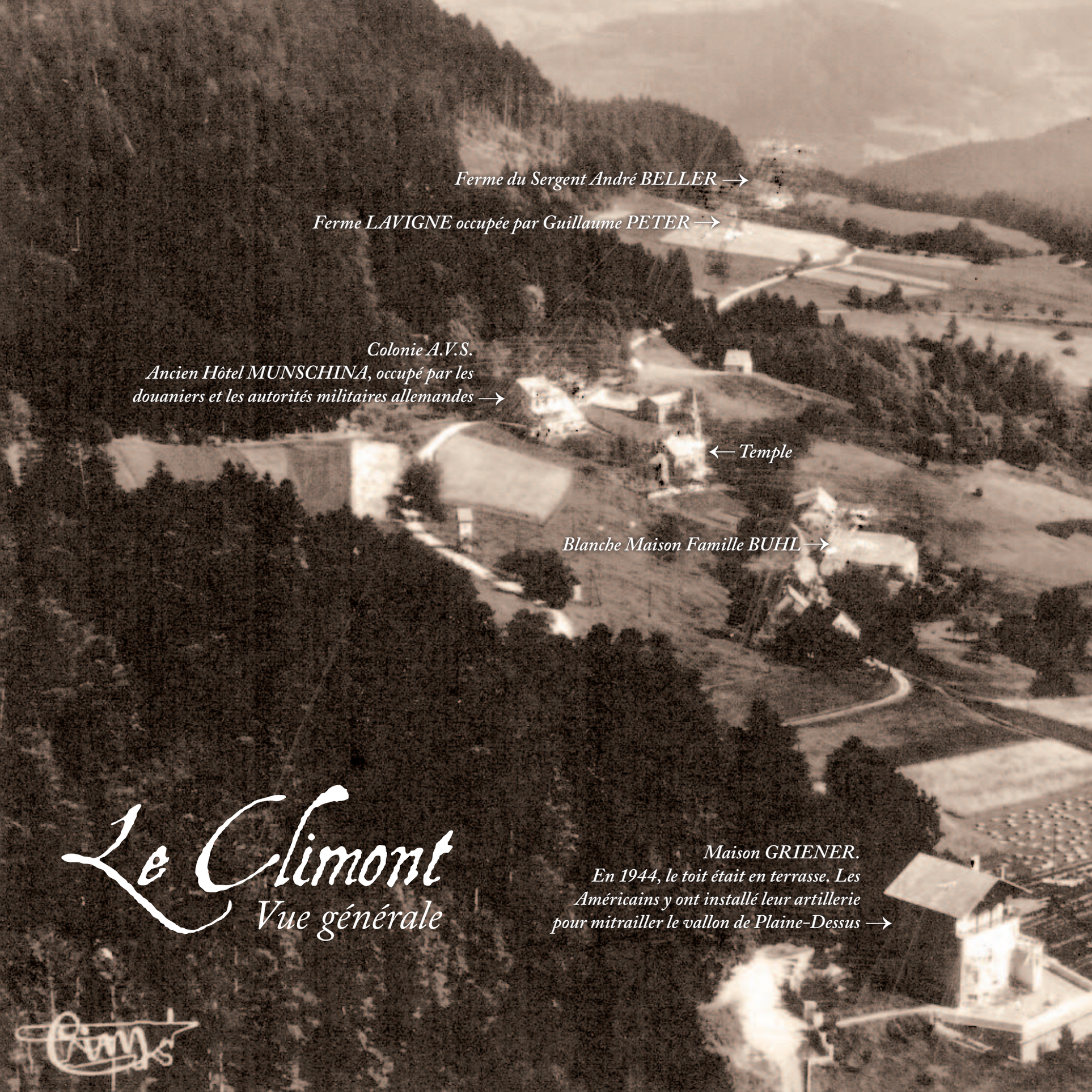
de chez lui, a besoin de parler, d'être en famille. Il apporte son linge (lavage, raccommodage), petits services qui seront utiles par la suite. Puis un jour, fin mai, FRITZ vient demander si nous connaissions une personne intéressée pour entretenir le cimetière allemand du Col d'Urbeis. Yvonne, ma grande sœur, donne son accord sur le champ pour l'entretien de ces 32 tombes. Sur instruction du chef-douanier, elle se rend alors à Sélestat pour recevoir un laissez-passer. Un après-midi, voire deux par semaine, elle se rend au col, de l'autre côté de la frontière, au cimetière où reposent 32 soldats allemands tués lors des combats de juin 1940. Son travail est de veiller à la propreté des lieux, et d'apporter quelques fleurs de notre jardin et des jardins voisins. Comme elle passait déjà du courrier dans les deux sens, ce petit travail vient fort à propos. Yvonne s'organise avec notre cousine Marie CONREAUX qui habite à quelques pas du cimetière. Les échanges de lettres se font derrière le cimetière, dans une boîte cachée sous un tas d'herbe. Pour ne pas attirer l'attention des douaniers, Marie vient la nuit déposer les lettres ou petits paquets. Yvonne se débrouille le lendemain pour vider la boîte et déposer les missives qu'elle apporte d'Alsace. Pour repasser la frontière, les lettres sont le plus souvent cachées sur le corps, soit dans le soutien-gorge, le corset et même la culotte. Les douaniers masculins n'ont pas le droit de fouiller une femme. Au printemps 1944, une femme-douanier fait la tournée des différents postes, l'incertitude se fait jour. FRITZ nous avertit : « *Faites attention, en cas de doute, le douanier peut vous retenir sur place dans la baraque qui sert de bureau et appeler par téléphone cette femme qui viendra vous fouiller* ». Mais, dans son travail de passeuse de courrier, un ami de la famille est depuis longtemps dans le secret des activités d'Yvonne, en l'occurrence le brave cantonnier Ernest GUNTZ. Originaire de Neubois et marié à une fille de Dieffenbach, Augustine DONTENVILLE, il est en poste depuis 1941 à Urbeis. Son travail consiste à entretenir la route depuis le Bas d'Urbeis jusqu'au col, ainsi que la petite route du Climont, qui doivent être praticables en permanence. Ernest veille et informe Yvonne de l'identité du douanier en poste au col. FRITZ nous prévient aussi de ses horaires de présence à la frontière. Mais il faudra toujours se méfier de la surveillance des troupes par le fameux commissaire. Yvonne n'a jamais accepté d'être décorée pour son activité de l'ombre, pour son pays.



♦ *La famille CONREAUX devant leur ferme de Lubine, à deux pas du col.*

♦ *À la frontière : Yvonne SCHRAMM avec les douaniers FRITZ et VON STERNENFELD. Le chien blanc, Bella, appartient à Hedwige LAUER qui a pris la photo.*






# Le Climont

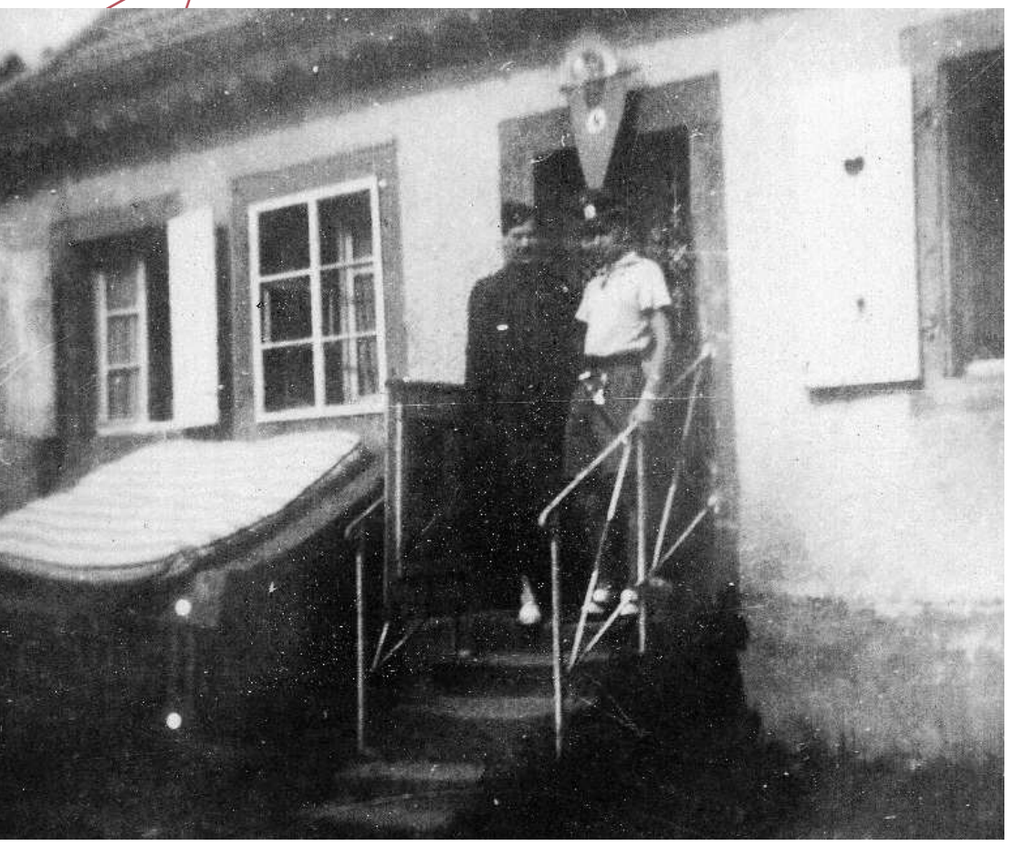
## Vue générale



*Vers Plaine-Dessus*
*Ferme DELLENBACH →*

**A moins de deux kilomètres au Nord du Col d'Urbeis, le hameau du Climont est quasiment installé sur la frontière. Jean-Marie GÉRARDIN, dont la famille y réside de longue date, a interrogé de multiples témoins du secteur pour reconstituer la vie du Climont pendant l'occupation.**

« Au début des hostilités, nous comptons une quarantaine d'habitants dans les maisons dispersées allant du Col de La Salcée au Col d'Urbeis. La plupart sont cultivateurs et travaillent également en forêt. Il faut cependant signaler que pendant la durée de la guerre, trois maisons virent l'arrivée d'occupants inhabituels. Il s'agit de la ferme LAVIGNE, l'actuelle ferme-auberge, située très près de la route et qui fut habitée par un certain Guillaume PETER, personnage énigmatique au parcours inquiétant. Nous en parlerons ci-après. Il y avait également le Restaurant-Hôtel MUNSCHINA, l'actuelle colonie de vacances de l'A.V.S., à l'époque investi par les autorités et la Police allemandes. Enfin, et dominant l'éperon du bout du hameau, l'imposante maison Adolphe GRIENER, construite par ce dernier, Inspecteur d'Académie, avant la guerre. Cette bâtisse possédait un toit en terrasse. Les Américains y ont installé leur artillerie le 26 Novembre 1944 et, de là, mitraillaient Plaine-Dessus. Signalons enfin qu'un chemin forestier menait à la ferme du Pré du Chêne tenue par la famille IDOUX, un haut-lieu des évasions vers la France. Pratiquement toutes les filières, petites ou grandes, y menaient. Pour donner une idée de l'importance de ce trafic clandestin, on peut citer André AVON de Provenchères, dont nous reparlerons, et qui prenait en charge les candidats à l'évasion de Lubine à Saint-Dié : « *J'ai fait passer 1 182 personnes avant d'être dénoncé en août 1944, puis déporté à Dachau où j'ai retrouvé les gendarmes de Provenchères courant octobre* ». (Une autre version prétend que les gendarmes sont morts à Auschwitz…). Dans un premier temps, nous évoquerons l'aide apportée aux évadés par quelques figures locales particulièrement courageuses. Nous ne reviendrons qu'occasionnellement sur les filières SENGLER ou KUNTZ qui ont déjà été décrites ou évoquées dans ces colonnes ou des publications antérieures. En ce qui concerne Jacqueline WEBER, dont on a pu dire qu'elle avait été la dénonciatrice du réseau SENGLER, et qui a été condamnée dans ce sens, la récente découverte de documents d'archives permet d'instruire une enquête qui fera peut-être apparaître cette affaire sous un jour nouveau et inattendu. »



♦ *Au poste de douane du Climont.*
*Le douanier pose avec Joseph KUHN de Triembach-au-Val venu reconnaître les lieux pour préparer sa fuite. Celle-ci avortera et il restera caché chez lui jusqu'à la fin de la guerre.*

Première figure de ces passeurs : Joseph VALENTIN dit « Zazouille », de Steige. Ce surnom lui a été donné dans son enfance : envoyé par sa mère chez l'épicier-mercier pour acheter des aiguilles à coudre (en patois : « *dis avuj* », prononcé « *avouille* »), il ne se souvient plus du mot exact et demanda naïvement « *dis zazouille* » ! Le nom lui est resté. Son activité a déjà été évoquée dans plusieurs études. Il est intéressant d'y revenir ici pour expliquer sa manière de procéder. Il logeait à l'époque chez Maurice MANGIN et fréquentait assidûment le Café RISSER. Madame RISSER constituait en quelque sorte la première étape après SENGLER à Villé. Elle avait fait aménager une cachette à laquelle on accédait par une trappe, sous le plancher de la salle du café. Zazouille ou un complice s'y cachait à certains moments et, de là, pouvait entendre les conversations des soldats allemands et connaître alors les horaires des prochaines patrouilles. Ainsi informé, il menait des fuyards jusqu'au Climont, et même au Pré du Chêne, en passant par Derrilo, le Haut de Steige, et le Rain des Allemands, un sentier très escarpé, mais le plus rapide pour arriver vers les hauts du Climont.

Avant de quitter Steige, on mentionnera encore une information inédite. Pierre EVRAT, Maire de Saint-Dié, avait une résidence secondaire dans la localité. Il y venait régulièrement le dimanche et pouvait ainsi fournir des papiers d'identité et différents document administratifs indispensables en cas de contrôle.
La famille de Pierre EVRAT possédait la maison 105 Grand Rue (rachetée plus tard par l'instituteur Louis GAUNAND). En 1943, le Maire de Saint-Dié, Léon JACQUEREZ est démissionnaire à la suite d'une campagne de calomnies menée contre lui par les hommes du PPF (Parti Populaire Français) de Jacques DORIOT. Les collaborateurs étaient furieux contre lui, car il avait refusé de débaptiser une rue de la ville au profit de PETAIN. Il gardait aussi en mairie le buste de Marianne et refusa aussi de lister les communistes. Pour cela, les Allemands l'appelaient « *Herr Nein* ». Sur ordre de Vichy, le Préfet des Vosges dut lui trouver un remplaçant, en la personne de Pierre EVRAT, le Premier Adjoint. Ainsi qu'en attestent les laissez- passer retrouvés, c'est lui qui, en qualité de Directeur du Centre de Recueil des Evacués, délivrait les autorisations de circuler. Il est aussi certain qu'il accueillait à Saint-Dié les évadés en leur procurant des papiers, surtout à ceux envoyés par Zazouille en qui il avait toute confiance.
A cette époque, l'instituteur de Steige, FISCHER, très pro-allemand et originaire de Saint-Martin, avait eu un différend avec des jeunes gens qui l'avaient un peu molesté. Il les a dénoncés aux autorités. Les jeunes ont pu prendre la fuite dans la nuit avec Zazouille et ont atterri chez Pierre EVRAT à Saint-Dié. Il s'agissait des frères Octave et Edmond BASTIEN, Jean et Martin GUIOT, Jean CAQUELIN et Xavier CLAVELIN, tous âgés de 22 ans. EVRAT leur a procuré des cartes d'identité pour gagner l'Indre-et-Loire, sur des fermes. Tous, sauf Edmond BASTIEN, se sont mariés là-bas et les gendarmes ne les ont jamais retrouvés. Après guerre, Pierre EVRAT fut inquiété du fait de ses fonctions, sans que l'on sache son rôle exact au service de ses amis de Steige et des évadés. Son fils Paul était résistant très engagé.

♦ *Ci-contre : laissez-passer signés par Pierre EVRAT.*

L A I S S E Z - P A S S E R

-:-

Autorisation est donnée à M. Gerardin

de nationalité Française - domicilié à Saint Dié

d'aller de Saint-Dié à Mathiamgz.

pour les motifs ci-après : Service des Refugiés

Le présent laissez-passer n'est valable que sous réserve d'acceptation par l'autorité compétente.

Saint-Dié, Le 9 Octobre 1939

Le MAIRE de Saint-Dié,

Le Directeur du Cte Recrui

L'Adjt

J. Evrard

L A I S S E Z - P A S S E R

-:-

Autorisation est donnée à Monsieur Jean Gerardin

de nationalité Française - domicilié à St Dié

d'aller de Saint-Dié dans les communes environnantes

pour les motifs ci-après : Ravitaillement des troupes

Le présent laissez-passer n'est valable que sous réserve d'acceptation par l'autorité compétente.

Saint-Dié, le

Le MAIRE de Saint-Dié,

Le Directeur du Culte de Samuel

J. Evrard

Au Climont, Octavie BELLER née KRIEGER, originaire d'une famille de Bellefosse, avait épousé le Sergent André BELLER, sous-officier d'active dans la Coloniale. C'était une femme énergique et dotée d'un fort caractère. Sa maison, au fond d'un petit vallon, était visible de la route et se situait à environ 300 mètres de celle occupée par son plus proche voisin Guillaume PETER. Elle pouvait donc facilement échapper à la surveillance de ce dernier en épiant ses allées et venues.
Pour mener à bien « ses » évasions, elle travaillait seule, ne prenant en charge que des personnes qui lui étaient envoyées par ses parents de Bellefosse et qu'elle pouvait considérer comme sûres, leur faisait passer la frontière vers la ferme de Plaine-Dessus, puis leur indiquait le chemin qui descendait chez les IDOUX, au Pré du Chêne. **Alice MOREL, maire de Bellefosse et Conseiller Général raconte :**

« Je me souviens d'une réflexion de mon père qui disait sans rien dévoiler : « *Heureusement l'Octavie !* » J'appris plus tard le pourquoi. Après avoir déserté l'armée allemande avec mon oncle René ROCHEL, mon père et ce dernier ont pu franchir la frontière vers la France grâce à Octavie BELLER. Mais, en représailles, mes parents furent envoyés en déportation au camp de Breslau. »

Aujourd'hui, Marthe BACHER, la sœur d'Octavie, qui vit toujours à Bellefosse, regrette que très peu de personnes ne soient venues les visiter après guerre et les remercier de leur aide courageuse. Octavie se faisait parfois aider par son autre voisin originaire de la Moselle, Victor NACHBAR. Sa fille Marguerite se souvient que ses parents et Octavie ont également fait transiter de nombreux Juifs en les faisant passer par chez WEYL, le café du Col d'Urbeis versant alsacien.



♦ *Octavie BELLER (née KRIEGER), son mari André BELLER et leur fils aîné Jean-Pierre devant leur maison au Climont.*

Parfois les Allemands demandaient aux NACHBAR de les héberger pour plusieurs jours. Craignant pour leurs deux filles Marguerite et Annie, ils envoyaient celles-ci coucher chez Octavie, bien à l'abri. A l'arrivée des Américains en novembre 1944, c'est le Sergent BELLER qui a guidé la colonne de la 103e Division par le Blanc Noyer et Charbes jusqu'au Sud de Steige, pendant qu'Octavie était descendue en courant par le Rain des Allemands pour prévenir Steige de l'arrivée imminente des Américains et éviter aussi des exactions de dernière minute par les Allemands.



♦ *Victor et Anne NACHBAR avec leur fille Annie.*

L'histoire de Stéphane EPP, à l'époque secrétaire de mairie de Ranrupt, nous intéresse car directement liée à la filière SENGLER et au Climont. Originaire de Rothau, il était d'abord décorateur de vitrine à Magmod à Strasbourg. A l'évacuation de la ville, il se réfugiera chez ses cousins à Sâales. C'est Frantz STERZINGER, le Maire de Ranrupt, qui est venu le chercher pour en faire son secrétaire de mairie. Il parlait parfaitement l'allemand, mais ses sentiments, contrairement à ceux du maire qui était d'origine bavaroise, étaient très francophiles. La population de Ranrupt ne l'aimait pas, il n'était pas du village. Il habitait alors chez LAPP à Fonrupt. En août 1944, il s'est abouché avec Arsène BENOIT de La Salcée et le forestier GEORGES, successeur de M. KUNTZ. Il écoutait régulièrement les messages de Londres et montait souvent au sommet du Climont, dont il a fourni les plans aux Américains. Parfois il se déguisait en soldat allemand et saluait par un « *Heil Hitler* » la patrouille des douaniers. Il a également travaillé dans le tunnel ferroviaire de Sâales-Lubine et en profitait pour faire passer le courrier, caché dans sa lampe à carbure, à M.AVON. On connaît son engagement en faveur du maquis par les procès-verbaux allemands dressés à l'occasion de la rafle d'octobre 1944.



♦ *Stéphane EPP en 1943. L'uniforme lui a été prêté par un gendarme de Sâales et lui permettait de circuler librement pour ses activités résistantes autour du Climont.*

Le soir du 5 Septembre 1944, Guiseppe ROSSI, comte de MILLELIRE, Jacqueline WEBER et Italo GIOVANELLI, acheminés par Fernand SENGLER, débarquent au Café BENOIT à La Salcée. Le même soir encore, une grande réunion s'y tient, à laquelle assistèrent également Stéphane EPP, Pierre DEPP, François IDOUX (du Pré du Chêne) et la famille BENOIT bien sûr. ROSSI fit alors la proposition à EPP et Henri BENOIT d'une part, et à DEPP et IDOUX d'autre part, de constituer chacun d'un côté de la frontière une bande de « terroristes » de 300 hommes environ et qu'il leur ferait parachuter des armes par l'aviation anglo-américaine près du cimetière militaire de Ranrupt. A cet effet, EPP fit un croquis qu'il remit à ROSSI. Le mot d'ordre codé que la radio anglaise devait diffuser avant le parachutage était : « *Ce soir, vient Arsène* ». EPP écouta la radio les 4 jours suivants, en vain. En fait, ROSSI avait discuté avec le Capitaine anglais DRAKE du camp de Harcholet (base opérationnelle des SAS anglais) près de Moussey, mais celui-ci aurait refusé cette livraison car le maquis ne soignait pas suffisamment les armes, certaines étaient même revendues. Un nouvel accord reposant sur les mêmes bases fut mis sur pied par DEPP, ROSSI, Henri BENOIT et François IDOUX à la ferme du Pré du Chêne lorsqu'Henri les y emmena le lendemain. Il s'agissait cette fois de parachuter des armes non loin de cette ferme avec un autre mot d'ordre sur Radio Londres : « *Apporte-moi ce soir des concombres au vinaigre sur le Mont Allumette* ». Henri devait mettre EPP au courant. Ce dernier fut arrêté avec les autres de la filière le 8 Octobre 1944 et amené à La Salcée au Café BENOIT.





♦ *Stéphane EPP à son retour de camp de concentration.*

**Sa fille, Nicolette raconte :**

« Apprenant l'arrestation de mon père, nous sommes descendus, ma mère et moi, de Fonrupt à La Salcée. Il faisait presque nuit. Il y avait là une camionnette ouverte à l'arrière avec des soldats SS. Mon père était à l'intérieur du café, aligné avec les autres. J'ai demandé à le voir, un cordon de soldats m'a barré le passage, mais je me suis glissée entre les jambes de l'un d'entre eux et j'ai pu l'embrasser. Ils m'ont arrachée à lui, je criais « *Ich will meinen Papa !* ». Ils les ont tous fait monter dans la camionnette, et sont partis, d'abord à Provenchères dans les caves CUNIN, puis à Sâales dans la maison BARTHELEMY et enfin au camp de Schirmeck-Vorbrück où on a essayé de le faire parler en lui plongeant la tête dans une baignoire. Par la suite, il dut travailler dans un Kommando sur la voie ferrée de Rothau. Je me suis alors cachée dans une caisse pour lui donner à manger. Des soldats allemands m'ont vue et n'ont rien dit. Certains étaient braves. Il a ensuite été déporté au Vulkan de Haslach. Vers la fin, il s'est échappé du camp et s'est réfugié chez des fermiers allemands qui l'ont caché. Il a été ensuite libéré par les soldats américains. Il était très amaigri et avait beaucoup de vers car il ne mangeait que des betteraves crues. J'avais 13 ans à son retour. »

**Antoine HERRBACH a, quant à lui, recueilli les souvenirs de Jeanne ZIMMERMANN et Hedwige LAUER, autres actrices des évasions dans le secteur du Climont.**

« Jeanne MULLER, épouse ZIMMERMANN de Lalaye, passeur-filiériste et agent de transmission, est parfois secondée, en ce qui concerne le passage de courrier, par d'autres jeunes filles comme Hedwige LAUER de Villé et occasionnellement par Renée BERSTER, épouse TEMPERE de Sélestat ainsi que d'autres amies sûres qui les accompagnent parfois. **(Pour ne pas répéter les noms de famille, nous les citerons par leurs prénoms).**

Les photos jointes ont été prises par Hedwige, fille d'Othon LAUER, ingénieur des Ponts et Chaussées (Wegmeister) à Villé. Par ses fonctions, il était connu dans tout le canton. Il avait le privilège de pouvoir circuler librement sur les routes et chemins menant à la zone frontalière réglementée. Hedwige profite de ses bons conseils et de sa protection. La sœur de Hedwige, Gertrude LAUER, épouse du Sous-Lieutenant Pierre SAUBERLI, pilote militaire à la base aérienne d'Alger, vivait avec son mari à Alger. Grâce à Hedwige, les parents pouvaient communiquer avec leur fille.

Il en fut de même pour Renée BERSTER, fille du professeur d'allemand bien connu au Collège Koeberlé de Sélestat. Elle était fiancée depuis 1940 avec un jeune Sous-Lieutenant de l'Armée Française. Avant de se marier avec elle en 1946, le jeune Paul TEMPERE était en poste à Clermont-Ferrand. Le passage et la réception de courrier étaient donc un élément très motivant qui a conduit Renée à participer aux opérations de transmissions en liaison avec Jeanne et Hedwige. En mai 1941, elle a même tenté de rejoindre Paul TEMPERE en passant par le Col d'Urbeis. Recueillie par le chef de gare de Lubine, elle a eu un malaise. Les filiéristes, ne voulant pas courir de risque, lui demandèrent de revenir chez ses parents. Avec l'aide du chef de gare elle repassa la frontière aux environs d'Urbeis et arriva complètement exténuée à Triembach, où des amis l'ont recueillie et ramenée à Sélestat.



♦ *Jeanne ZIMMERMANN, Hedwige LAUER et une amie au château du Bilstein.*

Jeanne opère avec son père Théophile MULLER. Ils font partie de la filière du Docteur HAUBTMANN, généraliste à Villé. Ils sont en relation avec le groupe de Camille TOUSSAINT, facteur à Provenchères-sur-Fave. Dans ce groupe, la cousine de Théophile, Louise COLLIN, et son fils, sont particulièrement actifs en s'occupant de l'accueil et de l'hébergement des fugitifs avant de les confier à la filière de Saint-Dié. Elle assure aussi l'acheminement du courrier vers Villé.

**Jeanne cite encore d'autres membres du réseau qui participent aux évasions :**

- René CHAMLEY, scieur à Breitenau,
- Agnès CHAMLEY, sœur de Jeanne et épouse de René,
- Le curé MULLER de Lalaye. Il quitte cependant le village courant 1941 pour la paroisse Saint-Ignace de Strasbourg-Neuhof où il forme un groupe de résistance,
- Lucie, une jeune fille de Strasbourg qui loge un moment au presbytère,
- Arsène DESCHAMPS de Lalaye.



♦ *Renée BERSTER, assise sur la barrière, pose pour une photo prise par Hedwige LAUER. Le but est de détourner l'attention des deux gardes pendant qu'une complice échange en vitesse du courrier avec Madame CONREAUX qui habite une ferme située à proximité immédiate, de l'autre côté de la frontière.*

**Jeanne évoque quelques évasions fort risquées.**
Début 1941, Lucie lui amène un jeune appelé Paulo. Le curé MULLER ne pouvant s'occuper de son évasion, demande à Jeanne de prendre le relais. Le passage de la frontière se passe bien. Sur le chemin entre Lubine et Colroy, ils sont surpris par une patrouille en moto avec side-car. Spontanément, elle se blottit contre Paulo. Ils jouent les amoureux en promenade. Les trois Allemands ne les contrôlent pas et passent en leur adressant des plaisanteries grossières. L'alerte fut chaude. Paulo portait un pantalon confectionné par M. FORCHARD, tailleur à Fouchy. Le Dr HAUBTMANN et le boucher FRANTZ de Villé lui confiaient, pour les retailler, des pantalons et des vestes collectés auprès d'amis sûrs, ainsi que de la nourriture. La plupart du temps, il fallait habiller les prisonniers évadés.
Le magasin de tissus SEILER-BOEHRER fournissait des tissus et des habits. La famille SCHNEIKERT, magasin de chaussures, Place du Marché, offrait les chaussures.

En octobre 1941, Jeanne hébergea chez ses parents Robert GIRARD. Avec un autre prisonnier, Charles CRAYOL, elle les conduit à travers la forêt jusqu'à Colroy chez Louise COLLIN.
Du 15.12.1941 au 17.12.1941 la famille MULLER héberge François GUERRERO. Passage avec Jeanne à Colroy. GUERRERO arrive à Paris le 22.12.1941.

**Jeanne raconte encore le passage de deux autres jeunes, passage organisé d'une façon très astucieuse.**
Avec sa cousine « Mimi » et accompagnés par un jeune homme appelé Jeanjean et de sa sœur, ils se présentent au poste de contrôle qui surveille le passage du Climont vers le hameau de La Salcée. Jeanjean, exempté d'incorporation pour raison de santé, est bien connu à Lalaye et à Fouchy. Il joue de l'accordéon et amuse souvent les villageois par ses drôleries. Les trois jeunes filles, bras dessus, bras dessous avec les deux jeunes et Jeanjean jouant de l'accordéon,



♦ *Jeanne ZIMMERMANN pose avec un douanier allemand au Col d'Urbeis pendant que ses complices en profitent pour transmettre du courrier.*

se présentent aux douaniers allemands en leur demandant crânement la permission de se rendre à la fête champêtre de La Salcée.
Après quelques palabres et amusés par les pitreries de Jeanjean, les Allemands autorisent le passage en leur demandant de ne pas rester trop longtemps. Les jeunes gens précisent aux gardes qu'ils reviendront rapidement, mais en prenant un raccourci passant par la forêt quelques centaines de mètres plus loin. Là encore les gardes accordent cette faveur. De cette façon, ils ne pouvaient pas constater la disparition des deux fugitifs. Quelques jours plus tard, l'un des Allemands descend à Lalaye. La maman de Jeanne tient la cabine téléphonique installée par la Poste dans une partie de la maison d'habitation (N° 15). Cette maison est actuellement la propriété de M. et Mme Yves ADRIAN, restaurateurs à Lalaye (Les Sapins). Elle est située immédiatement derrière le restaurant. Les gardes-frontières viennent toutes les semaines, à tour de rôle, téléphoner à leurs familles. En discutant avec la mère de Jeanne, l'un d'entre eux lui dit : « *Vous avez une belle et gentille fille qui vient nous voir de temps en temps avec d'autres jeunes. Elle vient parfaire ses connaissances en allemand. C'est bien. Mais, par moment, elle nous inquiète. Elle nous raconte des histoires bizarres. En plus, elle se promène dans les bois avec des garçons qui souvent ne sont pas les mêmes* ». La mère lui affirme que ce sont des copains du village et qu'elle ne voit pas de mal dans son comportement.
Malgré les ruses employées pour détourner leur attention, il ne faut pas croire que les gardes-frontières et les douaniers étaient de pauvres ignorants faciles à berner. Beaucoup d'habitants d'Urbeis affirment que la plupart étaient au courant, sauf leurs chefs. Jusqu'à la fin de l'année 1941, on pouvait encore se déplacer de part et d'autre de la frontière assez facilement, profitant de la bienveillance de quelques gardiens. Ils laissaient faire pour ne pas être contraints par leurs chefs de rédiger des rapports de circonstances, ou être taxés de manque de vigilance. D'autres cherchaient à se faire bien voir par la population ou affichaient franchement leur hostilité au régime nazi.

A partir de 1942, la frontière fut surveillée avec grande rigueur. Un laissez-passer est obligatoire. Il est seulement accordé pour de très petits déplacements liés au travail (bûcherons, éleveurs pour changer de pâturages…). Le passage clandestin devenait un exploit. Les chefs des douaniers et patrouilles de contrôles, postes confiés à des fanatiques, n'hésitaient pas à mettre à l'épreuve leurs propres subordonnés.

Jeanne s'occupe également du passage de courrier. Là encore, une autre mise en scène s'avère efficace lors du transfert d'une importante enveloppe venant de Sélestat et destinée au réseau de Saint-Dié. Avec deux autres amies, elle se présente au Col d'Urbeis. L'une d'elles, Hedwige, possède un appareil photo, chose rare à cette époque. Elle est accompagnée de sa chienne qui la suit souvent. Les douaniers l'admirent et jouent avec l'animal.
Hedwige demande aux Allemands de poser avec l'une d'elles. Pendant qu'elle prend la photo, Jeanne échange discrètement l'enveloppe avec Madame CONREAUX, qui habite une ferme située aux environs immédiats de la frontière, juste derrière le Café VECK jadis appelé « *Au Premier Français* » et qui était venue au contact.
A ce propos, signalons le comportement très courageux d'une autre jeune fille, Yvonne SCHRAMM. En liaison avec Marie CONREAUX, elle s'occupait de passer du courrier. Son action est relatée par ailleurs.

Au courant de l'été 1941, les jeunes filles qui partaient avec du courrier vers le Col, se font contrôler par une patrouille volante motorisée. Voyant arriver le véhicule de loin, Hedwige cache le petit paquet au bord de la route. Heureusement que les Allemands n'ont pas procédé à une fouille au corps. Il faisait tellement chaud que l'adresse sur le paquet qu'elle avait caché sous son pull avait déteint sur son corps. On pouvait même la lire sur la peau.
Le 07.09.1942, le chef de la Gendarmerie allemande de Villé, SCHUHMACHER, et l'un des gardes-frontières, MAEDER, furent convoqués avec Jeanne à la Gestapo de Colmar.

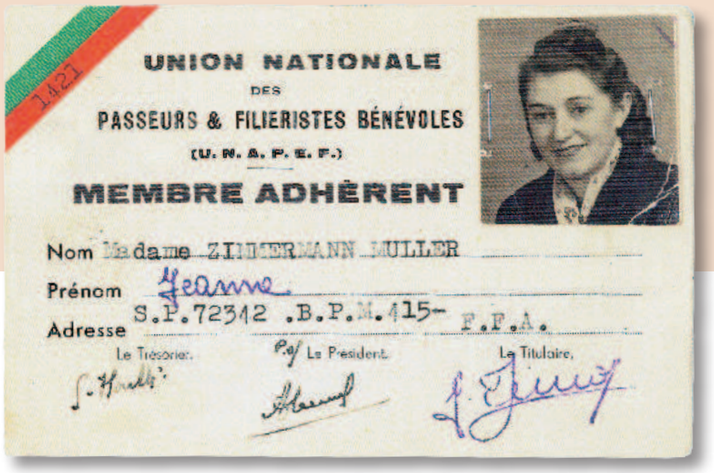
A-t-elle été dénoncée par quelqu'un ? Jeanne déclare fréquenter le poste d'Urbeis pour se perfectionner en allemand car dans les villages aux alentours, personne ne le parlait correctement. MAEDER, entendu séparément, confirme miraculeusement les dires de Jeanne. Ce soldat était connu pour bien aimer les Françaises ; il était même complice de passage de paquets. Elle est relâchée.

Après cet interrogatoire pas trop rigoureux, contrairement aux habitudes musclées de la Gestapo, Jeanne est obligée de réduire considérablement ses sorties. Le dénonciateur reste inconnu, ce qui augmente les risques. Les Allemands la surveillent et essayent de l'attirer dans un piège.

Elle signale encore un dernier passage avec deux hommes amenés au Maire de Lalaye par René KAMMER de Villé. Elle accompagne François DEYBRE, passeur bien connu. Ils partent de la ferme du Rouhu (hameau situé à environ 1 500 mètres au Sud-Ouest de Fouchy) pour amener les évadés à Lubine.

**Le courage et le dévouement de Jeanne ZIMMERMANN-MULLER, ont été récompensés par les distinctions suivantes :**

- **Diplôme de passeur-filiériste le 14/04/1951.**
- **Croix de Guerre avec citation à l'ordre du Régiment, (étoile de bronze) le 14/04/1951.**
- **Croix du Combattant Volontaire avec barette « Guerre 1939-45 » le 31/12/1985.**


UNION NATIONALE
DES
PASSEURS & FILIERISTES BÉNÉVOLES
(U. N. A. P. F. F.)
MEMBRE ADHÉRENT
Nom Madame ZIMMERMANN MULLER
Prénom Jeanne
Adresse S.P.72312 .B.P.M.415- F.F.A.
Le Trésorier. P/ Le Président. Le Titulaire.

♦ *Jeanne ZIMMERMANN avec Bella le chien de Hedwige et un cousin lors d'une transmission de courrier. Les gardes paraissent bienveillants.*






♦ *Famille IDOUX.*



♦ *André IDOUX et son épouse.*



♦ *Adèle IDOUX.*

**Nous l'avons souligné à plusieurs reprises, la ferme du Pré du Chêne constituait quasiment un passage obligé, ou près de 90% des évadés du secteur ont transité. François IDOUX fut pris dans la rafle d'octobre 1944 et la ferme incendiée et dynamitée. Nous reproduisons le récit très émouvant de Roger LEBOUBE qui fut témoin de ses dernières heures au camp de Gleiwitz IV en Pologne où tous deux étaient détenus :**

« François IDOUX et moi nous nous sommes retrouvés ensemble dans ce camp, dans la partie Sud, au block N° 2. Nous occupions la chambre n°4 à environ 80 déportés. Il est inutile de revenir sur les conditions sanitaires et d'hébergement. Tout a déjà été dit là-dessus. Originaire de Senones, j'ai tout de suite repéré François qui était de Provenchères-sur-Fave. Il était dans un triste état, miné par une extrême fatigue et surtout par l'infection de ses multiples blessures dues à la torture lors de ses interrogatoires. Le soir, les copains prélevaient un peu de margarine sur leur maigre ration pour atténuer ses brûlures. Il avait de plus en plus de mal à supporter les actions punitives et les appels de nuit qui pouvaient durer des heures. Une nuit, il fut le premier Français à s'éteindre sur sa paillasse, après une trop dure journée de labeur et de coups. Sur l'initiative de M. SAVIGNAT, directeur aux Ets LAEDERICH à Senones, il fut le seul à recevoir une prière de l'ensemble de ses camarades avant d'être présenté une dernière fois à l'appel du matin, comme le règlement nous y obligeait. Ses amis, dans l'impossibilité de maintenir son cadavre debout sans bouger, reçurent sur le champ une bastonnade distribuée par le « Blockälteste » et le « Kapo » sous l'œil approbateur des SS. »

**Nous ne pouvons pas quitter la ferme IDOUX sans parler d'André AVON. C'est lui qui pendant les années d'occupation est allé y chercher les évadés. Agé de 94 ans lorsque nous avons recueilli son témoignage, sa mémoire restait très précise :**

« Je suis né à Pont-Saint-Esprit en 1913. Je suis venu en Alsace en 1935 pour travailler dans les Chemins de Fer. En 1939, GRANVAL, Colonel devenu Général, me demande de rester dans la région pour alimenter le Service de Renseignements (SR) et aider les résistants. Au début, je travaillais aux Chemins de Fer à Haguenau. J'y avais connu une femme lorsque j'étais au 12e Régiment d'Artillerie. Les gens ne parlaient que l'alsacien, et j'ai donc demandé ma mutation à Provenchères car le centre de Haguenau gérait la ligne de chemin de fer jusqu'à Saint-Dié. C'est là que j'ai pu exercer mon rôle de passeur. J'avais en charge la surveillance du tunnel de Lubine. Je dirigeais une équipe d'entretien de la voie avec quatre ou cinq ouvriers et, à cet effet, je bénéficiais en permanence d'un « Ausweis » (autorisation de circuler sur la voie) pour mon équipe. André, le fils de la ferme IDOUX au Pré du Chêne, descendait chaque jour à l'école. Il avait environ 13 ans et apportait dans son cartable un billet de ses parents précisant quand et combien de personnes il fallait faire passer. Je recueillais ce billet des mains de l'instituteur ou du facteur TOUSSAINT de Provenchères. Puis j'allais chercher les évadés au Pré du Chêne avec quelques outils et des habits de travail. Je les conduisais soit à la gare de Colroy, soit à la Gendarmerie de Provenchères. Ensuite, ils étaient remis au train en direction de Saint-Dié, où le chef d'entretien M. TACAIL organisait leur fuite avec les cheminots vers la Zone Libre. J'ai ainsi passé plus de 1180 personnes. Courant août 1944, j'ai été dénoncé avec trois autres résistants : Albert CUNIN, le marchand de vin dont les caves serviront plus tard pour les interrogatoires de la filière SENGLER, Camille BARBIER le transporteur, et Gaston CUNY le restaurateur. Je me suis caché en forêt et les Allemands ont mis ma tête à prix pour 100 000 F. N'ayant pas obtenu de résultat, ils sont allés voir le Maire de Beulay et l'ont menacé d'incendier son village si je ne me livrais pas le soir avant 18 heures. Je me suis rendu à la gare, habillé en cheminot et j'ai été emmené en camion par dix Allemands SS en civil. Le 23 Août, je suis arrivé à Dachau après être passé par le Struthof. Quelque temps plus tard, j'ai entendu crier mon nom depuis un block voisin ! C'étaient les cinq gendarmes de Provenchères qui venaient d'arriver et m'avaient repéré. Il y avait là TOUSSAINT, TOURTEAUX, ECKERT, EYER et BALAY. Le sixième, AUBERT, originaire d'Alès, avait échappé à l'arrestation car il logeait à l'extérieur de la Gendarmerie. Il est mort en 2004. Les cinq gendarmes et moi, nous n'avons pas pu discuter, mais j'ai appris très vite qu'ils avaient été expédiés dans un kommando pour travailler à Auschwitz. »



**André AVON a été décoré de la Croix du Combattant, de la Croix de la Résistance et est à ce jour Officier de la Légion d'Honneur.**

# *Un drôle d'oiseau au Climont…*

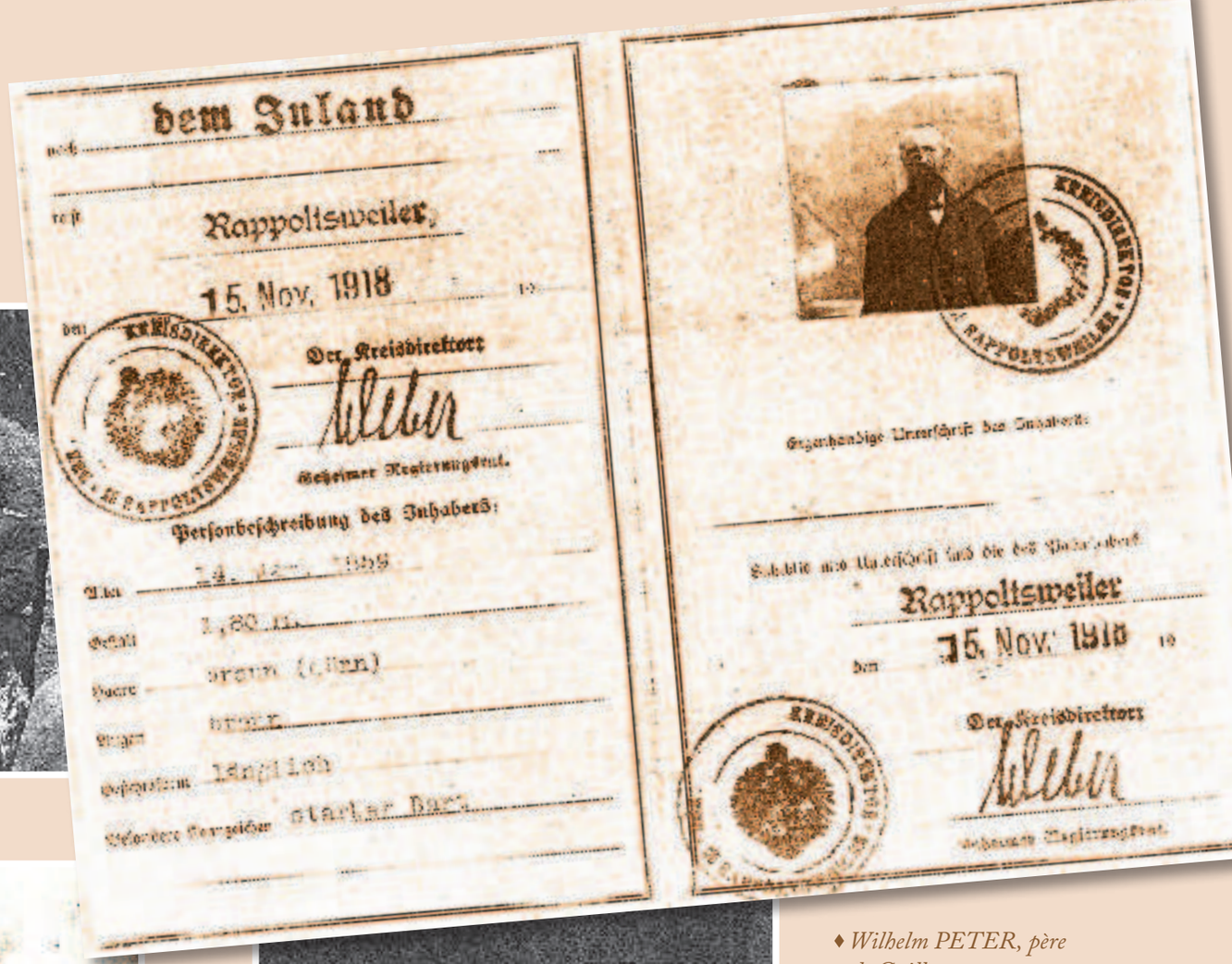
**Pour finir ce tableau concernant le hameau du Climont, ses environs et les acteurs de la deuxième guerre, Jean-Marie GERARDIN a mené l'enquête au sujet de Guillaume PETER, un étrange homéopathe.**

*Jean-Marie Gérardin*

« En 1940, Stampoumont voit l'arrivée d'un couple de Strasbourgeois sans titre dans une petite ferme du haut du village, momentanément inoccupée et appartenant à Louise BENOIT, dite « la petite Louise », placée en maison de retraite au début de la guerre. Guillaume PETER, c'est de lui dont il s'agit, est grand et fort. C'est un bel homme qui exerce la profession d'homéopathe au N° 3 de la Rue de Sébastopol à Strasbourg, un beau quartier près des Halles, à la clientèle aisée. Il habite dans un autre quartier aisé, au N° 2 de la Route de la Wantzenau à la Robertsau. Son épouse est enseignante. Elle donne des leçons particulières dans un local situé Place KLÉBER. Tous les anciens s'accordent à dire que c'était une dame très élégante et fort distinguée. Ils ont deux enfants, Wilhelm, 20 ans et Claire, 18 ans. A partir de l'occupation, PETER change d'activité et se livre à des missions de renseignement aussi bien « en France de l'intérieur » qu'en Alsace. A cette époque, il est surveillé tant par les Français que par les Allemands. Le 25 août 1942, le Gauleiter WAGNER décrète l'incorporation de force des jeunes Alsaciens dans la Wehrmacht. Afin de s'y soustraire, le jeune Wilhelm s'enfuit pour se réfugier à Bordeaux. PETER fait alors pression sur son épouse pour qu'elle lui écrive de revenir en Alsace, ce qu'elle fait. Le fils revient et le père le convainc d'entrer dans l'armée allemande. Comme beaucoup d'Alsaciens, il est envoyé sur le front russe où il meurt quelque temps après, au grand désespoir de sa mère. A la suite de ce drame, les époux se séparent, la mère et la fille Claire restent à Strasbourg, on ne les reverra plus à Ranrupt. PETER, au contraire, quitte la ville et s'installe à temps plein à Stampoumont. Il commence un élevage de porcs et de volailles et se fait aider en cela par des jeunes filles du village, dont Marie MATHIS, alors âgée de 15 ans. Mais la ferme est trop petite pour ses projets et il cherche d'autres bâtiments et terrains pour étendre ses activités et gagner ainsi plus d'argent. Il faut savoir qu'entre-temps, il est devenu milicien et porte la veste jaune, uniforme de sa fonction. Il travaille pour la Gestapo. Pour bien comprendre ce qui a poussé PETER à s'engager dans cette voie, il faut remonter une génération en arrière. Son père, Wilhelm PETER (14.01.1819 Diemeringen – 11.01.1939 La Salcée), a effectué son service militaire dans l'Armée allemande où il fut décoré de la Croix de Fer. Il avait épousé Katherina MULLER (13.11.1850 Dehlingen – 12.11.1944 La Salcée). On le surnommait « le Russe ». Il portait une grande barbe, doté d'une force herculéenne ; il soulevait à lui seul, tel Jean VALJEAN dans Les Misérables, un chariot embourbé. Son père était un incorrigible ivrogne. A une époque où ils habitaient ensemble à Oberstein en Allemagne s'est produit un drame familial. Le père ayant eu un comportement scandaleux dans le café du quartier, entièrement ivre, son fils est venu le chercher et, n'y parvenant pas, l'a assommé et tué en le frappant d'un bock à bière sur la tête. Condamné pour cela à une peine relativement légère, il est ensuite venu habiter en Alsace, à l'Allemand-Rombach (aujourd'hui Rombach-le-Franc), à la Hingrie. Dans cette partie du Reich, on ne parlait que le français et le patois et nul ne pouvait avoir connaissance de sa triste aventure. Par la suite, ils sont venus s'installer à La Salcée, d'abord dans la maison GIRARD à l'orée de la forêt, comme locataires, puis ils achetèrent une maison située en face du Café BENOIT. Wilhelm et Catherine avaient 4 enfants. Un fils, Emile, tombé en Russie en 1915, un autre fils Wilhelm ou Guillaume, objet de cette étude. Une des 2 sœurs, Charlotte, était enseignante dans une école ménagère à Strasbourg et l'autre, Louise, surnommée « la Mirabelle », tenait dans la cour de la maison paternelle à La Salcée une épicerie-bistrot-bazar. Un petit pavillon abritait cette activité et la cour était

♦ *Katherina MULLER, mère de Guillaume PETER.*






♦ *Wilhelm PETER, père de Guillaume.*



♦ *Emile PETER, frère de Guillaume, mort en Russie en 1915.*



♦ *Louise PETER, sœur de Guillaume et surnommée « la Mirabelle ». Elle tenait l'épicerie-bazar de La Salcée.*

entourée par une haute palissade en planches. Les deux sœurs étaient protestantes très pratiquantes et ne s'entendaient pas du tout avec leur frère dont elles n'approuvaient pas le comportement pendant l'occupation. Celui-ci passait malgré tout très souvent visiter ses vieux parents, ce qui lui permettait en même temps d'avoir un œil sur tout ce qui se passait dans le quartier. Il fréquentait également les cafés de la contrée, et en particulier celui de Mme CONREAUX à Steige, qui était particulièrement accorte avec les Allemands et leur réservait ses meilleurs plats dans l'arrière-salle. Les camions de prisonniers venant du Struthof et allant travailler au tunnel de Sainte-Marie-aux-Mines s'arrêtaient souvent chez elle. Pendant qu'elle servait les conducteurs et les soldats, elle envoyait une employée donner du pain en cachette à ces malheureux prisonniers. C'est à l'occasion de ses visites que PETER fit la connaissance de Lina FRANTZ. C'était une réfugiée allemande de la région de Wissembourg, comme les autorités en installaient dans le but de germaniser les villages francophones. Elle était devenue serveuse au café. C'était une petite femme blonde, costaude et qui choquait à la campagne car elle portait des pantalons à mi-jambe ! Ayant trouvé en elle la bonne personne pour l'aider dans ses travaux fermiers, il décide d'occuper deux nouvelles maisons, à savoir la ferme LAVIGNE au Climont et la ferme Caroline, dite « la Grande Ferme » au Hang. Ces deux fermes appartenaient à la famille GERARDIN. La première est aujourd'hui devenue ferme-auberge, la seconde l'a été avant la Guerre de 1914. Il récupère le bétail, le foin et les céréales abandonnés par les anciens occupants qui ont fui. Au Hang, il installe un jeune Allemand de Bourg-Bruche nommé Habé DORNBRUCH et le fait travailler pour son compte. Lui s'installe à la ferme LAVIGNE avec Lina et commence un élevage de veaux, de porcs et de moutons. Il vendait sa production au marché noir et n'était bien sûr pas inquiété, pas plus que ses clients qu'il protégeait. Au Climont, il emploie également un ouvrier originaire d'Urbeis, Vital LEHMANN. A la gare de Bourg-Bruche, il prélevait pour son compte une sorte de dîme sur tout ce qui l'intéressait (alimentation pour l'élevage, matériaux…). Ayant réussi à mettre en place cette petite organisation économique fermière, il pouvait s'adonner intensément à son activité d'espionnage. Il parcourait régulièrement la région de long en large et terrorisait la population locale. Les enfants avaient interdiction totale de lui parler. Il avait beaucoup d'autorité auprès des Allemands, des militaires. Un exemple parmi d'autres le confirme : un jeune homme de Stampoumont, Armand ODILE, fut arrêté pour avoir été dénoncé par des évadés aux douaniers du Climont qui les ont fait parler. Emmené à la maison BARTHELEMY à Sâales, il y fut battu par les policiers. Sa mère, l'apprenant, courut chez PETER qui se trouvait au village et lui demanda d'intervenir car M. ODILE père avait labouré un champ pour PETER. Celui-ci prit son vélo, descendit à Sâales et fit libérer Armand sur le champ.

*Il avait beaucoup d'autorité auprès des Allemands, des militaires.*

Un premier incident avait déjà alerté les villageois sur son rôle exact. En 1940 lors d'une attaque, les obus pleuvaient. Tous les habitants du haut de Stampoumont, PETER compris, se sont réfugiés dans la grande cave voisine de la famille LEPPS. A la fin de l'accrochage, les soldats allemands sont venus faire sortir tout le monde et vérifier les identités. PETER a sorti une carte de sa poche et la leur a présentée. Ceux-ci l'ont salué et laissé partir. Le facteur LAMOTTE, témoin de la scène, raconta alors qu'il se doutait des liens de PETER avec l'occupant car, lors de sa tournée, il l'avait surpris sur le chemin du Grand Alhan en train d'envoyer un message à l'aide d'un poste émetteur.

Tous les témoins encore vivants ont la même opinion de lui. Voici quelques unes que nous avons pu recueillir : « *C'était un collabo ; c'était un espion, il tenait pour les Allemands ; il travaillait pour la Gestapo ; on disait de lui que c'était la*

*5e colonne ; il y avait quelque chose en l'air avec les Allemands ; il sympathisait avec eux…* ». Tout ce qui le concerne est toujours étrange et souvent inexplicable, voire contradictoire. Par exemple, pour nourrir son cheptel, il utilisait la viande d'animaux morts qu'il réduisait en farine et mélangeait à du trèfle.

En même temps qu'il dénonçait ses compatriotes à la Gestapo, il distribuait à certains son livre de soins par les plantes pour soulager leurs maux. Comme tous les miliciens, et pour asseoir son autorité, il était vêtu de la veste jaune et du brassard rouge à croix gammée.

Lina FRANTZ, en revanche, avait un comportement beaucoup plus cohérent. Elle était clairement au service des Allemands et a systématiquement dénoncé aux douaniers voisins les évadés qui lui demandaient leur chemin. A la libération par les Américains, c'est elle qui guida l'artillerie allemande de Steige depuis le Climont, par le moyen d'une ligne téléphonique que PETER avait installée au travers de la forêt de Thalmose pour aboutir au Haut de Steige, au N° 132 de la Grand'Rue, où s'était replié l'État-Major allemand.

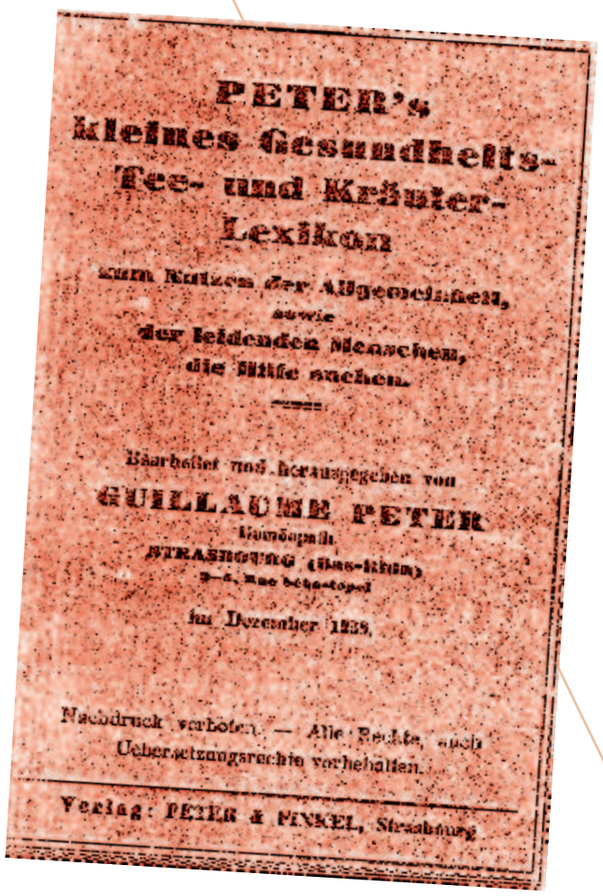
Concernant le parcours de PETER de 1940 à 1944, le plus étrange reste sans conteste l'explication de son décès, autant par la date que par les circonstances. Officiellement, et d'après le registre des inhumations du cimetière du temple du Climont, il a été enterré le 20 Juin 1944. Un décalage, important, sera évoqué ci-après. Reste cependant une énigme : selon certains témoignages, PETER et Lina FRANTZ auraient été vus vers le 20 Novembre 1944 (cinq mois après son enterrement !) se rendant à pied au Col d'Urbeis, alors que les unités de la Wehrmacht quittaient Saint-Dié devant l'avancée américaine, ceci pour rejoindre Siegmaringen. Il avait demandé à être pris en charge par les troupes allemandes car il craignait maintenant pour sa personne. Les soldats auraient refusé de le prendre, mais avaient accepté « *la femme* », disant : « *Elle pourra toujours servir* ».

Lina FRANTZ sera néanmoins reprise par la suite et emprisonnée au camp de Schirmeck (lorsque celui-ci sera réutilisé pour enfermer les collaborateurs). Auparavant, elle avait fait descendre tout l'important mobilier de la ferme LAVIGNE à Steige, pour l'entreposer chez des amis dans le but de le vendre par la suite …ce qui fut fait… mais encore par l'armée allemande !

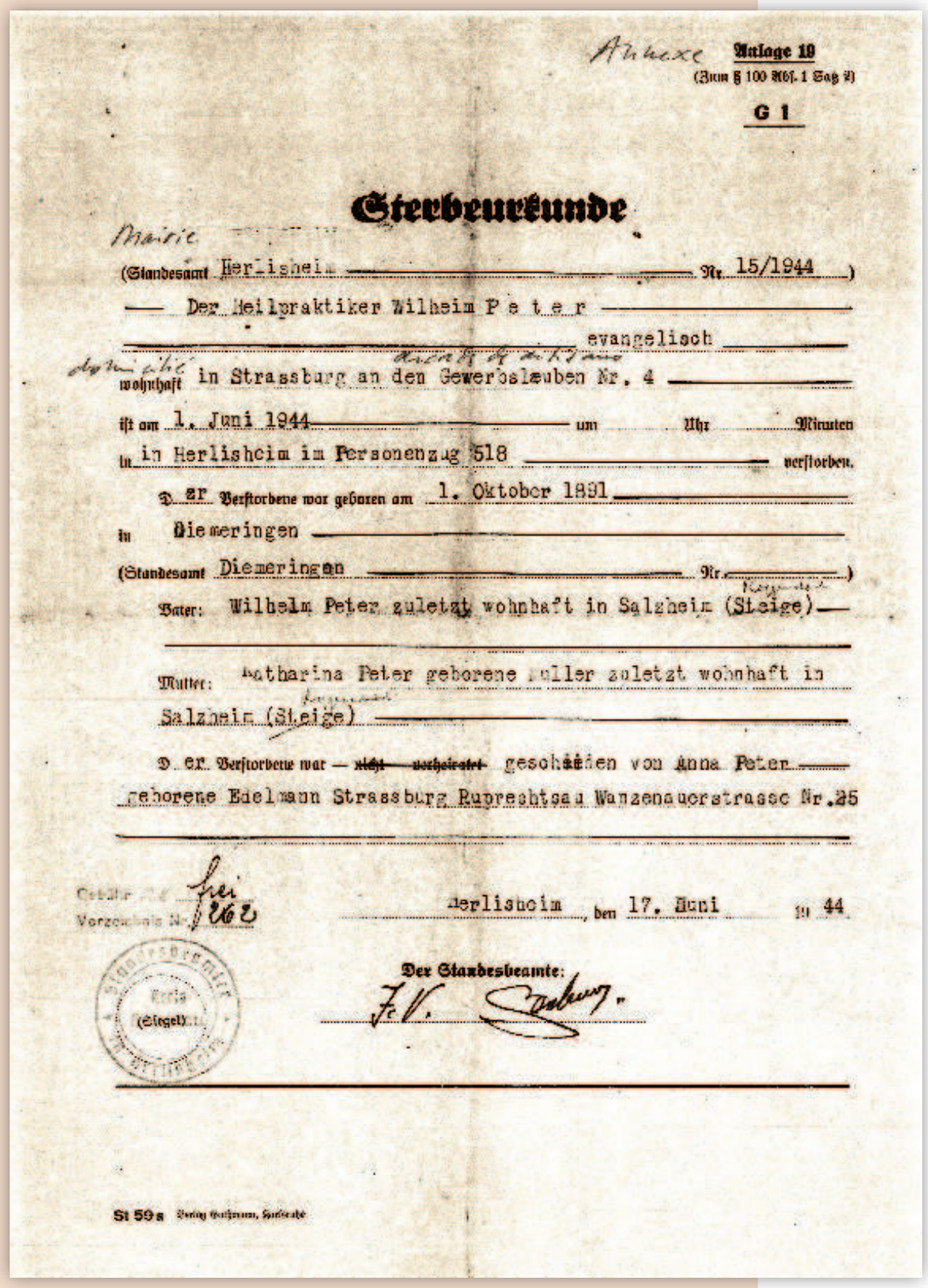
Si ces témoignages ne sont pas fantaisistes, il faut tenter d'expliquer ce décalage de presque six mois entre le décès officiel de PETER et cette réapparition.
Reprenons les hypothèses et causes possibles de son décès :

- Officiellement, il a été victime d'une crise cardiaque (« Herzschlag ») dans le train de voyageurs N° 518 en gare de Herrlisheim (État Civil) ;
- « *Il se serait flingué avec un pétard* » (Marie FAURE) ;
- « *Il aurait été descendu par des FTP* (Francs Tireurs Partisans) *d'un coup de couteau dans le dos, dans un soufflet entre deux wagons du train. On aurait préféré le liquider plutôt que le voir condamner à une peine ultérieure trop légère* » (E. HUMBERT) ;
- « *Il a été tué en Allemagne* » (J. RUHLMANN) ;
- « *Vers la fin de la guerre, il se serait poignardé lui-même* » (A. HAZEMANN).

Toutes ces versions concernant la date et le mode opératoire semblent difficilement conciliables. On peut cependant émettre une hypothèse qui rendrait le tout assez cohérent. Auparavant, on fera état de plusieurs témoignages tentant d'affirmer que PETER ne se trouvait pas dans le cercueil inhumé au Climont le 20 Juin 1944. Arthur DOLL, de La Salcée, qui a lui-même convoyé le cercueil au cimetière sur un char à bœufs, disait : « *Ca roulait là-dessous ! En montant, ça roulait dans un sens, en descendant ça roulait dans l'autre sens. Il n'y avait sûrement que des pierres et du sable…* » On peut s'étonner d'autre part qu'une personne décédée à Herrlisheim ne soit inhumée que 20 jours plus tard, à seulement 60 km de distance en plein mois de juin !


PETER's
kleines Gesundheits-
Tee- und Kräuter-
Lexikon
zum Nutzen der Allgemeinheit,
sowie
der leidenden Menschen,
die Hilfe suchen.
Bearbeitet und herausgegeben von
GUILLAUME PETER
Homöopath
STRASSBURG (Ober-Elsass)
im Dezember 1939
Nachdruck verboten. — Alle Rechte, auch
Uebersetzungsrechte vorbehalten.
Verlag: PETER & FINKEL, Strassburg

♦ *Page-titre de l'ouvrage de Guillaume PETER sur la médecine par les plantes.*



Annexe Anlage 19
(Zum § 100 Abs. 1 Satz 2)
G 1

**Sterbeurkunde**

Mairie

(Standesamt Herlisheim Nr. 15/1944)

Der Heilpraktiker Wilhelm P e t e r

evangelisch

wohnhaft in Strassburg an den Gewerbslæuben Nr. 4

ist am 1. Juni 1944 um Uhr Minuten

in in Herlisheim im Personenzug 518 verstorben.

Der Verstorbene war geboren am 1. Oktober 1891

in Diemeringen

(Standesamt Diemeringen Nr.)

Vater: Wilhelm Peter zuletzt wohnhaft in Salzheim (Steige)

Mutter: Katharina Peter geborene Muller zuletzt wohnhaft in Salzheim (Steige)

Der Verstorbene war — ~~nicht verheiratet~~ gewesen mit Anna Peter geborene Edelmann Strassburg Rupprechtsau Wanzenauerstrasse Nr.25

Herlisheim, den 17. Juni 19 44

Der Standesbeamte:
I.V. Seeburger

St 59 a

♦ *Certificat de décès de Guillaume PETER.*

Les témoins précisent que le cercueil a été apporté ce 20 Juin par les Allemands et déposé d'abord dans la maison de ses parents, chez sa sœur, la « Mirabelle ». Il y est resté quelques heures, puis Arthur DOLL, ayant préparé l'attelage, le prit en charge. Le cercueil était plombé. A l'inhumation, chose inhabituelle, étaient présents des gens de la Gestapo et six ou huit soldats allemands. Ils sont restés postés là jusqu'à ce que la tombe soit recouverte d'une dalle en béton. Aucune inscription n'a été apposée à ce moment-là sur la tombe.

L'hypothèse proposée est donc la suivante : en juin 1944, PETER, craignant pour sa sécurité devant l'évolution des événements, organise, en accord avec les autorités allemandes, sa propre disparition. C'est un procédé fréquemment utilisé dans le monde des agents secrets. Il est donc déclaré mort dans un train, d'une crise cardiaque, quoi de plus banal ! On inscrit la chose de manière officielle à l'État Civil et on organise ses obsèques au Climont 20 jours plus tard, en prenant bien deux précautions :

- le cercueil est plombé, ainsi famille et amis ne peuvent le voir,
- la Police s'assure de son inhumation irréversible en surveillant jusqu'à la fin le travail des employés funéraires.

PETER peut alors gagner une région où il est inconnu, vraisemblablement la France de l'Intérieur dans la région de Blâmont-Lunéville. De là, il pouvait également regagner le village de Moussey en Moselle où il avait de la famille, voire son village natal de Diemeringen. La fin de la guerre et les Américains arrivant, il tente de se faire conduire en Allemagne, mais son appât du gain, déjà évoqué, lui sera fatal. Il veut revenir au Climont pour récupérer à la fois son amie Lina et l'argent qu'elle a pu récolter en vendant le bétail et les meubles. .. D'où l'épisode où ils auraient été vus tous les deux au Col d'Urbeis. Il doit alors trouver une autre solution, repart en train vers Sarrelouis (d'après certains témoins) et là, soit se fait tuer par les FTP, soit, désespéré et craignant de tomber dans les mains

des maquisards, se serait donné la mort avec un poignard ou un revolver. Un détail peut-être significatif laisse à penser qu'il se serait plutôt suicidé en préméditant ce geste. En effet, sur le registre du temple du Climont, il est fait mention expresse de ses dernières volontés manuscrites. Cela semble étonnant pour un homme âgé de seulement 53 ans. Il avait donc écrit ce billet longtemps avant, lors de la mise en scène de Herrlisheim.

Avant de conclure, la dernière interrogation concerne sa plaque tombale sur laquelle aucune mention d'identité n'a été portée lors de l'inhumation. Par la suite, en 1954 à la mort de sa sœur Louise, Charlotte PETER qui résidait au Diaconat à Strasbourg, acquit une concession pour la faire inhumer, ainsi que pour elle ultérieurement, au cimetière Sainte-Hélène. A cette occasion et pour ne pas oublier, malgré leurs différends, la mémoire de son frère Guillaume, elle fit confectionner pour sa tombe une plaque en marbre indiquant son nom, les dates de naissance et de décès, ainsi qu'un verset biblique tiré du Nouveau Testament. Si l'on excepte une éventuelle erreur matérielle du marbrier, ce qui est peu fréquent, on s'étonne du fait que la référence citée est introuvable ! Celle-ci mentionne : EP.H.2 : 19, ce qui se lit normalement : Épitre aux Hébreux, Chapitre 2, Verset 19. Or, étrangement ce chapitre ne comprend que 18 versets ! Il faut donc imaginer une autre explication. Elle réside peut-être dans la lecture rectifiée : Épitre aux Ephésiens, Chapitre 2, Verset 19. Si l'on considère que Charlotte était très croyante et fréquentait assidûment le temple protestant, on peut penser que, sachant le cercueil vide, elle ait eu quelque scrupule à inscrire une référence authentique et qu'elle usa de cet artifice pour garder sa conscience tranquille. Une lecture attentive de ce verset nous confirme qu'il est particulièrement bien adapté à la vie aventureuse et chaotique de Guillaume PETER : « *Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers, ni des gens de dehors, mais vous êtes concitoyens des Saints, gens de la maison de Dieu* ».




♦ *Pierre tombale de Guillaume PETER au Climont.*

**De la même manière que nous ignorons aujourd'hui ce qui se trouve sous la fameuse pierre tombale, nous ne saurons sans doute jamais les dessous de sa vie, de ses choix et de ses actes. Il semble avoir pris un mauvais train en se positionnant aux côtés d'une idéologie prônant l'exclusion et engendrant la souffrance. Quel choix étonnant pour le « Heilpraktiker », le guérisseur dont la vocation première fut de soulager la douleur de son prochain par la vertu curative des plantes ! Il a perdu sa femme et son fils par idéologie. Peut-être avait-il une revanche à prendre sur ceux qui avaient tué son frère Emile et son fils Wilhelm sur le front russe ? Il n'a probablement jamais revu sa fille Claire après son divorce.**

**A l'arrivée des libérateurs, celle-ci a fait la rencontre d'un officier de l'Armée LECLERC à Strasbourg. Ils se sont mariés, et lui est devenu haut-fonctionnaire au Ministère des Finances. Ils vécurent heureux et eurent plusieurs enfants…**

# L'ordre nazi

Jean-Laurent VONAU résume la mise en place de l'ordre politique et administratif allemand : *« Le 1er octobre 1940, une ordonnance du Gauleiter WAGNER formula une réorganisation administrative en introduisant notamment le droit municipal allemand et en favorisant l'embrigadement par la mise en place de l'organisation nazie de contrôle, de surveillance. Ainsi, sous les ordres du chef d'arrondissement (*le Kreisleiter SAUERHÖFFER pour Sélestat*), furent mis en place les Ortsgruppenleiter (responsables de village), ayant éventuellement sous leurs ordres, et selon l'importance de la localité, des Zellenleiter (chefs de cellules), voire des Blockleiter (chefs de blocs). Leur rôle essentiel était d'inculquer le national-socialisme à la population, d'informer les autorités supérieures, de dénoncer les manquements…*



*Pour occuper ces fonctions, on fit appel à des Allemands d'origine alsacienne, descendants des expulsés de 1918-19, à des autochtones ayant milité dans les mouvements autonomistes durant l'entre-deux-guerres, à des ambitieux frustrés de se faire valoir et de gravir rapidement les échelons dans la société. »*

♦ *Photo extraite d'une brochure de propagande largement diffusée dans les populations.*

# *Maires et Ortsgruppenleiter*

**Ajoutons à ce tableau que la nouvelle autorité allemande révoqua souvent les Maires en place, en installa de nouveaux qui, souvent, étaient également Ortsgruppenleiter, confondant ainsi l'autorité administrative et politique. Il n'est pas dans nos intentions de prononcer une condamnation globale de ces personnes, volontaires ou désignées, qui ont rempli ces fonctions pendant toute ou partie de la durée de la guerre, surtout que les cas de figure furent parfois radicalement différents. Certains d'entre eux ont été inquiétés à la Libération, d'autres jugés, condamnés et parfois emprisonnés pour avoir notoirement collaboré avec l'occupant. Quelques témoignages viennent illustrer cette diversité.**

**Michel MANGIN de Steige :**

« Après-guerre, on a reproché à certains citoyens de nos villages d'avoir accepté des responsabilités dans l'Administration nazie. Mais il fallait bien vivre et beaucoup ont joué le jeu pour éviter que l'administration n'impose des créatures lui étant entièrement dévouées... »

**Freddy DIETRICH brosse le tableau pour son village de Fouchy :**

« Gazé au cours de la Première Guerre Mondiale, Paul HUMBERT, en tant qu'invalide, reste au village lors de la mobilisation de 1939. Il est Maire du village et, en 1940, les Allemands lui demandent de conserver son poste. « *Ce n'est pas quand la population a le plus besoin de moi qu'il faut lui faire faux bond* ! » dira ce forgeron qui a dû son élection à un grand mouvement de confiance alors qu'il n'était candidat à rien. Connaissant bien la population et aussi l'état d'esprit germanique, le « Bürgermeister » cultivera pendant près de trois ans l'art de la dissimulation officielle. Ne jamais brusquer ceux qui détiennent l'autorité pour apprendre le maximum de renseignements et prévenir les familles des dangers qui pourraient survenir. Il essayera aussi de placer un maximum de personnes, jeunes ou vieux, garçons ou filles, dans des postes d'utilité publique pour leur éviter d'être enrôlés dans le RAD ou la Wehrmacht. Il ne heurtera pas l'Allemand de front, mais interdira à ses enfants d'entrer dans la Jeunesse Hitlérienne. De santé fragile, il décède d'une crise cardiaque en 1943, le jour du débarquement des Alliés en Italie. Son adjoint Joseph GUIOT (rebaptisé GIOLD) le remplacera de son mieux jusqu'à la Libération. A aucun moment, il ne dénoncera ceux qui cachent des réfractaires de plus en plus nombreux et ceux qui les nourrissent. Sa rondeur et sa force d'inertie seront deux atouts pour ne pas céder à l'occupant. Le décès du Maire Paul HUMBERT donna lieu à un fastueux enterrement et l'autorité occupante fit déposer de nombreuses gerbes. A la nuit tombée, la famille retirera rubans et croix gammées qui ornaient ces gerbes. »

**Si dans le village voisin de Lalaye, le Maire André ROCHÉ (Dédé) participait même à l'acheminement des évadés vers le Blanc-Noyer et le Climont, l'ambiance était toute autre à Urbeis, où un habitant local (surnommé « Lutzé ») est nommé Bürgermeister sans se faire prier. Il remplace Désiré CUNIN, révoqué par les Allemands en 1940. Le nouveau Maire, épaulé par l'instituteur ZAPF et son propre fils responsable de la Hitler Jugend, fera régner la crainte sur la localité.**




♦ *Tampon de l'Ortsgruppenleiter de Saint-Pierre-Bois.*

**A Villé, depuis 1929 et dans la lignée familiale, c'est Lucien WEBER, viticulteur et propriétaire foncier qui était maire à l'arrivée des Allemands, qui le destitueront ultérieurement.**

### Antoine FUCHS raconte :

« Le Maire WEBER garde provisionnement ses fonctions, mais on lui associa un deuxième notable encore plus important, le chef local du parti, l'Ortsgruppenleiter nommé par le Sous-Préfet (Kreisleiter) de Sélestat en la personne du chef de gare, mais il est trop modéré pour ses supérieurs. Ces personnes avaient mission de tracer le portrait des chefs de famille, donner leur avis sur leur caractère et leurs convictions politiques. Dans beaucoup de villages, les Ortsgruppenleiter deviennent les dénonciateurs pour la mise en place de l'épuration ethnique, en particulier les marginaux, les familles francophiles, les anciens déserteurs de l'armée impériale, des gens qui s'étaient pris en 1918 à des ressortissants allemands. Tous ceux-ci seront exilés par la suite.

Beaucoup de fonctionnaires français qui craignaient pour leur poste et cherchant à se maintenir en place, se mettaient au service de l'appareil nazi. Même un ex-gendarme de la Brigade de Villé et un Garde-Mobile de Strasbourg reprirent le service en revêtant l'uniforme de la « Schutzpolizei ». On les envoya néanmoins en Allemagne pour parfaire leur éducation. Cette toile d'araignée s'étendit progressivement sur tout le territoire, encadrée par des responsables venus d'outre-Rhin, parfois issus de parents de souche alsacienne. (…). A Villé, dès 1941, l'Ortsgruppenleiter, trop modéré, fut remplacé par un nommé Pierre NEUHAUSER, sabotier de métier, un homme particulièrement épris de nazisme, prônant publiquement être « l'homme du Führer ». Mais le super-nazi NEUHAUSER fut démis de ses fonctions en 1942 et remplacé par Théodore DARSTEIN, huissier de justice. Il était en même temps Maire de Villé et des communes voisines qui avaient été fusionnées (Saint-Martin, Bassemberg, Neuve-Église, Triembach et Albé). D'après l'arrêté de nomination du 1er Mars 1943, DARSTEIN portait le titre ronflant de « Kommissarischer Bürgermeister von Gross Weiler ». On ne peut l'accuser d'avoir été un fervent nazi, plutôt un homme qui pouvait intervenir dans les instances du parti et qui essaya d'arrondir les angles et de dialoguer. »



♦ *Cérémonie nazie à Villé.*

# *Le Parti*

**Les nouveaux maîtres locaux, toujours très encadrés par les autorités régionales et les professionnels de la propagande, cherchèrent tout d'abord à convaincre les populations locales d'adhérer à leur idéologie. On ne reviendra pas sur tous les outils mis au service de cette mission : conférences, réunions publiques, projection de films de propagande à la gloire du régime et contre les Juifs, création de jardins d'enfants, de la Hitlerjugend, de clubs féminins… La pression sur la population se fit plus forte ; on encouragea, et c'est un euphémisme, les habitants à s'inscrire au parti (NSDAP) ou à ses annexes. Il faut bien le dire, le parti et son idéologie trouvèrent leurs adhérents. Mais tout le monde n'en était pas digne.**

**VONAU résume :**

« La population alsacienne fut classée en trois catégories par le Sicherheitsdienst, la Gestapo et les collaborateurs locaux qui fournissaient les renseignements. La première catégorie concernait tous ceux qui étaient dignes de confiance et qu'on pouvait admettre au Parti National Socialiste. Elle formait une infime minorité, ne dépassant pas 3% de la population. La seconde catégorie comprenait ceux que l'on considérait comme « douteux », n'extériorisant pas leurs opinions et, de ce fait, ne montrant aucune sympathie pour le nouveau régime. Cette couche sociale était largement majoritaire. Enfin, la troisième catégorie regroupait les personnes notoirement reconnues comme hostiles et irrécupérables qui devaient être transplantées en Allemagne pour y subir une rééducation plus intensive pour les empêcher d'exercer une influence néfaste sur les autres. Cela concernait 10, 20 voire 30% de la population selon les villages et le zèle des responsables locaux. »

**Plus tard, les autorités allemandes en arrivent à imposer une purification par l'expulsion vers la France des indésirables ; nous y reviendrons. Pour illustrer ce clivage, une anecdote nous a été rapportée à Albé. Lors d'une réunion en mairie d'Erlenbach, le Kreisleiter SAUERHÖFFER demanda naïvement à l'Ortsgruppenleiter local :** *« Combien y a-t-il de bons Allemands à Albé ? ».* **Réponse :** *« 5 % ». « De bons Français ? ».* **Réponse :** *« Aussi 5 % ! ». « Et les 90 % restants, qui sont-ils ? »… « Ce sont des Alsaciens ! ».*

**Pour éviter l'adhésion au parti, mais aussi des mesures de rétorsion, beaucoup de familles choisirent de « limiter la casse » en s'inscrivant à un organisme de secours concernant ceux qui consentaient des sacrifices pour le Reich, l' « Opferring », ceux que les Alsaciens traduisirent avec humour en « cercle des victimes ». Certaines archives communales conservent les très détaillés fichiers nominatifs établis par l'occupant, mentionnant l'état-civil de la famille, l'adhésion ou non de ses membres au parti, à l'Opferring, aux organismes féminins, à la Hitlerjugend, ainsi que des mentions liées à la fiabilité de tous…**




♦ *Urbeis 1942. Quête obligatoire pour l' Opferring. À gauche, François DESCHAMPS. Les quêteurs désignés par l'occupant sont Julien HUMBERT et Marie DOERLER.*




**Les appels à l'engagement volontaire des jeunes Alsaciens dans la Wehrmacht et dans ses unités de prestige de la SS n'eurent également que peu de résultats, au point que les rares éléments ainsi incorporés furent largement « mis en vitrine ».**

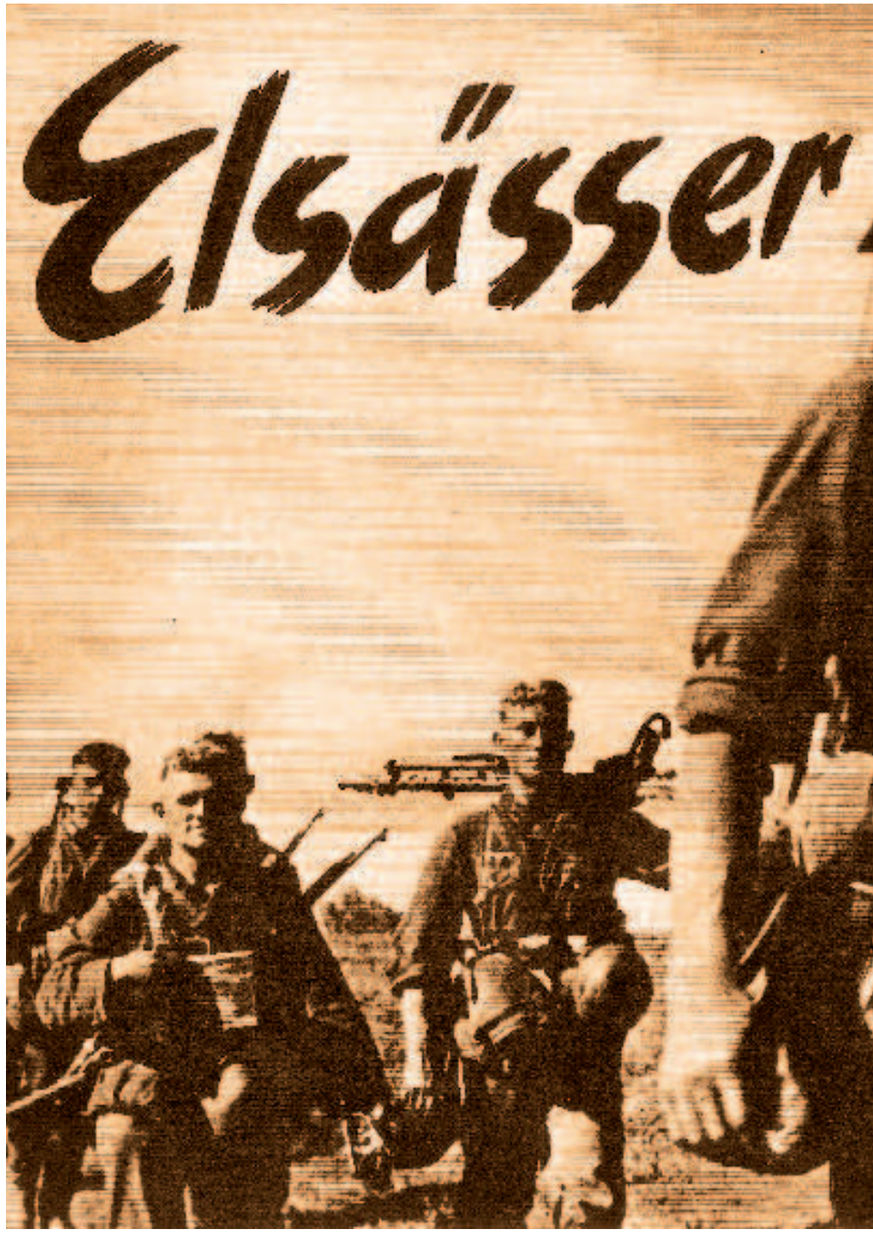
**Antoine FUCHS :**

« Le volontariat pour la Wehrmacht ne fit pas beaucoup d'adeptes. Le Gauleiter WAGNER fit pression sur les Ortsgruppenleiter et Bürgermeister pour que chaque commune trouve au moins « son volontaire » pour les Waffen SS. A Villé, ce fut un orphelin de père et de mère qui en fit les frais. Il revint gravement handicapé, amputé d'une jambe. »

**Saint-Martin connut également un engagé volontaire. A la fin de la guerre, réfugié en Allemagne, il tenta de faire valoir auprès des autorités françaises sa qualité d'incorporé de force. Mais les témoignages locaux furent impitoyables pour lui.**

**A Albé, un habitant témoigne (récit déjà édité par ailleurs en 1990) :**

« J'avais 12 ans quand la guerre a éclaté. J'ai adhéré, plus ou moins forcé, à la Hitlerjugend. C'était obligatoire, mais nous pouvions y échapper parce que le responsable était plutôt coulant. Mais nous étions des gosses, on ne comprenait pas grand-chose à la politique. C'était nouveau et il y avait quelque chose d'attirant, les balades, le football surtout ainsi que d'autres sports que nous ne pouvions pratiquer faute d'argent. Mon frère, plus âgé que moi, n'a pas pu échapper à ce vent entraînant qui soufflait alors ; il s'est engagé dans les Waffen SS. Autant que je m'en souvienne, il a aussi pris cet uniforme pour aider mes parents qui n'avaient vraiment pas beaucoup d'argent… »




**Plus singulier encore est le cas d'un jeune homme de Breitenbach, Eugène MARTIN. Les Strassburger Neueste Nachrichten rapportent le 13 Avril 1944 :** *« L'Adjudant Eugène MARTIN est revenu du front décoré de la Croix de Fer. Il avait déjà été décoré de la Croix de Guerre française avec palmes au début de la guerre. Il a été reçu par le Kreisleiter SAUERHÖFFER et, en signe de reconnaissance, il lui a été remis un exemplaire de « Mein Kampf » avec une dédicace correspondante ».*

**Ces informations ont pu être vérifiées. MARTIN a bien été décoré dans l'Armée Française en 1940, s'est engagé dans la**




♦ *Affiche et tract de recrutement.*

*« Chacun sait ou devrait savoir pourquoi l'Allemagne et les jeunes nations se battent. Ce combat décidera du sort des hommes pour plusieurs siècles. Sur le champ de bataille de la deuxième guerre mondiale se décide aussi le sort des Alsaciens. Comment les jeunes Alsaciens pourraient-ils manquer ? Ils ne voudront pas qu'on leur fasse cadeau de leur liberté et d'un avenir heureux ! Ce serait honteux ! Lorsque la jeunesse allemande et européenne combat pour son idéal, la jeunesse alsacienne ne doit pas faire défaut. Suivez l'exemple de 2 100 volontaires alsaciens de cette guerre. Engagez-vous dans la Werhmacht et les Waffen SS ! »*




**Wehrmacht, revint en permission du front russe en avril 1944. On lui fit même donner une conférence sur ces combats ! Après avoir été reçu avec une ostensible publicité par le Kreisleiter, il repartit au front d'où il eut la chance de revenir sain et sauf à la fin du conflit. Son histoire ne s'arrête pas là, puisque, probablement soldat dans l'âme, il se réengage dans l'Armée Française d'Indochine ! Il n'en revint pas…**

# *La germanisation*

**Jean-Laurent VONAU résume par ces quelques lignes l'entreprise de germanisation mise en place par l'envahisseur :**

« Tout ce qui rappelait une présence française allait disparaître. Dès le 2 Août 1940, une ordonnance du Gauleiter prévoyait que les noms français des lieux, des rues, des magasins devaient être remplacés et prendre une résonnance germanique. Une ordonnance du 16 Août 1940 institua l'allemand comme unique langue praticable en Alsace. La germanisation des noms de famille et des prénoms devint obligatoire à partir du 23 Décembre 1940. On alla jusqu'à dynamiter les monuments de 1870, effacer les noms sur les tombes et stèles du souvenir et même les inscriptions jugées séditieuses, par exemple « chaud » et « froid » sur les robinets… Les livres des auteurs français furent brûlés en place publique. Ces autodafés témoignaient de la détermination avec laquelle le nouveau régime voulait éliminer toute francophonie. Désormais on ne parlait plus en français. On ne pouvait même plus se saluer par un « *bonjour* » ou un « *bonsoir* ». Les autorités avaient dès lors décidé que la salutation allemande était « *Heil Hitler* ». On voulait faire disparaître du sol alsacien tout ce qui évoquait la France. Ainsi on ne pouvait plus ni écrire, ni lire, ni posséder des livres en français, ni même porter un béret. Pour parfaire ces mesures, on entretenait un climat où régnaient la méfiance, la crainte et la dénonciation. »

♦ *Paul RINGEISSEN au Carrefour de la Fontaine à Villé. Les panneaux ont été germanisés et les slogans sont clairs : « Le Führer a toujours raison ! »*




**Les applications locales de ces mesures dans les villages de la vallée sont nombreuses et concordantes dans les témoignages recueillis.**

**A Villé, Antoine FUCHS raconte :**

« Les occupants cherchèrent à effacer au plus vite les souvenirs de la présence française. Les panneaux indicateurs des villages, par endroit préalablement enlevés lors de la retraite des troupes françaises, étaient remplacés par des dénominations allemandes, ainsi que toutes les inscriptions sur la voie publique, qui devaient disparaître. Dans les entrées des bâtiments officiels, Mairie, Gendarmerie, Poste, furent placardés des ordres réglementant la langue et même les salutations. « *Elsässer, spreche deine deutsche Muttersprache* » (*Alsacien, parle ta langue maternelle allemande*) et « *Der deutsche Gruss ist Heil Hitler* » (*Le salut allemand est Heil Hitler*). Les rues de Villé furent rebaptisées et dotées pour la première fois de plaques émaillées. L'artère principale, venant de Triembach et passant par la Place du Marché vers Bassemberg, fut évidemment nommée « Adolf-Hitlerstrasse ». La route vers Saint-Martin devint la « Hohwaldstrasse », l'actuelle Rue LECLERC la « Schulgasse », la Rue des Abeilles traduite en « Bienengasse »,

la Rue des Vosges devint la « Ziegengasse » (Rue des Chèvres), l'actuelle Rue du Général-BOELL devint la « Bohnengasse » (Rue des Haricots), la Rue René-KUDER « Kirchgasse » en raison de sa proximité avec l'église, la Rue des Potiers traduite en « Hafnergasse ». L'étroit passage vis-à-vis de la mairie fut dénommé «Glücksgässchen », Ruelle de la Chance, pour honorer le souvenir d'un soldat allemand blessé au pied le 20 Juin 1940 et qui dut son salut à ce passage et à une cachette dans une soue à cochon de la Rue des Abeilles. La Rue du Veilleur devint logiquement la « Wächtergasse », l'actuelle Rue des Tonneliers la « Küfergasse » et la Rue de l'Abattoir donna « Hinterem Graben » (Derrière le Fossé).

Sauvage devint la Adolf-Hitlerstrasse, ce que les plaisantins ne manquèrent pas de relever avec délice. Il fut interdit de parler français, de porter le béret basque (signe de dégénérescence), mais le patois vosgien fut toléré. Chaque village dut organiser un autodafé de revues et livres français. Les gens avisés cachèrent les ouvrages de valeur et ne livrèrent que de la littérature de pacotille (…). Alentour, les noms de famille à consonance française furent germanisés : COLLIN devint COLLING, LAVIGNE LAWING, CLAVELIN CLAVELING, VERDUN VERDUNG, MANGIN MANG puis MANSCHING, MASSENEZ MASSMER, GENEVÉ MEISCHLER… Les prénoms subirent le même sort : Yvonne fut baptisée Érika, Germaine Paula, Yolande Anna, Achille Adolf… Certains eurent l'impression de perdre leur identité, leur personnalité. (…) Dans les villages francophones, la germanisation fut un échec, la pratique du français ne fut pas abolie, même si son enseignement s'arrêta et lésa les enfants d'âge scolaire, et le patois vosgien permettait de rouler l'occupant en toute quiétude, même si la participation aux fêtes et aux réunions « patriotiques » pouvait faire illusion.

**La germanisation des noms et des usages linguistiques ne constituait pas en soi, en dehors du contexte politique et patriotique, un obstacle insurmontable pour les villageois alsaciens de l'avant-vallée qui maîtrisaient aussi peu ou prou le Hochdeutsch. La situation était évidemment foncièrement différente dans les villages welches (Breitenau, Fouchy, Lalaye-Charbes, Urbeis, Steige) où une très grande majorité d'habitants ignoraient jusqu'au premier mot d'alsacien ou d'allemand !**

**Il est d'autant plus intéressant de détailler ce point en prenant connaissance du témoignage steigeois de Michel MANGIN, puis de l'enquête menée par Freddy DIETRICH à Fouchy et environs. Steige d'abord :**

« Dès leur arrivée en juin 1940, les Allemands n'ont pas perdu de temps pour imposer la culture germanique à l'Alsace. La frontière fut établie sur la crête des Vosges. Le nom des villages fut germanisé : Fouchy redevint Grube, Lalaye Lach, Charbes Mittelscheer, Neubois Gereuth, Villé Weiler, Albé Erlenbach, Maisonsgoutte Meisengott… La plupart des agglomérations importantes reçurent une Rue Adolf HITLER et une Place Hermann GOERING. A Mulhouse, la Rue du

**Concernant la particularité du dialecte welche et son utilisation par la population de Steige pendant le conflit, Michel MANGIN précise encore :**

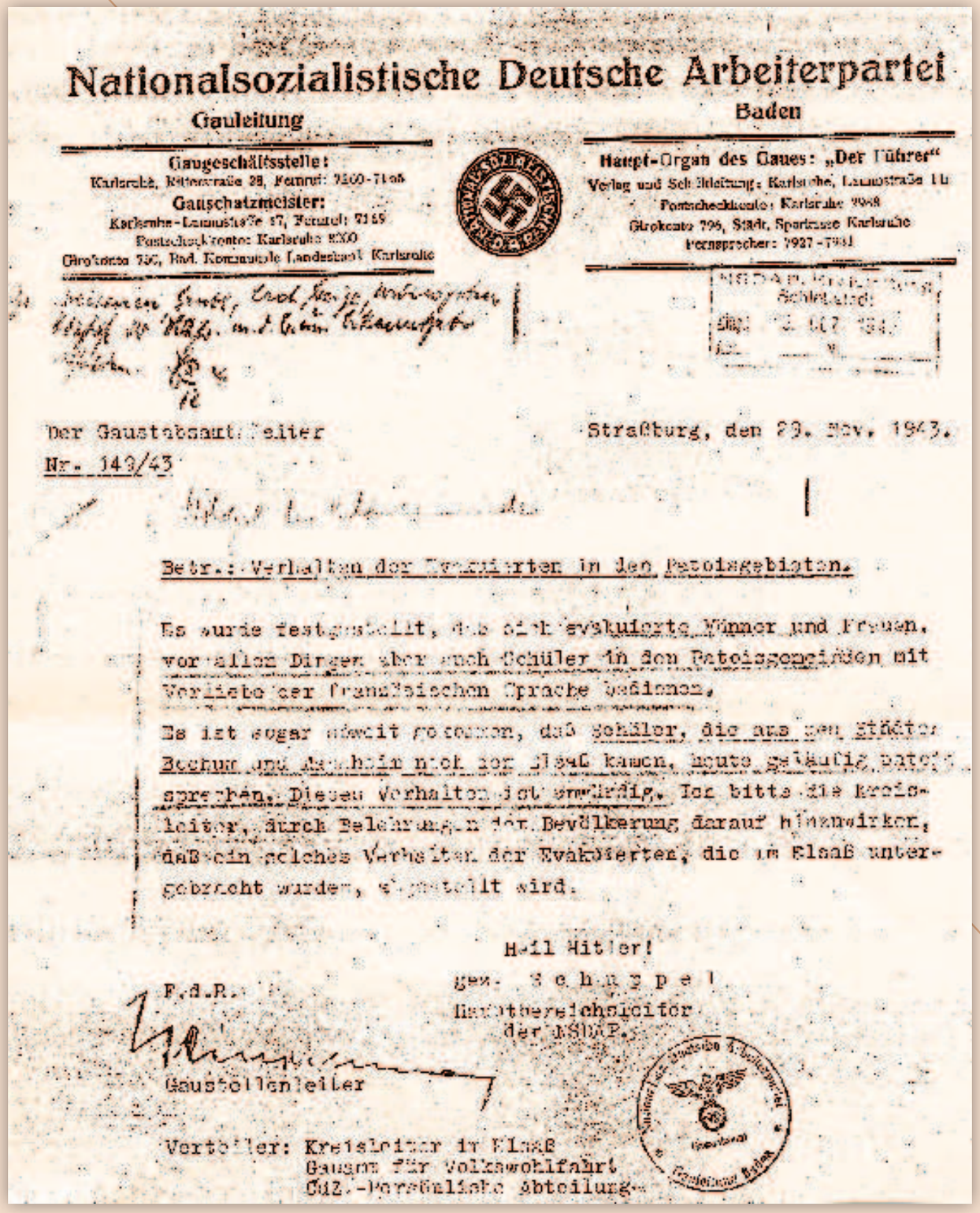
« Si, dès 1940, l'usage du français fut interdit, il n'en a pas été de même du dialecte vosgien qui resta toléré par l'occupant. Grâce à lui, on put sauvegarder une certaine liberté d'expression, imaginer certains jeux de mots. A l'époque, il était encore d'usage courant dans de nombreuses familles. Devant les représentants de l'ordre nazi, il permettait de communiquer sans être compris

dans une situation délicate (distillation ou abattage clandestins, présence de prisonniers évadés ou de réfractaires). L'on pouvait faire semblant de ne pas comprendre l'allemand, ce qui avait le don d'exaspérer le gendarme ou le fonctionnaire venu faire son enquête. Même les jeunes d'âge scolaire avaient réappris ce vieux patois, ils pouvaient ainsi narguer les maîtres d'outre-Rhin sans trop de risques. Même le « *Bit für uns* » (*Priez pour nous*) de nos litanies devint rapidement une « *bête féroce* » satanique. Un jour, après une leçon donnée à de jeunes paysans, l'instituteur se sustenta d'un maigre morceau de pain noir. Devant lui, un jeune fermier du Climont exhiba un volumineux morceau de pain de seigle, de fabrication maison, et une honnête tranche de lard, tout en lui lançant : « *M'na do spack, mâ s'no pas pou to mousé..* » (*J'ai du lard, mais ce n'est pas pour ton museau !*). Une brave femme faisant sa lessive au bord de la rivière s'entendit dire : « *Gute Frau, sie machen grosse Wäsche* » (*Ma brave dame, vous faites une grosse lessive !*). Dévisageant son interlocuteur allemand, elle rétorqua : « *Grosse vaiche ti moure* » (*Grosse vache toi-même*). Les exemples de ce genre furent très fréquents et restent souvent inédits. Il faut aussi se souvenir que la langue française resta pratiquée quand aucun danger ne se présentait. Dans les familles, on lisait encore des ouvrages rescapés de l'autodafé de 1940, on écoutait la radio de Londres ou les postes suisses pour connaître la vérité…

**Pour Fouchy, Freddy DIETRICH a mené l'enquête et propose une synthèse qui pourra s'appliquer à l'ensemble des villages welches :**

« Aux différents désagréments causés par l'occupant nazi s'ajoute dans les villages francophones de l'arrière-vallée celui de communiquer difficilement. L'interdiction de parler français a été pour Fouchy, redevenu Grube, et pour ses ressortissants, une difficile épreuve et un lourd handicap. L'allemand devient en 1940 la seule langue reconnue et l'expression française est interdite par l'occupant. Dans sa volonté de se débarrasser de ce « fumier de français », une collecte de livres et autres documents écrits en français est organisée dans le village. Les livres sont ramassés en vue d'être brûlés. Bien entendu, les villageois feront semblant de céder à cette injonction. Ils donneront quelques livres sans grande valeur, quelques revues poussiéreuses traînant dans les greniers, qui seront jetés dans la charrette et ils garderont précieusement leurs livres pieux ou autres, derrière leurs piles de linge, dans les armoires. Certains vont même les enterrer dans des caisses étanches. Finalement, le butin récupéré est entreposé dans un grenier et il sera retrouvé après la guerre lors des travaux de réhabilitation de cette maison qui avait abrité le bureau du NSDAP (Parti des travailleurs nazis).

Pour les habitants de nos villages francophones, où très peu de gens parlent l'alsacien et où beaucoup d'anciens ont oublié l'allemand appris à l'école avant 1918, avec peu de zèle pour la plupart, l'interdiction de parler français constitue une gêne plus ou moins importante. D'aucuns ont pris l'habitude de communiquer en français avec les enfants et les jeunes, ainsi qu'avec toute personne non familière. Entre eux les adultes parlent le patois vosgien. Issu de la langue d'oïl, ce langage a fait différents emprunts au cours des siècles. Certains mots ou expressions diffèrent d'ailleurs d'un village à l'autre et le français est appelé au secours en cas d'incompréhension ou de difficulté. Pour amadouer la population francophone, l'administration nazie va tolérer l'usage du patois. C'est heureux pour les villageois, qui vont en faire un vecteur de résistance à l'occupant. Tout le monde va s'y mettre, les parents et grands-parents avec les enfants, même les Alsaciens dialectophones qui ont pris femme au village vont faire l'effort d'essayer de parler le patois.
Ce n'est pas qu'un jeu ou une mode, mais une nécessité, surtout lorsque les propos échangés ne doivent pas tomber dans une oreille indiscrète. Mais dans beaucoup de maisons, entre soi, c'est en français que l'on parle aux enfants,



Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei

Gauleitung Baden

Gaugeschäftsstelle:
Karlsruhe, Ritterstraße 28, Fernruf: 7160-7165
Gauschatzmeister:
Karlsruhe-Lammstraße 17, Fernruf: 7165
Postscheckkonto: Karlsruhe 8300
Girokonto 756, Bad. Kommunale Landesbank Karlsruhe

Haupt-Organ des Gaues: „Der Führer"
Verlag und Schriftleitung: Karlsruhe, Lammstraße 11b
Postscheckkonto: Karlsruhe 9968
Girokonto 796, Städt. Sparkasse Karlsruhe
Fernsprecher: 7927-7931

Der Gaustabsamtsleiter
Nr. 143/43

Straßburg, den 29. Nov. 1943.

Betr.: Verhalten der Evakuierten in den Patoisgebieten.

Es wurde festgestellt, daß sich evakuierte Männer und Frauen, vor allem Dingen aber auch Schüler in den Patoisgemeinden mit Vorliebe der französischen Sprache bedienen.

Es ist sogar soweit gekommen, daß Schüler, die aus den Städten Bochum und Mannheim nicht nur Elsaß kamen, heute geläufig patois sprechen. Dieses Verhalten ist unwürdig. Ich bitte die Kreisleiter, durch Belehrungen der Bevölkerung darauf hinzuwirken, daß ein solches Verhalten der Evakuierten, die im Elsaß untergebracht wurden, unterbunden wird.

Heil Hitler!
gez. Schnappel
Hauptbereichsleiter
der NSDAP.

F.d.R.

Gaustellenleiter

Verteiler: Kreisleiter im Elsaß
Gauamt für Volkswohlfahrt
Gau-Personalliche Abteilung

♦ *Cette lettre-circulaire du 29.11.1943, adressée à tous les Maires des communes patoisantes ne manque pas de sel. Elle précise : « Il a été constaté que les hommes et femmes mais surtout les enfants évacués dans les communes patoisantes utilisent de préférence la langue française. On en est même arrivé à ce que des enfants venus des villes (bombardées) de Bochum et Mannheim parlent aujourd'hui couramment le patois. Ce comportement est indigne et doit cesser... ».*

pour qu'ils apprennent ou n'oublient pas cette langue française, qui n'était enseignée à l'école du village que depuis vingt deux ans.
Ernest VALENTIN est appariteur à Fouchy. Il est né en 1910. Il ne sait ni l'alsacien, ni l'allemand. Le dimanche après la messe, debout sur la pierre, face à la grande porte de l'église, il lit à haute voix les annonces officielles et les informations que le Maire Paul HUMBERT ou son adjoint Joseph GUIOT, souhaite porter à la connaissance de la population. Parfois, si les informations sont urgentes, elles sont annoncées en semaine, dans le village, dans les rues des principaux quartiers. Le bouche à oreille fera le reste. L'invitation à l'écoute est réalisée à l'aide d'une clochette qu'on entend de loin. L'arrivée des Allemands verra le maintien dans leur fonction de ces trois personnes estimées de la population. Seule la fonction de secrétaire de mairie, jusque là assumée par l'institutrice, sera confiée à Maximilien BREMBERGER, Allemand d'origine, qui s'est marié avec une fille du village après la Première Guerre Mondiale, et qui y habite depuis 20 ans. Maximilien est fort estimé pour sa serviabilité et sa gentillesse. Il a même appris le patois.

A partir de l'été 1940, Fouchy continuera à être informé par son appariteur qui remplacera le français par le patois dans ses annonces. Il n'y a que le dimanche où chaque annonce sera précédée ou suivie par le texte officiel en allemand, lu par le secrétaire de mairie dans l'indifférence de la population qui préfère commenter en patois les nouvelles précédentes, sauf si des officiels extérieurs au village sont présents, auquel cas on fait semblant d'être un peu plus disciplinés. Il vaut d'ailleurs mieux que ces étrangers ne comprennent pas les commentaires en patois qui ponctuent certaines publications. Malheureusement, l'appariteur si sympathique sera incorporé en avril 1944 comme Malgré-Nous. Il ne reviendra pas. Après son départ, son successeur, François LEGRAND, reprendra la fonction d'appariteur, en patois, jusqu'à la Libération.

♦ *Le « Livre Gris », dictionnaire allemand-français distribué par le Service de la Propagande.*




Le Service de la Propagande distribue dans chaque famille, en 1941, une sorte de dictionnaire allemand-français, écrit par un instituteur de la vallée de la Bruche, Fritz STEPHAN : « *Wir sprechen deutsch ! Ein Hilfsbuch für die Patois-Bevölkerung im Elsass* » ! Dès la préface, l'auteur dit « *Vos aïeux ont parlé allemand comme nous autres Alsaciens. Cela est prouvé par beaucoup de mots patois dont la racine est allemande* ». Il explique aussi que les vallées ont été repeuplées après la Guerre de Trente Ans par des émigrés de langue française. L'auteur poursuit : « *L'avenir de vos enfants exige qu'ils sachent l'allemand… quant à vous, parents, il est de votre devoir de les stimuler en donnant le bon exemple* ».

Suivent quelques pages de conseils pratiques pour utiliser au mieux le manuel. Celui-ci comprend 33 chapitres répartis par thèmes : la chambre, le marché, l'été, le coiffeur et pour finir, le parti ouvrier allemand national-socialiste et son organisation. Chaque thème est développé sur six à dix pages comprenant un petit lexique des mots usuels suivis d'expressions courantes françaises traduites en allemand (tout au moins dans les neuf premières leçons, car après c'est l'inverse et l'on trouve, en premier, les expressions allemandes suivies de leur traduction). Au fur et à mesure, les chapitres s'enrichissent de textes non traduits mais, rassurons-nous, le dernier, consacré à l'organisation ouvrière nazie NSDAP est entièrement traduit.

Il consiste en un dialogue entre M. MEYER, Ortsgruppenleiter (chef de groupe local du parti) et M. WALTER, Volksgenosse (citoyen). L'endoctrinement est parfait, quoique naïf. Il se termine par l'énumération des avantages de la vie au parti : « *Les préjugés disparaissent, les amitiés se nouent pour toute la vie, on vit en bon camarade* ». Et cela se termine par ces mots du citoyen : « *Je vous remercie. Vous m'avez convaincu. Je serai des vôtres.* » On s'attend presque au « *Heil Hitler* » final, mais l'occupant ne l'a pas osé, pour mieux amadouer sans doute, les Welches ayant la réputation d'avoir une forte tête.

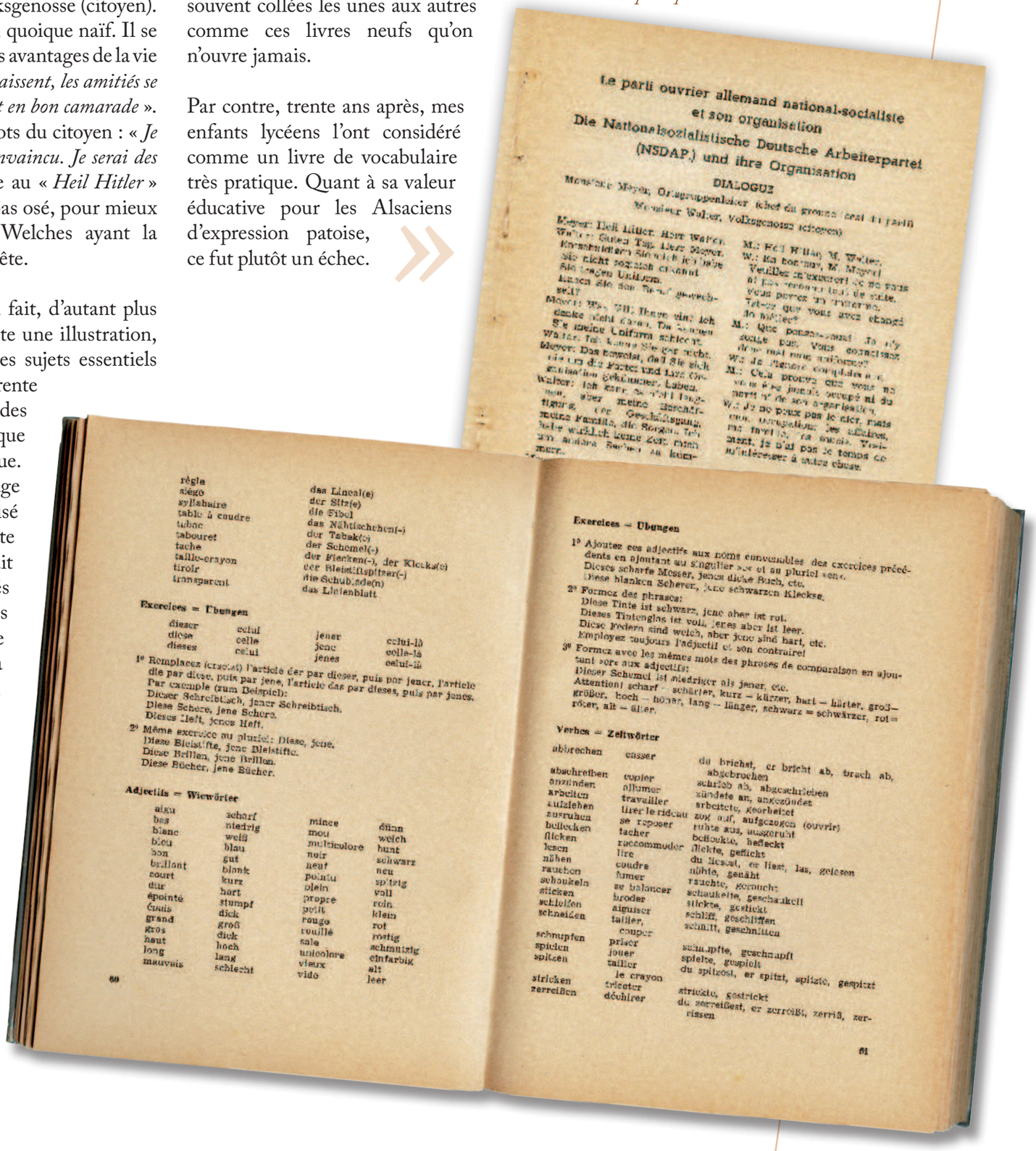
Cet aide-mémoire était bien fait, d'autant plus que chaque chapitre comporte une illustration, sans légende, reproduisant les sujets essentiels du thème. Une page transparente rabattable portait les légendes en allemand. Cette pratique n'était pas courante à l'époque. On peut penser qu'un ouvrage de 240 pages n'a pu être réalisé en quelques mois. Nul doute que l'occupant se souvenait des problèmes rencontrés dans les vallées francophones d'Alsace lors de la Première Guerre Mondiale et qu'il a eu le loisir de s'y préparer en mettant à contribution des Alsaciens de souche acquis à la cause du 3e Reich.

Bien que restant à portée de main chez les habitants, le « Livre Gris » a très peu servi pendant les années d'occupation, sinon de livre d'images pour les petits enfants. C'est personnellement l'usage que j'en ai fait lorsque j'avais entre 4 et 6 ans. Beaucoup de personnes ne l'ont pas conservé.

Chez les autres, on se rend bien compte que les pages restent souvent collées les unes aux autres comme ces livres neufs qu'on n'ouvre jamais.

Par contre, trente ans après, mes enfants lycéens l'ont considéré comme un livre de vocabulaire très pratique. Quant à sa valeur éducative pour les Alsaciens d'expression patoise, ce fut plutôt un échec.

♦ *Listes de traductions, exercices pratiques et endoctrinement...*



Le parti ouvrier allemand national-socialiste
et son organisation
Die Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei
(NSDAP.) und ihre Organisation

DIALOGUE

règle — das Lineal(e)
siège — der Sitz(e)
syllabaire — die Fibel
table à coudre — das Nähtischchen(-)
tabac — der Tabak(e)
tabouret — der Schemel(-)
tache — der Flecken(-), der Klecks(e)
taille-crayon — der Bleistiftspitzer(-)
tiroir — die Schublade(n)
transparent — das Lindenblatt

Exercices = Übungen

| | | | |
|---|---|---|---|
| dieser | celui | jener | celui-là |
| diese | celle | jene | celle-là |
| dieses | celui | jenes | celui-là |

1° Remplacez (ersetzt) l'article der par dieser, puis par jener, l'article die par diese, puis par jene, l'article das par dieses, puis par jenes.
Par exemple (zum Beispiel):
Dieser Schreibtisch, jener Schreibtisch.
Diese Schere, jene Schere.
Dieses Heft, jenes Heft.
2° Même exercice au pluriel: Diese, jene.
Diese Bleistifte, jene Bleistifte.
Diese Brillen, jene Brillen.
Diese Bücher, jene Bücher.

Adjectifs = Wiewörter

| | | | |
|---|---|---|---|
| aigu | scharf | mince | dünn |
| bas | niedrig | mou | weich |
| blanc | weiß | multicolore | bunt |
| bleu | blau | noir | schwarz |
| bon | gut | neuf | neu |
| brillant | blank | pointu | spitzig |
| court | kurz | plein | voll |
| dur | hart | propre | rein |
| épointé | stumpf | petit | klein |
| épais | dick | rouge | rot |
| grand | groß | rouillé | rostig |
| gros | dick | sale | schmutzig |
| haut | hoch | unicolore | einfarbig |
| long | lang | vieux | alt |
| mauvais | schlecht | vide | leer |

60

Exercices = Übungen

1° Ajoutez ces adjectifs aux noms convenables des exercices précédents en ajoutant au singulier ...se et au pluriel ...sen.
Dieses scharfe Messer, jenes dicke Buch, etc.
Diese blanken Scherer, jene schwarzen Kleckse.
2° Formez des phrases:
Diese Tinte ist schwarz, jene aber ist rot.
Dieses Tintenglas ist voll, jenes aber ist leer.
Diese Federn sind weich, aber jene sind hart, etc.
Employez toujours l'adjectif et son contraire!
3° Formez avec les mêmes mots des phrases de comparaison en ajoutant ...ere aux adjectifs:
Dieser Schemel ist niedriger als jener, etc.
Attention! scharf — schärfer, kurz — kürzer, hart — härter, groß — größer, hoch — höher, lang — länger, schwarz = schwärzer, rot = röter, alt — älter.

Verbes = Zeitwörter

| | | |
|---|---|---|
| abbrechen | casser | du brichst, er bricht ab, brach ab, abgebrochen |
| abschreiben | copier | schrieb ab, abgeschrieben |
| anzünden | allumer | zündete an, angezündet |
| arbeiten | travailler | arbeitete, gearbeitet |
| aufziehen | tirer le rideau | zog auf, aufgezogen (ouvrir) |
| ausruhen | se reposer | ruhte aus, ausgeruht |
| bekleckern | tacher | bekleckte, bekleckt |
| flicken | raccommoder | flickte, geflickt |
| lesen | lire | du liest, er liest, las, gelesen |
| nähen | coudre | nähte, genäht |
| rauchen | fumer | rauchte, geraucht |
| schaukeln | se balancer | schaukelte, geschaukelt |
| sticken | broder | stickte, gestickt |
| schleifen | aiguiser | schliff, geschliffen |
| schneiden | tailler, couper | schnitt, geschnitten |
| schnupfen | priser | schnupfte, geschnupft |
| spielen | jouer | spielte, gespielt |
| spitzen | tailler le crayon | du spitzest, er spitzt, spitzte, gespitzt |
| stricken | tricoter | strickte, gestrickt |
| zerreißen | déchirer | du zerreißest, er zerreißt, zerriß, zerrissen |

61

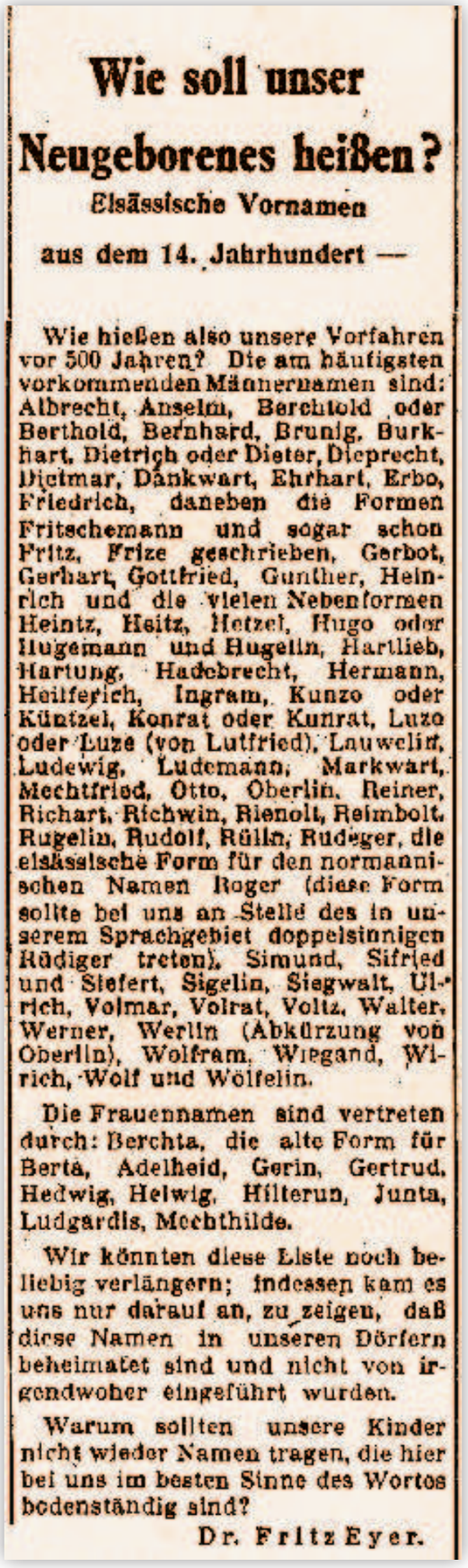
♦ *Planches extraites du « Livre Gris » destinées aux populations patoisantes. Les pages illustrées étaient associées à un calque portant le vocabulaire allemand.*





Tout au long de son histoire, le village s'est appelé Fouchy ou Grube selon que l'Alsace était française ou allemande. Grube signifie probablement fossé ou mine (Fossé-Fouché-Fouchy). C'est vraisemblablement de l'existence de mines que le village tient son nom. Il y avait peut-être des mineurs à Fouchy et le blason du village croise deux pics de mineurs (les mines de Lalaye ou d'Urbeis, localités voisines, sont encore connues de nos jours). Si de 1870 à 1918, le village est redevenu Grube, les habitants ont par contre continué à porter leurs patronymes qui fleurent bon la vieille France : JACQUOT, BRUNETTE, COLLIN, MARCHAL, MARCOT, TOUSSAINT,… Seuls les prénoms se sont orthographiés progressivement à la mode germanique : Monika, Paul, Johann etc… En aucun cas, l'État-Civil n'a été bousculé.

Il n'en sera pas de même en 1940 au retour victorieux des armées du Reich. Dès 1942, la population est invitée à passer à la mairie pour faire rectifier l'État-Civil des familles. Le village est récalcitrant et l'opération durera plus de deux ans. Mais, bon gré, mal gré, un jour ou l'autre, il faut bien déclarer une naissance, demander un acte d'État-Civil, ou autres formalités, ne serait-ce que pour les bons de ravitaillement. Les prénoms des nouveaux-nés ne seront acceptés que s'ils sont conformes à la nouvelle règle : Andréas, Maria, Monika, Frantz, Gabriella, etc.… Pour les autres habitants, peu de prénoms changeront mais l'occupant ne veut pas de Roger, ni d'Yvon ou René. Si la personne possède plusieurs prénoms, par exemple H. Roger, Paul, André, elle s'appellera H. Paul, Andréas et B. Marie Juliette deviendra B. Maria (Juliette à la trappe !).



**Wie soll unser Neugeborenes heißen?**

**Elsässische Vornamen aus dem 14. Jahrhundert —**

Wie hießen also unsere Vorfahren vor 500 Jahren? Die am häufigsten vorkommenden Männernamen sind: Albrecht, Anselm, Berchtold oder Berthold, Bernhard, Brunig, Burkhart, Dietrich oder Dieter, Dieprecht, Dietmar, Dankwart, Ehrhart, Erbo, Friedrich, daneben die Formen Fritschemann und sogar schon Fritz, Frize geschrieben, Gerbot, Gerhart, Gottfried, Gunther, Heinrich und die vielen Nebenformen Heintz, Heitz, Hetzel, Hugo oder Hugemann und Hugelin, Hartlieb, Hartung, Hadebrecht, Hermann, Heilferich, Ingram, Kunzo oder Küntzel, Konrat oder Kunrat, Luzo oder Luze (von Lutfried), Lauwelin, Ludewig, Ludemann, Markwart, Mechtfried, Otto, Oberlin, Reiner, Richart, Richwin, Rienolt, Reimbolt, Rugelin, Rudolf, Rülin, Rudeger, die elsässische Form für den normannischen Namen Roger (diese Form sollte bei uns an Stelle des in unserem Sprachgebiet doppelsinnigen Rüdiger treten), Simund, Sifried und Siefert, Sigelin, Siegwalt, Ulrich, Volmar, Volrat, Voltz, Walter, Werner, Werlin (Abkürzung von Oberlin), Wolfram, Wiegand, Wirich, Wolf und Wölfelin.

Die Frauennamen sind vertreten durch: Berchta, die alte Form für Berta, Adelheid, Gerin, Gertrud, Hedwig, Helwig, Hilterun, Junta, Ludgardis, Mechthilde.

Wir könnten diese Liste noch beliebig verlängern; indessen kam es uns nur darauf an, zu zeigen, daß diese Namen in unseren Dörfern beheimatet sind und nicht von irgendwoher eingeführt wurden.

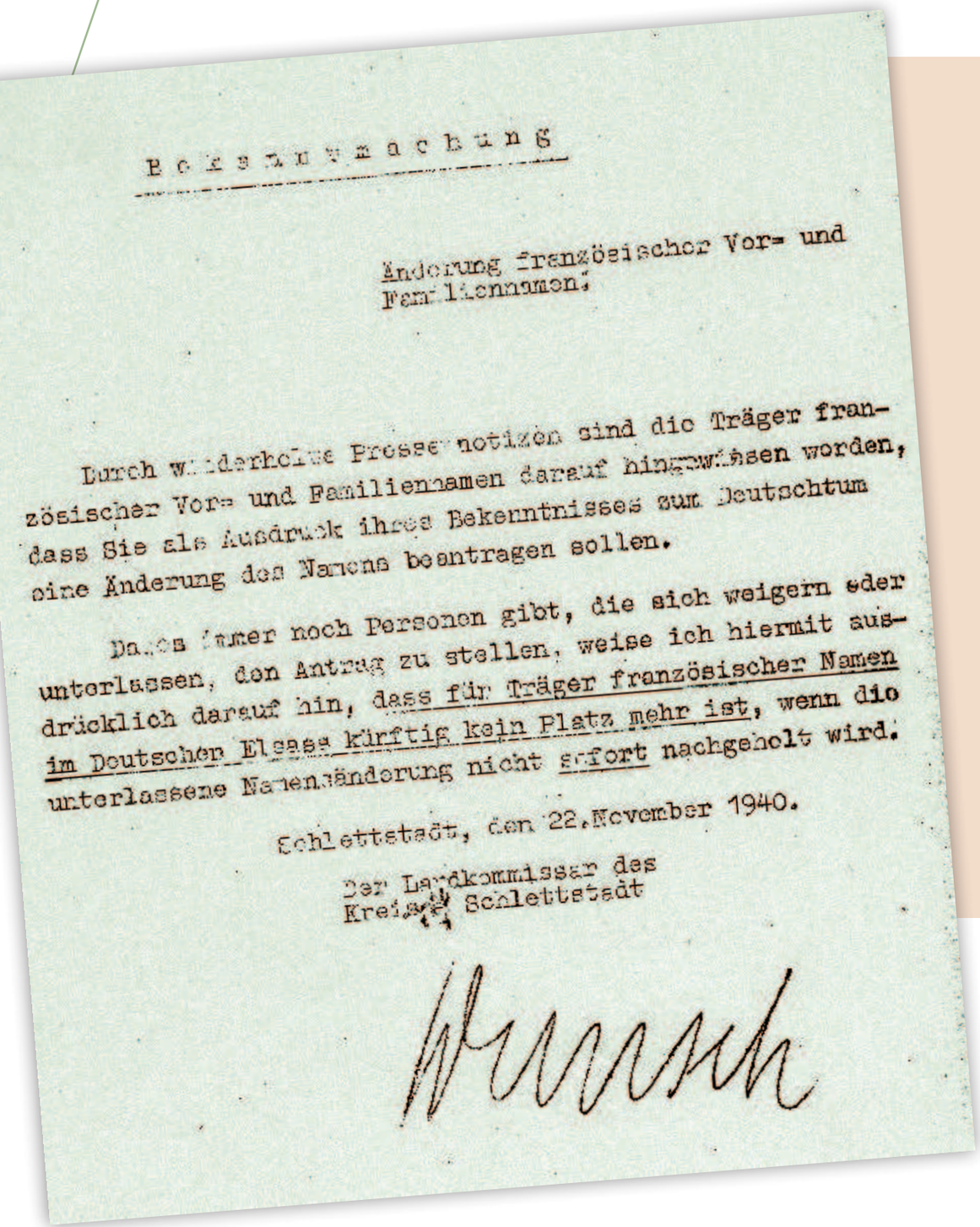
Warum sollten unsere Kinder nicht wieder Namen tragen, die hier bei uns im besten Sinne des Wortes bodenständig sind?

Dr. Fritz Eyer.

Rosalie ne devait pas plaire non plus ! L. Rosalie s'appellera L. Maria. Par contre, aucun prénom n'est agréé pour Valentin, Yvon, René. Le nom restera malgré sa consonance peu germanique et le prénom deviendra… Robert( ?). Un certificat de « Namensänderung » (nouveau nom) authentifiera le changement effectué. Ces certificats seront établis par le « Landkommissar » (l'équivalent du Sous-Préfet) de Sélestat. Une mention marginale portant le nouveau nom sera porté au registre d'État-Civil par le secrétaire de mairie. Ce n'est pas pour autant que les gens perdent leurs habitudes et on trouvera des signatures au bas d'actes de naissance, faites par le père, qui écrit encore son nom à la française en 1943. Le sens de certains changements peut nous échapper. Ainsi Francine Irène GRIFFON qui gardera ses deux prénoms (même Francine) et deviendra ENTZMANN. On trouvera ci-après les noms usuels de Fouchy et leur nouvelle dénomination éventuelle. Signalons toutefois que les noms ont repris leur orthographe francisée après la guerre, mais les registres d'État-Civil de 1941 à 1944 ne porteront aucune mention marginale rectificative. L'administration française s'est donné moins de mal que l'occupant !

♦ *« Comment doit s'appeler notre nouveau-né ? ». La presse officielle suggère une liste de « prénoms alsaciens » du XIVe siècle !*

Noms inchangés : ADRIAN, ANTZENBERGER, DIETRICH, DILLENSEGER, HUMBERT, HUMMEL, MEYER, JENNY, SPIESS, VALENTIN, ZIMMERMANN, GEIGER.
En ce qui concerne LEGRAND, nom porté par plusieurs familles du village, il n'a pu rester LEGRAND (mais avec la prononciation de LÉGRAND) que grâce à la persuasion du voisin du secrétaire de mairie, François LEGRAND, qui a mis en avant le nombre de membres de sa famille qui ont versé leur sang (morts ou blessés) en portant ce nom au cours de la Première Guerre Mondiale. Il a su être convaincant.



Bekanntmachung

Änderung französischer Vor- und Familiennamen.

Durch wiederholte Presse notizen sind die Träger französischer Vor- und Familiennamen darauf hingewiesen worden, dass Sie als Ausdruck ihres Bekenntnisses zum Deutschtum eine Änderung des Namens beantragen sollen.

Da es immer noch Personen gibt, die sich weigern oder unterlassen, den Antrag zu stellen, weise ich hiermit ausdrücklich darauf hin, dass für Träger französischer Namen im Deutschen Elsass künftig kein Platz mehr ist, wenn die unterlassene Namensänderung nicht sofort nachgeholt wird.

Schlettstadt, den 22. November 1940.

Der Landkommissar des
Kreises Schlettstadt

Noms ayant changé :

| *Anciens noms :* | *Noms germanisés :* |
|---|---|
| AIME | EHME |
| BRUNETTE | BRÜNERT |
| CHOTEL | SCHÖTTEL |
| COLLIN | KOLLING |
| CUNIN | KÜNNING |
| DELACÔTE | DELLKOTT |
| DEYBRE | DEYBER |
| DIETTE | DIETER |
| DOERLER | DORLER |
| FORCHARD | FORCHHARDT |
| GUIOT | GIOLD |
| HESTIN | HESTING |
| JACQUOT | JÄGLE |
| LANGLAUDE | LANGLAND |
| LASSIAT | LASSER |
| MAIRE | MEER |
| MARCHAL | MARSCHALL |
| MASSON | MASSUNG |
| PERRIN | PERRING |
| PHILIPPE | PHILIPP |
| TOUSSAINT | TUSSING |
| VERDUN | VIRTEN |
| VERNIER | WERNER |

♦ *Cette circulaire du 22.11.1940 précise qu'il n'y aura dorénavant plus de place dans l'Alsace allemande pour les porteurs de noms français !*



Le dix mai mil neuf cent trente-six
deux heures
est né
Yvonne Marie Elisabeth
Deybre
du sexe féminin
de Léonard Deybre, né à Touchy, le
dix mai mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf, cultivateur,
et de Marie Lise Fauquet, née à Touchy, le trente-septembre
mil neuf cent dix, sans profession, son épouse, domici-
liés au lieudit Noiseux à Touchy
Dressé le dix mai mil neuf cent trente-six
heures
sur la déclaration des
père
qui, lecture faite, a signé avec Nous, Paul Humbert, Maire de Touchy,
Léonard Deybre
Humbert

N° 5
Naissance
C
Yvonne Marie Elisabeth
Deybre
Gruba, den 6 April 1948
Standesamt
Eintragung in das Geburtenregister
Tschirstadt vom 19. September 1940
Nr. 54 D
Deybre
Der Standesbeamte
Brandberger

Marie le 7 mai 1960
à Touchy
avec Archi-Joseph Bonnet
Acte N° 3
Humbert

♦ *Mention dans l'état-civil. Quand DEYBRE, jugé trop français, devient DEYBER.*

NAMENSÄNDERUNG

Genehmigungsurkunde

Der/~~Die~~ Yvon Renatus VALENTIN,

geb. am 24.3.1936 in Gruba,

wohnhaft in Gruba,

führt auf Grund
der dritten Anordnung des Chefs der Zivilverwaltung im Elsaß
zur Wiedereinführung der Muttersprache vom 16. 8. 1940
(Änderung französischer Vor- und Familiennamen)
künftig den Namen

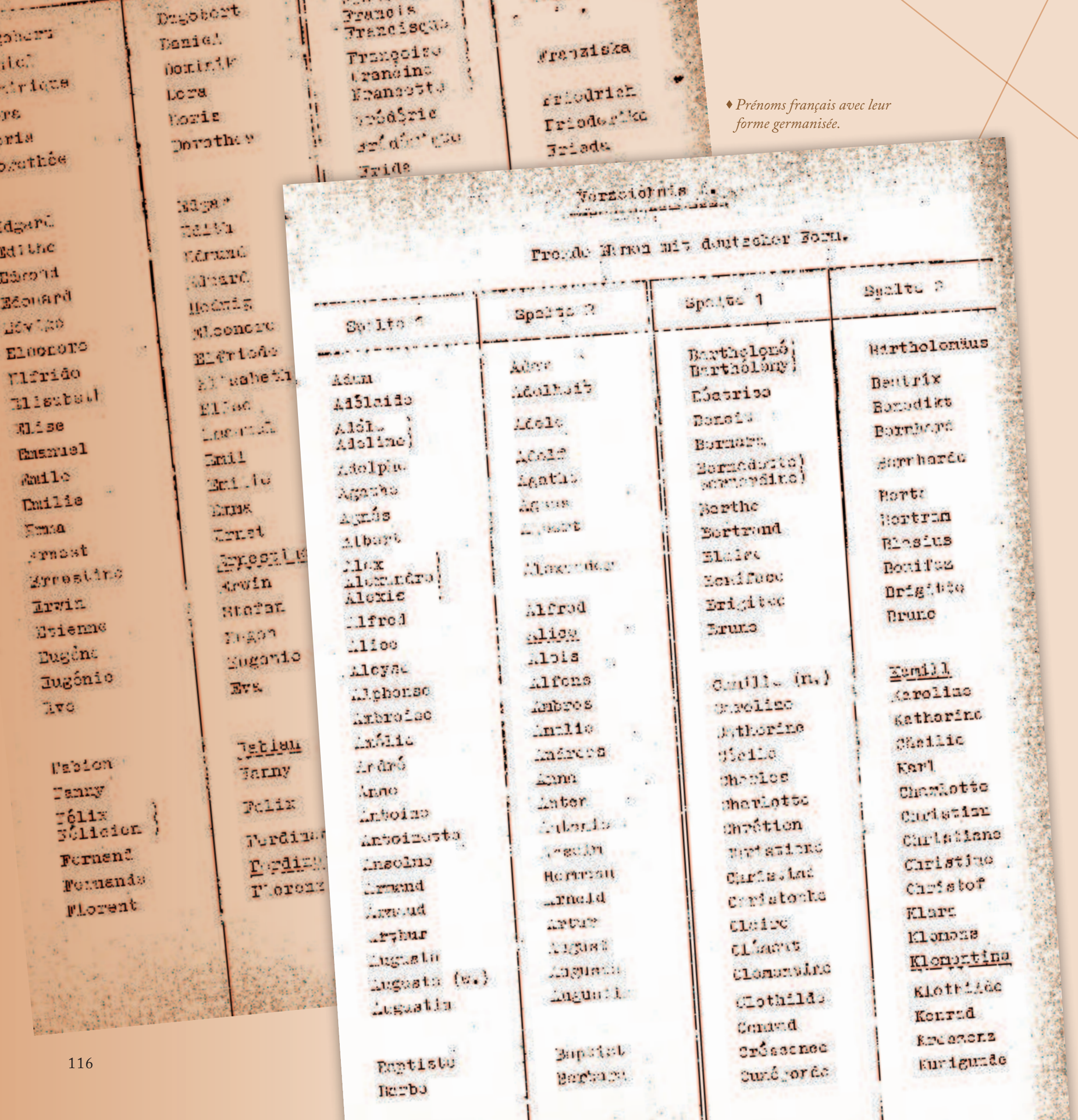
Robert VALENTIN.

Schlettstadt, den 3. Dezember 1941.

Der Landkommissar

T. S.

♦ *Certificat de changement de nom de Yvon-Robert VALENTIN.*



♦ *Prénoms français avec leur forme germanisée.*

♦ *Prénoms français sans forme allemande, donc indésirables.*



# *La Hitlerjugend*

**Comme le traduit bien Jean-Laurent VONAU :**

« Dans le cadre de l'endoctrinement visant à assimiler la population alsacienne au Reich, chaque groupe social ou catégorie socioprofessionnelle (enfants, jeunes gens et jeunes filles, étudiants, mères de familles, fonctionnaires, paysans, artisans et commerçants …) était soumis à une organisation particulière. »

**La jeunesse alsacienne fut bien sûr une cible privilégiée. Garçons et filles, dans le cadre respectif de la « Hitlerjugend » et du « Bund Deutscher Mädel », B.D.M. (Union des jeunes filles Allemandes), furent fortement encouragés à adhérer « librement » à ces organisations, avant que l'affiliation aux Jeunesses Hitlériennes ne fut rendue obligatoire pour tous les jeunes de 10 à 18 ans, le 2 Janvier 1942.**

**Nombre de jeunes gens et jeunes filles ayant vécu cette expérience ont encore pu livrer leurs témoignages. Comme d'habitude, les souvenirs d'Antoine FUCHS, le Villois, se révèlent précis et abondants :**

« Quand les Allemands ont traversé le Rhin, ils avaient l'intention de nous germaniser dans les plus brefs délais en nous imposant leur parti unique et toute l'organisation qui régnait chez eux depuis 1933 (…). Dès juillet 1940, la hiérarchie de toutes les structures du parti était en place. Il fallait en premier embrigader la jeunesse de 10 à 14 ans dans le « Jungvolk », les adolescents de 14 à 18 ans dans la « Hitlerjugend » et pour les filles, les « Jungmädel » de 10 à 14 ans et le B.D.M. « Bund Deutscher Mädel » pour les 14 à 18 ans. Les responsables de l'arrondissement de Sélestat, le « Bannfürher », un certain KAST, parachuté allemand, n'eurent pas grand peine à trouver un responsable pour le canton de Villé, un certain jeune homme de Thanvillé, bien vite rodé à la propagande nazie et se présentant souvent avec son protecteur. A Villé, le responsable de la création de la HJ fut Hans SCHERM, dont le père d'origine allemande avait trouvé épouse dans le bourg après la Grande Guerre.




♦ « *De la jeunesse hitlérienne à l'officier de la troupe : ton chemin !* »



Au mois d'août, les gens de 14 à 18 ans furent convoqués par l'appariteur, avec l'obligation de se présenter à la première réunion en vue de la création de la HJ, ceci en la maison Mathieu BADER, réquisitionnée pour la circonstance. Le rassemblement, à l'arrière de la synagogue et dans la cour, de ces jeunes adolescents explosifs en attendant l'ouverture du local, provoqua du chahut et même une bataille entre deux camps avec des pierres du ballast de la voie ferrée toute proche. Quelques vitres en firent les frais. La porte s'ouvrit et apparut cet élu du Führer, moulé dans un uniforme flambant neuf paré d'insignes et d'un petit poignard qui lui avaient été remis lors d'un bref stage en Allemagne. Il nous salua par un vibrant salut hitlérien, nous exprima sa joie de vivre et de participer à ces temps héroïques où tous les Allemands de race seront rassemblés pour former une grande nation de haute culture, et si jamais l'un d'entre nous était encore dans le doute ou croyait encore au retour des troupes françaises, qu'il aille jeter un coup d'œil au pont enjambant la voie ferrée à Sélestat… Là il verrait les passages des convois militaires roulant vers la France occupée… Il devra alors se dire que plus jamais ce qui avait été conquis par nos troupes ne serait restitué.. La seconde réunion avait été fixée à l'ancienne école des garçons, le salon BADER étant trop étroit. Ce dernier allait servir de dépôt pour les nombreux livres français collectés dans le canton et destinés à la destruction. « *Hinaus mit dem welschen Plünder* » était la devise. Cette réunion était destinée à présenter la nouvelle section au supérieur de Sélestat avec son protégé de Thanvillé. Ils tardaient à arriver. Un jeune connaissant bien le quartier épiait leur arrivée et fit sauter les fusibles de l'éclairage, plongeant la maison dans l'obscurité. On dut recourir à un électricien qui, en ouvrant la porte dans le noir, lança un « *Salut bisamme !* », ignorant ces laquais du nazisme rassemblés, touchés en plein dans leur idéal au moment où toutes les entrées des bâtiments officiels portaient la mention « *Der deutsche Gruss ist Heil Hitler* » (*Le salut allemand est Heil Hitler*). Ces réunions, en général hebdomadaires, étaient animées par SCHERM qui avait trouvé trois ou quatre acolytes, chargés des jeunes de 10-14 ans, de le représenter pour nous assommer de la pensée nazie, essayant de nous gagner à leur cause, nous bourrant le crâne de l'hymne national et de l'agressif chant du parti et des chants belliqueux de l'armée. Les exercices militaires et sportifs ainsi que l'entraînement à la marche étaient également au programme. Ces 4 ou 5 bonzes étaient les seuls à porter l'uniforme réglementaire, les soumis ne portant que le brassard au svastika inscrit dans un dessin géométrique, ceci pendant les réunions et sorties. Une première sortie eut lieu en septembre au Col d'Urbeis. Passant les villages au pas, le chef nous lança : « *Ein Lied !* » (*Une chanson !*) et entonna « *Kamerad, nun heißt's marschieren ins Feindesland hinein* » (*Camarade, maintenant nous marchons vers le pays ennemi*). Dans un pré au bord de la route, près de Fouchy, on voyait encore la tombe provisoire d'un soldat français. Mais le but de la sortie était le Col d'Urbeis, près duquel nous devions nous recueillir dans un petit cimetière où reposaient une centaine de soldats allemands avec, au milieu d'eux, un Obertleutnant. La seconde sortie nous a menés jusqu'au Champ du Feu. A part l'idéologie, c'était une rencontre entre copains pour se défouler et faire du sport. En 1941, le nouvel Ortsgruppenleiter NEUHAUSER, nazi fanatique, nous rendit visite lors d'une réunion. Il alla très loin dans sa harangue, niant même l'autorité parentale en nous recommandant de nous laisser conduire que par les instances du parti. Au sein de notre formation, il y en avait un qui s'occupait uniquement du service de sécurité et des informateurs, le fameux SD (Sicherheits Dienst).

## *« Salut bisamme ! »*




♦ *Carte d'appartenance de René KUHN à la Jeunesse Hitlérienne. Le verso restera vierge de tout tampon attestant sa participation aux activités...*

♦ *Réunion et défilé du 28.09.1941 à Sélestat. La Hitlerjugend de l'arrondissement est évidemment de la partie.*



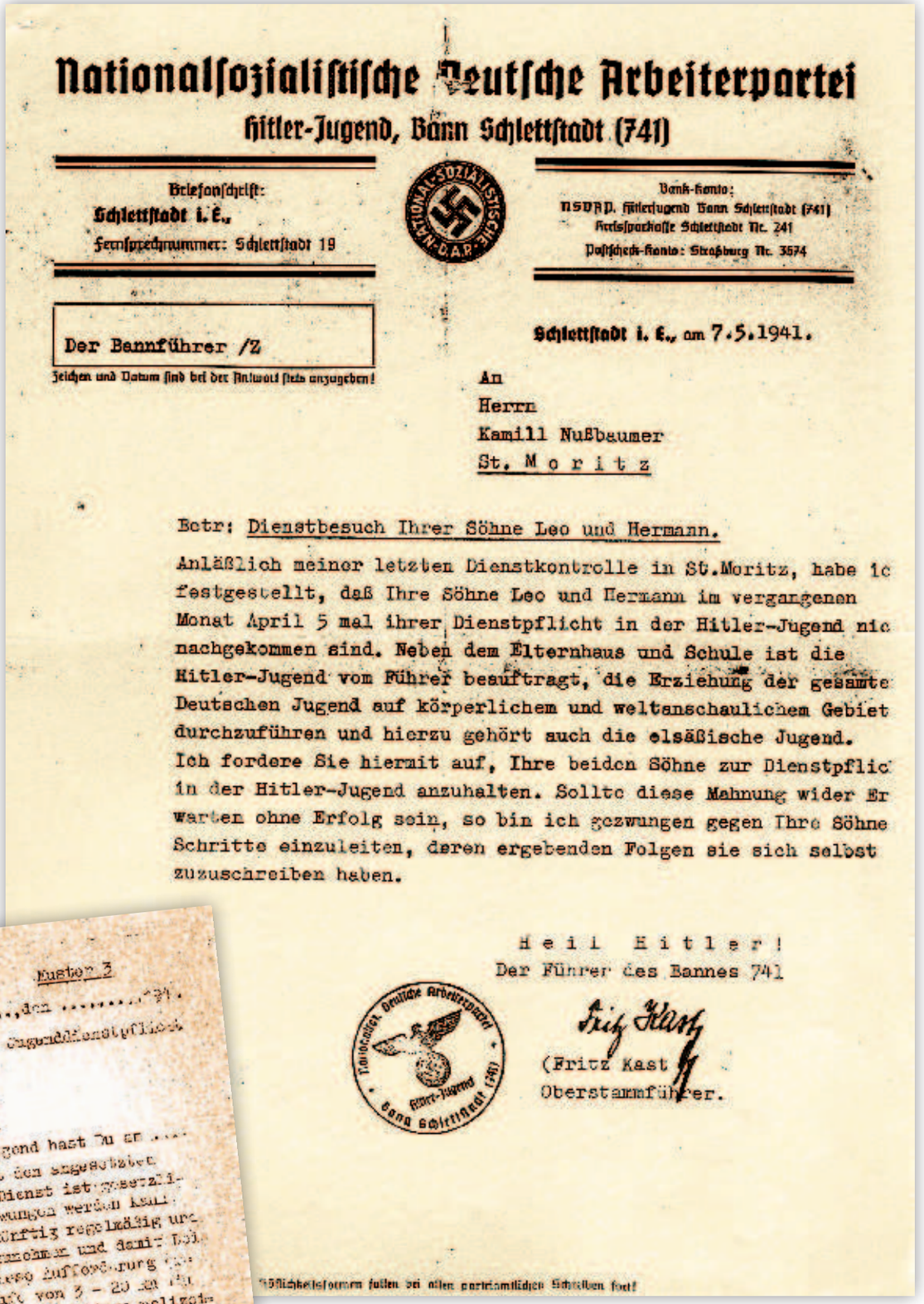


Les dirigeants ont même organisé une rencontre à Villé avec une délégation de la HJ de Bruchsal en Bade, pour nous démontrer l'efficacité de l'organisation outre-Rhin. Il y avait fanfare et fanion, et un petit orchestre mixte qui se produisit dans la salle de l'Hôtel « A la Ville de Nancy ». Naturellement, la HJ devait toujours être présente lors des séances de propagande dirigées par les bonzes de l'Ortsgruppenleiter. L'on y montrait en premier la Wochenschau (les actualités de la semaine) et des films racistes. En 1941, en raison de sa santé défaillante(il mourut peu après), SCHERM fut remplacé par un jeune instituteur badois. Lors de démonstrations sportives et militaires sur l'ancienne Place des Sports (act. EUROLUX), il y avait entre autres au programme le lancer de grenades à manche factices, en bois ferré aux extrémités. Il se postait pour constater la distance et le point d'impact du lancer. Il arrivait que plusieurs jeunes lançaient en même temps et, ce que tous ou presque souhaitaient, finit par arriver : coup au but ! Notre bonhomme tomba à la renverse, la lèvre fendue d'où s'écoulait un filet de sang. En se relevant, crachant quelques fragments de dent, il s'écria : « *Weitermachen !* » (*Continuez !*) C'était là un exemple d'endurcissement provoqué par la fanatisation imprégnée dans ces instructeurs « *Hart wie Kruppstahl* » (*Dur comme de l'acier Krupp)* disait le Führer. De toute manière, la HJ de Villé est toujours restée à un stade peu évolué, comparée à celle des grandes villes d'Alsace où elle paradait au grand complet. Déjà certains des jeunes avaient trouvé un emploi en Bade-Wurtemberg en remplacement des soldats allemands mobilisés. L'incorporation de force des jeunes Alsaciens, d'abord dans le RAD, puis dans la Wehrmacht, mobilisa aussi progressivement les fidèles de la première heure…

**Mêmes impressions à Urbeis, relatées par René DESCHAMPS et Pierre SCHRAMM :**

« Au cours du mois de décembre 1940, les jeunes garçons du village, de 6 ans jusqu'à 17 ans sont convoqués Place de la Mairie. Cette première réunion est dirigée par 3 jeunes hommes habillés en tenue de la Hitlerjugend avec poignard à la ceinture : un jeune du village, un autre de Thanvillé et François ZAPF, fils aîné de notre instituteur, nazi convaincu qui fit, entre autres, expulser le curé COMONT. Pour commencer, le local a ramassé les bérets

que les gamins portaient à l'époque, il les déchira à coup de poignard et les jeta dans le soupirail de la cave de la mairie. Le béret était défendu et considéré comme un symbole de la France. Les effectifs ont ensuite été répartis en deux groupes : les 6-11 ans et les 12-17 ans. Ces réunions avaient pour obligation d'apprendre à chanter, de marcher au pas, de pratiquer toutes sortes de sports et d'apprendre à devenir de solides piliers du système hitlérien, un avant-goût d'une future vie de soldat. A Urbeis, les parents n'ont jamais accepté l'achat de tenues, pourtant souhaitées par les trois acolytes. Puis tout change lorsque nos trois personnages sont incorporés dans le RAD, pour lequel ils se sont portés volontaires pour un an. La Hitlerjugend se volatilise, les jeunes garçons d'Urbeis reprennent leur vie difficile des temps de guerre.



Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei
Hitler-Jugend, Bann Schlettstadt (741)

Briefanschrift: Schlettstadt i. E., Fernsprechnummer: Schlettstadt 19

Bank-Konto: NSDAP. Hitlerjugend Bann Schlettstadt (741) Kreissparkasse Schlettstadt Nr. 241 Postscheck-Konto: Straßburg Nr. 3674

Der Bannführer /Z

Zeichen und Datum sind bei der Antwort stets anzugeben!

Schlettstadt i. E., am 7.5.1941.

An
Herrn
Kamill Nußbaumer
St. M o r i t z

Betr: Dienstbesuch Ihrer Söhne Leo und Hermann.

Anläßlich meiner letzten Dienstkontrolle in St.Moritz, habe ic festgestellt, daß Ihre Söhne Leo und Hermann im vergangenen Monat April 5 mal ihrer Dienstpflicht in der Hitler-Jugend nic nachgekommen sind. Neben dem Elternhaus und Schule ist die Hitler-Jugend vom Führer beauftragt, die Erziehung der gesamte Deutschen Jugend auf körperlichem und weltanschaulichem Gebiet durchzuführen und hierzu gehört auch die elsäßische Jugend. Ich fordere Sie hiermit auf, Ihre beiden Söhne zur Dienstpflic in der Hitler-Jugend anzuhalten. Sollte diese Mahnung wider Er warten ohne Erfolg sein, so bin ich gezwungen gegen Ihre Söhne Schritte einzuleiten, deren ergebenden Folgen sie sich selbst zuzuschreiben haben.

H e i l H i t l e r !
Der Führer des Bannes 741

Fritz Kast
(Fritz Kast)
Oberstammführer.

Deutsches Jungvolk in der Hitler-Jugend Bann Schlettstadt (741)

Abkürzungsformen fallen bei allen parteiamtlichen Schriften fort!

Der Polizeipräsident
Abt. Bürgerpflichten

Kusten 3

..., den ... 19..

Durchführung der Jugenddienstpflicht

An
.....
.....
.....

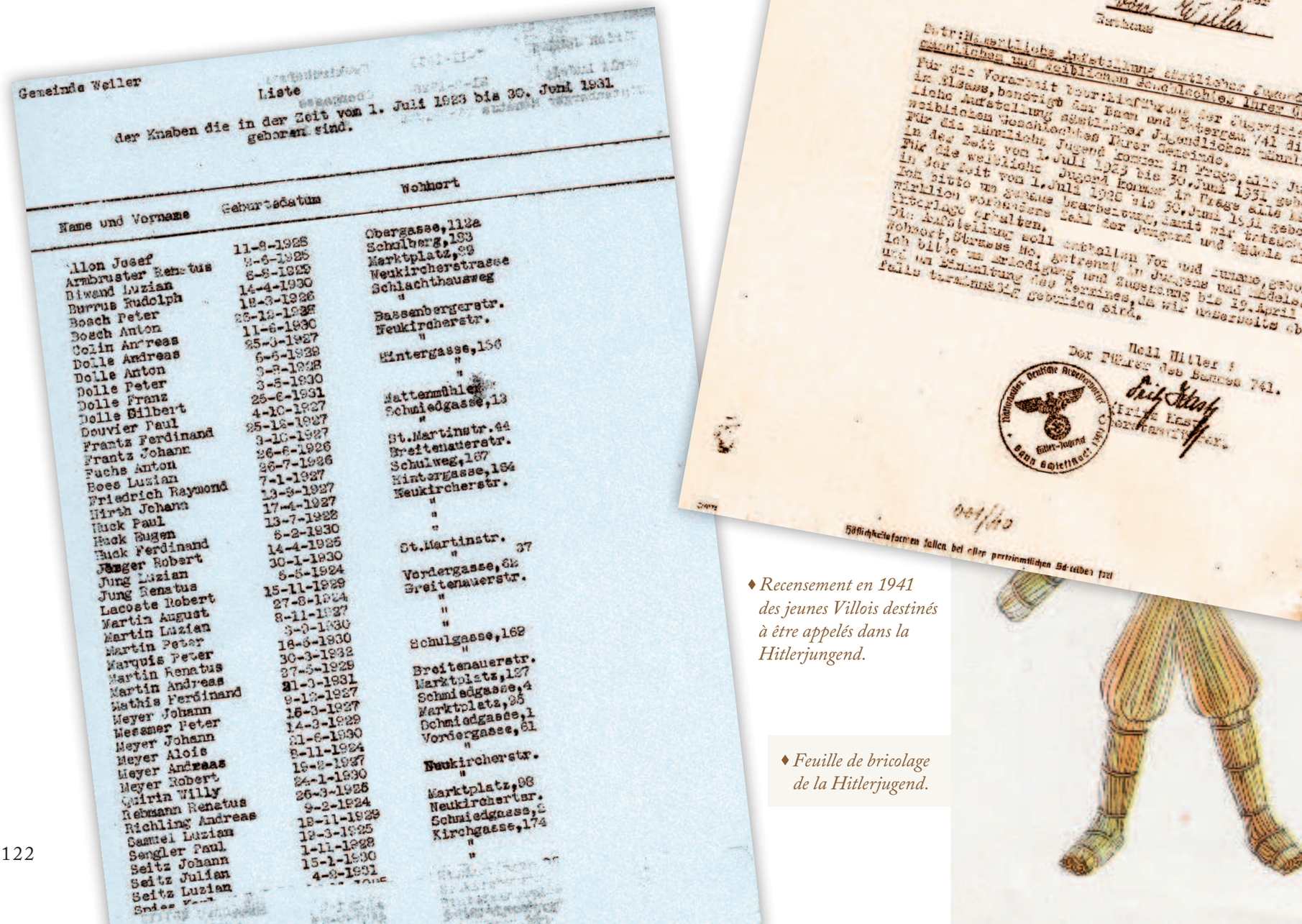
Nach Mitteilung des Bannführers der Hitler-Jugend hast Du an ..... ungerechtfertigt den angesetzten HJ-Dienst versäumt. Die Teilnahme an der HJ-Dienst ist gesetzliche Pflicht, deren Erfüllung polizeilich erzwungen werden kann. Ich fordere Dich deshalb eindringlich auf, künftig regelmäßig und pünktlich an den angesetzten HJ-Dienst teilzunehmen und damit Deiner Jugenddienstpflicht zu genügen. Falls diese Aufforderung folglos sein sollte, werde ich eine Geldstrafe von 3 – 20 M (in jeden Fall der Versäumnis gegen Dich aussprechen, weitere polizeiliche Maßnahmen (Vorführung zum Monat, Einsperrung) behalte ich mir vor.

♦ *Lettre d'avertissement adressée le 07.05.1941 à Camille NUSSBAUMER de Saint-Maurice concernant l'absence répétée (5 fois !) de ses fils Léo et Hermann aux réunions de la Hitlerjugend.*

♦ *Modèle de formulaire adressé aux jeunes ayant raté une réunion de la HJ. Ceux-ci sont menacés de 3 à 20 Marks d'amende, voire d'emprisonnement.*

**Quelques réflexions steigeoises amenées par Michel MANGIN :**

« D'emblée la jeunesse fut embrigadée dès l'âge de 6 ans. On séduisait les enfants en leur faisant miroiter le prestige de l'uniforme avec poignard, ceinturon et baudrier pour les garçons, petite jupe bleue, corsage blanc pour les fillettes. De nombreuses réunions étaient organisées. Pour séduire le petit monde, on les faisait beaucoup chanter. Au vieux répertoire allemand s'ajoutèrent des chants martiaux nazis ; le salut hitlérien était obligatoire et le sport devint aussi à l'honneur. A 10 ans, les filles devenaient « Jungmädel », les garçons entraientdansles« Jungvolk ». A 14 ans, c'était l'entrée dans le BDM pour les filles et la Hitlerjugend pour les garçons. Pendant la guerre, ils recevaient déjà une formation paramilitaire, ce qui facilitera leur enrôlement dans le service du travail (RAD) puis dans la Wehrmacht. »



Gemeinde Weiler

Liste

der Knaben die in der Zeit vom 1. Juli 1923 bis 30. Juni 1931 geboren sind.

| Name und Vorname | Geburtsdatum | Wohnort |
|---|---|---|
| Allon Josef | 11-8-1926 | Obergasse,112a |
| Armbruster Renatus | 8-6-1925 | Schulberg,133 |
| Biwand Luzian | 6-8-1929 | Marktplatz,29 |
| Burrus Rudolph | 14-4-1930 | Neukircherstrasse |
| Bosch Peter | 18-3-1926 | Schlachthausweg |
| Bosch Anton | 25-12-1925 | " |
| Colin Andreas | 11-6-1930 | Bassenbergerstr. |
| Dolle Andreas | 25-3-1927 | Neukircherstr. |
| Dolle Anton | 6-6-1929 | " |
| Dolle Peter | 3-8-1928 | Hintergasse,156 |
| Dolle Franz | 3-5-1930 | " |
| Dolle Gilbert | 25-6-1931 | " |
| Douvier Paul | 4-10-1927 | Mattenmühle |
| Frantz Ferdinand | 25-12-1927 | Schmiedgasse,13 |
| Frantz Johann | 3-10-1927 | " |
| Fuchs Anton | 26-6-1926 | St.Martinstr.44 |
| Boes Luzian | 26-7-1926 | Breitenlatterstr. |
| Friedrich Raymond | 7-1-1927 | Schulweg,167 |
| Hirth Johann | 13-8-1927 | Hintergasse,164 |
| Huck Paul | 17-4-1927 | Neukircherstr. |
| Huck Eugen | 13-7-1928 | " |
| Huck Ferdinand | 6-2-1930 | " |
| Jäger Robert | 14-4-1925 | St.Martinstr. |
| Jung Luzian | 30-1-1930 | " 37 |
| Jung Renatus | 6-5-1924 | Vordergasse,62 |
| Lacoste Robert | 15-11-1929 | Breitenauerstr. |
| Martin August | 27-8-1924 | " |
| Martin Luzian | 8-11-1927 | " |
| Martin Peter | 9-8-1930 | " |
| Marquis Peter | 18-6-1930 | Schulgasse,162 |
| Martin Renatus | 30-3-1932 | " |
| Martin Andreas | 27-5-1929 | Breitenauerstr. |
| Mathis Ferdinand | 31-3-1931 | Marktplatz,127 |
| Meyer Johann | 9-12-1927 | Schmiedgasse,4 |
| Messmer Peter | 16-3-1927 | Marktplatz,35 |
| Meyer Johann | 14-2-1929 | Schmiedgasse,1 |
| Meyer Alois | 21-6-1930 | Vordergasse,61 |
| Meyer Andreas | 8-11-1924 | " |
| Meyer Robert | 19-8-1927 | Neukircherstr. |
| Quirin Willy | 24-1-1930 | " |
| Rebmann Renatus | 26-3-1925 | Marktplatz,96 |
| Richling Andreas | 9-2-1924 | Neukirchertar. |
| Samuel Luzian | 18-11-1929 | Schmiedgasse,6 |
| Sengler Paul | 12-3-1925 | Kirchgasse,174 |
| Seitz Johann | 1-11-1928 | " |
| Seitz Julian | 15-1-1930 | " |
| Seitz Luzian | 4-8-1931 | " |

Nationalsozialistische Deutsche Arbe

Hitler-Jugend, Bann Schlettstadt (741)

Briefanschrift: Schlettstadt i. E.,

Fernsprechnummer: Schlettstadt 19

Der Kameradschaftsführer II/

Schlettstadt i. E., am 23.

An den Herrn Bürgermeister

Betr: Namentliche Aufstellung [illegible]

Für die Vorarbeit [illegible]

Heil Hitler!

Der Führer des Bannes 741.

♦ *Recensement en 1941 des jeunes Villois destinés à être appelés dans la Hitlerjungend.*

♦ *Feuille de bricolage de la Hitlerjugend.*


SPIELZEUG DER
HITLER-JUGEND
NUMMER 227-229 / 43 / 40
WERKBLATT DER
HITLER-JUGEND
BLATT 40: BAUER UND TIERE AUS STROH
Für die Strohtiere wird Roggen- oder Weizenstroh, wenn möglich ungedroschen oder handgedroschen, verwendet. Maschinengedroschenes Stroh ist zu meiden, denn es ist gespalten und bricht außerdem beim Arbeiten an all den geknickten Stellen. Das Stroh muß vorbereitet werden, und zwar wird es von den losen Schutzblättern befreit, dann werden die Knoten herausgeschnitten, und zuletzt wird es eingeweicht. Im kalten Wasser braucht es einige Stunden, bis es weich und geschmeidig ist, steht aber heißes zur Verfügung, so kann bald mit der Arbeit begonnen werden.
STROHMANN:
Ein Bündel Halme, doppelt so lang wie der Körper des Strohmannes und von halber Kopfstärke, wird in der Mitte umgebogen und der Kopfgröße entsprechend abgebunden (1). Die Arme (2) werden eingeschoben und abgenäht (3). Sodann werden die Halme geteilt und die Beine abgenäht;

# *Les expulsions*

**La répression nazie ne s'est pas limitée, si l'on peut dire, aux amendes et internements à Schirmeck. On ne peut passer sous silence les expulsions opérées par le régime à la demande ou avec la complicité des Ortsgruppenleiter. Parmi ceux-ci, et nous l'avons déjà évoqué, certains se montraient très actifs, d'autres n'ont jamais accepté ce principe. Dans la masse des exilés, on peut en distinguer de deux ordres :**

**Furent transplantées en Allemagne, ou la partie annexée de la Pologne, les familles des réfractaires insoumis et évadés, VONAU signale la circulaire du 20.08.1943 instaurant cette transplantation. Le 1er Octobre 1943, 3 543 personnes furent ainsi déplacées avec 30 kg de bagages chacune. Il ajoute : « *Désormais prévalait la responsabilité généralisée de la famille, la « Sippenhaftung ». Les parents, les oncles, les tantes, les cousins et même les parents adoptifs étaient tenus pour responsables de l'évasion ou de la désertion de l'un des leurs* ». Cette menace fut pour beaucoup dans l'acceptation par les jeunes Alsaciens de leur incorporation de force dans la Wehrmacht. De nombreux témoignages attestent encore aujourd'hui que nombre de jeunes gens renoncèrent à passer la frontière devant cette crainte de l'exil. On relira dans l'annuaire 1995 de la SHVV le récit de Joseph KUHN, caché à Triembach-au-Val dans la maison familiale pour échapper à l'incorporation de force. Après de nombreux interrogatoires et perquisitions infructueux pour tenter de confondre ses proches, ceux-ci échappèrent de justesse à l'expulsion à la fin de 1943.**

**Dans le cadre de sa politique affichée de purification ethnique, l'autorité nazie demande à ses sbires, en particulier les Ortsgruppenleiter, de constituer des listes d'habitants ou de familles devant être expulsés pour différentes raisons, résumés par le terme « asociaux ».**
**Une circulaire du 27.03.1942 ordonnait d'ailleurs le recensement des « groupes ethniques », probablement en vue de leur expulsion. Etaient ainsi recherchés : « *les asociaux, juifs, nègres, tziganes, mongols, slaves et roumains ainsi que leurs métis* ».**

**Ces expulsions restent dans le souvenir des témoins.**
**Nous évoquerons dans un chapitre séparé le sort de la communauté juive.**

**Antoine FUCHS :**

« Dans beaucoup de villages, les Ortsgruppenleiter étaient les dénonciateurs pour l'expulsion des marginaux, des familles francophiles, d'anciens déserteurs de l'armée impériale, des gens qui avaient fait des difficultés en 1918 à des ressortissants allemands (…). L'épuration prônée par le Gauleiter allait être mise en œuvre dans toute l'Alsace. A Villé même, tôt le matin, les familles désignées par l'autorité nazie étaient réveillées par des policiers et mises en demeure de se tenir prêtes, sans délai, pour être expulsées avec quelques bagages et une petite somme d'argent. Leurs biens étaient confisqués par l'Etat pour, par la suite, être mis en adjudication, comme ceux des Juifs, en tant que « Volks und Reichsfeindliches Vermögen » (Biens de personnes hostiles au peuple et au Reich).
Les familles VONDERSCHER, WACH, BEYER et les époux WOLFER figurent parmi les malheureux. Cette mesure inhumaine touchait des personnes de toute la vallée, dont un grand nombre à Breitenbach. Le prétexte n'était pas exclusivement la francophilie, mais aussi les marginaux, les asociaux, les braconniers, des gens qui avaient des démêlés avec la justice, même avant l'arrivée des Allemands. Après un périple mouvementé, ils se sont réfugiés dans le Sud-Ouest de la France. »

**Ces familles étant jugées irrécupérables, il était inutile de les transplanter dans le Reich. Inutile de préciser aussi que les petits coqs nazis locaux profitaient de ces circonstances pour apurer leurs inimitiés avec leurs ennemis !**

**Mariette MUNSCHINA née VONDERSCHER, se souvient (témoignage recueilli par Pascale HIRTH) :**

« En décembre 1940, 4 ou 5 familles de Villé ont été expulsées, on pense surtout par raison de vengeance, de jalousie envers les familles considérées comme « deutschfeindlich » ( hostiles à l'Allemagne) ou des espions. D'autres catégories de familles subissaient le même sort, pour être considérées comme étant des vanniers ou des braconniers. Toute ma famille, mes parents et mon frère ont été chassés à 4h30 du matin. Il fallait être parti en une demi-heure. Je me souviens que ma mère s'est rendue au jardin pour chercher un ou deux objets qui lui tenaient à cœur. »

Der Chef der Zivilverwaltung
im Elsaß
- Oberrheinisches Landessippenamt -

Straßburg, den 27. März 42
Pionniergasse 1o.

Nr.: CLSA B 16/42 - Fr/B. -

Rundschreiben.

Errichtung einer Sippenkartei des Elsaßes.

An die Herren Landkommissare und Oberstadtkommissare der Stadt Straßburg, Kolmar und Wilhelmsen.

Für die Volkskörpererforschung benötige ich Unterlagen, aus denen ich Art und Wert der im Elsaß lebenden Sippen feststellen kann. Daraus soll eine Sippenkartei entstehen, die insbesondere statistischen Zwecken dienen soll.

Da zur Zeit eine Gesamterfassung aller im Elsaß lebenden Sippen unmöglich ist, sind vorläufig nur folgende Gruppen festzustellen:

1. Asoziale
2. Juden und Mischlinge,
3. Neger und Mischlinge,
4. Zigeuner und Mischlinge,
5. Mongolen und Mischlinge,
6. Slaven und Mischlinge,
7. Romanen und Mischlinge.

Ich bitte deshalb bei der Feststellung etwa auftretender Zweifel diese mit den Kreisbeauftragten des Rassepolitischen Amtes der Kreisleitung der NSDAP. zu klären und bis zum 1. August 1942 unter Benutzung des anliegenden Fragebogens die Namen der unter die vorgenannten Gruppen fallenden Familien zu melden.

Die Fragebogen sind auf die Richtigkeit durch einen geeigneten Beamten überprüfen und bescheinigen zu lassen.

Die benötigte Anzahl der Fragebogen bitte ich sofort anzufordern. Fehlanzeige ist erforderlich!

Mehrdrucke für die Gemeinden sind angeschlossen.

gez. M a s s o n .

Beglaubigt :

Ministerialsekretär.

♦ *Circulaire du 27.03.1942 demandant le recensement de diverses « races », officiellement pour des « raisons statistiques ».*

C'était le 15 Décembre 1940. Nous sommes partis de la gare de Sélestat, enfermés dans des wagons à bestiaux verrouillés et scellés. Nous ne savions rien de notre destination et on nous avait menacés de travaux forcés dans les carrières si nous revenions avant 30 ans. Finalement, nous avons été dirigés vers Lourdes où nous sommes restés pendant 9 mois. Nous avons logé dans des mansardes, pris nos repas dans des caves. Il fallait parfois partager un œuf à 4 ou manger des betteraves fourragères. Je ne garde pas un très bon souvenir de l'accueil et de notre séjour. C'était une ville qui n'aimait que l'argent et qui aurait pu nous loger plus dignement, considérant le grand nombre d'hôtels qui y existaient déjà. Après Lourdes, nous sommes allés à Saint-Rambert près de Saint-Etienne. Mon père avait souhaité s'y rendre parce qu'il y était passé pendant la Première Guerre. De plus, grâce à son permis moto qu'il avait réussi à garder sur lui, il avait obtenu des papiers lui permettant de quitter Lourdes pour Saint-Rambert. L'accueil n'y fut pas meilleur qu'à Lourdes. Personne ne voulait héberger la famille. Les habitants disaient : « *On ne vous connaît pas, on ne vous veut pas !* » Et puis, seul le père parlait le français. Pendant 4 jours, nous avons couché dans la paille. Il ne restait rien des 200 000 francs emportés. Ma mère était tellement déprimée qu'elle a songé à se suicider. Enfin, nous avons trouvé à nous loger chez la boulangère de Saint-Rambert. Cette femme, d'origine alsacienne, malade et presque mourante, nous a accueillis. Je me souviens que nous avons ramassé des sarments de vigne pour nous chauffer. »

**La famille est rentrée à Villé le 10 Mars 1945 :**

« Trois obus avaient touché la maison (l'actuelle Distillerie VONDERSCHER). Nous avons retrouvé notre chat et une vache. Le chat a survécu en allant probablement se nourrir à l'abattoir tout proche. Notre famille avait gardé la maison d'Albé. Pendant ces années, le vin et le schnaps avaient été volés, ainsi que les objets de valeur. Quant aux meubles, ils avaient été vendus aux enchères. Nous n'avons pu loger dans la maison d'Albé. Trente Goumiers y avaient élu domicile et faisaient du feu à l'intérieur. Dans la grange, des cadavres de soldats étaient entassés… »

**Antoine FUCHS a évoqué les nombreuses expulsions intervenues à Breitenbach. Il est vrai que l'Ortsgruppenleiter, déjà maire avant la guerre, adhérait aux thèses nazies.**
**André HAAS se souvient que parmi les expulsés figuraient Mathilde DOLLÉ et son fils Michel (elle avait épousé un M. LEVY de Strasbourg), le tailleur Alphonse HEBERLE auquel on reprochait ses mœurs (divorcé et remis en ménage), le colporteur Maxime LAULER, Eugène TRUR et quelques autres journaliers considérés comme marginaux. On vint les chercher tôt le matin, ils avaient juste le droit d'emporter quelques effets personnels. L'un d'entre eux partit avec une bande de lard dépassant de sa hotte. Ils sont expulsés vers Lyon où ils furent accueillis en musique et défilèrent en ville… avec le lard fumé dans la hotte ! Certains se retrouvèrent dans la région de Revel, quelques-uns revinrent après-guerre, sans pour autant parler le français car ils étaient restés entre eux.**

**Urbeis, également sous le joug d'un responsable nazi convaincu, connut aussi son lot d'expulsions. Outre le curé COMONT, Pierre SCHRAMM raconte :**

« Au courant du mois de décembre 1940, 10 familles du village sont chassées... Elles sont indésirables pour les Allemands. Le jour de la fête patronale de la Saint-Nicolas, ils évacuent le curé et sa bonne. 10 jours après, 10 autres familles sont chassées. A tous ces pauvres gars, on a donné 20 minutes pour préparer leur baluchon ou une petite valise. Puis chargés dans des camions et dans le train à Sélestat, ils sont envoyés en Zone Libre dans le Sud de la France. L'instituteur ZAPF se venge ainsi sur des familles avec lesquelles il a eu des disputes avant la guerre. »

Pire encore, un certain nombre de personnes connurent l'horreur des camps de concentration ou d'extermination. Ce fut le cas d'un certain nombre de membres de la communauté juive de Villé, comme Lucien et Armand DREYFUSS qui ne sont pas revenus de déportation. (Voir par ailleurs le chapitre consacré à la communauté juive de Villé).

Parmi les déportés de la vallée de Villé figure un nom connu. Stéphanie KUDER est l'une des deux filles (la seconde, Marie-France, épousera ultérieurement le professeur Julien FREUND) du célèbre peintre René KUDER, installé avec sa famille à Strasbourg depuis 1933. A la déclaration de guerre de 1939, la ville est évacuée, et, avec elle, l'Université qui se replie sur Clermont-Ferrand. Stéphanie y travaille alors au secrétariat de la Faculté de Lettres. Elle suit son institution, accompagnée de sa sœur. Leurs parents les rejoindront ultérieurement après être passés par Villé puis Paris.
L'Université évacuée de Strasbourg deviendra rapidement un cercle de résistance à l'envahisseur. Stéphanie KUDER s'y implique également en contribuant à la confection de faux papiers. Deux rafles visent les milieux universitaires. La seconde, intervenue le 25.11.1943, touche une centaine de professeurs et d'étudiants alsaciens, dont Stéphanie KUDER. Elle est déportée le 31.01.1944 à Ravensbrück d'où elle eut le privilège de revenir. Elle a laissé le terrible récit de sa captivité. La lecture de ce document est édifiante pour qui ne peut se représenter jusqu'où peut aller l'abjection.
Le témoignage de Stéphanie KUDER est publié dans son intégralité dans l'annuaire 1995 de la Société d'Histoire du Val de Villé.





♦ *Maison des étudiants alsaciens et lever des couleurs à Gergovie, près de Clermont-Ferrand.*
*Le peintre René KUDER est le second à partir de la droite.*

# Stéphanie Kuder
## de l'Université de Strasbourg à Ravensbrück

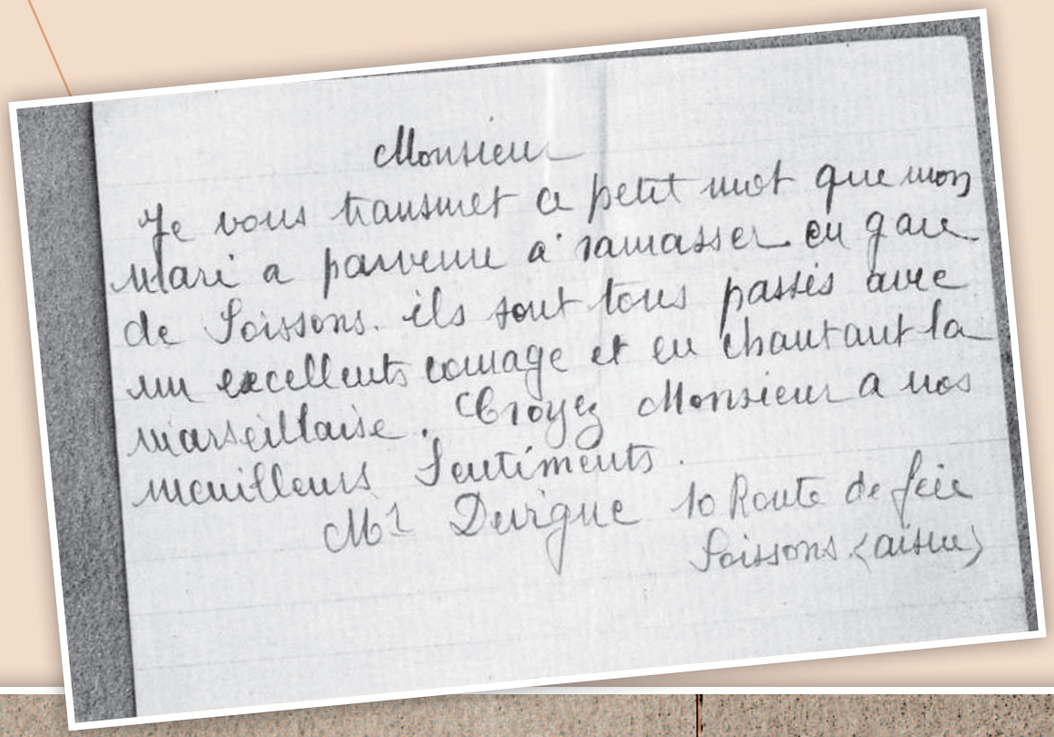
**Nous avons déjà évoqué les activités résistantes de Stéphanie KUDER, fille du peintre René KUDER, au sein de l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand.**
**Elle fut prise dans une rafle le 25 Novembre 1943, enfermée au camp de Compiègne, puis déportée au camp de Ravensbrück d'où elle eut la chance de revenir vivante.**
**Son futur beau-frère, Julien FREUND, prit également part à ces activités résistantes avant de s'installer dans le Val de Villé après guerre (deux études leur sont consacrées dans l'annuaire de la S.H.V.V. 1995).**





♦ *Stéphanie KUDER à Gergovie (ci-dessus à gauche ; ci-dessous à droite).*

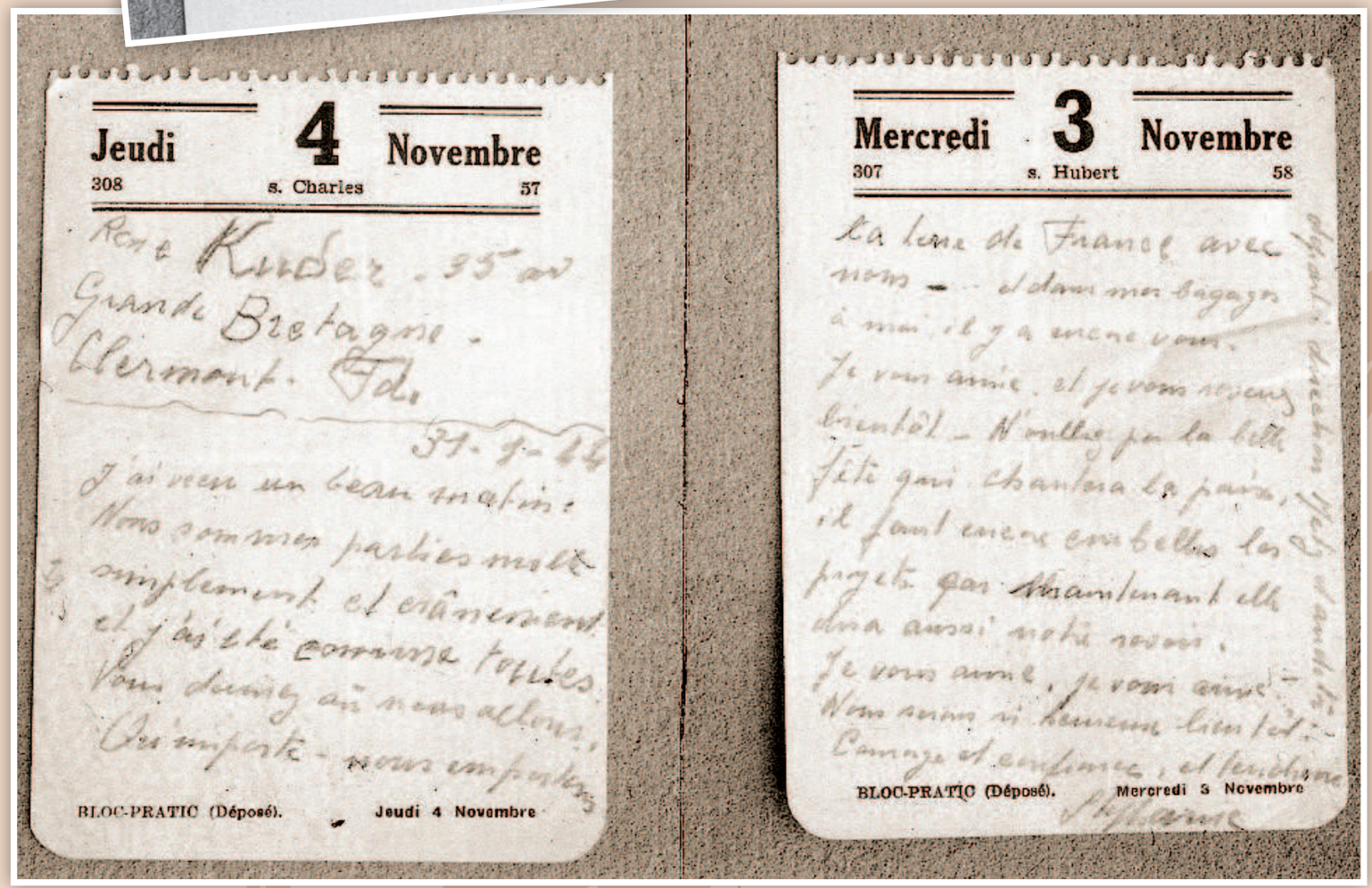




Monsieur

Je vous transmet ce petit mot que mon mari a parvenu à ramasser en gare de Soissons. ils sont tous passés avec un excellents courage et en chantant la marseillaise. Croyez Monsieur à nos meilleurs Sentiments.

Mme Dorigne 10 Route de Fère Soissons (Aisne)



Jeudi 4 Novembre

308 s. Charles 57

René Kuder. 35 av Grande Bretagne. Clermont. Fde.

31-7-44

J'ai reçu un beau matin: Nous sommes parties mais simplement et calmement et j'ai été comme toutes vous devez en vous allons, Ces impôts - nous emportons

BLOC-PRATIC (Déposé). Jeudi 4 Novembre

Mercredi 3 Novembre

307 s. Hubert 58

la terre de France avec nous - et dans mon bagage à moi, il y a encore vous. Je vous aime, et je vous reverrai bientôt - N'oublie pas la petite fête qui chantera la paix, il faut encore combattre les projets par maintenant elle aura aussi notre revoir. Je vous aime, je vous aime - Nous serons si heureux bientôt - Courage et confiance, et bonheur

BLOC-PRATIC (Déposé). Mercredi 3 Novembre

♦ *Sur le trajet de Compiègne à Ravensbrück, Stéphanie KUDER réussit à jeter un message écrit alors qu'elle passait en gare de Soissons. La lettre a pu être transmise à sa famille par un cheminot qui la trouva.*

# *À l'école*

**Les souvenirs scolaires de l'époque allemande restent très présents dans la mémoire des témoins que nous avons pu rencontrer. Il est vrai que la majorité d'entre eux avaient alors justement l'âge d'user leurs fonds de culotte sur les bancs en bois de la communale. Ces 4 années d'école sous le régime nazi sont parfois d'autant plus douloureuses qu'elles ont entraîné chez ces écoliers, bien malgré eux, des lacunes souvent handicapantes dans leur instruction, en particulier dans la langue. Les jeunes dialectophones alsaciens de l'avant-vallée, la quasi-totalité des effectifs, n'ont guère appris ou pratiqué le français, sauf parfois dans le cercle familial. Les Welches, par contre, se sont vu imposer une langue allemande qui leur était, pour la majorité d'entre eux, totalement étrangère.**

**Jean-Laurent VONAU précise :**

« En septembre 1940, les enseignants (après les autres fonctionnaires) durent à leur tour remplir un questionnaire et prendre position pour ou contre le 3e Reich. La plupart d'entre eux furent néanmoins envoyés pendant quelques semaines au pays de Bitche ou en Wurtemberg pour y subir une rééducation (Umschulung). Pour les remplacer, on fit venir des instituteurs allemands. Il en résulta que les enseignants devinrent des agents de la propagande nazie. Les cours se transformaient en leçons d'apologie du national-socialisme. »

*Les cours se transformaient en leçons d'apologie du national-socialisme.*

**Instituteur lui-même, Paul EGGER consacre quelques lignes de son journal à la question scolaire :**

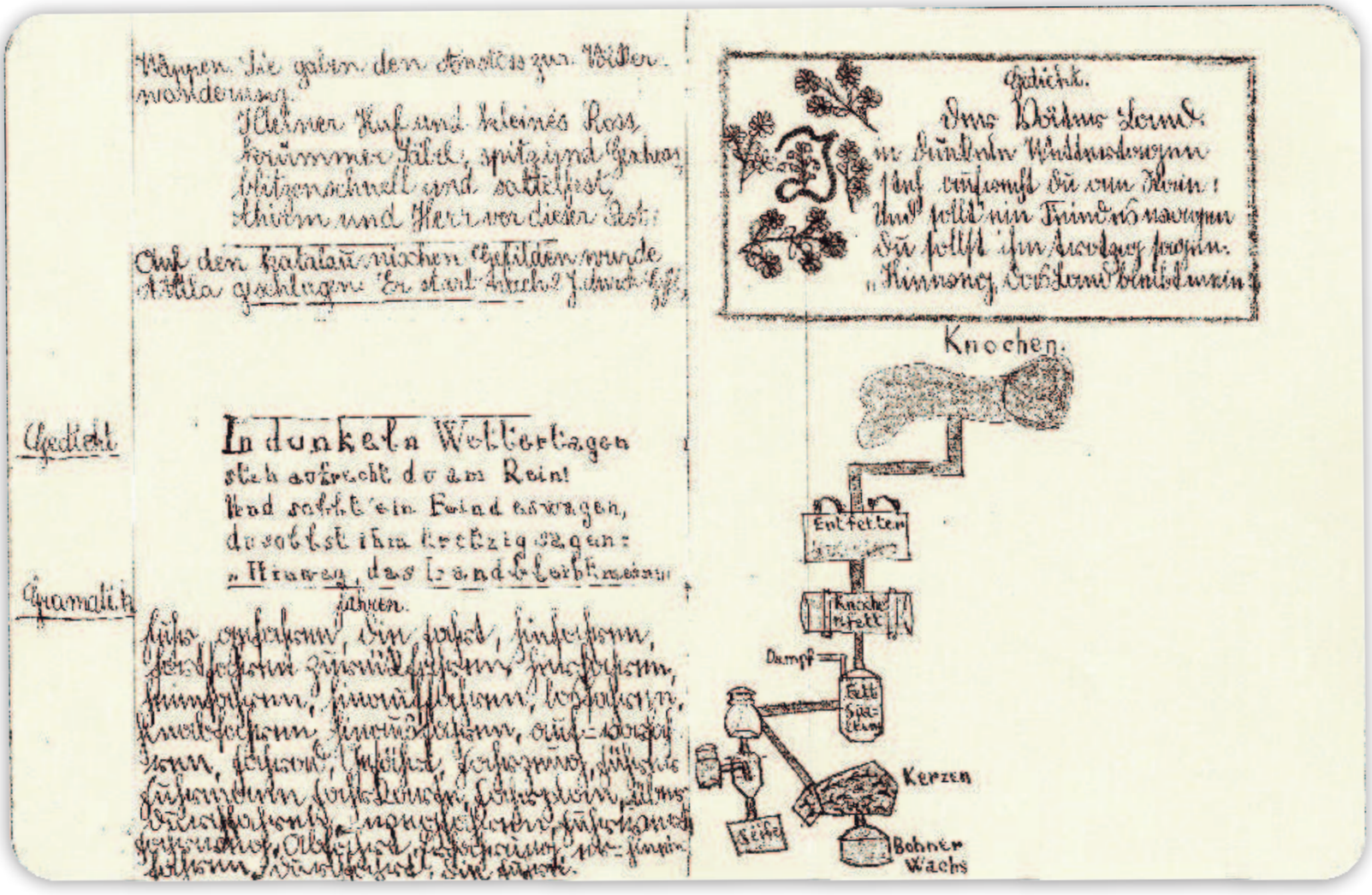
« …Alors intervint la guerre en 1939. Les deux instituteurs furent mobilisés. En raison de l'évacuation de la ville de Strasbourg, un certain nombre d'enseignants qui en venaient devinrent libres. Ils furent affectés par leur Administration à la campagne. Le directeur d'école JARDINET et Mlle BIBUS de Strasbourg prirent en charge les deux postes vacants à Villé. L'École des Filles fut épargnée de tout changement en ces temps. En juin 1940, ce fut le grand bouleversement (« die Grosse Wende »), à l'école également. Les deux « Strasbourgeois » réintégrèrent leurs postes d'origine. Les instituteurs HEINTZ et BARONNE ne revinrent pas. Les sœurs enseignantes ne furent pas reprises par la nouvelle administration scolaire et déménagèrent de la maison d'école. L'institutrice OSTERTAG fut envoyée en rééducation (« Umschulung »). On nomma du personnel enseignant allemand, qui se succèda très rapidement. Les classes de filles et de garçons, jusqu'alors séparées, furent réunies et installées à l'École des Filles, alors que s'installait dans l'École des Garçons une prétendue « école professionnelle ».
A la Libération de l'automne 1944, on revint à la situation de 1939. On ne put toutefois pas pendant un certain temps organiser un enseignement très suivi en raison de gros dégâts subis par les maisons d'école. Le provisoire dura jusqu'à l'automne 1946 où M. ROMBOURG fut nommé directeur d'école. »

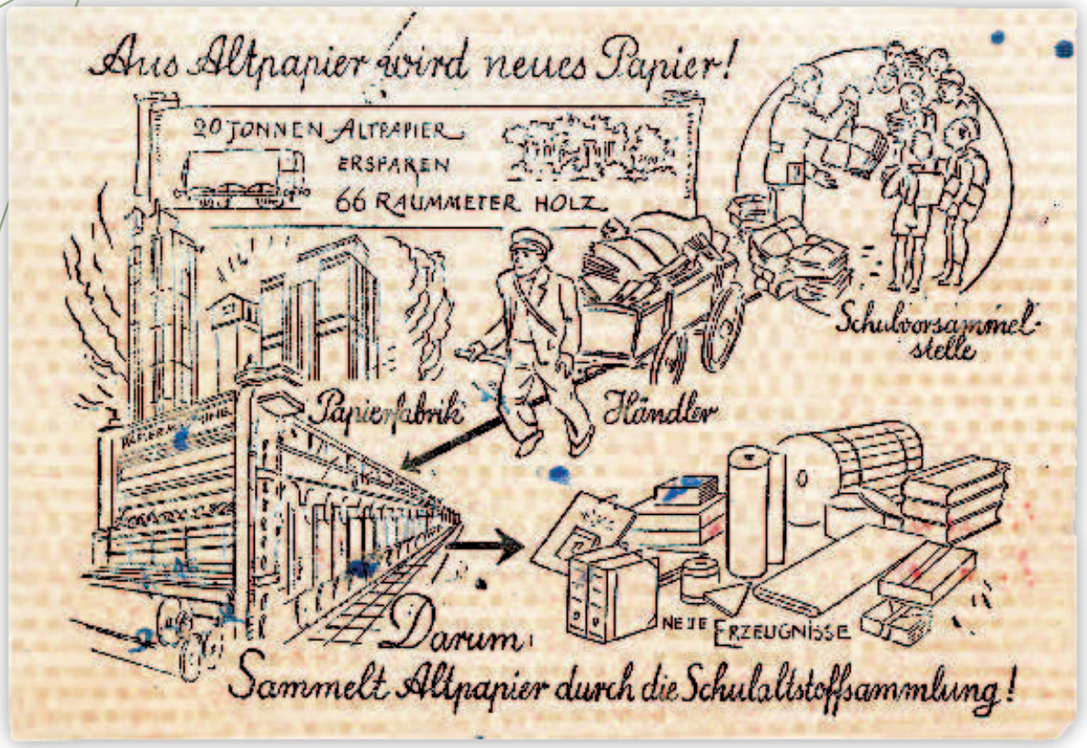
**Laissons maintenant la parole à quelques élèves de l'époque. A Villé, justement, Antoine FUCHS livre ses souvenirs avec sa précision habituelle :**

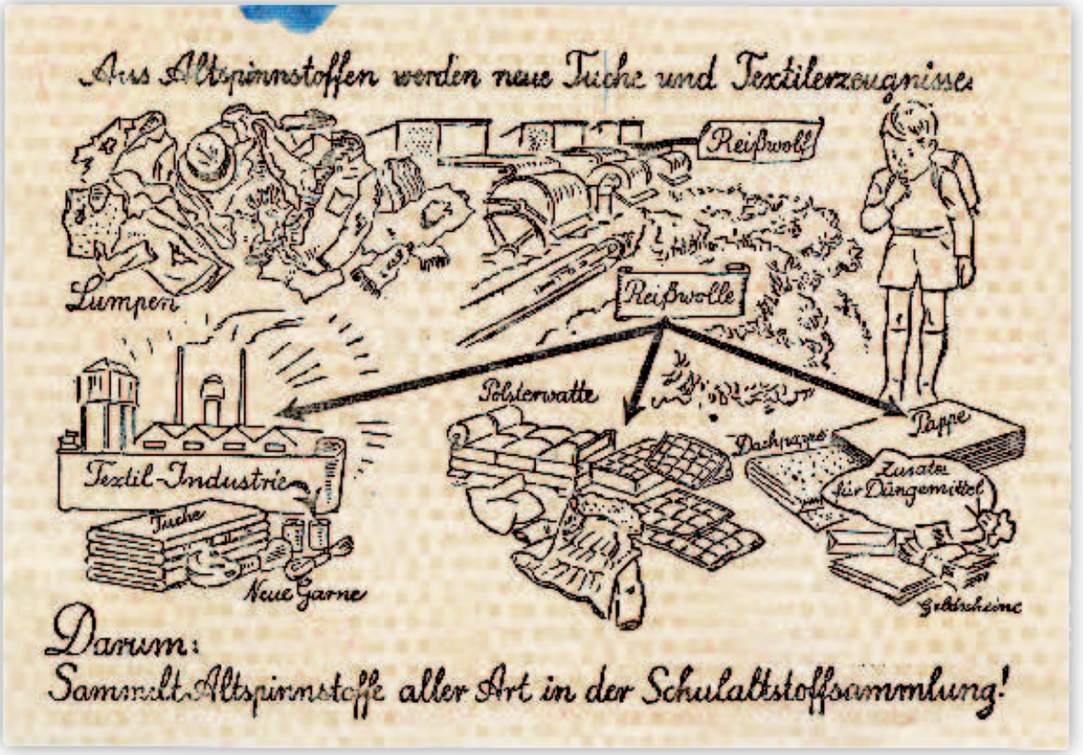
« Né en 1930, j'avais déjà passé deux années en école maternelle, qu'on appelait en ces temps « salle d'asile », dirigée par Sœur ANCILA en l'École des Filles (actuellement Fleurs JEHL), A 6 ans, j'étais en cours élémentaire. L'enseignement était assuré par deux sœurs de la congrégation de Saint-Jean-de-Bassel. Les trois enseignantes habitaient la moitié de l'étage du bâtiment, avec une autre sœur qui s'occupait de la cuisine et du jardin. L'école dans l'Alsace concordataire était confessionnelle, l'église lui était étroitement liée. La prière était l'alpha et l'oméga de la journée scolaire. Les sœurs étaient les précieuses auxiliaires du curé et formaient les filles en religion. Mais la venue en 1940 de l'Administration allemande chassa en premier les religieuses de l'enseignement, les obligeant à quitter leur logement. Elles furent hébergées par François HIERHOLTZ, le quincaillier,

pendant toute la durée du conflit. A la rentrée d'octobre 1940 se présentèrent des instituteurs badois ou wurtembergeois du nom de HUBER et WEIGOLD qui exhibaient la rosette du parti à la boutonnière de leur blouse. L'école devenant mixte, ils avaient charge de renverser la vapeur et essayer de faire des écoliers et écolières des fanatiques des dirigeants criminels de l'Etat Allemand. La seule institutrice d'avant-guerre qui s'était présentée à cette rentrée était Mlle OSTERTAG, originaire d'Epfig, mais qui fut vite envoyée en Allemagne pour être recyclée dans l'ordre nouveau. Elle fut remplacée par une Allemande et un instituteur allemand débutant. Celui-ci remplaça aussi un temps le chef local de la Hitlerjugend qui était tombé malade. Le premier acte de germanisation avait été de faire disparaître tous les objets rappelant la présence française. Les livres scolaires et les livres de bibliothèque étaient ramassés en tant que papier recyclable ou étaient carrément brûlés. Beaucoup de gens qui en possédaient ou pouvaient en subtiliser sur ces stocks, essayaient de les sauvegarder dans des cachettes aménagées dans les maisons. Puis fut réintroduite l'écriture gothique de l'ancien alphabet allemand que nos parents avaient appris lors de leur scolarité. Cette écriture, à l'origine légèrement penchée vers la droite, fut redressée en écrivant dorénavant les lettres verticalement, comme si on avait voulu les mettre au garde à vous ! C'était la « Sutterlinschrift ».

♦ *Cahier d'écolier avec la « Sutterlinschrift » utilisée pour la leçon de grammaire et la poésie. Pour la leçon de sciences naturelles, on apprend aux enfants à recycler les os.*






♦ *Buvards de propagande destinés aux écoliers pour les encourager à recycler vieux papiers et chiffons.*

Le matin, l'instituteur ouvrait les cours par un vibrant salut hitlérien, le bras tendu, agrémenté par un hymne en l'honneur de leur Führer. Il avait aussi l'habitude de lire le dernier communiqué quotidien de l'armée, faisant l'éloge des soldats allemands victorieux sur tous les fronts. Dans la nouvelle librairie nazie, on trouvait un livre de lecture et de calcul pour les écoles avec une esquisse de la cathédrale de Strasbourg. Presque toutes les lectures et problèmes de calcul étaient liés à l'idéologie, et les exemples étaient pris dans l'organisation du parti. L'enseignement réservait aussi une grande partie de l'emploi du temps aux activités physiques et sportives, ainsi qu'aux hymnes nazis et aux chants martiaux de l'armée. La couverture du livret de chant montrait d'ailleurs deux soldats mélomanes. L'histoire enseignée était plutôt contemporaine, avec la généalogie du chancelier et l'histoire de l'avènement du nazisme, les dates importantes de son évolution jusqu'à la prise du pouvoir, mais aussi les pages glorieuses de l'histoire de l'Allemagne jusqu'à la grande union de 1870 et, dans l'avenir, la création d'une grande nation qui rassemblera tous les germanophones





♦ *Pendant la guerre, parents et enfants des écoles (ici à Urbeis) sont mobilisés pour le ramassage des doryphores.*
*« Un doryphore et sa descendance peuvent détruire 900 quintaux de pommes de tere en un été...».*










pour mille ans ! La géographie étudiait la nouvelle Europe et l'expansion de la grande Allemagne suite aux conquêtes entamées en 1939. Nous autres dialectophones, nous n'avions pas de trop grandes difficultés avec la maîtrise de la langue germanique. A partir de la défaite de Stalingrad, la mentalité de ces enseignants changea. Ils n'étaient plus aussi assidus à louer les prouesses de leurs soldats. Quand GOEBBELS, le virtuose de la propagande, décréta la guerre totale en 1943, de nouvelles activités devinrent prioritaires, les écoliers aussi étaient sollicités pour l'effort de guerre. L'agriculture de subsistance était encore bien présente. Les enfants furent engagés à la chasse aux doryphores qui dévoraient les feuilles des pommes de terre. Ils aidaient les familles qui manquaient de bras suite à l'incorporation de force des hommes. Il y avait aussi le ramassage des feuilles de mûres et d'autres plantes servant à la pharmacopée. Suite à l'approche des libérateurs et des nombreux raids aériens anglo-américains qui provoquaient des alertes, les horaires scolaires étaient de plus en plus écourtés. Les jeunes instituteurs étaient eux-mêmes appelés sous les armes ; ils n'étaient que difficilement ou rarement remplacés par des institutrices. Les vacances étaient rallongées, il y avait beaucoup de temps libre. Les écoliers qui arrivaient en fin de scolarité en 1944 avec quatre années d'études françaises puis quatre années d'école nazie n'avaient plus connaissance de l'orthographe et du vocabulaire de la langue française, avaient du mal à la parler, sauf à l'avoir pratiquée clandestinement pendant le conflit avec des adultes qui maîtrisaient cette langue. Après la Libération, beaucoup de ces élèves durent faire un effort considérable pour rattraper les années perdues, d'autant plus qu'on martela le slogan « *Il est chic de parler français* ».

**A Saint-Maurice, l'on se rappelle ainsi de l'une de ces institutrices allemandes, Luzia LAMMERTINE. Lucie ARNOLD :**

« Souvent, elle nous a dit que le soir elle ne mange que la moitié d'un œuf parce qu'elle aime HITLER. Nous, on aimait LAMMERTINE car avec nous, elle était très gentille. Souvent le dimanche, après les Vêpres, elle faisait une promenade avec nous. Je me souviens être allée au Champ du Feu et à Blienschwiller. »

**Nous conservons quelques lettres adressées à sa famille et à des amis (en écriture normale, pas dans la « Sutterlinschrift » qu'elle enseignait à ses élèves et qu'elle semblait elle-même avoir du mal à manier !) Mais toutes ses lettres se terminaient par un vibrant « Heil Hitler ». Quelques cahiers de ses jeunes élèves sont également conservés, illustrés de dessins où la croix gammée trouve souvent sa place ! Ils sont reproduits ci-après.**

**A Neuve-Église enseignait une jeune institutrice allemande, à peine âgée de 18 ou 20 ans, déjà mère de deux jeunes enfants. Elle se plaisait à dire : « *Ich habe dem Führer 2 Kinder geschenkt, von echten deutschen SS* » *(J'ai offert au Führer 2 enfants, fils de vrais SS allemands).* A son départ de Neuve-Église, elle était encore enceinte, toujours d'un vrai SS habitant le village voisin…**

**Le problème scolaire était bien entendu encore beaucoup plus aigu dans les villages welches où, en plus de l'endoctrinement politique, venait se greffer la question de la langue. Mis à part quelques rares enfants issus de mariages « mixtes », bien peu d'écoliers avaient entendu le moindre mot allemand ou alsacien ! Trois témoignages très complets viennent illustrer cette spécificité linguistique.**

**Pour Urbeis, Pierre SCHRAMM raconte :**

« Vers le mois de septembre 1940, en tout cas après la rentrée des classes, l'instituteur ZAPF fait une publication. Tous les livres français seront ramassés pour être détruits. Les plus âgés de l'école passeront dans le village avec une charrette et ramasseront les livres, ce qui fut fait. Ils seront brûlés sur le pré, là où sera construite la CMDP locale. Pendant l'occupation, il y avait école de 8h à 12h30. Il faut parler l'allemand naturellement et toutes les images religieuses ont disparu de l'école. A leur place, ce sont les portraits des dieux allemands qui sont en bonne place face aux élèves. La journée débute et s'achève par de nouveaux chants patriotiques dédiés aux maîtres du Grand Reich, et par le salut hitlérien. Pendant les mois d'été, les plus grands sont astreints à ramasser toutes sortes de plantes pour les utiliser en tisanes (plantain, feuilles de ronces…). En automne, il faut ramasser les faînes, fruits du hêtre, et les apporter à l'école. Au début de l'année 1943, l'instituteur ZAPF est jeté en prison pour détournement de cartes d'alimentations. Il en prendra pour 4 ans. Après l'arrivée des Allemands, l'instituteur ZAPF se venge des familles avec lesquelles il a eu des problèmes avant la guerre. Chaque dimanche à la sortie de la messe, ZAPF se met sur l'escalier de la mairie, habillé en tenue jaune de la SA, croix gammée sur le bras, bottes rouges, képi assorti. Il hurle comme un fou et termine ses discours le bras tendu et « *Heil Hitler* ». Sous le tilleul, les hommes rassemblés écoutent sans bouger. Sa femme est à la fenêtre et observe chaque geste ou grimace des personnes rassemblées. Heureusement pour le village, ZAPF, méchant personnage, commet de grosses fautes. C'est un bandit de premier ordre: détournement de cartes alimentaires à son profit, vol de l'argent ramassé pour le Hilfswerk et autres quêtes obligatoires. Pris la main dans le sac, il est jugé et emprisonné.

Il est remplacé par une demoiselle allemande, Lotte ENDT. A partir de ce moment, le français est formellement interdit à l'école. Avant son arrivée, les enfants d'Urbeis allaient à l'école de Fouchy (5 km à pied). Au mois de mars 1944, Lotte ENDT quitte elle aussi Urbeis. A l'école, le régime se durcit encore, il faut respecter la langue du Reich. Chaque mot de français vaut une amende d'1 pfennig allemand. Pour nous, enfants de cette époque, les meilleures années de l'apprentissage du français sont perdues. Il faut recommencer à tout réapprendre, lire et écrire notre langue Nous devons beaucoup à notre instituteur, Louis GAUNAND, originaire de Steige, qui a repris en main l'école d'Urbeis après la Libération, ce à partir du 18 Février 1945. »

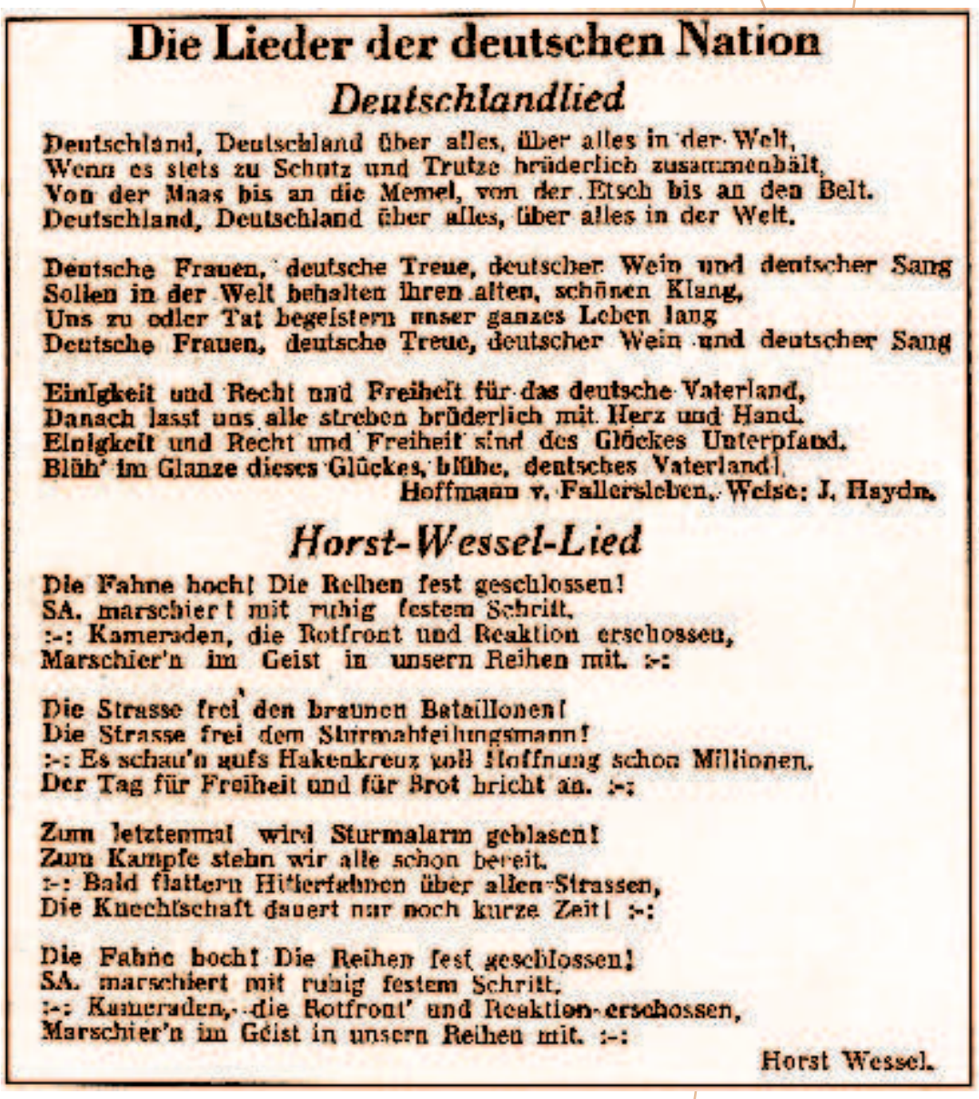
**A Steige, autre localité welche, Michel MANGIN a également connu ces années si particulières :**

« Dès leur arrivée en Alsace, les Allemands s'employèrent à germaniser notre province. Cette entreprise fut peut-être plus facile dans certaines localités du Nord de l'Alsace. Mais dans les villages francophones, elle se heurta à de nombreuses difficultés. Dans cette politique, l'école tenait un rôle essentiel. Les instituteurs alsaciens durent suivre des stages de recyclage (« Umschulung»).

Ils furent remplacés chez nous par du personnel d'outre-Rhin, si bien que l'on se trouva devant des situations très cocasses : l'enseignant ne connaissait pas le français et les élèves ignoraient jusqu'au premier mot d'allemand. L'un de ces instituteurs a dû se confectionner une sorte de dictionnaire franco-allemand.

Le principe était le suivant : montrer l'objet, donner son nom allemand, le désigner en français en demandant aux élèves. Exemple : en allemand, un seau se dit « *ein Eimer* », mais en patois welche il devient « *une Tine* »... C'est le terme que le Germain inscrivit dans son dictionnaire ! Il est regrettable que certains jeunes instituteurs alsaciens aient cru intelligent ou opportun d'entrer dans le système éducatif nazi. L'un d'eux affirma sans sourciller : « *Désormais, la gymnastique est plus importante que le calcul et la lecture !* ». Une institutrice venue du Reich avait des problèmes avec les fractions et la règle de trois, par contre, elle connaissait parfaitement la généalogie du Führer !

La priorité était donnée aux activités physiques. Le chant était à l'honneur. Aux anciennes mélodies allemandes s'étaient rajoutés les hymnes nazis : « *Deutschland über alles* », « *Horst Wessel-Lied* », le chant des SS « *Vorwärts schmettert die helle Fanfare.* » Il faut reconnaître que la plupart de ces mélodies étaient entraînantes, et l'un des instituteurs, venu de Fribourg, aimait la musique et savait l'enseigner. La lecture de l'allemand occupait une place respectable, ainsi que le vocabulaire. On enseigna également quelques rudiments de calcul. Le catéchisme avait été supprimé au profit de l'histoire du nazisme, de la généalogie du Führer et des principaux chefs du parti. Les pages glorieuses de l'Histoire de l'Allemagne et sa géographie occupaient aussi une place honorable. Partant du principe qu'une grande nation a surtout besoin de bons soldats et de loyaux citoyens, l'enseignement n'encourageait guère la discussion et la réflexion personnelle. HITLER pense pour tous, le Reich sera millénaire. Cependant, de nouvelles méthodes firent leur apparition : assez souvent, on nous projeta des films qui faisaient connaître les grandes réalisations du nouveau régime, mais aussi les vieux contes allemands comme « Till l'espiègle ».



**Die Lieder der deutschen Nation**

***Deutschlandlied***

Deutschland, Deutschland über alles, über alles in der Welt,
Wenn es stets zu Schutz und Trutze brüderlich zusammenhält,
Von der Maas bis an die Memel, von der Etsch bis an den Belt.
Deutschland, Deutschland über alles, über alles in der Welt.

Deutsche Frauen, deutsche Treue, deutscher Wein und deutscher Sang
Sollen in der Welt behalten ihren alten, schönen Klang,
Uns zu edler Tat begeistern unser ganzes Leben lang
Deutsche Frauen, deutsche Treue, deutscher Wein und deutscher Sang

Einigkeit und Recht und Freiheit für das deutsche Vaterland,
Danach lasst uns alle streben brüderlich mit Herz und Hand.
Einigkeit und Recht und Freiheit sind des Glückes Unterpfand.
Blüh' im Glanze dieses Glückes, blühe, deutsches Vaterland!
Hoffmann v. Fallersleben. Weise: J. Haydn.

***Horst-Wessel-Lied***

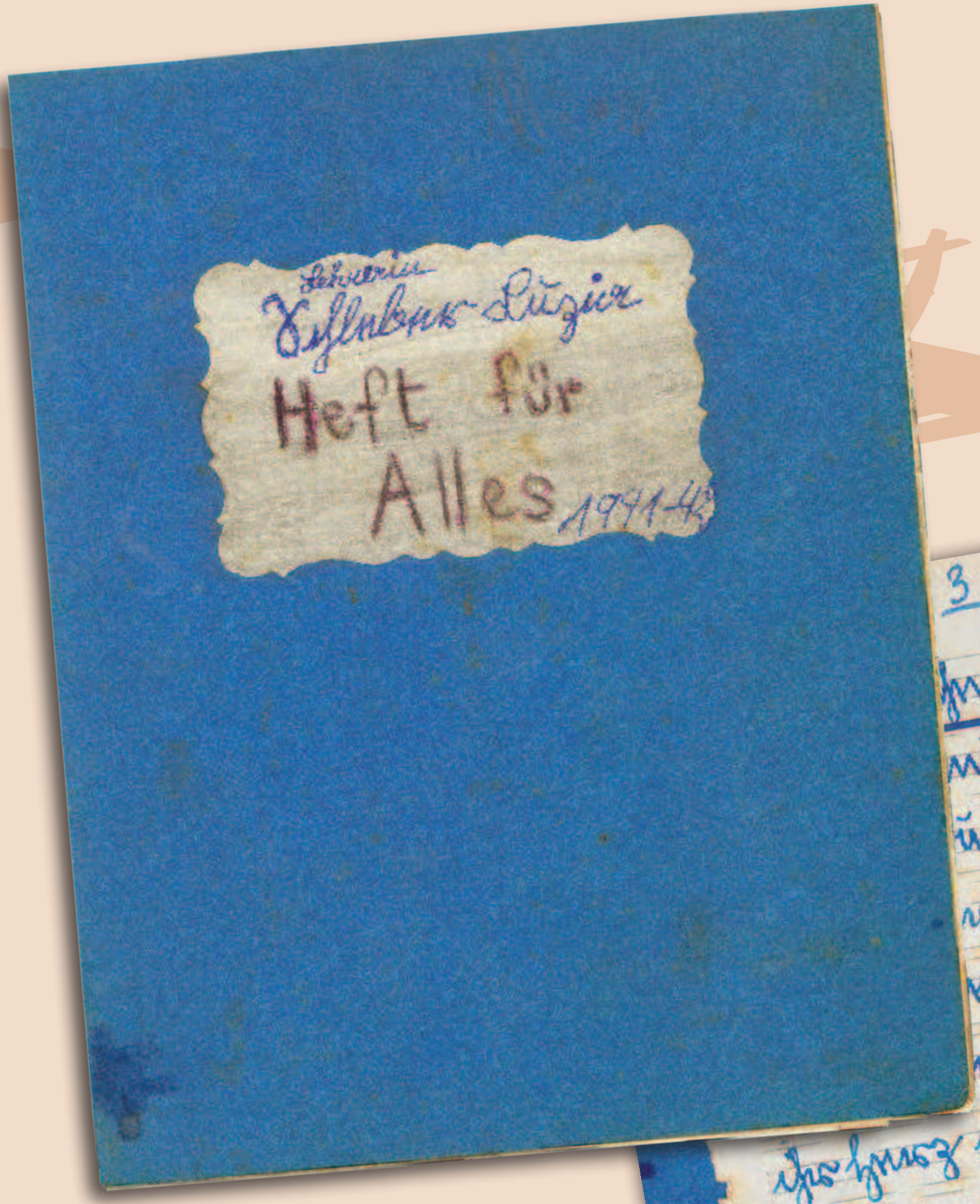
Die Fahne hoch! Die Reihen fest geschlossen!
SA. marschiert mit ruhig festem Schritt.
:-: Kameraden, die Rotfront und Reaktion erschossen,
Marschier'n im Geist in unsern Reihen mit. :-:

Die Strasse frei den braunen Bataillonen!
Die Strasse frei dem Sturmabteilungsmann!
:-: Es schau'n aufs Hakenkreuz voll Hoffnung schon Millionen.
Der Tag für Freiheit und für Brot bricht an. :-:

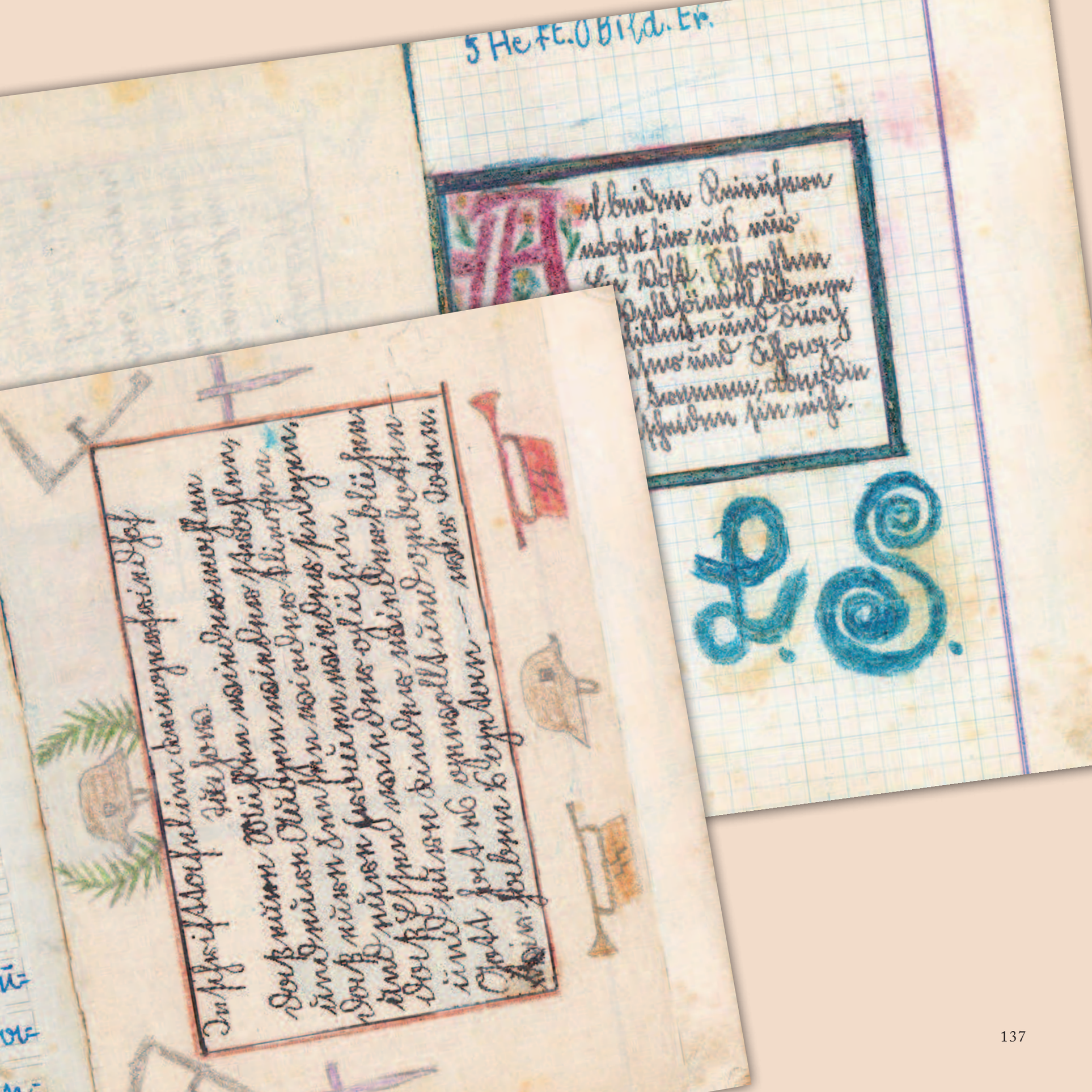
Zum letztenmal wird Sturmalarm geblasen!
Zum Kampfe stehn wir alle schon bereit.
:-: Bald flattern Hitlerfahnen über allen Strassen,
Die Knechtschaft dauert nur noch kurze Zeit! :-:

Die Fahne hoch! Die Reihen fest geschlossen!
SA. marschiert mit ruhig festem Schritt.
:-: Kameraden, die Rotfront' und Reaktion erschossen,
Marschier'n im Geist in unsern Reihen mit. :-:

Horst Wessel.




♦ *Extraits des cahiers d'école d'une élève de l'institutrice allemande Luzia LAMMERTINE à Saint-Maurice.*


5 Hefte. 0 Bild. Er.




Der schönste Name im
Erdenrund, Das schönste
Wort im Menschenmund
IST „MUTTER
3

L'enseignement de l'histoire était à sens unique : seuls les savants germaniques avaient fait progresser l'humanité. Une place particulière était réservée au « Drang nach Osten », la pénétration des Germains vers l'Est. Carte géographique à l'appui, on pouvait suivre la progression de la glorieuse Wehrmacht en Russie. Il faut dire que la nouvelle administration avait bien fait les choses : des ouvrages allemands avaient été distribués ; d'emblée, certains devinrent des sous-plats. Des cartes des différents fronts devaient permettre de suivre la progression des vaillantes troupes du Reich grâce à de petits drapeaux qui permettaient de localiser les villes nouvellement conquises. Jusque Stalingrad (fin 1942), ces cartes restèrent pour nous d'un emploi très limité, mais en 1943 et surtout en 1944, leur usage devint très intensif. Avant de rejoindre les salles de classe, chacun faisait le commentaire de ce qu'il avait pu entendre à la radio de Londres. D'ailleurs le passage quotidien des bombardiers alliés suscitait autant de commentaires. Il fallait voir les mines réjouies et les sourires ambigus. La défaite de Stalingrad fut marquée par le respect d'une minute de silence. Certains enseignants versaient des larmes, ce qu'ils n'auraient pas dû faire… on peut imaginer les conséquences. Le 6 Juin 1944 fut un jour de joie, de fête, la tête des autres ne faisait que nous réconforter dans l'espoir d'une fin de guerre prochaine.

*La défaite de Stalingrad fut marquée par le respect d'une minute de silence.*

A partir de 1943, de nouvelles activités avaient fait leur apparition. Les enfants durent participer à l'effort de guerre : chasse aux doryphores, ramassage des glands, des faînes, des feuilles de mûres, de plantain… Il est évident que les horaires de classe devinrent très élastiques. Ajoutez à cela les nombreuses alertes aériennes, la présence de troupes diverses, les après-midi libres… vous imaginez la haute valeur intellectuelle de la jeunesse à la veille de la Libération. En janvier 1943, me trouvant avec mon oncle Lucien « NONON » derrière la Boulangerie LOUX, nous eûmes la visite de Thibaut LAVIGNE, ancien combattant de la Grande Guerre qui avait « *bouffé des chats et des rats dans les Carpathes* », et qui eut ce commentaire : « *Eh bien Lucien, à Stalingrad, il y en a des broyés…* », ce que les livres d'histoire nous confirmèrent plus tard. Pendant ce temps-là, on continuait à réciter la généalogie du Führer, les grands mérites de sa politique, sa bonne étoile malgré ses mauvais généraux. Le personnel enseignant devint de plus en plus féminin, les autres voyageaient en Russie ou en Afrique ; quelques privilégiés restaient en France où il faisait bon vivre, y compris un instituteur alsacien originaire de la région qui avait osé affirmer : « *Jamais plus vous ne serez français !* ». Dès la Libération, il donnait des leçons de patriotisme à ses collègues, si bien que l'un d'entre eux lui demanda un jour « *s'il avait appris tout ça dans la Hitlerjugend ?* » (…) Dès mai 1945, les écoles rouvrirent leurs portes et l'on put découvrir les énormes dégâts causés par l'occupation : l'allemand était loin d'être assimilé (on n'y mettait guère de bonne volonté !) et le français était oublié. Dans les villages germanophones, il était devenu une langue étrangère. Dans les fonds de vallée, il avait toujours été pratiqué malgré l'interdiction nazie, mais les enfants ne savaient plus l'écrire. Des cours du soir furent organisés, il fallut un important effort de travail personnel pour rattraper le temps perdu...

**A Fouchy et Lalaye, autres villages welches, Freddy DIETRICH rassemble ses souvenirs d'enfant. Il évoque tout d'abord le « Kindergarten » (jardin d'enfants) créé par les autorités allemandes, probablement pour contribuer dès le plus jeune âge à un début d'endoctrinement :**

« La maison du directeur de la filature étant devenue disponible, les autorités allemandes vont y installer un jardin d'enfants modèle, fin 1940. Son implantation est judicieuse, à côté de l'usine de Fouchy, à l'entrée du village de Lalaye. Le Kindergarten a été conçu pour accueillir les enfants des deux



♦ *Au « Kindergarten » de Lalaye. Visite d'un officiel allemand en 1943 en présence du maire M. ROCHÉ.*

villages, en priorité ceux dont les mamans travaillent à l'usine. Dirigé par « Tante Gerda », une Allemande, assistée par plusieurs femmes ou jeunes filles des villages voisins, ce jardin d'enfants accueillera plusieurs dizaines d'enfants jusqu'en 1944. Il dispose d'un grand jardin avec de beaux arbres, des salles de jeux et de repos. Chaque enfant doit apporter son oreiller et son goûter. De temps en temps, des mamans doivent accompagner leur enfant, surtout lors de la visite d'officiels. Ces séances festives seront souvent l'occasion d'essayer d'endoctriner femmes et enfants sur les bienfaits de la Grande Allemagne. Certains enfants qui ont bénéficié de cette école en gardent un bon souvenir, surtout à cause des jeux et du plaisir de rencontrer de nouveaux copains. D'autres ont des souvenirs plus mitigés. La fréquentation est assez aléatoire et l'assistante sociale de l'usine est mise à contribution pour persuader ouvriers et paysans d'y envoyer leurs petits. Toutefois, beaucoup de ceux-ci voient d'un mauvais œil cet endoctrinement précoce de la jeunesse et trouvent mille et un prétextes pour ne pas y envoyer les enfants.

Ils seront parfois encouragés secrètement par le curé de Fouchy, l'abbé Emile GUIDAT, qui ne nourrit pas de grandes sympathies pour l'occupant (ses sermons, obligatoirement en allemand, n'ont jamais été aussi courts..). Il y aura donc aussi de petits frustrés qui regarderont

avec envie leurs copains aller à l'école pour chanter et jouer. A cinq ans, il est difficile de comprendre les motivations des grandes personnes. A la Libération, le Kindergarten disparaît sans regrets pour la majorité de la population. Il faudra attendre 1957 pour que Fouchy scolarise les enfants de 4 à 6 ans. »

**De tels jardins d'enfants furent également créés dans d'autres communes de la vallée. Voyons maintenant le fonctionnement de l'école primaire dans ce même village de Fouchy :**

« En été 1940, les sœurs de la Congrégation de Saint-Jean-de-Bassel qui enseignaient à l'École des Filles de Fouchy et à l'école mixte de Noirceux se voient notifier l'interdiction d'enseigner à l'école publique. Cette nouvelle suscite un gros émoi dans le village car les sœurs sont connues et estimées depuis longtemps. A Noirceux où Sœur Joséphine MEISCH faisait la classe à une vingtaine d'enfants des fermes, l'école est supprimée. Les Sœurs Joséphine et Alberte WEISS habitent au-dessus de l'école, dans un petit appartement. La commune les autorise à rester dans les lieux. Elles mettront à profit leur plus grande disponibilité pour mieux s'occuper de la chapelle voisine et, surtout, visiter les malades, les mères de famille et les vieillards. Elles constitueront aussi un atout important pour servir d'agents de liaison auprès des fermiers locaux, très actifs comme passeurs. La population de ces annexes est réconfortée par la présence des sœurs et, malgré leur absence de revenus, elles ne mourront pas de faim. Sœur Joséphine reprendra la classe en 1945 et jusqu'en 1969, date de la fermeture de l'école pour insuffisance d'effectifs. Elles quitteront le village peu après. A Fouchy, les sœurs conserveront aussi leur résidence dans l'appartement situé au-dessus de l'École des Filles. Sœur Antonia NONNENMACHER, qui faisait la classe à une vingtaine de filles de 6 à 14 ans, s'occupera de l'église, pendant que Sœur Anne-Marie continuera son activité principale de sœur garde-malades. Enfin, du fait que beaucoup de femmes du village vont travailler à l'usine ou dans les champs, après le départ de nombreux hommes pour le front, beaucoup de travaux de couture, tricot et raccommodage seront confiés aux sœurs par les habitants. Après la guerre, Sœur Antonia reprendra la direction de l'École des Filles de Fouchy jusqu'à l'âge de sa retraite en 1957.

L'École des Garçons était dirigée depuis plusieurs années par Eugène METZ. Venant de la région parisienne, cet instituteur originaire d'Epfig avait été formé à l'Ecole Normale de Colmar avant 1918. Ses diplômes étant reconnus par le Reich, il est resté en place. La première année, il assurera seul les cours pour la totalité des enfants du village et des annexes. Viendront s'y adjoindre de temps en temps des écoliers de Bassemberg ou d'Urbeis, voire du Climont, lorsque ces communes seront momentanément dépourvues d'enseignants. M. METZ devra s'absenter aussi la première année pour être « rééduqué » (l'Umschulung) à Pfortzheim en Allemagne. Pendant ce stage qui a duré plusieurs mois, une institutrice a fait la classe à Fouchy, mais son souvenir s'est perdu, au point que personne ne se souvient de son nom !

Pour faire face à l'augmentation des effectifs avec un seul maître disponible, la mixité et l'alternance ont été instaurées. L'alternance a laissé peu de souvenirs. Peu se souviennent s'ils allaient en classe le matin ou l'après-midi. Toujours est-il que la durée de l'enseignement était quasiment divisée par deux. Certains prétendent même n'avoir pas appris grand-chose pendant une ou deux années d'école allemande. Le manque de motivation ou l'hostilité à l'occupant n'y sont sûrement pas étrangers … Par contre, la mixité a laissé de bons souvenirs aux enfants du village ; ceux des hameaux y étaient déjà habitués. C'est même le souvenir le plus marquant de ces quatre années d'école allemande pour beaucoup.

En classe, garçons et filles occupaient des bancs différents et les récréations étaient séparées, mais les sorties étaient communes et nombreuses, tels les cueillettes ou ramassage de plantes.

A partir de l'automne 1941, une deuxième classe sera ouverte à Fouchy. Elle sera confiée à la Fräulein BASSLER, venue d'Allemagne.

Fervente du petit salut hitlérien (seul l'avant-bras levé accompagnait le « *Heil Hitler* »), c'était aussi une catholique pratiquante qui ne manquait pas la messe quotidienne. Convaincue de l'inutilité des efforts entrepris pour faire aimer le Reich et son chef à ces paysans francophones et francophiles, elle essayait néanmoins de remplir de son mieux la mission qui lui avait été confiée. Dans le village où elle habitait non loin de l'école, beaucoup ne l'aimaient pas. Pourtant, certains de ses élèves, parmi les plus studieux, en ont gardé le souvenir d'une bonne formatrice. Alors que l'instituteur enseignera aux plus jeunes, les aînés qui ont déjà fait deux années d'allemand seront confiés à l'institutrice.

Un fait anecdotique montrera qu'elle savait se faire respecter sans porter préjudice à la population. Un garçon de Noirceux, issu d'une famille qui ne portait pas l'occupant dans son cœur, a eu la malheureuse idée de percer les yeux de la photo du Führer qui ornait le livre de lecture. Quel scandale en classe ! Les parents seront convoqués, l'enfant sévèrement réprimandé, mais la famille ne sera pas dénoncée, alors que ses activités résistantes auraient pu la conduire à Schirmeck ou au Struthof.

En octobre 1943, Fräulein BASSLER est remplacée par Fräulein BAUER, plus jeune, également venue d'outre-Rhin. Elle logera chez un autre habitant où elle est appréciée. Dénoncé pour écoute de radio illégale, son logeur lui devra une fière chandelle car elle déclarera que c'est elle qui écoute souvent de la musique dans sa chambre ! Ses anciens élèves en gardent le souvenir d'une institutrice très gentille, non nazie, pour ne dire plus, mais qui aura eu du mal à se faire respecter en classe par des élèves à peine plus jeunes qu'elle.

Outre la mixité, ce qui frappe le plus les écoliers, c'est le changement de pédagogie. Une place beaucoup plus grande est accordée au chant, au sport et à l'observation de la nature. Des activités pratiques sont aussi organisées, toujours avec l'instituteur, qui retrouve à cette occasion les élèves de sa collègue. Les enfants doivent apprendre à travailler pour le Führer. Cela consiste à aller dans les champs de pommes de terre enlever les doryphores, ou dans les forêts de hêtres ramasser les faînes. Des séances de cueillette de tisanes diverses sont aussi organisées : plantain, prêle… Les écoliers ne demandent pas mieux, même si la récolte n'est pas leur souci premier. Par contre, la religion a disparu de l'école. Les deux enseignants, très croyants, n'ont pas accepté le retrait du crucifix, mais la photo de Hitler le côtoie et les enfants l'ont devant les yeux toute la journée. Celle-ci commence d'ailleurs par le salut hitlérien, sans grande conviction pour la plupart, qui a remplacé la prière habituelle. Les heures d'enseignement religieux ont disparu du programme scolaire par la même occasion.

Comme l'allemand n'est parlé par presque personne dans le village, M. METZ utilisera fréquemment le français pour expliquer son cours aux enfants. On peut penser que les autorités l'ignoraient, de même qu'elles ont ignoré cette injonction de M. METZ : « *Mes enfants, ne perdez pas le français* ». Cette phrase, alors très osée, a été rapportée au Tribunal de l'épuration de Villé en 1945. L'instituteur a pu alors reprendre son poste de directeur de l'École des Garçons de Fouchy jusqu'à sa retraite...



♦ *L'instituteur Eugène METZ et la classe des petits en 1942.*

# Église et religion

**L'invasion de l'Alsace en juin 1940, son annexion de fait par le 3e Reich ont également leur lot de conséquences pour la vie religieuse, même dans nos campagnes.**

**Jean-Laurent VONAU propose une synthèse de ce que furent ces mesures.**

« On alla jusqu'à exiger en 1944 un serment officiel de loyauté des prêtres et des pasteurs qui dispensaient un enseignement religieux en les assimilant à des agents de la fonction publique, bien que le régime fût hostile aux cléricaux et prônât une déchristianisation. Ainsi, dès le 11 Juillet 1940, la Cathédrale de Strasbourg fut interdite au culte par décision des autorités nazies. (…). Par ordonnance du 29.10.1940, le régime concordataire fut supprimé (…). Les prêtres et pasteurs n'étaient dès lors plus rétribués. Une nouvelle organisation financière des Eglises fut mise en place, basée sur des contributions versées par les fidèles. Les établissements religieux d'enseignement furent fermés, le Grand Séminaire et les facultés de théologie disparurent. Un décret du 17.12.1940 exigea l'enlèvement des statues de Jeanne d'Arc des lieux de culte. La politique de déchristianisation alla jusqu'à supprimer des jours fériés, (…) des ordres religieux furent interdits et leurs membres expulsés. Les écoles perdirent leur caractère confessionnel. »

*…la Cathédrale de Strasbourg fut interdite au culte…*

**Au bourg et dans nos villages, ces mesures se traduisirent essentiellement par l'interdiction d'enseigner infligée aux sœurs de Saint-Jean-de-Bassel, présentes et actives dans de nombreuses localités. On en trouvera mention dans le chapitre consacré à l'école.**
**Quelques curés villageois eurent également à subir les foudres de l'occupant, en particulier à Urbeis et Maisonsgoutte.**

**Pierre SCHRAMM raconte les démêlés du curé d'Urbeis.**

« Notre ancien Curé Ernest COMONT était né à Saint-Dié le 08.06.1878. Il prit en charge la paroisse d'Urbeis en 1930 et avait donc déjà 62 ans à l'arrivée des Allemands. Le Curé COMONT et l'instituteur ZAPF **(voir les lignes qui lui sont consacrées dans le chapitre « École »)** ne sont pas très amis. Depuis longtemps, des différends existent entre ces deux hommes. COMONT, Vosgien de cœur et Français avant tout, est originaire de Saint-Dié. ZAPF, pilier numéro un de HITLER dans notre commune, met sa vengeance à exécution. Il dénonce le curé comme étant un homme indésirable pour le Reich, comme il fera aussi expulser neuf autres familles du village. Le jour de la Saint-Nicolas, fête patronale à Urbeis, à 9 heures du matin, la Gestapo se présente à la cure. Ils donnent au curé et à sa bonne une heure pour boucler une petite valise. Un camion militaire attend sur la route. Comme tous les jours, ma sœur Marie-Thérèse apporte la canne de lait, le matin avant la messe. Elle arrive justement au moment où les deux expulsés montent dans le camion. En lui disant au revoir, le curé lui lance : « *Marie-Thérèse ! Prends le chien (Fido) chez vous !* ». Et il part, habillé en civil car les Hitlériens lui ont fait enlever sa soutane. Le chien, Fido, restera en fait pendant deux mois chez une voisine de la cure, alors que son maître, expulsé en France, trouve finalement refuge dans le département de l'Isère. Un jour, une lettre de lui arrive chez notre cousine Marie CONREAUX qui habitait près du Col d'Urbeis, mais côté vosgien, donc au-delà de la nouvelle frontière. Le Curé COMONT réclame son chien, il faut le lui amener. Ma sœur s'occupe de faire passer l'animal, qui transite ensuite par Epinal où habite Mme COLLIN, sœur du Curé COMONT. Elle le garde chez elle quelque temps, puis le

fera acheminer chez son maître dans l'Isère ! Au mois de mars 1945, le Curé COMONT revient à Urbeis, avec son chien ! « *Dans la vie, il y a toujours un moment de joie* » disait-il. Il poursuivit son ministère dans la paroisse de Saint-Pierre-de-Charême dans l'Isère. Il décède le 19.07.1951.



**A Maisonsgoutte, Joseph ZIMMERMANN témoigne :**

« Le curé du village, M. HETT était membre de l'Alliance Française **(ou peut-être plutôt du réseau de résistance « Alliance »)** et connu comme passeur. Un jour, il fut dénoncé pour avoir prononcé des sermons anti-nazis et déporté pour cette raison au camp de Dachau **(d'autres disent Gaggenau, ce qui serait aussi crédible, car une partie des internés du Struthof y furent envoyés lors de l'évacuation du camp alsacien)**. Il a été libéré par les Américains et revint au village. Très épuisé, il décéda néanmoins dès 1951. »

**Des recherches ultérieures, peut-être dans les archives de l'Évêché, pourraient éventuellement compléter son dossier avec davantage de renseignements.**

**A Saint-Pierre-Bois, les anciens se souviennent bien du Curé Aloyse LEIBENGUTH qui, déjà avant 1940, distillait des prêches anti-nazis. Il prit ensuite en charge la paroisse de Breitenbach où il poursuivit ses sermons anti-hitlériens. Inquiété pour ces faits, dans une commune où l'Ortsgruppenleiter avait fait procéder à de très nombreuses expulsions, il dut peut-être son salut au fait qu'il était titulaire de la Croix de Guerre allemande glanée pendant le premier conflit mondial. Au sujet de ses sermons, il disait qu'il les écrivait « *As d'Dumme es versteh und d'Gscheïda mer nix macha kenna* » (*Pour que les simples d'esprit les comprennent et que les intelligents ne puissent rien me faire !*). A Saint-Pierre-Bois, il fut remplacé par le Curé Ernest WITH. Comme il n'y avait plus d'instruction religieuse, ni de catéchisme, le curé réunissait les enfants dans la sacristie après la messe...**

**Ces quelques exemples montrent l'inimitié entre religion et régime nazi.**
**Michel MANGIN la résume bien pour son village de Steige :**

« Il est à noter que bien souvent les réunions du parti avaient lieu aux mêmes heures que les offices religieux. L'entreprise de déchristianisation était évidente. Mais les rigueurs de la guerre et surtout l'annonce des morts au front provoquèrent un regain de ferveur religieuse. »

♦ *Retour triomphal de déportation du Curé Alphonse HETT après la libération du camp de Gaggenau. Juché sur un véhicule de l'armée, il est acclamé par ses paroissiens massés tout le long de la Grand'Rue (printemps 1945).*

# *Gendarmerie et répression*

**Quand l'autorité occupante se rendit compte, bien vite d'ailleurs, que les populations alsaciennes-mosellanes n'adhéraient pas à la nouvelle idéologie, l'arsenal répressif se mit rapidement en place, la Gendarmerie locale pour toute infraction courante, bien vite relayée par la Police Secrète (Gestapo) pour tout ce qui touchait la sécurité, la politique.**
**Le Val de Villé s'est vu doter de 3 postes de Gendarmerie, respectivement installés à Maisonsgoutte, Villé bien sûr, et Saint-Maurice pour l'avant-vallée. Du premier, peu de témoignages subsistent :**

**Antoine FUCHS :**

« ...Un poste de Gendarmerie était installé à l'entrée de Maisonsgoutte, dirigé par le Wachtmeister RANTZ qui assurait l'ordre, accompagné de son berger allemand. Il encaissait les amendes infligées pour les infractions (tapage nocturne, non-respect de l'extinction des lumières la nuit, calfeutrage des fenêtres et des volets).
Des villageois se rencontraient dans certaines maisons pour écouter la radio de Londres en cachette… Le chef de la Gendarmerie assurait bien l'ordre dans son district. »

**La Gendarmerie de Villé, quant à elle, était installée dans une maison aujourd'hui démolie et jadis implantée sur l'actuel emplacement du Square KUDER en bordure de la Place du Marché.**

**Antoine FUCHS :**

« Dès 1940, la Gendarmerie allemande emménage dans les locaux de la Maréchaussée française située dans la maison disparue en 1959. Le chef, l'Oberwachtmeister SCHUHMACHER est secondé par quelques gendarmes, parfois des auxiliaires, anciens policiers alsaciens d'origine qui avaient retourné leur veste. Les moindres infractions étaient sanctionnées d'un Reichsmark d'amende. Tout ce qui touchait à la politique était de suite confié à la Gestapo, les contrevenants transférés à son siège à Colmar. »





♦ *La Place du Marché de Villé, en 1902 et pendant l'entre-deux-guerres. La maison de droite abritait la Gendarmerie, avant d'être démolie et faire place au Square KUDER.*

**La personnalité de SCHUHMACHER donne lieu à certaines controverses. Probablement était-il lui-même écartelé entre sa soumission choisie au nouveau régime et le désir refoulé de ne pas trop nuire aux habitants des villages qu'il contrôlait.**
**Parmi ceux qui ne le tenaient pas en haute estime figure Joseph KUHN, caché à Triembach-au-Val dans la maison familiale pendant une grande partie de la guerre afin d'échapper à l'incorporation de force. Dans les carnets rédigés pendant cette période, il raconte en particulier l'une ou l'autre perquisition effectuée par SCHUHMACHER en vue de trouver quelques indices de présence ou pour impressionner sa famille. Joseph KUHN fait état dans ces circonstances de la brutalité et de la grossièreté du gendarme de Villé (on lira le récit détaillé de cet épisode dans l'annuaire 1995 de la SHVV). D'autres témoignages sont plus nuancés, voire indulgents. Lorsque Fernand SENGLER fut arrêté, en même temps que tous les agents de sa filière d'évasion, SCHUHMACHER l'accompagna à son domicile pour lui permettre de saluer sa famille et récupérer quelques affaires personnelles.**
**On se souvient également de SCHUHMACHER à Albé. En mars 1943, sept jeunes conscrits locaux, revenant du Conseil de Révision à Villé, ont chanté la Marseillaise près de la fontaine. Dénoncés, ils sont convoqués à la mairie, puis emmenés à la Gendarmerie de Villé pour y passer la nuit. Le lendemain, Mme SCHUHMACHER leur a apporté du café et des croissants ! Puis, encadrés par 4 gendarmes, ils ont pris le train pour Colmar, probablement au siège de la Gestapo. Là, on leur a dit qu'ils « *étaient bons pour Schirmeck mais vu leur âge, ils seraient bientôt mobilisés et connaîtraient bien autre chose qui leur ferait passer l'envie de chanter* ». Ils ont été incorporés de force peu après.**

### Un autre témoin d'Albé raconte :

« Vers la fin de la guerre, les jeunes étaient réquisitionnés pour faire des travaux de terrassement défensif à Urbeis, à Steige ou au Climont. Plusieurs d'entre eux ont découvert à Villé des chariots de munitions. Ils ont pris un revolver et des balles sans savoir ce que c'était. Le soir venu, ils les ont tirées. C'étaient des balles traçantes (Leuchtkugeln) bleu, blanc et rouge. Le lendemain matin, lorsqu'ils sont redescendus à Villé, il y avait des barrages de gendarmes. On leur a expliqué que des parachutistes étaient descendus à l'Ungersberg, on leur avait envoyé des signaux lumineux. SCHUHMACHER est arrivé et a giflé l'un d'entre eux et leur a dit : « *Tâchez de disparaître ! La guerre est perdue, mais si l'on me donne l'ordre de vous emmener, je serai obligé de le faire !* » Alors ils se sont tous cachés 8 jours durant dans la forêt. »

### Alphonse GUNTZ de Saint-Maurice ne s'embarrasse pas de nuances à son sujet :

« A Villé, le gendarme en chef s'appelait SCHUHMACHER. Au début, il était un peu dur, car à Triembach il y a eu des expulsions. Après cela, il est devenu comme des nôtres. Les petits commerçants de Villé l'ont acheté avec leurs marchandises, miel, viande et alcool. »

**Le gendarme de Saint-Maurice était toutefois de très loin le plus original, le plus pittoresque, au point que les témoins survivants conservent son souvenir en souriant...**

### Alphonse GUNTZ encore :

« Une Gendarmerie a été installée dans la grande maison vis-à-vis de l'école. Il y avait 2 hommes, le chef SENFTLEBER et un simple subordonné. Tout le monde était en grande frayeur en apprenant la nouvelle. Mais après quelques semaines, on était rassuré parce qu'on avait à faire à un type vraiment formidable. C'était un ancien de la Grande Guerre, qui avait été fait prisonnier par les Anglais. Il aimait la bonne chère, le bon vin, pas du tout hitlérien. Grâce à lui, il n'y a pas eu d'expulsion dans le village, bien que les nazis locaux avaient préparé une liste de 7 familles. C'est le chef de la Gendarmerie qui a réglé le problème en notre faveur. Il paraît qu'il avait bien sermonné ces petits chefs hitlériens qui avaient manigancé le projet. C'est lui-même qui le reconnut lorsqu'il était plongé dans son espèce d'hypnose alcoolique. C'était une vraie éponge, et sa femme le suivait dans toutes les soirées. »

**Toujours à Saint-Maurice, Edouard SCHEER raconte :**

« Il y avait deux gendarmes, le chef SENFTLEBER qui portait toujours l'uniforme, mais ce n'était pas un mauvais bougre, et un Lorrain nommé FELD. Notre voisin, le meunier NUSSBAUMER a, un jour, tué clandestinement un bœuf. Le sang coulait dans le canal du Muhlbach et attirait les truites. Le gendarme SENFTLEBER a assisté à l'abattage et recevait quelques uns des beaux morceaux. Il avait une très belle femme blonde, assez dévergondée qui portait des soutiens-gorge à armature en bois. On en a retrouvés au grenier après leur départ. »

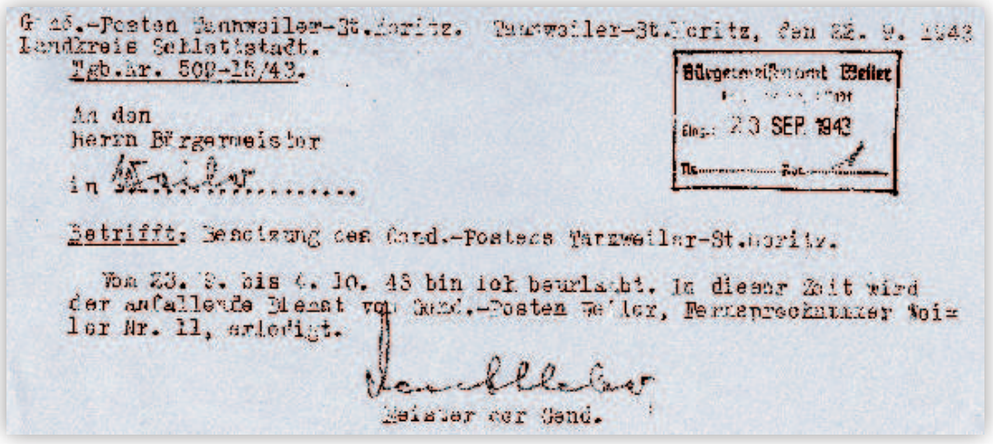
**Georges DONTENVILLE :**

« Le chef SENFTLEBER était très compréhensif et intéressé. Il fermait les yeux sur les petits trafics et les abattages clandestins, il recevait de l'huile, de la farine, du vin et des patates. Il ne supportait pas le son des cloches. »

**Marie-Rose DOLLÉ de Saint-Pierre-Bois :**

« Le gendarme SENFTLEBER, installé à Saint-Maurice était sévère au début, mais s'est adouci par la suite grâce au schnaps, vin et lard des paysans locaux. »

♦ *Quand SENFTLEBER, « Meister der Gendarmerie » de Saint-Maurice, prend ses congés du 23.09 au 04.10.1943...*



G. Ab.-Posten Tarnweiler-St.Moritz. Tarnweiler-St.Moritz, den 22. 9. 1943
Landkreis Schlettstadt.
Tgb.Nr. 502-15/43.

An den
Herrn Bürgermeister
in Weiler

Bürgermeisteramt Weiler
Eing.: 23 SEP 1943

Betrifft: Beurlaubung des Gend.-Postens Tarnweiler-St.Moritz.

Vom 23. 9. bis 4. 10. 43 bin ich beurlaubt. In dieser Zeit wird der anfallende Dienst vom Gend.-Posten Weiler, Fernsprechnummer Weiler Nr. 11, erledigt.

Meister der Gend.

**Emma MEYER de Hohwarth :**

« Un habitant de Thanvillé, qui travaillait aux Ponts et Chaussées, a été incorporé dans la Wehrmacht sur le front de l'Est. Il y a déserté pour passer chez les Russes. Sa famille, en représailles, devait être exilée en Pologne. J'ai insisté auprès du gendarme SENFTLEBER pour qu'il fasse un bon rapport sur cette famille (bonne éducation, désertion incompréhensible, pas d'hostilité anti-allemande…). La famille n'a pas été expulsée. Pour remercier SENFTLEBER dont la femme était danseuse et pianiste, je lui ai offert un combiné pour son épouse. Je me rappelle que Mme SENFTLEBER (c'était sa 2e épouse) s'est déshabillée devant moi en disant à son mari : « *Bin ich nicht schön, Arthur ?* » (*Ne suis-je pas belle, Arthur ?*). SENFTLEBER a alors demandé à sa femme de jouer pour moi un morceau au piano. Lorsque, par malheur, SENFTLEBER surprenait l'abattage clandestin d'un veau, un morceau de cuisse suffisait… »

**L'épilogue de l'histoire de SENFTLEBER est assez original. Lucie ARNOLD de Saint-Maurice se souvient :**

« SENFTLEBER voulait rester là vers la fin de la guerre et se cacher, mais personne n'a voulu prendre ce risque. Il allait souvent à Neubois chez le chef des pompiers (GUNTZ, le « Schnuzeronkel ») qui le faisait manger et surtout boire. Il confia à son hôte : « *Tu sais, ils* (les Américains) *seront bientôt là, mais ne dis rien, sinon tu ne vivras pas longtemps !* » Après guerre, il est revenu à Saint-Maurice, faire une visite au Restaurant Juliette et Charles DONTENVILLE. Il avait une liste de tous les gens qu'il avait connus pendant son séjour à Saint-Maurice. Il est passé dans toutes les maisons. Chez nous, mon père a regardé la liste et a signé également. C'était une sorte de pétition attestant de son comportement avec les habitants pendant la guerre, ceci pour lui éviter un procès en Allemagne. »

**Les trois postes de Gendarmerie implantés à Villé, Maisonsgoutte et Saint-Maurice étaient les outils répressifs au service de l'occupant. Comme nous l'avons déjà signalé, leur autorité se limitait toutefois aux petites infractions courantes ; tout au plus pouvaient-ils selon la gravité des faits et leur humeur signaler les « délits » plus importants, politiques, à la Gestapo dont le siège se trouvait à Colmar. Etre déféré en ces lieux valait le plus souvent la sanction redoutée par tous les Alsaciens, et que l'occupant faisait largement planer, en l'occurrence l'internement pour une durée plus ou moins longue au camp disciplinaire de Schirmeck-La Broque (à ne pas confondre avec le camp de concentration du Struthof, même s'il y avait des liens entre les deux, certains internés de Vorbrück finissant parfois dans le seul camp de concentration implanté sur le territoire français).**



♦ *Vue générale du camp de Schirmeck-La Broque*

**Jean-Laurent VONAU le décrit ainsi :**

« En juillet 1940, l'administration civile allemande avait installé à Schirmeck un camp de rééducation destiné à faire plier les réfractaires. Selon les besoins, ce séjour décidé par la Gestapo pouvait aller de quelques semaines à un an, et même au-delà. Gardés par des SS, sous le commandement du sinistre BÜCK, les hommes et les femmes qu'on y interna furent soumis à un travail épuisant, à une discipline de fer, à un lavage de cerveau permanent. Bien que ce ne fut pas un camp d'extermination, les violences infligées aux détenus étaient quotidiennes et certains y laissaient leur vie pour avoir désobéi ou tenté de s'enfuir. Le régime réservé aux récidivistes était particulièrement sévère et cruel. »

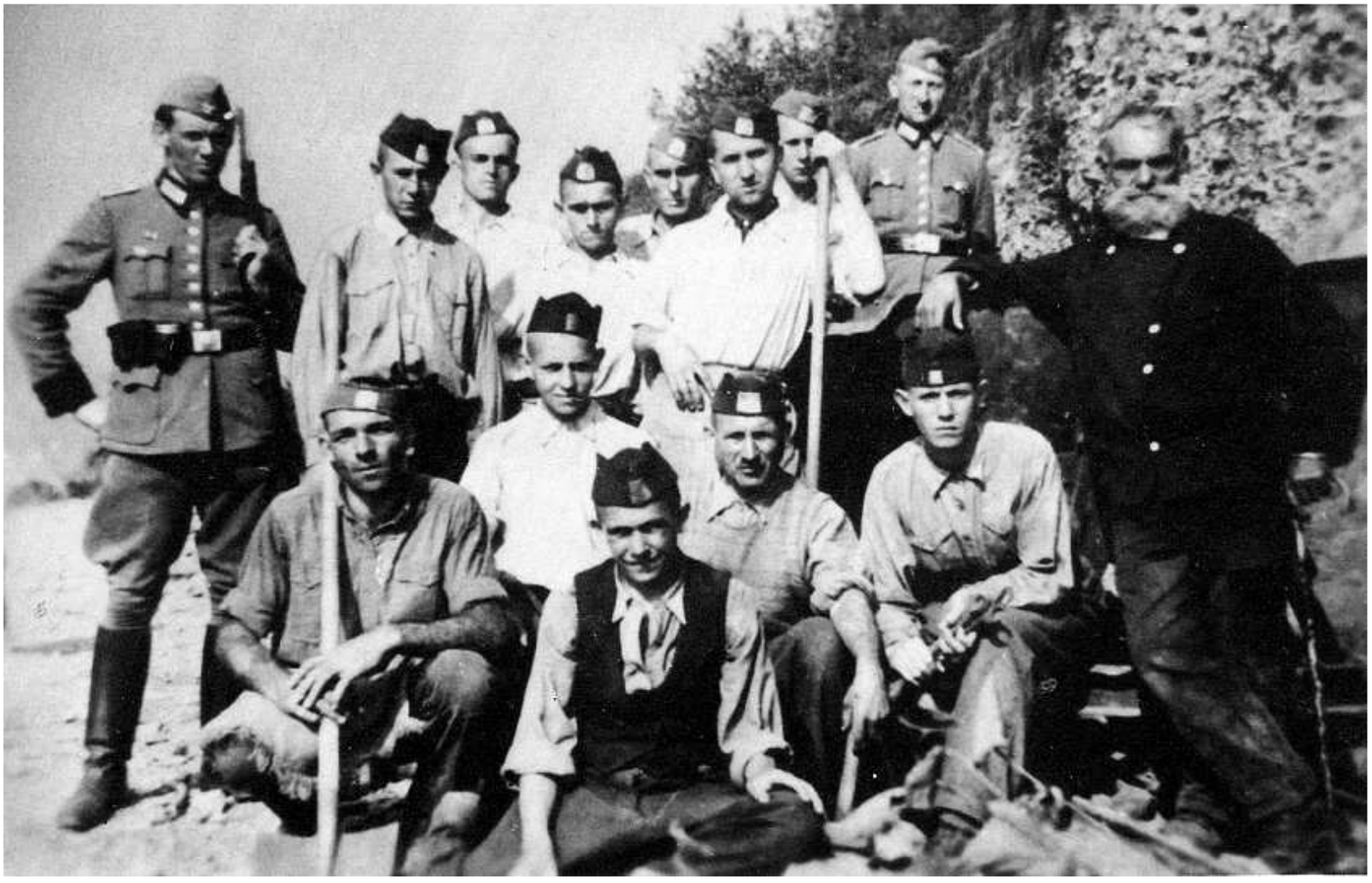
**Antoine FUCHS :**

« ...Les rejets ouverts de la doctrine nazie ont donné motif aux autorités allemandes de réprimer ces actes par la création d'un camp de rééducation des Alsaciens, le fameux « Sicherungslager Vorbrück ». Par la suite, on constata que, même pour des raisons futiles, des personnes y étaient incarcérées et soumises à la vindicte du fameux BÜCK, le chef à la jambe de bois… Ce fut le cas du tapissier de Villé, Paul MEISTER qui fut interné, probablement après dénonciation de l'Ortsgruppenleiter NEUHAUSER, pour avoir lancé en entrant au Restaurant du Soleil (actuel Café du Centre) à la fille du patron : « *Si j'avais à choisir, je préfèrerais te manger toute crue, plutôt que HITLER rôti !* » Cette plaisanterie lui valut quelques semaines au camp de Schirmeck. »

**Il y eut dans le Val de Villé de nombreux cas d'internements au camp de Schirmeck-Vorbrück, pour divers délits à connotation politique. On ne reviendra pas sur le cas des passeurs (Paul BOLLE, filière SENGLER) pour en évoquer d'autres.**

**Exemples de répression à Villé, toujours relatés par Antoine FUCHS :**

« A l'automne 1940, la pieuvre nazie avait déjà posé ses tentacules, et l'on s'apprêtait à commémorer le 9 Novembre 1923, jour anniversaire du putsch de Munich, par une cérémonie au cimetière militaire de Villé. Le drapeau hitlérien (Reichskriegsflagge) flottait au dessus des tombes des victimes des combats de juin 1940. Venus pour l'occasion, le Kreisleiter (l'équivalent du Sous-Préfet) et sa suite se trouvèrent, en entrant dans ce lieu du souvenir, devant un drapeau français, qui avait remplacé, probablement à l'heure du repas de midi, le pavillon allemand par un inconnu. On soupçonna un déséquilibré, mais aucune dénonciation ne résolut l'énigme. L'affaire fut jugée très grave, et engendra des actions policières par la suite (…) Au mois de décembre, parmi les expulsés, figuraient les époux WOLFER, dont le mari était jardinier d'entretien du cimetière militaire de Villé. Il était probablement soupçonné d'être l'auteur de la provocation du drapeau. La « salle d'asile », le « Kindergarten » allemand, était installée dans la maison Gaston WEILL, Place du Marché, sous la direction des « Fräulein ». Un matin d'avril 1944, l'une de ces demoiselles trouva la salle dans un certain désordre. Elle fut surtout choquée en étant confrontée au spectacle d'un petit pot de chambre qui faisait partie du mobilier, mais qui recelait un portrait du Führer décroché du mur et garni des excréments des intrus. La Gendarmerie fut alertée et l'enquête provoqua la suspicion et la mise aux arrêts de trois



♦ *Un commando de détenus s'apprête à partir au travail (camp de Schirmeck-La Broque).*

camarades de ma classe : Paul STAUFFER, René MARCHAL et René WINTERBERGER. La Gendarmerie de Villé les livra à la Gestapo de Colmar, où après quelques semaines d'interrogatoire sans résultat, amaigris par les sévices, ils furent incorporés au RAD le même jour que moi, le 10 Juillet 1944. L'exécutant de cette blague ne s'est jamais manifesté. Peut-être était-ce simplement un soupirant éconduit de ces Fräulein. Des innocents ont subi…

**Dans le journal tenu pendant qu'il était caché à Triembach, Joseph KUHN livre une version un peu différente de cet épisode :**

« Le 06.06.1944, dans le Kindergarten de Villé, la tête du buste de HITLER fut coupée, jetée dans un pot de chambre et chié dessus. On soupçonna trois adolescents d'environ 16 ans d'avoir commis ce crime. Le lendemain, ils furent emmenés à Schirmeck. Les trois jeunes nient avoir commis cet acte. (L'on soupçonne les Allemands de l'avoir fait eux-mêmes pour mettre les Alsaciens en suspicion). »

**Il avait déjà précisé le 12 Novembre 1943 : « *STEBLER dit qu'il doit aller à Schirmeck pour avoir parlé trop ouvertement avec une réfugiée de Karlsruhe* ».**

**Revenons à Villé. En septembre 1944, à l'Hôtel de la Poste (actuelle maison LASCOLS), le coiffeur et le peintre fêtaient un événement en dégustant une bonne bouteille de vin avec le patron. Entra un gradé allemand qui commande le même vin, mais le patron, peut-être un peu éméché et soutenu par ses deux clients, la lui refuse et l'insulte. La vengeance ne se fait pas attendre. Une heure après, ils sont tous entre les mains de la Gendarmerie qui prévient la Gestapo, qui les fait interner au Struthof. Lors de son évacuation à l'approche des Alliés, ils furent transférés dans un autre camp au Pays de Bade. Cet acte leur a coûté cher, ils ont néanmoins eu la chance d'être libérés par les troupes françaises en avril 1945…**



♦ *L'appel des détenus au camp de Schirmeck-La Broque.*

**A Maisonsgoutte, un habitant du village directement concerné, Charles ZIMMERMANN, raconte lui aussi :**

« J'étais alors ouvrier à l'usine textile FTV de Maisonsgoutte, après avoir été dans l'Artillerie lourde française, dans laquelle j'ai servi du 28.08.1939 jusqu'au 21.06.1940. Après l'installation des Allemands, l'Ortsgruppenleiter du village a dressé une liste de dix-huit hommes qui devaient servir dans la « Hilfspolizei », la garde civile d'appoint. Nous avons refusé de nous présenter au Conseil de Révision, prétextant que nous avions déjà prêté serment au drapeau français. Les nazis ont tout d'abord renoncé, mais les représailles n'ont pas tardé. Avec cinq autres camarades, probablement considérés comme les meneurs (Lucien ZIMMERMANN, Lucien VONNE, Lucien SEITZ, Emile DORFFNER et Louis ADRIAN), nous avons été arrêtés, pour ma part le 15 Décembre 1941 sur mon lieu de travail à l'usine. Nous avons tout d'abord été interrogés pendant trois jours à Sélestat, puis internés à Schirmeck pour six semaines. Nous avons été dressés comme des bêtes, …

une lettre par mois, pas de colis. Après cette détention en plein hiver, nous avons été libérés le 29 Janvier 1942 et nous sommes rentrés à pied le même jour par la route de Saint-Blaise. Plus tard, nous avons été cités devant le Tribunal de Villé et condamnés à trois semaines de prison avec sursis et une amende de trente Reichsmark. Par la suite, la peine a été ramenée en appel à Colmar à vingt Reichsmark, sous condition de bonne conduite…

**A Albé, on se souvient que deux personnes ont été internées à Schirmeck : Odile LAUX pour avoir porté le béret malgré l'interdiction édictée contre ce symbole français, et François VONROSPACH (futur maire de Saint-Martin), coupable d'avoir placardé sur le tilleul une affiche visant deux collaborateurs locaux.**
**Il est un fait que les internés de Schirmeck, lorsqu'ils étaient en âge d'être incorporés, enchaînaient quasi automatiquement détention et incorporation de force.**

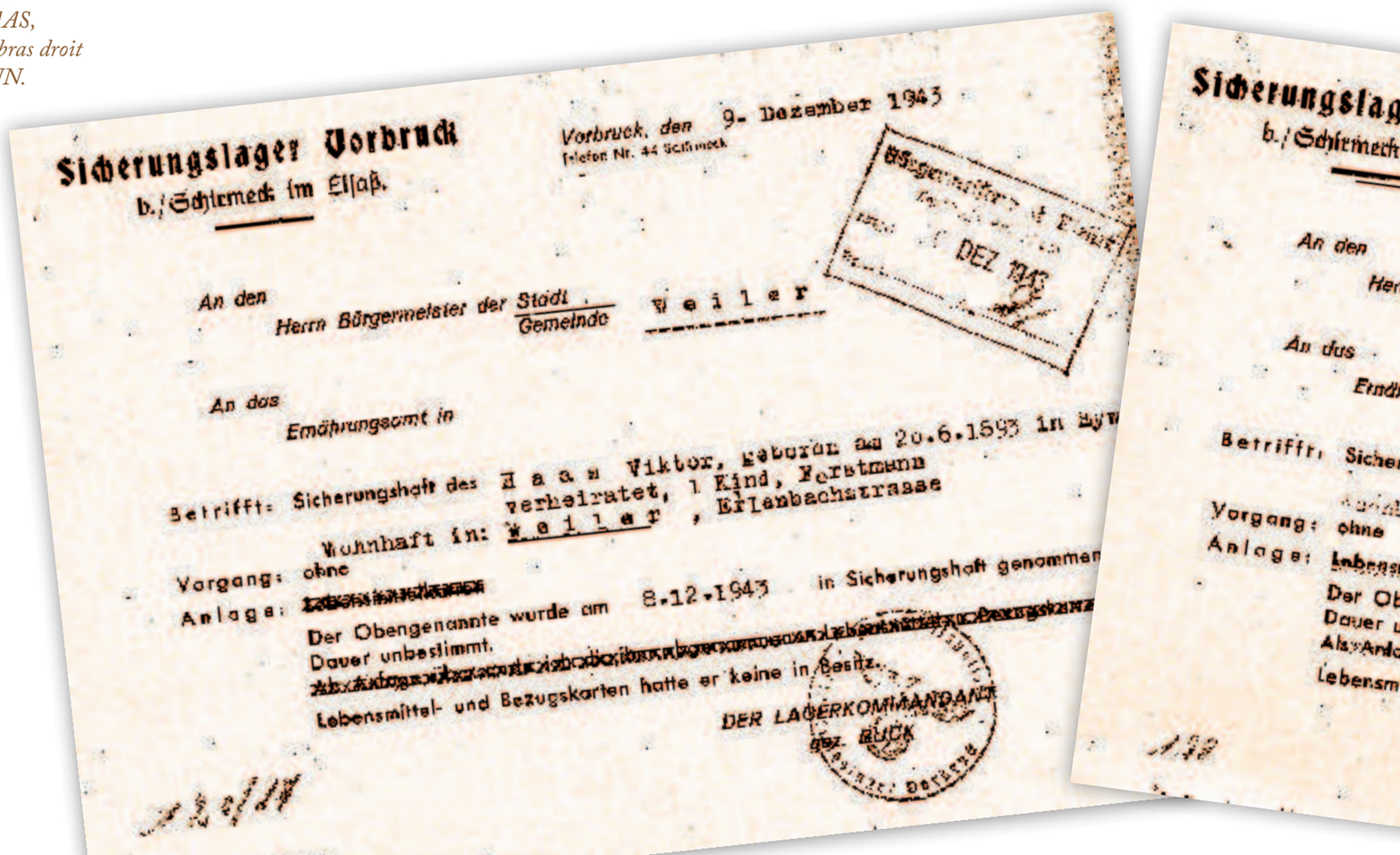
**René WACH, ancien maire de Neuve-Église, se souvient également :**

« Un camarade réussit à passer la frontière vers la France. Il a eu le malheur d'être arrêté par la Police française de Vichy qui l'a livré à la Police allemande. Pendant des semaines, il séjourna dans le camp de rééducation et de redressement politique de Schirmeck, subissant des sévices inhumains, pour ensuite être expédié sur le front en Russie. Malgré toutes ces souffrances, il est rentré dans sa famille en 1945. »

**Nous disposons enfin d'un autre témoignage direct, celui de Paul PETER de Breitenbach :**

« Je m'appelle Paul PETER. Je suis né le 17.09.1925 et j'ai été interné à l'âge de 16 ans au camp de Schirmeck le 18.08.1941 et jusqu'au 06.09.1941 pour avoir porté le béret basque. Au moment où je suis entré au camp, on m'a fait lever les mains pour fouiller mes

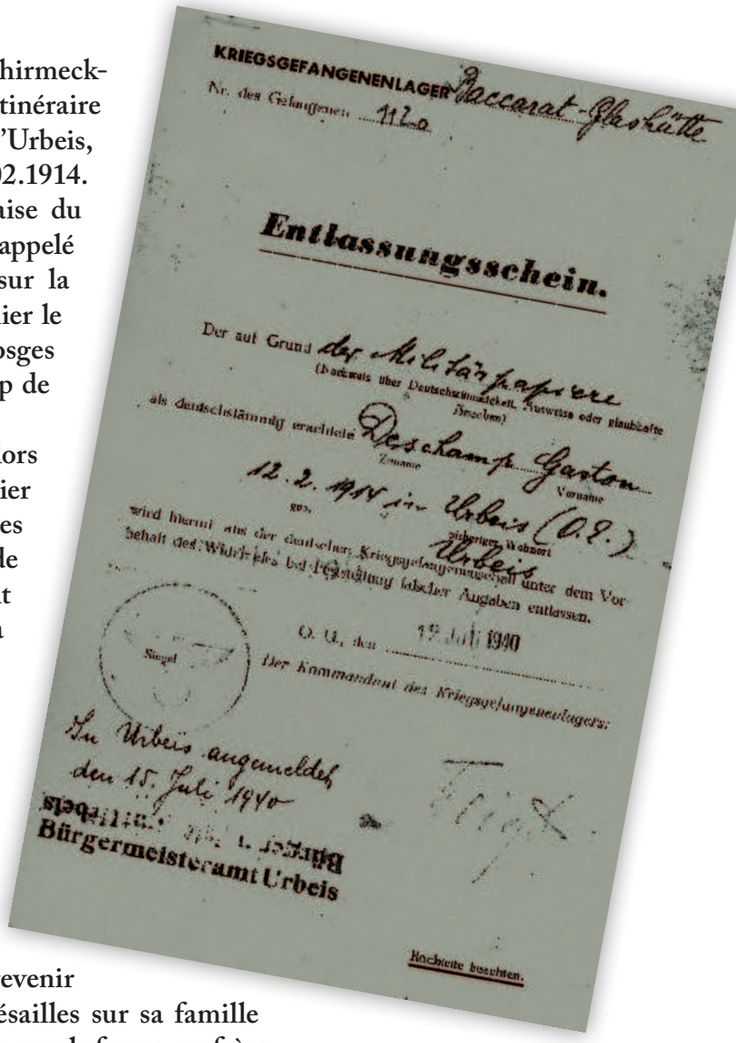
♦ *Certificats d'internement d'habitants de Villé au camp de Schirmeck-La Broque (Vorbrück). Victor HAAS, forestier, deviendra le bras droit du Dr HAUBTMANN.*


Sicherungslager Vorbruck
b./Schirmeck im Elsaß.
Vorbruck, den 9. Dezember 1943
An den Herrn Bürgermeister der Stadt / Gemeinde Weiler
An das Ernährungsamt in
Betrifft: Sicherungshaft des Haas Viktor, geboren am 20.6.1893 in ... verheiratet, 1 Kind, Forstmann, wohnhaft in: Weiler, Erlenbachstrasse
Vorgang: ohne
Anlage:
Der Obengenannte wurde am 8.12.1943 in Sicherungshaft genommen. Dauer unbestimmt.
Lebensmittel- und Bezugskarten hatte er keine in Besitz.
DER LAGERKOMMANDANT
gez. RUCK
DEC 1943

poches et me prendre l'argent que j'avais sur moi. Après cela, j'ai reçu des coups de pied et des gifles, sans autre motif que de ne pas avoir compris assez vite leurs ordres. J'ai été conduit dans une baraque et, pendant tout ce trajet, j'ai été obligé d'obéir à leurs ordres, de me coucher et de me relever (« *Hinlegen !, Aufstehen !* ») et de subir diverses maltraitances. Arrivé devant la baraque, on m'a coupé les cheveux à ras et lavé la tête et le corps avec des brosses dures. Mouillé comme j'étais, on m'a fait entrer sans habits dans une cellule où je suis resté ainsi pendant trois heures. Après, en sortant, on m'a donné l'uniforme du camp. Il fallait faire des exercices tous les jours sous différentes tortures, ainsi que du travail forcé jusqu'à complet épuisement, sous les coups et autres chicanes. Comme nourriture, on recevait le matin un peu de café, de l'eau brûlante, à midi une assiette de soupe claire et sans viande, le soir un petit morceau de pain et un bout de saucisse ou un peu de beurre. Ce pain était la ration journalière. On se faisait engueuler toute la journée, on couchait sur la paille.

**Parmi les internés dans le camp de Schirmeck-Vorbrück, il faut également signaler l'itinéraire très particulier d'un enfant d'Urbeis, Gaston DESCHAMPS né le 12.02.1914. Il est incorporé dans l'Armée Française du 15.04.1935 au 03.10.1936, puis rappelé en activité le 24.08.1939 et affecté sur la Ligne MAGINOT. Il est fait prisonnier le 17.06.1940 à Brouvelieures dans les Vosges lors de la déroute. Il est libéré du camp de Baccarat le 12.07.1940.**

**Gaston DESCHAMPS reprend alors ses activités professionnelles, son métier de maçon au sein des Entreprises KILLY de Sélestat et FELDNER de Kintzheim. Le 07.04.1942, il reçoit sa feuille de route pour servir dans la Wehrmacht en Russie. Refusant cette incorporation de force, il s'enfuit avec Ferdinand HERRBACH et Louis FORCHARD, via le Climont et le Jura, vers la Zone Libre. Il travaille successivement dans le bâtiment à Montélimar, Villeurbanne puis Roanne où, probablement dénoncé, il reçoit une lettre des autorités allemandes l'enjoignant de revenir à Urbeis, sous peine de représailles sur sa famille (deux sœurs seules sur la ferme, un frère sous l'uniforme allemand en Russie). Craignant pour les siens, il revient en Alsace et est arrêté en gare de Sélestat. Sans pouvoir revoir ses sœurs, il est emprisonné à Colmar (13.02.1943 – 20.02.1943), puis à Schirmeck-Vorbrück du 20.02.1943 au 10.05.1943, avant d'être envoyé en travaux forcés dans une ferme allemande à Geratstetten jusqu'au 20.06.1944. Il est libéré à cette date et non rappelé par les Allemands en raison de son état de santé.**


KRIEGSGEFANGENENLAGER Baccarat-Gherlotte

Nr. des Gefangenen 112.

**Entlassungsschein.**

Der auf Grund der Militärpapiere

als deutschstämmig erachtete Deschamp Gaston

geb. 12. 2. 1914 in Urbeis (O.E.)

wird hiermit aus der deutschen Kriegsgefangenschaft unter dem Vorbehalt des Widerrufes bei Feststellung falscher Angaben entlassen.

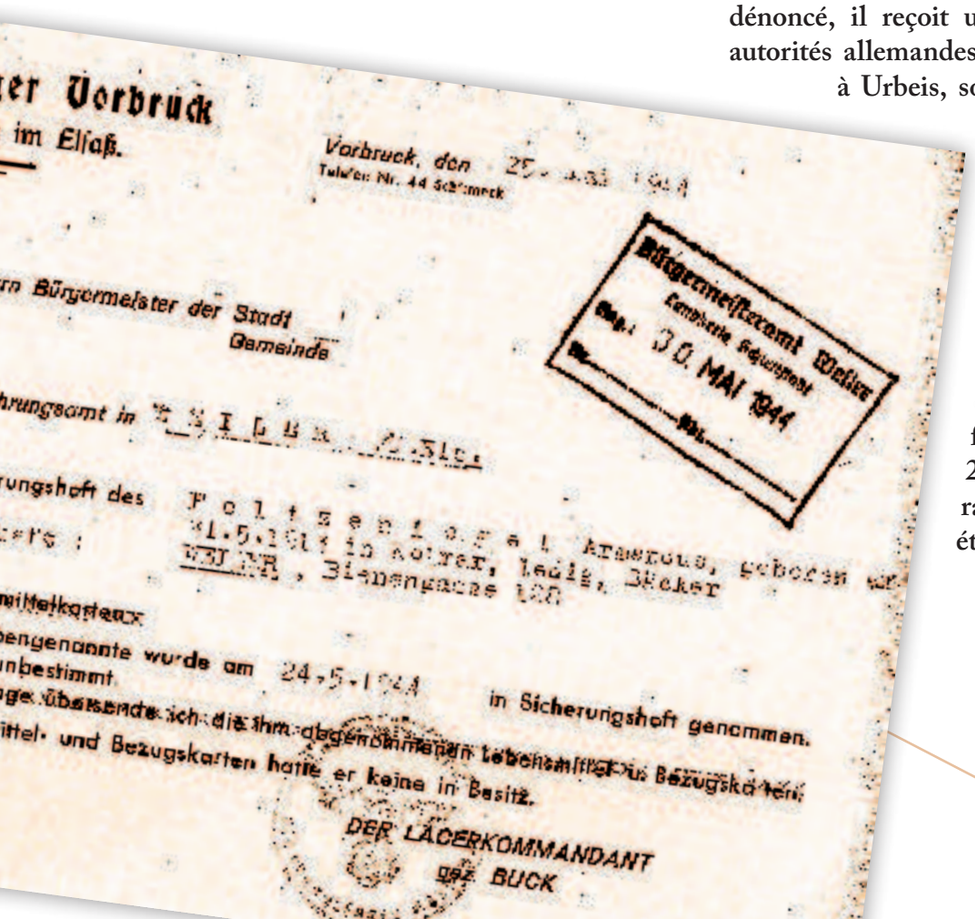
O. U., den 12 Juli 1940

Der Kommandant des Kriegsgefangenenlagers:

Siegel

In Urbeis angemeldet
den 15. Juli 1940
Bürgermeisteramt Urbeis

Kochleute bevorzugt.


...er Vorbruck
im Elsaß.

Vorbruck, den 25. [illegible] 1944

Tuchfühlung Nr. 44 Schirmeck

...rn Bürgermeister der Stadt
Gemeinde

Bürgermeisteramt Urbeis
Empfangs-Bestätigung
Tag: 30. MAI 1944

...hrungsamt in [illegible]

...rungshaft des [illegible]

...ers :

...mittelkarten

...engenannte wurde am 24.5.1944 in Sicherungshaft genommen.
...nbestimmt
...ge übersende ich die ihm abgenommenen Lebensmittel- u. Bezugskarten.
...ittel- und Bezugskarten hatte er keine in Besitz.

DER LAGERKOMMANDANT
gez. BUCK

♦ *Certificat de libération de Gaston DESCHAMPS du camp de Baccarat le 12 Juillet 1940.*

♦ *Certificat de travail établi, au nom de Gaston DESCHAMPS, par son employeur de Montélimar le 7 juillet 1942.*

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS

**michel paquet**

Successeur de J. ARNAUD

3, Rue Chabaud, 3
MONTÉLIMAR

TÉLÉPHONE 4-16

BÉTON ARMÉ - MAÇONNERIE
ADDUCTIONS D'EAUX
VILLES ET HABITATIONS
ÉCONOMIQUES

4

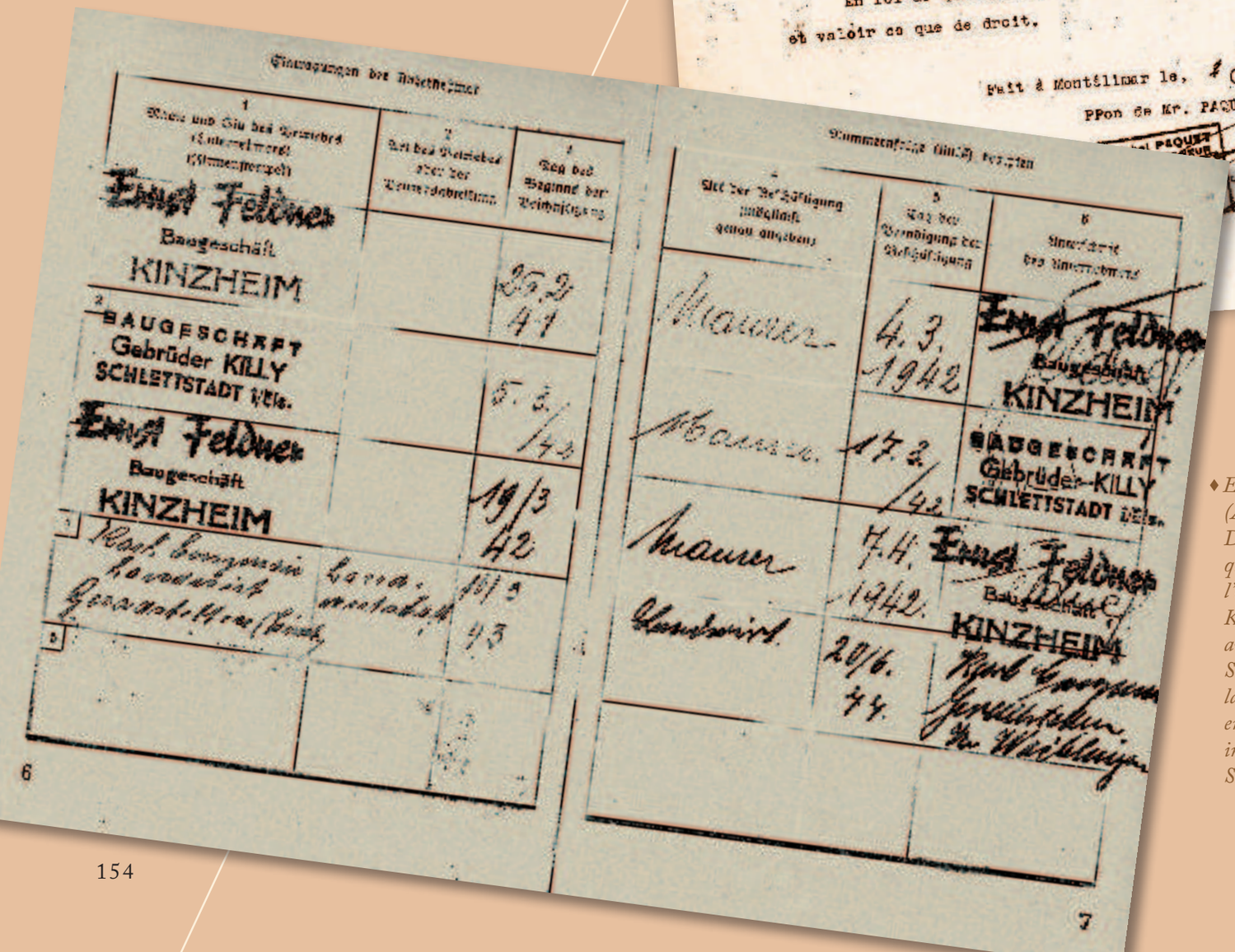
LE .....193

CERTIFICAT

Je soussigné PAQUET Michel Entrepreneur à Montélimar (Drôme)
certifie avoir occupé dans mes chantiers en qualité de Maçon
du 16 avril 1941 au 1er Juillet 1942 le nommé Delchauff Gaston
Il quitte mon Entreprise libre de tout engagement.
En foi de quoi je lui délivre le présent certificat pour servir
et valoir ce que de droit.

Fait à Montélimar le, 1 Juillet 1942

PPon Ce Mr. PAQUET:




♦ *Extrait du livret de travail (Arbeitsbuch) de Gaston DESCHAMPS. On notera qu'il cesse son activité dans l'entreprise FELDNER de Kintzheim le 07.04.1942 avant de s'enfuir... Son « travail » reprend à la ferme CONZMANN en Allemagne après son internement au camp de Schirmeck.*

# *Résister…*

**Il serait peu judicieux de porter un jugement sur le comportement de chacun au courant des hostilités. La nature humaine est ainsi faite que différentes personnes ne réagiront pas de manière semblable dans une même situation. Ainsi, pendant cette guerre de 4 ans, certains ont choisi, pour différentes raisons, de collaborer avec l'occupant, par conviction, adhésion, ambition ou intérêt. D'autres, la majorité, ont choisi de « faire le gros dos » en attendant que le conflit s'achève. D'autres encore, sans monter en première ligne, opposèrent leur inertie au nouveau régime, ou aidèrent, ponctuellement ou régulièrement, ceux qui s'opposaient au nouvel ordre (nous avons déjà largement évoqué tous ceux, et ils furent nombreux dans la vallée, qui nourrirent, hébergèrent, aidèrent ou convoyèrent les évadés…). Un certain nombre de jeunes gens, au péril de leur vie et de celle de leur entourage familial, s'engagèrent encore plus avant dans la lutte ouverte contre l'ennemi, que ce soit dans les rangs de l'armée de la France Libre ou dans la Résistance. Ce chapitre en rappellera quelques figures marquantes. Certaines d'entre elles ont déjà fait l'objet d'études détaillées publiées dans les colonnes des annuaires 1995 et 1996 de la Société d'Histoire ; d'autres sont inédites car bien souvent ces actes sont restés méconnus en raison de la modestie et de la discrétion de leurs auteurs.**

**La « résistance » commence parfois là où l'on ne l'attend pas, et ses héros ont même parfois été considérés comme des « collaborateurs » par ceux qui les jugeaient un peu hâtivement et imprudemment pour ne pas connaître leurs réelles activités.**

**Alain MEYER a ainsi recueilli le témoignage d'Emma MEYER, aujourd'hui âgée de 88 ans.**

« J'ai été embauchée à la Sous-Préfecture (le Landkommissariat) de Sélestat. Comme je possédais le permis de conduire, j'aurais dû partir à Mannheim pour y conduire des voitures postales, mais comme j'avais une amie qui travaillait à la Sous-Préfecture, elle m'a informée qu'il y avait là un emploi vacant, et j'ai été embauchée. Je partais chaque jour pour Sélestat à 5h15 du matin, prendre le train de 6h10 à Thanvillé. Le soir j'étais de retour à 18h20. En premier lieu, j'ai dû m'employer à la germanisation des patronymes français de l'arrondissement, sous la direction d'un chef nommé HOERNIG. Puis je fus affectée au contrôle des permis de construire avec l'architecte KIEFFER de Sélestat. En dernier lieu, on m'affecta à la « Polizeiabteilung » (le Service de Police) où personne ne voulait aller, car placée sous la direction de SCHAMBERGER, un Bavarois pas commode. Il était vétéran de la Grande Guerre, nazi convaincu au départ, mais il montra par la suite qu'il n'était pas un fanatique. Il voulait que tout soit en règle, il criait avec tout le monde. Les gens venaient à la Sous-Préfecture dénoncer leurs voisins ou ennemis. J'ai essayé de le convaincre de ne pas pousser ainsi les gens à la délation. Un jour, un habitant de Breitenbach est venu dénoncer le Curé LEIBENGUTH, connu pour ses opinions francophiles. J'ai demandé à SCHAMBERGER de ne pas donner suite, sinon je démissionnais de mon poste… Bien souvent, les gens dénoncés étaient innocents (…). Dans chaque commune, il y avait des habitants qui collaboraient avec la Police Secrète, la Geheimpolizei. Ils possédaient un petit Ausweis avec photo et cachet, document que je devais préparer en y apposant nom et prénom. Leurs dénonciations n'étaient jamais consignées par écrit. J'avais ainsi connaissance de la liste des correspondants de la Police Secrète de tous les villages de l'arrondissement. J'ai caché cette liste dans un meuble de la Sous-Préfecture le 22 Novembre 1944 avant l'arrivée des Américains. En février 1945, alors que l'on tirait encore à Sélestat, je suis retournée à la Sous-Préfecture, déjà sous contrôle français, pour y récupérer quelques affaires personnelles et la fameuse liste. Celle-ci avait disparu. J'ai su en 1958 qu'elle avait été trouvée par M. MENZER qui était l'un des chefs des FFI à Sélestat. Son fils Daniel la cachait dans sa voiture ; elle s'y trouvait encore en 1958 lorsqu'il venait nous acheter du schnaps à Hohwarth… (…). Ces indicateurs sévissaient à chaque occasion. Lors du mariage de mon frère Jules, deux hommes de la Police Secrète étaient présents. L'un d'eux, originaire de Sélestat, trouva anormal



qu'on puisse faire la fête et danser alors que les soldats mouraient au front. J'ai été dénoncée et convoquée. Mon chef SCHAMBERGER m'avait dit de ne pas me laisser démonter. A la question « *Pourquoi avez-vous dansé ?* », j'ai répondu que mon dénonciateur était saoul. Je fus reconvoquée 15 jours plus tard, mais entre-temps celui qui m'avait dénoncée avait poignardé quelqu'un pendant une rixe. En arrivant à la Sous-Préfecture, le Kreisleiter SAUERHÖFFER m'annonça : « *Die Sache ist erledigt* » (*L'affaire est close*). (…). Il y avait à la Polizeiabteilung où j'étais employée, des fiches sur certains habitants, probablement douteux. Les personnes ainsi fichées pouvaient être transplantées en Allemagne ou Pologne. Avec une amie, nous brûlions certaines de ces fiches entre midi et quatorze heures dans un local où nous faisions chauffer nos repas. Les cendres étaient récupérées et enterrées dans le jardin. (…). A la Polizeiabteilung, on réservait également les autocars pour les SS qui devaient aller arrêter les familles qui étaient prévues pour être expulsées. Lorsque cela était possible, j'essayais de prévenir quelqu'un de ces villages pour que les concernés puissent se cacher ou s'enfuir. Par la suite, ces réservations de cars ne comportaient plus le nom des localités, mais uniquement la distance prévue, ceci pour éviter à une « taupe » d'organiser la fuite de ces informations. (…). Je suis restée à la Polizeiabteilung jusqu'au bout. Mon chef SCHAMBERGER est parti vers Nuremberg le 22 Novembre 1944, alors que les combats se propageaient de Saint-Dié vers notre vallée.

**Louis DREYFUSS est une figure originale et marquante au sein de la communauté juive de Villé. Son père, Léon DREYFUSS, marchand de bestiaux, était déjà décédé à la déclaration de guerre. Sa veuve, née Léonie WEISS, tenait une mercerie à Villé. Le couple avait deux enfants : Juliette, mariée à Guebwiller avec Henri BLOCH dont elle était déjà veuve, et qui gérait une entreprise de récupération de métaux. Elle était mère de deux filles, Liliane et Denis. Son frère Louis avait, dans un premier temps, repris l'affaire familiale de commerce de bestiaux de Villé avant de s'installer à cheval sur Villé et Guebwiller où il aidait sa sœur.**

**En 1940, Louis DREYFUSS est mobilisé dans un Régiment d'Infanterie. Replié sur la Loire lors de la débâcle de juin 1940, il est fait prisonnier.**
**Les Allemands opèrent un tri parmi les troupes. Ils demandent aux Alsaciens-Lorrains, aux officiers et aux Juifs de sortir des rangs. Pressentant le sort funeste qui pouvait lui être réservé, Louis DREYFUSS reste parmi la troupe qui est embarquée dans un train vers les camps de prisonniers en Allemagne. Bien que les noms des gares aient été escamotés, il reconnaît la gare de Colmar. Autorisé à quitter le train à l'arrêt pour se rendre aux toilettes, il en profite pour s'échapper et se perdre dans les rues de la ville. Il gagne ensuite Le Thillot, bourgade vosgienne sur la Moselle, sur la route du Col de Bussang à Remiremont. Sa famille y a trouvé refuge auprès du boucher FEIST qui a épousé une cousine de Louis. Il se trouve rapidement au contact des premiers mouvements de Résistance qu'il contribue à structurer. Sa mère et sa sœur accueillent, hébergent et ravitaillent bien souvent les résistants locaux. Sa nièce Denise (pseudonyme DEBLO, comme DEnise BLOch) sert d'agent de liaison.**
**Les activités des familles DREYFUSS et BLOCH ne passent toutefois pas inaperçues. Le 20 Janvier 1944, la Gestapo opère une rafle au Thillot. Léonie DREYFUSS, Juliette BLOCH et ses deux filles Liliane et Denise sont arrêtées et emmenées à Remiremont, Epinal puis Nancy. Les trois premières sont transférées à Drancy, puis Auschwitz et**

Birkenau, dont aucune ne reviendra. Denise BLOCH, sur laquelle on a saisi des papiers prouvant son appartenance à la Résistance est, quant à elle, transférée au camp de Romainville où elle fait la connaissance, puis se lie d'amitié avec une jeune femme de Breitenbach qui, fuyant la dictature nazie, a rejoint une tante à Cluny, en Bourgogne. Embauchée dans un hôtel-restaurant, celle-ci participe aux activités résistantes de ses patrons qui accueillent à leur table résistants et instructeurs anglais parachutés dans la région. Elle apprend même quelques rudiments d'anglais pour communiquer avec eux. Ce réseau est raflé le 14.02.1944. Après des interrogatoires brutaux à la prison de Montluc (où sévissait Klaus BARBIE), elle est également transférée à Romainville où elle lie connaissance avec Denise BLOCH. Toutes deux sont envoyées au camp de Ravensbrück où elles séjournent pendant quelques semaines, avant d'être transférées dans un « Kommando » à Holleischen, dans les Sudètes, où, dans une ancienne ferme transformée en usine, elles sont astreintes à la fabrication de munitions. Elles y sont libérées le 27 Mai 1945, d'abord par les partisans polonais, puis par les soldats américains. Denise BLOCH sera ainsi la seule de sa famille à revenir des camps.

Lors de l'arrestation de sa famille, Louis DREYFUSS était absent du domicile familial. Il fut pris chez un ami, mais réussit miraculeusement à s'échapper de la voiture qui l'emmenait et, malgré les coups de feu, à gagner les forêts environnantes qu'il connaissait parfaitement. Il trouve ensuite refuge dans la ferme de l'un de ses amis résistants. Dès lors, Louis DREYFUSS, recherché et révolté par l'arrestation de ses proches, prend définitivement le maquis sous le pseudonyme de PROSPER. L'année 1944 voit, dans ce secteur montagneux et boisé, la création de nombreux maquis autour de La Bresse, Bussang, Le Thillot… Louis DREYFUSS tiendra un rôle important dans l'organisation et la fédération de ces maquis. Ceux-ci opèrent des sabotages de lignes de chemin de fer et électriques, des attaques contre des usines travaillant pour l'Allemagne. DREYFUSS se chargea personnellement du sabotage du transformateur de l'usine des mines de tungstène de Château-Lambert, localité minière à la frontière des Vosges et de la Haute-Saône. S'introduisant de nuit dans le poste, il réussit à placer sa charge de plastic et le détonateur. Malheureusement, sa pèlerine humide provoqua un monumental court-circuit qui le projeta à quelques dizaines de mètres… Ces maquis organisèrent aussi des parachutages par des avions anglais, en particulier à la Chaume de Kinsmuss (nom de code « *Le chevreuil prend son élan* »). Ces parachutages fournirent aux maquis des containers d'armes et d'explosifs, ainsi que trois instructeurs anglais qui formèrent les maquisards aux techniques du sabotage. Louis DREYFUSS ne détestait pas la provocation, surtout depuis la rafle qui avait déporté sa famille. Au Thillot, on se souvient de son action d'éclat du 15 Juillet 1944 où, au lendemain du jour de la Fête Nationale, il défila avec ses hommes devant le monument aux morts, déposa une gerbe et hissa les couleurs tricolores ! Cette provocation ne passa pas inaperçue et les opérations contre les maquis s'amplifièrent, d'autant plus que la Résistance harcelait de plus en plus l'occupant.

Le 6 Septembre 1944, une attaque allemande vise le maquis du Peu-Haut, non loin de la Chaume de Kinsmuss où avaient eu lieu des parachutages à l'été. Devant le nombre des assaillants, le maquis se replie vers le Séchenat, sur le versant opposé de la vallée. Le lendemain, nouvelle et massive attaque allemande, repoussée par les maquisards. Le Capitaine PROSPER (Louis DREYFUSS) est sur place avec ses hommes. Le maquis déplore deux blessés dont l'un mourra quelques jours plus tard à l'hôpital de Bussang. Le 9 Septembre, PROSPER rassemble ses maquisards à la ferme de Kinsmuss. Devant la menace allemande, la ferme a été repérée, les effectifs décrochent pendant la nuit et s'installent aux Huttes. Le 14 septembre, le maquis est à nouveau alerté : un parachutage doit avoir lieu dans la nuit à la Kinsmuss. Presque tout l'effectif disponible y est affecté : les opérations de largage ont lieu, mais impossible d'emporter tout le matériel parachuté ; une partie est cachée dans la cave d'une ferme abandonnée. Les Allemands arrivent sur le terrain, rendant impossible la suite des opérations, mais les maquisards réussissent à regagner leur cantonnement. Les effectifs s'élevaient à environ 65 hommes, le matériel était très fourni, mais le ravitaillement précaire. Les pommes de terre devinrent un luxe, les champignons le plat quotidien. Malgré les champs de mine, les maquisards réussirent à franchir les lignes ennemies pour rejoindre les troupes alliées. Louis DREYFUSS s'y engagea pour la campagne d'Allemagne jusqu'au 8 Mai 1944. Après guerre, ses mérites furent récompensés de diverses distinctions. Il revint s'installer à Guebwiller et Villé. Le Capitaine PROSPER est décédé en 1970 à l'âge de 64 ans.

# Albert Meister, aviateur...



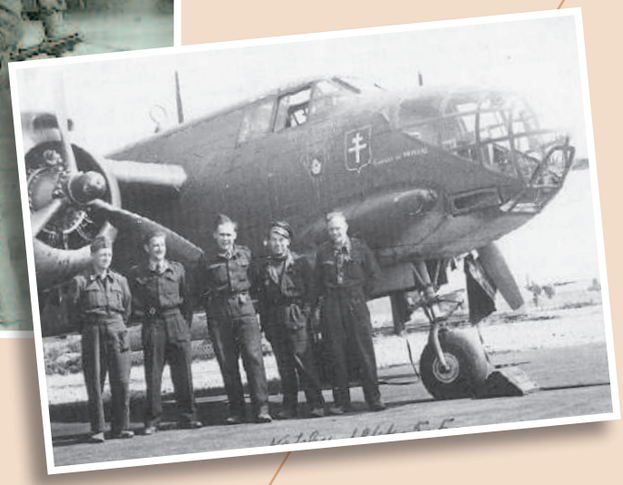
Joseph MEISTER est une des célébrités du Val de Villé. Chacun connaît son histoire et sa fidélité à Louis PASTEUR qui le sauva de la rage. C'est à l'Institut Pasteur, dont il était devenu le concierge, qu'il se donna la mort le 24 Juin 1940, dix jours après l'entrée des armées allemandes dans Paris. On ne sait précisément si les deux faits sont liés. Parmi ses sept enfants, la carrière militaire de son fils, Albert MEISTER, né à Villé en 1907, mérite d'être retracée. Albert-Louis (Louis, en mémoire de PASTEUR) voue de l'admiration au grand savant et porte toujours sur lui sa photo par NADAR. Après une enfance turbulente et des études réduites, il entame une carrière de mécanicien dans la Marine marchande. Mobilisé, il est fait prisonnier dans les Vosges le 30 Juin 1940. Il réussit à s'évader de son camp de Charleville dans les Ardennes et rejoint sa mère à l'Institut Pasteur. Il traverse la ligne de démarcation, gagne Marseille, réussit à s'embarquer pour Beyrouth où il s'engage dans les Forces Aériennes Françaises Libres. Après de longues péripéties au Moyen-Orient, il embarque et arrive sain et sauf à Glasgow avec le groupe « Lorraine ». Il suit un stage de perfectionnement technique avant de devenir mécanicien-mitrailleur à bord des bombardiers anglais qui s'envolent pour des missions sur le continent. Il est plusieurs fois cité et obtient deux étoiles sur sa Croix de Guerre, la Médaille Militaire et plusieurs autres décorations. Après le débarquement, il sera basé sur le continent et pourra rendre pour la dernière fois visite à sa mère après la Libération de Paris. Albert MEISTER est démobilisé le 26 Septembre 1945. La guerre en a fait un aviateur, mais il reste marin dans l'âme et embarque sur le … PASTEUR, navire qui transporte les troupes françaises vers l'Indochine, puis sur d'autres bâtiments…







♦ *Sur la base aérienne de Gateley en Angleterre.*





♦ *Formation des aviateurs au camp de Cosford en Angleterre.*




♦ *1946. Le Pasteur, bâtiment sur lequel Albert MEISTER est embarqué, en baie d'Along en Indochine.*



♦ *Visite du Général DE GAULLE aux aviateurs de la France Libre et des Alliés.*

# Martin Bucher

Lucien Herrbach

**Lucien HERRBACH et Martin BUCHER portent des patronymes bien moins célèbres, mais leurs parcours de résistants sont tout aussi remarquables. Nous rappellerons simplement les grandes lignes de leurs périples, une étude détaillée ayant déjà été publiée dans les colonnes de l'annuaire 1996 de la S.H.V.V. sous la plume de Jean-Louis SIFFER.**

**Martin BUCHER et Lucien HERRBACH ont respectivement 16 et 14 ans lorsqu'en juin 1940, les troupes allemandes entrent au village. Les combats y font d'ailleurs plusieurs victimes, dont le Capitaine Gilbert BONHOMME. Les jeunes gens prennent alors conscience de l'humiliation subie par la France et son armée. Ils subissent rapidement le joug de l'occupant : cours de propagande, incitation à partir travailler en Allemagne, embrigadement dans la Jeunesse Hitlérienne.**

♦ *Martin BUCHER à Saint-Martin en 1942.*





♦ *Photo prise le 25 Avril 1942 à Saint-Martin. Sur le cliché on reconnaît, de gauche à droite : Lucien HERRBACH, Roger LEDERMANN, André PRINCE, Martin BUCHER (au premier plan avec les jumelles) et Antoine LOUX. Quelques jours plus tard, Lucien et Martin partiront pour la France Libre.*

Lucien HERRBACH est vivement encouragé par le gendarme RANTZ de Maisonsgoutte à devenir le chef de la Hitlerjugend à Saint-Martin, au vu de ses bons résultats scolaires et sportifs, mais il refuse catégoriquement, sous prétexte qu'il est né à Paris et, de ce fait, risque de se faire traiter de « *Franzosenkopf* » (*tête de Français*). Martin BUCHER hérite de cette responsabilité pendant quelques jours, mais en est bientôt expulsé.

Les deux adolescents, avec d'autres amis comme André PRINCE et Roger LEDERMANN, commencent à « résister » à leur façon : écrire et dessiner des tracts avec la mention « *Mort aux boches* » glissés sous la porte des collaborateurs ou placardés à la porte des usines FTV, ramassage d'armes et de munitions abandonnées par les troupes françaises en juin 1940 et destinées, le cas échéant, à être réutilisées. Ces armes sont démontées et cachées, voire enterrées, tel un fusil-mitrailleur ! Devant la montée de l'oppression, l'idée de fuir ce régime se fait jour.

Surveillés et suspectés du fait de leurs activités, menacés d'incorporation de force dans la Wehrmacht pour Martin BUCHER, l'aîné, l'évasion devient une évidence, malgré le danger que cette fuite fait planer sur leurs familles, souvent considérées comme complices et menacées de représailles.

C'est le dimanche 3 Mai 1942 que Martin BUCHER et Lucien HERRBACH quittent le village, tôt le matin. Ils ont rendez-vous au Café RISSER à Steige avec Paul BOLLE (Popaul). Ils sont dès lors pris en charge et suivent scrupuleusement les étapes de la « filière SENGLER » (cf. l'étude consacrée au sort tragique de ce réseau dans le chapitre « Frontière »). De Steige, Joseph VALENTIN (le Zazouille) les conduit, via le Climont, à la ferme du Pré du Chêne. De là, ils gagnent la gare de Colroy-Lubine, la Gendarmerie de Provenchères-sur-Fave, Corcieux et la gare d'Epinal où ils prennent le train pour Vesoul, où ils sont hébergés, à l'Hôtel des Deux Gares, avec la complicité du personnel.

Pendant ce temps, à Saint-Martin, les parents respectifs sont déjà inquiétés : interrogatoires des mères à Sélestat, des pères à la Gestapo à Colmar. Le père de Lucien HERRBACH sera envoyé sur des chantiers de construction en Allemagne, celui de Martin BUCHER licencié de la CMDP de Saint-Martin. Les deux fuyards reprennent le train dans la nuit du 6 au 7 Février dans un wagon plombé en compagnie de sept autres évadés désireux de gagner la Zone Libre. Grosse frayeur en gare de Chalon-sur-Saône où ils pensaient déjà être arrivés en Zone Libre. Ils échappent à la fouille et finissent par aboutir à Saint-Germain-au-Mont-d'Or, au bout d'un voyage exténuant. Nous sommes alors à proximité de Lyon. Les fuyards gagnent la « Maison des Prisonniers » à Villeurbanne. Expulsés pour avoir crié « *Vive DE GAULLE* » devant le portrait du Maréchal PETAIN, ils se réfugient au Centre d'accueil des Alsaciens-Lorrains pour y obtenir de l'aide et des papiers pour s'engager dans l'Armée Française. Martin BUCHER est engagé, Lucien HERRBACH, trop jeune, se voit éconduit. Dès lors, leurs trajectoires se séparent.



♦ *Martin BUCHER à Casablanca.*

Martin BUCHER est affecté au 11e Régiment de Cuirassiers, où il entre le 9 Mai 1942.
Après quelques péripéties liées à son caractère et à l'hostilité plus ou moins affichée de certains gradés face aux Alsaciens, il réussit à se faire envoyer vers l'Afrique du Nord via Marseille et le camp de Sainte-Marthe. Martin et quelques autres jeunes volontaires débarquent à Alger. Il y est alors affecté au 5e Régiment de Chasseurs d'Afrique stationné à la Maison Carrée. Le régime à la caserne n'est guère draconien. « *Je me plais bien à Alger. Quel changement par rapport à Lyon. On mange comme des rois ! Du pain blanc à volonté… Je vais rapidement rattraper les kilos perdus !* ». Au bout de quelques semaines de « classes », il est affecté à un escadron de Cavalerie, poste qu'il refuse, en expliquant au Colonel SIMON, que « *l'armée ne pourra être vaincue par des chevaux mais par des chars !* ». Sa requête est écoutée et, quelques jours plus tard, il apprend à piloter des engins qui, certes, datent de la Première Guerre Mondiale !

Le 8 Novembre 1942, les Alliés débarquent en Afrique du Nord, en masse, avec du matériel terrestre et aérien impressionnant. En riposte, les troupes allemandes envahissent la Zone Libre et la Tunisie où un nouveau front va s'ouvrir. Martin BUCHER s'y dirige avec son régiment et participe aux violents combats qui font rage vers Kairouan. Malgré le souci des autorités de retirer les Alsaciens-Lorrains du front, de peur de représailles



♦ *Souvenir de Tunisie. Pont du Fahs, 5 Avril 1943. Les premiers prisonniers.*

s'ils sont capturés, Martin BUCHER poursuit la campagne en tant que tireur à bord d'un moderne char anglais, le « Valentine ». Les affrontements, y compris avec les troupes de ROMMEL, s'achèvent par la prise de Tunis par les troupes alliées, le 12 Mai 1943. Après le défilé de la victoire, intense moment de joie, le régiment retourne à Alger où il campe en bord de mer et reçoit la visite des généraux du Haut Commandement Français en Afrique du Nord : DE LATTRE, JUIN… Le 4e Régiment Blindé se dirige vers Oran, puis le Maroc, Fez, Casablanca où il est équipé de matériel américain neuf et formé à son utilisation sur le futur champ de bataille.

Martin BUCHER commence à trouver le temps long à Oran, il a hâte de retourner à l'action. Le débarquement en Provence a finalement lieu le 15 Août 1944, entre Marseille et Saint-Tropez, d'abord les troupes de choc, puis les troupes et les régiments blindés dotés de chars d'assaut. La Provence est rapidement libérée et les troupes remontent prestement la vallée du Rhône. L'Alsace se rapproche. Les combats redeviennent intenses après Besançon et à l'approche de Belfort, ville libérée par la 1ère Armée Française le 20 Novembre 1944 (soit quelques jours avant la libération du Val de Villé par les troupes américaines). Tombé malade, Martin BUCHER doit se reposer trois semaines à Besançon. Rétabli, il est affecté à une unité de transport chargée de récupérer les chars en panne sur le front et d'y amener de nouveaux engins. Il conduit alors des porte-chars capables de transporter deux Scherman, travail dangereux sur un terrain souvent miné. Il finit par entrer en Alsace par la vallée de Kaysersberg, participe aux combats pour la résorption de la « poche de Colmar » et à la libération de la ville le 2 Février 1945. L'épopée ne s'arrête pas là… Son unité « remonte » l'Alsace, Sélestat, Benfeld (où il est mitraillé de nuit par un avion allemand), Strasbourg, Lauterbourg. Il traverse le Rhin pour la fin de la campagne d'Allemagne. Il se trouve à Singen (près de Siegmaringen) le 8 Mai à la signature de l'Armistice. Il bénéficie alors de quelques jours de permission pour retourner enfin dans son village natal. Démobilisé le 12 Décembre 1945, il retourne à la vie civile.

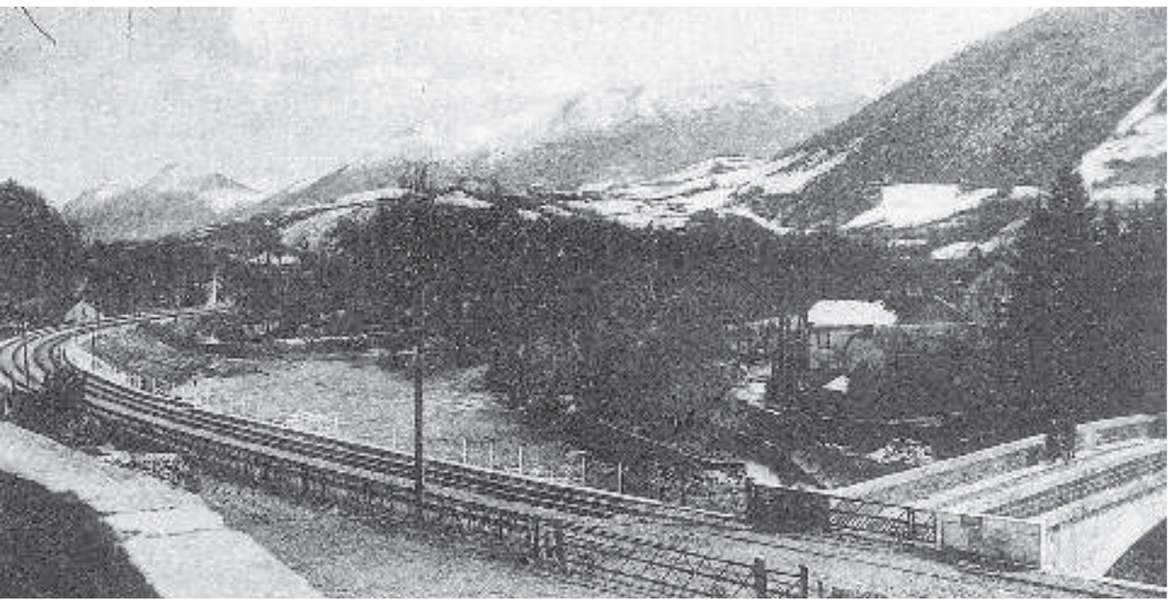
Nous avons quitté son compagnon de fuite Lucien HERRBACH à Lyon, alors que ce dernier était trop jeune pour pouvoir s'engager. Il finit par être employé, à titre civil, par le Capitaine DESCOUR, du 2e Bureau de la garnison de Lyon, en attendant d'obtenir une dispense pour s'engager. A son service, il met en pratique ses talents de jardinier et de cuisinier ! Ceci lui permet, par relations, de pouvoir enfin entrer dans l'armée. Il se présente ainsi le 9 Novembre 1942 à la caserne de la Part-Dieu du 11e Régiment de Cuirassiers où est déjà passé son ami Martin BUCHER, et y rencontre le jeune Paul PETER de Breitenbach ! A peine deux jours plus tard, les Allemands envahissent la Zone Libre, en représailles contre le débarquement allié en Afrique du Nord. Lucien HERRBACH se réfugie, en civil, chez son ancien logeur pour préparer sa nouvelle fuite et rejoindre les Forces Françaises Libres. Pour cela, il lui faudra quitter Lyon, traverser les Pyrénées, l'Espagne et le détroit de Gibraltar ! C'est le soir du 5 Janvier 1943 qu'il prend le train pour Lourdes, installé dans un compartiment occupé par deux gendarmes convoyant des prisonniers civils. Il échappe ainsi aux contrôles et arrive le lendemain matin à Lourdes, ville où il ne reconnaît personne… sauf à rencontrer dans la rue… Paul WOLFER, l'ancien gardien du cimetière militaire de Villé, expulsé d'Alsace pour avoir été soupçonné d'y avoir hissé le drapeau français (voir à ce sujet le témoignage d'Antoine FUCHS). Les deux compatriotes cherchent un passeur pour gagner l'Espagne, mais on leur demande 30 000 Francs ! Somme énorme que Lucien ne possède pas. Il doit alors se résoudre à trouver un travail pour rassembler ce pécule. Au bureau de placement, la secrétaire, Mlle BEYER, originaire d'Epfig et fiancée à Raymond KECK originaire






♦ *L'Hôtel Beau Séjour à Argelès, où ont été trouvés les corps de 52 résistants torturés et exécutés.*

♦ *Au maquis dans les Pyrénées. De gauche à droite : Lucien HERRBACH, Georges LOSSER et Jean BEYER.*



♦ *Saint-Pé-de-Bigorre : c'est ici que les partisans alsaciens-lorrains se sont regroupés pour former une Compagnie qui fera partie de la Brigade Alsace-Lorraine commandée par le Colonel MALRAUX.*



♦ *Devant le monument aux morts de Lourdes.*



♦ *Prise de commandement de la 14e D.I. par le général MALAGUTI. Lucien HERRBACH est le premier soldat à droite.*

de Villé (ses parents étaient locataires de l'Hôtel BASTIEN) lui permet de se faire embaucher par un maraîcher local, Gabriel PODEVIN. A Lourdes, il fréquente, au Café Français, une vingtaine de jeunes expulsés ou évadés alsaciens-lorrains. Le groupe décide de créer un maquis. Il faut des armes. Ils réussissent à voler en gare de Lourdes une caisse de 52 fusils Mauser... mais sans munitions ! Un troc avec le maquis FTP permet d'obtenir 10 cartouches par arme ! Les Anglais leur parachutent du plastic, 3 mitraillettes et un mortier. Ils créent le Maquis de Cheust, 26 Alsaciens-Lorrains commandés par le Capitaine TOUSSAINT et les Sous-Lieutenants MOSER et FUCHS de Colmar.

Au moment du débarquement des Alliés en Normandie, tous les maquis reçoivent l'ordre de freiner l'avancée des troupes allemandes vers le nouveau front de l'Ouest. Le Maquis de Cheust organise des sabotages de voies ferrées et ralentit même la division « Das Reich » qui se rendra tristement célèbre à Oradour-sur-Glane.
Le 19 Août 1944, le maquis, fort de 26 hommes rappelons-le, réussit à s'emparer de la garnison de Lourdes en faisant 300 prisonniers ! Les armes récupérées sont utilisées pour équiper de nombreux nouveaux volontaires qui aident les FTP à neutraliser l'ensemble des effectifs ennemis dans la région.

La création du Corps Franc POMMIES permet la libération totale, et sans apport étranger, de tout le Sud-Ouest en quelques jours. A l'automne 1944, les Alsaciens-Lorrains du Sud-Ouest sont regroupés à Saint-Pé-de-Bigorre pour créer une compagnie qui fera partie de la Brigade Alsace-Lorraine commandée par André MALRAUX. Créée le 6 Septembre 1944, elle se voit assigner comme objectif de contribuer à la libération de l'Alsace. La Brigade remonte vers son objectif via Montauban, Limoges, Guéret, Dijon et Besançon, reste stationnée quelque temps à Vorges-les-Pins pour être équipée de pied en cape. Le 21 Novembre 1944, la Brigade fait route vers le front, et, le 25, entre en Alsace à Pfetterhouse, village à la frontière suisse. Elle remonte vers Mulhouse et démine les chemins de la forêt de la Hardt pour permettre aux Goumiers d'atteindre le Rhin à Chalampé. Après la libération de Colmar, Lucien HERRBACH obtient une permission de 12 jours pour retrouver les siens à Saint-Martin. Arrivé à Sélestat, il rencontre le passeur Paul BOLLE qui avait organisé sa fuite trois ans auparavant !




♦ *Lucien HERRBACH à Vorges-les-Pins (Jura).*

Après sa permission, Lucien poursuit son travail de déminage, de convoyage de prisonniers, participe à la campagne d'Allemagne pour arriver au Lac de Constance à l'armistice du 8 Mai 1945. Il y est démobilisé le 16 Janvier 1946 avant de revenir à la vie civile... et de retrouver enfin son ami Martin BUCHER, quitté à Lyon pendant l'été 1942. Tous deux ont été légitimement décorés pour leur bravoure. Lucien HERRBACH deviendra ultérieurement maire de Villé.





♦ *Lucien HERRBACH (haut) et Martin BUCHER (bas) lors de la remise de décorations qui leur ont été décernées pour leurs mérites militaires.*

Il serait trop long, même si cela est injuste pour tous les autres acteurs, de relater l'ensemble des faits de résistance accomplis par les fils et les filles du Val de Villé. Nous terminerons ce chapitre en évoquant la mémoire de l'un d'entre eux, un peu particulier, dont Jean-Marie ERNST a retracé la curieuse « carrière ».

Personnage atypique, l'abbé Louis DE DARTEIN descend d'une ancienne famille dont le nom reste étroitement lié au château de Thanvillé. Il est d'ailleurs inhumé dans la tombe familiale au cimetière contigu à l'église du village. Il est décédé en 1949. Royaliste, ancien précepteur du Comte de Paris, il a rapporté de la Grande Guerre la Croix d'Officier de la Légion d'Honneur. Modeste curé de campagne, il administre la paroisse de Colroy-la-Roche, dans la vallée de la Bruche. Il passe souvent à vélo le Col de Steige pour se rendre de sa paroisse au château de Thanvillé. Militant de l'Action Française, il se réfugie en juin 1940 dans une ferme en Périgord où il entre en Résistance comme il est entré en religion. Ils sont sept, dont quatre Alsaciens, à fonder un réseau nommé « Alliance » qui intégrera, comme d'autres structures identiques du grand Sud-Ouest, la Brigade Alsace-Lorraine commandée par André MALRAUX, futur ministre du Général DE GAULLE.
L'abbé Louis DE DARTEIN rejoint Londres et devient l'aumônier des Forces Françaises Libres… Il y a peut-être rencontré le Général… ou alors ce fut un peu plus tard…

Pour la petite histoire, l'abbé Louis DE DARTEIN avait une sœur, Isaure, mariée au Comte de MONTALEMBERT qui possède un beau château à Poncin dans le département de l'Ain. En 1924 leur naquit une fille, Henriette, prénommée ainsi en hommage à Henri de France dont son oncle Louis fut le précepteur. Celui-ci l'a baptisée… puis mariée ! Plein d'assurance, il envoie en 1945 à Philippe de GAULLE, fils du Général, une lettre dans laquelle il explique au futur amiral : « *J'ai une nièce. Elle porte un beau nom de l'histoire de France. Peut-être pourriez-vous la rencontrer ?* » Aussitôt dit, aussitôt fait… et la rencontre se déroule dans la désormais célèbre propriété de Colombey-les-Deux-Eglises. La nièce dut faire bonne impression, car l'aumônier Louis DE DARTEIN eut le plaisir de marier les deux jeunes gens en 1947 !

# *Juif pendant la guerre*



**Chacun sait que le peuple juif fut victime pendant la deuxième guerre mondiale d'un génocide qui, les historiens l'estiment ainsi, a coûté la vie à près de six millions d'Israélites.**

**Nous avons déjà publié dans l'annuaire 1995 de la Société d'Histoire du Val de Villé l'histoire détaillée de la communauté juive de Villé pendant la guerre. Nous y renvoyons, tout en proposant une synthèse et quelques éléments inédits.**

♦ *À Estallane en 1944. Au premier rang : Francis et Henri DREYFUSS. Au second plan Berthe BLOCH, Berthe BADER, Mathieu BADER, Rosa et Edgar DREYFUSS.*

Depuis le XIX[e] siècle, la communauté juive du Val de Villé est entièrement installée au bourg, après l'avoir été par le passé à Bassemberg. Avant la seconde guerre, elle était encore bien vivace, à défaut de rassembler une partie importante de la population. Un dénombrement sommaire fait état d'une douzaine de familles regroupant une quarantaine de personnes. Parmi elles, six hommes furent mobilisés à la déclaration de guerre en 1939 : les trois frères Myrtil, René et Lucien BADER, Robert WEILL, Edgar et Louis DREYFUSS. Tous furent soit démobilisés, soit libérés à l'Armistice en tant que prisonniers alsaciens.

Pendant la « drôle de guerre », la majorité des familles juives de Villé avaient toutefois déjà quitté la vallée, alertées par leur parenté allemande du triste sort qui risquait d'être le leur si le régime nazi venait à s'installer.

- La famille de Robert WEILL s'est réfugiée dans le Massif Central, à Saugues, où elle fait d'ailleurs la connaissance du jeune Robert SABATIER, futur écrivain à succès. Robert WEILL, qui a rejoint sa famille après sa libération, a tenu pendant cette période (du 8 octobre 1941 au 24 août 1944) un précieux journal où il consigne la vie quotidienne, la situation politique, les nouvelles qu'il a pu obtenir de sa famille et de ses coreligionnaires. Lorsqu'en 1943-44 la situation des Juifs deviendra de plus en plus précaire, il prendra soin de préparer une cache en cas de rafle.

♦ *Francis et Henri DREYFUSS en cueillette à Estallane.*

- La famille BADER, sans le fils aîné Myrtil qui restera prisonnier, gagnera la ville de Millau.



- La famille DREYFUSS accompagne la précédente. Un départ en commun est organisé, peu avant l'arrivée des troupes allemandes en juin 1940. Les deux voitures sont prises dans les affres de la débâcle et sont mitraillées sur la route de Montceau-les-Mines en Bourgogne. Via Vichy, les familles BADER et DREYFUSS gagnent Millau où, par relation, elles avaient réussi à louer un logement. Grâce à de faux papiers, les BADER deviennent BADIER et les DREYFUSS se rebaptisent DEYBRE, un nom connu dans les villages welches du Val de Villé. Ils s'intègrent à la vie locale et travaillent, Edgar dans une clinique dentaire, René BADER dans un fondoir de suif. La ville et la région ont notoirement abrité et caché de nombreuses familles juives. Après l'invasion de la Zone Libre en novembre 1942, les Allemands arrivent et s'installent à Millau. La situation devient périlleuse et, pour éviter les rafles, les familles, avec la complicité de leurs logeurs et amis locaux, peuvent se réfugier en cas de danger dans la campagne des Causses, dans le village d'Estallane.

- La famille de Gaston WEILL, marchand de bestiaux à Villé, évacue la vallée juste avant l'arrivée des troupes allemandes. Après un long périple, elle finit par s'installer à Pau, puis revient en Saône-et-Loire où Gaston WEILL avait des relations professionnelles.

- Louis DREYFUSS, prisonnier de guerre, réussit à s'évader du train qui le conduisait vers un Stalag en Allemagne. Il rejoint Le Thillot, bourgade des Vosges où sa famille s'est repliée dans la parenté. Pendant que Louis DREYFUSS devient une figure marquante de la Résistance et des maquis locaux (voir par ailleurs), une partie de sa famille est raflée le 20.01.1944 par la Gestapo. Léonie DREYFUSS, mère de Louis, sa sœur Juliette BLOCH et l'une de ses filles transiteront par Drancy avant de disparaître à Auschwitz et Birkenau. La seconde fille, Denise BLOCH, reviendra de Ravensbrück.

- La famille HEIMENDINGER, qui tenait un magasin de tissus, s'est réfugiée à Saint-Etienne, puis à Saint-Germain-du-Bois, en Saône-et-Loire, où résidait Gaston WEILL déjà évoqué. Il semblerait qu'il était plus sûr pour les familles israélites de quitter les grandes villes à l'approche des rafles généralisées de 1944.

- Maurice et Rosa HAGUENAUER, qui tenaient un magasin de cycles, se réfugièrent dans la localité de Commenailles dans le Jura. Ils revinrent à Villé après guerre.

- La famille de Samuel DREYFUSS, qui tenait également un magasin de tissus, se réfugia à Clermont-Ferrand. Samuel DREYFUSS et son petit-fils Claude y sont décédés en 1944, tandis que son fils Lucien et son épouse Yvonne furent raflés la même année. Seule Yvonne, très marquée, revint des camps où elle subit le triste sort des cobayes médicaux.

- Armand DREYFUSS, figure quelque peu excentrique, décéda en déportation dès 1942. Sa mère Irma revint à Villé.

**Dans ses mémoires, Antoine FUCHS évoque à plusieurs reprises les « affaires juives » qu'il a vécues.**

« Les desseins criminels anti-juifs de HITLER, bien connus de longue date, firent que la communauté israélite de Villé, à l'exception de deux dames, prit le chemin de l'exode avec leurs voitures particulières pour trouver refuge dans la partie méridionale du pays, afin d'échapper aux envahisseurs (…). Les demeures des Juifs qui avaient pris la fuite, presque tous commerçants, furent déclarées « biens appartenant aux ennemis du peuple et du Reich », et, par la suite, mises sous séquestre. Les nazis entamaient une purification ethnique et voulaient en premier lieu expulser toutes les familles juives pendant cette première quinzaine du mois de juillet 1940. Un convoi de cars verts de la Gendarmerie allemande sillonnait tous les villages à population juive et ramassa dans le Ried, Sélestat et Scherwiller toutes ces personnes, vieillards, femmes et enfants qui croyaient pouvoir rester chez elles. Concernant Villé, deux vieilles dames, Mme SALOMON habitant au N°1 Rue du Soleil et Mme Irma DREYFUSS, habitant 9 Place DE GAULLE, ainsi que le marchand de cycles Maurice HAGUENAUER, revenu confiant après avoir pris la fuite, furent soumis de se rendre Place du Marché pour être embarqués et convoyés dans la Zone Libre.



10 Februar 2

An Herrn Landkommissar

Schlettstadt

Betr. Zuweisung von Grundstücken und Gebäuden an Gemeinden durch den Stillhaltekommissar für das Organisationswesen im Elsass

Rundschreiben vom 31-1-1942

Die Fragen werden wie folgt beantwortet:

a) Die Synagoge auf Grund und Boden von Rader Camillus,Metzger,in Weiler bisheriger Eigentümer "jüdische Kultusgemeinde Weiler" wurde am 3-9-1941 durch den Stillhaltekommissar in das Eigentum der Gemeinde eingewiesen.

b)Als Aufbauumlage und Verwaltungsgebühren wurden 30,- Rm. vorgeschrieben.

c)Dieser Betrag wurde am 10-9-1941 angewiesen unter Titel 113.

d)Die Synagoge wird umgebaut und zur Unterbringung der Feuerwehrspritze verwendet werden.

♦ *La synagogue implantée sur un terrain de Camille BADER a été versée dans la propriété communale le 03.09.1941. On envisage d'y installer le dépôt d'incendie.*

Gemeinde ... Weiler

# Fragebogen.

War die Gemeinde in den Jahren 1939/1940 geräumt? (ja oder nein) **nein**

(Wenn ja, von wann bis wann?) ... Bergungsgut ...

1. Wie viele **Juden** (Glaubensjuden jeder Nationalität) waren am 5. März 1934 (Volkszählung) in der Gemeinde ortsfällig? .....

1a. Wie viele **Juden** (Glaubensjuden jeder Nationalität) hatten **Wohnsitz** am 1. Juli 1934 in der Gemeinde? .....

(Die Angaben stimmen nicht restlos der Volkszählung 1936 entsprechen werden, da jetzt zur Zwang zur Angabe der Religion bestand und somit nicht alle Juden erfaßt wurden. Die Zahl der Juden im Jahre 1936 muß also auf Grund des Vorhandenseins der örtlichen Verhältnisse festgestellt werden.)

2. Wie viele Jungfrauenjosen waren am 8. März 1936 (Volkszählung) in der dortigen Gemeinde ortsfällig? .....

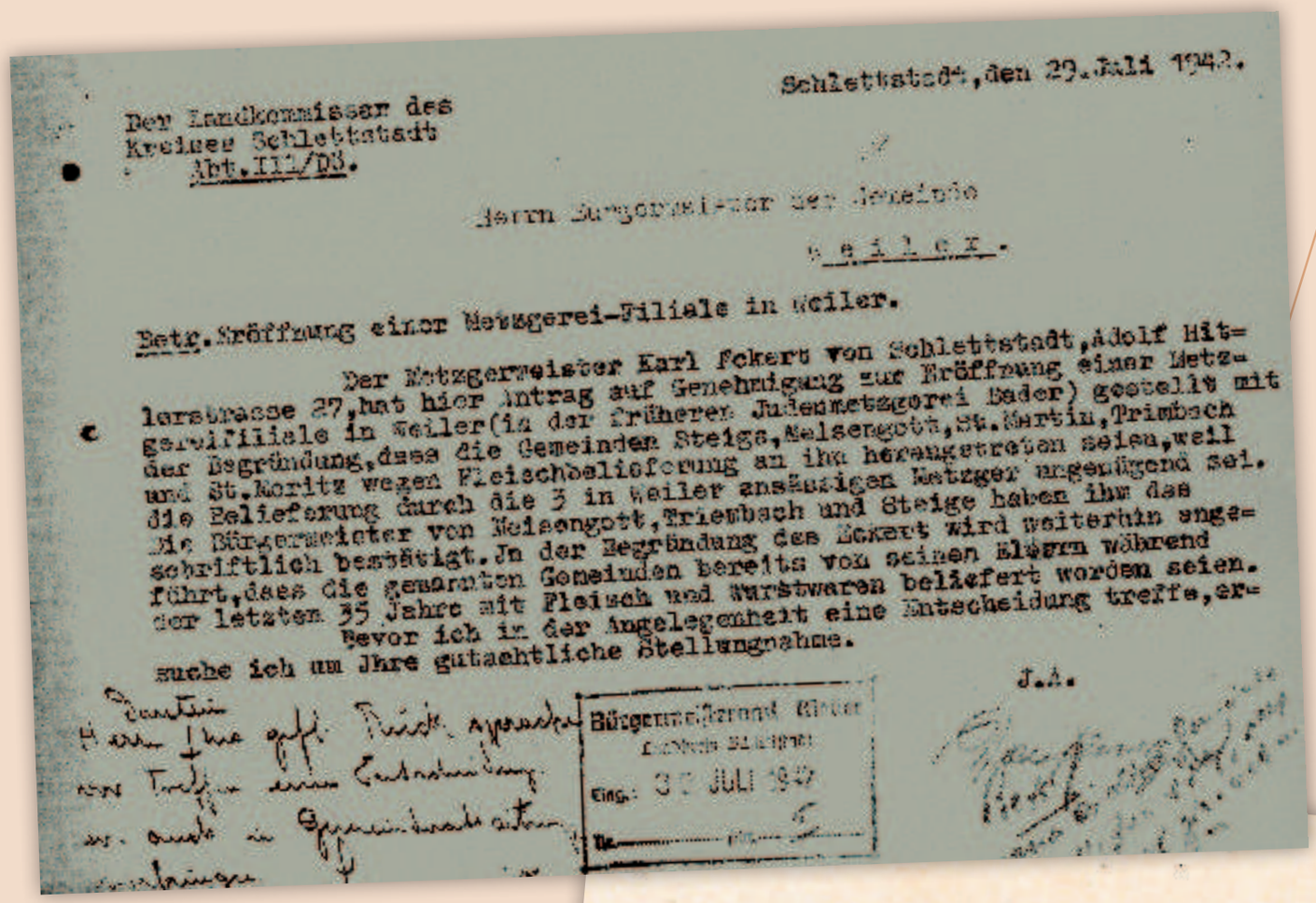
2a. Wie viele von diesen Jungfrauenjosen (Ziffer 2) waren Juden? .....

(Unter Jungfrauenjosen sind Personen zu verstehen, die vor dem Jahre 1914/18 aus Jungfräulich nach Elsaß gekommen sind, somit ihren nach dem Elsaß gebrachten und im Elsaß geborenen Kindern hat ein Jungfrauenjose eine Eingruppierung erfahren, so sind, mit dieser Zählung, alle Familienmitglieder als Jungfrauenjosen zu betrachten, die Ziffer 2 haben. Ist dieser Zählung, alle Familienhaupt, sondern auch Ehefrau und Kinder als Ehefrau zu betrachten. In einzelnen ist bei dieser Feststellung besonders auf Personen aller drei Zählen: (Dienstzeit, Lehrer, Geistlichen, ärztl. Medizinalhilfe, Notare usw. zu achten.

Die festgestellten Militärpersonen, die bei der Volkszählung unter der „Jungfrauenjosen" eingetragen wurden, sind hier nicht zu berücksichtigen. Da hier Zahl festgestellt, Dagegen sollen nicht sämtliche Offiziere, Gendarmen usw. sowie im Familienangehörigen sämtlicher Offizierspersonen, also der festgestellten nicht zugezogenen, gezählt werden.

| Zahl der Personen | | |
|---|---|---|
| insgesamt | darunter männlich | weiblich |
| 37 | 20 | 17 |
| 5 | 1 | 4 |
| 15 | 8 | 7 |
| -- | -- | -- |

♦ *Recensement des Juifs en février 1941. On remarquera que sur les 37 Israélites présents en 1936, il ne reste qu'un seul homme et quatre femmes au 01.07.1939.*



Der Landkommissar des
Kreises Schlettstadt
Abt.II1/B3.

Schlettstadt, den 29.Juli 1942.

Herrn Bürgermeister der Gemeinde

Weiler.

Betr.Eröffnung einer Metzgerei-Filiale in Weiler.

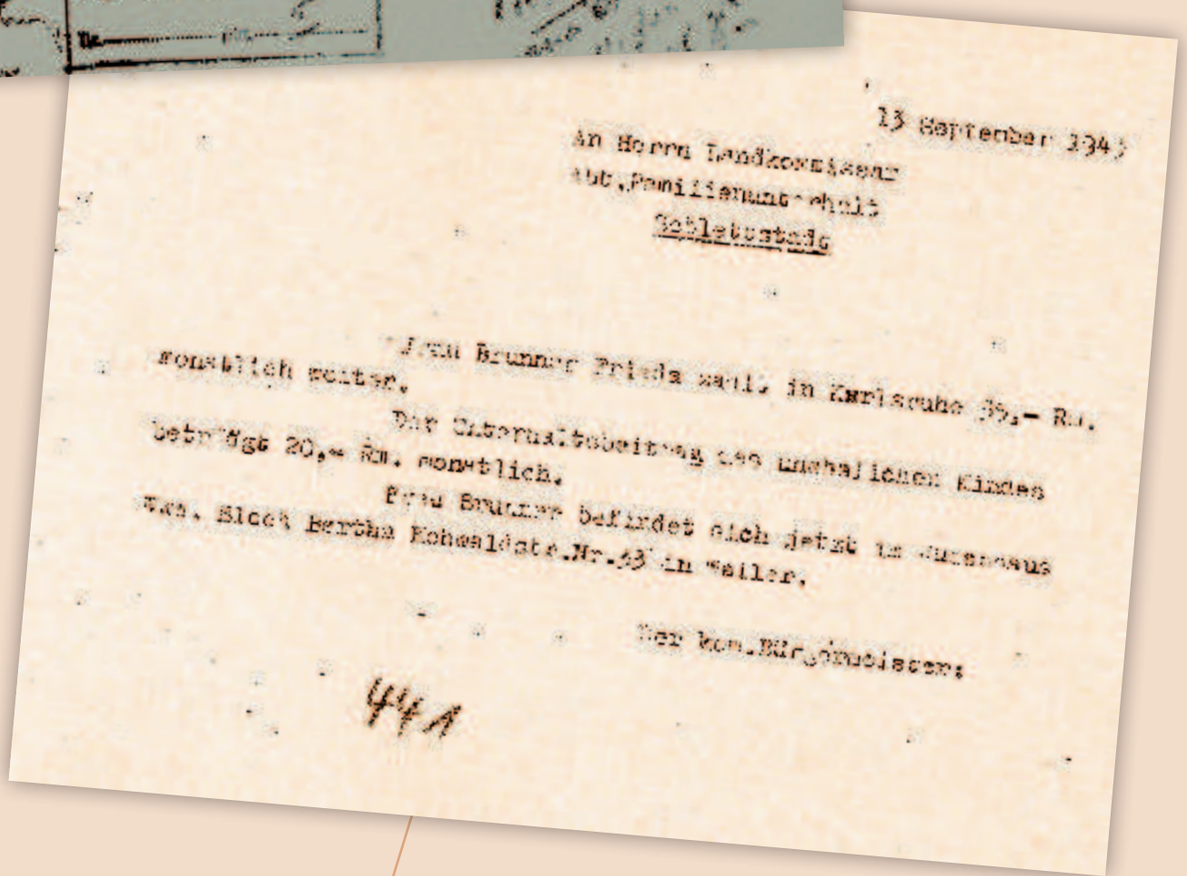
Der Metzgermeister Karl Eckert von Schlettstadt, Adolf Hitlerstrasse 27, hat hier Antrag auf Genehmigung zur Eröffnung einer Metzgereifiliale in Weiler (in der früheren Judenmetzgerei Bader) gestellt mit der Begründung, dass die Gemeinden Steige, Nelsengott, St.Martin, Trimbach und St.Moritz wegen Fleischbelieferung an ihn herangetreten seien, weil die Belieferung durch die 3 in Weiler ansässigen Metzger ungenügend sei. Die Bürgermeister von Nelsengott, Triembach und Steige haben ihr das schriftlich bestätigt. In der Begründung des Eckert wird weiterhin angeführt, dass die genannten Gemeinden bereits von seinen Eltern während der letzten 35 Jahre mit Fleisch und Wurstwaren beliefert worden seien.

Bevor ich in der Angelegenheit eine Entscheidung treffe, ersuche ich um Ihre gutachtliche Stellungnahme.

J.A.

Bürgermeisteramt Weiler
Eing.: 31 JUL 1942

♦ *Ouverture d'une filiale de la Boucherie ECKERT de Sélestat dans les locaux de l'ancienne Boucherie juive BADER.*



13 September 1942

An Herrn Landkommissar
Abt.Familienunterhalt
Schlettstadt

Frau Brunner Frieda wohl. in Karlsruhe 39,- RM. monatlich weiter.

Der Ehemann der Unterhaltsberechtigten Kinder beträgt 20,- RM. monatlich.

Frau Brunner befindet sich jetzt in Durchgang Wwe. Bloch Bertha Rohrwaldstr.Nr.43 in Weiler.

Der Kom.Bürgermeister:

♦ *Une réfugiée de Karlsruhe est logée dans la « maison juive » BLOCH.*

Stationnés sur la Place, les policiers leur avaient permis de sortir des bus pendant quelques instants, mais beaucoup de ces vieillards avaient du mal à y remonter. Les adolescents furent copieusement admonestés pour les aider par leurs habituels coups de bottes (…). Pour attirer et tester la population, les nazis organisaient parfois des séances dans la salle de l'Hôtel de la Ville de Nancy avec la projection de films propagandistes, la « Wochenschau » et le fameux film anti-juif « Der Jud SÜSS », des pamphlets anti-juifs et anti-français chantés sur la mélodie du « Hans im Schnokeloch ». (…). Après que l'on eut inventorié tous les biens mobiliers des familles réfugiées ou expulsées, ils furent par la suite mis en adjudication au plus offrant. Les maisons furent mises en location à des particuliers ou réquisitionnées en tant que *« Volks und Reichfeindliches Vermögen » (« Biens appartenant aux ennemis du peuple et du Reich »)*. En 1942, on s'en prit honteusement à la petite synagogue de Villé pour la dépouiller de son style d'origine.

**Ces nouvelles arrivèrent jusqu'aux familles juives réfugiées en Zone Libre. Dans son journal, Robert WEILL rapporte, en date du 08.10.1941 :**

« Nous avons eu quelques nouvelles de Villé. D'après ce qu'on dit, tout a été pillé dans nos maisons et il est inutile de se faire des illusions de retrouver beaucoup de choses à notre retour auquel nous croyons fermement, mais quand ? »

**Antoine FUCHS a fait allusion au triste sort de la synagogue de Villé. Il précise plus avant :**

« L'agriculture de subsistance qui existait encore sera mise à contribution dès l'invasion de l'Alsace en 1940. Avec un petit train de culture et une ou deux vaches laitières, on entre dans la catégorie des « Selbstversorger » (auto-approvisionnement) qui oblige à livrer une certaine quantité de lait par animal et par an. Le laitier de Villé ne pouvant assumer toute cette collecte, son magasin étant trop exigu, il fut décidé par les autorités nazies de transformer la synagogue pour centraliser toute la collecte de lait de la vallée. Les travaux de transformation du bâtiment, courant 1942, dépouillèrent la maison de Dieu de ses principales ornementations. Les fenêtres à arc furent démolies ainsi que le tympan de la porte d'entrée avec ses inscriptions hébraïques et allemandes datant de 1904 « *Diese Pforte führt zu Gott, Gerechte ziehen ein durch sie* » (*Cette porte mène à Dieu, les Justes entrent par elle*). A partir du 16 Décembre 1942, la centrale était opérationnelle, dirigée par un homme d'origine bavaroise, secondé par un jeune commis. Deux cuves émaillées bleues d'une capacité de 5 000 litres pouvaient contenir la collecte journalière du Val. Ecrémée sur place, la matière grasse était transférée à la laiterie de Baldenheim pour la fabrication de beurre. Les paysans qui livraient ce lait avaient droit en retour à une petite quantité de beurre et de lait maigre pour l'élevage des porcs, pour les encourager à la livraison. Souvent, des contrôles de qualité étaient effectués par des employés du Service des Fraudes d'outre-Rhin. Malheur à ceux qui mouillaient le lait ou à ceux qui étaient tentés d'apporter du lait écrémé. Les mauvaises langues, teintées d'humour, ne tardèrent pas à baptiser le gérant du lieu de « *Sauermilchrabiner* » (*le rabbin du petit lait*). Après la Libération, la centrale cessa son activité, son gérant déguerpit avec les troupes allemandes. Lors de la démolition des installations intérieures en 1946, on découvrit que le socle des cuves recelait des fragments de sculptures, ainsi que les Tables de la Loi, intactes, qui couronnaient jadis le pignon de l'entrée. Elles furent réemployées en 1955 sur le nouveau pignon.



# *Un « Juste » originaire du Val de Villé*

**Après la création de l'État d'Israël, celui-ci créa un « Institut commémoratif des martyrs et des héros », également appelé Yad Vashem qui comporte une commission d'hommage aux « Justes des Nations ». Ce titre est décerné par le Mémorial aux personnes non juives qui ont sauvé des Juifs sous l'occupation allemande au péril de leur vie. Leur nom est gravé sur le Mur d'Honneur dans le Jardin des Justes parmi les Nations à Yad Vashem, Jérusalem.**
**Une vingtaine d'Alsaciens seulement peuvent se targuer de s'être vus décerner cet honneur. Il faut dire que pendant le conflit, peu de Juifs résidaient encore dans la région. Parmi eux figure un enfant du Val de Villé, Paul MATHERY, dont nous souhaitons retracer l'itinéraire, afin qu'il soit également connu et reconnu dans sa vallée natale.**

**Albert HEITZ a reconstitué la généalogie de Paul MATHERY, né le 07.09.1907 à Neuve-Église, fils de Maria HUMBERT, cigarière, elle-même née le 14.09.1887 à Neuve-Église de Nicolas HUMBERT, tisserand et son épouse Barbara WINE. Jean-Marie ERNST a étudié et publié dans l'annuaire 1988 de la Société d'Histoire du Val de Villé l'histoire des fabriques de cigares dans le Val de Villé au début du XX^e^ siècle. Celle de Neuve-Église ouvrit fin 1908, celle de Saint-Maurice quelques mois plus tôt, c'est-à-dire après la naissance de Paul MATHERY. Sa mère ne pouvait par conséquent que travailler dans l'atelier de Triembach-au-Val qui fonctionnait déjà en 1901 (18 personnes) et brûla ( !) le 7 Décembre 1904.**

**Paul MATHERY fut reconnu par… Paul MATHERY lorsque celui-ci se maria avec Maria HUMBERT le 07.07.1909. Le père était lui-même né le 14.01.1985 à « Erlenbach ». Il exerçait la profession de maçon alors que son père Nicolas MATHERY et sa mère Thérèse ACKERMANN étaient journaliers. Il semblerait que ce même Nicolas MATHERY était également postillon sur la diligence qui desservait le Val de Villé.**

**La fille de Paul MATHERY, Marie-Thérèse NATTA, qui réside en région parisienne, se souvient :**

« Ma grand'mère, cigarière à Neuve-Église, a été remarquée pour son habileté à rouler les cigares. Elle était la meilleure ouvrière de cette petite usine. Dans les années 1912-1913, une autre fabrique de cigares, la Société LANGE s'est installée au Petit-Rombach dans la vallée voisine. Certainement que le patron avait eu vent de la dextérité de ma grand-mère et l'a sollicitée pour venir travailler chez lui. Elle a accepté. Toute la petite famille a donc pris la direction de l'autre vallée et s'y est installée. Cependant, mon grand-père maçon (Paul MATHERY père) travaillait à Lusse durant la semaine. Le dimanche soir, il prenait la route du Petit-Rombach à Lusse à pied pour prendre son travail le lundi. Ce devait être une véritable galère, mais il y avait 4 enfants à nourrir ! La famille a, par la suite, loué une petite ferme au Petit-Rombach. Mon grand-père continua à exercer son métier de maçon, mais à Sainte-Croix-aux-Mines, plus proche que Lusse. »

**Malgré ses origines modestes, Paul MATHERY (fils) fait quelques études. Après son service militaire, il devient employé de mairie à Sainte-Croix-aux-Mines où il rencontre Lucie JUNG, employée de maison chez un entrepreneur de travaux publics du bourg. Ils se marient à Mutzig le 08.01.1932.**

**Marie-Thérèse MATHERY-NATTA, née le 01.12.1932 à Strasbourg, est leur fille. Après cette naissance, le couple MATHERY s'installe en région parisienne. Le père, poursuivant son ascension sociale, est successivement employé dans les mairies de Chelles et de Vaires ; il devient ensuite secrétaire de mairie à Torcy et Croissy-Beaubourg. Sa fonction et son tempérament très sociable le poussent à s'impliquer fortement dans la vie locale. Il est l'organisateur actif et efficace de toutes sortes de manifestations et le correspondant local d'un petit journal régional. En 1939, la guerre est déclarée. Il est mobilisé comme sous-officier de réserve au 27e Régiment d'Infanterie.**

**Son frère, Emile MATHERY, caché par Paul à la mairie pendant la guerre après s'être évadé d'Alsace pour fuir l'incorporation de force, raconte avec des accents guerriers et passionnés (DNA du Haut-Rhin, 29.07.1945) :**

« Juin 1940. Après avoir combattu dans la Sarre, il (Paul MATHERY) s'accroche avec son régiment aux montagnes du Jura, mais succombant sous le nombre et le matériel, il faut lâcher pied et se réfugier en Suisse pour éviter la captivité. Le Sergent-Chef Paul MATHERY n'aime pas la vie d'interné et déjà aux premiers jours, des projets d'évasion s'ébauchent dans son cerveau. Mais avant de regagner la région parisienne, il désire revoir sa chère Alsace et saluer sa famille car il sent déjà qu'une longue séparation sera nécessaire. En décembre 1940, il met son projet à exécution. Deux camarades alsaciens l'accompagnent, dont l'un abandonnera. Après une longue marche, ils arrivent épuisés à la frontière qu'ils traversent en se jetant à l'eau, une rivière barrant leur route. De l'autre côté, les douaniers allemands n'ont qu'à les cueillir. Quatre jours de prison en attendant la vérification de leurs identités. Au cinquième jour, les autorités nazies leur rendent leur liberté et, à leur grande stupéfaction, une autorisation de séjour avec défense expresse de quitter l'Alsace.

**Cette décision est moins étonnante lorsque l'on sait, avec le recul historique, que les prisonniers alsaciens-mosellans de Juin 1940 ont été libérés par les Allemands pour « repeupler » la province de forces vives.**

On offre même à MATHERY une situation d'avenir dans l'Administration allemande et le rapatriement gratuit de sa famille et de son ménage. Les boches *(sic)* connaissent mal les Alsaciens et, le temps de revoir et dire adieu à sa famille, sac au dos, il franchit clandestinement la frontière où les douaniers boches *(resic)* croient établir une barrière inexpugnable entre l'Alsace et la Mère Patrie. Pauvre barrière qui sera franchie maintes et maintes fois par ceux qui, fuyant l'enrôlement des Alsaciens dans l'armée allemande, iront grossir les rangs des maquisards et représenter l'Alsace partout où l'on se bat. Paul MATHERY doit gravir le versant des Vosges avec un cœur bien gros. Avant de redescendre, les larmes aux yeux, il se retourne et salue une dernière fois sa petite et chère Alsace qu'il ne devra plus jamais revoir. Il rejoint la région parisienne et retourne à Avon, près de Fontainebleau où il est nommé secrétaire de mairie en septembre 1941. »

**Sa fille Marie-Thérèse NATTA poursuit le récit de son parcours :**

« A Avon, il fait une rencontre importante, celle du Père JACQUES de l'ordre des Carmes Déchaussés, fondateur et directeur du Petit Collège. Dans un premier temps, leur lien est administratif ; il s'agit des relations obligées d'un directeur d'établissement scolaire, avec le représentant des autorités municipales. Mais très vite, il va s'établir entre les deux hommes une profonde amitié. Ce qui les réunit, c'est une aversion prononcée pour l'occupant allemand. Chez mon père,



♦ *Le Père Jacques dans son bureau à Avon.*

né dans l'Alsace allemande, elle était même chevillée au corps. Ils sont liés également par un refus radical de l'idéologie nazie. Mais leur amitié a aussi des bases moins sombres : elle est également fondée sur un échange intellectuel fructueux, presque quotidien, nourri par la vaste culture humaniste du Père JACQUES et par sa ferveur légendaire. C'est donc tout naturellement que le 2 Mai 1942 mon père entre dans le réseau de résistance du Père JACQUES, le réseau Vélites-Thermopyles. A partir de là, leur activité s'intensifie : mon père fournit de fausses cartes d'identité et de ravitaillement aux appelés du STO (Service du Travail Obligatoire) et aux Juifs. Il fait en particulier celles des trois enfants juifs que le Père JACQUES cache au Petit Collège, en l'occurrence :

- Hans-Helmut MICHEL, fils de Juifs allemands et dont la famille a été raflée. Il est scolarisé sous l'identité de Jean BONNET, né le 06.11.1930 ;
- Maurice SCHLOSSER, alias Maurice SABATIER, né le 15.12.1928 ;
- Jacques-France HALPERN, alias Jacques DUPRE, né le 14.07.1926.

**Paul MATHERY abrite et cache également des Alsaciens évadés ayant fui l'incorporation de force, dont son frère Emile, rédacteur après guerre de la biographie un peu emphatique de Paul MATHERY.**

**Le drame s'est noué le samedi 15 Janvier 1944. Suite à une probable dénonciation, une rafle d'envergure fut menée par la Gestapo, sous la direction de Wilhelm KORF, chef de la Gestapo de Melun. Son procès n'eut lieu qu'en décembre 1953 ; il fut condamné à mort pour ses méfaits, mais sa peine fut commuée en détention criminelle. Il a été libéré au bout de sept ans d'incarcération, à une période où le rapprochement franco-allemand représentait une priorité politique. Il aurait pu être inculpé et jugé pour « crime contre l'humanité »… il ne l'a jamais été…**

**Dans le cadre d'un Projet d'Action Éducative, les élèves du Collège d'Avon ont publié en 1989 un remarquable ouvrage (« Les Déportés d'Avon » Édition de la Découverte, Paris, toujours disponible) relatant de manière complète l'ensemble de cette affaire. Ils y racontent en particulier les arrestations du 15 Janvier 1944 dont furent victimes les trois enfants juifs, raflés dans leurs classes respectives, le Père JACQUES, directeur du Petit Collège, un professeur juif de Fontainebleau, Lucien WEIL et divers membres de la mairie d'Avon, dont Paul MATHERY.**

**Des secrétaires, témoins de son arrestation, racontent :**

« M. MATHERY était en train d'ouvrir le courrier, assis à son bureau. Un Allemand, je pense que c'est KORF, est entré et lui a dit : « *Je regrette, mais je viens vous arrêter* ». M. MATHERY s'est précipité à grandes enjambées vers son appartement au premier étage, immédiatement suivi par l'Allemand. La secrétaire m'a alors dit : « *Allez tout de suite dire au Collège que M. MATHERY est arrêté, mais ne courez pas* ». J'ignorais qu'il y avait des enfants juifs au Collège, mais je savais que le Père JACQUES venait de temps en temps à la mairie et se rendait directement dans le bureau de M. MATHERY, toujours vivement et discrètement. »



♦ *Marie-Thérèse NATTA avec la photo de son père Paul MATHERY.*

**Le sort de toutes les personnes arrêtées ce jour a pu être reconstitué. Les trois enfants sont transférés à Drancy, qui est le camp d'internement et de regroupement des Juifs en France. Le 3 Février 1944, ils sont transportés à la gare de Bobigny, avant d'embarquer pour Auschwitz dans le convoi 67 comportant environ 1 200 déportés. Ils passent tous trois à la chambre à gaz trois jours plus tard, le 6 Février 1944. Le Père JACQUES passe par la prison de Fontainebleau, accompagné de Paul MATHERY, puis ils sont transférés au camp de Royallieu près de Compiègne où sont regroupés 2 500 prisonniers politiques, en majorité des communistes.**

**Son frère Emile raconte :**

« Les hommes résistants sont incarcérés à la prison de Fontainebleau où commencera leur martyre. MATHERY est torturé le premier, la tête en sang. Il refusera bravement de répondre en allemand, langue qu'il parle pourtant couramment. Pendant des heures, dans une salle surchauffée, avec pardessus et cache-nez, il sera soumis à l'interrogatoire. Il assiste à la torture de ses camarades, les encourage et, dans un état d'indignation s'écrie ! « *J'ai connu des Allemands dans ma jeunesse, mais des monstres comme vous, je n'en ai jamais vus !* ». Le pauvre venait de signer sa condamnation à mort et celle de ses camarades. Ils iront mourir au camp d'extermination de Mauthausen en Autriche. Le voyage se fera dans des conditions affreuses. Entassés, 100 à 130 hommes par wagon, portes verrouillées, ils entament le chemin vers la mort. MATHERY glisse au travers des fentes du wagon un dernier mot pour sa femme et sa petite fille (Marie-Thérèse NATTA). Il les encourage, les prie de ne jamais désespérer de la France (…). Son billet se termine par ces mots : « *Vive l'Alsace, vive la France* ». Un brave cheminot ramassera les billets ainsi lancés et les transmettra aux êtres chers **(Marie-Thérèse NATTA conserve ce billet écrit de la main de son père)**. Aux environs de Metz, des coups de feu sont tirés, le train stoppe. Les SS simulent une évasion, pénètrent dans les wagons et, à coups de fouets, poussent les détenus dans un coin. Alors commence le contrôle. Un par un, ils les font défiler devant eux et, à leur passage, les cravachent. Ne trouvant pas leur compte, ils recommencent plusieurs fois la même opération. Non satisfaits, ordre est donné à tous les patriotes de descendre des wagons, de se déshabiller complètement et, tout nus, de remonter reprendre leur place. Un wagon doit rester vide pour entasser pêle-mêle leurs effets. Les portes sont verrouillées à nouveau et pendant quatre jours et quatre nuits, le voyage se déroulera dans des conditions atroces. Rien à manger, rien à boire, pas une minute d'arrêt pour faire leurs besoins. Les pauvres victimes arriveront exténuées à Mauthausen. Là, une marche de 6 kilomètres, un calvaire, les amènera au camp de la mort où ceux qui connaissent l'allemand pourront lire : « *Du kommst niemals raus* » (« *Tu ne sortiras jamais d'ici* »). Les malades, les mourants sont emmenés en camions et on n'entendra plus jamais parler d'eux. Dépouillés de tout, même de leurs bijoux, chevalières, bagues, montres, on les entasse dans des baraques, un lit de 70 cm pour cinq, voilà le repos que les sinistres SS leur offrent. Un demi-litre de soupe, 100 g de pain, voilà la nourriture quotidienne d'un homme qui doit peiner douze heures par jour. Malgré les souffrances, malgré les privations, les pauvres bougres ont encore le courage d'organiser en cachette des petites conférences patriotiques, d'assister en secret à des messes dites par des prêtres résistants. Paul MATHERY croit pouvoir supporter toutes ces atrocités. Il est jeune, fort, et possède une volonté de fer, soutient ses camarades, sa foi en la victoire est inébranlable et, le 1er Août, atteint par la dysenterie qui fait des ravages parmi les détenus déjà squelettiques, il se traîne jusqu'à la fenêtre pour implorer un camarade et compatriote de ne pas rentrer seul et d'attendre sa guérison. Mais la Libération arrive trop tard… Ainsi est mort Paul MATHERY, le 2 Août 1944, assisté par un prêtre qui racontera ses derniers instants. »

**Le camp de Mauthausen est libéré par les troupes américaines, en avril 1945. Le Père JACQUES, encore vivant, est conduit dans un hôpital de Linz où il décèdera. Le Père JACQUES et Rémy DUMONCEL, le Maire d'Avon, lui-aussi décédé en déportation, ont reçu à titre posthume la Médaille des Justes le 9 Juin 1985. Paul MATHERY, en l'occurrence sa fille et son petit-fils, ont reçu le diplôme correspondant le 11 Avril 2002.**
**Son souvenir mériterait que l'on baptise de son nom un lieu dans son village ou sa vallée natale.**

**Si cette histoire vous semble familière, c'est que vous avez probablement vu le film de Louis MALLE intitulé « *Au revoir les enfants* ».**
**Le cinéaste était l'un des collégiens d'Avon, il a assisté à la tragédie.**

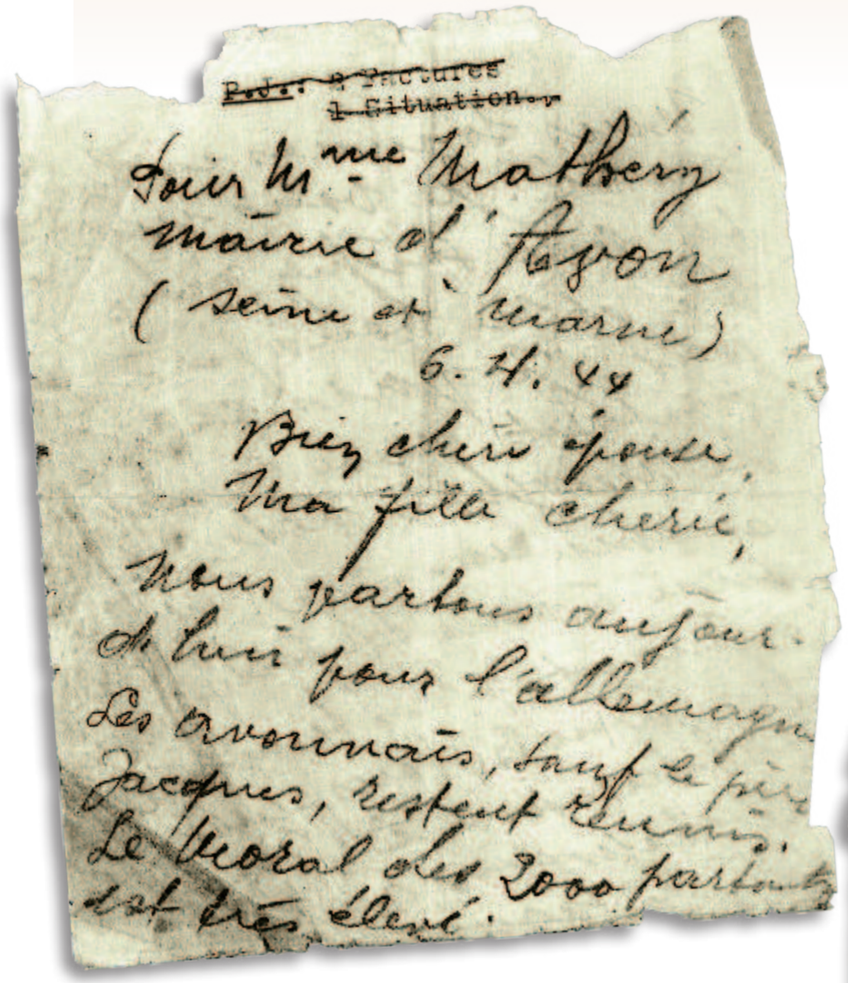


Région

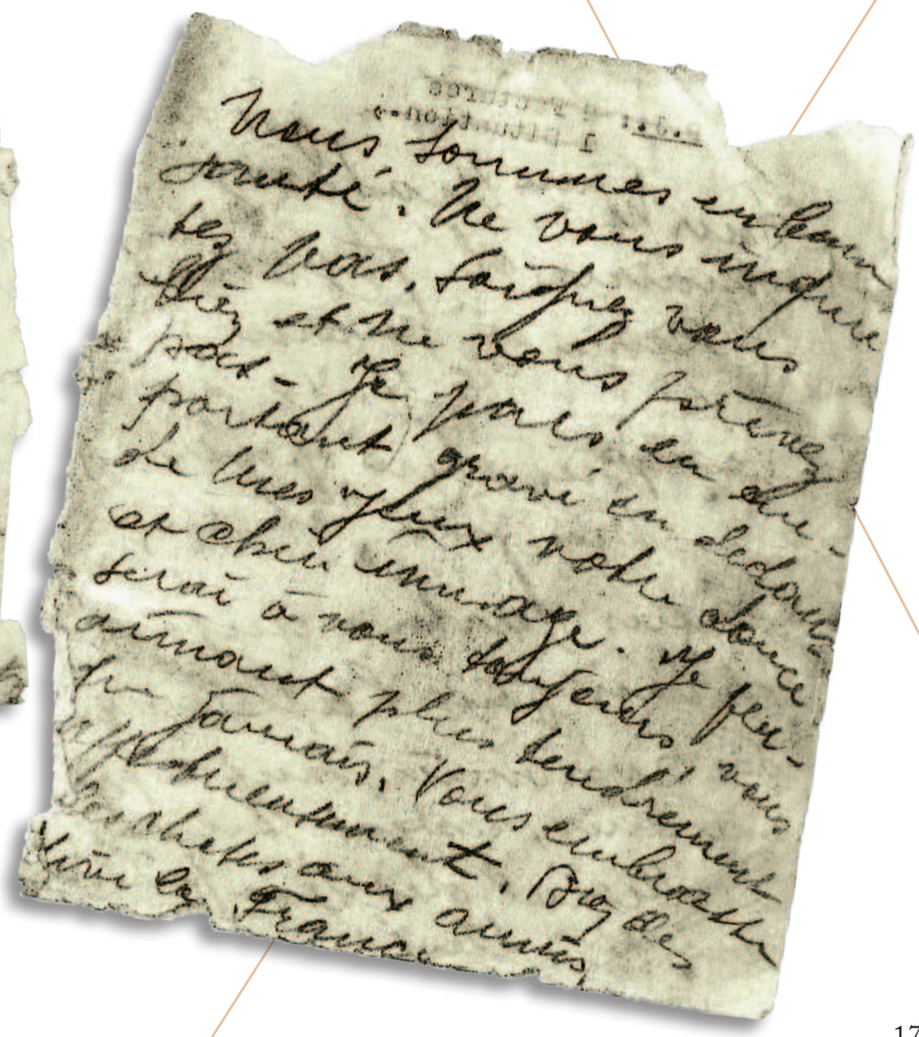
## Hommage à Paul Mathéry le «Juste» avonnais

*Avon s'honore de compter parmi les déportés, victime des Nazis, non seulement le Père Jacques et Rémy Dumoncel, mais aussi Paul Mathéry, distingué à titre posthume.*

De gauche à droite : Madame Idale-Thérèse Nama, Sébastien Nama (14 ans), son petit-fils, et l'Ambassadeur (Israël), Nissio Zeli, dans Dominique Bertinotti, maire du 4e arrondissement.



Pour Mme Mathéry
mairie d'Avon
(Seine et Marne)
6.4.44
Bien chère épouse,
Ma fille chérie,
Nous partons aujourd'hui pour l'Allemagne.
Les Avonnais, sauf le père Jacques, restent réunis.
Le moral des 2000 partants est très élevé.



Nous sommes en bonne santé. Ne vous inquiétez pas. Soignez vous bien et ne vous portez pas malade. Je pars en déportation avec mon cœur gros de tous vous laisser ici et chez moi. Je penserai à vous toujours et encore plus lorsque nous serons en Allemagne. Vous embrasserez bien affectueusement. Bon courage à tous les Avonnais. Vive la France.

♦ *Billet glissé par Paul MATHERY entre les lattes du plancher du wagon qui l'emmenait vers l'Allemagne et les camps.*

YAD VASHEM יד ושם

The Holocaust Martyrs' and Heroes' Remembrance Authority רשות הזיכרון לשואה ולגבורה

Jérusalem, le 4 avril 2002

**Réf: MATHERY PAUL – FRANCE (9624)**

Nous avons le plaisir de vous annoncer que Yad Vashem a décerné le titre de "Juste parmi les Nations" à la personne désignée ci-dessus, pour avoir aidé, à ses risques et périls, des Juifs pourchassés pendant l'Occupation.

Une médaille et un diplôme d'honneur à son nom seront envoyés à la mission diplomatique israélienne la plus proche de l'adresse du récipiendaire, qui organisera une cérémonie en son honneur. Son nom sera gravé sur le Mur d'Honneur dans le Jardin des Justes parmi les Nations à Yad Vashem, Jérusalem.

La copie de cette lettre est adressée aux autres personnes qui ont délivré un témoignage, ainsi qu'aux autres personnes concernées.

Nous vous serions très reconnaissants de bien vouloir nous adresser, si possible, une photo de M. Mathery, de préférence de l'époque de l'Occupation.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Dr. Mordecai Paldiel
Directeur du Département des Justes

cc: Mme. Marie-Thérèse Natta-Mathéry – 2 Allée des Peupliers, 78240 Chambourcy
M. Leon Perreard – 75 Ave. Franklin Roosevelt, 77210 Avon
M. Louis Grobart - Comité Francais pour Yad Vashem - Paris
M. Jean-Claude Roos - Paris
Ambassadeur Elyahu Bar Navi, Ambassade d'Israel - Paris

P.O.B. 3477, JERUSALEM 91034 Tel. 02-644 3400 Fax. 02-644 3509 ת.ד. 3477, ירושלים 91034 טל. 02-644 3400 פקס. 02-644 3509
www.yadvashem.org


תעודת כבוד
Diplôme d'Honneur
LE PRÉSENT DIPLÔME ATTESTE QUEN SA SÉANCE DU 21 JANVIER 2002 LA COMMISSION D'HOMMAGE AUX JUSTES DES NATIONS, NOMMÉE PAR L'INSTITUT COMMÉMORATIF DES MARTYRS ET DES HÉROS YAD VASHEM, SUR LA FOI DES TÉMOIGNAGES RECUEILLIS PAR ELLE A RENDU HOMMAGE ET DÉCERNÉ LA MÉDAILLE DES JUSTES PARMI LES NATIONS À
וזאת לתעודה שבישיבתה
ביום ח שבט תשס"ב
החליטה הוועדה לציון
חסידי אומות העולם
שליד רשות הזיכרון יד ושם
על יסוד עדויות
שהובאו לפניה, לתת כבוד
ויקר ולהעניק את המדליה
לחסידי אומות העולם
ל
Paul Mathery
פאול מאטרי
QUI AU PÉRIL DE SA VIE A SAUVÉ DES JUIFS PERSÉCUTÉS PENDANT LA PÉRIODE DE LA SHOAH EN EUROPE. SON NOM SERA HONORÉ À TOUT JAMAIS, GRAVÉ SUR LE MUR DES JUSTES DES NATIONS AU MÉMORIAL YAD VASHEM À JERUSALEM.
על אשר בשעות השואה
באירופה שם נפשו בכפו
להצלת יהודים נרדפים
מידי רודפיהם.
שמו יונצח לעד על לוח-
כבוד בגן חסידי אומות
העולם ביד ושם.
Jérusalem, Israël
11 AVRIL 2002
ניתן היום בירושלים
כט ניסן תשס"ב
בשם רשות הזכרון יד ושם
POUR L'INSTITUT YAD VASHEM
בשם הוועדה לציון חסידי אומות העולם
POUR LA COMMISSION DES JUSTES

# Malgré elles, malgré eux…



*Autant, voire plus que les opérations militaires, l'incorporation de force a représenté l'un des faits majeurs de la seconde guerre mondiale au sein des populations alsaciennes-mosellanes.*
*Au-delà des drames humains que la majorité des familles ont subi peu ou prou, c'est également l'incompréhension que cette tragédie a engendrée, et engendre toujours encore au sein de la Patrie française retrouvée, qui a constamment entretenu cette douleur dans notre province. Il aura finalement fallu 60 ans pour que certains, pétris de préjugés ou de certitudes, comprennent ou admettent que les quelques jeunes Alsaciens de la Division SS « Das Reich », qui incendia Oradour, n'étaient pas là de leur plein gré…*

♦ *François WENDLING de Dieffenbach-au-Val (à droite ?), incorporé de force au Kosovo. Ci-contre, toujours au Kosovo, lors d'une messe.*

De fréquents ouvrages, de multiples articles et études paraissent aujourd'hui encore à ce sujet, des étudiants et des chercheurs s'y intéressent toujours, de nombreux incorporés de force publient leurs mémoires pour que l'on n'oublie pas, les archives russes s'ouvrent pour permettre de reconstituer le sort de ceux qui transitèrent par des camps de sinistre mémoire…
Notre but n'est pas de discuter infiniment sur cette face importante du conflit, mais de reproduire quelques uns des multiples témoignages que nous avons encore pu recueillir et qui sont souvent émouvants, poignants. Faute de place, et par souci de ne pas être trop répétitifs, nous ne pouvons tous les publier et nous nous en excusons auprès de leurs auteurs, leurs récits sont néanmoins précieusement archivés.

Dans ce chapitre consacré à l'incorporation de force, aux « Malgré-Nous », nous nous intéresserons aussi, et tout d'abord, au RAD (Reicharbeitsdienst = Service du Travail) qui lui est intimement lié.

L'historien Jean-Laurent VONAU précise, un peu laconiquement : *« WAGNER (le Gauleiter) décida par ordonnance du 8 Mai 1941 l'introduction du RAD, organisation paramilitaire rendue obligatoire pour tous les jeunes gens à partir de 18 ans et préparant l'admission dans la Wehrmacht ».*



# *Le RAD*

**On ignore souvent que le RAD ne concernait pas uniquement les jeunes de sexe masculin, pour lesquels il s'agissait clairement d'une préparation militaire. Le RAD était également imposé aux jeunes filles, du moins à celles dont la présence n'était pas jugée nécessaire à la bonne marche de l'exploitation agricole familiale. Beaucoup de jeunes filles de la vallée vivaient en effet dans des familles rurales entretenant un train de culture plus ou moins important. Les témoignages n'ont pas été trop difficiles à recueillir.**

**Martina BEHE-DEBROS de Triembach-au-Val raconte :**

« Je suis née à Triembach le 30.12.1922, au sein d'une famille où notre père était à la fois forgeron maréchal-ferrant, agriculteur et viticulteur. J'avais encore 3 sœurs, Odile née en 1921, Maria née en 1927 et Denise née en 1932. A l'instauration du RAD, début 1941, j'ai été embauchée à l'usine de cigares de Villé, alors installée dans les locaux du futur Hôtel-Cinéma BASTIEN. L'usine appartenait à un Allemand nommé OSTERWALD, qui était rarement présent. Il était secondé par un contremaître, M. BENGOLD, et d'une surveillante venue d'outre-Rhin, que nous appelions « *Lisel* ». A mon embauche, on m'a remis l'« Arbeitsbuch » (livret de travail) qui mentionne que j'étais aide-familiale sur l'exploitation parentale. Parmi mes capacités professionnelles agricoles sont mentionnées « *traire les vaches, faucher, biner les betteraves et faire les récoltes…* ». Dès mon embauche, je suis devenue « Rollerin », rouleuse de cigares, à la fabrique Willy OSTERWALD de Villé. L'atelier s'étendait sur un seul niveau. Des camionnettes livraient les caisses de feuilles de tabac. Il fallait les couper à la largeur voulue pour le cigare, puis les rouler. Les cigares étaient conditionnés en paquets, ceux-ci servant de base au calcul de la rémunération. Le travail durait 8 heures par jour, sauf les dimanches et jours fériés. Je partais de Triembach le matin à 7 heures, après avoir aidé




♦ *L'Hôtel BASTIEN dans lequel était installée la fabrique de cigares OSTERWALD.*

aux premiers travaux de la ferme, la traite en particulier, et m'être changée. Je partais au travail à bicyclette, ou à pied lorsqu'il y avait de la neige. Parfois, je profitais de l'heure de pause de midi pour rentrer, ou alors nous faisions chauffer nos gamelles au bain-marie. L'ambiance de travail était agréable, c'étaient des bavardages ou des chansons toute la journée. Lorsque l'usine a fermé à l'approche de la Libération, chacune est partie en emportant un paquet de cigares.

**Pierre SCHRAMM d'Urbeis confirme :**

« Pendant la guerre, ma sœur Marie-Thérèse (11.11.1926 – 09.12.1999) doit travailler à l'usine de cigares installée dans l'ancien Hôtel BASTIEN à Villé. Ces filles descendent à Villé à vélo tous les jours, qu'il pleuve ou qu'il neige ou encore par grand froid. Dans cet atelier, les filles ne sont pas désignées ou appelées par leur nom, mais par un numéro, Marie-Thérèse portait le numéro 72. »

**Dans son témoignage, Martina BEHE-DEBROS évoque « Lisel », surveillante d'origine allemande. A l'heure où nous écrivons ces lignes, celle-ci habite toujours Villé, où elle s'est établie après son mariage avec le contremaître BENGOLD, originaire de la vallée. Elle témoigne auprès de Francis DREYFUSS :**

« Je suis née en 1915 à Lauf en Allemagne, où j'ai travaillé pendant huit ans dans une usine de cigares appartenant à Willy OSTERWALD, originaire de Westphalie et qui possédait 14 ateliers de ce type dans tout le pays. A la demande du patron, je suis venue à Villé le 21 Janvier 1941 avec une autre camarade pour former les jeunes ouvrières. A mon arrivée, elles étaient 17, mais les effectifs ont grimpé jusqu'à 60. Les cigares étaient confectionnés avec du tabac de Sumatra et conditionnés en caissettes de 50 avant d'être expédiés en Westphalie. Cette période de 4 ans, jusqu'en novembre 1944, a été sans problème, il n'y avait pas de discussions politiques. Avec mon amie, nous logions à la pension DOLLE. »



♦ *Elise (Lisel) BENGOLD au milieu de quelques ouvrières de l'usine de cigares.*




♦ *Livret de travail de Martina BEHE, « Rollerin » (rouleuse de cigares) à l'atelier OSTERWALD à Villé.*





♦ *Les ouvrières de l'atelier de cigares OSTERWALD à Villé pendant la deuxième guerre mondiale.*

**Dans l'étude consacrée à Paul MATHERY, originaire de Neuve-Église et qui a été nommé « Juste des Nations » pour avoir protégé des enfants juifs, nous avons déjà évoqué l'existence dans notre vallée de plusieurs ateliers de fabrication de cigares.**

**L'étude publiée par Jean-Marie ERNST (annuaire SHVV 1988) permet d'appréhender une information intéressante :**

« La fabrique de Villé (alors installée dans l'ancien et monumental Tissage bâti sur la propriété VONDERSCHER et aujourd'hui démoli) ferma au moment de l'armistice de 1918. Elle appartenait à GUTAPFEL et était dirigée par Willy OSTERWALD. Plus de vingt ans après avoir mis la clé sous la porte, OSTERWALD revint à Villé pendant la seconde guerre mondiale. Il salua ses anciennes ouvrières et ouvrit un atelier de cigares dans un local de l'Hôtel BASTIEN. Mme Joséphine CHAUVEAU, née en 1899, alla travailler à nouveau sous la direction de son ancien patron ; c'est le seul cas connu. Sa fidélité fut récompensée par un salaire légèrement supérieur à celui de ses collègues... »

**Pierre SCHRAMM, qui à déjà évoqué le travail de sa sœur Marie-Thérèse dans cette fabrique, poursuit, toujours au sujet de l'obligation des jeunes filles de se soumettre au RAD ou au travail obligatoire :**

« Au début de 1944, on évoquait la possibilité que les Allemands allaient enrôler les jeunes filles nées en 1926, âgées de 17-18 ans, pour les faires travailler en Allemagne où on manquait de bras. Les tâches les plus difficiles pour les jeunes filles sont envisagées, y compris la défense anti-aérienne (FLAK). Maman, qui a déjà perdu son fils Jean, incorporé de force et tombé en Italie, cherche toutes les voies possibles pour sauver Marie-Thérèse de ce futur enrôlement. Notre famille qui a toujours gardé de très bonnes relations avec la famille BUHL du Climont qui exploite une ferme, prend contact avec Robert BUHL et son épouse pour embaucher ma sœur. Robert donne son accord sur le champ. Il faut aussi souligner le rôle tenu alors par l'instituteur allemand Peter WEINER. Ce brave homme vient un soir présenter ses condoléances à la famille pour le décès de mon frère Jean. C'est le soir vers 19 heures, nous sommes à table, à manger une soupe de semoule. Maman l'invite à notre table, WEINER ne se fit pas prier et elle lui parle alors de ses soucis au sujet de Marie-Thérèse, et lui raconte qu'un fermier du Climont aurait besoin d'une aide pour son exploitation. WEINER la rassure et lui promet de s'occuper de notre sœur. Il effectue lui-même les démarches auprès de l'Arbeistamt à la Sous-Préfecture de Sélestat. Après quelques jours, et par courrier, Marie-Thérèse reçoit l'ordre de rejoindre l'exploitation BUHL au Climont où elle participe aux travaux de la ferme jusqu'à la Libération. Maman m'envoie chez WEINER pour le remercier d'une bouteille de kirsch. Il quittera Urbeis à vélo, trois jours avant l'arrivée des Américains. »

**Le problème se posera également un peu plus tard pour une autre sœur de Pierre SCHRAMM, Angèle, née le 07.07.1923. Il témoigne encore :**

« Pendant la Grande Guerre, mes grands-parents SCHRAMM ont accueilli dans leur petite ferme de Froide-Fontaine l'Aumônier militaire allemand, responsable des services religieux sur le front entre Sainte-Marie-aux-Mines et Sâales. Cet homme n'avait toutefois plus donné de ses nouvelles après guerre. Début 1940, il refait surface et rend visite à mes grands-parents à Froide-Fontaine. Peter KIRCH, c'était son nom, visite alors toutes ses anciennes connaissances et ne peut faire autrement que de nous visiter également. Notre mère était en effet parmi ses anciennes connaissances. Par la suite, il revient nous rendre visite une ou deux fois dans l'année, passer quelques jours de vacances chez les uns ou les autres. Il dit régulièrement la messe à la Chapelle de Noirceux ou à l'église d'Urbeis. Les Allemands appellent toujours de nouvelles classes pour le travail obligatoire. Le curé KIRCH est alors le bienvenu.

Maman lui demande un jour, début 1941 alors qu'il est en vacances, s'il ne peut rien faire pour éviter à Angèle le travail obligatoire. « *Je vais faire ce que je peux* ». Deux semaines après son retour dans sa paroisse près de Mannheim à Alzey, il nous écrit une lettre très réconfortante : « *J'ai un travail pour votre fille Angèle, nous cherchons une personne pour s'occuper des gens âgés, invalides de guerre.* » Par retour du courrier, Angèle donne son accord. Elle fait ses valises et va rejoindre le bon vieux curé. Déjà étudiante, elle reprend des études d'allemand pendant ses loisirs, ce qui plaît beaucoup aux autorités du lieu. Pendant l'année, Angèle revient en vacances une ou deux fois. Lors d'une visite, elle confie à maman : « *Si l'occasion se présente, je file, je pars…* » Cette opportunité se présente début juillet 1944. Angèle se rend à Mannheim à vélo faire des courses, comme elle le fait souvent. A peine arrivée en ville, un violent bombardement allié réduit Mannheim en ruines. Sont notamment visées des usines d'armement et de soufre. Prise dans l'enfer de ce bombardement, ponts et immeubles qui s'écroulent, personnes fuyant en hurlant, nuit, fumée et poussière, Angèle trouve une carte postale qui traîne et écrit à sa famille. Quelques mots seulement : « *Je me trouve dans l'enfer d'un bombardement, je vous dis adieu à vous tous. Angèle* ». Elle jette la carte dans une boîte aux lettres, s'enfuit hors de la ville. A quelque distance un train militaire est à l'arrêt. Tous les soldats sont sortis du train et attendent, éparpillés dans les champs. Elle leur demande dans quelle direction le train doit les emmener : « *Nach Frankreich* »… « *Je peux venir avec vous ? Je rentre en Alsace.* » La réponse est positive. Vers Strasbourg, nouvelle alerte. Le train s'arrête en rase campagne. Tous les soldats se dispersent dans la crainte d'une attaque aérienne. Angèle en profite pour prendre la clé des champs et s'enfuit le plus loin possible. Il lui faudra encore deux jours pour revenir à Urbeis. Elle ne se déplace que de nuit, fait attention de ne pas se faire contrôler. Elle restera à la maison pour reprendre un peu de forces, elle n'était plus qu'un squelette ambulant. Puis, le deuxième jour, à la tombée de la nuit, elle repart, déguisée en bûcheron, un grand chapeau noir sur la tête, une hotte sur le dos, dans laquelle mon oncle avait prit soin de poser une hache et une scie passe-partout. Avec le vélo d'homme de mon père, ils partent à la nuit tombée, l'un derrière l'autre, mon oncle Camille en tête, comme de vrais bûcherons. Angèle restera cachée chez l'oncle et tante Maria dans la ferme de Froide-Fontaine, vers le haut du Col de Fouchy. Elle y séjournera clandestinement pendant cinq mois jusqu'à l'arrivée des troupes américaines. »



♦ *La famille SCHRAMM d'Urbeis. De gauche à droite : Pierre, futur maire du village, Angèle engagée par le curé KIRCH près de Mannheim, Jean victime de l'incorporation de force et tombé en Italie, Marie-Thérèse employée dans l'atelier de cigares de Villé.*



♦ *Urbeis 1946. Le curé KIRCH en compagnie, entre autres, de Eugénie SCHRAMM, mère de Marie-Thérèse, Angèle, Jean et Pierre.*

# *Le RAD d'* Angèle Schramm



♦ *Le curé Peter KIRCH en 1941.*

♦ *Convocation d'Angèle SCHRAMM pour se rendre au Bueau du Travail de Worms.*

Reichsarbeitsdienst
Der Leiter des Meldeamtes M 273
Worms

Geschäftszeichen Nr. RADwJ/41/B

Worms, den 26. September 1941
Bahnhofstraße 24
Fernruf 3350

An
Angelika Schramm
Lubine
Kirchenplatz 11

Betr. Reichsarbeitsdienst wJ.

Sie haben sich am Montag, den 29.9.41, vormittags 9 Uhr auf der Dienststelle des RAD.-Meldeamtes Worms, Bahnhofstr. 24 zu melden.

Die Einhaltung des Termins ist unbedingt erforderlich.

Personenbeschreibung
Signalement

Stand oder Beruf: ohne
Staatsangehörigkeit: Elsässerin
Geburtsort: Urbeis
Geburtstag: 7 Juli 1923
Gestalt: mager
Gesicht: oval
Farbe der Augen: braun
Farbe des Haares: braun
Besondere Kennzeichen: fehlen

Mitzunehmende jugendliche Personen
Enfants devant accompagner le titulaire

| | Zu- und Vorname | Geburtstag |
|---|---|---|
| 1 | | |
| 2 | | |
| 3 | | |
| 4 | | |

Schramm Angèle

Sarreguemines, den 21. Juni 1941
Der Landkommissar des Kreises Schlettstadt

Gültig bis zum 31.12.41

Grenzverkehr zwischen Elsaß, Lothringen, Luxemburg und dem besetzten französischen Gebiet
Circulation frontalière entre l'Alsace, la Lorraine, le Luxembourg et le territoire occupé de la France

Grenzausweis
Carte frontalière
Nr. 13

Vornamen: Schramm Angèle
Wohnort: Urbeis

Ist berechtigt zum Grenzübertritt an folgenden amtlich bezeichneten Grenzübergangsstellen:
Urbeis - Lubine

Aufenthalt in folgenden Gemeinden:
Lubine

♦ *Laissez-passer délivré en 1941 à Angelika (Angèle) SCHRAMM pour passer la frontière vers Lubine. Étonnament, son prénom n'a pas été germanisé à l'intérieur du document.*




♦ *Certificat de travail d'Angèle SCHRAMM auprès du curé KIRSCH.*

♦ *Attestation d'enrôlement d'Angèle SCHRAMM au RAD.*

**Beaucoup de jeunes filles de la vallée n'ont pas la chance d'Angèle et Marie-Thérèse SCHRAMM et devront quitter leurs villages pour des camps de formation et de travail en Allemagne.**

**A Albé, par exemple, Jeanne ULRICH conserve une belle collection de photographies prises pendant son séjour forcé d'une année entière en Allemagne. Les premiers 6 mois du 01.11.1942 au 30.04.1943, elle séjourna au camp de Hochscheidt où l'essentiel de son activité consistait à participer aux travaux de la ferme dans les villages voisins. Du 01.05 au 31.10.1943, elle intégra le camp de Solingen où elle fut affectée dans une ancienne fabrique de cycles reconvertie en usine de munitions.**



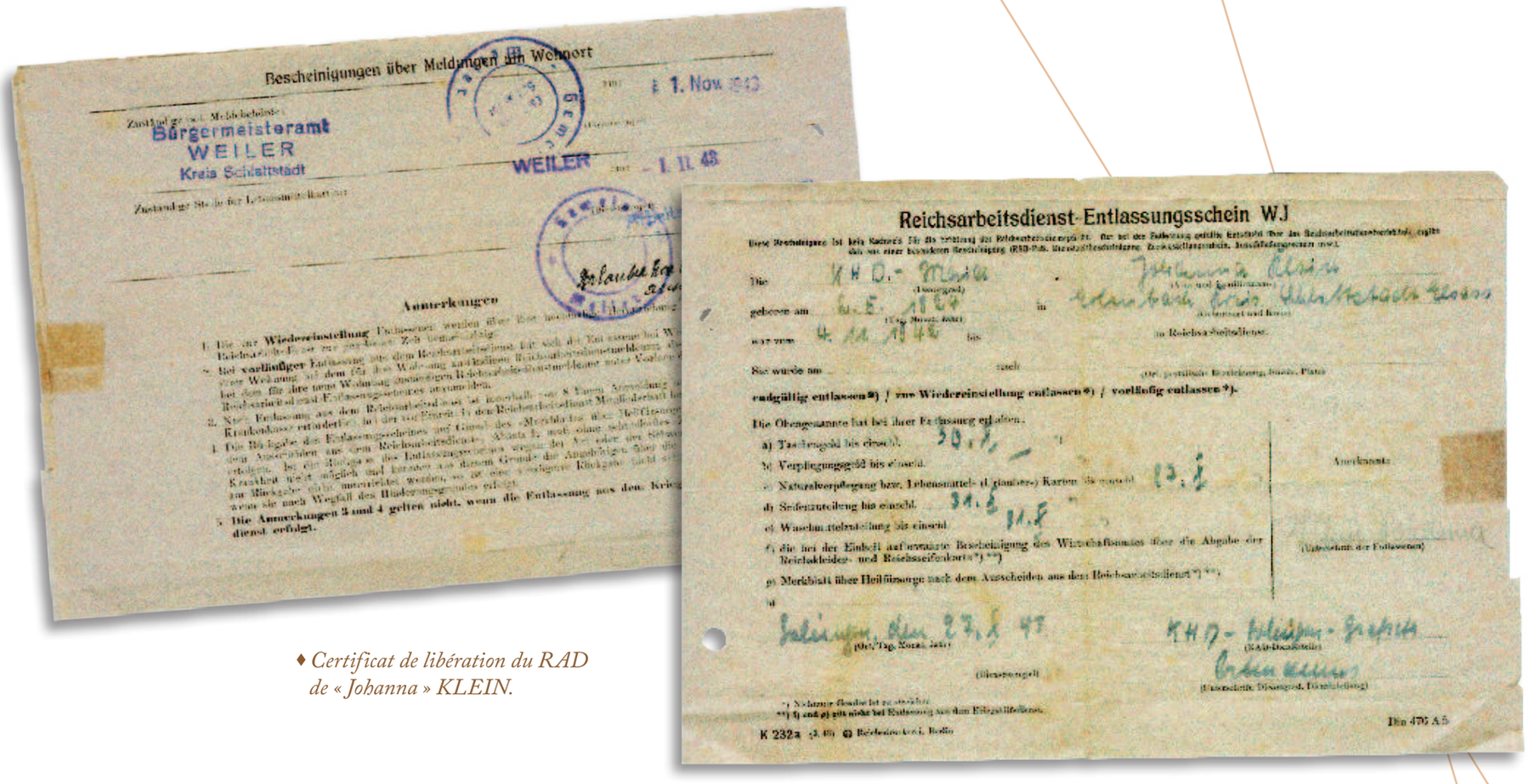

**Jeanne (Johanna) KLEIN est née à Albé le 02.05.1924. Elle a été convoquée au RAD à l'automne 1942 et raconte :**

« Je suis partie en train de Villé jusqu'à la gare de Sélestat où nous avons embarqué dans un train spécial. Celui-ci s'est arrêté à Roeschwoog pour prendre en charge les filles de la région de Haguenau. Nous sommes repartis jusqu'à Sankt-Wendel, puis par un autre petit train jusqu'au village de Hochscheidt dans le Hunsrück.

A notre arrivée, il a fallu préparer notre « Streusack », une paillasse confectionnée avec de la paille cherchée dans une ferme, puis revêtir notre uniforme avec, sur la manche gauche, le brassard frappé de la croix gammée.

Le quotidien relevait de la discipline militaire, nous étions encadrés par des « Führerin ». L'hiver 1942-43 fut froid, dur et très neigeux, d'autant plus difficile par exemple que les toilettes étaient situées en lisière de forêt. Le « pain », du Pumpernickel, était livré pour un mois et conservé dans la sciure humide. L'emploi du temps était assez monotone : réveil à 6 heures (sauf pour l'équipe chargée du petit-déjeuner qui se levait dès 5 heures), toilette, sport matinal, petit-déjeuner, contrôle des chambres et des chaussures, lever du drapeau, toutes en rond avec salut hitlérien et chants, « instruction » : une demi-heure à écouter les nouvelles à la radio, puis répétition des « bonnes nouvelles » (victoires allemandes, avancée du front, navires coulés…). Puis c'était le rassemblement devant le perron du bâtiment des cheftaines. Celles d'entre-nous qui avaient quelque chose à demander sortaient des rangs, aucune Alsacienne n'avait jamais rien à demander… Départ vers les fermes pour les travaux agricoles, parfois jusqu'à une heure de marche, changement de ferme toutes les quatre semaines. Retour au camp à 18 heures, 14 heures le samedi. Le dimanche, nous allions dans les hôpitaux chanter pour les blessés de guerre.

Dans les fermes, le contacts étaient en général bons. On avait besoin de main-d'œuvre, il ne restait souvent que les femmes avec leurs




♦ *Certificat de libération du RAD de « Johanna » KLEIN.*

enfants, les maris étant mobilisés. Nous y avions assez à manger, surtout du pain à volonté car dans le village il y avait dans chaque quartier des fours à pain. Je me souviens que chez Frau ALBOR, j'étais avec un jeune fille allemande et un prisonnier de guerre français du Havre qui ne voulait pas travailler et faisait semblant de ne rien comprendre. Je devais traduire ce que disait la maîtresse de maison, alors il m'appelait « *la Boche* » ! Frau ALBOR m'invitait le dimanche à venir prendre le dessert et le café avec une camarade du camp. Au Nouvel An 1943, j'ai eu une permission de huit jours. J'ai quitté le camp de Hochscheidt le 1er Avril 1943 pour devenir « aide de guerre » (Kriegshilfsdienst). Nous sommes parties en train jusqu'à Solingen, les régions traversées étaient très touchées par les bombardements alliés. Nous sommes arrivées dans une usine de cycles transformée en usine de munitions. Nous devions souder des obus de 7 heures à midi et de 13 à 18 heures, au point de devoir soigner chaque soir nos yeux avec des gouttes. Le samedi et dimanche, c'étaient les prisonniers russes d'un autre camp qui venaient nous remplacer. Dans l'usine il y avait un atelier pour une cinquantaine de filles allemandes et alsaciennes, avec un dortoir, une salle pour les cinquante Ukrainiennes, une pièce avec quelques lavabos et un réfectoire. Dans un autre bâtiment, il y avait des prisonniers français, mais nous n'avions pas le droit de les approcher. La vie restait dure : guère de nourriture, surtout lorsque les pommes de terre venaient à manquer, cinquante grammes de viande par jour. On ne dormait guère car on devait souvent passer la nuit dans les caves de l'usine en raison des bombardements. Nous avons chacune reçu le livre « *Mein Kampf* » avec une dédicace du responsable de l'usine : « *Zur Erinnerung an den Kriegs-Hilfs-Dienst in der Solingen Fahrrad Fabrik im Sommer 1943. Der Betriebsführer* ».

*Le RAD de*

# Jeanne Ulrich-Klein

## *D'Albé à Hochscheidt, dans le Hunsrück près de Coblence.*



*1.*



*2.*



*3.*



*4.*



*5.*



6.



7.



8.



12.



9.



10.



11.

- *1 et 2 : Vue générale des bâtiments du camp de Hochscheidt.*
- *3 : Le bureau de la Directrice (Führerin) du camp.*
- *4 : Cérémonie du drapeau matin et soir, avec chants et salut du drapeau nazi.*
- *5 : Les baraquements-dortoirs des filles enrôlées.*
- *6 : Les cinq chefs d'équipe du camp.*
- *7 : Chaque chambrée abritait 12 jeunes filles.*
- *8 : Préparation du petit-déjeuner et distribution du pain.*
- *9 et 10 : Corvée de ménage et de chaussures au camp.*
- *11 : Les filles du RAD chantent dans un hôpital.*
- *12 : Trois jeunes filles alsaciennes du camp de Hochscheidt.*

# *Le RAD de* Yvonne Kernel-Dillenseger

**Yvonne KERNEL, née DILLENSEGER, est née à Steige le 23 Septembre 1923. Elle a été affectée au RAD du 14 Avril au 26 Octobre 1942. Sortant de son village welche, elle ne savait pas un mot d'allemand. Elle a heureusement trouvé, au camp de Kössnacht en Bavière, une camarade allemande qui connaissait le français et avec laquelle elle a sympathisé. Après le RAD, du 27 Octobre 1942 au 27 Mars 1943, elle dut travailler à Munich dans une usine de téléphonie SIEMENS.**



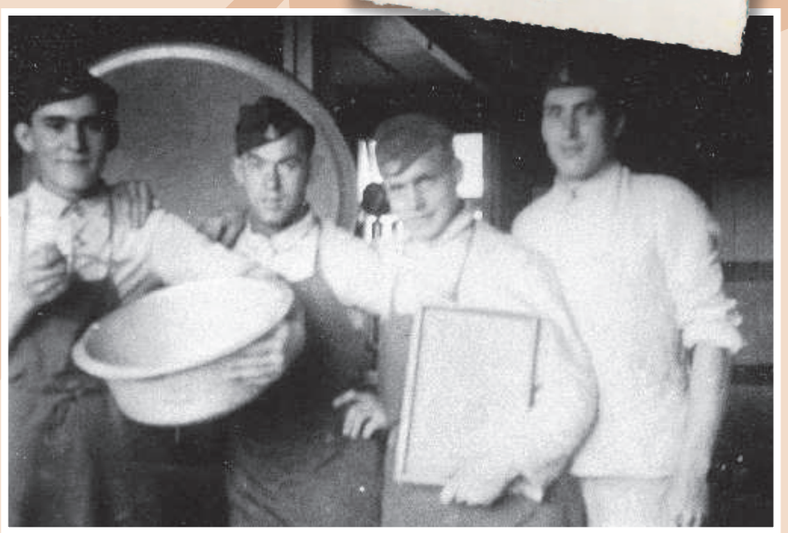
♦ *Yvonne DILLENSEGER au camp de Kössnacht, en 1942.*











♦ *Pendant ce temps, Roger KERNEL, son futur mari, effectuait son RAD en Allemagne (boulanger !), puis fut incorporé dans la Wehrmacht. Il est ici photographié à Patras en Grèce.*

**Concernant les jeunes gens, le RAD revêtait une toute autre connotation. Certes, cette période de « service du travail » possédait comme emblème ostentatoire une pelle (ou bêche), mais l'on sait aujourd'hui (et tous les gens s'en sont rapidement rendus compte) que le RAD était en réalité l'antichambre de l'incorporation de force dans la Wehrmacht, avec, en corollaire, la formation militaire et le lavage de cerveau idéologique. Le décret sur l'incorporation des Alsaciens-Lorrains dans la Wehrmacht (27.08.1942) suivit en effet d'une année celui sur l'instauration du RAD (08.05.1941).**

**Paul HUMBERT de Breitenau, né le 15.11.1923, fut bien sûr concerné. En septembre 1942, il avait presque 19 ans, son heure approchait. Il raconte :**

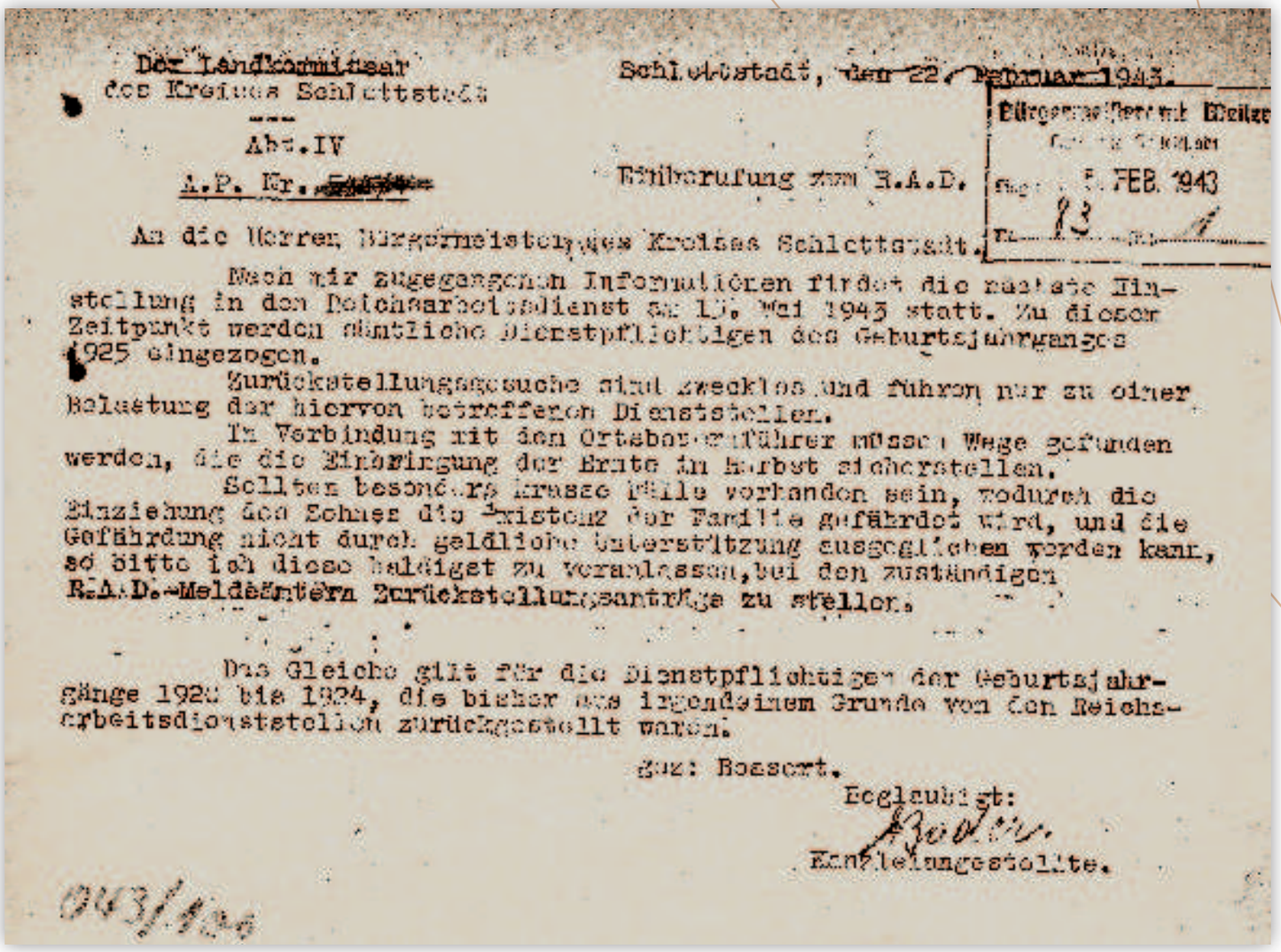
« En septembre 1942, nous avons dû passer au Conseil de Révision à Villé (dans l'immeuble des actuelles « Fleurs JEHL ») avant de partir pour l'Arbeitsdienst. La veille, René HERRBACH, moi-même et trois jeunes de Froide-Fontaine, nous avions décidé de ne pas signer. Mais les trois de Froide-Fontaine, sous la menace d'être internés au camp de Schirmeck, ont signé de suite. Il restait René et moi… Les Allemands m'ont pris à part, mais je n'ai toujours pas signé. Ils ont ensuite pris René HERRBACH et lui ont demandé pourquoi il ne voulait pas signer alors que son copain l'avait fait, ce qui était faux... René, crédule, leur a dit alors : « *Eh bien si Paul a signé, je signe aussi…* ». Pour ce qui me concerne, les Allemands m'ont emmené à la Gendarmerie de Villé où je suis resté enfermé toute la nuit. Mon père et mon beau-frère Joseph, qui était Maire de Breitenau, sont venus m'apporter un casse-croûte. Mon père m'a donné sa veste de velours pour me couvrir et dans laquelle il avait caché une fiole de schnaps… que je n'ai pas vue… Le lendemain à 8 heures du matin, ceux du Conseil de Révision sont venus pour que je signe ; si je ne signais pas, je serais envoyé à Schirmeck… »

**Paul HUMBERT poursuit :**

« 8 Octobre 1942, départ pour l'Arbeitsdienst à Friedrichsburg près de Kassel. Là, nous devions faire des exercices militaires avec une pelle le matin, et l'après midi nous allions travailler dans une usine de munitions, et ce jusqu'au 29 Décembre 1942, date à laquelle nous sommes rentrés. A notre retour, nous avons dû passer devant un nouveau Conseil de Révision à Sélestat avant d'être incorporés dans la Wehrmacht. Le 16 Janvier 1943, nous partions pour une caserne près de Vienne en Autriche… »

**Comme d'habitude, Antoine FUCHS raconte avec force détails sa propre expérience du RAD.**

« Sursitaire de la classe 1926 (je suis né le 23.06.1926), mon cadeau pour le 18e anniversaire fut une convocation pour me présenter le 10 Juillet 1944 à 9 heures du matin à Sélestat, devant la caserne (actuel lycée) où aujourd'hui une stèle rappelle aux passants que des centaines de « Malgré-Nous » partirent de ce lieu. Avec deux copains de la classe 1927 de Villé, je fus incorporé dans un camp du RAD situé à une trentaine de kilomètres au nord de Breslau (actuellement Wroclaw), capitale de la Silésie. Ce matin du 10 Juillet, des dizaines d'appelés de la classe 1927, ainsi que des sursitaires des classes 25 et 26, accompagnés de leurs proches des villages de l'arrière-vallée, convergèrent vers le point de départ, la gare de Villé. Les frères René et André RISSER de Steige emmenèrent avec eux un petit drapeau tricolore. Les trois gendarmes du Val étaient déjà en patrouille pour se convaincre que l'ordre régnait. Le Oberwachtmeister SCHUHMACHER et son acolyte furent nargués par le drapeau français hissé sur le rebord de la fenêtre du wagon, en attendant le départ. André RISSER récidivait à chaque arrêt où d'autres jeunes montaient dans le train. A Châtenois, l'employé de la gare essaya de lui subtiliser le drapeau, mais il prit un coup



Der Landkommissar
des Kreises Schlettstadt

Abt. IV

A.P. Nr. [redacted]

Schlettstadt, den 22. Februar 1943.

Einberufung zum R.A.D.

Bürgermeisteramt Meiss
Eingang 5. FEB. 1943
13

An die Herren Bürgermeister des Kreises Schlettstadt.

Nach mir zugegangenen Informationen findet die nächste Einstellung in den Reichsarbeitsdienst am 15. Mai 1943 statt. Zu diesem Zeitpunkt werden sämtliche Dienstpflichtigen des Geburtsjahrganges 1925 eingezogen.

Zurückstellungsgesuche sind zwecklos und führen nur zu einer Belastung der hiervon betroffenen Dienststellen.

In Verbindung mit den Ortsbauernführer müssen Wege gefunden werden, die die Einbringung der Ernte im Herbst sicherstellen.

Sollten besonders krasse Fälle vorhanden sein, wodurch die Einziehung des Sohnes die Existenz der Familie gefährdet wird, und die Gefährdung nicht durch geldliche Unterstützung ausgeglichen werden kann, so bitte ich diese baldigst zu veranlassen, bei den zuständigen R.A.D.-Meldeämtern Zurückstellungsanträge zu stellen.

Das Gleiche gilt für die Dienstpflichtigen der Geburtsjahrgänge 1920 bis 1924, die bisher aus irgendeinem Grunde von den Reichsarbeitsdienststellen zurückgestellt waren.

gez: Boasert.

Beglaubigt:
[redacted]
Kanzleiangestellte.

*♦ Cette circulaire du 22.02.1943 annonce au Maire de Villé que la prochaine incorporation au RAD est prévue le 15 Mai suivant et concernera les jeunes gens nés en 1925. On annonce qu'il est inutile de traiter les demandes de sursis, mais qu'il faut s'assurer avec le responsable paysan (Bauernführer) que les récoltes d'automne puissent être rentrées. Seuls les cas exceptionnels seront pris en compte lorsque l'existence matérielle de la famille est mise en cause par l'enrôlement d'un fils.*

sur son képi ! A Sélestat, l'un des accompagnateurs récupéra le fanion pour le rapporter à Steige. A Sélestat, sur la place devant la caserne, tous les incorporés venus de tout l'arrondissement de Sélestat-Erstein furent pris en charge par des cadres du RAD en mission. On fit l'appel et on nous tria vers les diverses destinations. Puis, en rang par deux et traînant nos valises, encadrés par ces gradés tels des prisonniers, on nous dirigea vers la gare de Sélestat où un train spécial nous attendait. Le signal du départ fut émouvant, nous laissant dans les compartiments, accompagnés par nos futurs tortionnaires. Mais malgré tout, le convoi s'animait ; nous sommes entrés en gare de Strasbourg où d'autres wagons devaient être rattachés au train. Entonnée dans un compartiment comme jadis par ROUGET DE L'ISLE, la Marseillaise était reprise et chantée à tue-tête par tout le convoi. Les voyageurs sur les quais étaient émus, la Police du rail s'agitait en faisant de son mieux pour essayer d'évacuer au mieux et au plus vite ce frêt encombrant. Nos accompagnateurs en uniforme restaient stoïques et pensaient déjà sûrement nous faire payer cela, une fois arrivés à destination.

*Pendant un mois nous avons subi un entraînement militaire accéléré...*

Après avoir franchi le Rhin, on voyait des villes fantômes, Mannheim, Francfort, partout des ruines, des murs calcinés et cheminées restées debout vers le ciel, spectacle de désolation suite aux bombardements massifs des forces aériennes anglo-américaines. Les trains ne circulaient plus à grande vitesse, les voies de chemin de fer touchées dans les gares étaient réparées de suite, mais leur utilisation nécessitait de grandes précautions. A la nuit tombée, on passait Eisenach, Erfurt, Weimar, Leipzig, pour atteindre la Basse-Silésie, Cottbus, Forst, Sagan, Liegnitz, pour s'arrêter à Neumarkt. Sur ce trajet, on pouvait voir d'immenses camps de prisonniers russes. A l'intérieur, on y voyait ces pauvres captifs se promener, comme des pantins en haillons, le dos marqué à la peinture rouge de grands S.U (Soviet Union). On débarqua à Neumarkt, trimbalant nos valises sur quelques kilomètres jusqu'à une caserne. C'était l'antre du diable, avec un Oberfeldmeister autrichien et nazi fanatique qui se vantait d'avoir été un militant de la première heure, bien avant l'Anschluss de 1938. Il était assisté d'une dizaine d'acolytes gradés. Un convoi de Hessois vint nous rejoindre, presque tous des volontaires fanatiques. On nous mélangea moitié-moitié. Parmi eux furent désignés les responsables des dortoirs ; ils avaient déjà été préalablement formés dans des camps de préparation militaire.

La nourriture était réduite, le matin, à un minime carré de beurre, un peu de marmelade et un demi-pain noir pour la journée, un « café » plutôt obtenu à base de chicorée. A midi, nous avions droit à l'« Eintopf », mélange de semoule, de riz cuit avec du sucre. Tout était sucré, même les salades et les concombres, du chou séché qui donnait l'impression de manger du fil-de-fer barbelé. Le soir, nous avions droit à un morceau de saucisse de viande. Le dimanche, c'étaient deux pommes-de-terre avec le « goulasch », en réalité une sauce où flottaient quelques morceaux de viande de la taille d'une noix. Le cuisinier avait l'habitude de se lécher les doigts en découpant les portions !

Réveil à 6 heures du matin. Pendant un mois nous avons subi un entraînement militaire accéléré, nous initiant au tir à la carabine et à la marche. Dimanche matin, nettoyage du camp. Pour donner de nos nouvelles, il ne restait que le dimanche après-midi. Dès le 10 Août, l'unité est appelée pour des travaux de fortification en Basse-Silésie, le long d'un affluent de l'Oder. Cet engagement au service de l'armée durera trois semaines. Nouvel engagement le 31 Août, qui nous mène en Russe Orientale. Dans un dépôt d'armement à Breslau, on nous équipa de carabines russes avec des baïonnettes raccourcies. Les chefs de section touchèrent des pistolets-mitrailleurs, également soviétiques. Une autre unité nous fut rattachée, aussi composée pour la moitié d'Alsaciens, dont plusieurs du Val de Villé. Le voyage nous mena à 100 km au Nord-Est de Varsovie. Le Front, non loin de là, était encore stable. On devait creuser de nouvelles positions. Les duels d'artillerie nous devenaient familiers alors que nous travaillions sur une série de collines. Après à peine une heure de travail, l'aviation soviétique nous avait déjà repérés. Un petit avion de chasse nous attaquait en lachant quelques rafales de mitrailleuse sur les unités au travail. Nous nous jetions dans les tranchées qui nous procuraient la sécurité ; personne ne fut blessé. Le travail se poursuivit à grande allure.

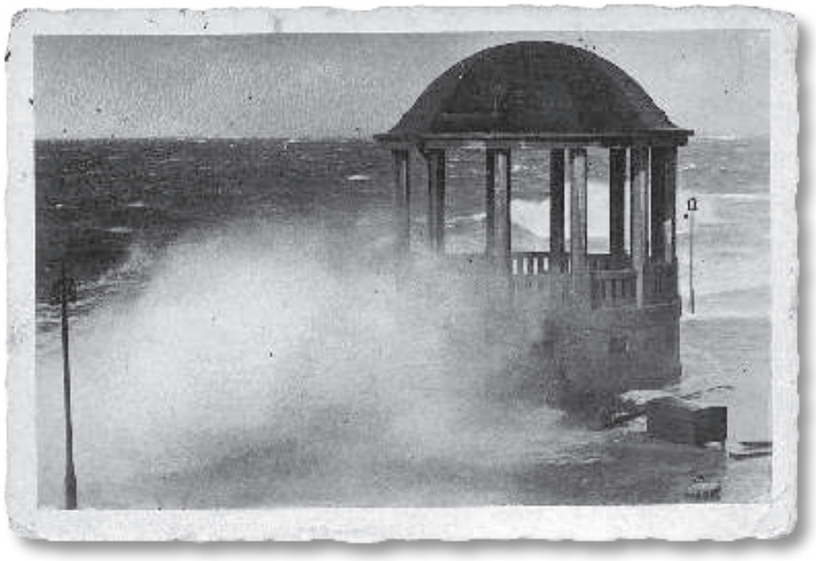
Quatre jours plus tard, retour au Nord sur la frontière polonaise d'avant 1939. Comme les nuits devenaient fraîches, on nous hébergeait dans les fenils et granges couvertes de chaume. Autour du 22 Septembre, tous les Allemands furent retirés pour être incorporés dans la Wehrmacht. Le chef nous expliqua qu'il n'était pas question de libérer les Alsaciens en raison de l'avancée des armées américaines à l'Ouest. On continuera de construire une double ligne de défense. Le départ des Allemands fut compensé par l'arrivée d'Alsaciens d'un autre camp, mais nous restions encadrés par des

soldats allemands. La nuit, il fut instauré un couvre-feu, avec mise en place de gardes et de patrouilles. N'ayant sûrement pas confiance totale dans les Alsaciens, toutes les patrouilles étaient mixtes. Nous étions obligés de ratisser les forêts du secteur, de surveiller les voies de communication, de fouiller les voitures à chevaux des civils, les armes à la main. Malgré ces occupations et incidents nocturnes, les travaux de fortification se poursuivaient pour mettre en place les lignes de défense qui devaient préserver la Prusse Orientale de l'invasion soviétique. Retour en Silésie vers début novembre 1944. Le commandant du camp nous annonça notre prochaine libération, les hautes autorités ayant jugé que le front occidental était stabilisé et que le retour en Alsace ne posait plus de problème en attendant notre incorporation dans l'armée. A l'arrivée à la caserne, tout le matériel militaire était révisé pour être réintégré dans les dépôts. Nos vêtements civils, stockés depuis notre arrivée, nous furent restitués avec nos valises. Nous partîmes par petits groupes, le soir du 13 Novembre par le même itinéraire, changeant souvent de train dans les grandes villes en grande partie détruites. Arrivée à Appenweier, dans le proche pays de Bade. Un camion militaire nous prit en charge jusqu'à Strasbourg-Neudorf. Nous étions le 15 Novembre au matin. Plus de chemin de fer, mais nous étions de retour en Alsace ! La chance voulut qu'un camion de Sélestat s'arrêta et promit de nous y emmener, après une étape par Geispolsheim où il chargea des choux ! Installés inconfortablement sur ce chargement avec nos valises, on était content d'arriver ! Les 16 kilomètres qui nous séparaient encore de Villé furent accomplis à pied, non sans être contrôlés à Triembach par la Police, mais nos papiers étaient en règle. Le temps nuageux nous était favorable car, par temps clair, toutes les routes étaient surveillées et mitraillées par les chasseurs bombardiers américains qui étaient maîtres du ciel.

A part l'aviation, aucun indice d'un proche changement de la situation militaire n'était perceptible. Nos papiers nous obligeaient à nous présenter à la mairie, au Service du Travail, puis à l'Office de Recrutement pour percevoir nos tickets d'alimentation, ceci dans un délai de 48 heures. Pour gagner un peu de temps, je falsifiais cette date limite en transformant le 16 Novembre en 18. Le 20, je roulais à vélo vers Sélestat, par l'ancienne route de Scherwiller, le pont de Thanvillé ayant été bombardé et détruit trois jours auparavant (…). Revenant à Villé, je croisais des troupes et des civils traînant des bagages et qui fuyaient l'arrière-vallée. Cette nuit-là, nous avons été réveillés par les premiers tirs de l'artillerie américaine. Quelle aubaine ! Notre libération était proche, et elle m'évita ainsi l'incorporation dans la Wehrmacht !

**Beaucoup de gens n'eurent pas la chance d'Antoine FUCHS.. C'est par exemple le cas de René PETER de Breitenbach, né le 19 Mai 1920, et qui raconte cette période de son existence :**

« J'ai passé le Conseil de Révision à Villé en août 1942. Le 10 Octobre de cette même année, j'ai été appelé au RAD sur l'île de Borkum dans la Mer du Nord. L'île était désertée de sa population ; le trajet en mer a duré 2 heures et demi, nous avons été cantonnés à l'hôtel Inselhalle. ● ● ●



♦ *À Borkum, île de la Mer du Nord.*

Cette période fut plus dure que ce que j'ai connu plus tard à la Wehrmacht. Nous étions dehors tous les jours, du matin jusqu'au soir, à faire des exercices épuisants dans les dunes de sable ; ramper, maniement d'armes, saut d'un mur d'au moins 4 mètres.. Ceux qui hésitaient à sauter étaient poussés. Lorsqu'un gradé nous faisait rompre les rangs, il ne voulait plus « *voir qu'un nuage de poussière* ». Autant dire que nous devions nous exécuter en toute vitesse. Le dernier se voyait infliger un châtiment spécial : d'abord s'accroupir et se relever lentement, aussi longtemps et autant de fois que le gradé le demandait. Pendant ce temps, celui-ci était confortablement assis dans son fauteuil et dirigeait l'exercice avec son pouce : vers le haut, debout, vers le bas, accroupi. C'était un exercice pénible et épuisant. Il fallait ensuite enfiler un uniforme en un temps record et dans un état irréprochable (gare à un bouton laissé ouvert !). Enfin, enfiler trois tenues superposées (entraînement, sortie et uniforme) et mettre le masque à gaz.

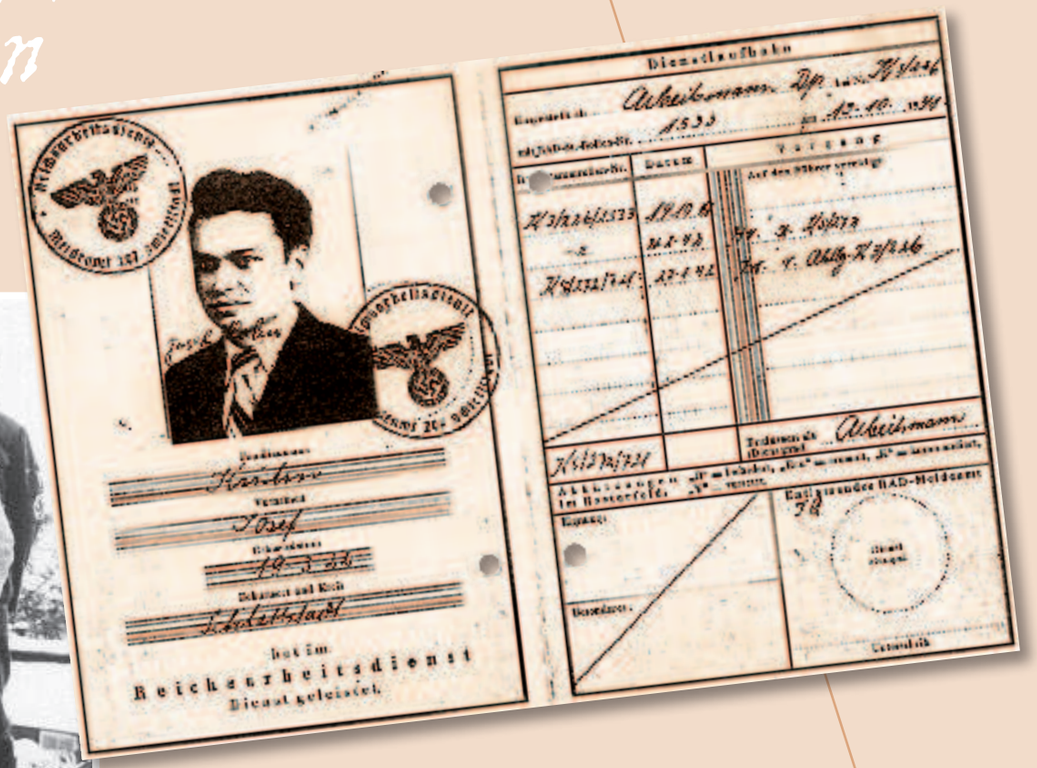
Dès le réveil, la toilette et le maigre petit-déjeuner se déroulaient au pas de course. On courait tout le temps, même dans les escaliers. Chaque geste devait se faire en vitesse, sinon on devenait le bouc émissaire du gradé. Le soir au souper, alors que nous pensions avoir enfin droit à un peu de repos, nous étions sommés de monter sur les tables, puis s'accroupir en-dessous… Epuisés, nous mangions notre soupe au rythme du commandement. Pour rajouter au supplice, le gradé nous ordonnait de rire sur commande, tous en chœur, puis de faire silence à son signal.

*Dès le réveil, la toilette et le maigre petit-déjeuner se déroulaient au pas de course.*

Des fonds de casseroles faisaient souvent notre bonheur. Tels des poules dans la basse-cour, nous nous précipitions pour les vider de nos doigts sous le regard moqueur des surveillants. Tous les soirs, avant l'extinction des feux et après rangement, balayage, récurage des sols et de la chambrée, tout le monde se couchait en silence tandis que l'un des nôtres attendait et se mettait au garde-à-vous en attendant le passage du gradé pour un dernier rapport. Un jour, alors que c'était à mon tour d'assurer cette tâche, le gradé a pris un balai et, du manche, a vidé l'une des armoires de tout son contenu, tout en me passant le crin sur mon visage. Pendant les exercices, nous étions « invités » à entamer des chants. Malheur à nous si nous chantions faux ou pas assez fort, le masque à gaz devenait notre supplice. Nous devions alors courir en chantant sous le masque. Lors des permissions de sortie, passage au contrôle ! Inspection du corps (oreilles, ongles, rasage) et des habits. Si le malheur voulait qu'un mégot soit trouvé dans la cour ou les bâtiments (même s'il ne venait pas de nous), toute la troupe était astreinte à une longue marche de nuit au pas de charge, plusieurs kilomètres, masque à gaz sur le visage. Selon le gradé, c'était « *pour enterrer dignement le mégot !* »

Pour le soir de Noël, nous avons tout de même eu droit à un repas festif : oie en sauce blanche à volonté ! C'était très bon et nous nous sommes goinfrés ! La plupart d'entre nous en fut malade d'avoir trop mangé ! Nos pauvres estomacs n'étaient plus habitués à de telles quantités. Lors des repas de chantier, ceux-ci étaient servis dans des récipients isothermes, les repas arrivaient brûlants. Les gradés nous invitaient à en reprendre dès que notre gamelle était vide. Mais le temps d'avaler la soupe brûlante, il n'en restait pas une seconde fois pour tout le monde. Aussi, certains camarades avalaient le repas en toute hâte pour être sûrs d'être resservis…

# *Le RAD de* Joseph Kuhn




♦ *Carte du RAD de Joseph KUHN.*



♦ *Noël 1941. Joseph KUHN obtient une permission. Il ne retournera plus au RAD.*

♦ *Joseph KUHN, de Triembach-au-Val, au RAD (ci-dessus accroupi à droite, ci-dessous à droite au premier plan).*





# *L'incorporation de force*

**L'historien alsacien Jean-Laurent VONAU en expose le contexte historique :**

« On commençait à encourager l'engagement volontaire dans la Wehrmacht et les Waffen SS. Mais il y eut fort peu de candidats. (…). Malgré toutes les manœuvres exercées, la proportion de volontaires alsaciens resta identique à celle enregistrée à l'intérieur de la France. Prenant en considération que la guerre nécessitait alors de plus en plus de troupes et que seule l'armée permettait le meilleur brassage social en assurrant l'intégration politique, WAGNER (le Gauleiter) milita pour l'incorporation d'office de tous les jeunes Alsaciens. HITLER et le Haut Commandement de la Wehrmacht y étaient hostiles. Ils finirent cependant par se laisser gagner à la cause. Ainsi l'année 1942 devint celle de l'accomplissement d'un crime de guerre odieux : l'incorporation de force de citoyens français, auxquels on avait retiré préalablement, au mépris du droit international, leur nationalité.

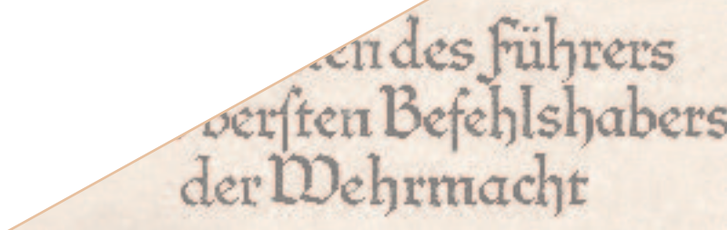
WAGNER, par voie d'ordonnance, introduisit donc le 25.08.1942 le service militaire obligatoire. Le Gouvernement de Vichy ne protesta que mollement et discrètement, la population alsacienne se sentit donc complètement abandonnée à son triste sort. Dès le 27 Août 1942, le Gauleiter décida par son ordonnance l'incorporation de force des jeunes gens nés en 1921, 22, 23 et 24. Deux jours plus tard, toujours par ordonnance, il leur accordait d'office la nationalité allemande pour en faire des « Reichsdeutsche ».

Le 3 Septembre 1942 se réunirent les premiers Conseils de Révision. Il y eut des manifestations, des protestations, des absents. Ceux qui ne se présentaient pas furent recherchés par la Gestapo. Ceux qui se révoltèrent furent envoyés au camp de Schirmeck et soumis à un régime spécial pour les contraindre à signer un engagement « volontaire ». Les insoumis partirent directement sur le front russe sans pouvoir revoir leur famille. Ils furent dirigés vers les endroits les plus exposés du front ou employés à des travaux de déminage (…). L'année la plus difficile fut 1943. Stalingrad constitua le premier revers allemand d'importance (…).

Le 22 Janvier 1943, le Gauleiter décida d'incorporer les hommes nés entre 1914 et 1919 et qui avaient donc préalablement déjà servi dans l'armée française. On frôla l'émeute (...)

Le 13 Janvier 1944, les Conseils de Révision appelaient les jeunes gens nés en 1927 et des lycéens de la classe 1928 (16 ans). Ces derniers furent formés comme Luftwaffenhelfer (aides dans l'armée de l'air) et envoyés en Allemagne pour servir les batteries de DCA (…).

En février et mars 1944, on fit appel à la classe 1926 dont la moitié des recrues furent versées d'office dans les Waffen SS. De ce fait, la seule échappatoire était de se déclarer volontaire pour la Marine ou la Luftwaffe. De deux maux, on choisissait le moindre ! »



C'est dans ce contexte historique rappelé et précisé que s'inscriront nos témoignages.

Précisons d'ores et déjà que l'incorporation de force concerna environ 130 000 Alsaciens et Mosellans, dont près de 50 000 ne revinrent pas, morts au front ou dans les camps russes.
Bien sûr, on peut l'imaginer et le comprendre, l'incorporation de force ne fut pas acceptée de gaieté de cœur par les jeunes gens et leurs familles. Nombre d'entre eux tentèrent de trouver des alternatives, parmi lesquelles :

- Quitter l'Alsace pour se réfugier en « France », le plus souvent en Zone Libre jusqu'à son invasion, dans les maquis qui se créèrent au fil des ans, ou pour rejoindre les Forces Françaises en Afrique ou en Angleterre. On aura lu à ce sujet le récit des parcours de Martin BUCHER et Lucien HERRBACH.

- Se cacher dans la région. Rares sont ceux qui le firent sur une longue durée, tel Joseph KUHN, volontairement reclus dans la cave de la maison familiale de Triembach de septembre 1942 jusqu'aux jours précédant la Libération du village fin novembre 1944, soit plus de deux ans !
  Le plus souvent, de nombreux jeunes se sont cachés pendant les dernières semaines ou derniers mois du conflit, alors que tout le monde sentait que les armées américaines approchaient. On se réfugia alors dans des caches aménagées, dans les greniers, voire en pleine nature (arbres, grottes), que ce soient les jeunes gens appelés à intégrer sous peu la Wehrmacht, ou les soldats revenus au pays pour une permission. Nous en donnerons quelques exemples ci-après.

- Essayer d'échapper à l'incorporation pour des raisons médicales : faux certificats établis par des médecins amis, administration de produits médicamenteux provoquant des symptômes cardiaques inquiétants, « entretien » de blessures qu'on empêche de cicatriser… On soulignera la complicité évidente, pour notre vallée, du Dr HAUBTMANN, médecin de Villé et par ailleurs très actif dans une filière d'évasion.

- Les mutilations volontaires. On touche là au sordide, au désespoir le plus criant. Nombre de futurs incorporés s'infligèrent des blessures volontaires, s'ébouillantèrent, provoquèrent des fractures, se coupèrent…
  On relira à ce sujet les récits édifiants des frères KUHN de Triembach. Joseph et René, au sujet de leurs démarches personnelles dans ce domaine dans les annuaires 1995 et 1996 de la SHVV.

- Nombre de familles cherchèrent à s'attacher les faveurs des autorités locales ou des services de l'occupant. Quelques denrées agricoles du terroir, en particulier la viande et l'eau-de-vie surent parfois rendre compréhensives les autorités. A chacun ses armes…

On ne peut aucunement porter un jugement négatif ou, à fortiori, condamner les jeunes gens qui, malgré tout, acceptèrent l'enrôlement. Le fuir, le refuser, le retarder, exposait en effet leurs familles à la menace de très lourdes sanctions, en général la transplantation dans des contrées éloignées du Reich.

Nous l'avons déjà souligné, les témoignages de « Malgré-Nous » sont nombreux, même si nombre d'entre eux ne sont pas revenus ou ont quitté ce monde depuis leur retour.
Chaque récit est précieux, émouvant, poignant. Nous en citerons un certain nombre, tout en renvoyant à ceux déjà publiés en 1995 et 1996.

**Paul HUMBERT de Breitenau, dont nous avons déjà évoqué le Conseil de Révision mouvementé raconte :**

« Le 16 Janvier 1943, nous sommes partis pour les casernes de Mistelbach. Les sous-officiers de cette caserne sont venus nous accompagner depuis la gare de Sélestat. Dans le train, c'étaient des chansons françaises qui étaient entonnées. Arrivés à Mistelbach, nous avons reçu les habits militaires et mes habits civils ont été renvoyés à la maison. Bien vite, les exercices militaires ont débuté ; j'ai appris à manœuvrer des mortiers. La formation a duré six mois, avant de partir en régiment à Belgrade. Nous avons conquis l'Albanie qui était occupée par les Italiens. Nous avons récupéré leurs mulets qui nous ont servi à transporter armes et munitions. Au début, je me suis porté volontaire pour les soigner afin d'échapper aux exercices, ou alors nous allions, avec mon ami Pierre GEBHARDT de Marckolsheim, ● ● ●

chercher le ravitaillement à plusieurs kilomètres. Lors de l'une de ces expéditions, nous avons fait la course avec nos mulets en nous faisant surprendre par le Capitaine du bataillon. Trois semaines plus tard, arrivée à Tirana, la capitale… et punition de 5 jours de cachot avec pain, eau et soupe, sanction à retardement de notre incartade ! Nous sommes ensuite partis vers l'Adriatique en prévision d'un débarquement allié. On se débrouillait pour trouver à manger. Une fois, nous avons tué un petit cochon à coups de crosse de fusil, nous l'avons saigné à la baïonnette et rasé au rasoir mécanique. Il en a fallu des lames ! Nous avons rôti les meilleurs morceaux et nous avons mis le reste dans une caisse posée dans l'eau de mer salée et attachée avec une ficelle. Un matin, notre sous-officier vit un gros requin, probablement attiré par la viande. Il appela notre ami lorrain CUNY pour qu'il vienne tirer le requin à la mitrailleuse. Le recul de la mitrailleuse précipita René et le sous-officier à la mer tout en continuant à tirer. Les hommes et la mitrailleuse ressortirent bien trempés. L'arme ne cessa de rouiller et il fallut la nettoyer trois fois par jour…

*De leurs parois sortaient des ossements humains que les rats venaient ronger.*

Toujours en Albanie, nous étions cachés dans des baraques en bois au bord de la mer. Il faisait tellement chaud que nous ne pouvions sortir pendant la journée et il fallait des moustiquaires pour nous protéger des insectes et de la malaria contre laquelle nous prenions des cachets. Parfois, nous allions à la chasse aux « partisans », mais quand nous arrivions dans le village, il n'y avait plus personne. Le muezzin avait donné l'alarme du haut du minaret de la mosquée. Nous fouillions les maisons, mais nous ne trouvions que des tonneaux de 600 litres de schnaps, auxquels nous avons largement goûté. Mais, l'estomac vide, nous étions rapidement ivres et, le lendemain à l'appel, nous nous faisions réprimander par le Lieutenant.
Il nous arrivait d'aller chercher de l'eau aux sources, où nous rencontrions de belles jeunes filles aux joues roses qui en cherchaient également. Un jour, l'un des nôtres, un Allemand, en viola une. Le père de cette jeune fille alla trouver le chef de la compagnie et en demanda le rassemblement pour reconnaître le coupable, qu'il voulait tuer. Cependant, le Lieutenant avait ordonné au violeur de se cacher. Celui-ci était grand. Comme j'étais petit, je n'avais rien à craindre.

Un jour, alors que nous étions encore à la chasse aux partisans, nous avons été encerclés dans la montagne. Nous étions là depuis huit jours sans rien manger d'autre que des crêpes faites d'eau et de farine de maïs que nous allions mendier aux pauvres gens. Le sol de leurs habitations était en terre battue, il n'y avait pas de plafond, on voyait les tuiles. Les chiens et moutons vivaient à l'intérieur. La nuit, vers Noël 1943, on entendait les loups hurler dans la forêt.

De retour à la caserne, j'ai obtenu une permission de 15 jours pour rentrer à la maison. Sur le chemin, nous avons subi un bombardement à Klagenfurt. Je regardais par la fenêtre du train quand je vis tomber une bombe sur la locomotive. Nous avons sauté du wagon, couru à droite et à gauche sous les bombes qui tombaient dru. En revenant chercher mes bagages, nous avons trouvé un gros trou d'obus, d'environ huit mètres de diamètre, dans lequel gisait un soldat mort. Noircis comme des ramoneurs par le charbon projeté dans les explosions, nous sommes partis à pied pour rejoindre une gare, chargés de tout notre équipement militaire : sac à dos avec deux couvertures, toile de tente, fusil avec cartouches et baïonnette, casque, masque à gaz, pantalons à fuseaux des chasseurs, souliers italiens avec guêtres…

1944… Des partisans approchaient.. la fusillade commença. Les partisans venaient de la mer où ils avaient récupéré des munitions larguées par les Anglais. (…) Nous avons pris position dans le cimetière qui se trouvait sur une colline au-dessus du village et était planté d'oliviers. Ceux qui nous avaient précédés avaient creusé

des tranchées tout autour, et des abris dans les tombes recouvertes de branchages et de terre. De leurs parois sortaient des ossements humains que les rats venaient ronger. Nous devions nous cacher la tête avec des couvertures, car les rats nous marchaient sur le visage ; et mettre la nourriture dans une gamelle fermée… mais nous dormions quand-même ! (…) Le village était situé en contrebas et était occupé par notre compagnie. Nous avons voulu visiter la mosquée. A l'intérieur, il y avait des fagots de fougères posés par terre ; j'y ai donné un coup de pied et, à ma grande surprise, des puces par milliers ont sauté partout ! Nous sommes sortis rapidement. En Albanie, les paysans faisaient sécher les figues sur les fenêtres. En passant, nous ne nous gênions pas pour remplir nos poches. Nous ramassions aussi les melons qui parsemaient les champs de maïs ; ils étaient très bons ! (…) Au mois d'août, nous avons du quitter l'Albanie pour la Bulgarie, par des routes où les partisans avaient posé des mines. Un soir, au bivouac, Pierre GEBHARDT a trouvé un mouton que nous avons tué et dépecé. Cuit, nous l'avons mangé sans pain, la graisse surnageant dans nos gamelles. Nous en avons remangé le lendemain, au prix d'une diarrhée sans fin. J'ai été dégoûté du mouton, et aujourd'hui encore, je ne peux toujours pas le sentir. Nous sommes ensuite arrivés en Macédoine pour, entre autres, escorter un train de marchandises jusqu'à Salonique en Grèce. Au retour, nous avons été attaqués par des partisans. Il y eut des combats et des morts parmi eux. Ceux qui restèrent au soleil quelques jours devinrent tout noirs.
Quelques jours plus tard, je ressentis de vives douleurs au genou, empoisonnement du sang et hospitalisation pour être opéré. Je suis resté quelque temps à l'hôpital, car je déréglais le thermomètre pour y rester le plus longtemps possible. Des femmes qui venaient consulter nous apportaient des friandises (…).

Fin octobre 1944, retour dans ma campagne, près de Kraleywo sur le front. Nous devions y tenir le front face aux Russes, le temps que les Allemands encore stationnés en Grèce aient le temps de revenir nous épauler… Comme je venais de me faire extraire une dent infectée, et en attendant de rejoindre le front, je fus affecté à la garde où j'échappais, à trois minutes près, à un obus d'artillerie qui tua l'Italien qui m'avait remplacé. Retourné au front, je retrouvais mes amis. Les Russes étaient très habiles ! Un officier russe en uniforme allemand cria devant nous, pour nous tromper « *Ne tirez pas, la compagnie est perdue !* ». Nous avons souvent été la cible de tireurs ennemis ; un soir, quatre servants de la mitrailleuse furent tués d'une balle dans la tête... Le feu venait de la cime d'un peuplier occupé par un tireur d'élite russe. Nous avons braqué la mitrailleuse sur l'arbre et tiré jusqu'à ce que le Russe tombe, mort, avec l'arbre sectionné par les balles. »

**Paul HUMBERT relate ensuite en détail les combats acharnés menés contre les soldats russes :**

« Le lendemain, un Lieutenant nous donna l'ordre d'attaquer et de reprendre nos positions de la veille. Il nous dit : « *Kinder, wir greifen an, wir wissen was machen wenn wir keine Munition mehr haben* » (*Les enfants, nous attaquons et nous savons quoi faire lorsque nous n'aurons plus de munitions*). Il nous fit crier « *Hourra !* » Les Russes répondirent « *Hourra !* »(…) L'un de nos sous-officiers tua quatre Russes dans l'abri qu'il avait dû abandonner la veille ; il put ainsi récupérer sa gamelle de sucre qu'il retrouva accrochée à la ceinture de l'un des Russes. Le soir, nous avons entendu à la radio les informations du jour : « *Strassburg ist gefallen* » (*Strasbourg est tombée*). Nous autres Alsaciens nous sommes regardés avec tristesse. Nous n'avions pas de nouvelles de la maison depuis juillet et nous étions le 26 Novembre 1944 ! (…) Un soir, nous avons tiré sur une patrouille russe qui approchait et nous en avons blessé un. C'était un Alsacien ! Depuis ce moment, je n'ai plus eu envie de m'évader chez les Russes car j'ai compris qu'il aurait fallu combattre avec eux contre mes amis alsaciens enrôlés dans la Wehrmacht ! (…)

Paul JEHL de Sélestat a couru vers moi en riant : « *Paul, regarde, j'ai reçu une balle sur le côté !* » Il était content d'aller se soigner à l'arrière, mais comme ce n'était qu'une égratignure, il était de retour avec nous dès le lendemain ! En montant à l'attaque, nous avons rencontré un groupe qui attendait de prendre position avec une mitrailleuse lourde. Parmi eux, il y avait André ROSSI de Steige que je connaissais bien. Nous avons plaisanté ensemble, je lui ai dit que nous étions dans un beau pétrin. A peine séparés, un obus de mortier vint atteindre son groupe. André fut touché au ventre et mourut pendant son transport à l'hôpital (…) Quelques jours plus tard, nous avons encore battu en retraite et avons trouvé refuge dans un monastère abandonné à Kalenic.

*« Der HITLER ist hin, Sanctus Domini, Requiem in pace in der Hölle… »*

Il y avait là un grand dortoir avec des lits garnis de draps, le soir, et arrivés sur le pont, nous avons rencontré des soldats blessés qui venaient du front. Nous n'avons pas eu le courage de continuer et avons fait demi-tour. Nous nous sommes cachés dans une ferme pendant quelques jours avant de retourner à la compagnie en prétendant que nous étions perdus. Le jour de Pâques, nous avons assisté à la messe avant de manger avec une famille qui nous a invités. (…) A cette époque, l'un de nos adjudants qui parlait russe est parti avec son cheval blanc et des papiers secrets pour se rendre aux Russes. Toujours au mois d'avril, la compagnie fut rassemblée. On a amené l'un des nôtres. C'était un Polonais qui avait déserté. Il refusa de se faire bander les yeux et fut fusillé par un groupe de 10 tireurs. C'était horrible. Nous étions postés dans un village entre les positions russes et allemandes. Au sommet de la colline, il y avait une grande propriété viticole abandonnée avec une belle cave. Certains l'avaient déjà visitée mais nous avaient prévenus que la porte de la cave était orientée vers les Russes. Irrésistiblement attiré par le bon vin, je décidais d'y aller avec un Autrichien. Nous avons bien bu, mais on s'est dit qu'il fallait en emporter. Nous avons rempli un tonneau de 100 litres, mais dur de monter les escaliers ! Arrivés en haut, les balles russes recommencent à siffler. Nous avons lâché le tonneau qui a dévalé la pente pour s'arrêter dans un fossé. Les tirs calmés, nous l'avons récupéré et caché dans une remise en bas de la colline. (…) Mai 1945. La tactique au front était toujours d'essayer de tromper l'ennemi. On nous donna des uniformes noirs SS pour essayer de faire peur aux Russes. Mais ceux-ci n'étaient pas crédules et nous crièrent au haut-parleur qu'ils savaient que nous étions en réalité le Bataillon NAGY (…) Au début du mois de mai, on nous a dit que HITLER était mort. Les Russes étaient heureux ; ils ont chanté sa messe d'enterrement pendant une bonne demi-heure : « *Der HITLER ist hin, Sanctus Domini, Requiem in pace in der Hölle…* » Pour nous, Alsaciens, c'était amusant ! (…)

Depuis qu'HITLER était mort, les généraux allemands pouvaient faire ce qu'ils voulaient. Notre Général nous a fait l'accompagner chez les Anglais qui se trouvaient dans la région de Klagenfurt, à 80 ou 100 kilomètres. Nous avons traversé les Alpes autrichiennes, marchant environ une semaine, avec le ravitaillement, mais sans les armes que nous avions eu plaisir à détruire. Un soir, nous avons entendu sonner les cloches ; nous étions sûrs que la guerre était terminée. Nous nous sommes embrassés en pleurant, contents d'être encore en vie. Les chemins étaient pentus et les chevaux n'arrivaient plus à tirer la deuxième cuisine roulante. Nous l'avons détachée et laissée dévaler la pente. Nous marchions même la nuit, car les Russes nous suivaient. Nous sommes enfin arrivés chez les Anglais qui nous ont parqués dans un camp. 8 jours plus tard, toujours avec René de Marckolsheim, je suis allé voir un officier anglais pour lui dire que nous étions des Alsaciens incorporés de force dans l'Armée allemande. Il nous a dit qu'il fallait attendre… Quelque temps plus tard, on nous a rassemblés pour partir en Autriche, à Bregenz où nous avons passé une visite médicale par des Français, puis ce fut la Suisse, ensuite Padoue en Italie, où nous sommes restés pendant trois semaines.

Nous allions visiter la ville, mais comme nous portions encore les uniformes allemands, on nous montrait du doigt. Nous avons eu l'idée de teindre nos effets en bleu, en faisant bouillir nos uniformes avec du colorant. Pendant la nuit du 8 Juin 1945, j'ai rêvé que mon père était mort. C'était bien vrai, mais je ne l'ai su qu'à mon retour, car je n'avais plus de nouvelles de la maison depuis juillet 1944, c'est-à-dire près d'un an ! Nous sommes revenus en train de la Croix-Rouge, via la Suisse jusqu'à Mulhouse pour une nouvelle et grande visite médicale. Les médecins ont regardé sous nos bras pour voir si nous n'étions pas tatoués comme les SS. Nous avons touché des habits bleus neufs, pris le train jusqu'à Sélestat. J'ai marché jusqu'au Restaurant OTT de Val-de-Villé avec un autre jeune de Villé. Un camion nous a emmenés jusqu'à Villé. Je suis monté à pied jusqu'à Breitenau. Arrivé aux Grands Champs, le Marcel du Minique cueillait des cerises. Il m'annonça que mon père était mort. Je suis arrivé chez mon frère Déodat en pleurant et j'ai posé mon grand sac à dos. Je suis ensuite allé chez mon autre frère Charles, puis chez ma sœur Agnès qui avait François dans le landau. Enfin je suis allé au cimetière où maman m'a rejoint avec ma sœur. Mon père était mort trois semaines plus tôt, le 29 Juin 1945. »

**A Breitenbach, les témoignages sont nombreux, partiellement recueillis et mis en forme par Alain OTT de Baldenheim qui a procédé à plusieurs enquêtes sur ce sujet. Nous reproduisons ci-après deux d'entre eux.**

**Le premier relate la « Guerre » de Louis SENENTZ.**
**Celui-ci, né en 1914 dans le village, a été incorporé dans l'Armée Française, au 29e Bataillon de Chasseurs à Pieds, stationné à Gérardmer, d'où il conserve un certificat de bonne conduite qui lui a été délivré le 30.09.1936. En tant que réserviste, il fut à nouveau mobilisé en 1939 dans la région strasbourgeoise :**

« Là, j'ai eu le baptême du feu ; on battait en retraite quand les Allemands nous ont capturés. Ils nous ont emprisonnés dans une salle des fêtes à Dangolsheim. Après 15 jours, il y a une information à la radio disant que les Alsaciens allaient être libérés. Notre officier l'a pris au mot et nous a laissé partir. J'ai marché jusqu'à Strasbourg et passé la nuit au domicile de l'un de mes adjudants. Le lendemain, il m'a donné un vélo. J'ai pris la direction de Châtenois, alors qu'il y avait encore des combats dans les Vosges. A Benfeld, je me suis fait arrêter par les Allemands. J'ai expliqué à l'officier que j'avais été libéré, mais il m'a quand même retenu. Avec d'autres prisonniers, on a marché jusqu'à Sélestat pour être parqués dans une caserne, puis sur le terrain de golf. Après une quinzaine de jours, j'ai à nouveau été libéré et je suis rentré chez moi. En 1943, il y a eu l'incorporation de force. Avec mon frère, on envisageait de se cacher dans la forêt au-dessus du village. On avait même déjà fabriqué des éléments pour monter une cabane, mais cela ne s'est finalement pas fait. Six classes ont été incorporées ensemble. On nous a rassemblés à Sélestat pour partir en train. Ceux qui étaient partis avant nous avaient tout saccagé dans les compartiments du train, mais nous, nous étions gardés par une sentinelle. »



♦ *Louis SENENTZ en uniforme français.*

# Louis Senentz






*De l'uniforme français...*








*...à celui de la Wehrmacht.*





Im Namen des Führers
und Obersten Befehlshabers
der Wehrmacht
verleihe ich
dem
Grenadier
Ludwig Sennentz
11./G.R. 37
das
Eiserne Kreuz 2.Klasse
Im Felde, den 30. 1. 1944
Oberst und
stellv. Kdeur. der 6. Inf.-Div.
(Dienstgrad und Dienststellung)





**Louis SENENTZ raconte ensuite avec force détails son périple. Nous ne le reproduirons pas en entier pour n'en citer que les principales étapes : instruction pendant deux semaines en Prusse Orientale, puis départ pour la Russie.**

« Nous devions les garder des partisans qui les faisaient sauter ; c'est arrivé un matin alors que j'étais de garde… Noël 1943 : départ pour le front, passage du Dniepr. Nos uniformes tout propres n'ont pas résisté dans les tranchées étroites et inondées dans lesquelles il fallait patrouiller, à 100 mètres des Russes. Pour regarder en-dehors, nous avions un petit périscope. J'ai dû remplacer un Yougoslave au poste de garde. Il m'a prévenu de faire attention parce que les Russes tiraient avec des balles explosives. J'avais un avantage parce que j'étais petit ; les grands devaient toujours baisser la tête dans ces tranchées. Un Lorrain est arrivé pour me relever à la garde. Nous discutions l'un à côté de l'autre lorsqu'une détonation a retenti. Il s'est effondré, une balle lui avait traversé la tête ; j'étais éclaboussé de sang et de matière cérébrale. Je me suis fait des reproches, car je ne m'étais pas rendu compte qu'il était plus grand que moi . »



**Louis SENENTZ raconte encore les divers accrochages avec les soldats russes, ainsi que l'hiver exceptionnellement enneigé :**

« Il y avait beaucoup de neige, parfois on ne voyait plus les tranchées. On était dans un abri à quelques mètres sous terre, dans lequel on pouvait dormir et se réchauffer. On avait un petit poêle à bois et un conduit de fumée qui sortait de terre. Une fois on a dû se dégager comme des taupes, tellement il y avait de neige devant l'entrée. »

**Printemps 1944. Louis SENENTZ bénéficie d'une permission d'un mois et rentre à Breitenbach :**

« Pendant cette permission, il y a eu le débarquement en Normandie. Je ne savais pas si je devais repartir car j'avais l'impression qu'en Russie je me trouvais dans un sac qui se refermerait sur moi, m'engloutirait sans que personne ne sache ce que je serais devenu. Mon frère Joseph qui était au travail obligatoire dans une carrière est rentré lui aussi et m'a demandé s'il fallait se réfugier dans la cache que nous avions prévue. Je lui ai répondu que les Américains étaient encore loin, en Normandie, et que cela durerait encore trop longtemps avant leur arrivée en Alsace. J'ai décidé de repartir, avec deux jours de retard. J'ai fait la fête avec mon autre frère, et même tiré quelques coups de fusil en l'air. Un gendarme est arrivé pour m'arrêter, mais je me suis servi de ma Croix de Fer que je portais pour éviter des sanctions. A la gare de Sélestat, j'ai aussi dû passer devant un vieil officier pour signaler mon retard. Je suis revenu dans mon Régiment, chargé de six ou sept paquets pour mes camarades du Val de Villé. »

**Arrive le temps du repli de la Wehrmacht devant l'avancée des troupes russes. En passant dans les villages incendiés, la tentation est forte de déserter, mais Louis SENENTZ, contrairement à certains de ses camarades, n'y arrive pas. C'est après de nouveaux accrochages**



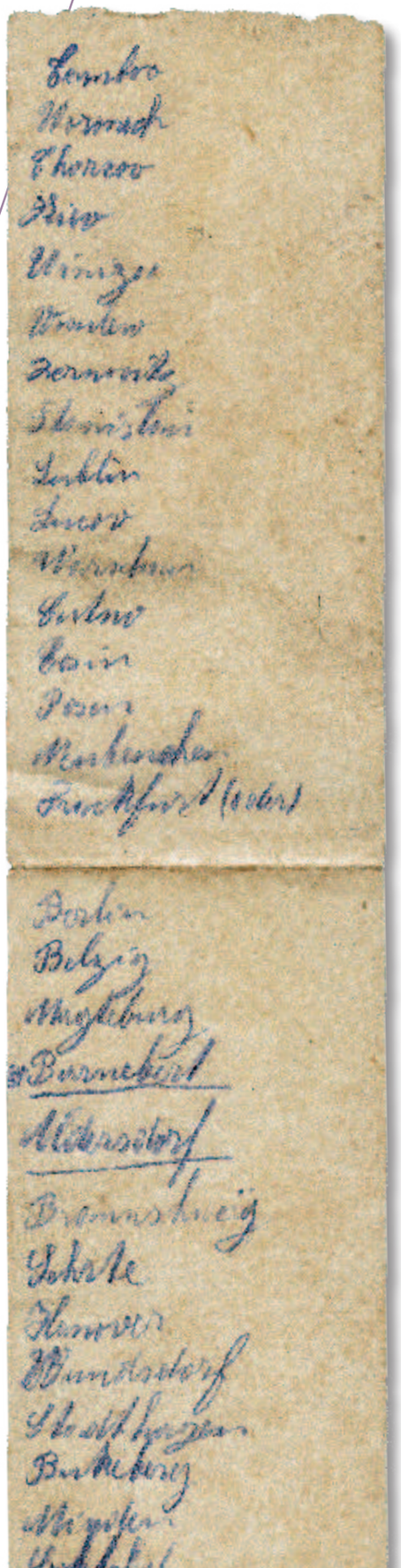
♦ *Défilé à Moscou.*

**qu'il est fait prisonnier par les Russes, leur récitant alors une phrase apprise à l'avance, pour leur expliquer qu'il était Français et incorporé de force dans l'armée allemande. Il fut finalement acheminé vers le Quartier Général des troupes russes du secteur.**

« On a été interrogés par un officier russe assez âgé, en français et en allemand. Ils nous ont posé plein de questions, en particulier pourquoi nous n'avons pas rejoint plus tôt les partisans. J'ai répondu que ce n'était pas si facile, que les Allemands se vengeaient par des représailles sur nos familles. Les Russes voulaient que je retourne dans les lignes allemandes pour rallier d'autres Alsaciens, mais j'ai répondu que je ne voulais pas parce qu'ils allaient me tuer... »

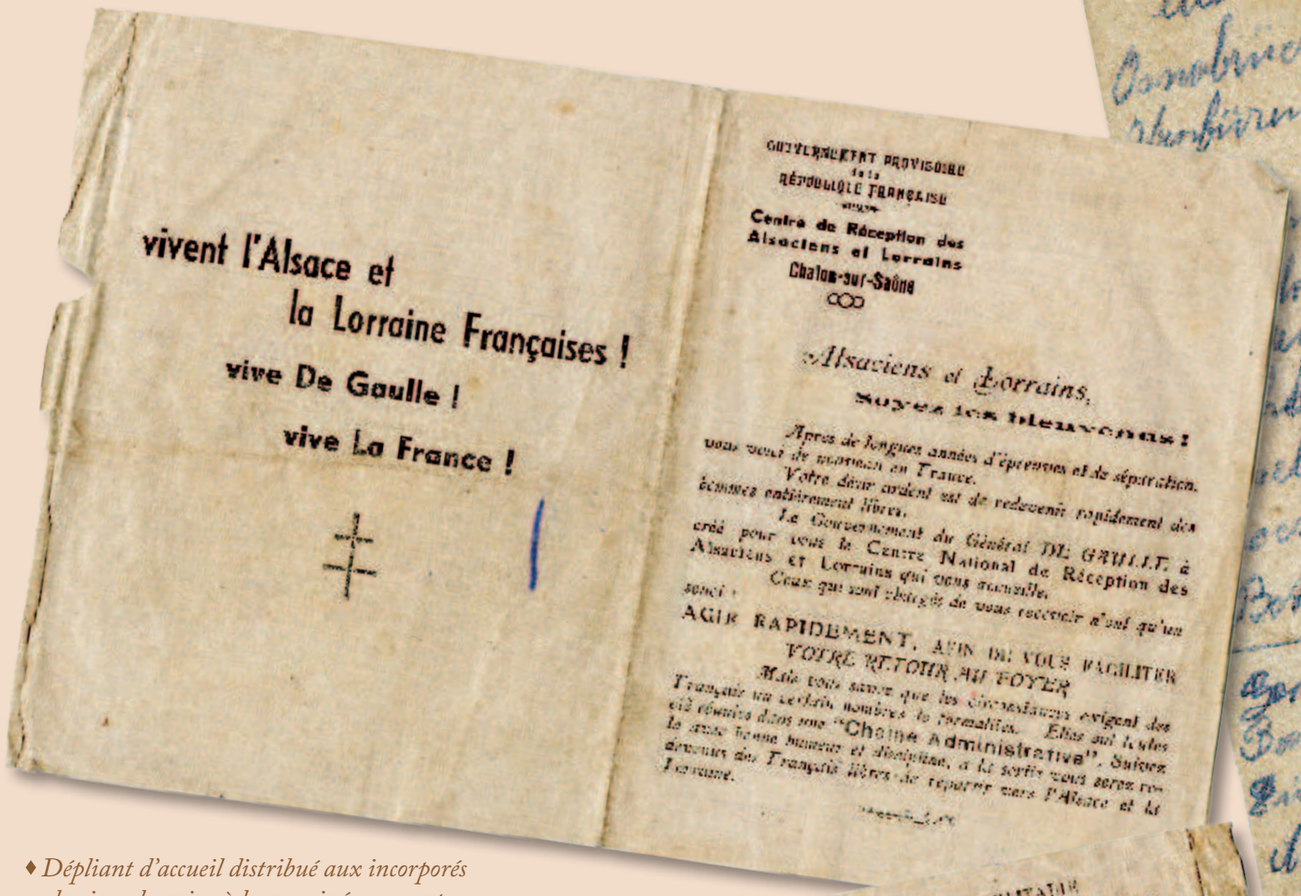
**Les prisonniers allemands, dont les incorporés de force alsaciens, ont ensuite été évacués vers Moscou, où ils ont été parqués sur un champ de courses, avant de défiler à travers la ville. Louis SENENTZ précise :**

« Les civils voulaient nous frapper, mais les gardes les ont repoussés, en particulier avec leurs chevaux. Par endroit, la colonne de prisonniers était large d'une vingtaine d'hommes. Sur la tribune officielle, il y avait des officiers français et américains. »



**Après ce défilé, Louis SENENTZ et ses camarades sont évacués vers un camp. Le récit qu'il fait de ce « séjour » pendant tout l'hiver 1944-45 est édifiant et témoigne du drame que des milliers d'incorporés de force ont subi dans ces camps :**

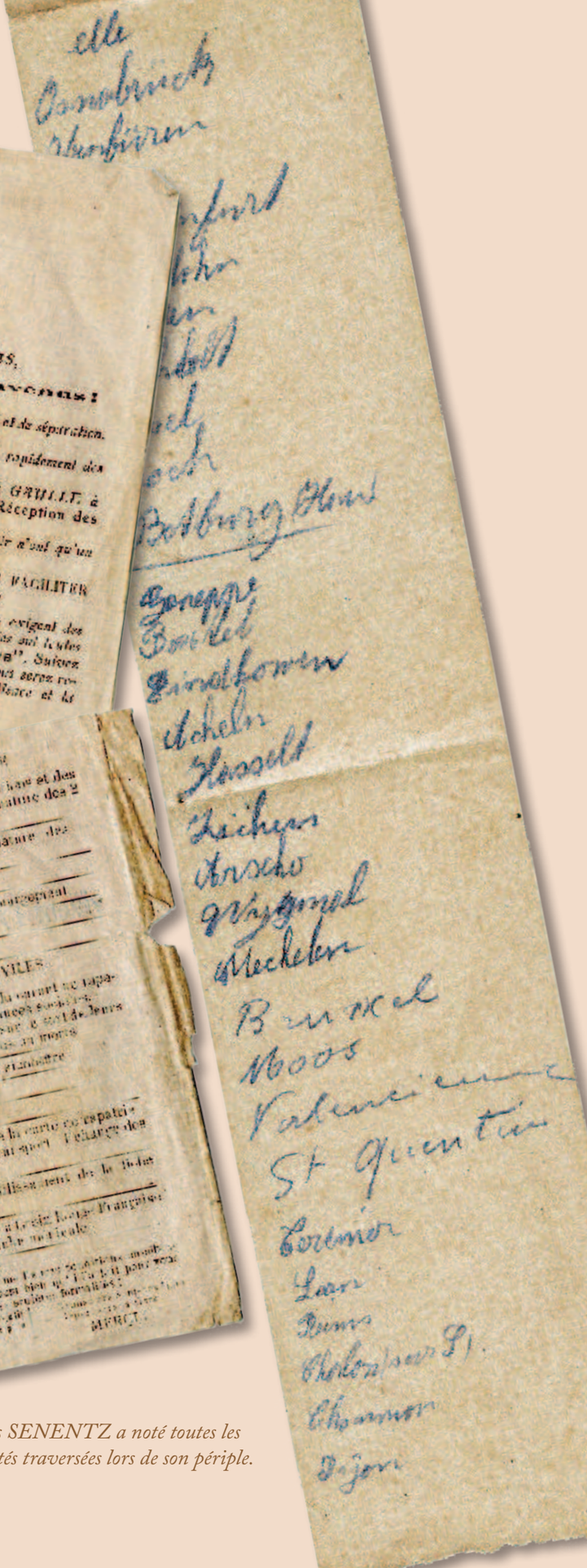
« Nous avons été chargés dans des wagons jusqu'au camp. Là, ils nous ont répartis pour divers travaux. Nous étions souvent fouillés. Avec un autre Alsacien, nous avons réussi à dissimuler une couverture qu'on se partageait pour dormir. Mais on a compris qu'on ne pourrait la garder longtemps. Alors on l'a coupée en deux et on se l'est mise autour du ventre. Je l'ai gardée plus d'un an, mais il fallait passer parmi les derniers à la fouille, parce que les gardes étaient plus négligents vers la fin. Notre premier travail fut de repêcher du bois flotté dans la rivière. Certains devaient se mettre dans l'eau et comme nous n'avions pas grand chose à manger, cela les affaiblissait encore davantage. Plus tard, nous avons dû travailler dans une fabrique de tuiles et de briques. Les Russes l'avaient détruite eux-mêmes parce qu'ils craignaient qu'elle ne tombe entre les mains des Allemands. Nous avons réussi à nous forger des couteaux ; les gardes étaient moins vigilants car le chantier était cerné de barbelés. J'ai dû creuser des fondations pour que les maçons puissent reconstruire les bâtiments. La terre glaise était collante comme du caoutchouc. Nous devenions de plus en plus faibles. Au début, on travaillait pour se réchauffer, puis on s'est dit qu'il valait mieux avoir froid que de travailler. Puis il a fait trop froid pour maçonner. J'ai échangé mes chaussures pour une pointure plus grande, afin que je puisse envelopper mes pieds avec de la toile que nous utilisions pour l'isolation. Une fois, il n'y avait plus de travail, alors nous avons dû marcher toute la journée. Je sentais que mon bandage était trop serré, mais je n'avais pas le temps de le refaire ; mon gros orteil a gelé. Au bout de six mois de cette captivité, nous étions de plus en plus faibles, nous marchions courbés ; les décès ont commencé. Parfois, on retrouvait des morts dans les baraquements. On pouvait certes consulter des médecins, qui nous classaient en trois catégories. Dans la dernière, on était perdus. Je me suis retrouvé dans la première ; plus de travail à l'extérieur du camp. Pendant trois mois, je n'ai presque rien fait à cause du froid, sauf assister à des séances d'endoctrinement sur le communisme. On dormait sur des planches, sans rien, deux par deux. On devait donc dormir sur le côté parce que sur le dos il n'y avait pas assez de place, et toujours du même côté pour ne pas réveiller l'autre. Après guerre, un médecin a remarqué que ma peau, sur le côté où je dormais, était dure comme du cuir. Je lui ai alors expliqué pourquoi. En avril, d'autres prisonniers alsaciens et lorrains sont arrivés de Finlande, encore en bonne forme. Dans le baraquement, on a alors formé le groupe des « anciens », avec toujours la même façon de se partager le pain. Le groupe des « nouveaux » ne comprenait pas et pensait que nous ne nous faisions pas confiance. Ils l'ont compris ultérieurement. Celui qui distribuait la soupe (de l'eau avec peu de choses qui flottait dedans) devait en permanence la mélanger pendant la distribution. De mauvaises langues disaient qu'il ne distribuait que de l'eau pour garder le solide pour lui. La faim tenaillait tout le monde, même après les repas. Un médecin nous expliqua qu'il ne fallait pas boire de l'eau pour calmer cette faim ; il y en avait assez dans la soupe et en boire davantage serait dangereux. Plus tard, nous avons été chargés dans des wagons. Nous avons transité par plusieurs camps, avant d'arriver à Tambov le 14 Juillet 1945. Nous avons été libérés 15 jours plus tard. Le voyage de retour fut des plus pénibles : Francfort-sur-l'Oder détruite, sentant des cadavres ensevelis sous les ruines, trois jours de bivouac sur les voies, pommes de terres volées dans les champs pour survivre. Le voyage se poursuit par Berlin, puis la ligne de démarcation entre troupes russes et anglaises. Via la Hollande et Bruxelles, retour en France pour être libérés à Chalon-sur-Saône le 30 Août 1945. »




♦ *Dépliant d'accueil distribué aux incorporés alsaciens-lorrains à leur arrivée au camp de démobilisation de Chalon-sur-Saône.*




♦ *Louis SENENTZ a noté toutes les localités traversées lors de son périple.*



**Autre enfant de Breitenbach, René PETER connut également l'incorporation de force. Après le RAD en Mer du Nord, il est incorporé le 15 Janvier 1943 dans la Wehrmacht près de Stuttgart.**
**Contrairement à nombre d'autres Malgré-Nous, il ne fut pas envoyé dans une unité dans les Balkans ou sur le front russe, mais dans le Sud de l'Italie où le jeune et modeste ouvrier-paysan découvre avec étonnement et plaisir un monde tellement différent du Val de Villé !**



♦ *Octobre 1942. René PETER dans l'uniforme du RAD.*

« 14 Juin 1943. Lundi de Pentecôte : Changement de destination et d'uniforme. Au lieu de partir vers le front russe comme initialement prévu, direction l'Italie. Du fait de la menace des troupes alliées sur la Sicile, il y avait besoin de troupes là-bas. Nous avons échangé nos uniformes d'hiver pour les uniformes tropicaux. »

**Le journal de René PETER, reconstitué lui-aussi par Alain OTT, relate les pérégrinations du jeune Alsacien et ses impressions :**

« 22 Juin… départ de Munich… il y a de belles montagnes. A Innsbrück, les Alpes encore enneigées… C'est la fenaison, le foin à sécher sur des trépieds. Arrivée à Bronzolo, on mange à la Croix Rouge, des macaronis naturellement. Je dors pour la première fois à la belle étoile, l'aurore est magnifique. On mange des pêches, il y a beaucoup d'arbres fruitiers. (…) Les Italiens célèbrent la Fête-Dieu, comme nous, mais on remarque que les habitants ne sont pas nos amis. »

**René PETER, né dans une famille paysanne, est sensible aux caractéristiques de la vie agricole qu'il découvre au fil de son voyage vers le Sud du pays :**

« 25 Juin... Près de Vérone… sol très fertile avec des arbres fruitiers. Il y avait des vignes, arrosées continuellement par des conduites d'eau. Il y avait des charrues tirées par jusque 4 bœufs à la fois… une vigne tirée d'un arbre à l'autre à 2-3mètres de hauteur, il faut une échelle pour les vendanges… près de Ferrera, chanvre et maïs… sur les plus hautes collines, où trônent des maisons pauvrement bâties, les toits étaient presque plats et les tuiles rondes. 26 Juin et les jours suivants… Rome…des pâturages de chevaux et des cactus… il y a des figues… le bétail n'est pas le même que chez nous. Les vaches sont blanches et ont des grandes cornes. Les porcs sont noirs, c'est d'ailleurs comme ça dans toute l'Italie. Au bord de la Mer Thyrénéenne... Des palmiers et des citronniers. Les petits mulets ont une grande importance pour les Italiens. Les femmes portent des robes d'un rouge écarlate et portent toutes sortes de choses sur la tête, cruches, etc.. la femme travaille et l'Italien fait plutôt la sieste... Les femmes et les enfants marchent pieds nus et l'homme porte des chaussures.
Il y a de profonds puits dont on tire l'eau…il n'y a des conduites qu'en ville…Banlieue de Naples, il y a beaucoup de noix et d'olives… on voit le Vésuve qui crache des fumées… il y a de grandes plantations de tomates, il y a aussi des plantes tropicales, des palmiers, des orangers, des citronniers, des figuiers, des oliviers…



♦ *1943, René PETER en uniforme de la Wermacht.*

passage à Pompeï… on a une belle vue sur la mer, mais on ne pourra jamais décrire la pauvreté des habitants ; ils avaient des huttes en paille, des vêtements en loques, les pieds nus… on voit des géraniums qui poussent au bord de la route et qui mesurent jusqu'à un mètre de hauteur.

**Le 30 Juin, René PETER et ses compagnons arrivent au bout de leur voyage, au bord du détroit de Messine qui sépare la péninsule italienne de la Sicile.** *« 4 Juillet... on est de repos… et on a eu du pinard ! »* **La compagnie charge des bateaux pour ravitailler l'île sur laquelle les Alliés débarquent : elle subit une attaque aérienne qui fait huit morts dans le camp.**

« Les morts et les blessés ont été évacués devant nous : c'était un choc, car nous n'étions pas préparés à ce genre de situation. 3 Septembre, les Alliés débarquent en Italie à Reggio… les avions volaient tout le temps au-dessus de nous car le temps était clair… ils attaquaient toujours quatre par quatre.. nous faisions sauter toutes les munitions avant de partir… si j'avais su que les Alliés étaient aussi proches, j'aurais filé les rejoindre…

**Dès lors, les troupes de la Wehrmacht vont se replier vers le Nord, au fur et à mesure de l'avancée des troupes alliées et l'Italie déclare l'armistice le 8 Septembre. De multiples feux d'artifice illuminent la nuit ! La suite est moins réjouissante. Les colonnes allemandes en repli sont constamment harcelées par l'aviation alliée :**

« Les avions nous accompagnent toujours : voilà des petits points noirs dans le ciel qui grossissent rapidement. Voilà le premier qui pique sur son objectif : une colonne de camions, un pont ou une batterie de DCA… de mauvaises minutes à passer sur les nerfs… On l'a encore échappé belle ! ... il y a des morts, des blessés, des camions qui brûlent des munitions qui éclatent…



♦ *Dans le Sud de l'Italie...*



♦ *Juillet 1943 : chargement d'un bâteau avec Messine et la Sicile en arrière-plan.*



**De manière assez inattendue et inespérée dans un tel contexte, René PETER bénéficie d'une permission, accordée le 13 Octobre :**

« Ils nous ont dit qu'on pouvait partir, sans qu'ils se soucient de notre transport, il fallait se débrouiller.

**Après un périple en camion, tramway et train, il arrive à Strasbourg le 16 et, le lendemain à Breitenbach. Le permissionnaire, après deux semaines dans ses foyers, repart vers son unité le 1er Novembre 1943 qu'il réintègre le 8 Novembre, tout prêt du front, à proximité de Monte Cassino où se dérouleront des affrontements particulièrement meurtriers.**

« Le 19 Novembre, je suis parti avec l'Adjudant dans un side-car à San Angelo qui se trouve près de Cassino ; il pleuvait. Nous sommes reçus par un intense feu d'artillerie. J'ai eu là mon baptême du feu. Quand on n'a jamais été sous le feu, on a plus peur que nécessaire. A chaque fois, on croit que c'est pour soi… les vétérans rigolaient. Lorsque j'ai eu un peu d'expérience, je savais quand c'était dangereux. Quand on n'entendait pas grand-chose, ça tombait tout près. »

**La Compagnie reste cantonnée dans le secteur, occupée à construire des fortifications sur et autour du Mont Cassino pendant une bonne partie de l'hiver 1943-44, avant d'être à nouveau directement affectée au front, en première ligne.**

« Le soir, on avance au front et mon groupe a du se mettre en avant-postes. En face, j'entendais parler les soldats français. On m'a désigné, avec un Polonais, pour prendre la mitrailleuse. D'un commun accord, le Polonais et moi avons décidé que, lorsqu'il faudrait se replier, on resterait sur place pour passer chez les Français. Puis il y a eu l'attaque des Français, on a d'abord entendu le grondement des chars, puis la fusillade. Notre supérieur donna alors l'ordre du repli sous la protection de nos mitrailleuses. A l'autre mitrailleuse, il y avait aussi un Alsacien, mais il n'a pas pu passer chez les Français car il était en compagnie d'un sous-officier allemand qu'il aurait dû tuer. Pendant que tout le monde se repliait, le Polonais et moi avons tiré quelques rafales au-dessus des têtes. Le front reculait et nous, nous sommes restés dans notre trou. Nous nous sommes ensuite retrouvés sous le feu de l'artillerie allemande qui bombardait les positions gagnées par les Français. J'ai beaucoup prié, ça a duré jusqu'à midi, il faisait chaud, on avait soif. Quand ça s'est calmé, on est sorti de notre trou. On a d'abord crié pour voir s'il y avait quelqu'un. On est tombé sur un Algérien qui ne parlait presque pas le français. Il nous a menacé de son arme, on a jeté les nôtres. Il nous a conduits auprès d'un sergent français qui avait une jambe criblée d'éclats. »

**René PETER et son acolyte polonais évacuent le soldat français, malgré les menaces liées à leurs uniformes allemands. Ils rencontrent alors des Alsaciens, également incorporés de force, mais déjà passés chez les Alliés. Ils sont parqués avec d'autres prisonniers, sans distinction entre les Allemands et les « Malgré-Nous ». A partir du 22 Mai 1944, on procède dans les camps de prisonniers au tri des arrivants ; les Alsaciens-Mosellans sont séparés des autres, interrogés, puis dotés d'uniformes français…**

« Là, j'étais heureux ! On a vendu nos uniformes allemands aux Italiens, ça leur était utile, et nous on avait un peu d'argent. C'était la fête ! J'ai eu une permission pour Naples et j'ai rencontré un gars de Maisonsgoutte, un certain David, qui était maintenant gradé dans l'armée française. Je lui ai dit que je voulais conduire des camions. »

**Dès lors, René PETER suit une instruction pour se former à la conduite de poids lourds et commence à servir dans cette nouvelle fonction… Transport de troupes, de matériel, de ravitaillement.**

« Le 15 Août 1944, départ pour le port de Naples lorsque les armées alliées débarquent dans le Sud de la France. Le lendemain, embarquement des camions sur un bateau américain. A 13h30, le bateau a appareillé puis s'est arrêté au large de Pompéi, le Vésuve était tout prêt. On s'est baigné en pleine mer, on avait soif, mais rien à boire.



♦ *René PETER vient d'endosser l'uniforme français à Naples.*

On a fait de la musique et chanté. Le lendemain soir, on s'est remis en route, on est passé à côté de l'île de Capri… Le 19, vers 10h, on a vu la Sardaigne et la Corse. Jusque là, nous n'étions pas inquiétés par l'ennemi. Quand notre convoi est arrivé en zone dangereuse, on s'est camouflés dans du brouillard artificiel. On a vu un poisson immense, c'était paraît-il un marsoin. Le 20, on arrive en vue de la côte française, on entend gronder le canon. Le 22 à 14 heures, nous avons mis le pied sur le sol français, c'était émouvant. Les gens nous ont accueillis en criant « *Vive la France, vive DE GAULLE !* » le drapeau français flottait partout, même sur les ruines. Cela faisait si longtemps que nous n'avions pas vu cela ! J'en avais les larmes aux yeux.

**Une fois débarqués sur le sol de France, René PETER et sa Compagnie sont requis pour le transport des troupes alliées…Aix, Salon-de-Provence avec les Sénégalais et les Goumiers :**

« Sur le bord de la route, tout le monde acclamait les soldats alliés c'était émouvant, si on s'arrêtait, tous voulaient nous serrer la main, les enfants venaient nous embrasser ; dans un village, les vieux et les jeunes dansaient sur la place… »

**Remontée progressive de la vallée du Rhône, Lyon, où des ponts sont détruits, soirées récréatives dans les villages libérés, Besançon vers le 21 Septembre et jusque début octobre… Parfois, les convois retournent vers le Sud chercher du ravitaillement.**

« Dans un village, on a emmené des civils parce que la gare était détruite et qu'il n'y avait plus de moyens de transports. Une fois c'est moi qui roulais, une fois c'était un Algérien. En roulant vers Marseille, c'est lui qui conduisait. Il roulait un peu vite, je me suis inquiété et j'ai mis mon casque. Il y a eu une petite descente et un virage et comme on n'avait plus de freins à ce moment là, le camion s'est renversé puis remis sur ses roues. Quand j'ai repris reconnaissance, il n'y avait plus de civils, seules restaient quelques affaires. Comme le camion fait un tonneau, la cabine était enfoncée, mais il pouvait encore rouler. On l'avait échappé belle ! »

**Les pérégrinations motorisées de Paul PETER se poursuivent entre Marseille et la Franche-Comté, agrémentées de quelques agréables haltes chez des habitants accueillants ou des connaissances. Le 12 Décembre 1944, il revient en Alsace lors d'un transport d'essence jusqu'à Huningue. Le début de l'année 1945 connaît de fréquentes et importantes chutes de neige qui rendent les transports périlleux. Le 8, première lettre de son père depuis six mois ! Au mois de mars, la compagnie s'installe en Alsace, après la chute de la « poche de Colmar » :**

« 16 mars : nous sommes arrivés à Epfig à 16 heures et avons déchargé le camion. Le soir, je suis allé à la maison avec le Dodge. Le 22 nous sommes allés à Strasbourg, Place KLÉBER. On est repartis et on a roulé vers Breitenbach en passant par Andlau et Le Hohwald. »

**Tout au long du printemps 1945, les missions de transports se succèdent, en Alsace du Nord,**

« C'était triste à voir, partout il y avait des morts et des chevaux morts qui traînaient. On est allés à la chasse au village, on est revenus avec des poules et un paon qu'on a fait rôtir à la broche le soir. »

**...et en Allemagne, avec de fréquentes visites à Breitenbach.**

« Le 3 Mai à 16 heures, on nous a laissé courir. On est partis à bicyclette ; un GMC nous a pris jusqu'à Sélestat… le 8 Mai 1945, j'étais dans les champs avec mon père. Des centaines d'avions passaient encore dans le ciel. STEBLER et moi étions les premiers de retour à Breitenbach, les autres n'étaient pas encore rentrés. J'ai eu beaucoup de chance pendant la guerre. »



♦ *Baignade en Méditerranée .*

# La guerre de René Peter

1.





3.



4.

2.



♦ *1 : Janvier 1943 Les classes à Schwäbisch Gmund. René PETER (2e à droite) avec trois autres Alsaciens.*

♦ *2 : Été 1943 : moments de détente en Calabre*

♦ *3 : Devant la Tour de Pise.*

♦ *4 : Été 1943 : corvée de linge en Calabre.*

♦ *5 : Fête et revue des troupes le 23 Septembre 1944 à Grandfontaine près de Besançon.*

♦ *6 : René PETER chauffeur de camion dans l'Armée Française.*

5.

6.





14-3 - A l'atelier - tout préparer pour déménagement
15-3 - Réveil à 4h On ne fait rien par aujourd'hui - Le soir on dîne au restaurant de la gare -
16-3 - Réveil à 6h Départ à 7h25 (La direction plaît toujours) Arrivé à Epfig à 16h On décharge le camion - Le soir je vais avec la Dodge à la maison -
17-3 - Le matin à 6h je repars. Je reçois une permission de 24 heures jusqu'à mardi soir - Sommes conduits à la maison par la Dodge de la 3ième section -
21-3 - Ce matin à 4h30 on part avec la bicyclette - Fait nuit - arrivé à 5h45 repos toute la journée - Je fais le plein et gonfle les roues -
22-3 - Mo Le 37 et moi au rez à Strasbourg Place Kléber à la disposition du Foyer du Soldat. Fait rien toute la journée. On part de Strasbourg et on route à Rastenbach en par Andl



BREVET MILITAIRE

Peter

il faut travailler par le plus mauvais temps.
4-12-43 - il pleut un jour d'hui et comment - l'eau le fleuve passe son bord. la vallée inondée - l'eau monte toujours - plus d'un mètre de hauteur sur la route - nous ne pouvons pas retourner au quartier - il faut passer la nuit dans cette ferme - nous tuons un porc - mangeons de la viande sans sel.
5-12 -
6-12 -
7-12 travail de Cassino - toute la nuit - un obus éclate à quelques mètres
10-12 quartier à Piedimonte 8 km de Cassino - tous les matins nous sommes transportés par camions en avant -
17-12 - je tue un porc

♦ *Extraits des carnets de René PETER.*

# *Écrire…*

**Le courrier constituait un lien précieux entre les soldats incorporés de force et leurs familles. Il permettait de donner des nouvelles réciproques, banales, le plus souvent, mais surtout destinées à rassurer, à faire savoir que l'on était vivant.**

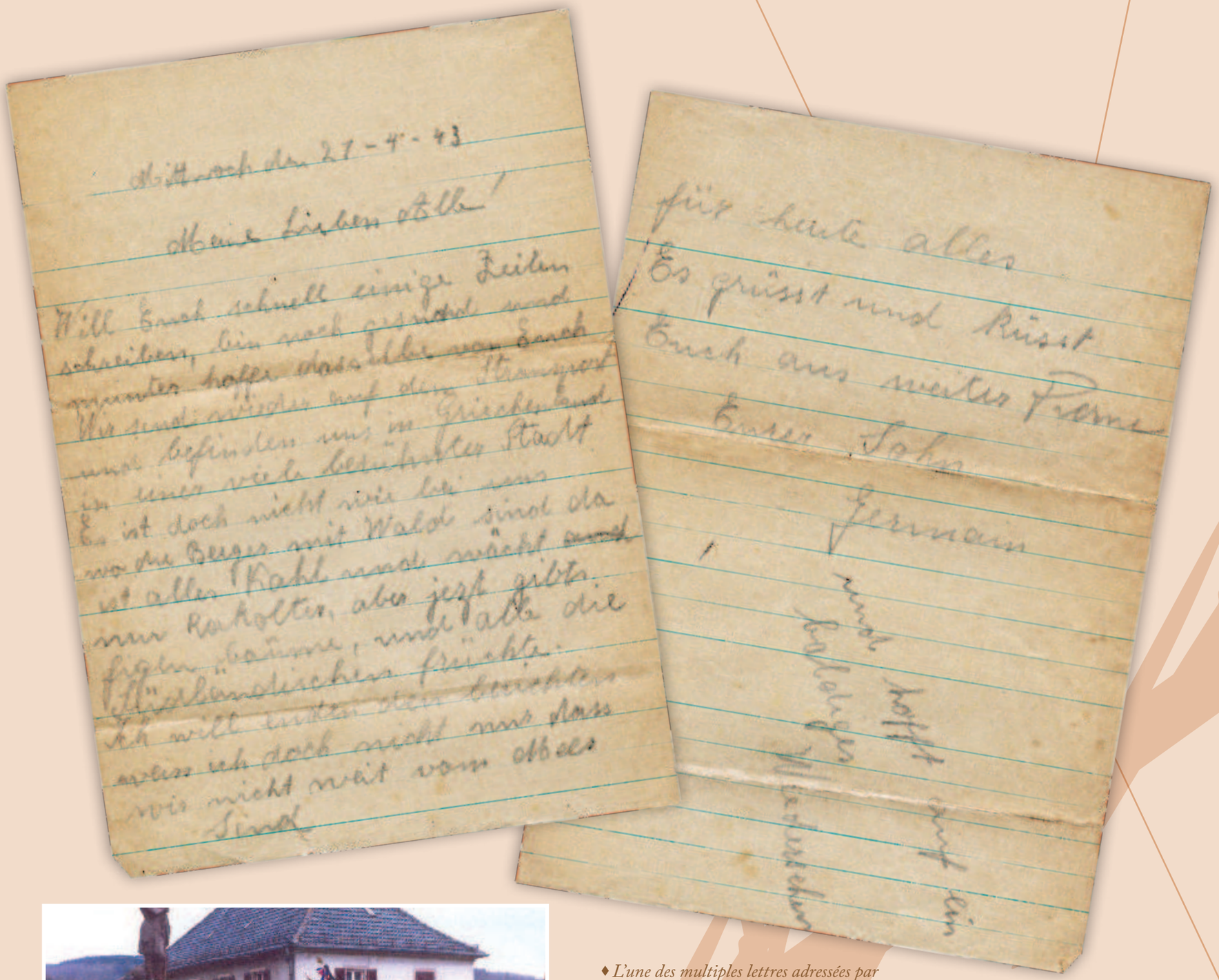
**De nombreuses correspondances ont ainsi pu être retrouvées dans les familles et conservées. Toutes n'ont encore pu être dépouillées et traduites.**
**On citera par exemple la correspondance complète de Germain BURGER de Breitenbach, né le 06.02.1923. Il effectua le RAD puis fut incorporé de force en février 1942 pour être affecté dans les Balkans. Il revint au village pour une permission à la Pentecôte 1944. Beaucoup de gens lui déconseillaient de repartir et de se cacher jusqu'à la Libération… mais celle-ci était encore lointaine et il craignait des représailles contre sa famille. Il repartit dans son unité et continua d'écrire, en moyenne une lettre tous les trois jours, jusqu'au 30 Juillet 1944. Il fut probablement blessé lors du repli des armées allemandes de Grèce. D'après les informations recueillies par sa famille, il mourut le… 8 Mai 1945 ! Enterré à Brück-an-der-Muhr, sa dépouille fut rapatriée à Breitenbach pour y être inhumée le 23 Mars 1985.**




**A Fouchy, Freddy DIETRICH a également rassemblé et dépouillé la correspondance d'Ernest VALENTIN. Il en donne son analyse. Cette correspondance dévoile avec pudeur les espoirs mais aussi le vécu particulier des patoisants welches incorporés de force.**

« Ernest VALENTIN était l'appariteur de la commune de Fouchy, tâche qu'il ajoutait à son travail à l'usine pour faire vivre les siens. L'ancien bûcheron n'était pas riche mais heureux auprès de son épouse Marcelle MARCHAL, une Vosgienne épousée en 1935 qui lui avait fait deux braves garçons : Yvon né en 1936 et Jean-Paul en 1941. Ernest, prénom qui lui avait valu le surnom de « Nénès », était né à Fouchy le 5 Septembre 1910. Il avait été rappelé à plusieurs reprises en 1934 et 1938. Après sa mobilisation par voie d'affiche le 25 Août 1939 il avait connu la campagne de France et il avait été fait prisonnier dans les Ardennes à Liart le 16 Mai 1940. Il n'avait retrouvé son village que le 11 Septembre suivant. Il ne fut pas le dernier à revenir à Fouchy, son camarade Joseph JACQUOT, un artilleur, né lui aussi en 1910, avait fermé la marche quelques semaines plus tard.

L'appariteur, qui ne sait pas l'allemand, parcourt le village pour faire les publications en patois welche, autorisé par l'occupant qui ne veut plus entendre parler français. La plupart des publications sont cependant faites le dimanche après la messe. Le Mercredi des Cendres en 1944, grosse frayeur dans la famille VALENTIN, le petit Jean-Paul s'est échaudé gravement en renversant la marmite où bouillait la soupe familiale. Il n'en est pas totalement remis quand arrive la convocation pour l'incorporation dans l'armée allemande. Elle aura lieu le 27 Avril et Ernest et son copain Joseph sont incorporés dans un régiment SS à Morhange qu'ils rejoignent en train.



Mittwoch den 21-4-43

Meine Lieben Alle!

Will Euch schnell einige Zeilen schreiben, bin noch gesund und munter hoffe dass Ihr Euch auch wohl befindet. Wir sind wieder auf der Transport und befinden uns in Griechenland in einer viele bevölkerten Stadt. Es ist doch nicht wie bei uns wo die Berge mit Wald sind da ist alles Kahl und nackt nur Rebstöcke, aber jetzt gibts schöne Bäume und alle die Pfirsichen früchte. Ich will Euch nun berichten sonst weiss ich doch nicht was dass wir nicht weit von Athen sind

für heute alles
Es grüsst und küsst
Euch aus weiter Ferne
Euer Sohn
Germain

♦ *L'une des multiples lettres adressées par Germain BURGER à sa famille de Breitenbach.*



♦ *Le retour à Breitenbach de la dépouille de Germain BURGER, le 23 Mars 1985.*

Heureusement, ils forment avec Adrien CACLIN originaire de Steige et marié à Charbes, Lucien HUMBERT surnommé « le Rouge », lui aussi de Charbes et Jean MELCHERS né à Bassemberg mais qui réside à Lalaye où il a épousé Célestine GUIOT, un petit groupe de patoisants. Il y a aussi une connaissance ; Victor ZIMMERMANN qui habite Maisonsgoutte et qui a épousé Marie LASSIAT, une ancienne voisine d'Ernest. Les cinq Welches sont heureux de coucher l'un à côté de l'autre et de pouvoir converser en patois. La présence de Jean MELCHERS qui joue les interprètes leur permet d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent dans un allemand qu'ils comprennent très mal et qu'ils parlent encore moins bien. Le groupe se morfond plus de deux longues semaines à Morhange où ils ont été habillés de neuf, ce qui leur a permis de renvoyer leurs effets personnels avec leur valise chez eux. A part Ernest et Lucien, les autres ont reçu la visite de leur épouse au cours de cet épisode lorrain où notre appariteur a pris l'habitude d'écrire presque tous les jours à son épouse Marcelle. C'est la cinquantaine de lettres qui ont été retrouvées par ses enfants qui permettent de retracer la fin tragique de cette incorporation de force. Dans la cinquième, datée du 3 Mai 1944, Ernest semble pourtant persuadé que la Libération est proche… Les missives d'Ernest, qui commencent toujours par « *Ma chère Marcelle* », si elles laissent parfois apparaître une certaine exaspération face à la situation militaire, se veulent cependant rassurantes pour les siens. Il s'inquiète de leur santé, rassure sur la sienne, donne des conseils pratiques pour le jardinage et demande des nouvelles des récoltes. Il est soucieux quant aux ressources du ménage car ses employeurs lui devaient encore des salaires lors de son départ. Par contre il ne cache pas que c'est le tabac qui lui manque le plus. Il s'attend à partir, mais ce ne sera pas pour le front tout de suite...les avions qui passent, ce sont les mêmes que l'on voit passer depuis un certain temps à Fouchy, c'est pour aller bombarder bien plus loin…

Le 22 Mai, deux pénibles situations ont été vécues : « *Ce matin nous avons dû jurer devant le drapeau* » puis deux nouvelles piqûres bien plus douloureuses que les vaccins précédents. « *Victor ne partira pas avec nous…* ». Le tabac cherché à la cantine avec un bon a coûté 1,80 RM pour 20 cigarettes : « *Ils nous volent !* »

Le 15 Mai, nos cinq Welches partent en train vers l'Est en passant par Vienne. Les lettres s'espacent car ce n'est pas aisé d'écrire dans un train où le groupe a peu de place. Joseph et Ernest couchent même sur les porte-bagages du compartiment. Au bout de 2 500 km de trajet, avec une petite halte au bord du Danube à Komaröm en Hongrie, ce n'est que le 24 Mai qu'ils arrivent à Apatïn, petite ville hongroise de 15 000 habitants située au bord du Danube à 250 km au Nord de Budapest. Dès l'arrivée, Joseph JACQUOT, qui a fait valoir ses connaissances d'artilleur, quitte ses camarades pour une unité d'artillerie. Ernest ne cache pas sa peine devant ce départ : « *Ici le civil est bien avec nous, on mange bien et il y a du bon vin mais il est cher. Les marks n'ont plus cours ici, la monnaie locales est le pencö. 1 mark = 1 pencö et 60 filler* ».

Ernest attend toujours la « Libération » et il ne le cache pas dans ses lettres où il parle de « *cette sale guerre* ». La lettre écrite le 5 Juin, une demi-heure avant l'extinction des feux de 22 heures, évoque les longues journées d'exercice. Il faut croire qu'il donne trop de détails sur ces exercices car la censure semble s'être exercée sous la forme de trois coups de ciseaux qui ont amputé quelques lignes en milieu de page. La lettre reste assez longue pour que l'on retrouve son souci de rassurer qui accompagne les conseils qu'il donne à son épouse : « *Le pain est très bon, meilleur qu'à Fouchy… Il ne faut plus prendre le timbre de l'Opferring, ni donner des sous à la quête…* ».
Les lettres d'Ernest VALENTIN sont écrites en français, sa langue maternelle. Il est néanmoins étonnant qu'il puisse se permettre de telles libertés de langage qui risquent de le mettre lui et sa famille en difficulté.

Soit est-il dangereusement naïf, soit pense t'il que ses courriers échappent à une éventuelle censure. Puis il dit : « *Quoi de neuf à Fouchy ?* » On sent qu'il a le temps long…

Conséquence de ce départ vers l'Est, le courrier que lui envoie son épouse (avec l'aide d'une voisine Louis VERNIER qui lit et écrit pour Marcelle en cachette de son mari) n'arrive plus. Ce qui n'empêche pas Ernest d'écrire à sa femme en décrivant son emploi du temps avec des termes rassurants ( ?). Il met en évidence l'accueil sympathique des habitants qui invitent les soldats à leur table le dimanche. Le jour de la Pentecôte, on est venu le chercher à 11 heures : « *J'ai bien mangé. Comme dans une noce !* » L'après-midi, il assiste aux Vêpres en compagnie de deux soldats de Lièpvre (toujours des Welches). « *On était les seuls militaires !* » Le soir il repart de chez l'habitant après le repas avec un sac de provisions de bouche. Ernest évoque cependant la gêne ressentie de ne pas pouvoir converser avec ses hôtes (de grands cultivateurs) : « *J'aurais préféré être à la maison et manger des pommes de terres…* »
Et revient l'éternel souci : pas assez de tabac pour le fumeur qu'il est. Il conseille à sa femme de lui en mettre dans les lettres qu'elle lui envoie. L'exercice et les tâches quotidiennes l'occupent davantage et il ne peut plus écrire que deux à trois fois par semaine.
Enfin, les trois premières lettres de Fouchy lui arrivent le 8 Juin, elles sont parties une semaine plus tôt. Elles lui apprennent le décès de René MARCHAL, le fils unique de ses amis Constant et Cornélie MARCHAL, les aubergistes chez qui il donnait des coups de main.
Le 9 Juin il fait une chaleur torride, ce qui ne lui enlève pas l'espoir d'une fin de guerre proche. Il y a maintenant des exercices de nuit. « *Heureusement que nous sommes toujours tous les quatre ensemble* » ajoute-t-il en se désolant de n'être pas assez riche pour envoyer des cadeaux aux enfants. « *Et toujours ce manque de tabac…* »

Le dimanche suivant, la sortie en ville sera bien arrosée, grâce aux civils qui ont payé à boire.



♦ *Les « cinq Welches ».*

Cinq jours plus tard, il espère rentrer au bercail à temps pour piocher les pommes de terre qu'il avait plantées avant son départ. Il s'enquiert du trèfle, des prunes, de l'avoine, et termine sa lettre en souhaitant bon courage à sa femme.
Le 20 Juin il se fait arracher une dent. Il reste seul avec « le Rouge » car ses copains CACLIN et MELCHERS sont partis se faire soigner. Un autre de Dambach est rentré chez lui suite au décès de sa mère.
Le 23 il est à bout : « *Ce soir marche de nuit… nous sommes debout depuis trois heures du matin. Cela pourrait suffire pour une fois, heureusement que la classe arrive* »… Il joint sa photo prise par un gars d'Albé lors de la première sortie et d'autres montrant le groupe au bord du Danube ou sur une barque. Il y en a même une du camp tzigane qui l'avait impressionné. « *Ils sont tout noirs et toujours pieds nus. La plupart des hommes sont habillés comme*

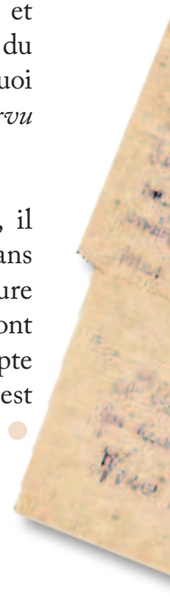
*des femmes. Tu rigolerais de les voir.* »
Dans le courrier qu'il reçoit désormais, il est content de trouver des cigarettes mais il en demande davantage. « *Envoie trois enveloppes avec du tabac, pas besoin de mettre de lettre avec…* »
Il ne peut s'empêcher d'écrire le 27 : « *Que cette sale guerre soit une fois terminée car ça dure un peu trop longtemps. Courage, ça va bientôt venir !* »

Après le vaccin contre la malaria du 27 Juin, il s'attend à partir d'un jour à l'autre avec « le Rouge », les deux autres n'étaient pas revenus de l'hôpital. Ordres et contre-ordres, finalement c'est le 11 Juillet qu'aura lieu le départ. Il se matérialise par une interruption de courrier qui ne reprend que le 2 Août.
« *Ma chère Marcelle. Après un bon moment de silence je viens à nouveau à toi..* »
Ernest apprend à sa femme que lui et son copain « le Rouge » de Charbes ont été versés dans un régiment d'infanterie. En passant par la Slovaquie, il s'est dirigé vers le front russe en Pologne, à Limberg où ils sont arrivés le 19 Juillet. En première ligne le même jour, il entend à la nuit tombée les soldats russes. « *Ils n'étaient pas loin, on les entendait crier, enfin soit… Je te raconterai quand je serai rentré près de toi. Tranquillise-toi, je ne suis plus au feu, loin de là.* » Et il raconte qu'il est revenu en Hongrie car il est blessé le 26 Juillet, à la nuit. « *Mais ce n'est pas grave* ». Il craint de perdre son doigt de la main gauche qui a été atteint par une balle de mitrailleuse. Il est plâtré et trouve le temps long dans ce lazaret hongrois de Mako où il a été conduit en ambulance Croix Rouge et dont le trajet a duré cinq jours. Tous les deux jours il écrit à nouveau. Au front c'était impossible d'écrire. Dès la première lettre, il demande du tabac. Dans la seconde, il fait de l'humour en parlant des infirmières et de la nourriture pour rassurer sa femme. Dans la troisième, il avoue que son copain qu'il n'a plus vu depuis le 21 lui manque beaucoup. Il reconnaît s'en être bien tiré dans une bagarre comme celle qu'il a connue. « *J'ai tout laissé aux Russes pour pouvoir partir, je n'ai pas eu le temps d'emporter mes affaires. J'avais même quitté mes souliers…* »
Il n'a donc plus de souliers, ce qui l'empêchera d'aller à la messe les dimanches et le 15 Août. Pour la même raison, un peu plus tard, il ne pourra pas sortir en ville comme ses camarades convalescents. Pour aller consulter plus loin, c'est un camarade de chambre qui lui prêtera ses chaussures. Autre raison, les pencös manquent et « *En restant dans la chambre les pencös restent dans la poche !* »
Et puis, il ne peut converser avec personne. « *Nous sommes 18 dans la chambre et je suis le seul Alsacien. Je suis embêté car je ne les comprends pas et ne peux leur causer.…* » Dans une autre chambre, il y a un Mulhousien qu'il a rencontré dans la salle de pansement.

*« Je vais te dire ma chère Marcelle, je me fais chier… »*

Ernest VALENTIN est en sécurité au lazaret mais il a le temps long. Si quelques traits d'humour traversent son courrier « *Je fais du lard* » il ne cache pas le temps long qui est le sien et pour une fois, la seule, il ose écrire « *Je vais te dire ma chère Marcelle, je me fais chier.… Si seulement cette maudite guerre était finie* ».
Le 17 Août, le lazaret reçut la visite de la NSV : cadeau de 10 cigarettes, papier à lettres et autres attentions pour les blessés. Il reçoit des chaussures en paille, ce qui est mieux que rien du tout. Un bonheur n'arrivant jamais seul, une première lettre arrive le lendemain : elle a été postée de Sélestat le 11. Quelle joie ! Mais pas une ligne écrite : elle ne contient que du tabac ! Marcelle a bien suivi son conseil. Heureusement, les autres lettres suivront et lui donneront des nouvelles de sa famille et du village et … d'autres cigarettes. Mais pourquoi le copain de Charbes ne répond pas ? « *Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !* »

En réponse aux lettres reçues de Marcelle, il raconte sa vie au lazaret, le plaisir de dormir dans un lit, des habits propres, une bonne nourriture et des soins attentionnés. Le 21 Août ils ne sont plus que quatre dans la chambre où il compte encore rester une quinzaine de jours. Mais il est transféré dans un autre hôpital le 29.







♦ *Ernest VALENTIN. Ci-contre, à droite avec son fils.*

♦ *Dernière lettre écrite par Ernest VALENTIN.*

♦ *Lettre censurée à coups de ciseaux.*

C'est toujours en Hongrie à Kisujszallas à 150 km de Budapest et il y reçoit une paire de souliers neufs le 3 Septembre. Nouveau départ. Le jeudi 7 Septembre, après quatre jours de train, il est à Marquitta, toujours en Hongrie, reversé dans une unité composée de jeunes recrues hongroises « *et de vieux comme ton mari* ». Ce sont des Allemands qui habitaient en Hongrie depuis longtemps, maintenant ils doivent servir le Führer. Il y a quelques volontaires parmi eux. (Comme cela ressemble fort aux Alsaciens.) Ernest retrouve aussi un camarade alsacien d'Epfig qui sort de l'hôpital. A l'hôpital, Ernest avait sympathisé avec un jeune Allemand de 20 ans qui parlait un peu français et qui a pleuré à son départ. Habillé de neuf, avec une tenue d'été « *comme les Gendarmes français* », Ernest subit les joies de l'exercice, mais il n'a plus le temps pour écrire aussi souvent. Le 19 Septembre dans une belle lettre écrite à l'encre avec une écriture appliquée, il s'en excuse et explique qu'il est dispensé d'exercice car il est tombé sur son doigt blessé qui est tout contusionné. Le docteur a dit que ce n'est pas grave. Il reparle de son camarade d'Epfig. « *Je suis content d'avoir un Alsacien avec moi, tous les autres sont Hongrois. Comme je ne sais pas beaucoup d'allemand, ce n'était pas facile.* »

Il s'attend à repartir au front, mais plus près de l'Allemagne. Après des mots pour rassurer son épouse et son souci d'être de retour pour piocher les pommes de terre, il termine sa lettre par : « *Ton homme qui pense toujours à vous et qui ne vous oublie jamais. Ernest* », puis il ajoute : « *Bien le bonjour à toute la famille ainsi qu'aux voisins.* »

Ce sont les derniers mots du long courrier d'Ernest VALENTIN dont Marcelle restera désormais sans nouvelles. Il sera déclaré Mort pour la France le 31 Décembre 1945 par décision judiciaire datée de Strasbourg le 3 Avril 1981. Mort on ne sait où, ni quand, ni comment…

Et les autres ?

Lucien HUMBERT, « le Rouge » est mort le 24 Juillet 1944 en Pologne, deux jours avant la nuit terrible où Ernest, blessé, a fui devant les Russes.

Adrien CACLIN, dont le frère Alfred était mort près de Toul, sous uniforme français en 1940, s'est évadé de l'armée allemande pour se rendre aux troupes françaises en Allemagne et est revenu près des siens au printemps 1945. Mais quelques jours avant sa démobilisation il est gravement accidenté par un camion militaire français à Breuschwickersheim. Invalide de guerre, il souffrira de ses blessures jusqu'à son décès en 1982.

Jean MELCHERS est revenu à Lalaye fin novembre 1944, quelques jours après la libération du village. Il a raconté aux siens qu'après avoir été blessé et fait prisonnier par les Russes en Pologne, il leur a fait faux bond en faisant le mort. Puis il a traversé l'Allemagne tant bien que mal sans se faire repérer jusqu'à la maison. Une fois il s'est même terré dans un abri occupé par un autre Allemand, sans doute en train de déserter, qui ne lui a fait aucun mal. Il s'est nourri de ce qu'il a trouvé dans les champs et les abris qui lui ont servi de refuge. Plusieurs années durant, il a souffert des séquelles de la malaria contractée dans les plaines humides de l'Est en été 1944. Il a bénéficié d'une invalidité de 70 % et il est décédé en 1985.

Joseph JACQUOT, l'artilleur, fut blessé à la jambe et à la main. Il a connu l'hôpital avant d'être fait prisonnier par les Américains, une chance pour lui, mais ils ne voulaient pas s'en séparer. A Fouchy, il a de nouveau été le dernier des rescapés de cette guerre, qui a tué son jeune frère François en 1943. Il n'a revu Noirceux et sa famille dont son autre frère Paul, qui a aussi été blessé puis prisonnier en Russie et qui était rentré avant lui, que fin février 1946.
Il est décédé en 1999.

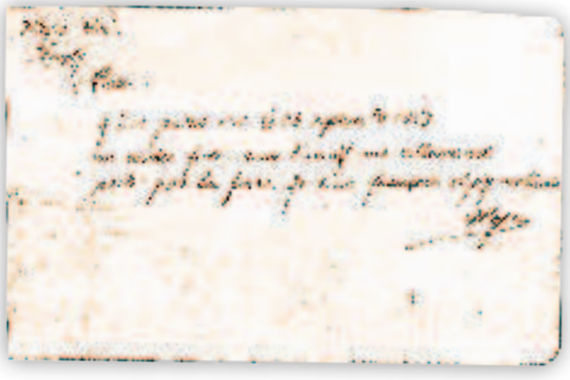
# *Se cacher...*

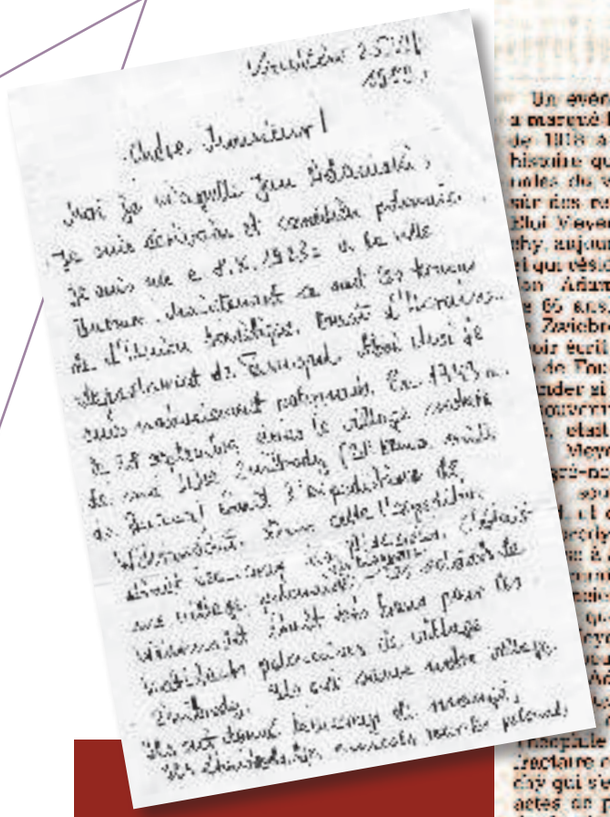
**L'incorporation de force a parfois été encore plus cruelle pour certaines familles, comme les METTENET de Saint-Pierre-Bois dont trois fils ont été enrôlés dans la Wehrmacht et envoyés au front, ce qui était rare pour une même fratrie. Xavier, né en 1921, Marcel né en 1926 et Jean né en 1922, ont ainsi du revêtir l'uniforme allemand. Ce dernier n'est revenu de Russie qu'en 1950, parmi les derniers Malgré-Nous alsaciens. Il avait ainsi passé plusieurs années à travailler dans les mines de charbon de Sibérie, n'osant pas révéler ses origines alsaciennes (voir ci-après). Le dernier d'entre eux, Jean-Jacques REMETTER, ne rentra qu'en 1955, 10 ans après la fin de la guerre, faisant perdurer l'espoir de multiples familles alsaciennes restées sans nouvelles...**

**Vers la fin de la guerre, à partir du débarquement allié en Normandie, beaucoup d'incorporés de force, ainsi que leurs familles, sentaient approcher le dénouement du conflit. Pour les jeunes gens mobilisés contre leur gré sous un uniforme qui n'était pas le leur, il devenait de plus en plus d'actualité de songer à fuir les rangs de la Wehrmacht. Pour les soldats affectés au front, il devenait envisageable de déserter pour rejoindre le camp ami. Ce fut le cas en Italie où de nombreux Alsaciens-Mosellans surent gagner les rangs des armées alliées débarquées en Sicile. Ce fut beaucoup plus délicat pour les soldats engagés sur les fronts de l'Est, avec les « partisans » ou les troupes russes en face d'eux. Nous y reviendront en évoquant le sort parfois pitoyable, de ceux qui transitèrent par ces camps russes de triste mémoire.**
**A partir du printemps 1944, il devenait également envisageable pour les permissionnaires de retour au pays pour quelques semaines de ne pas regagner leurs unités et de se cacher jusqu'à une prochaine libération. Ils furent nombreux dans ce cas, rivalisant de courage et d'ingéniosité. Nous en évoquerons quelques uns.**

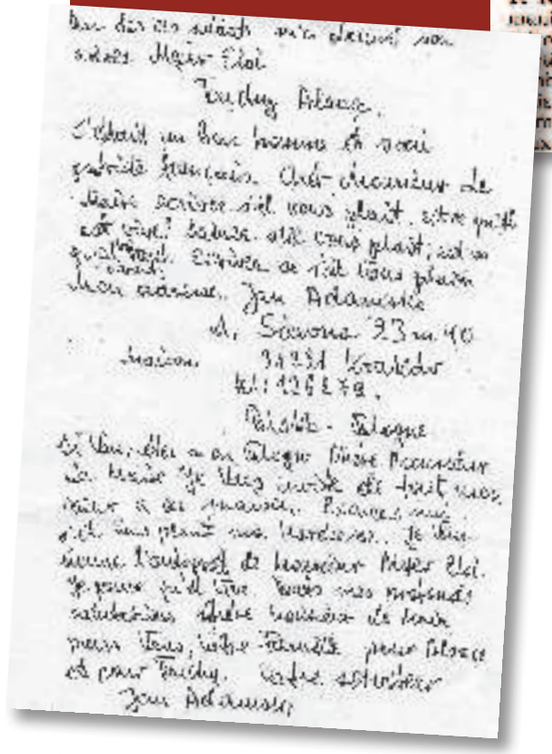
### Freddy DIETRICH raconte :

« Depuis que les Alliés avaient débarqué en juin 1944, le village espérait une proche délivrance. L'incendie de Saint-Dié avait fait pleuvoir sur la vallée une pluie de cendres que l'on avait baptisée « la neige noire ». On comptait les jours et on espérait. Depuis plusieurs mois, nombreux étaient les jeunes qui n'avaient plus envie de jouer au soldat dans les RAD ou la Wehrmacht. Ceux revenus au village en permission ou en convalescence cherchaient le moyen de ne plus rejoindre leurs unités. Ils sont ainsi plusieurs à s'être cachés, à 2 ou 3 parfois, dans des caves ou des granges du village, et, surtout, dans les fermes isolées des environs. Souvent, on ne se cache pas dans sa maison pour échapper aux perquisitions, mais chez des amis ou de la famille. Il n'y a pas de quartier qui n'abrite quelques réfractaires. Surtout, il ne faut attirer l'attention de personne. S'il y en a, les enfants de la maison ne doivent pas être au courant. Et puis il faut faire les achats et la cuisine en conséquence. Mme Irina JENNY qui abritait trois réfractaires d'une vingtaine d'années sourit encore en se remémorant les commentaires d'une voisine qui s'étonnait de l'appétit supposé de ses trois enfants. Dans le village, les réfractaires ne pouvaient sortir de leur cachette que la nuit, et là encore, en prenant leurs précautions. La dissimulation était plus aisée dans les fermes de la montagne. L'arrivée des engins motorisés de la Gendarmerie s'entendait de loin, et les réfractaires avaient alors le temps de quitter la ferme pour se réfugier dans la forêt, dans les rochers ou une grotte, tels Théophile MAIRE et Eloi MEYER. Ce dernier possède une personnalité hors du commun. Pendant qu'il était encore incorporé de force, il avait laissé à Zwibrody, en Ukraine un billet rédigé de sa main et portant l'inscription : *« MEYER Eloi Fouchy, Alsace. Je suis passé ici le 28 Septembre 1943 en service forcé sous l'uniforme allemand porté par la force. Je suis Français et j'y resterai. »*





Jean ADAMSKY, fils de cette logeuse ukrainienne retrouva le chemin de Fouchy pour en témoigner.



Fouchy

# Rencontre franco-polonaise



Un événement exceptionnel a marqué la fête de l'amitié de 1918 à Fouchy. Une belle histoire qui marquera les annales du village. Il s'agit bien sûr des retrouvailles entre M. Eloi Meyer, originaire de Fouchy, aujourd'hui âgé de 72 ans et qui réside à Reichstett, et M. Jan Adamski, soixante-douze ans, venu spécialement de Zwiebrody (Pologne) après avoir écrit une lettre à la mairie de Fouchy car il lui pour demander si M. Eloi Meyer, dont souvenir ne s'est jamais effacé, était encore en vie. M. Meyer avait parmi les siens-nous, en septembre 1944, sous l'uniforme allié, et délivra le village de Fouchy. Il avait laissé son nom à Jan Adamski municipalité et la section, soldats combattants du ... que présidaient M. Bo... Meyer ont mis tout en ... pour que M. Eloi Meyer Adamski soient nombreux ... d'honneur de même que M. ... Maire, un salve ré... fracteur et marquisard de Fouchy qui s'est manifesté par des actes de patriotisme au cours de la dernière guerre mondiale.

## Hommage aux anciens

Le maire André Guth, avec ses adjoints et son conseil municipal ont voulu marquer ce 11 Novembre par une grande manifestation de souvenir, des ... mori les et aussi des distinctions honorifiques. Rassemblés d'abord à l'église pour ... à la messe célébrée à ... mémoire des victimes des ... guerres par le père Cha...

48 ans, un enfant de Fouchy n'a pas oublié qu'il était français, et il l'a fait au péril de sa vie. Puisse la France aujourd'hui ne pas l'oublier. Fouchy n'occupe qu'une petite parcelle de ce grand pays et nous saurons l'occuper et faire valoir comme il se doit les services rendus. Alors, peut-être rendez-vous pour la distinction de la Nation ? Fouchy a fait ce qu'il fallait à son niveau... ».

Après la remise des diplômes d'honneur à MM. Meyer, Adamski et Victor, M. Jan Adamski a remercié le maire et tous les participants pour ces retrouvailles qui se sont déroulées dans la joie. Notons la participation des toutes les associations, de la ... hommage à ces anciens combattants qui faisaient partie de l'unité commandante en Ukraine. Par ailleurs, M. Jan Adamski, qui d'ailleurs restera quelques jours en Alsace, a offert à la municipalité un exemplaire pour dame broché il y a 50 ans exactement à l'occasion du jubilé de Zwiebrody.

Ajoutons encore que M. Jan Adamski est un ami du pape Jean-Paul II, avec lequel il a déjà fait du théâtre dans sa jeunesse. Cet homme fort ... d'un caractère jovial et ... gueur qu'est Jan Adamski est encore acteur et écrivain de théâtre passionné.

Enfin pour terminer, nous apprenons qu'un jumelage avec Fouchy est en voie d'être ébauché, car d'ores et déjà M. ... souhaite ouvrir ... cœur de Fouchy à tous les amis de Fouchy. M. André Guth ... exposé de nombreuses photos relatant ce triste passé des Malgré-nous des années 1939 45.

Neubois

## Des diplômes pour deux pompiers

Théophile MAIRE et Éloi MEYER, cachés dans la ferme d'Edouard DEYBRE, aidaient en échange aux travaux de la terre. En cet été 1944, ce fut le premier à avoir fini les foins et la cueillette des cerises, grâce aux deux jeunes gens déguisés en femmes pour grimper aux échelles. Les réfractaires changeaient de lieu d'accueil au bout de quelques semaines ou mois. A partir de l'automne, les fermes ne sont plus un lieu sûr et la plupart iront se réfugier en forêt, courageusement ravitaillés par les villageois faisant semblant d'aller à la cueillette des champignons, au ramassage des fougères ou du bois mort. Lorsque les premières neiges tomberont, la situation des insoumis deviendra encore plus précaire. Heureusement, les Alliés approchent et ces hommes formeront parfois le contingent local des FFI, après avoir guidé les libérateurs sur les premiers chemins de la vallée. Les occupants allemands ignoraient-ils l'existence et la présence de ces réfractaires ? On peut penser qu'ils s'en doutaient, même en venant parfois annoncer aux familles la disparition de l'un des leurs caché à quelques kilomètres !

**Même schéma à Albé où Lucien ULRICH et sa sœur Flora, alors âgés de 11 et 8 ans se souviennent :**

« Nous habitions dans la maison familiale, Rue d'Albéville, avec notre mère veuve, 4 frères et sœurs plus âgés et une autre sœur aînée, mariée et revenue habiter à la maison avec ses deux enfants de 3 et 4 ans. Son mari avait été incorporé de force. Après une permission de 5 jours au mois d'août 1944 pour les travaux des champs, il était censé repartir dans la Kriegsmarine à Kiel. En réalité, le permissionnaire était caché au grenier, après que son supérieur allemand lui avait laissé entendre que la guerre était perdue. François BAUER a prolongé sa permission de quelques jours, puis s'est rendu à Sélestat à la Feldpolizei, invoquant les alertes aériennes pour excuser son retard. On le mit dans un train pour retourner en Allemagne (tampon figurant sur son billet de permission). Il a réussi à sauter du train à hauteur d'Epfig, où il s'est caché chez une tante plusieurs jours. Il est revenu à Albé en marchant de nuit par l'Ungersberg muni d'une houe pour faire croire qu'il revenait des champs. Un jour, la Police est venue à la maison, munie d'une déclaration de disparition et informer son épouse Alice que le train dans lequel se trouvait son mari avait subi une attaque aérienne et que la plupart des voyageurs avaient péri. Alice a simulé son désarroi, mais savait son mari en sécurité au grenier. Ce hasard a grandement servi François, car aucun soupçon de désertion ne pesait plus sur lui. Mais, pour notre part, nous ne savions pas encore que notre beau-frère était caché, car on nous considérait trop jeunes pour nous confier un tel secret. Nous n'étions toutefois pas totalement dupes car nous avons souvent vu notre mère sortir vers la grange avec une assiette bien remplie. Quand j'interrogeai maman à ce sujet, elle me répondit, fort embarrassée, que c'était à manger pour les poules ! Mais à partir de ce moment-là, les poules n'eurent plus à manger dans une assiette ! En réalité, celle-ci était déposée dans le « Rickorb » (la hotte), et, lorsque tout était tranquille, François descendait du grenier la récupérer. Mon frère Lucien a fini par comprendre qu'il y avait quelque chose de particulier. Il a compris lorsqu'un jour où il devait aider à monter le foin au grenier, il a aperçu François qui ne s'était pas caché assez vite. On lui a formellement défendu de divulguer le secret. Dans son quotidien de réfractaire, François vivait la plupart du temps dans ce grenier. Il avait aménagé un passage camouflé pour accéder à la maison et, en cas de besoin, pouvait gagner la cave par une trappe, usage courant dans les maisons anciennes




♦ *François BAUER est fait prisonnier sous l'uniforme français en juin 1940. Comme tous les Alsaciens-Mosellans, il est libéré (Saint-Quentin, 24 Août 1940).*

♦ *François BAUER, incorporé de force dans la Marine à Kiel.*

pour chercher les victuailles ou les pommes de terre sans avoir à passer par l'extérieur. La cave était assez profonde et servait d'abri anti-aérien. Mais les gens du quartier avaient plutôt l'habitude de s'abriter dans la cave voisine, celle du « Schloessel » de M. EGGER, ce qui laissait le champ libre à François de descendre dans la nôtre en cas d'alerte. Il y avait aussi des soldats russes déserteurs de l'armée allemande cachés dans des fossés dans la forêt. M. ANGST allait les nourrir en dissimulant des provisions dans sa hotte. Il y avait également des réfractaires cachés dans la maison SCHROTZ, ainsi qu'à la ferme Ebba où vivaient deux jeunes soldats d'Albé portés déserteurs (GARRÉ et ULRICH). Il y avait un chien attaché à l'entrée du chemin menant à cette ferme, distante d'environ deux kilomètres du village. Lorsqu'il aboyait, les deux insoumis regagnaient leur cachette.




♦ *11 août 1944. François BAUER se fait délivrer en gare de Sélestat une attestation justifiant son retard de permission. Il sautera du train à hauteur d'Epfig et sera officiellement « disparu » alors qu'il est caché à Albé.*

**De tels exemples sont fréquents, dans quasiment chaque village, comme à Urbeis, où René DESCHAMPS raconte :**

« Je suis incorporé dans la Kriegsmarine à Kiel sur la Mer du Nord le 15 Avril 1944. Je décide de déserter. Je profite d'une permission avec deux copains de Fouchy. Au retour, en gare de Sélestat, nous décidons tous les trois de ne pas reprendre le train, mais de filer à travers champs et forêts pour revenir nous cacher au village. Nous sommes alors le 28 Août. Je me cache quelque temps en forêt mais, à l'arrivée des grands froids, je viens me réfugier chez une voisine, Marie HUMBERT. »

**Ce fut également le cas, entre autres, de Fernand DESCHAMPS, caché en forêt près de la ferme du Gravier et dans une ancienne galerie de mine, ravitaillé par ses frères et sœurs, ou Paul DOERLER, réfugié dans la ferme de sa tante à la Goutte du Moulin.**

**A Villé enfin, signalons le cas de Paul BOLLE, passeur très actif dans la filière HAUBTMANN. Démasqué en 1943, il est interné au camp de Schirmeck-La Broque jusqu'au printemps 1944. De retour à Villé, et craignant son imminente incorporation dans la Wehrmacht, il prend immédiatement le maquis et part se cacher dans les forêts de l'Ungersberg qu'il connaît bien pour y avoir souvent chassé. Avec un autre réfractaire originaire d'Andlau et un prisonnier russe évadé, il aménage une hutte dans un sapin, à plusieurs mètres de hauteur et invisible depuis le sol. On ne réussissait à y accéder qu'en grimpant à un autre arbre, puis en passant de cîme en cîme jusqu'à l'abri. Les trois compères y restent cachés près de 6 mois durant, ravitaillés par des complices.**

**Évoquons enfin le cas particulier de Joseph KUHN de Triembach-au-Val, déjà signalé dans cet ouvrage pour son épopée de mobilisation vers Saint-Dié et le journal qu'il a tenu, et auquel nous avons consacré une importante étude dans l'annuaire 1995 de la SHVV.**

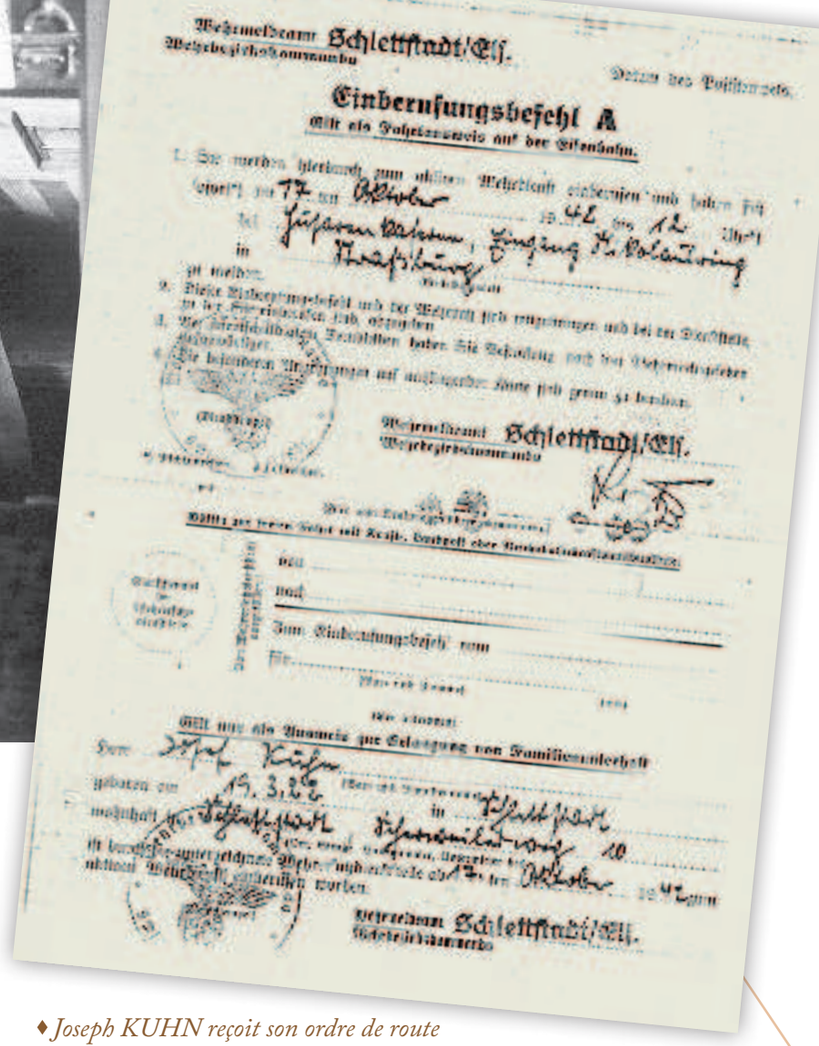
**Après être revenu dans son village pour assister à l'arrivée des Allemands, Joseph KUHN connut le même sort que tous les jeunes Alsaciens : poursuite de ses études au lycée de Sélestat devenu « Jacob WIMPHELING Schule », RAD dans la région d'Oberhausen. L'incorporation de force des Alsaciens-Mosellans est décrétée par le Gauleiter WAGNER à l'été 1942, et la classe 1922-42 de Joseph KUHN est la première concernée. Pour y échapper, le jeune pense pouvoir**

s'évader, via le Climont où il est déjà allé faire des reconnaissances de terrain. L'expédition a lieu le 16 Octobre 1942, alors que sa mère signale sa disparition aux autorités munie d'un faux billet qui annonce l'intention de se suicider de son fils. « *Nicht möglich, schon der sechste heute morgen !* » (*Pas possible, c'est déjà le sixième ce matin !*), ce qui montre que bien des futures recrues s'inventaient les mêmes alibis ! Toujours est-il que la tentative d'évasion échoue, le fuyard étant intercepté par une patrouille de douaniers près du Climont. Légèrement blessé au talon par une balle, il réussit à regagner la maison familiale de Triembach-au-Val où la décision s'impose rapidement : il se cachera dans un réduit aménagé dans la cave sous la cuisine. Il y restera du 18 Octobre 1942 au 25 Novembre 1944 lorsque débuteront les combats de la Libération.

L'étude déjà publiée décrit sa vie quotidienne. Nous reproduisons cependant un certain nombre des rares clichés pris durant ces deux années et bien conservés.



♦ *La trappe qui permet l'accès à la cave. Joseph KUHN arbore à sa boutonnière une croix de Lorraine dans le V de la victoire.*




♦ *Joseph KUHN reçoit son ordre de route pour être incorporé de force dans la Wehrmacht à partir du 17 Février 1942.*



♦ *Avec le poignard et la hache, symbole de résistance au nazisme.*



♦ *Avec son frère René, incorporé de force.*



♦ *Joseph KUHN aide à la cuisine et écoute Radio-Londres avec ses tantes.*

# *Dans les camps*

**La libération des Malgré-Nous ne se fit pas toujours dans la facilité et la sérénité, loin s'en faut. Les cas de figure se révèlent parfois assez différents. Un certain nombre d'Alsaciens-Lorrains, incorporés dans la Wehrmacht, désertèrent leurs unités lorsqu'ils se trouvaient avec leurs régiments, à proximité immédiate du front et de l'adversaire. D'autres furent faits prisonniers à la cessation des hostilités ou peu avant cette échéance. Deux situations se présentaient alors, bien différentes pour les incorporés de force concernés.**

**Nombre d'entre eux rejoignirent ou furent faits prisonniers par les troupes alliées, américaines pour l'essentiel, en même temps que des soldats allemands qu'ils côtoyaient au sein des mêmes unités et jusque dans les camps de prisonniers. Jean JOSEPH a narré son propre périple (Annuaire Société d'Histoire 1996). René WACH, futur maire de Neuve-Église témoigne de son expérience personnelle, alors qu'il portait l'uniforme allemand sur le front de l'Est, dans ce qui deviendra la Tchécoslovaquie :**



♦ *Beaucoup d'incorporés de force, comme René WACH, conservaient sur eux un petit drapeau tricolore pour affirmer leur fidélité au pays et essayer de prouver leur nationalité lorsqu'ils étaient faits prisonniers.*

« Les hôpitaux de Prague hébergeaient déjà plus de 20 000 blessés. Ils ne pouvaient pas en recevoir plus. Le 7 Mai 1945, dans une petite ville de la région, on entendit à la radio que les chars russes n'étaient plus qu'à 20 kilomètres. L'armée allemande, en déroute, reculait vers l'Ouest, vers l'armée américaine. Des camarades blessés, logés dans un collège désaffecté, décidèrent de se lancer sur la route, une fois la nuit tombée. Une douzaine d'entre eux, encore en possession de chaussettes et souliers, vêtus d'un pantalon et d'une veste en tissu rayé, grimpèrent sur un camion qui prit la route. Le camion était aussi occupé par des prisonniers anglais échappés de leurs geôliers allemands. Vers le soir, nous étions accueillis au camp de prisonniers de Marienbad aménagé par les Américains. Un avion américain survolait la région et un blindé armé d'une mitrailleuse vint à notre rencontre, bloquant le convoi. Rassemblés, alignés, il fallut déposer toutes nos armes, couteaux, rasoirs,… avant de pénétrer dans le camp. Au loin tonnaient encore les canons, ceux d'une compagnie fanatique de SS qui ne respectait pas l'armistice. Le 8 Mai 1945 fut pour nous, Alsaciens-Mosellans, le plus beau jour de notre vie. Vivre en sécurité, libérés après trois ans vécus sous le joug nazi, fin de l'anxiété constante de ne plus revoir nos chers parents, surtout que depuis la Libération du Val de Villé en novembre 1944, nous n'avions plus de courrier. Une étoile s'est levée, l'espoir d'une nouvelle vie en paix dans notre chère Alsace. Le nombre de prisonniers augmentant considérablement, il fallut après quelques jours rejoindre un immense terrain herbeux à Karlsbad. Les nuits du mois de mai étaient fraîches et l'on se couchait serrés les uns contre les autres pour se réchauffer. Les Alsaciens cherchaient à se rassembler et, bientôt, une centaine réussit à se grouper dans un même carré. Certains devaient travailler à l'extérieur dans des maisons occupées par des Américains et revenaient le soir, amenant des bandes de tissu multicolore. Bientôt, ce fut un quartier alsacien-lorrain encadré de piquets reliés par des ficelles et des bandes de tissu, terrain sur lequel fut planté le drapeau tricolore caché sous l'uniforme pendant toute la durée de l'incorporation. Porter ce tissu tricolore était alors un grand risque, un secret personnel qu'il fallait soigneusement préserver, y compris en cas de blessure au front. C'était un signe de sécurité, une sorte de carte d'identité afin de manifester sa nationalité française au moment d'être fait prisonnier ou lors d'une opportunité de désertion.

J'ai conservé ce petit drapeau français, témoin de toutes les souffrances endurées...

Les prisonniers de souche allemande ne voyaient pas d'un bon œil notre façon d'agir en proclamant : « *Nous portons tous le même uniforme !* » On apprit au bout de quelques semaines qu'un officier français, le Général PETIT ou LEPETIT, était passé dans le camp. Nous, Alsaciens-Lorrains, furent contraints d'enlever le drapeau français et oter nos emblèmes tricolores.

La nourriture journalière consistait en une soupe préparée à partir du ravitaillement allemand récupéré. Nous subissions alors une invasion de poux, nos habits étaient lavés dans des flaques d'eau de pluie. Tous les jours, des prisonniers de diverses provinces allemandes furent reconduits par camion dans leur pays.

Les Alsaciens-Mosellans attendaient aussi d'être embarqués, mais ils furent avertis qu'il fallait encore attendre, car il y avait des « troubles politiques » parmi la population alsacienne. Enfin sonna pour nous l'heure du départ pour Stuttgart où siégeait l'Autorité Française. Après une huitaine de jours, on nous donna un habit civil et les camions nous transportèrent à la gare de Karlsruhe pour le retour en Alsace.

**Le témoignage de René WACH, corroboré par bien d'autres, souligne déjà l'ambiguïté de la situation de ces incorporés de force, gênant quelque peu les autorités alliées et françaises qui, visiblement, se posaient la question de leur présence sous l'uniforme de la Wehrmacht : volontaires ?, incorporés de force ?.... Le tri a pris du temps.**
**Le sort de ces prisonniers aux mains des troupes alliées fut divers, mais bien plus enviable que celui de quelques dizaines de milliers d'incorporés de force tombés dans les mains des troupes russes. Certains d'entre eux, rendus ou faits prisonniers par les troupes américaines, furent même envoyés dans des camps de travail aux Etats-Unis !**

**C'est par exemple le cas de Jacques BEYER de Saint-Pierre-Bois, dont le parcours est peu banal .**
**Né le 12 Juin 1915, il passe devant le Conseil de Révision en 1936 à Villé avant d'être incorporé au 23e Régiment d'Infanterie de Forteresse de Haguenau, dont il est libéré le 16.08.1938 avec un Certificat de Bonne Conduite. Réserviste, il est rappelé à la déclaration de guerre, fait prisonnier, et en tant qu'Alsacien-Lorrain, libéré du camp de Haguenau le 13 Juillet 1940. Son itinéraire ne s'arrête pas là. Jacques BEYER est incorporé de force dans la Wehrmacht le 24 Juin 1943 et envoyé sur le front italien où il est porté disparu par les autorités allemandes le 16 Mai 1944. Il est en réalité prisonnier des troupes américaines, avant d'être transféré par elles aux Etats-Unis, dans un camp de travail, en l'occurrence le « War Camp Gruben » dans l'Oklahoma. Il n'est remis aux autorités françaises que le 11 Décembre 1945 avant de regagner ses foyers via le camp de Chalon-sur-Saône.**



DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN
CANTON de Villé
COMMUNE de Saint-Pierre-Bois

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MODÈLE N° 19
Classe de 1935

**Convocation individuelle**
**devant le Conseil de Revision**

Adressée par le Préfet et notifiée par le Maire.

Numéro d'ordre au registre du recensement cantonal. 505

M. Beyer Georges, inscrit sur les tableaux de recensement de la commune de Saint-Pierre-Bois est invité à se présenter devant le Conseil de Revision qui se réunira le 1°) vendredi 14 février 1936 à 10 heures 30
2°) Villé (Mairie)
pour procéder à la formation de la classe 19

(Voir l'Affiche placardée à la porte de la Mairie)

Convocation remise au jeune homme ci-nommé
ci-contre ou à M. ..... son représentant.

Le Maire de la Commune de ...

Le Préfet du Département du Bas-Rhin
E. ROBLOT

**AVIS IMPORTANT**

... doivent se présenter ... Conseil ... jour ... à l'heure fixés par la pré... ils ne se présentent ... s'ils n'ont pas obtenu un ... ou le sursis ... ils ... remboursement ou s'ils n'ont pas obtenu un ... de la fraction ... laquelle ils appartiennent, ils sont ... la commission de réf... ... de leur résidence qui statue sur leur cas. ... sous un service militaire armé ou auxiliaire, ils sont immédiatement incorporés dans ... sauf justification de leur non-convocation devant le Conseil de Révision. Dans ce dernier ... dans leurs foyers et incorporés en même temps que les hommes de leur fraction de classe. ... qui désirent réclamer le bénéfice des articles 19, 22, 23 ... 24 de la loi du 31 mars 1928, ... déclaration au Conseil de Revision le jour fixé par la présente convocation et être pourvus ... certificats utiles ou confirmer ... leurs déclarations s'ils en ont présentées antérieurement.

... sont prévenus que le Conseil de Revision de leur résidence n'émet qu'un simple avis, ... dernier, seul compétent pour rendre une décision à leur égard.



KRIEGSGEFANGENENLAGER Hagenau, Inf.-Kaserne
Nr. der Gefangenen 1563

**Entlassungsschein.**

Der auf Grund ... (Nationale über Deutschstämmigkeit, Zugehörigkeit oder gleichgestellte Ausweise)
als deutschstämmig erachtete Beyer ... Georges
(Zuname) (Vornamen)
13.7.15 in Saint-Pierre-Bois
geb. ... (Heimatort, Wohnort)
wird heute aus der deutschen Kriegsgefangenschaft unter dem Vorbehalt des Widerrufs bei Feststellung falscher Angaben entlassen.

13. Juli 1940

Der Kommandant des Kriegsgefangenenlagers:

Feldpostnummer 19 237 B

Hauptmann & Lagerkommandant

Rückseite beachten.

♦ *Convocation devant le Conseil de Révision et certificat de libération du camp de Haguenau de Jacques BEYER.*




♦ *Papiers « américains » de Jacques BEYER et certificat de libération daté du 17.12.1945.*

**De nombreux témoignages de Malgré-Nous sont concordants. Les Russes lancèrent régulièrement des appels à la désertion aux Alsaciens-Lorrains engagés sur le front dans les régiments de la Wehrmacht. Ils n'ignoraient donc pas la spécificité de leur situation. Un seul exemple, rapporté par Paul HUMBERT de Breitenau, alors au front dans les Balkans :** *« Les Russes, par haut-parleurs, nous disaient en allemand : « Elsässer, kommen sie rüber ! Sie werden gut empfangen ! » (Alsaciens, passez chez nous, vous serez bien accueillis !).* **Ceux qui suivirent cette suggestion, d'autres qui furent fait prisonniers à la fin du conflit, atterrirent dans les camps russes où ils furent retenus jusqu'à la fin de la guerre, beaucoup plus longtemps pour certains d'entre eux. Le plus emblématique de ces camps, le plus sinistre aussi, fut certainement celui de Tambov-Rada où furent internés de 18 à 20 000 Alsaciens-Mosellans d'après les dernières estimations des historiens. Ceux-ci évaluent également à 3 000 / 5 000 le nombre de prisonniers qui y perdirent la vie, en particulier pendant le dur hiver 1944-1945.**

**Michel MANGIN, en son temps, a recueilli le témoignage d'un soldat steigeois, Charles MANGIN, incorporé de force dans la Wehrmacht début 1943 et fait prisonnier sur le front par les troupes russes à la fin de cette même année. Nous reproduisons son témoignage.**

« La bataille faisait rage, l'incendie était général. Les soldats, alternativement allemands et russes, couraient autour de notre abri. Finalement, les Allemands refluèrent vers l'Ouest, les Russes étaient là. Notre hôtesse se mit à la recherche d'un officier russe. D'emblée, celui-ci confisqua ma montre et tous deux nous fûmes soumis à de nombreux interrogatoires. Bon nombre de mes camarades d'infortune furent dépouillés de leurs chaussures. Quant à moi, un jeune Soviétique échangea mes chaussures neuves contre les siennes, usagées. Mon portefeuille disparut à son tour. Puis, pendant des semaines, nous avons marché. A notre passage, des paysans nous attaquaient avec leurs fourches et leurs faux. Nous arrivâmes ainsi à Koursk où nous fûmes soumis à un contrôle médical. Pendant cette longue marche, nous fûmes témoins d'une attaque de Stukas contre un convoi de munitions qui explosa. A notre arrivée à Koursk, Jean QUIRIN souffrait d'une forte fièvre, son corps était couvert de pustules. Nous dûmes nous séparer et je ne l'ai plus jamais revu. On nous mit en quarantaine dans un camp. Le 30 Décembre 1943, ce fut le départ pour Moscou. Il neigeait abondamment, mais par manque de train, nous dûmes retourner à Koursk. La population était à la recherche de ravitaillement, nous avions faim : des officiers allemands prisonniers n'hésitaient pas à acheter du pain aux pauvres Russes. C'était une lutte continuelle pour la nourriture. Pendant un certain temps, j'ai travaillé dans une boulangerie. Le four était chauffé à la tourbe et le pétrin actionné à la main : c'était un travail dur, exténuant. L'eau nécessaire à la fabrication du pain était montée à la main par un escalier extérieur. Le 2 ou 3 Janvier 1945, nous sommes arrivés à Tambov, où l'on nous mit de nouveau en quarantaine. Les Alsaciens-Lorrains étaient au nombre de 60 environ, nous étions donc minoritaires par rapport aux Roumains au aux Hongrois (qui connaissaient le russe). A mon arrivée, je fis la connaissance d'un certain BUCK de Fouchy. Il devint fou et finit d'une façon lamentable. »

**Cet élément de témoignage de Charles MANGIN est important. Il nous permet de préciser quelque peu l'origine du camp qui existait dès 1942 (regroupement des prisonniers allemands d'une partie du front de l'Est), voire précédemment (base de partisans russes, abandonnée lors de l'avancée des troupes soviétiques). A ses débuts, il abritait les prisonniers de la Wehrmacht, sans distinction de nationalité, les Allemands de souche cohabitant avec des Hongrois, des Roumains, des Polonais, des Autrichiens, Tchèques, Luxembourgeois, Belges, Italiens et, bien sûr, Alsaciens-Lorrains, tous incorporés de force dans l'armée allemande. Le regroupement des prisonniers alsaciens-lorrains s'effectuera pendant l'hiver 1944-45, alors que des négociations étaient déjà entamées sur leur sort entre les autorités soviétiques et les représentants de la France Libre. Furent ensuite progressivement amenés à Tambov les prisonniers alsaciens-lorrains éparpillés dans les autres camps russes (Koursk pour Charles MANGIN, Krasnogorsk pour André IDOUX).**

*« A Tambov, les journées se déroulaient selon un rythme immuable. Le petit déjeuner consistait en un peu d'eau chaude, à midi : rien, le soir nous avions droit à 600g de pain, pesé sur des balances de fortune et quelques fois à du poisson séché ».*

**La malnutrition fut la cause essentielle de l'effrayante mortalité des prisonniers du camp 188. Le pain, qui constituait la partie essentielle de l'alimentation, était constitué de farine de maïs ; il était particulièrement humide et indigeste, ce qui provoquera des dysenteries chroniques affaiblissant les organismes.**

**Dans une étude de fond, l'abbé HOFFARTH cite des statistiques nutritionnelles édifiantes :**

*Nombre de calories quotidiennes servies aux prisonniers :*

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Auschwitz :** | **1942 : 1500**<br>**1943 : 2500**<br>**1944 : 2000** | **Buchenwald :** | **1944 : 1250**<br>**1945 : 1050** |
| **Dachau :** | **1944 : 1017**<br>**1945 : 530** | **Tambov :** | **1945 : 1340** |

**Il mentionne également un document de la Croix-Rouge allemande notant une** « *telle insuffisance de nourriture que tous les prisonniers diminuèrent rapidement en poids et en forces* ».

**Martin HOFFARTH relate également le témoignage d'un ancien prisonnier, aujourd'hui médecin :**

« Il est évident qu'au régime de nutrition du camp de Tambov, l'épuisement physiologique est inéluctable à brève échéance. La ration ne pouvait permettre qu'une survie, en vie physique et psychique ralentie, à la merci de la première infection. L'alimentation consistait essentiellement en 600 ou 700 grammes d'un pain noir et humide, de valeur nutritive diminuée, en 2 rations d'une « soupe » très liquide, d'environ un demi-litre chaque fois, par jour. Cette soupe fournissait la ration hydrique journalière et les prisonniers ne buvaient jamais d'eau. Ils n'en avaient ni le besoin, ni l'occasion. Autrement des malades et des diarrhéiques : leur soif était du plus mauvais pronostic. Le menu était d'une uniformité extraordinaire : 3 mois de choux, quelques mois de maïs. Aux époques les plus « riches », vers la fin de notre séjour, quelques petits poissons salés. Le café du matin, liquide noirâtre dont je n'ai jamais su la nature précise, était parfois remplacé par de l'eau chaude. Encore faut-il préciser qu'à certaines époques, il n'y eut qu'une soupe par jour et qu'en cas de manque d'eau, elle fut tout simplement supprimée. »

**La sous-alimentation, liée à la maladie et aux rigueurs du climat russe provoquèrent des décès que l'on peut estimer à plusieurs milliers. Les morts ayant été ensevelis dans des fosses communes de la proche forêt, aucun dénombrement précis ne peut encore être établi, dans l'attente d'un dépouillement des archives russes qui semblent s'ouvrir aux historiens depuis peu.**

« Pour lutter contre le cafard et se maintenir tant soit peu en forme, il fallait sortir, malgré la rigueur de l'hiver russe. J'ai ainsi travaillé comme bûcheron à ramasser des branches de bouleau destinées aux fourneaux de nos baraques. »

**Les prisonniers de Tambov logeaient dans une série de baraques construites parallèlement les unes aux autres. Elles abritaient 400 hommes pour les grandes, de 100 à 150 personnes pour les plus petites. Construites en rondins de bois, elles étaient à moitié souterraines, c'est-à-dire que seul leur toit dépassait de la surface du sol. Les prisonniers dormaient sur des bas-flancs superposés, dans une ambiance de pénombre humide, car ni le jour, ni l'air frais n'arrivaient à y pénétrer véritablement par les rares ouvertures. Le camp possédait également d'autres baraques : celle réservée à l'instruction (ou plutôt l'endoctrinement des prisonniers chargés après leur libération de diffuser les idées communistes), la baraque-hôpital et la morgue où les cadavres (dévêtus car il fallait récupérer les habits) étaient entassés tout l'hiver jusqu'à ce que le dégel permette de creuser des fosses. Il existait également un cachot où étaient enfermés ceux qui contrevenaient aux règles de discipline du camp appliquées par des «kapos » issus des rangs même des prisonniers.**

**Charles MANGIN poursuit :**

« Il fallait constamment se remuer ; que de pieds gelés chez ceux qui ne bougeaient pas et se laissaient aller ! En hiver, la neige était très dure. La fonte des neiges arriva brutalement, ce n'était plus que de la boue ; entre les souches d'un mètre de hauteur, coupées au niveau de la neige, apparurent les cadavres qui n'avaient pu être enterrés, spectacle sinistre. L'hygiène n'était pas tout à fait inexistante, nous pouvions fréquenter un « sauna », sans serviette ni savon. J'avais eu la chance de pouvoir récupérer des chaussures italiennes alors que d'autres devaient se contenter de morceaux de pneus fixés aux pieds par du fil de fer et de la ficelle. Je possédais une seule paire de chaussettes que je reprisais sans arrêt. J'avais ainsi été amené à confectionner des aiguilles, un marteau et des couteaux à partir de clous. Nos vêtements consistaient en habits matelassés, malheureusement le pantalon ne l'était que jusqu'aux genoux. Je me suis débrouillé pour renforcer également le bas du pantalon avec des matériaux récupérés un peu partout, même sur les cadavres. J'avais également conservé la capote fournie par l'armée allemande. »

**L'inadaptation de l'habillement au climat russe (certains prisonniers ne possédant que leur tenue d'été de la Wehrmacht) a également provoqué nombre de décès. L'absence de vêtement de rechange se révélait particulièrement meurtrière après les suées provoquées par les travaux ou corvées demandés aux prisonniers (forêt, vidange des latrines) pendant la saison d'hiver. Les organismes affaiblis par la malnutrition ne résistaient pas aux fréquentes pneumonies que l'absence de médicaments et de confort ne permettait pas de soigner.**

« En juin, on nous demanda de manipuler des grumes, sans aucun outil, comme d'habitude. Ce même mois, on nous invita à nettoyer un champ de pommes de terre appartenant à un kolkhoze ; cette fois-ci, on nous fournit tout de même des outils, une sorte de racloir rudimentaire. »

**Arrivés à ce stade du récit de Charles MANGIN, et avant qu'il n'évoque son départ de Tambov avec le « Convoi des 1 500 », il convient de réfléchir aux raisons pouvant expliquer les terribles conditions de séjour des prisonniers alsaciens-lorrains dans ce camp.**
**Si les simples soldats de l'Armée Rouge, ou les civils des régions du front ignoraient probablement la spécificité des incorporés de force alsaciens-lorrains, ce qui explique les mauvais traitements dont ils furent l'objet au moment de leur capture et pendant leur transfert dans les camps, il n'en est pas de même de la hiérarchie militaire soviétique. Plusieurs éléments d'information concordent dans ce sens.**

- **Sur les lignes de front, les Russes lançaient par haut-parleur ou par tracts des appels à la désertion aux soldats de la Wehrmacht. Certains des ces appels s'adressaient directement aux « Malgré-Nous » alsaciens-lorrains dont on connaissait donc l'existence.**

- **Les soldats de la Wehrmacht faits prisonniers ou déserteurs subissaient des interrogatoires dès leur capture. Ils eurent, à cette occasion, loisir d'exposer leur situation bien particulière et, pour certains, de produire des documents prouvant leur véritable nationalité française.**

- **La Pravda, l'organe de presse officiel du Parti Communiste Soviétique, avait publié en juillet 1943, sous la plume de l'écrivain et journaliste Ilya EHRENBOURG, un article intitulé « Voix de l'Alsace » et exposant clairement la situation particulière de notre province et de ses habitants.**

- **Le Comité Français de Libération Nationale avait pris contact dès 1943 avec les autorités russes pour envisager un règlement du sort des prisonniers alsaciens-lorrains des camps russes. Les négociations n'aboutirent, partiellement, qu'au premier semestre 1945.**

**On ne peut donc que rester perplexe devant la dureté du sort infligé aux incorporés de force prisonniers en Russie. Tout porte à croire que la pauvreté des ressources liée à l'intensité de l'effort de guerre demandé à la nation russe a rejeté au second plan le sort des prisonniers dont la spécificité n'avait probablement pas été véritablement reconnue du côté soviétique.**

**Un certain nombre d'Alsaciens-Lorrains internés à Tambov-Rada, 1 500 internés en l'occurrence, eurent le privilège de quitter le camp avant l'hiver meurtrier 1944-45 pour être rapatriés dans le cadre d'un périple rocambolesque.**
**Charles MANGIN en fut, tout comme André IDOUX de Val-de-Villé (Restaurant de l'Agneau Noir, à côté du pont sur la Liépvrette). Il a laissé un journal de guerre très détaillé et illustré. Son parcours est pour le moins original puisqu'il a successivement porté quatre uniformes différents et est passé par les camps russes.**



♦ *Angoulême, 1939. André IDOUX sous l'uniforme de l'Armée Française.*

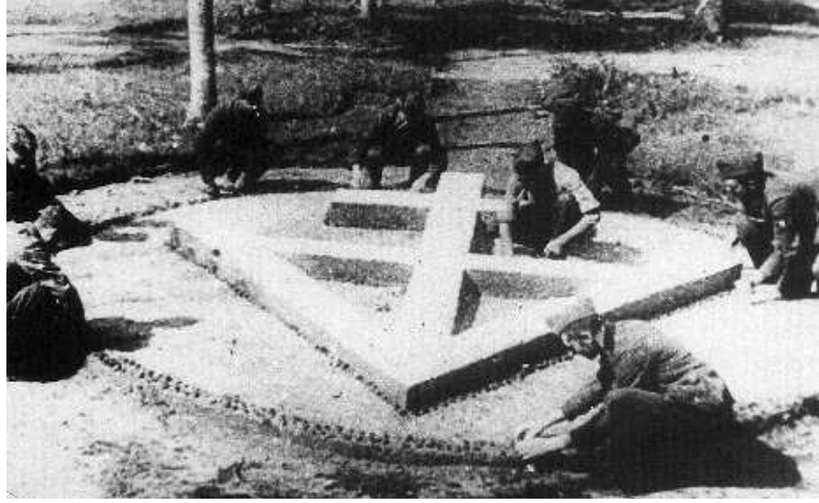
# Le périple d'André Idoux

**Né en 1919, André IDOUX s'est engagé volontairement dans l'Armée Française en Août 1939. Il est fait prisonnier le 17 Juin 1940 près d'Alençon en Normandie et revient chez lui le 13 Août de la même année où son patronyme, trop francophone, se transforme en IDUH puis ITTAU. Il est incorporé de force dans la Wehrmacht le 13 Avril 1943 et envoyé au front russe à l'automne. Il est fait prisonnier dans la nuit du 31 Octobre au 1er Novembre 1943. Il transite par deux camps de prisonniers près de Moscou, avant de rejoindre Tambov-Rada le 28 Avril 1944, au « camp des Français ». Avec Charles MANGIN et 1 500 compatriotes, il fit donc partie de ce curieux convoi sur lequel il convient de revenir en précisant un certain nombre de points importants :**

- **Les contacts entre les Russes et la France Libre datent du début de l'année 1943, via l'ambassade américaine. Ils débouchèrent dans un premier temps en regroupant des prisonniers alsaciens-lorrains à Tambov (fin 1943, hiver 1943-44).**

- **L'accord pour la libération d'un premier contingent de 1 500 prisonniers est intervenu au printemps 1944. Dès lors, l'alimentation s'améliora quelque peu au camp, histoire de permettre aux internés de supporter les fatigues du voyage. Compte-tenu des impératifs logistiques, le convoi, inspecté par le Général PETIT et le Capitaine NEUROHR de la mission militaire française à Moscou, ne s'ébranla qu'en juillet 1944, le 7 Juillet précisément. Il mit près de 2 mois pour arriver à Alger le 30 Août.**

- **Il n'y eut que ce seul convoi. Il est probable que les autorités russes attendaient l'arrivée à bon port du premier. A ce moment, il devenait problématique d'en organiser d'autres**



♦ *Tambov. La croix de Lorraine construite par les prisonniers français.*



♦ *Tambov. Revue avant le départ du camp, sous l'uniforme russe. André IDOUX se distingue par sa haute silhouette, au premier plan à droite.*



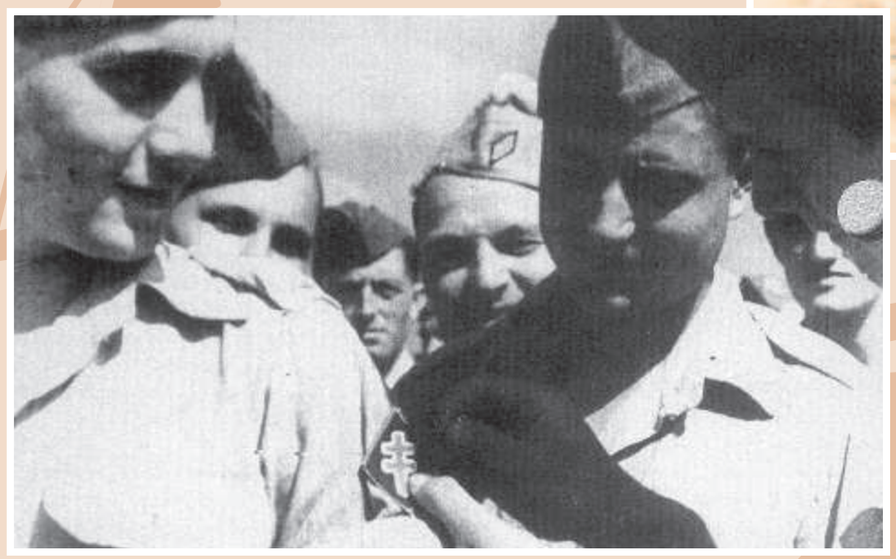
♦ *Départ du camp de Tambov vers la gare.*



♦ *Tambov . Les généraux français PETIT (à gauche) et russe PETROV (au centre).*

♦ *En G.M.C. dans le désert iranien.*





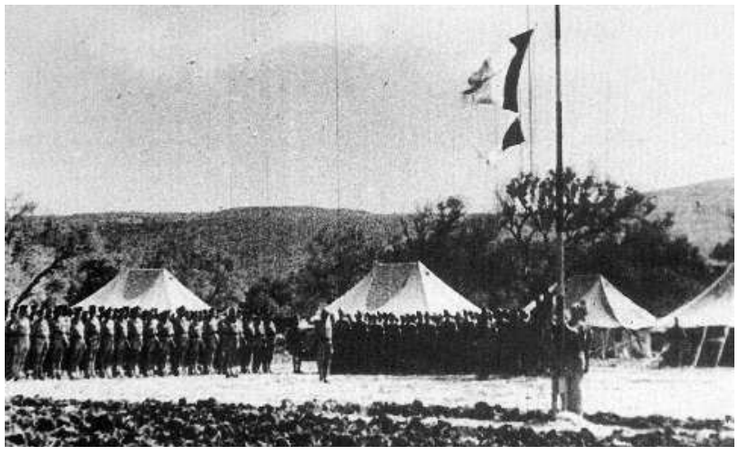
♦ *Téhéran : Remise des écussons à croix de Lorraine aux anciens de Tambov.*



♦ *André IDOUX (à droite) dans les rues de Marseille.*

avant que les pistes du Caucase et d'Iran ne deviennent impraticables. De plus, l'avancée des troupes russes à l'Est et alliées à l'Ouest laissait entrevoir une fin prochaine du conflit. Certaines sources évoquent également la possibilité que les Russes aient suspendu les libérations suite aux relations négatives que les 1 500 auraient pu faire au sujet de leurs conditions de détention.

Quoiqu'il en soit, les 1 500, probablement choisis un peu au hasard parmi les prisonniers en assez bonne santé, quittèrent le camp le 7 Juillet 1944 à midi. La première partie du trajet s'effectue par train : Rostov-sur-le-Don, en vue du Mont Elbrouz le 11, la mer Caspienne est atteinte le lendemain, Bakou après 2 630 km de train. Le voyage se poursuit, toujours en train. Le 15, les prisonniers sont remis aux autorités russes qui occupent l'Iran. « *Nous faisons encore 100 km en train dans les montagnes. La voie ferrée décrit des lacets. Le convoi est tracté par deux locomotives, une troisième pousse à l'arrière* ». Le trajet se poursuit désormais en camions GMC américains à travers le Caucase… Tabriz, et arrivée à Téhéran le 18 Juillet où la tenue russe est remplacée par des vêtements anglais. Les anciens prisonniers sont accueillis par l'ambassadeur de France et les autorités militaires.



♦ *Le camp français de Téhéran.*

Le convoi repart, route vers le Tigre et l'Euphrate, Amman la capitale jordanienne le 4 Août, Jérusalem et Haïfa le lendemain. « *Notre camp se trouve à dix km à l'Ouest de la ville. Nous campons sous des oliviers multi centenaires. Après quelques jours de détente et de soins, embarquement de toute la troupe sur un bateau hollandais, le « Ruys* »... passage au large d'Alexandrie en Egypte, de Benghazi en Lybie, à proximité des côtes italiennes où le bateau accoste le 23 Août à Torente.

Réembarquement sur un autre navire en direction de Malte pour arriver à Alger le 30 Août. « *Bien qu'ayant déjà repris du poids depuis la fin de captivité, je ne pèse que 54 kilos pour 1,79 m !* »

Comme nombre de ses compagnons, André IDOUX souffre d'un état de santé très précaire lié à sa détention et au voyage. Il lui faudra plusieurs mois de soins avant de revenir à Val-de-Villé. Le 9 Mars 1945… Le Restaurant de l'Agneau Noir n'était plus que ruines, détruit par un bombardement allié visant le pont sur la rivière. Il sera reconstruit après-guerre ; André IDOUX y réside toujours…

Charles MANGIN, quant à lui, se remit plus rapidement et put s'engager dans les forces armées stationnées en Afrique du Nord. Il fut affecté aux bataillons de choc. Son unité débarqua à Marseille avant de remonter la vallée du Rhône tandis que le front se situait encore aux environs de Montbéliard en Franche-Comté. Après une permission à Steige, via les Vosges déjà libérées, il continua la progression avec son unité : « poche de Colmar », franchissement du Rhin et campagne d'Allemagne vers l'Arlberg et Innsbrück le 8 Mai 1945…

Pendant le périple des 1 500, leurs anciens compagnons de captivité sont restés à Tambov, affrontant un terrible hiver qui fut fatal à nombre d'entre eux. Pour ces derniers, ce n'est qu'à l'été 1945 que les libérations débutèrent, non sans que la majorité d'entre eux aient été employés entre temps dans différents camps de travail pou remplacer la main d'œuvre soviétique encore mobilisée ou tuée au front. Les rapatriements eurent essentiellement lieu en 1945 et 1946, et se poursuivirent plus ponctuellement en 1947 (75 rapatriés), Jean METTENET de Saint-Pierre-Bois en 1950, et jusqu'en 1955 (retour de Jean REMETTER).

Les statistiques font état, pour les trois départements alsaciens-lorrains, de plusieurs dizaines de milliers de disparus (de 10 500 selon Robert BAILLARD à 35 000 selon d'autres états plus récents). Il s'agit là de soldats tombés au front sans que leurs familles n'aient été averties, ou morts dans les camps russes, Tambov en particulier. L'ouverture récente des archives russes permettra de préciser ces chiffres.

# *Le retour de Jean Mettenet en 1950*

**Dans la famille METTENET de Saint-Pierre-Bois, les trois fils Xavier, Jean et Marcel (nés en 1921, 1922 et 1926) furent incorporés des force dans la Wehrmacht. Jean fut fait prisonnier sur le front russe et affecté à un camp de travail dans les forêts de l'Oural. En raison de circonstances qui nous sont encore mystérieuses, il n'osa pas revendiquer de suite sa nationalité française qui lui aurait permis d'être libéré plus rapidement.**










♦ *À son retour de Russie en 1950, Jean METTENET (avec le bouquet) est accueilli dans son village par sa famille, les élus et le maire Charles RISCH, le Sous-Préfet et l'ensemble de la population.*





# Libérés



*La Libération de l'Alsace, et du Val de Villé, est intervenue après une longue attente. Malgré le peu de fiabilité de la presse régionale, acquise à l'occupant, et malgré l'interdiction d'écouter les radios étrangères, suisses et anglaises en l'occurrence, les informations concernant les opérations militaires en cours circulaient rapidement dans les villages de la vallée.*

♦ *Les jeunes d'Urbeis posent sur un char américain Shermann stationné devant l'actuel Café GAUNAND.*

Après l'invasion nazie et l'impression de toute-puissance dégagée par la moderne armée allemande, l'espoir, timide et limité tout d'abord, est revenu au sein des populations. L'échec des armées allemandes devant Stalingrad et la Russie, l'entrée en guerre des Alliés, les bombardements de plus en plus intenses sur les villes industrielles allemandes, les débarquements successifs en Afrique du Nord, en Normandie, en Italie et en Provence furent autant de signes qui entretinrent puis attisèrent l'espoir. Tout le monde savait néanmoins que l'Alsace, de par sa situation géographique, serait certainement la dernière province française libérée, et ceci probablement au prix de violents combats sur l'ancienne frontière rhénane, affrontements dans lesquels seraient malheureusement également concernés un certain nombre d'incorporés de force (même si l'essentiel d'entre eux étaient mobilisés sur les fronts de l'Est) et les populations civiles.

# *L'attente*

Le débarquement des Alliés en Normandie (6 Juin 1944), les combats acharnés conclus victorieusement, puis la rapide libération de Paris le 25 Août de la même année par les troupes de LECLERC firent grandir de jour en jour l'espoir d'être libérés avant l'hiver. Il faudra néanmoins attendre 3 mois encore, tout en précisant d'ailleurs, il convient de ne pas l'oublier, qu'il faudra patienter jusqu'au printemps 1945 pour que toute la province retourne à la France. Des combats acharnés dans la Plaine au Nord de Strasbourg (l'opération « Nordwind », contre-attaque allemande), et le siège de la « poche de Colmar » durèrent tout l'hiver et provoquèrent d'importantes pertes militaires et civiles.

Nous reproduisons ci-après plusieurs témoignages retraçant l'ambiance si particulière et les événements qui se sont déroulés dans la vallée pendant ces quelques semaines qui ont précédé l'arrivée dans la vallée des troupes américaines de première ligne.




♦ *Vignette de collecte pour le KHW, dimanche 10 Septembre 1944. « Un engagement fanatique jusqu'au dernier ».*

**Michel MANGIN raconte l'été et l'automne 1944 dans son village de Steige.**

« Le 6 Juin 1944 eut donc lieu le débarquement. Ce matin-là toutes les mines étaient réjouies : pour beaucoup, cela signifiait le commencement de la fin.
Le passage des avions alliés s'accentua, le jour c'étaient les Américains et la nuit les Anglais. Les troupes refirent leur apparition dès le mois d'août, Paris venait d'être libéré et chez nous les « Feldgendarms » se mirent à parader par couples tout le long du jour. Nous vîmes aussi le passage de miliciens dont il fallait se méfier, certains voulaient nous tirer les vers du nez. Evidemment dans ce contexte la rentrée scolaire de septembre ne put avoir lieu mais les travaux saisonniers occupaient largement les belles journées d'automne. Ce furent ensuite des SS venus au repos après leurs effroyables exploits du Massif Central (Tulle et Oradour). Grand-papa Camille qui connaissait très bien le haut-allemand avait surpris certaines conversations qui ne laissaient aucun doute à ce sujet ; il nous avertit tout de suite du danger de la fréquentation de ces gens-là. En effet, les gamins que

nous étions se laissaient facilement inviter à monter dans les cabines des véhicules SS. Fin septembre le front se stabilisa dans la région d'Epinal. Les Allemands purent se ressaisir et imaginer d'autres atrocités. A cette époque les hommes valides furent embauchés pour réaliser des travaux de terrassement dans la région de Moyenmoutier et de Senones. Les plus jeunes œuvraient dans les environs de Bourg-Bruche et aux alentours du village : espace entre la route et le ruisseau près de la route du col et les prés entre Steige et Maisonsgoutte. En septembre, le camp du Struthof fonctionnait encore ; on y assassina les membres du réseau « Alliance ». En 43 et 44 nous avions eu droit aux passages quotidiens des camions transportant les détenus du Struthof au tunnel de Sainte-Marie-aux-Mines. Devant l'ampleur des bombardements anglo-américains, les responsables des usines d'armement avaient décidé leur transfert vers des lieux plus sûrs. Nous assistions donc à ces déplacements quotidiens qui nous crevaient le cœur ; les détenus, exténués, étaient couchés sur la benne des camions sous le lourd soleil d'été. Une brave dame émue par tant de misère voulut les approcher et leur apporter boisson et nourriture, mal lui en prit, elle fut poursuivie et menacée par les membres de l'escorte qui, eux, s'étaient désaltérés…

*Les troupes allemandes refluaient dans un état lamentable...*

Les mouvements des troupes alliées reprirent fin octobre, ce qui nous gratifia de l'arrivée de formations d'un genre nouveau : les Cosaques. Généralement de petite taille, moustachus, ils étaient d'excellents cavaliers et assuraient le ravitaillement du front dans la région de Saint-Dié. Leur présence nous valut quelques surprises : ils n'hésitaient pas à nourrir leurs chevaux avec le fourrage des particuliers, ils puisaient dans les tas de bois et ne se gênaient pas pour faire rougir les fourneaux. Certains découvrirent aussi les stocks d'eau-de-vie et d'œufs en conserve dont ils firent grand usage ; le dimanche, ils chantaient et dansaient des airs de leur pays. Ils appartenaient à l'armée VLASSOF (Général russe 1900-1946). Capturé par les Allemands, il se mit à leur service avec une armée levée en Russie. Il a été pendu en 1946 par les Soviétiques. A la Libération les Alliés occidentaux leur avaient laissé l'espoir de refaire leur vie à l'Ouest, mais ils furent refoulés vers l'Est (région de Linz en Autriche) et, voyant la direction prise par les trains, bon nombre se suicidèrent. A leur arrivée en zone russe, la police se chargea de les liquider, c'est un crime dont les Anglais ne sont pas tout à fait innocents (rôle de leur ministre des affaires étrangères MAC MILLAN).

A la même époque, l'occupant avait réquisitionné les cloches, n'en laissant qu'une par clocher. Heureusement, ils ne purent les emporter chez eux et chaque paroisse put les récupérer en gare de Sélestat. Ils avaient aussi enrôlé les gamins que nous étions pour des travaux qui devaient être effectués dans le Territoire de Belfort. Le manque de trains empêcha notre départ. Revenus à domicile nous reçûmes une deuxième convocation : personne ne se mit en route, ce qui valut aux réfractaires une amende de 100 marks. Nous eûmes aussi le privilège d'assister à des bombardements en piqué sur un train qui circulait entre Sâales et Saint-Blaise et un convoi d'ambulances militaires qui se dirigeaient de Villé à St-Martin. Les traces des impacts furent longtemps visibles sur les façades des immeubles de la Route de la Libération.

En novembre, le temps devint exécrable, les avions ne purent prendre l'air, ce qui fut sûrement une chance pour nous. Les troupes allemandes refluaient dans un état lamentable. Les soldats étaient affamés, trempés jusqu'aux os. C'était une troupe hétéroclite, qui avait perdu l'allant de la glorieuse Wehrmacht de 1940. Par la suite, en raison du manque de carburant, les véhicules étaient tractés par des animaux réquisitionnés dans les fermes vosgiennes.

**A Breitenbach, l'on se souvient également fort bien de l'attente et du spectacle donné par l'armée allemande en déroute.**

« C'était il y a 60 ans, le vendredi 24 Novembre 1944. Il pleuvait sans arrêt depuis 8 jours ; une pluie battante qui vous transperçait les vêtements et vous glaçait les os, surtout ceux des soldats allemands qui battaient en retraite devant les Américains.

Durant toute la semaine, les habitants de Breitenbach ont vu défiler les troupes allemandes en perdition : les soldats venaient de Saint-Dié, passaient le Col de la Charbonnière, traversaient Steige et Maisonsgoutte et arrivaient à Breitenbach par le Gehr et le Muehlberg. Ils s'installaient dans les maisons pour quelques instants de repos et en profitaient pour sécher un peu leurs longs manteaux. Puis ils repartaient par le Muehleck et la Sohl en direction du Rhin, cédant la place aux suivants. Les gens ne se sentaient plus chez eux, la stub était occupée en permanence. Mais comment ne pas ressentir de la pitié pour ces hommes qui ressemblaient tout à coup tant aux nôtres ?

Les Allemands emportaient dans leur fuite toutes sortes de choses pillées dans les maisons vides de Saint-Dié brûlées en partie et dont les habitants avaient été évacués. Dans leurs carrioles tirées par des chevaux, on trouvait, entre autres, des montres, des baromètres, divers outils, des caisses pleines de lapins et de poules : attachés sur les côtés, bœufs, vaches, chèvres complétaient cette étrange Arche de Noé. L'armée allemande n'assurant plus le ravitaillement de ses troupes, le bétail était abattu et consommé sur place. Avec le départ précipité des Allemands, beaucoup d'objets et d'animaux furent abandonnés et récupérés par les habitants.

Ce vendredi soir, un groupe de soldats décida de passer une dernière soirée alsacienne en compagnie de leurs hôtes, une bouteille de kirsch, quelques chants, l'ambiance était agréable. Brusquement, la lumière s'éteignit. Les Allemands, pris de panique, partirent aussitôt en disant : « *Die Amis sind da !* » (*Les Américains sont là !*). On sut plus tard que la ligne électrique qui alimentait notre village avait été involontairement détruite par un coup de canon américain au niveau de Saint-Martin. L'électricité ne fut rétablie que début mars 1945.

Durant tout l'hiver 1944-45, les gens se sont débrouillés avec les moyens du bord : les uns en fabriquant eux-mêmes leurs bougies, les autres en échangeant une bouteille de kirsch contre un litre de combustible pour leur lampe à pétrole.

Le lendemain, il pleuvait toujours. Une chance, car le manque de visibilité empêcha les avions des forces alliées de bombarder le village et la vallée pour couper court à la fuite des Allemands.

De rue en rue, de maison en maison, un bruit circulait : les Américains seraient à Steige et à Maisonsgoutte. De temps en temps, des coups de feu tirés au loin confirmaient la rumeur.

Les Allemands ont bien essayé de freiner la progression des Alliés. Quelques semaines avant, ils avaient réquisitionné tous les hommes en état et en âge de travailler pour creuser des fossés et ériger des barricades sur les hauteurs de Steige. En vain ! Les Américains étaient là et bien là ! L'armée allemande était, quant à elle, complètement en déroute.




♦ *Tracts largués par l'aviation alliée, destinés à informer les populations de l'état d'avancement des opérations militaires ou encourageant les soldats de la Wehrmacht à se rendre.*

En témoignent ces deux anecdotes : Le Commandant allemand avait établi une « Schribstub » c'est-à-dire un bureau, pour les officiers dans une pièce d'une maison de la Rue de la Paix. D'importants documents, enfermés dans un grand coffre, y étaient conservés et un soldat montait la garde jour et nuit. Un matin, un agent de transmission se présenta à l'officier de permanence. Après avoir désespérément fouillé toutes ses poches, l'agent avoua avoir perdu l'important message dont il était porteur. Le Capitaine, fâché, lui dit : « *Sie verlieren noch den Arsch !* » (*Vous perdrez encore votre cul !*) et l'agent de répondre : « *Jawohl, Herr Hauptmann !* ». Les Allemands, malgré l'urgence de leur départ, ne pouvaient pas se résigner à abandonner tout leur matériel entreposé à divers endroits du village, près de la batteuse communale ou encore au lieu-dit Durracker Kreuz. Il y avait là une charrette remplie de pelles, pioches et autres outils. Un officier donna l'ordre de trouver un cheval et un charretier. Après maintes recherches plusieurs hommes présents à Breitenbach à cette époque se cachaient pour ne pas avoir à partir, les Allemands ont tout de même réussi à trouver une personne capable de conduire leur charrette. Mais l'homme profita de la confusion qui régnait au moment du départ pour s'en aller. La charrette resta sur place et les habitants se partagèrent son contenu.

**Mais c'est toujours Antoine FUCHS, le Villois, qui décrit avec le plus de précisions ces moments :**

« Avec l'avance foudroyante des troupes alliées dans le département des Vosges, leur aviation de harcèlement, les chasseurs-bombardiers sont, à partir de septembre 1944, les maîtres de l'espace aérien. Les routes d'approvisionnement de la Wehrmacht ne sont plus sûres. Entre Villé et Triembach, une voiture de la Croix-Rouge est la cible de ces attaques aériennes, faisant des morts et des blessés. Par temps clair et par groupe de quatre à huit avions, ils contrôlaient de vastes secteurs. De lieu en lieu, on avait aménagé des tranchées de protection. Des affiches clouées aux arbres bordant la chaussée rappelaient le danger : « *Achtung, Tiefflieger* » (*Attention avions en rase-mottes !*). Le pont sur la Liépvrette, près de Val-de-Villé avaient déjà subi des bombardements. Le 28 Octobre 1944 à 13h30, la route entre Villé et Saint-Martin a été visée. Douze bombes sont tombées sur la route entre les deux agglomérations : quatre maisons détruites et d'autres plus ou moins touchées.
Par chance, pas de morts mais quelques personnes blessées par des éclats de verre. Par des circonstances favorables, j'allais être témoin de ces temps précédant la Libération. Je suis rentré à Villé (du RAD) le 16 Novembre. Le 17, le pont sur le Giessen à Thanvillé est la cible de l'aviation américaine. Il y a des morts et des blessés parmi les militaires, dont des Cosaques sous l'uniforme allemand qui étaient redoutés par la population. »

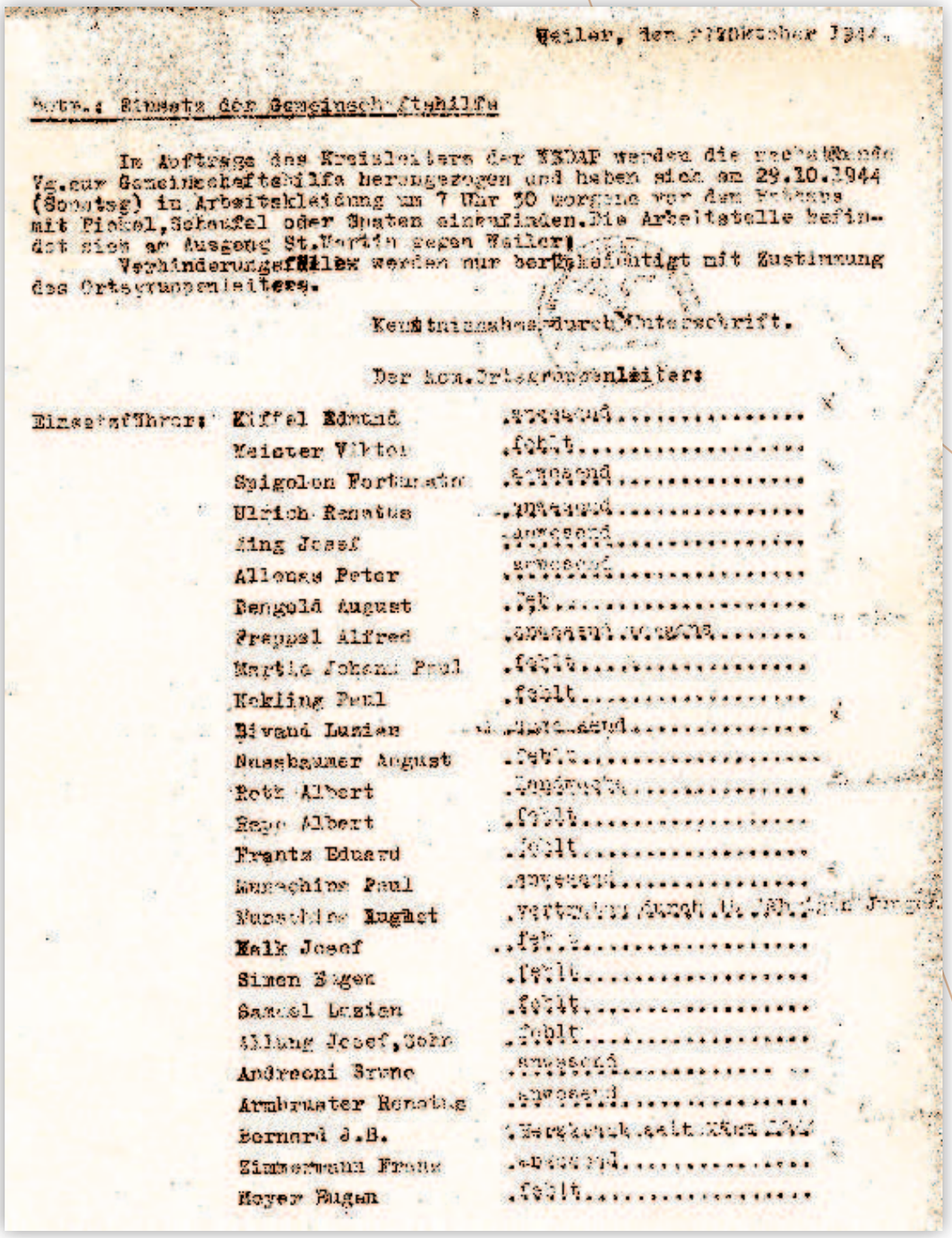
**Mme Cécile BAUER de Thanvillé :**

« Huit jours avant la Libération, nous avons subi une attaque aérienne en rase-mottes. Il est tombé une quinzaine de bombes environ, dont deux n'ont pas éclaté, on les a retrouvées plus tard. Là où passe la nouvelle route se trouvaient la gare et un pont. Les deux ont été détruits et les éclats volaient dans tous les sens. Il pleuvait des pierres, et même des traverses de chemin de fer ! L'une d'elles a transpercé notre toit. Je ne vous raconte pas l'état des maisons à proximité : trois d'entre elles ont été détruites, il y a eu un mort. Dans notre grenier, nous avions caché du blé (sinon il aurait fallu le donner aux Allemands) dans un grand récipient qui a littéralement explosé. Notre radio était dissimulée dans le foin. Plus un grain de blé, plus un brin de foin, c'est vous dire, c'était terrible ! Sur les 20 poules que nous possédions, 19 ont été tuées, une seule rescapée est restée aveugle. Tous nos lapins ont crevé ! On n'avait plus rien. »

**Les témoins suivants de ce raid aérien ne s'accordent pas sur la date de l'attaque aérienne.**

**Alphonse KOHLER la situe plutôt dès septembre 1944, époque où l'aviation alliée harcelait déjà les voies de communication pour empêcher ou retarder les déplacements des troupes allemandes. Jean-Marie ERNST a recueilli ce témoignage :**

« C'était un samedi entre midi et 13 heures. J'étais devant la maison et j'ai vu venir cinq avions, des chasseurs-bombardiers américains qui venaient de l'Ouest. Arrivés à hauteur du Falkenstein, ils ont viré pour revenir vers le village. Dix bombes allaient être larguées, deux par chaque avion. Les deux premières tombèrent à une cinquantaine de mètres de la ferme FREPPEL, deux autres près de celle d'Emile GALL, Rue des Romains. Un soldat allemand a été mortellement blessé par un éclat. Deux bombes ont éclaté près des maisons Ernest THIRION et Ernest KOHLER. A cet endroit circulait un attelage militaire allemand tiré par des chevaux et transportant du ciment destiné à la reconstruction de la ferme Lucien FREPPEL détruite par un incendie. Le Feldwebel a pu sauter de l'attelage et s'est précipité dans le fossé, ce qui lui sauva la vie, mais les chevaux furent tués. La maison d'Ernest THIRION a été sérieusement touchée. Les 7e et 8e bombes sont tombées près du pont du Giessen, l'objectif probable. L'une a échoué dans l'eau à une vingtaine de mètres en amont, l'autre a atterri dans une réserve de traverses de chemin de fer entreposées près du pont. Une autre s'est logée dans le fossé face à la nouvelle école, et la dernière n'a pas explosé dans la cour de l'ancienne gare (actuel parking DDE). Parmi les habitants, il n'y a eu ni morts, ni blessés. Une autre maison, celle de Gustave SENGLER, Rue des Romains, a été sérieusement endommagée par des projections de débris de traverses. »



Weiler, den 27.Oktober 1944.

Betr.: Einsatz der Gemeinschaftshilfe

Im Auftrage des Kreisleiters der NSDAP werden die nachstehend Vg.zur Gemeinschaftshilfe herangezogen und haben sich am 29.10.1944 (Sonntag) in Arbeitskleidung um 7 Uhr 30 morgens vor dem Rathaus mit Pickel, Schaufel oder Spaten einzufinden. Die Arbeitstelle befindet sich am Ausgang St.Martin gegen Weiler.

Verhinderungsfälle werden nur berücksichtigt mit Zustimmung des Ortsgruppenleiters.

Kenntnisnahme durch Unterschrift.

Der kom.Ortsgruppenleiter:

Einsatzführer:

| | |
|---|---|
| Kiffel Edmund | [illegible] |
| Meister Viktor | fehlt |
| Spigolon Fortunato | [illegible] |
| Ulrich Renatus | [illegible] |
| Jung Josef | [illegible] |
| Allonas Peter | [illegible] |
| Bengold August | [illegible] |
| Freppel Alfred | [illegible] |
| Martin Johann Paul | fehlt |
| Kohling Paul | fehlt |
| Divaud Lucien | [illegible] |
| Nussbaumer August | [illegible] |
| Roth Albert | [illegible] |
| Hepp Albert | fehlt |
| Frantz Eduard | fehlt |
| Muschang Paul | [illegible] |
| Muschang August | [illegible] |
| Walk Josef | [illegible] |
| Simon Hugo | fehlt |
| Samuel Lucien | fehlt |
| Illung Josef, Sohn | fehlt |
| Andreoni Bruno | [illegible] |
| Armbruster Renatus | [illegible] |
| Bernard d.B. | [illegible] |
| Zimmermann Franz | [illegible] |
| Meyer Eugen | fehlt |

**Aux entrées des villages, côté Ouest là où les chaussées étaient les plus rétrécies, on érigeait des barrages antichars avec d'énormes grumes de sapin réquisitionnées dans les forêts alentour. Mais le travail étant assez lent, des civils, hommes entre 16 et 60 ans, étaient astreints à creuser des fosses avec pelles et pioches. Ils étaient souvent en retard, malgré la surveillance par les militaires ou les hommes du parti nazi.**

♦ *Villé, 27 Octobre 1944. Liste des hommes convoqués pour effectuer des terrassements antichars (Schanzen). On notera que sur 26 convoqués, seuls 14 furent présents...*

## Journal de Paul EGGER

*« 1er Septembre 1944. L'appariteur fait savoir : « Demain à 12 heures, tous les jeunes gens de 14 à 17 ans doivent se présenter à la mairie avec pelle et pioche et des provisions pour 3 jours »*

*« 2 Septembre 1944. Sur la Place de la Gare, la situation ressemble à celle de la première journée de mobilisation (de juin 1940), sauf que ce sont les jeunes gens de la vallée qui ont répondu à la convocation d'hier pour prendre le train de 14h et rejoindre un chantier de terrassement (Schanzen). Quelques instituteurs doivent encadrer les jeunes pendant ces travaux. Arrivés à Sélestat, ils ont été renvoyés chez eux car aucun train n'était disponible pour la suite du voyage. Ils doivent se représenter le 5 Septembre »*

*« 5 Septembre 1944. Les Places de la Mairie et de la Gare restent désertes. Les jeunes ne se sont pas présentés. On menace les parents d'arrestation. Au courant de la journée, on repousse cette réquisition »*

*« 12 Septembre 1944. La population masculine est obligée de creuser des tranchées destinées à abriter les passants en cas d'attaques aériennes en rase-mottes »*

*« 16 Septembre 1944. Retour de manivelle du 5 septembre. Tous les jeunes qui ne se sont pas présentés sont frappés d'une amende de 100 Marks »*

*« 21 Septembre 1944. La population masculine est obligée de travailler à la réalisation de fossés et d'un barrage antichar entre Maisonsgoutte et Steige »*

*« 9 Octobre 1944. Les travaux de terrassement se poursuivent aux cols. Un certain nombre d'habitants de Villé et des villages voisins doivent s'y rendre tous les jours. »*

**Antoine FUCHS poursuit :**

« Entre le 16 et le 21 Novembre, le calme semblait encore régner. Mais voilà que le trafic sur la route augmentait, partout des troupes, un va-et-vient venant de Saint-Martin. Parmi eux, des civils avec des valises ; c'étaient des « Schanzer », personnes obligées de creuser des tranchées et qui disaient venir des cols, qu'elles avaient pris la fuite devant l'explosion d'obus tirés par l'artillerie américaine, annonçant la déconfiture du dispositif de défense allemand. La nuit du 20 au 21, nous allions être réveillés par les bruits de tirs d'artillerie. Mon père nous a conseillés de rejoindre la cave comme en juin 1940 lors de la venue des Allemands. La journée suivante, beaucoup d'habitants de Villé commençaient à chercher refuge dans les villages environnants, essentiellement à Albé ou Breitenau, loin des grandes routes. L'actuelle Route de la Libération se vidait entièrement de ses habitants, la peur au ventre depuis le bombardement aérien du 28 Octobre. A hauteur du n°21, un barrage antichars était en construction. Le 23 Novembre, un détachement de pionniers allemands venait pour terminer l'ouvrage, mais laissant encore un passage pour les camions chargés de matériel, de munitions, les convois hippomobiles, des troupes en retraite avec, parmi elles, des prisonniers américains. Dans un garage, les troupes allemandes avaient aménagé un dépôt. Il y avait des chaussures, des bottes, des clous, des boulons, des outils de tous les corps de métier, une forge de campagne avec une enclume, des munitions, des grenades à main, des mèches, de la dynamite. On avait transporté tout ce matériel sûrement de loin pour le soustraire à l'avance des Américains (…). Heureusement, les soldats pionniers avaient enlevé un camion en panne, chargé de mines et de munitions avant la fermeture du barrage (…). Malgré la fermeture du barrage, des soldats cherchaient encore à déménager le dépôt en amont de la route barrée, poursuivant le travail avec une remorque dont les pneus manquaient. A la force de leurs bras, ils chargeaient le camion stationné devant l'obstacle. Mais entretemps, ils laissaient le dépôt ouvert et sans surveillance. Mon voisin profitait de l'occasion pour aller voir, chaussé de pantoufles… il s'est choisi une paire de chaussures à sa taille. Il récidiva plusieurs fois, de quoi avoir des chaussures pour toute sa vie ! Quel culot ! Bravant tous les dangers à l'approche de la nuit, il prit la remorque près du barrage pour la ramener dans la cour, fermée à clé, de la maison KINTZ. Je ne sais quel sort il aurait subi s'il avait été repéré. »

**Plus en aval dans la vallée, à Saint-Maurice, le spectacle était le même, raconté par Alphonse GUNTZ :**

« … J'étais toujours aux aguets à la fenêtre ou à la lucarne du hangar à bois et, surprise, je voyais les deux gendarmes de Villé prendre le large, bagages derrière sur les vélos et fusil en bandoulière autour des épaules. C'étaient les premiers à prendre la clé des champs. Ensuite c'étaient les convois de voitures avec chevaux et bœufs qui commençaient à se retirer. Pendant trois jours et nuits, ce défilé continuait pour rentrer aussi vite que possible dans leur patrie. Pour moi, c'était le temps du plaisir de voir cette grande et fière armée glorieuse de 1940, en débâcle lamentable (…). Derrière les chariots, ils avaient attaché des vaches laitières pour se ravitailler en lait et viande. On entendait même couiner des cochons, à couvert dans les chariots. Les fuyards volaient et emportaient tout ce qui leur tombait sous la main. Un soir, une colonne a fait halte dans le village pour passer la nuit en cantonnement chez les habitants. Nous, nous avons eu un chariot dans la grange, avec un cheval qu'on a dû nourrir avec notre foin. La contenance du chariot m'est restée un mystère. Le cocher de cet attelage a mangé avec nous à la table du soir. Café au lait sucré et pain, il mangeait de bon appétit. Après le repas, il est aussitôt ressorti et a dormi dans la grange avec son cheval. »

**L'histoire de Jean FRITSCH, l'actuel propriétaire de la belle maison « d'ORNANO » sur la Place du Marché à Villé, est également édifiante.**

« Le 14 Novembre 1944 restera pour moi une date mémorable : c'est le jour de ma démobilisation du RAD (Reichsarbeitsdienst) où je servais depuis le mois de juillet. Normalement, l'incorporation dans la Wehrmacht devait suivre quelques jours, voire quelques semaines après. Arrivant chez mes parents à Strasbourg, je leur fais part de ma détermination à refuser le sort qui frappe déjà mes deux frères aînés, lesquels se trouvent sur le front de l'Est.

Mon frère aîné Louis-Henri FRITSCH (1913-1987) fut mobilisé début novembre 1944. Il subit l'offensive russe de janvier 1945, unité maintes fois éclatée, finalement affecté dans un Etat-Major comme juriste. Il fut fait prisonnier des Américains le 7 Mai 1945, après le passage de l'Elbe, et livré par eux aux Russes le lendemain ! Apercevant un drapeau tricolore dans un bâtiment, il quitte l'interminable colonne de prisonniers marchant vers l'Est, pour rejoindre le groupe de prisonniers de guerre français ! Retour à Strasbourg le 12.06.1945.
Mon second frère, Paul, était en 3e année de médecine lorsqu'il fut incorporé de force en 1943. Prisonnier des Russes en février 1945, infirmier à Tambov, il revint à Strasbourg le 24 Octobre 1945 et devint Médecin du Travail.

Mon père m'approuve. Il sait pourtant très bien ce qu'il risque dans le cas où je serais porté déserteur, lui qui a été arrêté par la Gestapo en 1942 (pour avoir diffusé un rapport confidentiel allemand) et purgé cinq mois de prison en Forêt-Noire. Il me conseille de rejoindre discrètement notre maison de Villé, où résident déjà ma sœur et ses enfants. Le front s'est stabilisé sur les cimes vosgiennes depuis le mois de septembre, mais la reprise de l'offensive alliée est prévisible et souhaitée. Si mon ordre d'appel arrivait à Strasbourg, on aviserait…

Quelques jours plus tard, je me poste donc en auto-stoppeur sur la Route de Colmar et arrête la première voiture qui se présente. C'est une Traction-Avant Citroën, conduite par un officier de la Feldgendarmerie ! J'ai d'abord un mouvement de recul, mais obéis à l'ordre de monter à ses côtés. Pressé d'arriver sur le front de Belfort, il ne me pose pas de questions, démarre en trombe et me dépose à Sélestat où je prends le train du soir pour Villé.
Il fait nuit noire quand j'entre dans notre maison, et, à ma grande stupéfaction, je suis accueilli par un Feldwebel qui me demande en hurlant ce que je fais là ! Ma sœur vient à ma rescousse et m'explique que le rez-de-chaussée est désormais occupé par la Kommandantur ! Bel endroit pour se cacher !
A Villé, les habitants sont de plus en plus inquiets. Déjà fin octobre, un bombardement aérien visant le Carrefour de la Fontaine, a démoli plusieurs maisons de ce quartier. A présent, des barrages antichars sont construits sur les routes de Saint-Martin et Bassemberg, et des positions défensives sont aménagées à l'Ouest de l'agglomération.
Notre Feldwebel, de son côté, nous conseille de ne pas rester à Villé, mais de nous réfugier dans des villages voisins comme Albé ou Breitenau. Villé, point névralgique du secteur, sera défendu, selon lui, maison par maison !
Le 23 Novembre, la nouvelle inattendue de la Libération de Strasbourg par les chars de LECLERC soulève l'enthousiasme ! Ironie du sort, à Strasbourg mes parents sont libres, et moi je cohabite à Villé avec la Wehrmacht !
De ma fenêtre, j'aperçois un camion devant la Gendarmerie (située à l'époque Place du Marché, à l'emplacement de l'actuel Square KUDER), qui charge les meubles et bagages du chef SCHUHMACHER, terreur des jeunes de mon âge. Les jours suivants, et jusqu'au 25 Novembre, on assiste au spectacle étonnant de la Wehrmacht en déroute, déambulant du Col d'Urbeis sur des voitures à bœufs réquisitionnées. L'équipe de la Kommandantur suit, elle-aussi, le mouvement, sans mot dire, le 25 Novembre… »

# *Ils arrivent !*

**Après une longue attente, les libérateurs approchent enfin du Val de Villé. Comme pour tous les autres thèmes traités dans cet ouvrage, notre but n'est pas de procéder à une analyse détaillée des opérations militaires, mais de laisser la parole aux témoins qui ont vécu ces instants privilégiés, même s'ils furent bien souvent accompagnés de leur cortège de drames et de douleurs. Pour résumer ces opérations militaires, nous reproduisons une synthèse établie par une classe du collège de Villé (4e Techno de 1994, sous la direction de leurs professeurs Annie et Francis SCHMITT).**

> *« En recueillant ces témoignages sur la Libération du Val de Villé, en novembre 1944, la curiosité a fait son œuvre. Nous avons voulu en savoir plus sur les soldats qui ont libéré la vallée. Américains, bien sûr. Mais, d'où venaient-ils ? Sans vouloir élargir le sujet, notre propos reste la Libération du Val de Villé, nous avons essayé de reconstituer, dans la mesure du possible, l'itinéraire de ces troupes. »*

**Depuis l'été 1944, 6 Juin, débarquement en Normandie, le 15 Août, débarquement en Provence, deux impressionnants groupes d'armées traversent la France : l'un d'Ouest en Est, l'autre du Sud au Nord.**

**Le premier, composé de troupes américaines, britanniques, canadiennes, françaises, après des débuts très difficiles, avance progressivement vers l'Est : le Mans 8 Août, Chartres 16 Août, Orléans 17 Août, Paris 25 Août. Ses chefs se nomment : BRADLEY, MONTGOMERY, PATTON, DEMPSEY, HODGES, LECLERC.**

**L'autre, débarqué entre Cannes et Toulon, le 15 Août, constitué de la VIIe Armée US du Général PATCH et du 2e Corps français du Général DE LATTRE, fonce vers le Nord : Lyon 3 Septembre, Bourg-en-Bresse 5 Septembre, Besançon 7 Septembre, Dijon 11 Septembre, Langres 14 Septembre.**



♦ *Les soldats américains de la 103e DI dans la forêt vosgienne.*



Le 15 Septembre, à Langres, les deux groupes d'armées font la jonction. Mais, malgré le chemin parcouru, ils n'ont pas réussi à enfermer les « restes » des armées allemandes du Sud et du Sud-Ouest dans la tenaille ; et, celles-ci réussiront à fuir vers le Rhin et l'Allemagne, par la trouée de Belfort et les Vosges et à se réorganiser pour défendre avec vigueur la « Vogesenstellung », puis la frontière naturelle du Rhin.

En cette mi-septembre 1944, le temps est à la réorganisation : l'armée « du Sud », le 6e Groupe d'Armées du Général DEVERS, se composera à présent de la 1ère Armée Française du Général DE LATTRE et de la VIIe Armée Américaine du Général PATCH. La 1ère Armée Française comporte 2 corps d'armées, 5 divisions d'infanterie, 2 divisions blindées (dont la 1ère DB) et d'autres éléments dont 3 groupements de Tabors (Goumiers), soit un effectif d'environ 250 000 hommes !

La 7e Armée US est constituée par les 6e et 15e Corps US. Le VIème Corps d'Armées du Général DEVERS comprend les 3e et 36e divisions d'infanterie et la 14e DB.

Toujours mi-septembre, laissons la parole au Général DE LATTRE :

« On sait comment la bataille de la Libération, entamée au pas de charge dans la furie des bataillons de Toulon et Marseille, suivie d'une véritable course au clocher avec nos camarades américains dans la remontée du Rhône et de la Saône, s'est trouvée freinée par l'allongement de nos communications. Maintenant à bout d'essence et de munitions, nous nous heurtons aux résistances rapidement organisées en avant de Belfort. Phase dure et décevante, où les difficultés de tous ordres se multiplient constamment dans l'âpreté des combats ininterrompus et la rudesse d'un automne vosgien particulièrement hostile. »

A la pénurie de carburant s'ajoute, du fait de l'éloignement (700 km) des bases d'approvisionnement, la crise des munitions. Cette crise de la logistique atteignit son point culminant entre le 6 et le 20 Septembre. Les troupes n'étaient pas en mesure d'engager des actions de force. Quelques exemples pour le 6e groupe d'armées, les besoins journaliers en carburant : 280 000 litres le 14 Août, 600 000 litres le 30 Août, 800 000 litres le 15 Septembre ! Force est donc d'attendre que les stocks indispensables à une action aient été constitués. C'est la condition préalable au déclenchement de l'offensive.

A partir du 14 Octobre, la VIIe Armée US est au Nord de Remiremont et se dirige vers Saint-Dié, tandis que la 1ère Armée Française occupe le front de Remiremont jusqu'à Belfort, qu'elle délivrera le 20 Novembre ainsi que Mulhouse. Plus au Nord, de Badonviller jusqu'à Sarrebourg, opère le 15e Corps US, 44e et 79e DI US et la 2e DB française ; le 17 Novembre, il s'empare de Badonviller, le 19 de Cirey, le 21 de Dabo et enfin, le 23 Novembre de Strasbourg.

Intéressons-nous plus à ce VIe Corps d'Armées du Général DEVERS ; c'est à lui qu'incombera la libération du Val de Villé et de ses alentours.

Le 3 Novembre, deux nouvelles divisions, la 100e et la 103e, débarquées courant octobre à Marseille, lui sont affectées. Ce 6e Corps US est alors constitué de la 3e DI US (Teas Division) du Major Général John E. DAHLQUIST, de la 103e DI US du Major Général Charles C. HAFFNER et de la 100e DI.

Du 1er au 15 Novembre, ses avancées se mesuraient plus en mètres qu'en kilomètres : 20 à 25 kilomètres en 6 semaines ! Le 21 Septembre, la 36e DI, près de Remiremont, est équipée de nouveaux véhicules et armes et dotée de 800 soldats et officiers « frais ». Le 19 Octobre, nous la retrouvons à Bruyères, qu'elle libère au bout de 4 jours de combats sauvages.

Le 24 Septembre, la 3e DI franchit la Moselle à Rupt. La 103e DI, entrée en ligne le 10 Novembre, entre les 3e et 36e DI, doit, pour commencer, apprendre à s'enterrer, puis, à partir du 15, elle se lance à l'attaque des hauteurs qui dominent Saint-Dié au Sud-Ouest.

Saint-Dié est chargée par la 19e Armée allemande du Général WIESE ; on y trouve le 21e Panzer, les 16e et 716e DI et même les Cosaques de la 360e DI. Après avoir déporté les hommes de 16 à 45 ans outre Rhin, puis le 11 Novembre fait évacuer les habitants des quartiers situés au Nord de la Meurthe dans des « zones de sécurité », les Allemands pillent les immeubles abandonnés, empilant leur butin dans les camions et autobus réquisitionnés. Enfin, le 14 Novembre, pratiquant la politique de la terre brûlée, ils incendient la ville, dynamitant ce qui est réfractaire au feu. Le sinistre fait rage durant 3 jours. Le bilan fait frémir : 2 294 des

33 339 immeubles de la ville sont anéantis ou endommagés ; 10 000 habitants sont sans foyer ; de tous ce qui constituait la fierté architecturale de cette ville épiscopale, il ne reste qu'un amas de cendres et de gravats. Les habitants de Sélestat voient de chez eux le rougeoiement de ce gigantesque incendie. A Steige, à Urbeis, les habitants se souviennent des retombées de cendres sur leurs villages et, même de factures d'entreprises de la Rue Thiers emportées par le vent jusqu'à Urbeis !

A partir du 17 Novembre, enfin, les soldats de la 103e DI US font leur entrée à Saint-Dié, sauvant la ville d'une destruction totale. La libération de Saint-Dié ne s'achève que le 22 Novembre. Il n'y a pour les accueillir ni fanfare, ni acclamation folle, mais une joie grave illumine simplement les visages (d'après la Liberté de l'Est, édition spéciale, septembre 1994). La 103e DI continue son chemin, libère Provenchères le 23 Novembre et monte vers les crêtes vosgiennes.



♦ *Hôtel de Ville et théâtre de Saint-Dié.*



♦ *L'intérieur et l'extérieur de la Cathédrale de Saint-Dié après son dynamitage par l'Armée Allemande.*



Le 24 Novembre, témoigne Pierre SCHRAMM, Maire d'Urbeis, présent à La Hingrie ce jour-là, les troupes américaines sont aux Cols d'Urbeis et de Fouchy. Le soir, à 18 heures, un bataillon descendant du col libère la partie haute du village d'Urbeis. Les Américains s'arrêtent là pour la nuit ; le lendemain, 25 Novembre, tout Urbeis est libéré et les Américains poursuivent leur chemin jusqu'à Fouchy, où ils font la jonction avec les autres bataillons descendus du Col de Fouchy, par Noirceux et qui ont libéré le village de Fouchy ce même jour.

A Breitenau aussi, les Américains sont arrivés par la montagne ; plus précisément, un bataillon est descendu du Rougerain vers le village, le 26 Novembre vers 10 heures. Là ne se trouvaient que quelques soldats allemands, près de l'école où ils avaient entreposé des fusils, occupés à poser des mines de l'autre côté du ruisseau, sur la commune de Neuve-Église. Raymond TONNELIER, Maire de Breitenau, nous dit aussi qu'ils ont tiré sur leur chef, puis sont revenus à l'école où ils se sont rendus aux Américains. Le lendemain seulement, des chars et d'autres soldats américains sont arrivés au village, venant de Villé.

Villé est libérée le 26 Novembre 1944.

Durant cette même période, les 3e et 36e DI ne restaient pas inactives. Le 19 Novembre, la 3e DI franchit la Meurthe en crue, entre Clairefontaine et Saint-Michel, au Nord de Saint-Dié.

Le 20 Novembre, elle libère Senones et fait sa jonction avec la 100e DI, le 22, Saales, puis Saint-Blaise et un régiment se dirige vers Steige, libérée le 25 Novembre. Ce même jour, d'autres éléments de la 3e DI libèrent Mutzig en y faisant jonction avec le 45e DI du 15e Corps d'armées US. Le 26 Novembre, Molsheim est prise, et les trois régiments de la 3e DI se séparent : le 1er va relever la 2e DB à Strasbourg, le 2e se dirige vers le Rhin tandis que le 3e prend la direction du Sud, vers Sélestat.

Et la 36e DI ? Elle opère immédiatement à la droite de la 103e, plus au Sud. Le 23 Novembre, elle est à Mandray, le 24 au Chipal, à Ban-de-Laveline, Wisembach, le 25 au col et à Sainte-Marie-aux-Mines, le 27 à Sainte-Croix, le 28 à Lièpvre et au château du Haut-Koenigsbourg, le 30 à Kintzheim et Val-de-Villé, le 1er Décembre à Orschwiller, Châtenois et aux portes de Sélestat avec le 409e Régiment de la 103e Di, le 3 Décembre à Ribeauvillé.

**Extrait du journal de la 103e Division d'Infanterie US par Ralph MUELLER et Jerry TURK, Bibliothèque de Saint-Dié.**

« *Sous une pluie battante mêlée de neige, les Gi's fatigués, mains et figure gercées, tour à tour, se battaient, puis grimpaient.*

*La lourde pression exercée par les attaquants leur permit de forcer un passage dans les Vosges, quand le 410e bataillon, en suivant les flancs de la montagne de Provenchères à Fouchy, traça son chemin en se battant, à travers les champs de mines et la boue, jusqu'à Villé le 25 Novembre.*

*Pendant ce temps, le 411e Bataillon se forçait un passage à travers les bois puissamment défendus du Climont. La libération ultérieure de Steige et Maisonsgoutte a fait craquer les lignes allemandes entre Sâales et la plaine du Rhin. Cela accéléra la retraite précipitée des Allemands de la montagne vosgienne.*

*L'avancée du 409e Bataillon, le long de l'axe de Provenchères-Lubine-Fouchy, n'a pas seulement liquidé de dangereuses poches de résistance, mais a aussi assuré une inestimable voie d'approvisionnement.*

*La Division continuait d'avancer à travers les collines du Piémont des Vosges, où une résistance sporadique, mais dure fut rencontrée aux passages stratégiques et dans les villages.*

*Avec une minutie typiquement allemande, chaque passage important avait été bloqué avec de gros rondins profondément enfoncés dans le sol, ou par des troncs d'arbres hâtivement abattus en travers de la route. Beaucoup de barrages routiers étaient minés ou piégés. D'autre étaient défendus par de faibles forces équipées d'armes automatiques.* »

En effet, entre-temps, la 103e DI, à partir du Val de Villé a pris le Col du Hohwald le 27 Novembre, Andlau, puis Barr le 29 Novembre où elle fit jonction avec la 14e DB, avant d'envoyer un de ses régiments vers Epfig et Sélestat.

Mais, le 2 Décembre, les autorités supérieures de l'État-Major américain décidèrent de réduire les troupes dans la vallée du Rhin et de faire un effort plus important sur le Nord, vers la Ligne SIEGFRIED.

Néanmoins, le 4 Décembre, Sélestat est libérée et les opérations autour de Sélestat deviennent strictement défensives. Pour réduire la « poche de Colmar » ( 70 km de Rhinau à Kembs, 30 à 40 km d'Ouest en Est), 20 000 combattants allemands sont mobilisés au début, sans cesse renforcés et dont HIMMLER en personne vient de prendre le commandement, il fallut attendre le... 9 Février !

Les archives conservent également quelques bribes des journaux des troupes américaines engagées sur le front des crêtes vosgiennes.

Quand les soldats approchaient de ces endroits, certains prétendaient qu'ils pouvaient sentir « l'odeur de la mort », parce que les forces de soutien y trouvaient habituellement des Allemands étendus dans une position tordue, signe d'une mort violente, et une odeur écoeurante flottait dans l'air. Plus tard, les « hommes du Cactus » (emblème de la 103e DI) comprirent que ce n'étaient pas des corps en décomposition qui causaient cette odeur nauséabonde, mais la poudre à canon allemande ! Au bout d'un moment, les cadavres d'ennemis laissèrent les Gi's aussi indifférents que les arbres. Les hommes s'étaient endurcis et pouvaient regarder à peu près n'importe quel corps estropié, ensanglanté sans nausée.

Cette dureté apparente des Américains ne les empêchait cependant pas, même lors de la dernière campagne, d'éprouver du chagrin devant un soldat mourant. Plus d'un Gi endurci par le combat se serait détourné, les yeux embués, devant un corps inerte, au teint olivâtre.

Les pièges étaient fréquents dans la montagne. Des éclaireurs, aux yeux perçants, ont sauvé bien des vies en marquant le chemin avec des fils de fer, et les pièges à pression avec des bouts de papier provenant des cartons de conserve K ou de cigarettes.

Les conserves K furent durant deux semaines la seule subsistance, à part des cadeaux occasionnels des Français. L'ancienne sorte de ration K, avec une étiquette grise, provoquait les remarques les plus acerbes des Gi's. A l'intérieur de celles-ci, on trouvait des biscuits moisis, des mélanges de viande peu appétissants, et des tablettes de dextrose qui ressemblaient à du marbre en poudre. Les nouvelles rations K n'étaient pas dédaignées par les hommes, mais ils marquaient une certaine lassitude pour la limonade et la poudre de bouillon dont on retrouvera, pendant des générations, des emballages, comme on peut retrouver des mines et des obus, dans le sol de l'Est de la France.

Albé, Triembach, Hohwarth, Barr, Andlau, Saint-Maurice, Thanvillé, Dambach et nombre d'autres villages tombèrent rapidement lorsque la 103e DI lança toute sa puissance contre les défenses d'une armée hétéroclite, comprenant beaucoup de combattants forcés ; souvent des soldats hollandais, russes ou polonais se sont rendus à la 103e DI et ont raconté comment il leur a fallu tuer leurs officiers allemands afin de se rendre. Le fléau de l'Infanterie, des Gi's, toucha la 103e DI pendant cette deuxième semaine de combat.

*Quand les soldats approchaient de ces endroits, certains prétendaient qu'ils pouvaient sentir « l'odeur de la mort »*

Les causes de cette perte de force, de ces maladies d'estomac et diarrhées, sont variées : des couverts sales, des pommes non lavées offertes par les Français, des tablettes de chocolat (ration D) périmées, des biscuits K moisis. Pendant cette épidémie qui atteignit son sommet fin novembre, début décembre, il était fréquent de voir des groupes d'hommes sortir d'une colonne en marche et courir vers les broussailles.

Les traînards devinrent plus nombreux en raison de ce fléau. Des repas chauds commencèrent à arriver depuis les cuisines roulantes. Les hommes s'enthousiasmèrent pour les gâteaux chauds et le sirop, et les sous-officiers du mess se firent un devoir de satisfaire leur désir grandissant pour ces mets.

Un autre récipiendaire du DSC (Distinguished Service Cross) fut Edward B. HOLT de Siloam Springs, Arkansas. Cet homme du 411e Bataillon était à Maisonsgoutte avec un groupe avancé, quand il fut pris sous un intense tir d'artillerie qui menaçait de le supprimer. De sa propre initiative, HOLT a organisé une patrouille de quatre hommes pour localiser le tir ennemi. Ensuite, seul, il dirigea le tir d'artillerie sur les positions ennemies depuis son poste d'observation. Le canon allemand fut détruit *(voir témoignage plus précis ci-après)*.

Le 409e Bataillon et des éléments de la 36e DI, à sa droite, attaquèrent Sélestat par le Sud-Est. Dans l'attaque initiale du 2 Décembre, le régiment avança bien dans les faubourgs. Mais, le premier groupe rencontra une résistance plus forte quand il atteignit le mur de pierres entourant l'ancienne ville de Sélestat. Après avoir percé les défenses « intérieures », la Compagnie B fut entourée de tirs de tous les côtés. Les communications avec les soldats isolés furent coupées, et dans le combat suivant, la Compagnie fut virtuellement annihilée. Quelques rares survivants reprirent contact avec des forces alliées plusieurs jours après.

Lors de la fin de cette première mission de combat, la Division fut félicitée par le Commandant du VIe Corps, par une lettre au Commandant de la 103e DI :



*Cher Général HAFFNER*

*A la fin de la première mission de combat assignée à la 103e DI, je veux vous faire parvenir ma profonde satisfaction pour la manière avec laquelle elle fut réalisée.*

*Le rôle de la 103e DI dans le passage des Vosges fut une contribution généreuse dans l'attaque réussie du VIe Corps.*

*La prise, par la 103e DI, des collines dominant Saint-Dié au Sud-Est, avant l'attaque du Corps, focalisa l'attention de l'ennemi sur le flanc droit.*

*Puis, l'avance rapide et le prompt changement de direction contribuèrent à la confusion de l'ennemi.*

*La réduction de positions ennemies sur le terrain difficile du Climont libéra le flanc droit du plus grand effort pour une avancée rapide. Ces faits, suivis immédiatement de la prise du Col de Steige, de celle de Villé, et de la percée rapide dans la plaine d'Alsace près de Dambach, furent des attaques dignes de la meilleure tradition de nos forces armées.*

*Mes sincères félicitations à vous et à vos officiers et soldats pour votre belle Division de combat.*

*Edward H. BROOKS*
*Major général US Army*

♦ *En médaillon, le Général HAFFNER, chef de la 103e DI.*

**Un autre soldat américain, anonyme, relate lui-aussi le déroulement de ces journées décisives :**

« 24 Novembre 1944. A 7 heures, le Peloton reçut l'ordre d'avancer vers le village de Lubine à 8 heures . À Lubine, on constata que le passage sous le pont de chemin de fer avait été dynamité et que l'eau d'une rivière voisine y avait été déviée. En faisant une reconnaissance du terrain, les véhicules de tête de patrouille tombèrent sous le feu d'armes automatiques lourdes et de francs-tireurs (…). Marchant rapidement, le 2e Bataillon amorça le virage en épingle à cheveux à Fouillaupré, à deux km au Nord-Est de Lubine **(petit hameau sur la route entre Lubine et le Col d'Urbeis)**. Le 1er Peloton de la Compagnie E du Lt. BRENNER tomba sur un barrage routier formé d'abattis. Dans les opérations précédentes, de tels barrages étaient un signe évident que l'ennemi avait évacué le secteur. En se frayant un chemin, les hommes tombèrent sous un feu croisé d'armes automatiques ennemies. (…) Après avoir tenté toute la journée de déloger un adversaire plein de ressources de sa position, la majorité du Bataillon se retira de Fouillaupré cette nuit là. Le matin, on reçoit de nouvelles armes. Pour la première fois, les hommes du 409e touchaient les mortiers chimiques dont l'arrivée avait été annoncée à maintes reprises. A l'aube, l'équipe du Peloton chimique arrosa de 300 charges le petit espace autour du barrage (…) En dépit de l'intense feu de mortier, la présence de l'ennemi était toujours très évidente. Leurs mitrailleuses contrôlaient toujours la route. Le Bataillon était de nouveau cloué sur place. (…)

L'après-midi, le valeureux Commandant du Régiment, le Colonel Claudius L. LLOYD, de Baltimore, est arrivé pour une reconnaissance sur place. Avec un membre de son Etat-Major, ils marchèrent audacieusement le long de la route jusqu'à proximité de l'abattis. Des balles de mitrailleuse sifflaient au-dessus de leurs têtes. Instinctivement ils se jetèrent à terre. Après un moment, le Colonel se remit sur les pieds en grognant, et, de sa voix râpeuse, dit : « *Ouais, y a rien là-haut qu'une p… de mitrailleuse !* ».
Les hommes alignés savaient qu'ils avaient affaire à un « vieux » qu'ils pouvaient être fiers de servir.

**Une nouvelle stratégie fut alors réfléchie : un autre bataillon contournerait l'obstacle, entrerait dans Urbeis et encerclerait ainsi les positions ennemies.**

En quelques minutes, des véhicules de ravitaillement chargés de munitions arrivèrent à Fouillaupré. Les Gi's des Compagnies I, K et L reçurent un supplément de munitions et des grenades en préparation de l'assaut sur Urbeis. Un patriote français qui prétendait très bien connaître le terrain fut affecté à la Compagnie K. Avec ce Français manchot qui montrait le chemin, les Compagnies I et J se glissèrent silencieusement à travers ce terrain difficile. Le Lieutenant Alvis JINKS, commandant la Compagnie I et le Capitaine BELL, commandant de la Compagnie K, envoyèrent leurs hommes dans le petit village à l'extérieur d'Urbeis **(le Climont)**, presqu'au trot. Une patrouille revint d'Urbeis en rapportant qu'il n'y avait pas signe de présence ennemie. Les deux compagnies entrèrent dans le village, fouillèrent les maisons en avançant. Un seul prisonnier fut capturé, mais la retraite avait été si rapide que les Allemands avaient abandonné un dépôt contenant des tonnes de grenades, mines et explosifs. (…) Entre-temps, des hommes se préparèrent pour une nouvelle attaque contre le barrage routier. (…) Quand les troupes descendirent des crêtes de la colline, ils ne rencontrèrent que le silence. Selon les dires d'une famille française, une forte force allemande aurait quitté la position à 2h30. Sans autre entrave, les compagnies se reformèrent au Col d'Urbeis, traversèrent le village, firent une halte à Fouchy et continuèrent vers Lalaye où le Bataillon se reposa pendant trois nuits et deux jours. »

**Dans le village d'Urbeis, Pierre SCHRAMM assiste, et participe à la libération par les troupes américaines. Il raconte également ces jours très particuliers qui l'on précédée :**

« Juin 1944, le débarquement a lieu en Normandie. La mine des Allemands change, celle aussi de certains habitants du village qui croyaient encore à la victoire du Reich. Notre brave maître d'école vocifère et veut tuer tous les Américains. Lorsque tous les élèves ne prêtent pas toujours attention à ses paroles, il nous crie : « *Vous avez déjà la maladie américaine !* ». Puis arrive la phase finale de l'occupation. Sur les routes, il y a de plus en plus de troupes en mouvement. (…) Au Col d'Urbeis, on fortifie. Des colonnes de travailleurs civils montent tous les jours avec pelles et pioches ; ils viennent de Lalaye, Fouchy, Bassemberg, Urbeis… Tous les hommes valides sont réquisitionnés pour travailler au col. Le Col d'Urbeis est un vrai labyrinthe de tranchées, de grands abris couverts de trois mètres de terre, et même une infirmerie de campagne souterraine. Chez nous, maman a eu l'obligation de loger l'officier allemand qui surveillait les travaux. Il y avait en lui et dans sa tête la croyance en la victoire. Un barrage antichars est construit dans le haut du village, là où les Français en avaient déjà construit un en 1940 ! Il était fait d'énormes troncs de bois de trois mètres de haut. Ce barrage n'a servi à rien, les troupes américaines l'ont démoli à coups de canon. Nous, les jeunes de 13 ans, nous avions également une responsabilité. Notre instituteur nous avait donné un sifflet pour signaler tous les bruits d'avions, afin que les travailleurs puissent alors se mettre à l'abri. Trois coups de sifflet : on entend des avions ; un coup : ils arrivent, il faut se cacher… »

*Notre instituteur nous avait donné un sifflet pour signaler tous les bruits d'avions...*

**Pierre SCHRAMM poursuit :**

« Pendant un mois avant l'arrivée des Américains, nous avons été obligés de loger un officier allemand. Il était responsable de l'aménagement et de la fortification du Col d'Urbeis et dans le haut du village, près de l'ancienne Douane. La table de la chambre où il dormait était couverte de plans et de cartes. Cet officier avait sous ses ordres une trentaine de soldats stationnés dans différentes maisons du village. Cette escouade avait installé sa cuisine roulante dans la cour de l'ancien Café AUBERT. Le soir, l'officier mangeait souvent avec nous, nous apportant de la viande et d'autres victuailles provenant de leur cuisine.
À la Libération, c'est un officier américain qui a occupé la chambre de l'Allemand. Souvent le soir, plusieurs se retrouvaient pour discuter et passer un moment avec nous dans la cuisine, autour d'un bon feu. Les Américains quittent le village… et sont remplacés par les Tabors marocains, les Goumiers ! **(Voir le chapitre particulier qui leur est consacré)**. De nouveau, maman se voit obligée d'accueillir leur chef, le Commandant HETANY. Son ordonnance logera dans une petite chambre au 1er étage. Par la suite, le Commandant HETANY, que nous avons logé comme libérateur, est devenu le Général HETANY, Commandant en chef de l'Armée du Maroc !

Quatre jours avant l'arrivée des troupes américaines, j'ai vu sur le chantier du Haut d'Urbeis le fameux Gauleiter Robert WAGNER, celui qui a vendu l'Alsace aux Allemands et qui a été condamné à mort après la guerre. WAGNER est arrivé sur le chantier en grosse voiture décapotable avec chauffeur. On entend déjà le canon, ils sont vers Saint-Dié. Sur la route, c'est un défilé de troupes à pied, à cheval, de voitures chargées de matériel de toutes sortes. Les soldats allemands reculent et filent vers la Plaine d'Alsace. Les douaniers sont partis depuis une dizaine de jours, et remplacés par la Felgendarmerie qui contrôle la route et le champ de bataille. On entend de plus

en plus les mitrailleuses, ils viennent de plus en plus près. Les gens ont peur, mais dans leur cœur ils se réjouissent à la pensée de revoir les Français. Comme je suis très grand pour mon âge, maman a peur qu'ils me prennent comme soldat. Deux jours avant la Libération, elle m'envoie me réfugier à Froide-Fontaine, chez oncle René. Pas question de prendre le vieux vélo de papa, les Allemands auraient pu, en cas de contrôle, me prendre la bécane. Je pars donc à pied, par les prés et chemins de traverse. Mon grand plaisir est de rejoindre ma sœur Angèle cachée chez l'oncle Camille **(voir par ailleurs dans le chapitre consacré au RAD et à l'incorporation de force)**, dans la ferme située au haut du Col de Fouchy. Le 21 Novembre dans l'après-midi, je suis avec Angèle, assis sur le banc devant la maison de l'oncle. Sur la petite « Route des Allemands » (ainsi nommée car construite par les Allemands lors de la Grande Guerre), à la sortie de la forêt, nous apercevons des soldats américains, puis un énorme char, puis des Jeeps, des autochenilles, des camions, qui descendent l'ancienne route, doucement. La joie au cœur, nous traversons les prés pour accueillir ces beaux soldats. La rencontre avec les libérateurs a lieu au croisement avec la route qui monte au Col de Fouchy. Tous les fermiers sont là, ils sautent au cou des soldats et leur font la fête. Pour moi, à 13 ans, l'incroyable se produit, une nouvelle vie s'ouvre à nous. Ma sœur Angèle est libre, les soldats nous donnent du chocolat, ils distribuent des cigarettes aux grands, ma tante Louisa chante la Marseillaise à haute voix. Mon oncle a descendu une bonbonne d'eau-de-vie, unique boisson à l'époque dans les fermes. Le 23 Novembre 1944, avec Angèle, nous décidons de rejoindre Urbeis. Il fait froid, c'est déjà l'hiver, 15 à 20 cm de neige fraîche couvrent les montagnes. Nous nous mettons en route. Arrivés à Fouchy, près de la Grotte, sur la route, nous marchons sur le bas-côté car des convois de camions GMC remontent déjà à vide vers Urbeis. L'un deux s'arrête et nous fait monter dans la cabine. Quel plaisir pour moi d'être dans un camion à côté d'un soldat qui nous parle en français ! Il nous dit qu'il va vers Saint-Dié chercher du ravitaillement. Arrivés chez nous à Urbeis, c'est la grande fête, les gens sont dehors, malgré le mauvais temps. Sur les visages, la joie est bien là, la vie reprend, c'est la fin de la peur. Mais pour notre maman et mes sœurs, on remarque la douleur qui revient. Jean, notre frère, ne revient pas. Il est loin de nous, tombé dans les durs combats de Monte Cassino en Italie. Il avait 19 ans.

♦ *Novembre 1944, avec les libérateurs américains devant le Café HUMBERT à Urbeis.*





♦ *Printemps 1945. La Vallée est libérée. Défilé vers le cimetière militaire à Villé.*

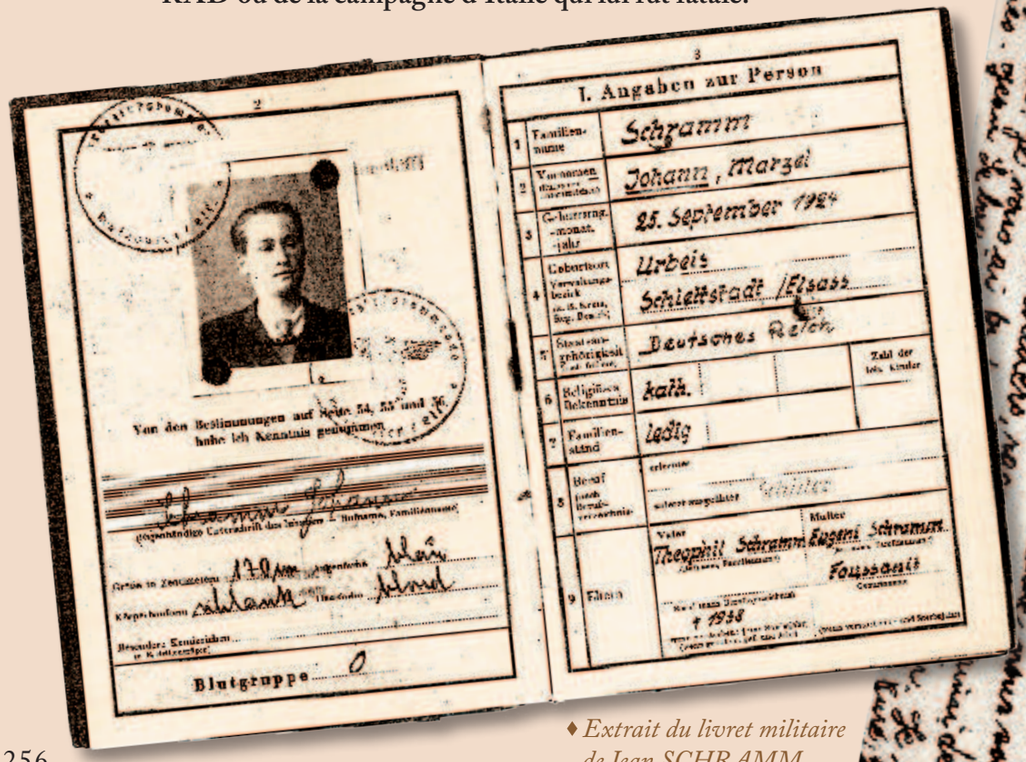
# Jean Schramm

## 25.04.1924 – 29.02.1944



♦ *Jean SCHRAMM au RAD. Le premier, tenant la pelle.*

**Jean SCHRAMM a quitté l'école primaire d'Urbeis pour entrer au Petit Séminaire de Zillisheim. Le 29.10.1942, tous les jeunes nés en 1924 sont appelés au RAD en Allemagne. Après quelques mois, ils sont enrôlés dans la Wehrmacht. Sa compagnie est envoyée vers la Russie, puis en Ukraine pour faire la chasse aux partisans. Après la campagne de Russie en 1943, Jean rentre en permission pour une dizaine de jours, puis repart pour le front en Italie le 30 Août 1943.**
**Il combat au Sud de Rome, en particulier à Monte Cassino. Il tombe le 29 Février 1944, touché d'une balle dans le ventre. Sa dernière lettre date de l'avant-veille. Tous les soldats de la Werhmacht morts lors de cette bataille très meurtrière sont réunis dans un immense cimetière de près de 25 000 sépultures à Pomezia. Il n'avait pas encore 20 ans…**
**La famille de Jean SCHRAMM, en particulier son frère cadet Pierre, conserve précieusement, toute la correspondance que Jean a expédiée à la maison, que ce soit depuis son camp du RAD ou de la campagne d'Italie qui lui fut fatale.**




♦ *Extrait du livret militaire de Jean SCHRAMM.*

♦ *L'une des nombreuses lettres adressées par Jean SCHRAMM à sa famille depuis le front en Italie.*

♦ *Lettre confirmant le décès de Jean SCHRAMM à sa famille.*

Im Felde, den 24.4.44

Sehr geehrte Frau Schramm!

Ich bitte zu entschuldigen, dass ich erst heute Ihren Brief beantworte, aber dienstliche Dinge haben mich bisjetzt daran gehindert.

Ihr Sohn wurde am 29.2.44 bei einem Angriff zur Einengung des Landekopfes von Nettuno durch ein Infanterie-Geschoss in die Hüftgegend tödlich verwundet. Er wurde in unmittelbarer Nähe dem Platzes, wo er gefallen ist, beigesetzt. Sein Grab befindet sich 3 km südwestlich Cisterna di Littoria in der faschistenSiedlung, Nähe Ponte Rotto.

Weitere Angaben ueber den Tod Ihres Sohnes kann ich Ihnen leider nicht machen, da ich trotz Befragens der Kompanie-Angehoerigen keine naheren Anhaltspunkte erhalten habe.

In der Hoffnung, wenigstens zu einem kleinen Teil Ihre Wuensche erfuellt zu haben, gruesse ich Sie mit

Heil Hitler

Hoffmann

F. N. 59.846 D

Prière de renvoyer cette pièce après usage à la section d'Archives




♦ *Faire-part réalisé pour le décès de Jean SCHRAMM.*




♦ *La tombe de Jean SCHRAMM au cimetière militaire allemand de Pomezia qui abrite 25 000 morts.*

Mais la guerre continue dans la Plaine d'Alsace. D'interminables convois de camions bâchés et remplis de prisonniers allemands remontent vers les Vosges. Dans les jours qui suivent, la troupe prend ses quartiers chez l'habitant ou sous d'énormes tentes. Chez nous, deux soldats viennent dormir tous les soirs. L'armée américaine restera chez nous plusieurs semaines…

**A partir d'Urbeis et du Col de Noirceux, les troupes libératrices poursuivent leur avance dans la vallée. Le journal de la 103e Division US raconte en particulier son arrivée et son séjour à Lalaye. Cette narration est surtout édifiante de par la découverte par les soldats américains de cette province d'Alsace qui les a visiblement un peu déconcertés :**

« Les hommes du Régiment avaient remarqué un changement radical lorsqu'ils pénétrèrent dans Lalaye le 26 Novembre. Les habituels signaux routiers bleus avaient disparu. Des signaux orange étaient à leur place, avec des noms de lieux en noir. Les noms des magasins et résidences étaient nettement teutoniques. Certains soldats se demandaient s'ils étaient en Allemagne. Ceux qui connaissaient la géographie politique savaient qu'ils étaient dans la province d'Alsace annexée par l'Allemagne. (…) Lalaye et les villages avoisinants avaient été sous domination allemande pendant plus de 4 ans quand le 409e Régiment d'Infanterie y pénétra. Les signes de l'Allemagne nazie étaient partout.

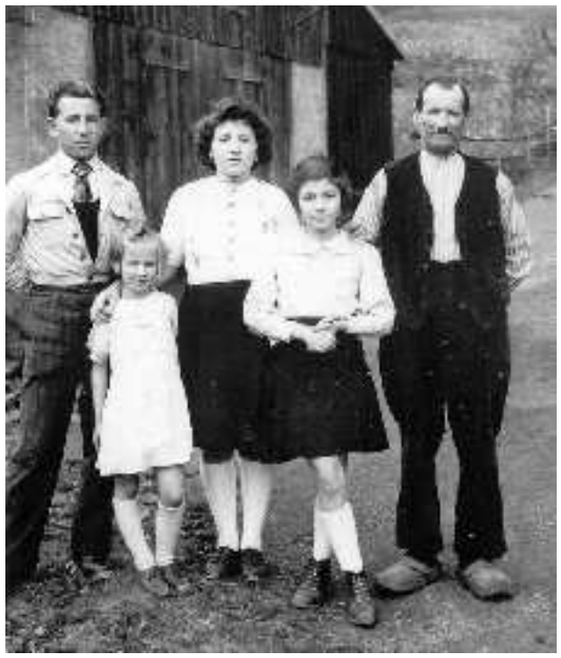
L'équipe de transmissions a posé du fil téléphonique militaire tout le long de Lubine au barrage routier d'Urbeis. Au fur et à mesure que les soldats continuaient leur marche sur Lalaye, l'équipe de transmissions prolongeait cette ligne. La distance était devenue si grande que le fil vint à manquer, mais avec l'ingéniosité typiquement américaine, l'équipe de transmissions a tout simplement connecté ses fils à la ligne téléphonique commerciale qui longeait la route. A peine le 3e Bataillon était-il arrivé à Lalaye que l'officier de liaison fut appelé au téléphone. Il ne pouvait pas comprendre que quelqu'un puisse l'appeler alors que le téléphone n'était pas encore installé. Le mystère a été élucidé quand on lui a montré un téléphone civil que les hommes des transmissions venaient de brancher sur la ligne commerciale. La ligne marchait parfaitement, malgré une longueur de plus de 5 miles *(8 km)* de fil militaire et 3,5 miles *(5,6km)* de ligne commerciale…

En dehors du changement de signalisation routière et de l'atmosphère teutonique, les troupes remarquèrent encore une autre différence dans la région. Cette fois, le changement était d'ordre topographique plutôt que politique. Pour la première fois en trois semaines, le chemin descendait tout au long de notre avancée. Les fantassins allaient quitter la montagne que beaucoup d'entre eux avaient commencé à haïr amèrement. Les montagnes qui cachaient la mort dans des forêts majestueuses, les fleuves étincelants et les formations impressionnantes de rochers étaient maintenant derrière les soldats qui fonçaient vers Sélestat. »

**Dans l'annexe de Lalaye, à Charbes, ces jours de libération provoquèrent une vive frayeur chez la famille MATHERY.**
**Freddy DIETRICH raconte :**

« Dans la dernière maison de Charbes avant la montée vers le Blanc-Noyer habitait Joseph MATHERY, plus connu sous le vocable de « garde-nuit » car il exerçait cette profession de veilleur et gardien de la filature FTV de Fouchy en dehors des heures de travail des ouvriers depuis de nombreuses années. Avec ses chiens de garde, il effectuait des rondes nocturnes pour dissuader les chapardeurs et surtout veiller à l'absence de foyer d'incendie qui aurait pu faire des ravages dans une usine où il y avait du coton accroché partout. Il fallait être courageux pour effectuer cette profession, surtout en temps de guerre génératrice de grande pauvreté.

Justement cette guerre tirait à sa fin en ce 24 Novembre 1944 et Joseph se demandait si son fils Joseph-Edouard, incorporé de force dans la Wehrmacht depuis janvier 1943, allait en revenir sain et sauf. Ses bras manquaient



♦ *La famille MATHERY.*

bien pour l'aider dans les travaux des champs. Depuis le décès de sa seconde épouse Marie DURAND en août 1939 il était secondé dans les travaux de la ferme par Joséphine, la plus grande de ses filles, qui s'occupait bien de ses deux jeunes sœurs et tenait la maisonnée.
Comme toutes les semaines, le garde de nuit avait chauffé son four et cuit son pain dès son retour de l'usine. Sa plus jeune fille Odile, qui avait huit ans, avait regardé avec sa sœur Simone qui en avait quatre de plus, leur grande sœur Joséphine faire deux tartes qui furent enfournées dès que le pain fut sorti du four. Les quelques soldats allemands qui étaient dans le secteur ont été heureux de se régaler un peu plus tard avec l'une d'elles. Puis ils se sont éloignés en embuscade dans la forêt car des tirs en rafales sporadiques se rapprochaient.

C'étaient les Américains de la 103e Division d'Infanterie, avec le blason orné d'un cactus, qui arrivaient de Lalaye après avoir libéré Fouchy dans la matinée. Ils étaient arrivés au Col de Noirceux le 23 au soir, en passant par les chemins forestiers depuis les Vosges, où ils eurent du mal à déloger l'ennemi de la poche de Saint-Dié.

C'est encore ainsi qu'ils progressaient vers Charbes et le Blanc-Noyer avant de descendre vers Maisonsgoutte et Steige où ils comptaient réduire l'occupant par un mouvement en tenaille, grâce à l'appoint d'un autre bataillon américain, le 409e qui devait arriver par le Climont.
Pour freiner l'avancée américaine, des obus étaient tirés par les Allemands. Justement un obus venait de tomber dans le pré devant la maison en pleine après-midi, ce qui avait effrayé toute la maisonnée. Cette frayeur était encore présente lorsqu'une poignée de soldats américains se sont présentés. Odile s'en rappelle encore : « *On leur a donné la tarte aux pommes qui restait et papa a cherché la carafe de goutte. Puis ils ont décidé de coucher dans la maison. On leur a donné le « poêle »*, c'est-à-dire la pièce principale du rez-de-chaussée.

Par précaution, le « garde de nuit » a conseillé à ses trois filles et aux voisines Julie et Caroline FONCK venues se réfugier à la ferme de passer la nuit dans l'étable. Il y faisait bien chaud et le grenier à foin les protégerait en cas de chute d'un obus. Le père MATHERY est resté en compagnie des soldats.
Au milieu de la nuit, les femmes réfugiées et barricadées dans l'étable ont entendu les soldats américains frapper à plusieurs reprises à leur porte « *Madame ! Madame !* ». Apeurées, elles n'ont pas ouvert avant que le jour ne soit revenu. C'est alors qu'elles virent les Américains très désemparés qui essayaient d'expliquer en vain la situation. Ne pouvant les comprendre, leur peur s'est accentuée lorsqu'elles ne virent pas apparaître le maître des lieux. « *Papa n'était plus là !* ». « *Que s'est-il donc passé et où est notre papa ?* » se demandaient les pauvres filles.
C'est en pleine nuit que l'action s'était corsée. On a frappé à la porte de la pièce où dormaient les soldats. Ces derniers peu méfiants ont ouvert, croyant sans doute avoir à faire à des camarades de leur régiment. Mal leur en a pris. C'étaient les soldats allemands qui étaient revenus et qui eurent vite fait de les désarmer et de leur prendre leurs armes individuelles, tout en leur laissant la vie sauve.



♦ *Le cactus, blason de la 103e Division d'Infanterie.*



♦ *1945. Fête de la libération devant la mairie de Lalaye.*

Les Allemands qui avaient réussi à ne pas se faire voir par les Américains qui étaient maintenant sur la crête du Blanc Noyer, voire plus loin, étaient revenus vers cette maison pour y quérir des renseignements. Ils obligèrent le « garde-nuit » à les accompagner pour leur indiquer un chemin sûr pour revenir vers Villé où l'armée allemande était encore en sûreté. Après avoir immobilisé les Américains, ils poussèrent le père MATHERY dehors. Sans se vêtir d'un paletot, en gilet, le pauvre homme n'eut que le temps de chausser deux sabots, sans se rendre compte qu'ils étaient dépareillés, et les voilà se dirigeant par des sentiers en direction de la forêt de la Hohnel, puis vers Villé. En chemin, les Allemands mirent en pièce les fusils pris aux Américains et les balancèrent dans la forêt. Au bout de quelques heures de marche dans la nuit, en faisant attention, car on entendait des coups de feu tirés sur l'autre versant vers Maisonsgoutte, le groupe arriva vers la dernière maison de Bassemberg, à deux pas de Villé. Le père MATHÉRY savait qu'il y avait là Hugo WINSTEL, un homme originaire du Palatinat, qui avait épousé une fille de Bassemberg. Il les connaissait car il leur livrait parfois du miel. Il pourrait mieux que lui, le Welche de Charbes, converser avec les soldats allemands. De plus, les Américains n'avaient pas encore fait marche vers Bassemberg, ni Villé, préférant s'assurer la maîtrise des cols des fonds de vallée. Descendre vers Bassemberg ne présentait aucun risque, pensa-t-il.

Après avoir restauré les soldats, Elise WINSTEL la maîtresse de maison s'est mise à genoux pour les supplier de laisser repartir sain et sauf le pauvre Joseph MATHERY qui était veuf et avait charge de famille. Ces soldats qui n'étaient pas des fanatiques, mais qui avaient surtout eu une peur bleue des Américains, accédèrent à cette supplique et le « garde-nuit » repartit au petit jour vers Lalaye par le chemin de Franckigoutte qui longe la rive gauche du Giessen. Arrivé à l'une des premières maisons de Lalaye où habitait Louis VERDUN, l'homme s'est arrêté pour casser la croûte et se reposer un instant.

Puis, nanti d'une pèlerine, il a repris à pied son chemin vers Charbes, par la grande route cette fois-ci. Cent mètres plus loin, près de l'église, gisait un soldat allemand tué par les Américains depuis le clocher. Il était mort et son fusil ainsi que son vélo étaient à côté de lui. Estimant qu'il avait assez marché et voyant qu'il n'y avait personne aux alentours, il s'est emparé du vélo et du fusil (cela peut toujours servir). En cachant le fusil dans la pèlerine, il est ainsi rentré plus rapidement vers sa maison de Charbes où il a retrouvé ses filles complètement effrayées par son absence. Odile en a encore la chair de poule en y repensant aujourd'hui.

Le « garde-nuit » a repris son travail à l'usine lorsque tout est rentré dans l'ordre mais il n'a plus eu de nouvelles de son fils soldat sur le front de l'Est. Prisonnier des Russes à Tambov après une longue campagne dans les Balkans, Joseph-Edouard MATHERY n'est revenu chez son père à Charbes qu'en octobre 1945. Ont-ils évoqué leurs peurs réciproques ? Il y a mieux à faire à la veillée que d'évoquer les heures sombres de la guerre, mais le père a été heureux de raconter à son fils, comment il s'était enrichi d'un vélo et d'un fusil allemands après une nuit où il n'a guère dormi, mais pour un « garde-nuit » c'est habituel !

**Dans la commune voisine, presque jumelle, de Fouchy, on se souvient bien sûr de l'arrivée des Américains (témoignages de Freddy DIETRICH, Marthe et Roger HUMBERT) :**

« Les Américains sont arrivés le 24 Novembre dans l'après-midi par le Col de Noirceux **(à ne pas confondre avec le col de Fouchy. Le col de Noirceux permet de passer de Froide-Fontaine à la Hingrie)**. Ils ont immédiatement pris le contrôle des fermes avoisinantes où beaucoup d'habitants de Fouchy étaient réfugiés pour échapper à d'éventuels combats. Les Américains ont installé une puissante artillerie dans les champs et près du Col de Noirceux, pointée sur Villé et l'Ungersberg. Jean ANTZENBERGER, qui habitait là, évalue à 200 le nombre de soldats qui

ont couché dans sa ferme la nuit du 24 au 25. Les fermiers et bûcherons du secteur leur ont signalé les mines et pièges qui devaient obstruer la « Route des Allemands », nom donné au beau chemin forestier aménagé par l'Armée allemande en 1917 entre Froide-Fontaine et le Col de Noirceux. L'arrivée surprise des Américains n'a pas permis aux Allemands de mettre à feu les charges destinées à faire tomber les arbres pour obstruer ce chemin. Le déminage a été effectué pour permettre aux véhicules d'emprunter cette route dès le lendemain. Le 25 Novembre au matin, les troupes sont arrivées au village. Les Allemands avaient édifié un barrage au travers de la route, à la sortie du village vers Bassemberg, entre la Forge HUMBERT, le Garage DAESCHLER d'un côté, le Restaurant HUMBERT et la Boulangerie PIERROT de l'autre côté de la route. Le barrage, miné, avait été édifié avec des billots de bois, des madriers et des planches prélevés pour l'essentiel sur le chantier du charron André HUMBERT. Le premier char s'est arrêté à 100 mètres du barrage et l'a atteint d'un obus. Une violente explosion a eu lieu, détruisant la maison entre le restaurant et la boulangerie (on y a reconstruit un chalet en bois), et endommageant les constructions voisines. La route étant devenue impraticable, une déviation fut établie par les champs entre l'actuelle Rue des Noyers et la sortie du village. La progression des troupes américaines s'est ensuite effectuée par Breitenau et la route de Neuve-Église, puis par Bassemberg en direction de Villé. »

**La libération de la vallée de Steige fut un peu plus mouvementée. Là-aussi, nous disposons du journal de marche de la 103e Division US qui précise, à partir de la prise de Lubine le 24 novembre à 17 heures :**

« Une importante force ennemie a été signalée se retirant par les cols des Vosges en direction du village de Steige. C'était une partie de la jadis glorieuse Armée allemande qui trébuchait sous les coups de la 7e Armée. Tout comme un boxeur sur un ring, les Allemands se débattaient furieusement dans l'espoir d'éviter le K.-O. La tâche importante et ardue d'anéantir l'ennemi fut attribuée au 1er Bataillon. Le Lt. Col. THERELL reçut l'ordre d'infiltrer la totalité de son bataillon à travers les lignes ennemies et d'avancer jusqu'à Steige où les Allemands en retraite pourraient être interceptés. La route la plus directe menant à Steige passait par les montagnes sur 7 miles **(11 km)** du plus rude terrain. C'était la ligne droite pour ces Gi's qui s'étaient si étonnement adaptés et convertis en vrais troupes de montagne en moins de dix jours. Quand le crépuscule inonda la vallée, les troupes lourdement chargées quittèrent Lubine La vitesse était primordiale, le Commandant voulait investir Steige au petit matin ; si possible, toute escarmouche devait être évitée en cours de route. Dans ce but, trois soldats parlant l'allemand furent placés en tête de colonne dans l'espoir qu'ils puissent se frayer un chemin à travers les sentinelles allemandes. Après seulement un mile de la sortie de Lubine, les polyglottes ont eu l'opportunité d'exercer leur pouvoir. Une sentinelle allemande, vigilante, n'en fut pas dupe. Une fusée éclairante fut lancée, une mitraillette crépita. Comme par un signal silencieux, chaque homme s'écarta du sentier. Pendant près de 90 minutes, les Allemands continuèrent à tirer. Des mortiers ennemis entrèrent en jeu. A cette occasion, l'excellent entraînement et la discipline des hommes du 1er Bataillon firent leurs preuves. L'ennemi n'essuya aucun tir de riposte de nos troupes. Quand les tirs cessèrent, les éléments du Bataillon firent demi-tour et s'éloignèrent silencieusement de ce secteur épineux. Aucun indice n'avait été laissé aux Allemands, trahissant la présence d'un bataillon entier arrêté le long du sentier. Des tentatives sont alors faites pour essayer de trouver d'autres chemins d'infiltration à travers les lignes ennemies, des éclaireurs sont envoyés, mais ils ne peuvent

*Une fusée éclairante fut lancée, une mitraillette crépita.*

détecter de failles dans les défenses maintenant en état d'alerte. Le Lieutenant Colonel THERELL décide de bivouaquer sur place pour la nuit et de continuer d'avancer sur Steige le lendemain. Il n'était pas question de creuser des trous de protection. La proximité de l'ennemi et l'obscurité d'encre rendaient nécessaire de toucher les bottes du soldat voisin pour s'assurer qu'elles n'étaient pas cloutées ! A l'aube, des pelotons ont effectivement trouvé des Allemands endormis à l'emplacement du bivouac américain ! Quand la poussée fut reprise, la Compagnie C tomba, en début d'après-midi, sur un fort emplacement ennemi (…) À 16 heures, les compagnies avaient atteint les hauteurs surplombant l'objectif (le village de Steige). Il était important de prendre le village avant la tombée de la nuit, sinon l'attaque serait retardée d'un jour. Des reconnaissances avaient révélé qu'un élément de surprise favoriserait une attaque soudaine. L'ennemi semblait naïvement inconscient de ce qui se trouvait au-dessus de sa position. Aucun avant-poste n'était visible et une curieuse cuisine roulante allemande semblait être opérationnelle… Les plans du Lieutenant-Colonel THERELL étaient imparables. Le colonel pensait que sa petite force pouvait couper le chemin de repli des Allemands s'il pouvait prendre et tenir un tiers du village. (…) La combinaison de la surprise et du tir mortel fut de trop pour les Jerries **(les Allemands)**. Ils ont été hors de combat pratiquement dès le début. La Compagnie A, à elle seule, a emmené 121 prisonniers en plus du matériel. Peu de temps après avoir exécuté sa mission, la Compagnie C a rejoint le bataillon. Des barrages routiers furent érigés et des postes de sécurité installés. Le village était toujours un no man's land. L'ennemi déclencha de rigoureuses attaques à l'Ouest du village où il avait ses positions pour tenter de regagner le terrain perdu. Les attaques allemandes avaient également pour but de protéger l'arrière-garde d'une Brigade d'artillerie de campagne de la Wehrmacht et d'équipement hospitalier neutralisée par la rapidité de l'assaut américain. La contre-attaque fut repoussée et, après une activité agressive de 5 heures, l'ennemi cessa soudainement le feu. Le héros de cet événement était un rude gaillard de 6 pieds 4 pouces **(1,93 m)** et de 225 livres **(102 kg)**, le Sergent-chef William T. HOLLIS de Lapeer, Michigan. Quand il s'est vu attribuer comme arme de service une carabine pesant 5 ¼ livres **(2,4 kg)**, il la jugea inadaptée à son gabarit. Il repéra donc un fusil mitrailleur abandonné qu'il ramassa. (…) L'unité de combat progressa ensuite pour attaquer Maisonsgoutte, Saint-Martin et Villé.

**L'épopée de cette compagnie, depuis Lubine jusqu'à Steige par les hauteurs du Climont donna malgré tout lieu à un violent accrochage (probablement le « fort emplacement ennemi » évoqué par les militaires). Il eut lieu, comme à l'arrivée des Allemands en juin 1940, autour de la ferme de Plaine-Dessus, entre Urbeis et le Climont.**

### À nouveau témoin direct, Alice DELLENBACH-HUMBERT raconte :

« À cette époque, la situation est exactement inversée par rapport à juin 1940 puisque cette fois ce sont les Allemands qui occupent notre village d'Urbeis, Plaine-Dessus et le Climont. La famille DELLENBACH est toujours constituée par les mêmes personnes et j'ai alors 12 ans. Le 24 Novembre, un Allemand, un supplétif (probablement un Cosaque car il parlait russe) et un Tchèque, tous trois militaires, étaient assis chez nous dans la Stub. Ils nous prévinrent que la bataille allait bientôt commencer. En effet, le 25 au soir, l'Etat-Major allemand occupe toute la Stub. La petite chambre voisine est transformée en infirmerie. Nous étions confinées à 8 personnes dans la cuisine. À l'étage, on nous laisse deux des quatre chambres. Dans les 2 autres, les soldats allemands dormaient à 5 par lit, couchés en travers. La grand-mère, privée de sa petite chambre et incapable de monter à l'étage, doit rester au rez-de-chaussée dans son fauteuil. Elle y restera pendant 3 jours ! Le même soir, l'officier allemand qui commandait le détachement,

demande à ma mère de lui préparer un bain de pieds, ce qui laisse deviner son état de fatigue. Le lendemain, nous l'avons retrouvé après la bataille, poignardé, parmi les morts. Le même soir encore, j'ai toujours en mémoire ce jeune soldat allemand de 17 ans. Il est assis sur une baratte et demande à un camarade plus âgé de lui expliquer le fonctionnement de son fusil. Là aussi on peut deviner l'extrême fébrilité des troupes allemandes envoyant au front de jeunes hommes sans formation militaire. Lui aussi sera retrouvé mort le lendemain par mon père, Albert DELLENBACH. Il a été abattu sur le talus du parc situé sous la maison GRIENER. En écoutant les conversations du « PC cuisine », en allemand que nous comprenions parfaitement, nous avons appris que les soldats US avaient été aperçus en patrouilles à travers la hêtraie, qui avait perdu ses feuilles à cette saison. Les Allemands n'ont pas tiré pour ne pas donner l'éveil. J'ai su plus tard que les Américains étaient arrivés à 17 heures à Lubine. La bataille était commandée par le Lt. Col. THERELL de Beunetsville en Caroline du Sud. Les troupes pensaient qu'elles allaient être relevées et pourraient fêter, avec un jour de retard, le dîner de la dinde de « Thanksgiving » **(voir par ailleurs ces épisodes pour les libérations de Steige et Maisonsgoutte).** Mais à peine une demi-heure après leur arrivée, l'ordre a été donné de continuer coûte que coûte, de poursuivre l'ennemi qui se retirait très rapidement par les cols, d'où la décision de foncer en ligne droite de Lubine à Steige et donc de passer par notre ferme, malgré le relief très accidenté. C'est à ce moment que le Lieutenant-Colonel envoya en reconnaissance des patrouilles polyglottes en espérant tromper la vigilance de l'ennemi. L'un de ces hommes était un Français, Simon D'ARGOL, qui parlait 5 langues. C'était l'un des hommes les plus protégés à cause de ses talents. Une sentinelle allemande ne fut cependant pas dupe et lança une fusée éclairante. Les hommes de la patrouille s'évanouirent sur les bas-côtés du sentier. Les Allemands tirèrent en vain à la mitrailleuse pendant une heure et demie, et, ne recevant aucun tir de riposte, s'arrêtèrent. En fait, chacun se cachait de l'autre en attendant la bataille décisive. Les chemins et les routes étaient barrés et les Américains occupaient déjà le haut de Plaine-Dessus. Le 25 Novembre à 6h30, les combats commencent. Toute la famille se réfugie dans le petit appentis appuyé à la maison, là où se situe aussi l'alambic. Nous avons très peur, car en plus du bruit assourdissant des tirs, nous prenons conscience que peu avant, les Allemands avaient entreposé une quantité impressionnante de mines, grenades et autres « Panzerfaüste », mais heureusement pour nous, rien n'a explosé. Ce stock de munition sera enlevé quelque temps plus tard par les autorités militaires françaises. Il y en avait pour remplir deux camions !

Pendant la bataille, un soldat allemand s'installe juste devant la porte de notre réduit et met une mitrailleuse en batterie. Il commence à tirer sur l'ennemi et risque ainsi de se faire repérer à tout moment ! Nous devenons une cible privilégiée pour les Américains ! Ma grand'mère se met alors à prier à haute voix… et la mitrailleuse s'enraye miraculeusement ! Soudain, deux soldats américains arrivent par l'arrière. Mon père sort vers eux avec un drapeau blanc. Il est midi et la bataille est quasiment terminée. On entend encore quelques tirs sporadiques. Puis on aperçoit les Américains descendre en Jeep à travers les prés. D'autres dévalent par la forêt de hêtres. Il me semble qu'il y en avait un derrière chaque arbre. Les Allemands étaient tous morts ou partis. Le soir même, notre Stub était à nouveau transformée en PC, mais américain cette fois ! Le gros des troupes a emprunté la petite route d'Urbeis au Climont (l'actuel CD 156) pour rejoindre Steige en passant par Charbes. Le soir même, le chien aboie, c'est l'arrivée d'une patrouille US, ouf ! Mais un peu plus tard, le chien aboie nouveau. Cette fois-ci, c'est une patrouille allemande avec un blessé, à la recherche de leurs camarades. Nous les supplions de partir au plus vite, de peur de représailles américaines. L'officier US est resté seul chez nous pendant huit jours. Il y avait seize soldats allemands morts, autour de la ferme. Quatre ont été enterrés au bord du chemin, puis exhumés et transférés ailleurs plus tard.



# *Morts à Urbeis*

Les violents combats intervenus entre le Col d'Urbeis, le Climont et le village, à proximité de la ferme de Plaine-Dessus ont fait de nombreuses victimes allemandes. La mairie d'Urbeis conserve les papiers militaires de certains d'entre eux, probablement déposés lors de la collecte des corps à la fin des hostilités. Ils sont particulièrement poignants car ils témoignent parfois de véritables drames familiaux.

Ils concernent entre autres :

- Heribert KRÄMER, né le 12.11.1924 près de Düsseldorf.

- Joseph FALLERT, né le 07.01.1919 près de Buhl au Pays de Bade, titulaire de la médaille de la bataille de Russie (1941-42).

- Karl FISCHBACH, né le 05.02.1915 près de Bad Ems. Dans son livret militaire se trouvent encore des photos d'une jeune femme, probablement son épouse, et d'un enfant.

- Willi TIELMANN, né le 21.06.1924 près de Essen, d'abord affecté dans la Marine, puis dans l'Infanterie. Son livret militaire est accompagné d'un petit agenda personnel.

- Le Sous-Lieutenant Otto ENGELBRECHT, né le 07.03.1920 près de Heilbronn. Ses papiers comprennent également de nombreuses photos de famille (épouse, parents, enfant) et des décorations obtenues en Normandie après le débarquement allié.

Le même fond d'archives conserve également toutes les plaques d'identification de ces soldats ainsi que des plaques isolées, sans papiers militaires. On peut imaginer que ces documents puissent désormais être transmis au Consulat d'Allemagne pour être remis aux familles de ces malheureuses victimes tombées à Urbeis.




♦ *Les effets retrouvés sur le corps d'Heribert KRÄMER.*


Soldbuch
zugleich Personalausweis
Nr.
für
Soldbuch
zugleich
Personalausweis
Kriegsmarine

Otto Engelbrecht
Leutnant d.Res.
Fest.Inf.Batl.1426

Schwäb.Gmünd,den 25.3.44.

Den
Fest.Inf.Batl. 1426

Betr: Ersatz für verlustig gegangene Verleihungsurkunden für E.K. I.Kl. u. Verwundeten-Abzeichen (schwarz).

Bei den Kampfhandlungen in der Normandie gingen die Verleihungsurkunden für nachstehende mir verliehene Auszeichnungen verloren:

E.K. I.Kl. verliehen durch Oberst Klosterkämper,Führer der 243.I.D.,verliehen am 26.6.44.

Verwundeten-Abzeichen (schwarz) verliehen am 13.7.44. durch Hptm. Hausberg,Führer des Gren.Rgt.1050

Beide Auszeichnungen erhielt ich als Adjutant des I.Batl./ Gren.Rgt.1050.
Geburtsdatum: 7.3.20. W.B.K. Heilbronn a.N.
Ich bitte um Neuausstellung der verlorengegangenen Urkunden und Übersendung an meine Heimatanschrift:
F l e i n /b.Heilbronn a.N. Haigernstr. 4
Wehrpass sind ebenfalls verloren, Neuausfertigung ist beantragt.

Leutnant















## *Otto Engelbrecht*

♦ *Les effets retrouvés sur le corps du soldat allemand.*


Reichskarte für Urlauber
Gültig im deutschen Reichsgebiet
Ausgabestelle
EA:
Name:
Wohnort:
Straße:
Diese Karte enthält Einzelabschnitte über insgesamt:
1050 g Brot, davon 650 g R-Brot
100 g Fleisch
95 g Butter
75 g Marmelade
100 g Zucker
50 g Nährmittel
20 g Kaffee-Ersatz
30 g Käse
Soldbuch
zugleich Personalausweis
Nr. 2
für
Leutnant
Beschriftung und Nummer der Erkennungsmarke
1. Gen. Kdo. G.E.u.K.Pr. Abt. 1 c
Blutgruppe
Gasmaskengröße
Wehrnummer
32118

Les Américains avaient déjà ramassé leurs morts, nombreux, surtout dans la forêt de hêtres. Quelques jours plus tard, notre chien en a retrouvé un, que nous avons enterré dans le cimetière d'Urbeis, d'où il fut également enlevé par la suite. Nous pouvions enfin respirer et essayer de rentrer en contact avec l'officier américain, mais nous ne parlions pas l'anglais. L'un d'entre nous a alors eu l'idée de lui montrer la photo de notre oncle DELLENBACH parti s'installer aux Amériques, dans l'État de l'Iowa. Il ne comprenait toujours pas, mais lorsque nous lui avons écrit le mot Iowa, il s'est exclamé : « *OK ! Haille-ho-ouai…* » et alors, malgré notre accent, le courant est passé.

Je voudrais terminer mon récit par trois remarques.
Les troupes américaines avaient décidé de brûler systématiquement toutes les fermes isolées sur leur passage, cela non pas en représailles, mais par prudence, car à plusieurs reprises, ils ont perdu des hommes abattus par des franc-tireurs postés dans les maisons. C'est à M. BATELOT de Lubine et à son intervention persuasive auprès des autorités militaires que nous devons la non-exécution de ce plan.
La deuxième remarque concerne le problème des stocks de munitions. Avant que l'on nous débarrasse du « nôtre », nous étions régulièrement sollicités par les jeunes d'Urbeis qui voulaient en prendre, en particulier des grenades qu'ils faisaient exploser dans l'eau à l'étang de la mine pour y pêcher les poissons. Le jour du 14 Juillet suivant (1945), ils ont voulu fêter l'événement avec un feu d'artifice et nous ont obligés à les laisser puiser des munitions. En les faisant exploser aux Aviats, un drame est arrivé. Il y eut un mort, Charles FORCHARD, et plusieurs blessés. Par la suite, lorsque les militaires ont enlevé ces stocks, aussi sous l'école d'Urbeis, ils les ont entreposés à Fouchy. Là encore, un drame est arrivé. Un gradé a voulu ouvrir une des caisses. Il ne savait pas qu'elles étaient piégées. Après avoir soulevé le couvercle, un système déclenchait une explosion. Le militaire a été tué instantanément, décapité. Pour terminer sur une note moins tragique, il faut préciser que pendant plusieurs jours après le 26 Novembre, les soldats canadiens venant d'Urbeis et Fouchy s'arrêtaient chez nous à la ferme pour boire du schnaps par litres entiers. Ce furent de joyeux moments et, pour eux, un acompte seulement sur « le repos du guerrier », car ils n'étaient pas encore au bout de leurs peines. Avant d'arriver à Berlin, beaucoup d'entre eux ont encore dû sacrifier leur vie pour sauver la nôtre et notre liberté.

**Grâce à cette stratégie, la libération de Steige s'effectua de manière assez originale. Pendant que la Compagnie C gagna les hauts de Steige par le Climont, une partie des troupes qui avaient libéré Urbeis, Fouchy et Lalaye gagnait elle-aussi le bas du village, via Charbes et le Blanc Noyer, encerclant ainsi les Allemands encore présents dans le village welche au pied du col. Michel MANGIN raconte :**

« C'est dans la nuit du mardi 21 Novembre que les Américains signalèrent leur présence : les tirs d'artillerie débutèrent dans la nuit et touchèrent le quartier de Gasse ; la deuxième nuit, ce fut le tour de la Croix et la troisième, Chênesire, le centre de village, ainsi que le vendredi 24. Ce soir-là, vers 23h30, un obus tomba devant le domicile de la famille EPP au moment où Marie EPP fermait ses volets. Elle fut déchiquetée et son mari reçut un éclat d'obus au coude droit. Il en resta mutilé. Les bombardements touchèrent aussi le four de la Boulangerie LOUX : pendant six mois, il fallut se procurer le pain ailleurs. Devant ces multiples menaces, il s'agissait de réagir. Les familles se réfugièrent dans le caveau sous les voûtes de l'église. Chez nous, la cave fut aménagée avec des matelas et des paillasses sur les tonneaux, et Marie-France, bébé d'un an, passait ses journées sur la cuve où marinait le cochon. Le samedi 25, les événements se précipitèrent. Un calme étonnant régnait sur la campagne, les troupes étaient rarissimes et

les engins de guerre encore plus. Au cours de l'après-midi, l'on entendit des tirs d'armes automatiques venant du Sud, c'est-à-dire du Chênot. Venus du Climont et par Charbes et le Blanc Noyer, les Américains attaquèrent les Allemands par surprise au bas du village. Ceux-ci étaient en train de déposer des munitions dans la grange de la maison RICHARD, près du cimetière. Le tir des Américains déclencha un incendie. Un peu plus loin, d'autres Allemands percevaient leur repas du soir **(la cantine militaire observée par les Américains dans leur journal)**. Tout le quartier, cimetière et moulin, fut transformé en camp retranché. Des escarmouches eurent lieu pendant toute la nuit et les Allemands amenèrent leurs nombreux blessés à l'église. Nombre d'entre eux moururent au cours de la nuit. En bas du village, la route était barrée par les Américains, si bien qu'une colonne d'une douzaine de voitures essaya de fuir par le chemin du Beulot et de la Grande-Goutte. Les soldats allemands abandonnèrent les voitures et, avec leurs montures, s'orientèrent vers Breitenbach. Le lendemain dimanche, les habitants du quartier découvrirent dans les voitures quantité de ravitaillement : des porcs entiers, des boissons et même des instruments de musique. Dès le lever du jour, les libérateurs se mirent à investir le village. Déjà au cours de la nuit, le bruit des bottes avait été remplacé par des frottements plus discrets, ceux des rangers. Nous pûmes enfin voir les Américains en action ; remontant la Rue Principale, ils questionnaient les habitants sur la présence éventuelle d'Allemands. L'accueil était chaleureux, on leur offrait de l'eau-de-vie ou des boissons chaudes. C'est au début de l'après-midi qu'apparurent les premiers chars. En effet, jusque-là, seules les Jeeps s'étaient manifestées. Au cours de l'automne, le Génie allemand avait enterré des mines sous la route au lieu-dit Septnot. La route avait sauté comme en 1940, mais les bulldozers eurent vite raison de l'excavation. Si en 1940 la discipline et la puissance de la Wehrmacht avaient pu nous impressionner, nous le fûmes bien davantage par la machine de guerre américaine : une armée entièrement motorisée, avec des engins d'une formidable efficacité : Jeep, GMC, 4x4, 6x6, chars Shermann… La dure discipline germanique laissait place à une certaine nonchalance, les différences hiérarchiques s'estompaient, le combattant était respecté. Le service de santé était extraordinaire : chaque soldat portait sur lui une trousse de pansement sommaire comprenant déjà un tube de pénicilline. Celle-ci n'apparaîtra dans nos pharmacies qu'en 1948. Même le confort n'était pas oublié : une piscine en toile fut dressée en plein mois de novembre derrière la maison BLANCHET (…) Un nouveau mode de vie s'instaura, l'on se mit à vivre à l'heure américaine et la vie reprit ses droits. Le front s'était éloigné jusqu'à Sélestat qui souffrira encore trois longs mois. Ce fut un va-et-vient continuel de véhicules qui cherchaient le ravitaillement dans les Vosges pour l'acheminer près du front. Les prés entre la route et le ruisseau servaient de parking, le hangar de l'usine FTV était devenu un dépôt de denrées alimentaires et de tabac…

**Après Steige, les colonnes américaines poursuivent leur progression dans la vallée. Maisonsgoutte vécut des combats qui nous sont connus grâce au journal personnel du soldat EVANS qui est conservé.**

« En l'espace de 10 jours, le 411e Régiment d'Infanterie attaqua Saulcy-sur-Meurthe et Combrimont, traversa rapidement le secteur du 409e et, progressant rapidement, attaqua Steige et Maisonsgoutte. C'est à ce moment-là que nous avons vu nos premiers morts ennemis. Le premier, c'était le premier jour de combat. Il gisait sous la pluie qui l'avait lavé de tout son sang. Son teint était pâle et cireux comme celui d'un personnage du Musée Grévin. Il était étendu en travers du chemin entre notre camion et le PC du Régiment. Il fallait l'enjamber pour aller là-bas, mais nous n'avons pas tenté de le déplacer sur le bas-côté, de peur qu'il ne fût piégé. Avec le temps, nous avons vu des centaines de morts allemands, mais nous nous sommes faits à cela. Tuer des gens, c'est cela la guerre. C'est une affreuse activité, c'est un affreux business. »

**C'est dans ce contexte que nos soldats vécurent de manière originale « Thanksgiving », l'une des fêtes américaines les plus célébrées, avec, en particulier le sacrifice de la dinde.**

**EVANS raconte :**

« A l'armée, la distribution du courrier était toujours un moment important quel que soit le jour, mais lorsque vous faisiez partir d'une équipe de trois, éloigné de votre cellule familiale pendant plusieurs semaines d'affilée, votre courrier souvent s'entassait quelque part et vous ressentiez très fort ce manque de contact avec la famille. Finalement, quelqu'un vous trouvait et vous remettait votre gros paquet de lettres. La femme de Bud HENNUM lui écrivait fidèlement tous les jours et on aurait dit qu'il en recevait un seau plein. Seymour FADER passait beaucoup de temps à écrire des lettres et en recevait beaucoup également, mais rien comparé à Bud. Moi, je n'aimais pas trop écrire de lettres, par conséquent je ne comptais pas en recevoir beaucoup en échange et je savais à quoi m'attendre. Je recevais habituellement quelques lettres que je lisais et relisais, oubliant un moment la guerre pour savourer ce contact avec une autre réalité. Le Président ROOSEVELT avait, pour quelque obscure raison, déplacé la date de la fête de Thanksgiving au jeudi précédant le jour férié traditionnel. Le Thanksgiving de ROOSEVELT avait été l'enfer et s'était déroulé sans repas chaud. Nous venions de finir notre savoureux dîner « Ration K » quand un messager arriva de la Compagnie des Transmissions avec, entre autres, notre courrier accumulé. Cela consistait en une poignée de lettres, la plupart pour Bud, et un paquet d'environ un pied de côté et huit pouces d'épaisseur **(30x30x20 cm)** qui m'était adressé. La nuit tombait et, comme nous n'avions pas encore installé de lumière à l'arrière de notre camion, je posai le colis sur la banquette à l'intérieur et nous restâmes dans le froid à lire nos lettres, mot après mot, dans la lumière qui déclinait rapidement. Puis nous nous entassâmes dans le camion pour nous réchauffer.

Bud dirigea sa lampe torche vers mon colis, et lui et Seymour demandèrent à l'unisson « *T'as pas l'intention de l'ouvrir ?* » Je le pris en main et l'examinai lentement. En général, les colis en provenance des Etats-Unis arrivaient dans un état lamentable, on aurait dit les perdants d'une bagarre avec un rouleau compresseur ou un tank Sherman. Ce colis était propre et n'avait ni trou ni bosse. Le papier kraft qui l'entourait n'était aucunement déchiré ni abîmé. « *Pas maintenant !* » « *Pas maintenant ?* » « *Non, pas maintenant. C'est probablement un cadeau de Noël. Je pense que je vais le garder jusque là* ». Pas question d'accepter cela. Ils n'eurent de cesse que lorsque j'ouvris le paquet.

Je coupai la ficelle qui l'entourait plusieurs fois dans la longueur et la largeur. Bud maintenait sa lampe torche dirigée dessus. Les batteries étaient en train de faiblir mais il y avait encore assez de lumière pour voir ce que je faisais. En fin de compte j'enlevai le papier et dévoilai une boîte en carton ondulé solide et, à l'intérieur, entouré de papier paraffiné, se trouvait un de ces gâteaux au chocolat de tante Callie, gâteaux que j'adore. Tante Callie faisait les meilleurs gâteaux au chocolat du monde, un gâteau au chocolat noir moelleux recouvert d'un glaçage blanc dont elle avait le secret, croustillant à l'extérieur et crémeux à l'intérieur. La pellicule de glaçage n'avait aucune craquelure. On se demanda un moment par quel miracle cela avait pu nous être livré sans dommage. Je le tranchai par le milieu avec mon poignard et le divisai ensuite en six parts égales. Sauvé, notre repas de Thanksgiving, après tout ! Chacun saisit une tranche et y mordit à pleines dents. Beurk ! Pfft ! On se recracha le gâteau les uns sur les autres ! Seymour sortit sa torche dont il avait changé les piles et on regarda de près le gâteau. A l'intérieur de cet impeccable glaçage blanc, il y avait une masse solide de moisissure verte. Sa lampe permit de ramasser sur le plancher du camion une carte qui avait dû tomber quand j'avais déballé le gâteau. C'était une carte d'anniversaire signée par toute la famille. Une carte d'anniversaire ? Mon anniversaire, c'était en juillet. Incroyable ! Ce gâteau était

arrivé avec plus d'un mois de retard au Camp Howze et m'avait suivi au Camp Shanks à New York. De là, il était allé à Marseille et de là, enfin, au front ! Il était en transit depuis environ cinq mois sans même que le glaçage ne fut fissuré. On nettoya le camion et on balança le gâteau dans le fossé. »

**EVANS raconte ensuite la libération de Maisonsgoutte :**

« Le 25 Novembre 1944, le 411e RI avait repris Maisonsgoutte. On attribua au Colonel Donovan P. YEUELL en personne la capture de deux prisonniers alors qu'il accompagnait le peloton de tête de l'infanterie vers l'agglomération.

Dans des situations de mobilité aussi rapide que celle-ci, notre radio était le seul contact que le Colonel YEUELL avait avec le QG de la division. Où qu'il allât nous le suivions et il était de plus en plus clair qu'il passerait beaucoup de temps dans des endroits dangereux.

Le PC avancé du 411e Régiment du Colonel YEUELL s'installa dans un bâtiment qui faisait face aux positions allemandes. L'entrée de la maison était au niveau de la rue mais la maison était implantée dans la pente de la montagne et avait à l'arrière une extension qui faisait que le rez-de-chaussée à l'avant correspondait au premier étage à l'arrière. La sortie arrière était un étage plus bas. Il y avait un appentis derrière la maison. Le PC se trouvait au niveau de la rue et notre équipe radio avait trouvé un endroit pour dormir à l'arrière du même étage. A l'aube, les fantassins du 411e RI qui avaient dormi dans la plupart des autres maisons du village, étaient descendus dans la rue et préparaient une attaque des Boches *(ou « mangeurs de choux » = « Krauts »)*.

Et là, l'enfer se déchaîna. Le PC se retrouva sous le feu de l'artillerie lourde ennemie qui menaçait de le détruire. La toute première salve atterrit à l'extérieur de la maison du PC, juste sous les fenêtres aux volets épais au niveau bas du bâtiment. Des éclats d'obus transpercèrent le sol entre nos sacs de couchage, mais personne ne fut blessé grâce aux murs de pierre de la maison, aux grosses poutres et à l'épais plancher.

Des éclats d'obus traversèrent également les gros volets à notre étage et une pluie de morceaux de plâtre s'abattit sur nous. Une deuxième salve puis une troisième tombèrent tout près du point d'impact de la première et il y en eut d'autres ensuite du haut en bas de la rue. Les fantassins furent pris par surprise et plus d'une cinquantaine d'entre eux furent touchés à quelques mètres du PC. Un poste de secours d'urgence fut rapidement mis en place dans une pièce du PC, niveau rue. Quelqu'un risqua un coup d'œil à travers les volets et s'écria : « *Hé, il y a des blessés là en-bas !* »

*Des éclats d'obus traversèrent également les gros volets à notre étage...*

Je dévalai l'escalier qui menait à l'étage inférieur à l'arrière de la maison et vit un Gi inconscient qui gisait sur le sol. Je rampai jusqu'à lui et le tirai à l'intérieur. Il ne portait aucune trace de blessure apparente. Dès que je l'eus déposé à l'intérieur, je passai mon bras sous son corps et le portai jusqu'au niveau rue où le poste de secours était en train d'être installé. En sortant le chercher, j'avais eu l'impression que quelqu'un d'autre geignait et appelait au secours et je retournai alors vers la sortie arrière. Il y avait là un autre fantassin accroupi à l'intérieur près de la porte. Il me dit qu'il cherchait son compagnon qui avait ramassé un prisonnier allemand jusqu'à l'appentis, et n'était pas revenu. Je lui ai dit que son compagnon était blessé et que je l'avais monté au poste de secours du bataillon. Le premier projectile qui avait blessé son compagnon était tombé juste derrière l'appentis et avait projeté le prisonnier allemand à l'extérieur. Il était assis par terre et pleurait « *Mama, Mama* ». Le fantassin sortit en courant avec moi pour le chercher. L'autre Gi le saisit par les épaules et moi par les pieds. Il était gravement blessé et l'une des ses jambes pendait littéralement depuis la limite de son caleçon. Nous pûmes le ramener dans la maison et le monter jusqu'au poste de secours mais il ne survécut pas. Il était trop gravement atteint.

Le soldat américain que j'avais ramené, lui, par contre survécut. Ses blessures étaient sérieuses également mais on s'en occupa suffisamment rapidement pour lui sauver la vie. Un homme du 411e, Edward HOLT, prit l'initiative de localiser la batterie d'artillerie ennemie. Il s'en approcha de si près qu'il demanda à notre propre artillerie de tirer droit sur sa propre position pour détruire la batterie allemande. Pour cet acte héroïque, il fut décoré de la « Distinguished Service Cross ». Le 411e poursuivit lentement sa route dans une succession de petits villages : Saint-Martin, Le Hohwald, Andlau et Eichhoffen.

**Dans le village, les témoins se souviennent également de ces journées. Les tirs d'artillerie ont commencé le 21 Novembre 1944 et ont précipité tout le monde dans les abris. Deux nouvelles victimes civiles sont à déplorer : Louise ZIMMERMANN, blessée par un éclat, décède tout comme le petit Louis BRANDNER.**

**C'est le 25 Novembre que les premiers soldats américains arrivent à Maisonsgoutte, comme en témoigne le journal reproduit ci-avant. Dimanche 26 Novembre, une colonne de chars descend la Grand' Rue, venant de Steige. Les chutes de neige ont rendu la route glissante, l'un des chars pulvérise le parapet et tombe dans la Rue Wagenbach, heureusement sans trop de dégâts.**

**Joseph ZIMMERMANN rapporte :**

« Les Américains sont restés une dizaine de jours dans le village et ont logé chez les habitants. Ils dormaient sur la paille, dans les greniers, les contacts avec eux furent très amicaux. Deux d'entre eux savaient un peu le français et ils prétendaient même être





♦ *Soldats et calots bleus posent avec les enfants du village de Maisonsgoutte en costumes alsaciens.*

les descendants éventuels des habitants du village qui étaient partis en Amérique à la fin du XIXe siècle. Ce fut aussi la découverte du chewing-gum, du corned beef et la distribution du chocolat, des bonbons et du café, denrées rares à cette époque. Un bal fut aussi organisé dans le village, et il semblerait que certains jeunes hommes étaient jaloux de ces nouveaux arrivants qui risquaient fort de s'intéresser aux jeunes filles du village. »

**Dans la localité voisine de Saint-Martin, Marie-Thérèse ULRICH, née DILLENSEGER, rassemble ses souvenirs d'enfant :**

« Dans les derniers jours avant l'arrivée des premiers soldats U.S., en novembre 1944, nous logions à la cave en raison des risques que comportaient les combats et les bombardements. A l'étage, notre maison était donc inhabitée, les volets étaient clos mais les fenêtres devaient rester ouvertes en raison des risques de déflagration causés par les explosions.
Nous passions donc la nuit à la cave sur nos matelas, à même le sol, dont la terre battue était recouverte de paille pour rendre l'endroit moins humide et un poêle cylindrique avait été installé pour nous réchauffer. Nous nous regroupions là, mes parents, mes deux frères et ma soeur ainsi que deux ou trois personnes âgées du village, venues chercher abri chez nous.
Nous avions pour unique éclairage une bougie, car les consignes du couvre-feu étaient strictes et ces temps mouvementés incitaient à la plus grande des prudences.

Un soir où nous étions là et entendions les troupes allemandes refluer à pied en passant par l'actuelle Rue de la Libération de Saint-Martin (Route Principale menant de Steige à Villé), on frappa au carreau d'un des soupiraux de la cave. Mon père ouvrit et une voix se fit entendre : « *Der Weg nach Weiler und nach Triembach ?* » (*Le chemin vers Villé et Triembach ?*). Mon père les renseigna et ils continuèrent leur route. Bien plus tard dans la nuit, on frappa à nouveau, mais cette fois bien plus fort et à l'une des portes de notre cave, donnant à l'arrière de la maison. Une voix s'exclame « *Bauer mach auf !* » (*Ouvre, paysan !*). Mon père s'interrogea quelques instants, hésitant à ouvrir la porte à la voix l'interpellant de cette manière. Ce n'était certainement pas un voisin venu nous rendre une visite de courtoisie. La voix s'exclama à nouveau, plus menaçante cette fois : « *Bauer mach auf ! Wenn du nicht auf machst kriegst du eine Handgranat !* » (*Ouvre paysan ! Si tu n'ouvres pas, tu auras droit à une grenade !*). Là, mon père dut ouvrir et se trouva face à trois soldats allemands en armes, arborant les insignes de la Waffen SS, ainsi que des décorations pour faits de guerre. Mon père remarqua également que l'un d'eux était saoul et titubait, l'air hagard. Celui qui semblait être le chef ne tarda pas à demander de quoi manger, du schnaps et des lits pour dormir. Mon père leurs indiqua que les lits des chambres à l'étage étaient inoccupés, en précisant qu'il faudrait dormir sur les sommiers sans matelas. Il leur donna un peu de nourriture et une seule bouteille de schnaps.

Avant de nous quitter, leur chef demanda à mon père d'atteler le boeuf au tombereau (chariot en bois aux roues cerclées de fer) et de se tenir prêt à les mener jusqu'à Triembach à 3 heures du matin. Quand l'heure arriva, le SS qui était déjà saoul la veille ne réagissait plus et devait être dans le coma éthylique. Voyant qu'il n'arriverait pas à les suivre dans leur retraite étant donné son état, le chef du trio se fâcha et demanda à mon père : « *Soll ich den hier zusammen schiessen !* » (*Dois-je le descendre sur place ?*). Mon père fit remarquer que si telle était son intention, il ne devait pas faire cela dans sa cour...
Ils chargèrent alors en l'état leur camarade sur le chariot et partirent tous les quatre. Arrivés à la hauteur de l'ancienne Scierie MEYER située avant Triembach, mon père demanda à pouvoir les laisser là et ils se séparèrent. Heureusement pour nous tous, mon père rentra sain et sauf.

Peu de jours passèrent, quand au petit matin, après avoir soigné les bêtes, mon père nous expliqua avoir remarqué autour de la maison des traces de pas fraîches qui n'étaient pas celles que laissaient habituellement les bottes des soldats allemands (celles-ci étaient ferrées en U au niveau du talon) et il en déduisit tout de suite que d'autres troupes étaient passées là cette nuit, allant jusqu'à se faufiler autour des maisons. Il s'agissait en fait des premiers soldats éclaireurs U.S. et ceci se confirma lorsque les premières Jeeps venant de Maisonsgoutte entrèrent dans notre village.

Mais la guerre n'était pas finie pour autant et je me souviens des bruits des combats qui firent rage dans la forêt du Klosterwald, en amont de l'actuel Collège de Villé. Je me souviens aussi de l'histoire très triste d'un des fils de la Forge LEHMANN, la taillanderie de notre village qui, trop heureux de voir arriver nos libérateurs, voulut courir annoncer la bonne nouvelle à sa mère alors réfugiée à Breitenbach et qui fut abattu par un tireur allemand encore embusqué non loin de là. Les jours qui suivirent, l'ennemi fut repoussé vers la plaine, et nous pouvions enfin laisser éclater notre joie d'être libérés de cette guerre.

## *« Se kumme, es sin Schwarzi »*

Je me souviens des chewing gums, des cacahuètes salées dans de petites boîtes en fer, des orangeades et citronnades en poudre dans leur sachets, des barres de céréales et fruits secs, etc... Je nous revois avec d'autres enfants de Saint-Martin attroupés autour d'un soldat américain, à l'angle de la Rue de la Libération et de la Rue de l'Église et qui, pour nous distribuer le fameux chocolat si dur et si épais, le brisait sur son casque avant d'en donner à chacun de nous.

**Dans le village de Breitenbach, l'on se souvient bien évidemment également de la libération de la localité.**

Dimanche le brouillard remplaça la pluie. Au village, tout était silencieux. Seuls quelques soldats allemands isolés, perdus, se cachaient dans les collines des alentours. On raconte qu'un groupe d'Allemands s'est amusé à faire peur à une famille de fermiers. Ils auraient bu le schnaps que le père venait de distiller et obligé la mère à repriser leurs habits déchirés. « *Demain, les Américains seront là !* » disaient-ils. « *Ils ne seront pas aussi gentils que nous ! Le village sera mis à feu et à sang. Vous ne savez pas ce qui vous attend* ». Terrorisés, la mère et les enfants se réfugièrent dans la cave de la ferme voisine ; seul le père refusa de quitter sa maison. Dimanche après-midi, les pompiers du village furent chargés de ramasser les munitions et grenades éparpillées le long des routes et rassembler le matériel militaire dangereux abandonné par les Allemands.
Lundi matin, 27 Novembre entre 8 heures et 9 heures, on enterra dans le cimetière de Breitenbach Heinz OFFERMANN, un officier allemand blessé par les Américains alors qu'il circulait sur sa moto à Belmont ; il décéda au cours de son transport.
A 11 heures, des coups de feu isolés vinrent rompre le silence. Ils étaient le fait de quelques Allemands cachés autour du village au Vogelsgesang, au Ibrand, ou encore dans le Rottwald. Les familles s'apprêtaient à se réfugier dans les caves comme elles en avaient pris l'habitude en cas de fusillade.

C'est alors que les premiers soldats américains, en provenance de Maisonsgoutte entrèrent dans le village par le Muehlberg. Personne ne les avait entendu arriver car leurs chaussures à semelle de caoutchouc permettaient une progression en silence, contrairement aux grosses bottes et aux souliers à clous des Allemands.
Les Américains remontèrent la Rue Principale en rasant les murs et en prenant soin de vérifier qu'il n'y avait plus de soldats allemands cachés dans les cours ou les granges.
Ils ont tiré sur le clocher de l'église (le coq en a d'ailleurs gardé quelques souvenirs !) afin de capturer les Allemands qui s'y trouvaient. Un obus est tombé sur le toit d'une maison voisine et fit tomber quelques tuiles. Il n'y eut pas d'autres dégâts dans le village.

Les habitants n'étaient tout de même pas très rassurés : c'était la première fois qu'ils voyaient des gens de couleur, qui de plus, mâchaient continuellement une sorte de pâte appelée « chewing-gum ». « *Se kumme, es sin Schwarzi* », *(Ils arrivent, ce sont des Noirs).* La nouvelle fit très vite le tour du village. Hommes, femmes, et enfants sortirent dans la rue pour acclamer les troupes américaines, qui au passage distribuaient des bonbons, chocolat et chewing-gum. Le village été libéré et comme par enchantement, le mauvais temps se leva.

**Les deux colonnes américaines descendant d'Urbeis et de Steige convergent désormais vers Villé, à la jonction des vallées supérieures, position stratégique que les armées allemandes entendaient bien défendre. Une fois de plus, Antoine FUCHS sera le témoin et narrateur privilégié.**

« Le 25 Novembre, on se met en sécurité tous les cinq dans le sous-sol de la maison, décrété abri antiaérien depuis 1939. Nos deux vaches restant à l'étable, dans la maison vis-à-vis de notre refuge, pour les nourrir, il fallait traverser la route. En aval du barrage, la voisine s'était déjà retirée avec son important cheptel vers la Maison Forestière de Breitenau. Maintenant il fallait rester le plus possible aux abris car l'impact de l'artillerie pouvait être fatal à celui qui serait trop hardi. L'Infanterie allemande était en train d'aménager différentes poches de résistance. Au barrage, seul un jeune soldat allemand a mission de guetter l'arrivée des chars américains, muni de trois bazookas (Panzerfaust). Le voisin, habitant encore sa maison, engage la discussion avec lui et arrive à le faire changer d'avis, lui proposant un abri sûr dans la réserve de foin où il y a une cachette bien camouflée qui servait auparavant à des personnes réfractaires recherchées par les nazis. La proposition a été suivie à la lettre, et après le passage de l'Armée américaine, le voisin le remit à la Gendarmerie française qui suivit quelques jours après.

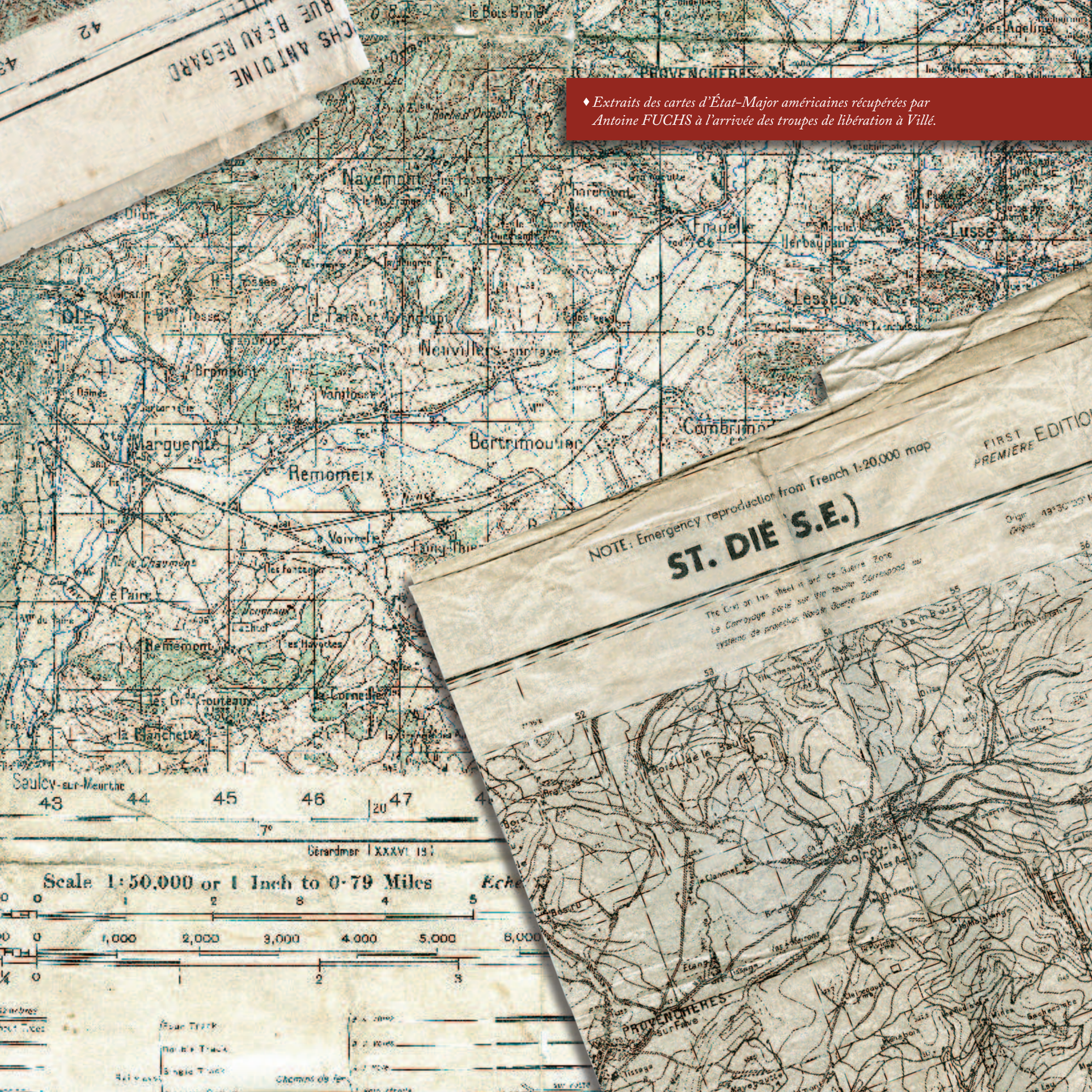
Par les interstices d'un volet, nous observions les travaux des fantassins allemands de l'autre côté du Giessen, dans les jardins de la propriété STEMM (l'ancien Super U), Rue du Veilleur, à l'intersection du chemin venant de la route de Saint-Martin, près de la passerelle sur le Giessen. Près de la grande boucle du Giessen (l'actuelle maison HIHN à l'arrière de la Rue des Vosges), plusieurs soldats allemands aménageaient un poste de tir à la mitrailleuse ou au canon antichar. Dans un sentier desservant les jardins situés plus haut, on les observait, cherchant même des balles de paille au fenil de l'étable de la maison voisine. Nous nous terrions dans le coin Sud-Ouest de la cave, la partie la plus basse, où nous avions établi des lits de fortune à même le sol, et un vieux canapé dans le couloir de la cave, près de l'escalier, dans l'attente de cette heure souhaitée depuis si longtemps. On entendait que les bruits de cette machine infernale se rapprochaient de plus en plus, crépitement des armes automatiques et multiplication des explosions d'obus de tous calibres. A 10 mètres de notre refuge, une déflagration avait laissé un trou béant dans le pré. La peur nous envahissait tous les cinq, bien que nous ayons déjà vécu la même situation à l'arrivée des Allemands en 1940. En ce 24 Novembre, vers 15h30, le jour commençait à faiblir. On entendit le vrombissement des moteurs et le cliquetis des chaînes de la colonne de chars Sherman qui atteignaient le barrage antichar qui n'offrit aucune résistance. Même le soldat allemand s'était éclipsé. Mais, du côté du Giessen, les points de résistance ouvrirent le feu sur l'escadron de chars, de Jeeps et véhicules d'accompagnement. La riposte fut terrible. Les chars se sont mis en travers de la route, en position de combat. Ils neutralisèrent les points de résistance allemands à l'obus et à la mitrailleuse. Des lueurs qui filtraient par les interstices indiquaient que des incendies se déclaraient à Villé. Les serrures de la maison sont forcées et nous entendons des bruits d'hommes en armes qui envahissent le couloir d'entrée et tout à coup viennent nous rejoindre par l'escalier de la cave. Notre voisin crie de toutes ses forces « *Civils !* », la lumière n'étant pas très forte avec la seule bougie. Le premier Américain devant nous crie : « *Hands up !* ». Nous avons le réflexe de lever les mains, mais voyant que nous étions des civils, il nous a fait signe de les baisser. Tout d'un coup, le couloir de la cave se remplit de ces combattants équipés d'armes très modernes. Sur une civière, on amena un blessé qui ne donnait plus signe de vie. On l'a posé sur le canapé, un instant plus tard, ils l'ont de nouveau remonté.

*Le premier Américain devant nous crie : « Hands up ! ».*

Comme nous ne parlions que le français ou l'allemand, la communication avec eux était difficile. Même le fils du voisin, collégien en troisième année d'anglais, avait du mal à comprendre. Tout à coup, un de ces Gi's vint avec un grand bocal dont le contenu ne pouvait être que du miel. Ma mère le voyant venir s'est exclamée : « *On nous apporte du miel d'Amérique !* » Mais malheureusement, le miel était celui de notre voisin, réfugié à Albé, instituteur retraité et apiculteur pendant ses loisirs. Grimpant l'escalier de la cave et jetant un coup d'œil par la fenêtre, nous voyons que la menuiserie de la Rue des Abeilles et le bâtiment accolé, la maison suivante près de la passerelle, la maisonnette KENZINGER et le N°16 de la Rue des Vosges avec grange et étable formaient un immense brasier. Un spectacle d'enfer, avec comme toile de fond l'église qui semblait illuminée, mais par un autre incendie. Dans l'actuelle Rue du 26 Novembre, à 60 mètres de l'église, trois maisons étaient anéanties suite à l'investissement par les troupes américaines venant de Bassemberg et qui avaient buté sur le barrage antichars. Personne de ces propriétés sinistrées n'avait été blessé et, même, la propriétaire de la maison N°16 donnait naissance à des jumelles pendant ce temps !

En sortant de notre refuge, on trouva devant la porte la carcasse à moitié calcinée d'une Jeep américaine. Je réalisai que le blessé qu'on avait porté à la cave provenait sûrement d'une collision avec le barrage antichar. Sur les troncs étaient collés des fragments de cervelle humaine. Une capote ensanglantée traînait de côté et, dans une poche, je trouvai deux cartes d'État-Major du secteur de Saint-Dié. Je les conserve encore aujourd'hui. Le conducteur avait sûrement été mortellement touché. Je traversai la route et trouvai la porte de la grange forcée par un vigoureux coup de crosse, la marque était restée dans le bois comme un tampon sur le papier. Dans le mur arrière, il y avait trois impacts de balle juste à 20 cm d'un tonneau de 600 litres de vin rouge. Nos deux vaches étaient en bonne santé et attendaient qu'on leur donne leur fourrage et qu'on les traie.






♦ *Extraits des cartes d'État-Major américaines récupérées par Antoine FUCHS à l'arrivée des troupes de libération à Villé.*

La maison était occupée par trois soldats US et était éclairée par de puissantes torches électriques. A la cuisine, il y en avait deux qui se restauraient, et voilà qu'un sort un livret et me demande en allemand : « *Kann ich einen Teller haben ?* » (*Puis-je avoir une assiette ?*). Je lui ai souri et fait signe de se servir de ce qu'il lui fallait. Dans la chambre commune, un autre dormait. Il était tellement grand que ses pieds dépassaient du bas du lit. Mon père me rejoignit pour m'occuper des deux vaches, puis on s'est à nouveau réfugiés dans la cave KIENTZ. Sur la route, quelques Jeeps et Dodges faisaient la navette, le barrage ayant été ouvert par des chars et laissant désormais passer les véhicules. Les soldats qui avaient investi la cave étaient repartis, sauf un seul qui resta toute la nuit en notre compagnie, comme choqué, sans dire un mot. Il disparut au matin du 27.

Les chars venant des deux arrières-vallées avaient Villé bien en main. Une odeur de poussière et de calciné planait encore sur le bourg. L'activité aérienne par ce temps maussade de novembre était nulle, mais à partir du 27 au matin, l'artillerie allemande devint particulièrement active. Toute la journée, elle pilonnait, salve après salve, l'intérieur du bourg en obligeant tout le monde à rester aux abris. Les dégâts seront considérables. L'église catholique et le presbytère sont sérieusement touchés. Une maisonnette Rue du Général-BOELL, la maison N°6 Rue Louis-PASTEUR, une ancienne auberge au 5 de la Rue du 26 Novembre, une petite maison dans la cour du 3 Rue du 26 Novembre et une autre, Place du Marché, seront bonnes pour la démolition. Les renforts des troupes américaines qui suivaient ou relayaient les unités de choc qui, elles, progressaient lentement vers Triembach, Neuve-Église et Albé, passaient par le Maüsebuckel pour rejoindre la route de Eichhoffen et Blienschwiller, et s'abritaient aussi dans les caves en raison de l'intensité des tirs d'artillerie. La cave KIENTZ et le rez-de-chaussée étaient de nouveaux occupés par des Gi's. La nuit du 27 au 28 fut déjà plus calme. La journée du 28, la canonnade devint plus sporadique, le danger s'amenuisait. Malgré cela, il fallait encore être prudent. Le 29, on constata que les 5 jours d'affrontements avaient laissé des destructions assez importantes et le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU) traitera des dossiers jusqu'en 1958. Pour l'instant, la priorité était de rendre les toitures étanches. La majeure partie des maisons étaient atteintes par le souffle des explosions des obus. Les tuiles étaient rares et on les remplaçait par des planches. On découvrit aussi que le Tissage FTV avait été vidé de ses machines par les Allemands. La distribution électrique avait cessé dès le 24 Novembre, les câbles de transport haute tension étant sectionnés. Le réseau basse tension du bourg, gravement endommagé, demandait une révision totale. Les lignes aériennes du téléphone étaient inutilisables, les fils traînaient le long des chaussées, beaucoup de poteaux étaient à terre. La distribution d'eau n'avait pas tellement souffert. Les réparations étaient faites provisoirement, faute de matière première. Deux civils avaient trouvé la mort : Mme BRAUN née BRUMBT, et le quinquagénaire Joseph FREPPEL. Le chapelier Louis DILLENSEGER avait été sérieusement blessé aux pieds par des éclats d'obus. Le 29 Novembre, des unités d'infanterie américaine, nettoyant les environs, faisaient encore des prisonniers isolés. A la lisière de la forêt de l'Allmend, un Allemand tué d'une rafale de mitrailleuse fut provisoirement inhumé en forêt. Les Gi's se terraient pendant la nuit dans des trous individuels pour se protéger. On en voit encore des traces dans la forêt de pins. A l'inverse des Allemands, les troupes américaines sont riches en matériel. Des kilomètres de câbles téléphoniques sont déployés sur le terrain et forment une gigantesque toile d'araignée commandée par un central installé au 9 de la Rue de la Libération, alimenté par un générateur dans la grange voisine. D'énormes engins de levage et de nivelage venaient à bout des barrages antichar, déversant les grosses grumes en contrebas des routes et des talus. Il restait le problème des mines anti-personnel, autour des barrages, dans les fossés des routes, les lisières de forêt.



♦ *Hedwige LAUER en compagnie de deux lieutenants américains ayant participé à la libération de Villé.*

Des spécialistes en détection avec des poêles à frire ratissaient les abords des routes, placardant par intervalle sur les arbres des panonceaux « Mines Clear ». Ces mines firent plusieurs victimes civiles dans les villages environnants, trois d'une même famille à Neuve-Église.
A partir du 29 Novembre, Villé commença à être ravitaillée. Le trafic était surveillé par la Police Militaire (M.P.) Des camions GMC, des Dodges, des Jeeps circulaient partout ; les chauffeurs étaient en majorité noirs. La Place de la Gare était transformée en dépôt de carburant en jerricans. Il commençait à faire froid et les troupes de passage n'hésitaient pas à vider une ou deux jerricans dans le caniveau, craquant une allumette pour se réchauffer. Dès le 1er Décembre, les Américains avaient progressé jusqu'à Châtenois. De petits avions de reconnaissance, précieux pour l'artillerie, d'abord stationnés sur les prés en contrebas du moulin de Steige, puis sur les prés entre Villé et Breitenau, avaient été avancés vers le front.
La nourriture des soldats américains consistait en des paquets étanches avec diverses variétés de rations en conserve, des boîtes de haricots aux pommes de terre et viande de bœuf, des haricots aux saucisses, des boîtes de fromage au jambon, du maïs, du chocolat, du chewing-gum, des pilules pour assainir l'eau, de la poudre à faire de la limonade et, pour l'hygiène, du papier toilette et des préservatifs.
Après les contre-attaques allemandes dans les Ardennes et la contre-offensive « Nordwind » sur Strasbourg, la progression des troupes alliées stagne. Au début janvier 1945, la maison et la cour du N° 35 de la Rue de la Libération étaient réquisitionnées par l'armée américaine comme dépôt d'identification des soldats tombés dans le secteur. Déchargés des camions, les morts américains ou allemands étaient empilés comme du bois dans la cave et la cour. Comme le temps était froid, les cadavres n'entraient pas vite en décomposition, ils étaient gelés. Une unité spéciale de croque-morts faisait là sa macabre besogne. L'équipe, sous la direction d'un officier, procédait à l'identification, tous les objets trouvés étaient inventoriés. On trouvait, étiquetés comme un article quelconque, les pauvres restes d'une victime déchiquetée, dans une toile de tente. Les professionnels de la mort trouvaient encore dans leurs poches du chocolat ou du chewing-gum, qu'ils distribuaient parfois aux gamins de passage. Les cadavres étaient mis dans des sacs blancs et rechargés sur des camions, pour être inhumés dans de grandes nécropoles militaires.
A la mi-janvier, la rumeur courait que le front allait être rétabli sur la crête vosgienne. La neige tombait en abondance et la population masculine était réquisitionnée en pleine nuit pour dégager la voirie afin que les convois militaires puissent circuler. On forma aussi un groupe de jeunes, sous la conduite d'un ancien Adjudant. Ils furent armés pour résister à un éventuel retour des Allemands. »

**Antoine FUCHS décrit ensuite le passage des Goumiers. Nous y reviendrons dans un chapitre qui leur est consacré. Il évoque également d'autres présences militaires pendant l'hiver et le printemps 1945 :**

« Des unités de la Légion Etrangère combattant autour de Sélestat et dans le Ried venaient se reposer à Villé. Elles subissaient de lourdes pertes. En témoignent les 32 tués amenés au dépôt des pompiers de Villé (actuel Bureau de Tabac). Ils ont été identifiés pour être provisoirement inhumés à Albé, au cimetière communal, à droite de l'église. La villa au N° 22 de la Rue de la Libération hébergeait le Commandement. Devant l'entrée, une sentinelle montait la garde dans une guérite aménagée pour la circonstance. Le garage à gauche de l'entrée servait de geôle pour les punis. De l'autre côté de la route, sous la chaussée, des Sapeurs avaient aménagé un tunnel miné, en cas de besoin. Même entre Villé et Triembach, un cordon de mines antichars était posé par précaution. Les unités se suivaient, des Fusiliers Marins avec des chars légers sont passés. Un char « Tiger » de fabrication allemande, récupéré, avait été réparé sur la Place du Marché et rebaptisé « Kaysersberg ».



♦ *Stocks de munitions, de matériel et de vivres près de la gare de Villé.*

Lors des essais sur la Route de la Libération par temps froid, il dérapa au carrefour, détruisant le bassin de la fontaine (Stockbrunne) qui ne sera rénové qu'en mars 1948. Les derniers soldats cantonnés à Villé provenaient de bataillons de choc qui sont repartis vers juin-juillet 1945. Quelques uns avaient trouvé épouse en la contrée.

**Le récit très complet et détaillé d'Antoine FUCHS pourra être abondé par d'autres témoignages villois. On se souvient que Jean FRITSCH était revenu dans la maison familiale de la Place du Marché alors que la Kommandantur s'apprêtait à se replier.**

Lorsqu'on apprend le 25 Novembre que l'Armée américaine a dépassé Urbeis et qu'elle se rapproche de Villé, une grande partie de la population a quitté l'agglomération, les caves souterraines étant plutôt rares. En ce qui nous concerne, nous avons la cave SADAL (actuel magasin de carrelage ZIMMERMANN) à proximité et nous nous y aménageons un coin pour y dormir jusqu'au 24 Novembre. Les combats débutent le dimanche 26 en début d'après-midi par un tir d'artillerie et une attaque d'infanterie venant du Klosterwald. Une autre colonne américaine, progressant par la route de Saint-Martin, est prise à partie par des tirs antichars en provenance du Giessen **(voir le récit d'Antoine FUCHS qui était aux premières loges)**. Les blindés américains ripostent par des obus incendiaires en direction de la ferme HIRTH qui est totalement détruite. Les Allemands se retirent vers le centre du village, puis refluent vers l'abattoir et la scierie après de violents combats de rue. Un habitant de Villé, M. FREPPEL, ayant imprudemment quitté son abri, est tué. Les tirs s'arrêtent peu après 16 heures. Profitant de l'accalmie, je sors de la cave SADAL. Il fait clair, mais c'est la maison du menuisier ADRIAN qui éclaire le quartier : elle est en feu, d'énormes flammes sortent de toutes les ouvertures, du rez-de-chaussée jusqu'au toit. Les pompiers ne pourront intervenir que bien plus tard. J'aperçois les premiers soldats américains, impressionnants par leur carrure, leur équipement et leur décontraction. Une cinquantaine de prisonniers allemands sont rassemblés sur la Place du Marché, puis se dirigent à pied et sous bonne garde vers Bassemberg, en colonne par trois, les mains sur la nuque. Je pense que la plupart d'entre eux ont préféré se rendre aux Américains plutôt que de continuer le combat. Leurs camarades rescapés se sont repliés en direction de la Cité et de Neuve-Église. En résumé, Villé a été le théâtre d'un combat retardateur mené par un faible effectif de fantassins allemands dotés d'armes antichars contre des Américains supérieurs en nombre et appuyés par des engins blindés. L'opération n'a guère duré plus de 3 heures et s'est arrêtée à la tombée de la nuit. Le lendemain 27 Novembre au matin, le calme règne et je me décide à voir ce qui se passe dans notre maison. La porte est ouverte, sur la place et à l'intérieur, partout il y a des soldats américains en tenue de combat. Dans l'entrée, un capitaine donne ses ordres par radio. Je me dirige vers lui mais un de ses hommes braque subitement le canon de sa mitraillette sur mon ventre. Je lui explique qu'ils sont dans ma maison et que je veux seulement souhaiter la bienvenue à nos libérateurs. Rien n'y fait ! En mâchant son chewing-gum, il me dit que ce n'est pas le moment et me conduit vers la sortie. J'attendrai donc leur départ vers d'autres opérations pour effectuer une visite. Mais, presqu'aussitôt, le déclenchement d'un tir de l'artillerie allemande m'oblige à regagner notre cave. Ces tirs d'artillerie continueront de manière sporadique durant les journées suivantes, alors que le gros des troupes américaines a quitté Villé. J'ai donc le temps de constater les dégâts dans notre maison. Chacun de nos trois bâtiments a été touché : un obus dans la maison d'habitation où la pièce d'angle, côté rue, a subi des dommages au 1er étage, un obus dans le toit de la grange côté cour et un autre sur le toit du poulailler (…). Dans la maison, la plupart des carreaux de nos grandes fenêtres ont été brisés par l'effet de souffle. La maison est inhabitable.

**Témoignage de Mmes R.SPIESSE et M.F.MEYER qui, elles-aussi, ont vécu la libération du centre de Villé :**

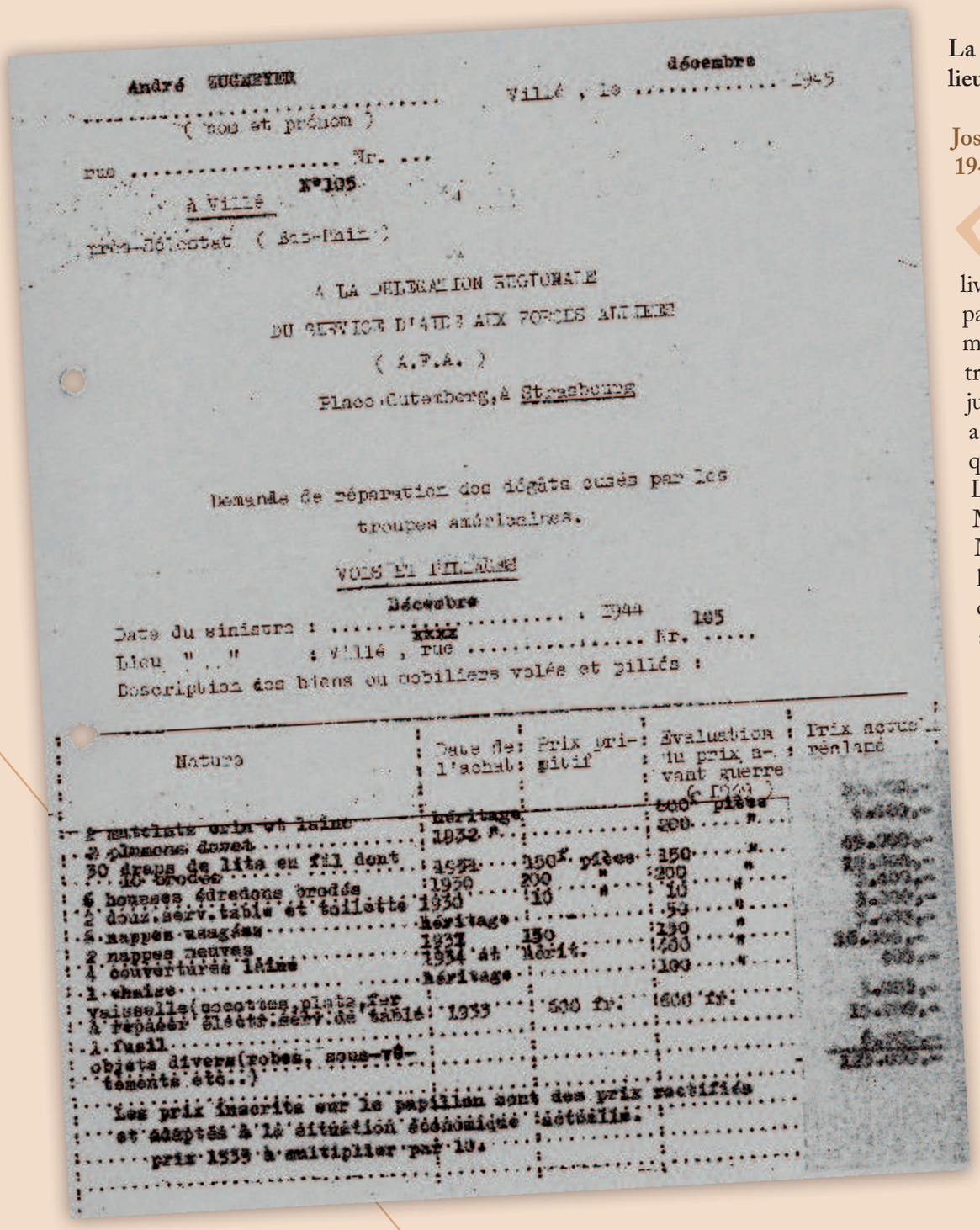
« Pendant les trois jours qui ont suivi le premier bombardement du 22 Novembre, les Allemands ont déménagé tout le matériel qui se trouvait dans l'usine FTV de la gare, réquisitionnée à peu près un an avant. Ils ont eu de la chance : la météo leur était favorable, car sans visibilité, aucune attaque aérienne américaine n'était possible. Ils ont donc réussi à sortir toutes leurs machines, de l'armement, des pièces de moteur de char, des munitions. Ils ont rapatrié leurs machines avec le train qui circulait encore à ce moment. Après le départ du dernier train, ils ont fait sauter les rails pour les rendre inutilisables. Ils étaient tellement pressés de les faire sauter qu'ils n'ont même pas averti les habitants du quartier ; aussi nous, qui habitions près de la Scierie SENGLER, nous avons eu des morceaux de rails jusque dans nos chambres, à travers la fenêtre (…). Avant de partir, les Allemands avaient encore mis le feu à des maisons et mitraillé les bêtes qui se trouvaient dans les étables. Nous sommes sortis pour essayer d'éteindre le feu. Nous avons cherché la pompe à incendie, mais elle s'est arrêtée au bout de quelques minutes : les Allemands avaient mis du sable dans le réservoir à essence ! (…) Nous n'avons donc pas pu éteindre le feu des trois maisons touchées (…). Chez les HIRTH, au moment de l'incendie, Mme HIRTH accouchait de jumeaux dans la cave, il fallut l'évacuer. (…). Les Américains nous avaient promis le rétablissement de l'électricité pour Noël. Ils ont donc aidé les ouvriers des Ets. VONDERSCHER à remettre le courant, à l'aide de leur matériel militaire, de grues. Et pour la messe de minuit, nous avions l'électricité. Devant notre maison était stationné un camion radio. Chez nous étaient hébergés un lieutenant américain et quelques hommes de troupes. L'un deux restait toujours de garde en bas, à la radio. Ce soir de Noël, nous étions réunis, notre famille et les Américains, autour du sapin. Mon père a dit à l'officier qu'il n'était pas humain de laisser le garde seul en bas. Ils sont allés le chercher, ainsi que tout son matériel et nous avons fêté Noël près du sapin, buvant du vin chaud et écoutant la radio posée sur la table de la salle à manger (…) Quelques mots encore à propos des armes. Nous avions réussi à prendre des armes aux Allemands deux jours avant leur départ. On s'essayait au sabotage. Nous avons eu de la chance que les Américains arrivent vite car les Allemands avaient cherché les coupables, mais sans succès. Puis, une quinzaine de jours après la Libération, alors que tout était calme, nous avons trouvé tout un arsenal laissé par les Allemands : des cartouches, des grenades, des fusils, des lance-roquettes ; il y avait même des canons anti chars ! Nous les jeunes, nous tirions avec toutes ces armes pour nous amuser. En forêt, on s'amusait à tirer avec les lance-roquettes, on a presque fait sauter une maison avec de la dynamite ! »

♦ *Défilé des libérateurs dans les rues de Villé (Printemps 1945).*



# *Dégâts collatéraux*

# *« On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs !»*



André ZUGMEYER

( nom et prénom )

rue ..... Nr. ...

A Villé

près Sélestat ( Bas-Rhin )

décembre

Villé , le ..... 1945

A LA DELEGATION REGIONALE
DU SERVICE D'AIDE AUX FORCES ARMEES
( A.F.A. )
Place Gutenberg, à Strasbourg

Demande de réparation des dégâts causés par les troupes américaines.

VOLS ET PILLAGE

Date du sinistre : ..... Décembre ..... 1944
Lieu " " : Villé , rue ..... Nr. 185

Description des biens ou mobiliers volés et pillés :

| Nature | Date de l'achat | Prix primitif | Evaluation du prix avant guerre (6 1944) | Prix accordé réclamé |
|---|---|---|---|---|
| 2 matelas crin et laine | héritage | | 200 pièce | |
| 2 plumons duvet | 1932 | | 200 | |
| 30 draps de lits en fil dont 10 brodés | 1939 | 150 pièce | 150 | |
| 6 housses édredons brodés | 1930 | 200 | 200 | |
| 2 douz. serv. table et toilette | 1930 | 10 | 10 | |
| 8 nappes usagées | héritage | | 50 | |
| 2 nappes neuves | 1937 | 150 | 150 | |
| 4 couvertures laine | 1934 et 44 | hérit. | 400 | |
| 1 chaise | héritage | | 100 | |
| Vaisselle (assiettes, plats, sur à repasser électr. serv. de table | 1933 | 500 fr. | 1600 fr. | |
| 1 fusil | | | | |
| objets divers (robes, sous-vêtements été..) | | | | |

Les prix inscrits sur le papillon sont des prix rectifiés et adaptés à la situation économique actuelle.
prix 1939 à multiplier par 10.

**La Libération, en particulier de Villé, a donné lieu à quelques épisodes moins glorieux.**

**Joseph GENY, adjoint au maire du bourg en 1946, raconte :**

« C'est le personnel renfort char arrivé vers 16h le mardi 28 Novembre qui s'est livré au pillage, tant des maisons abandonnées par leurs habitants que celles encore occupées, malgré la protestation très vive des habitants se trouvant sur place. Ce pillage a duré au moins jusqu'à jeudi matin où le gros des troupes américaines a quitté Villé pour ne laisser qu'un dépôt de ravitaillement près de la gare. Le pillage a été constaté immédiatement par M. le Maire WEBER, et ceci en présence de M. VAN LOUDDEN, officier de liaison de la Division américaine, qui a immédiatement conseillé de faire une plainte officielle au commandant, ce qui fut fait. »

**Les archives conservent trace de ces dossiers ; la famille ZUGMEYER s'est ainsi fait délester de « *2 matelas, 2 plumons, 30 draps, 6 housses d'édredon, 2 douzaines de serviettes, 8 nappes, une glacière, 4 couvertures, 1 chaise et une bonne partie de la vaisselle* » ! Pour se faire indemniser, on dut remplir un questionnaire bilingue français-anglais en 35 points. Ces dossiers pré-imprimés prouvent que ces larcins étaient … monnaie courante et constituaient en quelque sorte le pendant du sacrifice des troupes libératrices.**

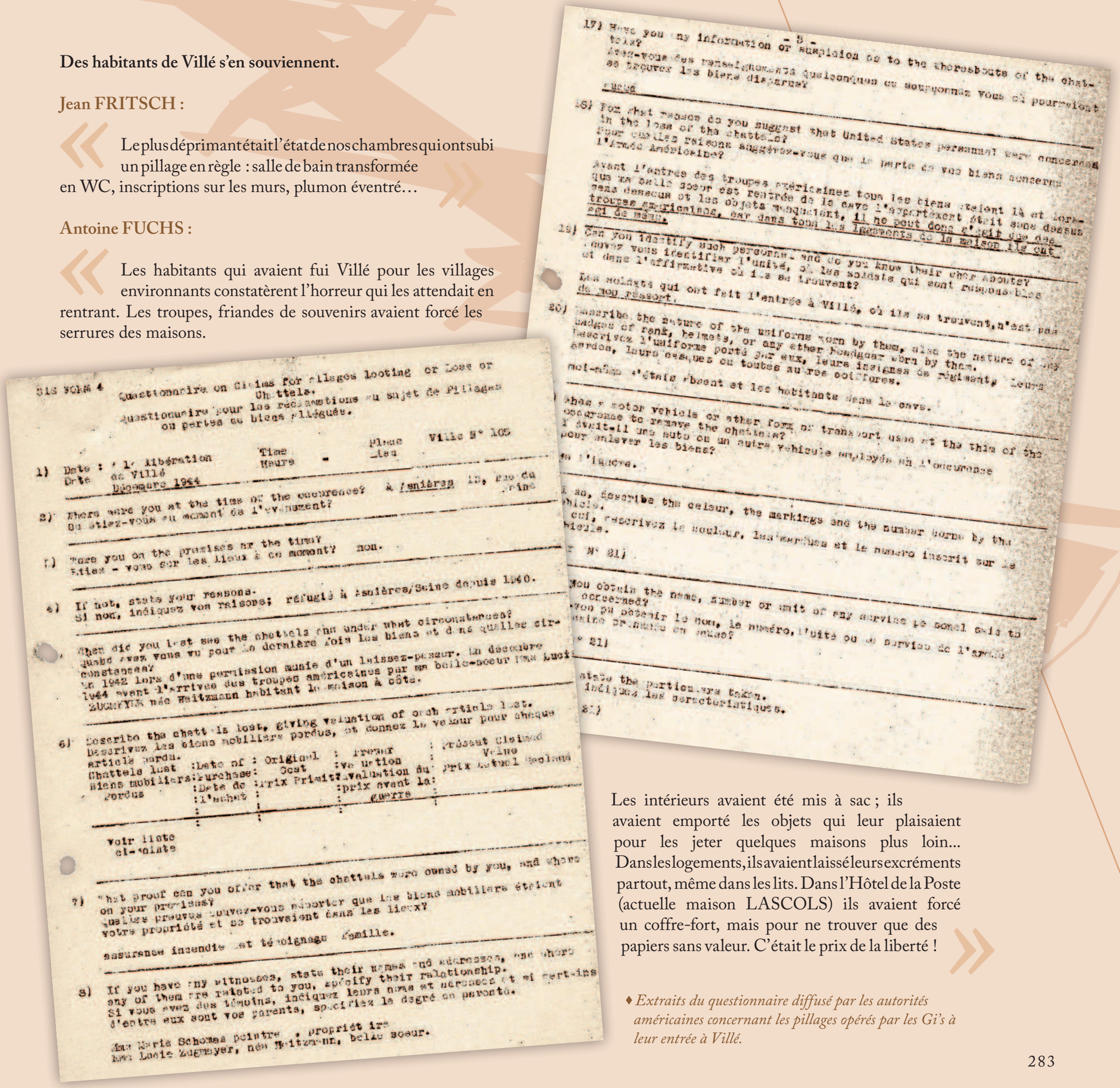
**Des habitants de Villé s'en souviennent.**

**Jean FRITSCH :**

« Le plus déprimant était l'état de nos chambres qui ont subi un pillage en règle : salle de bain transformée en WC, inscriptions sur les murs, plumon éventré…

**Antoine FUCHS :**

« Les habitants qui avaient fui Villé pour les villages environnants constatèrent l'horreur qui les attendait en rentrant. Les troupes, friandes de souvenirs avaient forcé les serrures des maisons.



Questionnaire on Claims for Alleged Looting or Loss of Chattels.

Questionnaire pour les réclamations au sujet de Pillages ou pertes de biens pillégués.

1) Date : / 1/ libération de Villé — Time / Heure — Place / Lieu — Ville N° 105

2) Where were you at the time of the occurrence? / Où étiez-vous au moment de l'événement? — à Jenières 13, rue du Moine

3) Were you on the premises at the time? / Etiez - vous sur les lieux à ce moment? — non.

4) If not, state your reasons. / Si non, indiquez vos raisons; — réfugié à Asnières/Seine depuis 1940.

5) When did you last see the chattels and under what circumstances? / Quand avez vous vu pour la dernière fois les biens et dans quelles circonstances? — En 1942 lors d'une permission munie d'un laissez-passer. La découverte 1944 avant l'arrivée des troupes américaines par sa belle-soeur Mme Lucie ZUGMEYER née Weitzmann habitant la maison à côté.

6) Describe the chattels lost, giving valuation of each article lost. / Decrivez les biens mobiliers perdus, et donnez la valeur pour chaque article perdu.

| Chattels lost / Biens mobiliers perdus | Date of Purchase: Date de l'achat | Original Cost: Prix Primitif | Present Valuation: Valuation du prix avant la guerre | Present Claimed Value: Prix actuel réclamé |
|---|---|---|---|---|
| Voir liste ci-jointe | | | | |

7) What proof can you offer that the chattels were owned by you, and where on your premises? / Quelles preuves pouvez-vous apporter que les biens mobiliers étaient votre propriété et se trouvaient dans les lieux? — assurances incendie et témoignage famille.

8) If you have any witnesses, state their names and addresses, and where any of them are related to you, specify their relationship. / Si vous avez des témoins, indiquez leurs noms et adresses et si certains d'entre eux sont vos parents, spécifiez le degré de parenté. — Mme Marie Schomas peintre, propriétaire Mme Lucie Zugmeyer, née Weitzmann, belle soeur.

17) Have you any information or suspicion as to the whereabouts of the chattels? / Avez-vous des renseignements quelconques ou soupçonnez vous où pourraient se trouver les biens disparus? — Aucun

18) For what reason do you suggest that United States personnel were concerned in the loss of the chattels? / Pour quelles raisons suggérez-vous que le perte de vos biens concerne l'armée Américaine? — Avant l'entrée des troupes américaines tous les biens étaient là et lorsque ma belle soeur est rentrée de la cave l'appartement était sens dessus dessous et les objets manquaient, il ne peut donc s'agir que des troupes américaines, car dans tous les logements de la maison ils ont été de même.

19) Can you identify such personnel and do you know their unit? / Pouvez vous identifier l'unité, si les soldats qui sont responsables et dans l'affirmative où ils se trouvent? — Les soldats qui ont fait l'entrée à Villé, où ils se trouvent, n'est pas de mon ressort.

20) Describe the nature of the uniforms worn by them, also the nature of any badges of rank, helmets, or any other headgear worn by them. / Décrivez l'uniforme porté par eux, leurs insignes de régiment, leurs képis, leurs casques ou toutes autres coiffures. — Mot-même s'était absent et les habitants dans la cave.

21) Was a motor vehicle or other form of transport used at the time of the occurrence to remove the chattels? / Y avait-il une auto ou un autre véhicule employés en l'occurrence pour enlever les biens? — [illegible].

21a) If so, describe the colour, the markings and the number borne by the vehicle. / Si oui, décrivez la couleur, les marques et le numéro inscrit sur le véhicule. — [illegible] N° 21)

21b) How did you obtain the name, number or unit of any service personnel concerned? / Comment pu obtenir le nom, le numéro, l'unité ou le service de l'armée américaine en cause? — [illegible] 21)

22) State the particulars taken. / Indiquez les renseignements. — [illegible] 21)

Les intérieurs avaient été mis à sac ; ils avaient emporté les objets qui leur plaisaient pour les jeter quelques maisons plus loin... Dans les logements, ils avaient laissé leurs excréments partout, même dans les lits. Dans l'Hôtel de la Poste (actuelle maison LASCOLS) ils avaient forcé un coffre-fort, mais pour ne trouver que des papiers sans valeur. C'était le prix de la liberté !

♦ *Extraits du questionnaire diffusé par les autorités américaines concernant les pillages opérés par les Gi's à leur entrée à Villé.*

**Une fois le bourg-centre de la vallée investi, les troupes américaines poursuivent leur progression ; vers Triembach tout d'abord :**

**Témoignage Mmes SPIESSE et MEYER :**

« Les Américains se sont mis en marche vers Triembach. Un peu plus loin que l'actuel Garage JOST, un barrage obstruait la route. Le char américain a fait marche arrière jusqu'à la Scierie SENGLER à l'entrée de Villé. Les hommes ont discuté, puis une Jeep s'est avancée jusqu'au barrage, sans protection, et l'a fait sauter. Il était environ 14 heures. Alors le char est reparti vers Triembach et s'est installé sur le petit pont menant à la scierie. Les Allemands lui ont tiré dessus, mais il n'a pas été touché. Par contre, la maison d'habitation de la scierie a brûlé. »

**Dans le village même, Georges HIRSCHFEIL rapporte :**

« Les arrière-gardes allemandes construisirent un barrage à l'entrée de la localité vers Villé. Mais les chars américains descendirent des collines de la Schrann et des combats de rue eurent lieu dans le village même. On se battit autour du barrage et deux maisons prirent feu à gauche de la rue, ainsi que la scierie. Des batteries allemandes retranchées près de Neubois tirèrent plusieurs obus dont l'un atteignit l'église, provoquant de sérieux dégâts. La localité avait déjà souffert de l'explosion d'une charge de dynamite beaucoup trop puissante qui détruisit le pont sur le Giessen vers Neuve-Église. »

**Nous disposons d'impressionnantes images de ces combats grâce à un enfant du pays, Robert MEYER, incorporé de force dans la Wehrmacht. Il se trouvait en Lettonie quand, à son grand étonnement, il reconnut son village dans une brève séquence de la « Wochenschau », les actualités cinématographiques retraçant les combats sur le front occidental. Il réussit à obtenir du projectionniste le fragment de pellicule correspondant, qu'il conserva précieusement (caché dans ses chaussettes !) jusqu'à son retour à Triembach. Il en obtint unltérieurement une copie auprès du « Bundesarchiv » de Coblence.**

♦ *Extraits du film d'actualités récupéré par Robert MEYER. Les troupes allemandes tirent depuis le centre du village.*





**Dans la localité voisine d'Albé, blottie dans son vallon latéral, on conserve le souvenir de quelques anecdotes. Henri et Jeanne ULRICH racontent :**

« Le dimanche 26 Novembre pendant les Vêpres, on entendait le bombardement de Villé. Le lendemain, lundi 27, entre 14h et 14h30, des grenades sont tombées jusqu'aux Muhlmatten, tirées par-dessus le Scheibenberg. Lorsque les Américains sont entrés dans le village, les gens les ont accueillis avec des drapeaux français aux fenêtres. Ils sont rentrés dans chaque maison et tiraient sur les bâtiments où il n'y avait personne aux fenêtres. Ils ont distribué du chewing-gum et du chocolat. L'instituteur M. EGGER, qui savait l'anglais, a discuté avec les Américains. Ceux-ci pensaient qu'ils étaient déjà en Allemagne. Ils ont jeté un portrait d'HITLER dans le ruisseau. Les troupes sont reparties vers Albéville le 28 Novembre. »

**Pour Saint-Maurice, nous disposons toujours du témoignage d'Alphonse GUNTZ, évadé de la Werhmacht et revenu au village :**

« A mon réveil à 7 heures, tout était devenu normal, le gros de l'armée **(allemande)** était passé, et de petits groupes de défense commençaient à pointer leur nez. L'artillerie alliée commençait à tirer par-dessus le village, on ne savait pas sur quel objectif. On commença à déménager dans les caves (…). La troisième nuit, entre 5 et 6 heures du matin, l'artillerie commença son feu meurtrier sur le village, l'attaque de notre délivrance avait débuté. Ils n'étaient pas faciles à déloger de notre village, ces sacrés Allemands, ils défendaient maison par maison en tirant par les fenêtres ou par les greniers dont ils soulevaient les tuiles. C'est vers 8 heures du matin enfin qu'un soldat en uniforme kaki se présenta sur l'escalier de la cave, pointant son fusil et demandant dans une langue qui nous était étrangère qu'on le laisse passer pour vérifier qu'il n'y avait plus de soldat ennemi. On lui faisait comprendre qu'il n'y en avait plus. Je lui ai demandé s'il était français, il fit non de la tête. Je suis sorti voir les dégâts occasionnés par cette attaque matinale, heureusement finie sans coûter de vie civile. Mais on apprit dans la matinée que les Américains avaient à déplorer quatre ou cinq morts et plusieurs blessés. Ils installèrent leur Q.G. au Restaurant GOLDBRONN et c'est de là que les camions et ambulances ont emmené les victimes. Il y avait des chars à chaque coin de rue. Un de ces mastodontes est entré dans la cour de notre voisin en aplatissant le tas de fumier devant la porte de l'étable, comme une plate-bande, et, en même temps, la première marche de l'escalier d'entrée, enfoncée à plat dans le sol. Juste après le virage, il y avait un barrage antichar élevé avec un grand tronc d'arbre à travers toute la route. Les Allemands avaient réquisitionné les hommes du village jusqu'à 70 ans pour le construire. Il est resté intact jusqu'à midi où le service de déminage est arrivé avec ses détecteurs pour voir s'il n'était pas miné. Heureusement il n'en était rien.
Ensuite est arrivé un gros bulldozer qui tirait chaque tronc avec une chaîne, avant de les évacuer dans un pré sans se préoccuper de la clôture. Je voyais pour la première fois un engin pareil écrasant ces obstacles comme des allumettes, formidable ! « *Vive l'Amérique* » se disait-on ! Pendant ce temps, nos libérateurs continuaient en direction de Sélestat. »



♦ *L'ancienne scierie de Triembach-au-Val, incendiée lors des combats de la libération du village et reconstruite depuis sur un autre plan.*

Julien Griesmar

Le deuxième jour, l'Artillerie américaine remplaça l'Infanterie. C'étaient des gros calibres tractés par de puissantes autochenilles. Quand ils tiraient leurs salves d'obus de 150 mm, la maison tremblait dans tous ses gonds. Je me trouvais une fois dehors au moment d'un tir, je regardais la maison, je croyais que le toit entier s'envolait. Toute la charpente s'est soulevée de quelques centimètres avant de se reposer. Il y avait des dégâts de la bataille de la veille. Beaucoup de maisons étaient atteintes par des tirs de mortier et d'artillerie. Notre toit aussi avait subi un tir de mortier, démolissant complètement la cheminée, en endommageant une poutre et soufflant le quart des tuiles de l'arrière du toit. Après deux jours et nuits sous le vacarme de l'artillerie, ils sont partis. »

**Autre récit de la libération de Saint-Maurice par Julien GRIESMAR :**

« Le 25 Novembre 1944, on entendait nettement la canonnade se rapprocher. Le pouvoir communal, sous la direction de l'Ortsgruppenleiter, a mobilisé tout le monde encore disponible pour ériger des barrages antichars. Pas même âgé de 10 ans, j'ai dû accompagner mon père dans la forêt du château DE CASTEX pour y couper des sapins. Arrivés dans la forêt, l'Ortsgruppenleiter nous a désigné un arbre d'environ 40 cm de diamètre. Après que mon père l'ait entamé à la hache, je l'ai aidé à le couper à la scie passe-partout. Quand l'arbre fut tombé, mon père m'a dit : « *Junger (fiston), pour toi ça suffit, rentre à la maison !* » Je suis rentré, et j'ai gardé cette scie en souvenir.

A Saint-Maurice, deux barrages antichars furent ainsi édifiés, le premier Rue de la Fontaine. Les personnes mobilisées ont creusé de profondes tranchées pour y planter les troncs d'arbres. Pendant ces travaux, il pleuvait et un cheval de la Wehrmacht a glissé et est tombé dans l'une de ces tranchées. Les soldats ont travaillé toute la nuit pour le tirer de cette mauvaise situation. Ce barrage n'a pas été fermé. Le second, dans la Rue Principale a lui, par contre, été fermé. Les Américains avec leurs camions GMC l'ont démantelé comme des allumettes. En même temps, ils ont aussi démoli les deux bacs en grès des fontaines du milieu et du haut du village. Le soir du 27 Novembre, les premiers obus sont tombés dans le haut du village. Deux maisons ont été endommagées, deux chevaux et un bœuf, détenus par les Allemands, blessés. Les chevaux furent abattus et enterrés sur place, le bœuf, plus légèrement blessé, fut également tué et, le lendemain, découpé et distribué à la population. Ce soir du 27, mon père avait amené un Feldwebel et deux soldats allemands pour le dîner… Bratkartoffeln und Spiegeleier… *(pommes de terre sautées et œufs au plat).* Lorsque les premiers obus ont éclaté, le Feldwebel, pris de panique, a abandonné son repas et s'est sauvé en criant : « *Hier ist Feuergefahr, hier ist Feuergefahr !..* » (*Il y a ici danger d'incendie ou d'explosion*). Les soldats ont voulu le retenir, mais en vain. Mon père était un ancien combattant de la Grande Guerre ; il connaissait bien la vie des soldats et ne faisait pas de différence entre ami et ennemi. Pendant l'occupation, les autorités allemandes avaient distribué des masques à gaz à la population. Ils n'ont jamais servi. Dans la nuit du 27 au 28, pour camoufler leurs attaques, les Américains avaient lâché du brouillard artificiel, des fumigènes, sur la vallée. Avant le lever du jour, mon père était déjà sorti pour se rendre compte de la situation. En voyant le brouillard, il a cru à une attaque aux gaz comme pendant la Première Guerre. Il est rentré déprimé en nous disant : « *Ils ont lâché du gaz* », mais a rapidement compris sa méprise par la suite. Dans la matinée du 28, nouvelle canonnade des Américains, la Menuiserie ULRICH a été dévastée, ainsi que la maison DONTENVILLE dans la Rue de la Fontaine. Pendant la canonnade, mon père était en train de faire sa ronde. Des éclats d'obus et des gravats sifflaient autour de sa tête. Pris de panique, il s'est jeté dans la descente de cave en criant « *Ouvrez vite ! Ouvrez vite !* » Peut-être avait-il peur quand même… Le 29 Novembre, un commando allemand avait pour mission, avant de se retirer de Saint-Maurice, de faire

sauter les deux ponts, celui sur le Dumpfenbach, Rue Principale, à hauteur du presbytère, et le pont du Giessen sur la route de Neuve-Église. Vers la fin des années 1930, ce pont en béton armé avait remplacé une construction vétuste. Le tablier était couvert d'un dallage de pavés en granit, et ses piliers étaient déjà creusés de chambres à explosifs pour le faire sauter en cas de guerre. Dans la matinée, avant l'exécution de sa mission, le commando se trouvait dans le Moulin NUSSBAUMER, tout à proximité. Le meunier, Camille NUSSBAUMER, de peur des dégâts, a essayé de convaincre les soldats de ne pas faire sauter les ponts. Finalement, le pont du Dumpfenbach a été épargné et, au pont du Giessen, la charge explosive a été réduite de moitié. De ce fait, le tablier du pont fut simplement soulevé par l'explosion et retomba sur les piliers. Les pavés projetés ont néanmoins endommagé plusieurs toitures. On pouvait encore le traverser à pied, mais il fut interdit aux véhicules et remplacé en 1945 par un pont provisoire en bois, limité à 5 tonnes… jusque vers les années 1960 ! Ce 29 Novembre au lever du jour, les Américains venant de Triembach ont pris possession des premières maisons du village. Vers 8 heures, mon père est rentré avec deux soldats allemands pour leur offrir un café au lait. En le buvant, ils nous ont informés qu'il ne restait que 14 Allemands pour défendre le village. Soudain, le plus jeune, un Berlinois de 17 ans, a commencé à pleurer en disant : « *Wenn das meine Mutter wüsste* » (*Si ma mère savait cela*…). Mon père l'a consolé. Après une dizaine de minutes, un Feldwebel est rentré pour les chercher. Il les a réprimandés : « *Vous me laissez seul devant l'ennemi… Flucht vor dem Feinde, ich könnte sie auf der Stelle erschiessen* » (*Fuite devant l'ennemi, je pourrais vous abattre sur le champ*) »… Les soldats répondirent « *Jawohl Herr Feldwebel* ». Les trois Allemands ont voulu s'installer dans le grenier de notre étable, mais mon père les a dissuadés. Finalement ils se sont retirés dans notre cour derrière une pile de bois. Avec un fusil d'assaut et deux autres fusils, ils ont tenu tête pendant plusieurs heures à une quarantaine de soldats américains. Après une heure, mon père était allé leur parler pour les convaincre de se retirer, mais en vain. Vers midi enfin, ils sont partis vers Thanvillé par la forêt DE CASTEX. A midi, les Américains ont libéré le reste du village. Un soldat américain trouva la mort.

Le matin du 30 Novembre, mon père nous a amené le premier soldat américain pour lui servir du lait. Dans notre cuisine se trouvait un escalier pour descendre à la cave par l'intérieur, fermé par un couvercle. Ma sœur Marie-Thérèse était en train d'y couper des betteraves pour les vaches. Quand elle remonta et souleva la trappe, le soldat fut surpris et craignit d'être tombé dans un guet-apens. Mon père eut vite fait de le rassurer. Les soldats américains étaient arrivés en grand nombre dans le village dès le 29 au soir. Il fallait les loger. On les a répartis dans toutes les maisons du village. Lorsque 40 soldats sont arrivés chez nous, mon père a commencé à les conduire dans la Stub, mais elle fut vite pleine. Mon père, surpris par leur nombre, ne savait plus où les caser. Il finit par avouer : « *Ich hab net genua Matratze fer alli* » *(Je n'ai pas assez de matelas pour tous)*. Un soldat américain lui a alors répondu : « *Se sella uff da Boda leya* » *(Ils n'ont qu'à se coucher par terre)*. Ce soldat nous raconta que sa mère était alsacienne et, que chez lui, en Amérique, ils parlaient souvent le dialecte en famille. Le reste, une trentaine, a pris possession de la grange, de l'étable et s'est installé dans le foin au grenier. Celui-ci possédait un auvent d'environ 3,50 mètres. Couchés dans le foin, les soldats fumaient et, pour se chauffer, faisaient du feu à l'essence dans la cour sous l'auvent. Les flammes montaient jusqu'à la toiture. Ces agissements ne plaisaient pas à mon père, et à maintes reprises, il a attiré leur attention sur les risques d'incendie, mais en vain. A chaque fois, ils lui offrirent du chocolat, des cigarettes, des biscuits, du chewing-gum et autres friandises. Finalement, il leur lança : « *Macha was er wella, wan's brannt, verbrannener auj* » (*Faites ce que vous voulez, si ça brûle, vous brûlerez aussi !*).

*Couchés dans le foin, les soldats fumaient…*

**Mis à part le Comte-Ban sur lequel nous reviendrons bien sûr, ne restaient à libérer que les deux villages de l'avant-vallée, Thanvillé et Saint-Pierre-Bois. Pour le premier village, ce sont Cécile BAUER et Constant WACH qui racontent :**





♦ *Hohwarth : les jeunes du village posent sur la carcasse d'un char.*

« Deux ou trois jours avant la Libération, nous avons quitté le village et sommes allés dans les fermes FRERING et PAULUS pour nous mettre à l'abri des combats. Dans le village se trouvaient les chars allemands et les canons. Dans les cours, les soldats, avec leurs mitraillettes, attendaient les Américains. L'avant-veille, les Allemands avaient fait sauter le pont pour que les Américains ne puissent pas les suivre. Nous avons été pris sous le feu croisé des Américains depuis Neuve-Église et des Allemands stationnés près de la Halte de Neubois. Quelques Allemands sont alors arrivés à la ferme PAULUS en nous disant : « *Vous pouvez rentrer, vous êtes libérés !* » M. RUEFF de Strasbourg et M. THIRION prennent alors un bâton avec un morceau de tissu blanc et nous partons en direction du village ; M.RUEFF nous avait assuré qu'il savait parler l'anglais. A mi-chemin, nous croisons une quinzaine d'Américains. M.RUEFF engage le dialogue, mais les Américains ne comprennent rien ! Brusquement, une fusillade éclate entre quelques Allemands et les Américains. Nous nous couchons dans les fossés pleins d'eau pour éviter d'être touchés, puis, sains et saufs, nous regagnons nos maisons ou ce qu'il en reste. Il y avait beaucoup de monde chez nous car nos bêtes, 2 vaches et 2 veaux, avaient été touchées. Les Américains les ont abattues et nous avons vendu la viande. Ensuite les chars américains sont arrivés, les soldats ont distribué du chewing-gum et du chocolat. »

**Constant WACH rajoute :**

« En face de ma maison, sur la colline, étaient stationnés une vingtaine d'Allemands. Après avoir tiré sur les Américains qui venaient de Villé via Hohwath, ils ont dû se retirer vers Epfig. Ces tirs n'ont duré que quelques minutes. Les chars américains sont arrivés par la Rue de la Vieille Mairie, et des bataillons de soldats avançaient sur la Route Principale. Un officier a séparé un bataillon en deux rangées, l'une à droite, l'autre à gauche, pour qu'ils puissent mieux se protéger. »

**Pour Saint-Pierre-Bois et Hohwath, Alain MEYER a recueilli de nombreux témoignages villageois qui se recoupent, ce qui prouve par ailleurs, que les mémoires restent précisément imprégnées de ces souvenirs, vieux pourtant de plus de 60 ans.**

**Nous compilons ces récits dus à Marie-Rose DOLLE, Isabelle et Xavier METTENET, Annette et Fernand HUBER, Paul REIBEL et Emma MEYER.**

« Les Américains font leur entrée par le haut de Hohwath le 28 Novembre. Des Allemands tiraient sur eux du haut de Saint-Gilles. Les habitants se cachaient dans les caves. Des obus ont été tirés par un char américain qui était stationné dans la Rue Principale. Un Américain a été tué à Hohwath, déchiqueté. Les Américains sont restés quelques jours, ils dormaient dans les maisons. En fouillant l'une d'elles, ils ont trouvé des boutons de la Poste allemande. Mon frère Oscar était en effet employé à la Poste à Sélestat. Ces boutons portaient l'aigle du Reich en effigie. Les soldats ont alors tout cassé, les pots de confiture… Ces premiers soldats d'outre-Atlantique, surtout des repris de justice envoyés en 1ère ligne, faisaient aussi leurs besoins sous la véranda… la deuxième vague fut plus calme… (…) Hohwath a été bombardé depuis l'arrière-vallée, les habitants étaient cachés dans les caves. Il y avait encore des soldats allemands en observation autour de l'église de Saint-Gilles. Deux habitants de Hohwath, Auguste MEYER et Adolphe MEYER leur ont sectionné le fil du téléphone. Les Américains ont observé le village depuis les contreforts de l'Ungersberg. Ils ne sont rentrés dans le village qu'au matin suivant. Ils ont fouillé les maisons, des prisonniers allemands

ont été enfermés dans des caves. Les Américains ont subi des pertes humaines à Hohwath. Deux Gi's, entrés dans l'église Saint-Gilles, ont emporté des cierges pour s'éclairer. Ils sont revenus des années plus tard pour rapporter des bougies. L'un des soldats américains a dit : « *Ich werde nie in Deutschland schiessen, meine Eltern sind Deutsche* » *(Je ne tirerai jamais en Allemagne, mes parents sont allemands).*

**Arsène HUMBERT correspondant local de l'Alsace (05.05.1990) rapporte à ce sujet :**

« Ils avaient 20 ans en 1944. Deux libérateurs sont revenus d'Amérique. Carroll COOK et Bill ALPERN ont aujourd'hui 66 ans. Ils ont voulu revenir sur leurs pas après avoir participé à la Libération au sein de la 103e Division d'Infanterie. Leur compagnie a chassé les Allemands qui occupaient les hauteurs de Saint-Gilles. Ils ont rapporté un porte-bonheur, un bout de cierge dont ils s'étaient servis pour chauffer la gamelle et s'éclairer. C'est après avoir lu un article de journal paru en 1988 que l'un d'eux est tombé sur le nom de Saint-Pierre-Bois-Hohwath qui lui avait échappé. Il écrivit au maire M. REIBEL pour demander de préciser la date de la libération du village, si l'église existait toujours et servait encore au culte. (…). Lundi dernier, le maire eut la surprise de voir débarquer les deux Gi's. (…) Les visiteurs firent le récit des combats. Sur le toit d'une maison de Hohwath que, 46 ans après, ils ont aisément localisée, ils avaient installé leur mitrailleuse. Des 180 hommes de leur Compagnie, une cinquantaine sont morts au combat dont trois à Hohwath, puis deux à Blienschwiller.
Ils n'étaient jamais revenus en Alsace. »

**Pour ce qui concerne Saint-Pierre-Bois même, les témoignages sont également très concordants.**

« Les Allemands, avant de se retirer, avaient installé des barrages minés dans le village. Devant la maison SCHURRA, des billots de bois du sabotier barraient la route truffée de mines. Devant l'ancienne mairie, en allant vers la Rue de Dambach, un cerisier avait été abattu et l'emplacement miné. Un soldat américain, pourtant mis en garde par les voisins, a été blessé en voulant passer. Devant le presbytère, un sous-officier allemand, nommé GAERTNER, posait des mines. Le curé WIRTH essaya de l'en dissuader. Le sous-officier lui répondit : « *Befehl ist Befehl* » (*Un ordre est un ordre*), à quoi le curé renchérit : « *Befehle kann man auch umgehen* » (*On peut également contourner des ordres*). Le curé lui avait donné le bon conseil, car à peine rentré dans son presbytère, la mauvaise manipulation d'une mine entraîna la mort de l'Allemand près de la chapelle. La route fut dynamitée à hauteur du pont du Zinken, près de l'actuelle ferme Charles MEYER. La charge était telle que les maisons alentours furent évacuées par précaution dans un rayon de 200 mètres. Le cratère était profond comme une maison et un soldat allemand avait lancé : « *Wenn sie uns die Schnurr durschneiden, werden wir Petersholtz in Asche machen* » (*Si vous coupez la mèche, nous réduirons Saint-Pierre-Bois en cendres*). Le trou fut comblé plus tard par les bulldozers américains et un pont provisoire en bois installé après guerre. La veille de l'arrivée des Américains, un canon allemand installé près du Garage KOHLER tirait encore vers l'arrière-vallée. Un avion de reconnaissance américain l'avait repéré dans la journée, ce qui fit que le village fut bombardé. Parmi les derniers Allemands à partir, il y avait des Cosaques qui logeaient avec leurs chevaux dans la maison de Paul REIBEL, où étaient également entreposés l'avoine, le foin et la paille. Un sellier russe a demandé à mes parents s'il ne pouvait pas rester pour ne pas avoir à rentrer chez lui, où il se ferait tuer **(voir aussi à ce sujet le récit**

**de Michel MANGIN pour Steige).** Les Américains sont arrivés un dimanche. Dans la journée, un engin motorisé antichar allemand était encore stationné avant de se retirer. Le village a été pilonné par des tirs de mortiers américains. Trois obus n'ont pas explosé, ils sont peut-être encore enterrés à l'endroit où ils sont tombés. Les Américains ont fouillé toutes les maisons. Très méfiants, ils se faisaient accompagner par un habitant de la maison qui était obligé de les précéder pour entrer dans les différentes pièces. Le premier jour, les Allemands tiraient encore depuis Scherwiller par-dessus le Bernstein. Pour riposter, les Américains avaient installé de l'artillerie lourde, tirée par des chenillettes, dans la Rue de Dambach, vers la carrière. Ils tiraient chaque minute, dans la nuit, en direction de la plaine. Lors de ces échanges, les habitants ont dormi dans les caves et étables.

**Il ne reste plus désormais qu'à relater la libération des villages du Comte-Ban. Là-aussi, le journal des troupes américaines nous est précieux et relate les grandes lignes de l'opération, menée depuis Lalaye, où nous l'avons déjà relaté, les GI's stationnaient après avoir aussi libéré Urbeis et Fouchy.**

« Le 27 Novembre à 14h40, le premier Bataillon a quitté Lalaye. La Compagnie L, ouvrant la route, se déplaça en direction de Dieffenbach et commença à installer des mortiers (de 81 mm) et notre artillerie à ouvrir le feu sur des positions ennemies préalablement repérées. Les positions furent installées et fixées pour la nuit. Le Commandant du Bataillon, le Colonel REYNOLD, était aussi anxieux que ses soldats. Cette nuit-là, les Compagnies K et L reçurent l'ordre de prendre le village dans la matinée. Le 28 Novembre à 6 heures, la Compagnie I quitta sa position pour attaquer Neuve-Église. Pendant ce temps, la Compagnie L continuait son attaque vers Dieffenbach qui était entre les mains des Allemands. La Compagnie I prit Neuve-Église et fit 51 prisonniers de guerre, dont deux officiers. À 16 heures, la Compagnie I et ses chars attaquaient Hirtzelbach. Le 2e Bataillon avait été alerté de la possibilité d'une contre-attaque depuis Triembach et Saint-Maurice et le bataillon se déplaça sur les hauteurs de la route de Triembach à Saint-Maurice pour mieux pouvoir observer. Le 29, la Compagnie I se déplaça vers Dieffenbach pour aider la Compagnie L pour la libération finale du village. A 12h30, ils ont pris position à l'entrée du village, alors que la Compagnie L avançait. A 14 heures, le village était tombé et était entièrement dans les mains américaines. La Compagnie I fut ensuite envoyée à Breitenau où la journée s'acheva à 20 heures. »

**Cette dernière localité fut épargnée par les combats. Nous conservons, grâce à Anne-Marie SCHON-RINGEISSEN et à la famille CHAMLEY plusieurs photos prises ces jours-là avec les libérateurs américains (ci-contre).**

**La Libération de Neuve-Église est surtout marquée par une série de drames ayant touché la population civile. Une jeune fille du village, Marie-Thérèse MUHR, âgée de 15 ans, a été tuée lors des combats du 27 Novembre 1944 par des éclats d'obus ayant traversé la porte de la cave où elle était réfugiée. Un autre drame toucha la famille FREYDT, habitant une maison isolée entre Neuve-Église et Villé, à l'emplacement d'une ancienne tuilerie.**
**Le jeune René FREYDT, qui voulait se rendre au village par la route, le 29 Novembre, fut tué par l'une des très nombreuses mines qui truffaient le bas-côté et le fossé. Voyant le drame depuis la maison, sa mère Pauline s'est précipitée pour lui porter secours. Elle aussi marcha sur une mine et eut les deux jambes arrachées. Un autre frère, Aloyse, qui avait lui aussi assisté à la catastrophe eut également une jambe arrachée par une autre mine, mais réussit à sauver les deux vies en posant des garrots à l'aide de ficelle qu'il avait dans sa poche. Quatre autres jeunes du village ont, par la suite, payé de leur vie la manipulation d'explosifs abandonnés dans la nature : Auguste MATT aux Bornematten pendant le bal du 14 juillet 1945 (qui fut bien sûr interrompu) et, auparavant, le 28 Février 1945 ce furent Jean-Marie COLLIN, Pierre FRANTZ et Paul WEBER.**



♦ *1er Décembre 1944. avant leur départ de Breitenau vers la Plaine, les libérateurs américains posent chez la famille CHAMLEY en compagnie d'Anne-Marie SCHON-RINGEISSEN.*



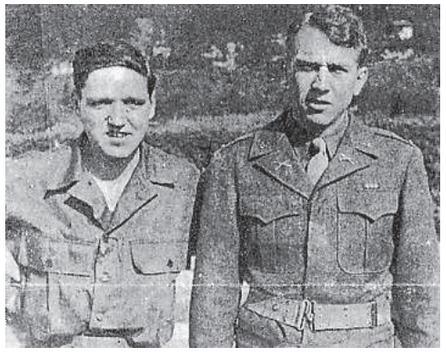




## *À Breitenau...*



**La libération de Dieffenbach-au-Val nous est connue, à la fois par le journal de guerre déjà évoqué ci-dessus, mais surtout, et en détails, par le récit d'un soldat de la Compagnie L du 409e Régiment d'Infanterie, Lloyd C. NEWSOM, qui est d'ailleurs revenu sur les lieux pendant l'été 1989 et qui a ainsi pu livrer ses souvenirs :**



♦ *Lloyd BROWN (à gauche) et Lloyd C. NEWSON, deux acteurs de la libération de Dieffenbach-au-Val.*

« Ma Compagnie était coincée par le feu allemand jusqu'à la tombée de la nuit, quand on me donna l'ordre d'emmener une patrouille dans le village pour voir si les Allemands s'étaient retirés. Le lundi 27 Novembre, après vérification de sept maisons, on nous a tirés dessus au moment où nous traversions à découvert vers la maison suivante. Une partie de la patrouille est retournée à la Compagnie, laquelle entretemps, avait commencé à pénétrer dans le village. Un feu nourri éclata, m'empêchant, avec mon compagnon Lloyd J.BROWN, de retourner à notre unité. Nous nous sommes engouffrés dans une cave, attendant le moment opportun pour repartir. Une famille d'environ dix personnes s'y abritait. Nous sommes restés là plusieurs heures à discuter avec les Alsaciens, à partager nos rations K avec leurs deux enfants de 10 et 12 ans. Quand les tirs cessèrent, nous avons décidé de remonter pour essayer de dormir. La petite fille nous a offert son lit parce que nous avions partagé notre chocolat avec elle. Mardi 28, nous fûmes recueillis par le père qui nous annonça qu'il y avait des soldats allemands partout. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu environ sept Allemands, peut-être une patrouille, accroupis, et observant le bout du village, en essayant de localiser les Américains. Nous avons alors décidé d'ouvrir le feu sur eux, à condition que la Compagnie L soit bien en place dans le village. Je montai, et utilisant mes jumelles, je vis notre capitaine dans une entrée. Je redescendis et ouvris le feu sur les Allemands, en tuant deux, en blessant deux autres. En entendant nos tirs, le Commandant de la Compagnie L envoya un peloton en renfort. Pendant ce temps, deux infirmiers allemands portant une grande croix rouge remontèrent la rue jusqu'à notre maison pour demander l'autorisation de ramasser les morts et blessés, ce que j'acceptai. Par la suite, l'un deux revint vers la maison et, en discutant, nous nous rendîmes compte que nous avions tous deux de la famille à Brême, en Allemagne. Il me dit combien c'était triste de nous entretuer. Après deux jours, nous avons quitté le village. »

**Les combats de Dieffenbach firent neuf morts et de nombreux blessés parmi les Allemands, ainsi qu'une cinquantaine de prisonniers.**



♦ *Printemps 1945 à Dieffenbach-au-Val. On fête la liberté retrouvée.*





**Neubois a été libéré le mercredi 29 Novembre.**
**Nous reproduisons in extenso le savoureux et précis témoignage du jeune Joseph MUNSCH, témoin des événements :**

« Novembre 1944. Le canon gronde dans les Vosges. Le front se rapproche inexorablement. Des officiers supérieurs allemands sont parfois de passage au village, ils se replient visiblement. La population est à la recherche d'abris sûrs : anciennes caves voûtées, sous-sols de maisons récentes à dalles bétonnées. Un matin, en faisant les courses avec ma sœur, nous entendîmes le commandant d'une batterie allemande déclarer : « *Nous tirons momentanément sur Lalaye.* » Or ce village ne se trouve qu'à sept kilomètres de chez nous. L'inquiétude grandit : les gens commencent à s'installer dans les caves. Nous avons rejoint la maison d'Emile PIERROT, chef de gare retraité, située au bas de la Rue de l'Eglise, suivis par les familles Alphonse GUNTZ, Max STALTER, Joseph MESCHBERGER et Jean NIERENBERGER, soit au total une vingtaine de personnes.

Les hommes ont aussitôt barricadé les soupiraux avec des piles de bûches. La porte d'entrée du sous-sol était protégée par un hangar assez élevé situé en face. Mon père ne nous a pas rejoints tout de suite. Il déclara : « *Tant que la situation n'empire pas, je continuerai à dormir dans mon lit. Pendant la guerre 14-18 j'en ai vu d'autres.* » Malgré l'insistance de ma mère, il n'en démordait pas. Un après-midi, alors qu'il s'appuyait sur le rebord de la fenêtre pour scruter le paysage, un obus de fort calibre déchiqueta un immense cerisier sur la colline en face. Alors il se décida à passer la première nuit avec nous. Ce jour, notre voisin Jean-Louis creusa un trou dans son potager pour y loger une énorme bonbonne d'eau-de-vie qu'il venait de distiller, craignant que les soldats ne la lui vident.
Dans notre abri la vie commença à s'organiser : on installa un fourneau, on fit un stock de bois, on accumula des provisions. Un tas de betteraves nous servait de matelas. Dans un coin, une fillette dormait dans une brouette. En principe on ne rentrait à la maison que pour chercher du ravitaillement ou pour soigner les bêtes : vaches, porcs, lapins, poules. Mais mon père était toujours à l'affût d'un prétexte pour y faire un tour. ● ● ●






♦ *Été 1945. Neubois fête son retour à la mère-patrie. On notera la profusion de costumes alsaciens et... la cigogne factice sur le char...*



♦ *Toujours à Neubois, été 1945...*

Un matin, il revint précipitamment, bavant de colère. Il avait surpris un soldat allemand en train de démonter les tôles ondulées sur le poulailler. Il lui fit des remontrances. Pour toute réponse, l'Allemand braqua le fusil vers lui en grommelant : « *Fous le camp si tu ne veux pas que je te troue la peau.* » Le lendemain mon père prit sa revanche. Une ligne téléphonique reliait le poste de commandement au front situé au sommet de la colline le long du chemin du Hayatte. Elle remontait la rue, passait à côté de notre maison pour continuer à travers prés, champs et vignes. Je ne sais quelle mouche a piqué mon père ce jour là. En tout cas, il n'a pas manqué d'audace. En effet, s'étant assuré que le quartier fût désert, il saisit les cisailles, sectionna le fil, enroula une trentaine de mètres, coupa à nouveau. A ce moment, il vit déboucher un soldat allemand à environ deux cents mètres en amont. Ayant à toute vitesse caché son butin dans un tas de bois, il se précipita à la cave, blême d'émotion. En apprenant ce qui s'était passé, maman éclata en sanglots, craignant des représailles. C'est seulement à ce moment que papa mesura la gravité de son geste. (Ce fil dérobé à l'ennemi sert encore aujourd'hui de cordeau de jardinier).

Le samedi 25 Novembre, une scène étrange se déroula à la boulangerie du village.
La patronne, sachant la Libération proche, grimpa sur une chaise et, en présence de son mari, de ses deux filles, de ma sœur, leur vendeuse, déclara : « *Souvenez-vous que c'est le jour de la Sainte-Catherine que j'ai décroché la photo de HITLER.* » Puis elle saisit le cadre ; le Führer fut couvert de crachats et accompagné en cérémonie jusqu'au foyer du fournil où il disparut dans les flammes. Quelques minutes plus tard deux membres de la Police Militaire allemande pénétrèrent dans le magasin. La boulangère frémit d'angoisse.

Le mercredi 29 Novembre, les soldats américains qui occupaient déjà Dieffenbach et Thanvillé ont déclenché une attaque décisive pour faire taire les canons et mortiers installés chez nous. C'était vers la fin de l'après-midi. Mes parents et nos voisins étaient rentrés pour nourrir les bêtes quand, brusquement, un déluge de fer et de feu s'abattit sur le village. Tout le monde avait précipitamment rejoint la cave. Seuls mes parents et notre voisine Joséphine tardaient. Nous pensions ne plus les revoir vivants. Les obus pleuvaient partout. L'un d'eux, tombé à proximité immédiate, faillit ébranler les murs de la maison. Nous priâmes et pleurâmes tout à la fois. Tout à coup, mes parents accompagnés de Joséphine, qui s'était momentanément abritée sous une cuve, apparurent au haut de l'escalier, sains et saufs. Quel soulagement pour ma sœur et moi ! La bataille dura jusqu'à la tombée de la nuit, puis ce fut l'accalmie.

Les Allemands quittèrent le village comme un troupeau de moutons, menacés d'encerclement par les fantassins américains qui avançaient, d'une part en suivant le chemin forestier en direction de la Hünelmühle près de Scherwiller, d'autre part par la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines. Le soir, la porte de la cave s'ouvrit et un soldat allemand apparut en bredouillant : « *Hier bin ich und hier gehe ich nicht mehr raus* » (*Je suis là et n'en ressortirai plus*). Il était très jeune et avait abandonné armes et bagages. Le propriétaire était préoccupé, conscient du fait qu'il hébergeait soit un déserteur, soit un ennemi. Après lui avoir donné à manger, on le cacha derrière les tonneaux alignés contre le mur. Le lendemain, l'Ortsgruppenleiter accompagné d'un ami le remit aux autorités américaines à Dieffenbach. Pour lui, la guerre était terminée.

Ce matin-là, nous apprîmes que trois maisons étaient réduites en cendres : celles de François ZIESSEL, Joseph MATHIEU et Charles MARTIN, deux autres, celles de Jean SCHAAL et Catherine WINÉ étaient en ruines.
Dans la famille MATHIEU on déplora en outre deux victimes : la mère Anne et sa fille Lucie tuées par des éclats d'obus au moment où elles voulurent pénétrer dans leur maison en flammes pour récupérer quelques objets. Un autre projectile tua leur voisine Elise DONTENVILLE. Il y aura une quatrième victime civile : Jean-Baptiste WIRTH. Pendant que la bataille fit rage il voulut rejoindre le bas du village avec son fils René. Celui-ci prit un raccourci. Son père, ne voulant pas le suivre, continua son chemin et, quelques mètres plus loin, un éclat lui déchira la gorge.
Ce jeudi 30 Novembre, la vallée a retrouvé son calme après la tempête. Le Val de Villé est libéré. On entend le canon gronder au loin du côté de Châtenois. La population sort des abris pour rejoindre les demeures. En arrivant devant notre maison, je dis à maman : « *Tu vois, tu as toujours prétendu que le plus important est d'avoir la vie sauve, mais que ferions-nous maintenant si nous n'avions plus de toit ?* »
En fait, le toit ressemblait plutôt à une passoire. De nombreuses tuiles brisées jonchaient le sol, les fenêtres n'avaient plus de vitres.
Dans la basse-cour, je découvris un cratère et des débris fumants. Des poules à moitié carbonisées gisaient à terre. Un obus au phosphore avait explosé là, à quelques mètres du fenil. Un éclat a perforé le portail de la grange, traversé la porte de l'étable et est resté fiché dans la mangeoire où étaient attachés deux vaches et un veau.
Je continuais à explorer le quartier. L'église a été touchée à deux endroits : au-dessus du chœur et au côté Nord où un projectile perça le mur et pulvérisa la statue de Saint Sébastien dont la tête roula sous les bancs de la nef.
Deux obus ont touché la propriété de notre voisin Jean-Louis : l'un s'est écrasé sur le hangar devant la maison et l'autre, devinez où ? Oh ironie du sort ! A l'endroit précis où se trouvait cachée la bonbonne de schnaps. Il n'en restait que des débris de verre et des morceaux d'osier tressé. Le précieux liquide avait abreuvé la terre du potager. Quel dommage ! En constatant les dégâts, notre ami Jean-Louis gratta son épaisse tignasse blanche sous sa casquette comme il avait coutume de le faire quand il était contrarié.

# La joie revenue...

**Malgré les dégâts matériels, malgré la perte d'êtres chers, victimes civiles ou incorporés de force tombés sous un uniforme qui n'était pas le leur, la Libération voit refleurir la joie de vivre.**

**Daniel ULRICH, entre autres, a collecté une série de photos retraçant les festivités à Villé, depuis les journées de la Libération jusqu'au 14 Juillet 1945. D'autres ont été recueillies auprès de Villois. Certaines petites filles en costume alsacien se reconnaîtront sûrement...**

































# *Histoires de cloches*

**Sans faire de jeux de mots poussifs ou de l'humour de bas étage, il est évident que les cloches font partie de l'âme d'un village. Leur tintement et le carillon marquent à la fois le défilé du temps ainsi que les événements heureux ou tristes de la vie de la collectivité. Lorsqu'elles sont réduites au silence, pour quelque raison que ce soit, il manque quelque chose…**
**Certaines ont largement résisté aux siècles, elles deviennent malheureusement convoitées lorsque le métal vient à manquer, particulièrement en temps de guerre lorsqu'il faut fondre des canons…**
**Ce fut déjà le cas pendant la Grande Guerre où toutes les cloches des villages, sauf la plus petite, furent enlevées dès mars 1917, chargées sur le train à Villé et Thanvillé, pour être envoyées à la fonderie.**
**Il en fut de même à la fin de la seconde guerre. Nous en conservons des témoignages photographiques (Maisonsgoutte, Villé), ainsi que le récit d'Alphonse GUNTZ (Saint-Maurice) qui raconte leur retour. Par bonheur, toutes les cloches de la vallée (!) étaient restées stockées sur un quai de la gare de marchandises de Sélestat.**



♦ *Guerre 1914-1918. Les cloches de la vallée sont rassemblées sur le quai de la gare de Villé (au fond, le clocher du temple protestant).*

**Les cloches de Saint-Maurice**
**(témoignage Julien GRIESMAR) :**

« Le 23 Mars 1944 au matin, j'ai, comme beaucoup de gens du village, assisté à la réquisition des cloches. Pour descendre les cloches de la tour, les ouvriers de l'entreprise GOETTELMANN de Scherwiller installèrent un palan à l'une des baies du clocher. Le bras de ce palan était nettement trop court. De ce fait, la grande cloche a été descendue trop près du mur ; elle l'a touché et égratigné sur toute sa hauteur. Cette rainure avait une profondeur d'environ 5 cm. Le rebord de la cloche présentait lui aussi des blessures. Avec le temps, et après le retour de la cloche, ces éraflures se sont aggravées et ont conduit à sa fêlure, le 11 Mai 1953. Aujourd'hui encore, on peut voir ces éraflures sur le clocher. »

**Les cloches de Villé**
**(témoignage Antoine FUCHS)**

« Démontées le 25 Avril 1944, elles furent transportées par le rail en gare de Sélestat le 3 Mai. A Villé, la plus grande et la moyenne tombaient dans cette ordonnance. Sur le parvis de l'église, Paul EGGER, ancien instituteur et historien, retraité au « Schloessel » à Albé, profita de l'occasion pour y relever les inscriptions. Elles avaient déjà échappé à la destruction en 1918. »

**Alphonse GUNTZ poursuit pour ce qui concerne Saint-Maurice :**

« Quelques jours après la Libération, c'est la troupe française qui arrivait et se cantonnait chez les habitants. C'était un escadron ambulancier, un centre de soins d'urgence ayant été installé dans le château de Thanvillé. Leur Q.G. était au Restaurant GOLDBRONN. Chaque jour, les militaires

cherchaient du ravitaillement avec un camion de marque américaine. J'en profitais pour voir le Commandant afin d'essayer de chercher une de nos cloches que les Allemands avaient réquisitionnée et, faute de train, n'avaient pas pu être acheminée vers le Reich. Des cloches de toute la vallée reposaient sur le quai d'embarquement de la gare de triage de Sélestat. J'ai pris rendez-vous chez ce Commandant pour lui expliquer ma requête. Il accepta volontiers, mais il fallut attendre un jour ou deux pour pouvoir régler ça avec le chauffeur. Voilà qu'on est partis chercher cette fameuse cloche, avec le camion juste à hauteur du quai. On arriva assez bien à la glisser dedans. On arrive à Saint-Maurice après une route assez pénible. Tous les ponts menant vers Sélestat, ferroviaires et routiers, avaient été détruits par la glorieuse armée du Reich en déroute. L'Armée américaine, avec ses bulldozers, avait assez bien réparé ces endroits dangereux. Maintenant, le déchargement ! Il fallait des hommes, ils sont tous venus, mais surtout pour commander, livrer chacun sa version, il fallait une grue… Je les regardai un instant, immobile, avant de crier ma colère… assez de paroles, cherchons deux planches assez épaisses pour qu'on puisse faire glisser cette cloche vers sa terre natale ; oui, mais voilà, comment retenir tout ce poids ? On chercha une corde pour la retenir par derrière pendant qu'elle glissait au-dehors du camion !

**A Maisonsgoutte, ce sont les soldats de la 1ère Division Française Libre, arrivés dans le village en janvier 1945, qui récupèrent les cloches à Sélestat, les rapportent et les remettent en place grâce aux treuils de leurs GMC. Par la même occasion, les quatre cadrans de l'horloge sont peints en bleu et des croix de Lorraine remplacent les chiffres !**




♦ *L'enlèvement des cloches de l'église de Maisonsgoutte.*

# Des cloches...



♦ *Enlèvement d'une cloche de l'église de Dieffenbach-au-Val.*





♦ *25 Avril 1944. Enlèvement des cloches de l'église de Villé et chargement à la gare.*



♦ *Départ (ou retour ?) d'une cloche de l'église d'Albé.*



♦ *À droite, l'instituteur et historien amateur Paul EGGER relève les inscriptions sur l'une des cloches.*

♦ *En direct de l'église de Villé...*













# ... pour la guerre

# *D'autres libérateurs…*

**Les populations libérées, et en particulier les témoins survivants, plus de 60 ans après, se souviennent bien sûr en premier des troupes américaines arrivées dans notre vallée en cette toute fin du mois de novembre 1944… Ils furent les premiers, évidemment, mais aussi certains d'entre eux étaient noirs ! Peu de nos villageois n'en avaient vu ailleurs que dans quelque livre ou revue aux relents coloniaux, ou au cinéma encore balbutiant… Les populations locales ont également bien souvent été marquées par leur gentillesse, leur générosité, surtout envers les enfants qui purent ainsi découvrir chocolat, chewing-gum et cigarettes blondes… même si quelques pillages ont localement pu ternir cette impression. Il est vrai que tous n'étaient pas des enfants de chœur, ayant parfois troqué une cellule de droit commun contre une place au front… Ils furent rapidement suivis par d'autres soldats…**

**Julien GRIESMAR (Saint-Maurice)**

*«… Après les Américains sont venus les Canonniers français. Ils ont installé des canons qui pouvaient atteindre des cibles à longue distance « d'lang Rohr » (les longs tubes) sur les flancs de la colline, aux lieux-dits « Rebberg », « Judenstraeng » et « Langen Ackern ». Ils ont arrosé toute la Plaine, de Rhinau jusqu'à Marckolsheim. Mon père, toujours curieux, était tout naturellement allé observer ces canons de près. Ce qui devait arriver arriva : deux soldats, le prenant pour un espion, l'ont intercepté et lui ont demandé ses papiers. Mon père, sans être déboussolé, a répondu très calmement : « Nix papier » (« Pas de papiers »). Les soldats, mécontents de cette réponse, l'ont emmené, escorté de deux des leurs, à travers le village jusqu'à la mairie. Le secrétaire, René KELLER leur a demandé ce qui était arrivé. Les soldats lui ont répondu : « Ce monsieur vient d'espionner les positions de nos canons ». M.KELLER leur a répondu en riant que « M.GRIESMAR est un ami et non un espion ». Après quelques excuses, ils l'on relâché ».*

## *De Tunis à Triembach-au-Val*

**Martial DEBROS est probablement, du moins à notre connaissance, le seul libérateur de la vallée qui s'y soit définitivement installé et y réside encore aujourd'hui. Son histoire mérite d'être narrée.**

**Martial DEBROS est né le 22 Novembre 1922 à Tunis, de parents installés en Tunisie vers 1920. Son père était chargé de créer des écoles dans le bled. Il effectue sa scolarité au collège, puis au lycée, où il participe à la rédaction du journal. Il y publie des articles appelant à la résistance contre l'envahisseur allemand. De peur d'être inquiété, voire arrêté comme le censeur de son lycée (déporté et mort à Lyon), il quitte le pays, rejoint le Maroc et s'engage à 18 ans dans l'Artillerie Coloniale. Au Camp Bourgogne, il est progressivement formé comme cadre spécialisé en balistique. Après un passage par le Sénégal, il revient au Maroc et intègre alors la 1ère Armée Française commandée par DE LATTRE DE TASSIGNY, en cours de formation. Il devient alors Chef de Section, donc responsable de terrain d'un certain nombre de canons, en l'occurrence de l'artillerie lourde, d'anciens canons français de 155 remaniés par les Américains. Son Régiment participe au débarquement en Provence, remonte la vallée du Rhône, pour participer ensuite de manière active aux combats dans les Vosges et en Alsace.**

**Il arrive ainsi dans le Val de Villé le 1er Janvier 1945, un bon mois après la libération par les premières troupes américaines. Rappelons qu'à cette date, les combats faisaient encore rage dans la Plaine d'Alsace. Trois batteries d'artillerie sont ainsi installées, chacune avec ses 4 canons de 155, respectivement à Saint-Maurice, Neubois et Hohwath. Chaque groupe disposait également de deux avions légers, stationnés sur les prairies entre Triembach et Saint-Maurice. La mission de l'équipage, un pilote et un observateur-radio, consistait à repérer les objectifs ennemis dans la plaine et de transmettre leurs coordonnées aux artilleurs. Le PC tir était installé au Café Charles PAULUS, le Maréchal des Logis DEBROS y était alors responsable du tir, en particulier du calcul balistique. Les transmissions, quant à elles, étaient installées à l'école.**

**Le séjour de Martial DEBROS à Triembach ne dura que trois semaines, le temps de faire connaissance avec la famille BEHE (forgeron, maréchal-ferrant et agriculteur…) et de ses quatre filles ! L'artilleur se lia particulièrement avec**

l'une d'elles, Martina, qu'il vint d'ailleurs revoir lors d'une permission en février, puis avec laquelle il entretient une longue correspondance.

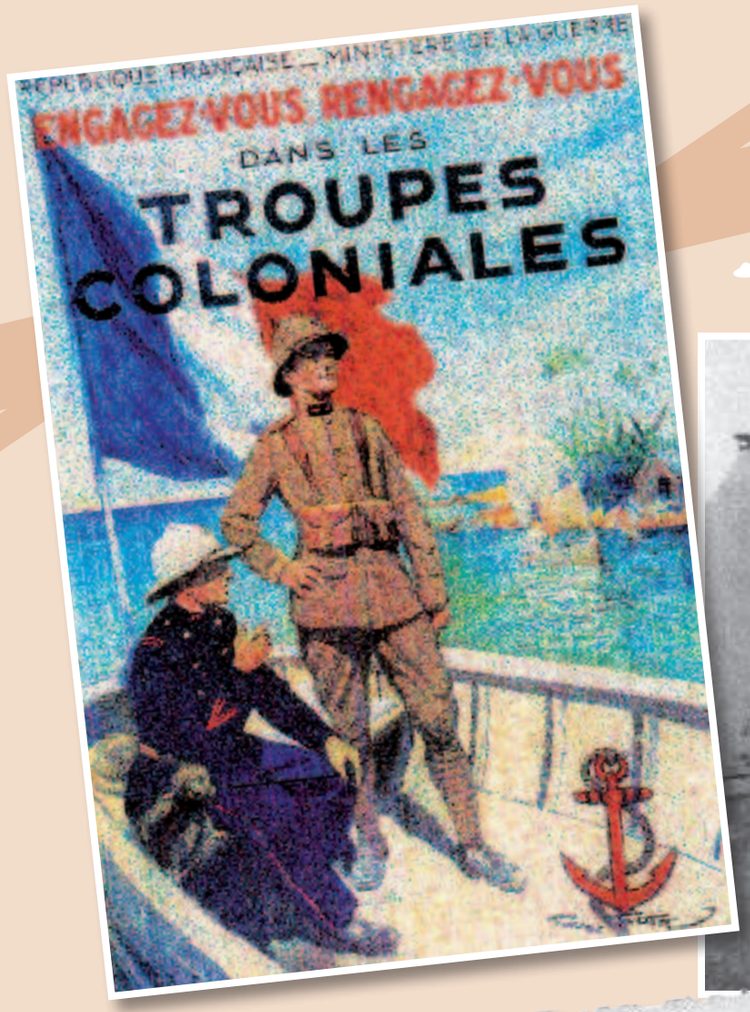
Le 21 Janvier 1945, tout le monde quitte Triembach, pour installer le PC tir à Châtenois, qui prendra en compte toute l'artillerie du 2e Corps d'Armée qui se déploie au long de la Route du Vin et qui contribuera à la résorption de la « poche de Colmar » à la fin du rude hiver 1944-1945.

Martial DEBROS poursuit sa route en Allemagne et sera finalement démobilisé le 4 Septembre 1945 à Trèves. Tenté de longue date par une vocation religieuse, il intègre pendant cinq ans un séminaire en Bretagne, avant de revenir à Triembach-au-Val où, le 4 Octobre 1951, il épouse Martina BEHE !

De son passage dans la vallée, nous avons la chance de conserver nombre de photos.

♦ *Extrait des carnets de Martial DEBROS.*

# *La guerre de* Martial Debros






♦ *À Casablanca : formation au camp Bourgogne. Martial DEBROS est devant au centre.*



♦ *1942/1943 : séjour de formation au Sénégal.*



♦ *À Triembach-au-Val, devant l'école.*

♦ *Patrouille dans la neige à Triembach-au-Val.*



♦ *Conducteurs de tracteurs SM4 (pour sortir les canons embourbés) posant devant leur engin à Saint-Maurice.*





♦ *Une batterie de canons, telles celles installées à Saint-Maurice, Neubois et Hohwarth.*

♦ *Stock de munitions, de matériel et de vivre près de la gare de Villé.*



# « C'est nous les Africains… »

*C'est nous les Africains*
*Qui revenons de loin*
*Nous venons des colonies*
*Pour défendre le pays*
*Nous avons laissé là-bas*
*Nos parents, nos amis*
*Et nous avons au cœur*
*Une invincible ardeur*
*Car nous voulons*
*Porter haut et fier*
*Le beau drapeau de notre France entière*
*Et si quelqu'un venait à y toucher*
*A y toucher*
*Nous serions là pour mourir à ses pieds*
*Oui à ses pieds*
*Battez tambours*
*A nos amours*
*Pour le pays, pour la patrie*
*Mourir bien loin*
*C'est nous les Africains*

Ce chant, bien des témoins de la libération de la vallée, quasiment tous ceux que nous avons entendus, s'en souviennent peu ou prou. Le souvenir des Goumiers, car c'est d'eux qu'il s'agit, a marqué les mémoires autant que celui des Américains libérateurs de la première heure. Ces fortes réminiscences sont probablement liées à la conjonction de plusieurs facteurs qui ont frappé nos villageois : l'exotisme de leurs origines géographiques, leur tenue, bien différente de celle des Gi's, leur mode de vie très rustique, encore plus que celui de nos campagnes, et, il faut bien l'avouer, la présence à leurs côtés d'un accompagnement féminin assez étonnant…

Qui étaient-ils ? Les collégiens de Villé ont mené l'enquête.
« *Goum* » est un mot arabe maghrébin signifiant « *troupe* ». C'est le nom donné aux formations militaires supplétives recrutées en Algérie et au Maroc parmi les autochtones.
Dès 1908, le Général D'AMADE avait mis sur pied au Maroc des forces de police recrutées parmi des volontaires issus des tribus ralliées à l'autorité coloniale française. Principaux artisans de la « pacification » du Maroc de 1908 à 1934, ils étaient alors constitués en trois sections d'Infanterie et un Peloton de cavalerie. Le nombre de « Goums » passa de 14 en 1914 à 57 en 1939. Réunis en « Tabors » (Bataillons), 22 000 Goumiers se firent remarquer pendant la campagne d'Italie (1943-44), puis dans les combats dans le Nord-Est de la France pendant l'hiver 1944-45. Ils s'y illustrèrent, malgré des conditions climatiques particulièrement rudes pour eux.
Ultérieurement, lors de la proclamation de l'indépendance du Maroc en 1956, les Goums marocains, avec une partie de leur encadrement français, ont constitué le noyau de l'Armée Royale. Pendant la guerre, les Goumiers jouissaient d'un statut particulier. Ils ne percevaient pas de solde, mais des indemnités calculées pour subvenir à leur subsistance et à celle de leur famille.



## Le Général GUILLAUME témoigne :

« Les 2e et 3e GTM (Groupement de Tirailleurs Marocains) comptent parmi les 4 Groupements que j'avais réussi à former au Maroc dans la clandestinité, après l'armistice de 1940. Je connais personnellement leurs cadres et surtout je connais la valeur de ces Goumiers berbères, descendants authentiques d'HANNIBAL, de qui ils ont hérité la fougue, la rusticité et un attachement total à leur chef. Après la rupture du front allemand du Garigliano, pendant la campagne d'Italie, ils ont été le fer de lance de l'offensive sur Rome. En Provence, les 1er, 2e et 3e GTM ont apporté un concours décisif à la libération de Marseille et Toulon. »

**Les GTM se sont également illustrés dans les Vosges, par exemple le 16 Octobre 1944 lors des combats pour ouvrir aux blindés la route de La Bresse. Le 6e Régiment de Tabors Marocains du Colonel BAILLIF part en tête, sous une pluie battante, de Cornimont vers le Haut du Faing, et en achève la conquête le lendemain. La contre-attaque allemande coûte une centaine d'hommes au 6e RTM, mais l'ennemi perd 700 tués ou blessés, il est décimé.**

## Le journal de marche du 2e GTM est conservé et publié. Il permet de retracer son passage dans notre vallée.

« Le 5 Janvier 1945, alerte au départ ! Il ne s'agit pas du Val d'Ajol, ni de Dijon, mais au repos (?) en réserve stratégique dans la région de Villé. Voyage à pied, comme de bien entendu. Bagages et allègement transportés par des camions américains. Les reconnaissances partent aussitôt. Le choix n'est pas facile car la région est encombrée d'unités américaines et françaises qui s'étalent et s'incrustent. Après quelques hésitations, on finit par se fixer sur les villages de Fouchy, Lalaye et Urbeis que les Américains doivent abandonner incessamment. L'ordre de départ soulève un tollé. »





♦ *Les Goumiers à Hohwarth pendant l'hiver 1944-45.*

La neige s'est mise à tomber de nouveau depuis deux jours et les crampons à glace attendus depuis un mois ne sont toujours pas arrivés. Les routes sont glissantes et la montée vers Aubure est encombrée de véhicules qui patinent en dépit des chaînes, se mettent en travers, sont déportés dans les fossés de la route. Les pauvres mulets peinent. On les voit, bravement, faire des efforts pour s'accrocher au sol avec la pointe de leurs sabots. Ils ruissellent de sueur malgré le froid. Souvent ils tombent et c'est pitié de les voir s'escrimer à prendre prise sur le sol pour se redresser et repartir. Quand on apprend à Hubert qu'il faut partir dans de telles conditions, il s'emporte dans une des ces saintes colères dont il a le secret : « *Non ! C'est impossible ! L'Etat Major est fou. Je ne partirai jamais !* ». Le lendemain cependant, les colonnes s'ébranlent.




Les mulets, quand même, franchissent la montée d'Aubure et le 7, tout le monde est réuni à Fouchy. Fouchy n'est pas le rêve, mais offre des possibilités d'installation décentes. Les Américains promettaient de s'en aller, et, joignant le geste à la parole, s'en allaient, lentement mais sûrement. Ils avaient abondamment pillé, confondant l'Alsace et l'Allemagne. Les Alsaciens les voyaient donc partir avec satisfaction, tout en éprouvant quelque crainte de l'arrivée des Goumiers dont une sotte propagande a donné au Monde une image infidèle. Nous savions que cela passerait et que, très vite, les Alsaciens apprécieraient la tenue, la gentillesse et le charme de nos Berbères de l'Atlas.
La maison sur laquelle le Lieutenant-Colonel BLAZY avait fixé son choix était une sorte de château, dépendant d'une usine de tissage, organisée en maison de repos pour les ouvriers de l'usine, et tenu par des bonnes sœurs.
Les Américains nous y avaient précédés, mais les sœurs, en quelques heures de travail, avaient réparé le désordre de leur passage. La maison était vaste, spacieuse, munie de bonnes chambres. Les sœurs étaient sympathiques, comme le sont toutes les Sœurs de la Terre, mais jalouses de la propreté de leur maison, échaudées par les Américains qui avaient fait main basse sur leur linge et leurs réserves alimentaires et quelque peu déçues de nous voir succéder aux précédents occupants. Après quelque réticence, nous finissions par occuper les chambres, la salle à manger, la cuisine. Nous obtenions des ustensiles de cuisine et de la vaisselle et dès le 9, chacun ayant fait son trou, le confort était acquis. Le 10, nous nous procurions du charbon, les chaudières étaient allumées, le chauffage fonctionnait. Les salles de bain, situées au sous-sol de la maison, s'emplissaient d'eau chaude. Le Lieutenant-Colonel BLAZY, MERIC, BLANCKAERT, LE PERE flânaient en déshabillé du matin, attendant depuis des mois le délice de ce premier bain… jusqu'à l'arrivée d'un motocycliste porteur du laconique petit billet jaune suivant : « *Le 2e GTM se portera dès le 10 au matin dans la région de Val-de-Villé prêt à interdire l'entrée de la vallée à hauteur de la ligne Ortenburg-Hahnenberg* ».

♦ *C'est dans cette monumentale bâtisse de Fouchy, construite par un curé et transformée en maison de repos par FTV que les Goumiers ont pris leurs quartiers.*






**Le journal de marche évoque ensuite en détail le déplacement des troupes vers Sélestat, via Thanvillé où le QG s'installa un temps, ainsi que vers les champs de bataille de la Plaine où les Goumiers furent en première ligne et laissèrent de lourdes pertes. Les Tabors resteront cependant présents dans la vallée, soit pour assurer le ravitaillement des premières lignes, soit en repos, à partir du 4 Février 1945.**

**Nous laissons maintenant la parole aux témoins du Val de Villé, qui se plaisent à raconter leurs souvenirs à leur sujet. Comme toujours, Antoine FUCHS livre ses souvenirs avec précision :**

« A la mi-janvier 1945, après des jours incertains, où la population masculine était chaque nuit mise à contribution pour déneiger les voies de communication pour la circulation des convois militaires américains, on craignait le pire car la rumeur courait que le front allait se replier sur la crête des Vosges.



Nos craintes ont été anihilées par la venue par le Col de Steige de troupes qui, par leurs casques plats anglais et leurs turbans, donnaient l'impression d'être des Hindous. Il s'avéra vite que ces troupes basanées, habillées de manteaux de laine capuchonnés virant au kaki, étaient des Marocains recrutés dans les monts de l'Atlas, accompagnés de mulets qui portaient sur leurs flancs des mortiers et du ravitaillement. A la vue, ils inspiraient une certaine crainte. D'ailleurs, leur commandement allait les stationner à l'écart, dans les écoles et bâtiments désertés. Ils avaient des mœurs assez particulières, et étaient suivis par un petit « bordel » d'une bonne quinzaine de jeunes femmes maghrébines pour les visiter. Dans l'actuelle Rue de la Libération, il y avait trois bâtiments vides suite au bombardement aérien du 28 Octobre 1944. C'est là qu'une vingtaine de Berbères s'installa. Ils ne disposaient pas d'une cuisine roulante et se débrouillaient eux-mêmes. En premier, ils se procuraient des ustensiles pour faire la cuisine. L'on allait subtiliser la vieille casserole du chien, un autre fouillait les décombres d'une maison ruinée pour trouver un récipient dont il ignorait l'usage… un pot-de-chambre émaillé ou une vieille marmite leur convenaient, pourvu qu'ils soient étanches. Ils cherchaient ensuite de quoi faire du feu… ils occupaient les maisons endommagées par les bombes, ne laissant aucune chance aux boiseries qui avaient encore pu être récupérées. Tout le bois démontable, même les planchers, passait au feu. La propriétaire d'une maison de la Place du Marché venant inspecter les lieux, se demandait d'où venaient ces « sauvages », et recherchait sa belle porte en chêne. Le voisin lui suggéra de gratter le tas de cendres devant l'entrée, elle y trouverait la serrure et les ferrures ! Il faisait très froid en janvier-février 1945 et les campements de ces troupes devaient être livrés en bois de chauffage, en bûches d'un mètre de long. Notre voisin, voulant leur venir en aide, leur apporta un chevalet et sa scie. Bien qu'il leur ait expliqué sa démarche, il n'avait pas encore repassé le seuil de sa maison que son chevalet en bois était déjà la proie des flammes ! Leur ravitaillement était américain, avec parfois des conserves qui contenaient du porc. Cette viande étant prohibée par la religion musulmane, ils venaient chez leurs voisins pour faire des échanges, des œufs ou des poules, dont ils étaient friands. Après quelques jours, ils nous devinrent familiers. Ils étaient très jeunes, venaient des contrées montagneuses du Sud marocain. Parmi eux, il y avait quelques sujets noirs, des métis mauritaniens au caractère parfois infantile pour nous. Leur plus grand plaisir

était d'emprunter une bicyclette. Ils étaient souvent réunis devant un grand feu, chantant et gesticulant, rêvant sûrement à leur beau pays et à leur retour. Seuls quelques individus voulaient s'en prendre aux femmes isolées. Leurs officiers et l'encadrement étaient d'origine européenne. Ils logeaient chez des particuliers. Quelques sous-officiers plus instruits espéraient, en reconnaissance de leurs services, se voir accorder l'indépendance du Maroc après la victoire finale. Ces Goumiers étaient des soldats d'élite qui s'étaient distingués sur des nombreux champs de bataille. Pendant leur séjour dans la vallée, les exercices militaires se poursuivaient. Même l'entraînement du tir au mortier était au programme, devenant parfois une crainte pour les gens qui travaillaient à proximité. Par contre, leur hygiène était approximative. Les greniers des maisons occupées leur servaient pour se soulager. Après plusieurs semaines de présence, dispersés dans plusieurs villages de la vallée, le destin les appela vers les autres champs de bataille de la Plaine d'Alsace, de la forêt de Haguenau à la « poche de Colmar ». Pendant leurs exercices en plaine campagne dans la vallée, trois Goumiers s'étaient fait piéger dans un champ de mines… ils trouvèrent un repos provisoire au cimetière militaire de Villé, leurs tombes orientées vers La Mecque…



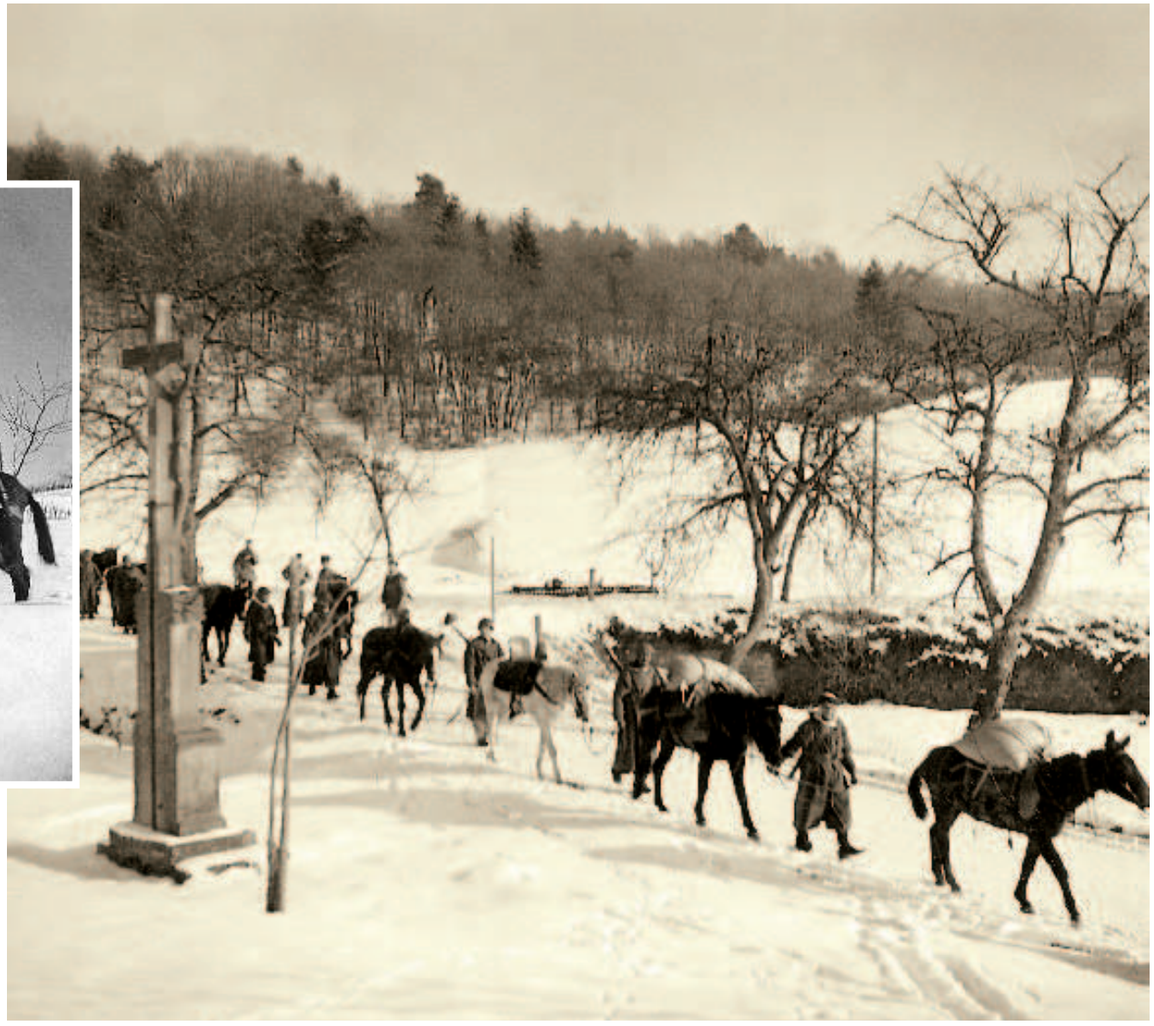
**Malgré son jeune âge à l'époque, Freddy DIETRICH se souvient du passage des Goumiers dans son village de Fouchy :**

« L'arrivée des soldats de la 1ère Armée Française et particulièrement des Goumiers du 2e Tabor Marocain fut un événement qui a marqué les villages welches. Enfin on allait pouvoir parler facilement en usant de la langue usuelle : le français ; il avait été relayé depuis quatre ans par un retour du welche que seuls les anciens pratiquaient aisément. Les plus jeunes mélangeaient l'allemand parlé à l'école avec le patois en évitant de se faire prendre avec le français interdit et sanctionné. Avec la plupart des gradés de ces unités formées en Afrique du Nord, ce fut une évidence, quoique l'accent du Sud de certains d'entre eux ne rendait pas la compréhension aisée. Beaucoup de « Pieds Noirs » originaires d'Algérie, Tunisie ou Maroc composaient les unités de Tirailleurs Algériens et surtout l'encadrement en sous-officiers des unités de Goumiers. Ils sympathisèrent bien vite avec la population et particulièrement avec les familles qui les hébergeaient. Comme leur présence dans la vallée constituait

une trêve entre les combats auxquels ils participaient pour libérer le piémont haut-rhinois et la « poche de Colmar », ils en profitaient pour passer du bon temps dans nos villages.

Les villageois, eux, avaient renoué avec les traditions des veillées hivernales entre voisins ou parents, les « lourres » comme on disait en patois welche ; les soldats s'y mêlaient volontiers. Je garde le souvenir de parties de cartes passionnées mêlant des membres de ma famille avec des sous-officiers venant d'Algérie et des caporaux marocains. On jouait à la belote ou à la « moustache ». Dans ce dernier jeu, celui qui perdait la partie était grimé d'un trait noir de fumée fait à l'aide d'un bouchon brûlé. J'entends encore les rires des Marocains quand ils pouvaient noircir l'une des femmes du village présente. Les simples soldats, ou Goumiers du rang, ne se mêlaient pas à ces soirées. Etait-ce parce que cela leur était refusé par leur hiérarchie ? Je pense que c'était plutôt parce qu'ils ne maîtrisaient pas bien ou pas du tout la langue de Molière. Par contre, tous les gradés la parlaient et on passait par eux pour s'adresser aux Goumiers. D'autres plaisirs les attendaient comme ces bals organisés à Charbes chez Aloyse WEISSBECK. Les musiciens venus de Steige (ce sont les plus jeunes d'entre eux qui nous l'ont raconté lors des tables de patois) faisaient danser les femmes qui généralement dansaient entre elles pour le plaisir des yeux de ces soldats qui savaient se montrer généreux. Les danseuses revenaient





chez elles avec le billet qui allait permettre l'achat de viande pour le pot-au-feu du dimanche. Autres souvenirs de cette présence des Goumiers : ils avaient très froid et l'hiver était particulièrement enneigé en ce début de 1945. Dans les maisons où ils étaient cantonnés, ils faisaient des grands feux autour duquel ils se chauffaient. Planchers et huisseries en bois leur servaient de combustible lorsque la réserve de bois de chauffage disponible était épuisée. Les voisins se voyaient également confier la tâche de les approvisionner à toute heure du jour en eau bouillante avec laquelle ils faisaient le thé qui constituait leur principal breuvage. Mes allers et retours, bouilloire à la main, étaient généralement récompensés par quelques sucreries ou par des dattes ou figues sèches : un régal en ce temps là à Fouchy !

Autre chose qui impressionnait les gamins que nous étions : leur tenue avec la djellabah brune rayée et le fameux chèche bien enroulé sur leur tête pour former la chéchiah et leur mascotte. Ânes, chevaux et moutons accompagnaient la section de Goumiers qui cantonnait à Fouchy et à Lalaye. Les premiers servaient de moyen de transport pour acheminer le matériel et surtout les munitions par les chemins forestiers vers les sites qui leur servaient de point d'appui d'artillerie  lors des combats âpres qu'ils eurent à mener à une trentaine de kilomètres de leur base arrière. Les seconds servaient à l'ordinaire car le mouton était leur viande préférée, sans oublier les grands méchouis organisés lors des fêtes comme celle qui a eu lieu avant leur départ. Un grand défilé en tenue d'apparat eut lieu sur la Route Départementale entre Lalaye et l'entrée de Fouchy, la mascotte marchant en tête, suivie par le drapeau du régiment. La mascotte était un joli bélier aux cornes imposantes qui devait avoir l'habitude de défiler ainsi.
Les villageois plus anciens, et surtout les dames, furent impressionnés par une autre intrusion dans la quiétude habituelle plutôt bigote de Fouchy. Une nouveauté qui n'avait pas été observée lors des différents passages de la troupe française, allemande ou américaine. Il s'agissait



de la présence d'un bordel militaire de campagne (BMC) qui avalait une belle partie de la solde de la troupe. Le bordel comprenait plusieurs femmes sûrement originaires d'Afrique du Nord comme le laissait supposer leur accoutrement. Le BMC avait été installé Rue de l'Ecole à Fouchy. Il était assez loin des cinq auberges du village et surtout de l'église. Son fonctionnement était cependant assez discret. La maison en assez mauvais état qui avait abrité ce bordel avaient appartenu à la veuve KLEIN, une vieille dame surnommée « la Nanélé » décédée peu avant la guerre. Cette maison avait aussi abrité des réfugiés précédemment. Elle fut détruite après la fin de la guerre par ses nouveaux propriétaires et un potager fut cultivé à son emplacement. Une voisine se rappelle fort bien de cette période : « *Ces femmes habillées d'habits très légers avaient bien froid. Elles avaient le front tatoué et je ne les trouvais pas très propres.*

*Elles venaient quémander du bois et des oignons, ainsi que du fourrage pour les mulets… En allumant le feu avec un jerrycan d'essence, l'une d'elle a mis le feu à ses habits. Alerté par les cris des femmes, le pharmacien de l'armée qui logeait dans la maison d'en face l'a secouru en la roulant dans la neige. Puis elle fut dirigée vers l'hôpital. Le feu ayant pris à la maison fut éteint par des Goumiers, venus pour certains en courant depuis Lalaye. La conduite d'eau étant gelée, l'incendie, toutefois limité, fut éteint avec des seaux d'eau cherchée à la fontaine voisine.* »

L'Adjudant-Chef DUFOUR qui logeait chez la narratrice veillait à la discrétion des lieux où le va-et-vient de clients durait jusqu'à deux heures du matin. Le brave sous-officier s'excusait vis-à-vis de ses hôtes de cet aspect de l'armée française qu'il réprouvait.
Les gamins de l'époque allaient retrouver l'existence de ce complément militaire quelques années plus tard lorsqu'ils furent incorporés en Afrique du Nord… Il y avait également des femmes marocaines en deux endroits de Charbes (vers Hanégoutte et à la Grande Basse). Est-ce l'habit d'apparat, avec chéchia, saroual et gandourah de cette troupe marocaine ou le goût de l'aventure qui a tenté quelques jeunes de la vallée qui n'ont pas hésité, fut-ce en trichant sur leur âge, à rejoindre cette unité lorsqu'elle quitta la vallée ? La suite de ces campagnes en Alsace du Nord et en Allemagne ne fut pas, pour eux et leurs frères d'armes, tous les jours une partie de plaisir, selon Jeannot BRUNETTE de Fouchy qui fut l'un deux !



**Mêmes impressions à Albé :**

« Quand les Goumiers sont arrivés, les gens ont d'abord eu peur, ils ont enfermé les poules car ils en raffolaient et en demandaient en échange de rations. Ils occupaient deux grandes maisons dans la Rue Principale, dont l'une abritait des femmes qui étaient amenées en camion. Ils faisaient la cuisine dans la maison à côté de l'école, sur une plaque à même le sol au milieu de la pièce. Beaucoup partaient au combat vers Colmar, d'où on ramenait des morts qui furent provisoirement inhumés à Albé. »

**Autres témoignages recueillis à Saint-Pierre-Bois-Hohwath, et qui recoupent les précédents :**

« … les Français sont arrivés après les Américains, pour la plupart des Goumiers commandés par des officiers français. Ils sont restés en cantonnement jusqu'à la bataille de la poche de Colmar. Dans une maison non occupée, ils avaient installé un « pouf » à l'étage, le rez-de-chaussée étant réservé à la prison. Dans ce « pouf », il y avait six ou huit femmes dirigées par une vieille sorcière. Elle proposait même aux jeunes garçons d'en profiter, à condition de payer ! (…) Les premiers soldats français étaient des Goumiers. Ils avaient des femmes avec eux. Ils m'invitaient pour le thé, mais je n'y suis jamais allée. (Il était interdit de leur donner de l'alcool car ils n'en avaient pas l'habitude et pour éviter des dérapages…). Après guerre, des caisses de vêtements, chaussettes et pulls tricotés ont été envoyés à la mairie de Saint Pierre-Bois, promesse faite et tenue par les soldats marocains après le bon accueil qui leur avait été réservé dans le village. »



**Le passage et le séjour des Goumiers dans la vallée eurent également quelques conséquences inattendues, liées probablement à la fascination que ces troupes exerçaient sur une partie de la population. Deux exemples :**

**Jean FRITSCH (revenu dans la maison familiale, Place du Marché à Villé) :**

« … J'aperçois aussi Place du Marché, un groupe de Marocains en djellabas et turbans de laine noire en train d'installer une ligne téléphonique. Parmi eux, un Français au calot bleu, qui n'est autre qu'une vieille connaissance du Lycée KLÉBER. Il m'explique que, se cachant à Aubure, il a été libéré par un Goum marocain et qu'il s'y est engagé ! L'ambiance y est formidable, me dit-il. L'idée d'un engagement volontaire dans la 1ère Armée se précise petit à petit. Que faire d'autre avec mon Abitur (baccalauréat allemand) au mois de Janvier dans une Alsace encore partiellement occupée et alors que la guerre se prolonge ?
J'en parle au Dr. HAUBTMANN qui me comprend et m'approuve. Maintenant que les combats sont terminés dans le secteur, la situation se normalise et il n'a plus besoin de moi. Un beau matin de janvier 1945, je quitte donc ma sœur et ses enfants pour me rendre à Strasbourg et signer, au bureau de recrutement Place BROGLIE, un engagement volontaire au titre des Goums marocains pour la durée de la guerre. Je suis loin d'imaginer alors que mon aventure militaire durera plus de 30 ans ! »

**Même cas de figure à Thanvillé, où Jean-Marie ERNST retrace l'itinéraire d'Albert FLECKSTEINER, promu Officier de la Légion d'Honneur en 2006 :**

« En 1944-45, à l'âge de 15 ans, Albert vit arriver à Thanvillé les Américains, puis les Marocains. Si les premiers ne firent que passer, les seconds, les Goumiers, s'installèrent au château et au moulin. Intéressé par le métier des armes et la vie militaire, Albert passait son temps chez eux, en poussant aussi des « youyous ». Au moulin, il fit ses classes sur le tas. Quand le 8e Goum leva son bivouac pour reprendre sa route vers l'Allemagne, le Thanvillois les suivit… et ceci jusqu'à leur Quartier Général, dans les environs de Marrakech ! Devant son insistance, le Colonel DE LA TOUR avait régularisé sa situation. Albert avait changé de nom, mais pas de détermination…
En 1948, départ pour l'enfer de l'Indochine d'où, après 2 ans de service, il est rapatrié comme blessé. A peine remis, il repart comme volontaire avec le 9e Tabor où il combat en Algérie (…). Il revient de temps à autre à Thanvillé. Il a repris son nom de baptême, mais parle mieux le marocain que l'alsacien ! »

**Les mêmes faits se reproduisent à Fouchy, où rappelons-le, les Goumiers ont stationné un temps dans le village. Freddy DIETRICH a reconstitué l'itinéraire original de Jeannot BRUNETTE, engagé volontaire à 16 ans.**

« Jean-Marie BRUNETTE, dit Jeannot, était le fils unique de Rosalie FRANTZ et Gustave BRUNETTE, une famille ouvrière résidant dans le quartier du Haut-de-l'Âtre où se trouve l'église de Fouchy. Il était né le 12 Avril 1928, alors que son père effectuait son service militaire en Syrie.
Un père assez sévère, une maman qui excuse tout et cache les petites bêtises du fils… Dans sa jeunesse, comme ses parents travaillaient tous deux à l'usine, il avait passé beaucoup de temps auprès de ses grands-parents BRUNETTE, la « Balbine » et le vieux « Baquet Banwoua ».
La guerre oblige quotidiennement le père à aller travailler en vélo jusqu'à la scierie de La Vancelle. Jeannot travaille quelque temps à l'usine de Fouchy. Un accident y met fin. C'est la guerre et l'école du village que Jeannot a fréquentée jusqu'à 14 ans connait deux grands changements : les sœurs ne peuvent plus enseigner d'où mixité et descente des écoliers de Noirceux vers Fouchy . Deux institutrices allemandes se succèdent pour enseigner avec le maître Eugène METZ, resté à son poste car titulaire de l'Abitur. La seconde institutrice (appelée par tous « la Fräulein ») logera alors dans la famille BRUNETTE où elle s'intègre bien car ce n'est pas une fanatique. En 1944, Gustave BRUNETTE prend même le risque de cacher dans sa cave le boucher Jean LASSIAT, réfractaire à la Wehrmacht.
Au printemps de cette année 1944, Jeannot et quelques uns de son âge, ainsi que quelques anciens du village sont réquisitionnés pour aller creuser des tranchées antichars dans les Vosges vers Etival. Ils essuient quelques bombardements de la part de l'aviation alliée.
En juin, quelques uns dont Jeannot, sont renvoyés chez eux pour y passer le Conseil de Révision en vue d'incorporation dans la Wehrmacht. Moment pénible pour Jeannot et son papa Gustave (né en 1906). Ils défilent tout nus l'un derrière l'autre devant la commission qui les déclare tous deux KF (aptes au service). Père et fils étaient gênés car la nudité n'est pas d'usage dans les familles paysannes de l'époque.
Deux jours plus tard, le fils est déjà convoqué à la gare de Sélestat pour partir pour le front. Il n'a que 16 ans et deux mois. Se passe alors quelque chose d'inattendu. Un commando de résistants déguisés en officiels allemands arrive en voiture et déclare que la ligne de chemin de fer est hors service. Les recrues peuvent rejoindre leur domicile : on les rappellera. Pour Jeannot, il ne se fait pas prier et il revient à pied chez lui (20 km). L'affaire est vite éventée, les responsables fusillés et deux jours plus tard nouvelle convocation. On se doute que Jeannot, qui sait que les Alliés ont débarqué car on écoute la radio anglaise chez lui malgré la présence de la Fräulein, n'est pas enthousiaste pour aller au

front. Arrivé à Strasbourg avec la complicité de la famille PETER qui tient la boulangerie au quartier Finkwiller et qui avait été réfugiée à Fouchy dans la famille BRUNETTE en 1940, il simule un suicide par noyade au bord du Rhin… et rentre de nuit en vélo pour se cacher à la cave avec Jean LASSIAT. Les parents doivent feindre la consternation lorsque deux jours plus tard SCHUHMACHER, le chef gendarme de Villé vient leur annoncer la triste nouvelle. La maison BRUNETTE n'apparaît cependant plus comme un refuge sûr. Jean LASSIAT part chez son oncle à la ferme BATY à Froide-Fontaine. Jeannot et son père Gustave, qui s'attend à partir également, en font autant en allant se réfugier à la ferme voisin de Basile TOUSSAINT, un vieil ami du grand-père BRUNETTE, ils y restent jusqu'à l'arrivée des Américains.

L'arrivée des Goumiers allait donner un tour nouveau à la vie du jeune BRUNETTE. Il est toujours très proche des militaires en cantonnement à Fouchy ou à Lalaye. La Fräulein est partie et sa chambre a été donnée à un sous-officier du 2e Tabor marocain. Trichant sur son âge, il réussit, avec l'autorisation paternelle, à se faire incorporer « comme engagé volontaire pour la durée de la guerre » le 15 Mars 1945 dans ce régiment lors de son départ de la vallée. Ce sera la poche de Colmar, puis le Nord de l'Alsace. On lui confie des missions de liaison qu'il peut effectuer en moto. Sa jeunesse lui fait oublier la dangerosité de sa situation.

Après la campagne d'Alsace qui fut périlleuse, ce sera l'Allemagne, opérations jusqu'au 8 Mai puis occupation jusqu'à fin novembre 45. Le 13 Décembre 1945 départ vers le Maroc et casernement à Rabat où il arrive deux jours plus tard. Il sera nommé Caporal le 1er Février 1946. Malheureusement, en avril suivant, l'unité est dissoute et il est autorisé à revenir en permission à Fouchy pour redemander une nouvelle autorisation paternelle pour pouvoir être affecté dans une autre unité coloniale en partance vers l'Indochine. C'est gravement atteint de furonculose dont il guérit finalement qu'il revient au village, mais cela a fait réfléchir les parents.

Le père Gustave ne signe pas l'autorisation paternelle pour un nouvel engagement. Jean-Marie BRUNETTE est démobilisé le 30 Avril suivant. Toute sa vie il en voudra à son père de l'avoir empêché de poursuivre sa carrière militaire dont les débuts furent prometteurs. Il entreprend alors, à 18 ans, une formation d'apprenti boulanger-pâtissier à Sainte-Marie-aux-Mines où il se rend en vélo le dimanche soir pour en revenir la samedi après-midi. Un an plus tard, sa classe d'âge doit passer le Conseil de Révision, français cette fois-ci. Il sera à nouveau déclaré apte, mais dispensé des obligations légales d'activité en application d'un arrêté du 19 Mai 1947. Ce qui ne l'empêchera pas de faire conscrit avec ses copains.

Désormais Jeannot se consacrera à sa vie professionnelle en France puis en Belgique. Lorsqu'il doit cesser pour raison médicale son métier de pâtissier, il devient coiffeur pour dames, puis commerçant en chaussures, avant de revenir à Fouchy à l'heure de la retraite. Il décède en 2002 à 74 ans.

Le livret militaire rectifié lui est donné en 1948 pour tenir compte de sa réelle date de naissance et de sa situation de dispense du service militaire classique.



♦ *Jeannot BRUNETTE fête sa conscription.*



♦ *Livret militaire de Jeannot BRUNETTE*

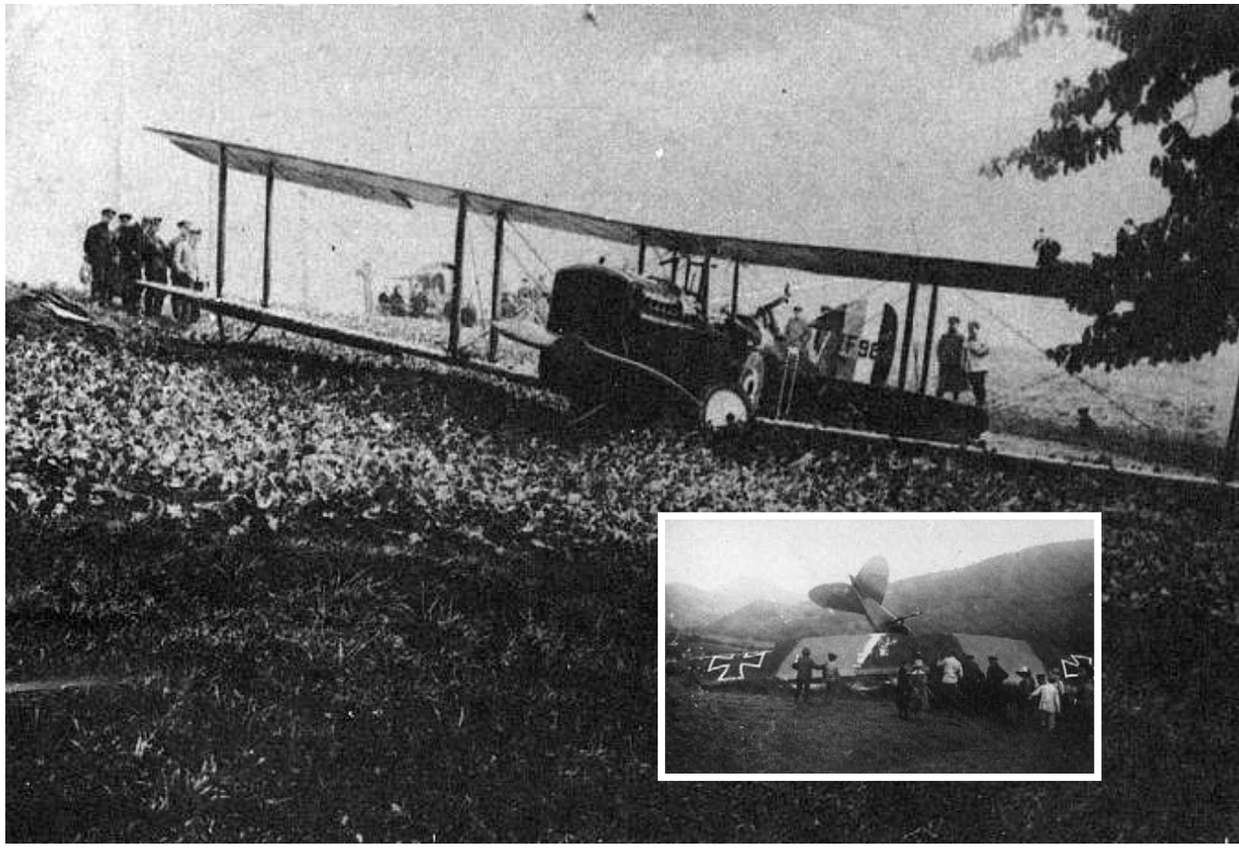
# *Avions...*

Pendant la Première Guerre Mondiale, l'aviation, encore balbutiante, n'a rempli qu'un rôle militaire restreint, du moins sur les champs de bataille. Son utilité, d'ailleurs certaine, s'exerçait pour l'essentiel dans l'observation des positions ennemies. Même le Val de Villé découvrit alors cette nouvelle « arme » et il nous en reste quelques photos prises notamment à la « Oberheid » près de Saint-Pierre-Bois et à Villé-Bassemberg.

Il en fut tout autrement lors du second conflit mondial. Pendant la « drôle de guerre » (les Allemands parlent de « Sitzkrieg », la « guerre assise »), ce fut surtout l'aviation allemande qui se montra, larguant régulièrement des tracts destinés à miner le moral des troupes et des populations civiles, attaquant ça et là quelque objectif ponctuel. La population put également assister à l'un ou l'autre accident aérien. Un avion allemand s'écrasa par exemple dans le secteur de Châtenois. La population et les autorités firent prisonnier son équipage qui avait réussi à sauter en parachute. A l'arrivée des troupes allemandes en juin 1940, dénoncés, des habitants de Châtenois qui avaient participé à cette capture, furent à leur tour arrêtés par les nouveaux maîtres. L'activité militaire aérienne alla toutefois crescendo dès l'entrée en guerre des Alliés dont l'aviation déversa dès lors des milliers de tonnes de bombes sur les villes allemandes, en survolant très souvent le Val de Villé. Beaucoup d'anciens se souviennent encore d'avoir retrouvé au petit matin de ces raids nocturnes des rubans en aluminium, largués par les bombardiers pour tromper les radars et la défense anti-aérienne allemande.

Joseph KUHN évoque à plusieurs reprises des crashs d'avions survenus dans la vallée ou à proximité (voir encart page suivante). Ces accidents sont restés dans la mémoire collective, avec toutefois beaucoup d'approximations, voire d'inexactitudes. Jean-Luc et Raymond MAURER ont mené des enquêtes poussées et rigoureuses pour rétablir certaines vérités historiques. Nous livrons ci-après un condensé de leurs recherches d'archives et de terrain.

Un premier crash intervint le 11 Septembre 1940. Un bombardier JUNKERS JU88 s'écrasa peu en-dessous de la tour du Climont en raison de problèmes mécaniques ou météorologiques. L'impact eut lieu dans une futaie de sapins implantée sur de gros blocs de grès. La localisation du site a été possible grâce aux souvenirs de Pierre SCHRAMM, confirmée par la découverte de quelques débris.



♦ *Villé, 21 Octobre 1918. Atterrissage en catastrophe d'un Bréguet biplace français suite à un combat aérien. Son adversaire, un Albatros allemand, également touché, s'écrasa sur les prés des « Eichmatten » près de Bassemberg.*

**Joseph KUHN, dans son journal tenu quotidiennement pendant qu'il était caché à Triembach-au-Val, a bien sûr relevé ces vols :**

*« 20-21.07.1944. 2 000 tonnes de bombes sur Stuttgart par la RAF (Royal Air Force). Je fus réveillé par le vrombissement des avions passant sans cesse de 3h à 3h45. Les maisons tremblaient.*
*A 3h45, il y eut une 2e alarme. J'entendis la sirène de Sélestat ».*

*« Dans la nuit du 25 au 26 Février 1944, de 21h30 à 22h, de 23h30 à minuit et de 24h à 24h30, d'énormes vagues d'avions passaient. Je fus réveillé, les maisons tremblaient. A 21h45, un avion tomba au sol près de Ranrupt ».*

*« 15 au 16.03.1944. Plus de 1 000 avions de la RAF attaquent Stuttgart et lancent plus de 3 000 tonnes de bombes sur la ville. Les avions passèrent de 20 à 23 heures, de 23h30 à 0h30 et à 3 heures. Les murs tremblaient, le ciel était tout ardent. Plusieurs avions tombèrent au sol près de Marckolsheim ».*

*« Le 18.03.1944, de midi à 12h45, 750 avions passèrent pour aller bombarder Munich, Augsbourg, Friedrichshafen. Les vitres tremblaient, je les vis passer. De 15h à 15h45, ils rentrèrent. Un avion tomba à Sélestat dans la forêt de l'Ill, un sur le Hahnenberg près de Châtenois. Mes parents le virent tomber et 5 soldats sauter en parachute.*
*Ils furent faits prisonniers et conduits à la caserne. Pie* **(son frère)** *les vit. C'étaient des Américains, toute la ville était rassemblée. Un troisième avion tomba près de Hohwarth. Un soldat, un Canadien, était mort, l'autre s'évada. Les habitants de Hohwarth le fouillèrent et mangèrent le chocolat qu'il portait sur lui. Un quatrième tomba près de Breitenau, je le vis tomber. Je vis d'ici la fumée de l'avion tombé à Châtenois ».*

**A Villé, Antoine FUCHS se souvient que :**

« Au mois de septembre 1940, un avion de transport allemand se crasha suite à des ennuis mécaniques au Climont. Les quatre occupants, dont deux officiers, furent tués et inhumés côte à côte avec les hommages militaires au cimetière militaire de Villé. »



♦ *Junkers 88*

**Les recherches d'archives ont permis d'identifier de manière certaine les membres de l'équipage, en l'occurrence :**

- **Gefreiter Johann WEILER, né le 19.01.1918**
- **Oberleutnant Karl JOHN, né le 11.01.1916**
- **Unteroffizier Siegfried SCHAUER, né le 24.02.1915**
- **Unteroffizier Gustav FLAMM, né le 13.12.1914**

**Ils sont tous décédés dans l'accident du 11 Septembre 1940. Ces aviateurs allemands ont été exhumés le 20.07.1961 pour être transférés au cimetière militaire allemand de Niederbronn-les-Bains.**



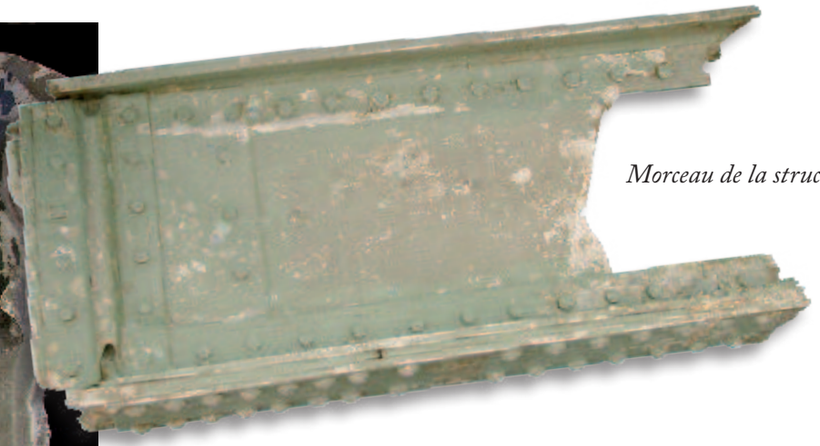

♦ *Les sépultures des 4 aviateurs allemands au cimetière militaire de Niederbronn-les-Bains.*



*Revêtement du fuselage*



*Bras de calage du support de bombe*



*Morceau de la structure*

♦ *Quelques restes du Junkers 88 tombé le 11.09.1940 au Climont.*

**Les accidents aériens se firent logiquement plus nombreux à l'approche de la Libération, alors que les milliers d'appareils alliés survolèrent les Vosges, aussi bien à l'aller qu'au retour de leurs missions de bombardement des métropoles allemandes.**

**Hiver 1943-44. A Maisonsgoutte, François WOLFF et Alphonse ZIMMERMANN racontent :**

« Des formations d'avions passaient tous les jours, le ronronnement des moteurs était devenu familier pour les habitants du Val de Villé. Un soir de février 1944, un bombardier revint seul, des flammes sortaient de l'avion. La nuit était tombée. Sur le Val de Villé couvert de neige, il faisait froid. Peu de temps après, une explosion retentit, entendue jusqu'à Villé. L'avion venait d'exploser en vol au-dessus du Col de Steige. Le lendemain, je **(François WOLFF, 13 ans à l'époque)** suis monté avec mon père sur le lieu du crash. Des débris de l'avion étaient dispersés sur plusieurs centaines de mètres, surtout sur le secteur entre le Col de Steige et Ranrupt, à l'époque couvert de prés. Un aviateur était visible dans les débris de l'appareil, un autre avait été éjecté et reposait au sol. On voyait une grosse bombe (comme une tonne à purin) ainsi que d'innombrables petites bombes ou mines de forme hexagonale qui jonchaient le sol. Par la suite, beaucoup de gens sont remontés plusieurs fois sur les lieux pour récupérer des matériaux, en particulier le plexiglas des hublots qui s'enflammait très bien pour allumer le feu. Vers Pâques, je **(Alphonse ZIMMERMANN)** suis remonté sur place. Des soldats allemands bouclaient le secteur et empêchèrent toute personne de s'approcher. De loin, j'ai aperçu des détenus du camp du Struthof, reconnaissables à leurs habits rayés, travaillant sur les débris de l'appareil et ramassant les bombes. »

**L'enquête de Jean-Luc et Raymond MAURER, avec l'active collaboration de Patrick BAUMANN, historien spécialisé dans l'aviation du second conflit mondial, ainsi que les recherches des anciens combattants locaux (UNC de Saint-Blaise-la-Roche et le Souvenir Français de canton de Sâales) ont permis de reconstituer cet accident.**



L'appareil concerné était un bombardier américain AVRO LANCASTER ME 639 de l'Escadron 166. Il a participé à 4 opérations, dont la dernière devait le mener à bombarder la ville d'Augsbourg. Il ne comptait alors que 40 heures de vol. L'équipage, composé de 7 hommes, décolla le 25 février 1944 à 18h30 de la base aérienne de Kirmington. Vers 20h30, à hauteur de Baccarat, il a été touché par la Flak alors qu'il transportait une importante cargaison de bombes. L'avion est en détresse et va s'écraser. L'équipage évite le village de Ranrupt pour tomber au lieu-dit « La Quiche ». Le pilote, Harold Edward JUPP, 22 ans, le navigateur Anthony Owen COLAN, 31 ans, le mécanicien James Charles HOLBROOK, 23 ans, et le radio Denis Frederik Dean WILDER sont morts sur place.
Les trois premiers sont enterrés côte-à-côte dans le cimetière militaire de Ranrupt, alors que le radio WILDER, retrouvé pendu avec son parachute dans un grand sapin, est enterré au cimetière communal de Colroy-la-Roche. Deux des survivants, les mitrailleurs C.G. VIRGO et T.W. MORGAN sont revenus sur place après-guerre. On ignore ce qu'est devenu le bombardier LEIGH.
Une stèle à la mémoire des victimes a été inaugurée sur place le 8 Mai 2007.




♦ *Stèle commémorative inaugurée le 08.05.2007.*




♦ *Quelques restes de l'Avro Lancaster tombé à Steige-Ranrupt le 25.02.1944.*



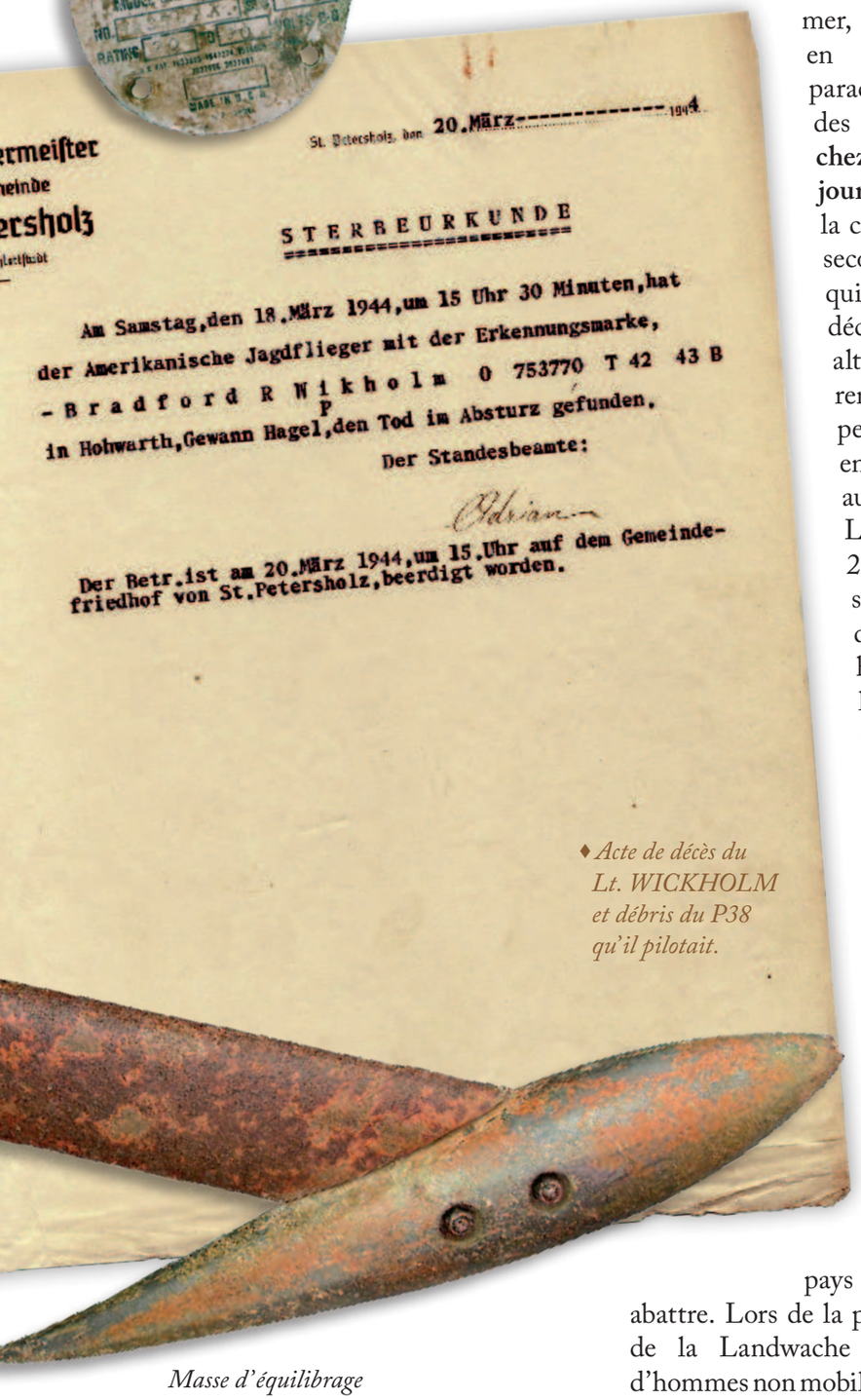
Le crash d'un avion américain, survenu à Saint-Pierre-Bois au printemps 1944, a laissé de nombreux souvenirs dans les mémoires et a également alimenté rumeurs, suspicions, voire accusations qui, aujourd'hui encore, sont de nature à provoquer l'une ou l'autre polémique locale.

**Laissons d'abord la place aux témoignages locaux. Fernand HUBER, 13 ans à l'époque, raconte :**

« C'était dans l'après-midi du 18 Mars 1944. Il faisait beau et sec, de nombreux habitants étaient occupés à tailler leurs vignes, quand une armada de bombardiers sur le chemin du retour vers l'Angleterre fut attaquée par les chasseurs de la Luftwaffe. (…). Moteur en feu, l'avion américain s'approchait dangereusement de l'église Saint-Gilles lorsque le pilote activa son siège éjectable.



*Plaquette d'identification d'un composant de l'appareil*




♦ *Acte de décès du Lt. WICKHOLM et débris du P38 qu'il pilotait.*

*Masse d'équilibrage*

Les habitants suivirent l'éjection du pilote ainsi que celle de son canot gonflable (le canot gonflable était bien sûr prévu en cas d'éjection au dessus de la mer, les avions ayant leur base en Angleterre). Ce second parachute provoqua chez bien des témoins **(et également chez Joseph KUHN dans son journal cité précédemment)** la croyance de l'existence d'un second membre d'équipage qui réussit à s'évader. Mais déclenché à trop faible altitude, le parachute ne put remplir son rôle. L'avion percuta le sol dans la forêt entre Hohwarth et le Sauloch au lieu-dit « Oberhagel ». Le pilote fut retrouvé à 200 mètres de son appareil, son corps reposait près d'un sapin. De nombreux habitants se rendirent sur les lieux du crash, mais les soldats allemands tenaient déjà éloignés les curieux qui s'aventuraient dans le secteur. Le pilote portait trois tenues, ses habits de pilote, son uniforme de l'armée de l'air et des vêtements civils. Il disposait aussi de deux paires de chaussures et de trois monnaies différentes, dollars, francs et marks, pour avoir le maximum de chances de se fondre dans la population du pays où il risquait de se faire abattre. Lors de la première nuit, des hommes de la Landwache (garde civile, composée d'hommes non mobilisables dans la Wehrmacht) veillèrent le corps du pilote sur place (on note alors quelques accusations à leur encontre, d'avoir dépouillé le malheureux pilote de ses provisions et d'autres objets…).

Ce dernier fut ramené le lendemain dans une charrette à cheval à la mairie de Saint-Pierre-Bois avant d'être porté en terre au cimetière de l'église de Saint-Gilles. La dépouille du pilote fut rapatriée à San Francisco au début des années 1950.

Les restes de l'appareil furent sortis de la forêt par les habitants du village réquisitionnés avec les bœufs et charrettes par l'armée allemande. Je suivais les charrettes pour actionner les freins, certaines pièces, comme les moteurs, étaient très lourdes. Des débris de l'appareil sont encore conservés dans le village. Un matin de l'été 1944, un drapeau français fut placé sur la tombe du Lieutenant WIKHOLM. Ce ne fut pas du goût des autorités allemandes…

♦ *La tombe du Lt. WICKHOLM au cimetière de Saint-Gilles.*



**Patrick BAUMANN a mené une enquête complémentaire sur cet épisode. Il a eu, par internet, la chance de retrouver la famille du pilote américain, et ainsi, à travers ses recherches d'archives, de préciser les circonstances du crash du chasseur LOKHEED P38 LIGHTNING. Il résume :**

« Le 18 Mars 1944, l'US Air Force effectue un raid de bombardement sur différentes industries dans le Sud de l'Allemagne. Ce sont 707 bombardiers lourds, dont 408 Forteresses Volantes BOEING B17 de la 1ère et 3e Bomber Division, ainsi que 277 Consolited B24 Liberators qui prennent part à ce raid. Ils sont escortés par 925 avions de chasse qui vont se relayer pour les protéger.

Au milieu de l'après-midi, alors que l'armada est sur le chemin du retour vers l'Angleterre, les bombardiers, qui se trouvent alors au-dessus du Rhin et de l'Alsace, sont attaqués par les chasseurs de la Luftwaffe. La bataille fait rage et trois Liberators tombent sur la rive droite du Rhin à Ettenheim et Haslach. Les chasseurs allemands sont très efficaces (…), deux autres Liberators du groupe sont touchés et celui du Lt. D. GLOVER s'écrase à Muttersholtz et le dernier, celui du Lt. G. PETERSEN tombe près de l'actuelle Montagne des Singes sur le territoire de la commune de Châtenois. L'escorte de chasse n'était pas inactive et opère de vifs combats contre les Messerschmitt 109 et Focke Wulff 190. Le 55e Fighter Group américain qui était équipé de P38 Ligtning fut engagé dans les combats avec les Allemands. Parmi les pilotes de ce groupe, se trouvait le Lt. Bradford R. WIKHOLM. Celui-ci était natif de Los Angeles et volait ce jour avec le capitaine Val. BOLLWERK. Il pilotait le P38J N° 42-67989. Ils furent attaqués par des Messerschmitt 109 de la JG 106. D'après le témoignage de son capitaine, Brad fut touché par l'un des Messerschmitt et BOLLWERK vit piquer Brad vers le sol avec l'un des moteurs en feu, et disparut de la vue de son capitaine au-dessus de Gottesheim en Allemagne, avec plusieurs avions ennemis à ses trousses. Le combat continua et, d'après plusieurs témoins au sol, il se retrouva nez-à-nez avec ses ennemis et les deux se tirèrent dessus. Le Messerschmitt, piloté par le Major Graf VON OELSON fut atteint et alla s'écraser à Illhauesern, tuant son pilote. L'avion de Brad, dont la fumée s'échappait d'un moteur, s'éloigna et finit par s'écraser près de l'actuel Restaurant du Sauloch, sur le territoire de Saint-Pierre-Bois- Hohwarth. Brad réussit encore à sauter en parachute, mais il était déjà trop bas et son corps fut retrouvé avec le parachute ouvert à moitié à une centaine de mètres de l'impact. Il fut enterré au cimetière local avant d'être rapatrié dans un cimetière militaire à San Francisco. »




**L'histoire de Brad WIKHOLM ne s'arrête pas là. Grâce aux contacts établis par Patrick BAUMANN avec la famille de l'aviateur américain, la municipalité de Saint-Pierre-Bois, et son maire Daniel GROSS, ont décidé de commémorer le 60e anniversaire du crash en élevant une stèle sur les lieux de l'accident, dans la forêt entre Hohwarth et le Sauloch. 60 ans après, jour pour jour, heure pour heure, le monument a été inauguré en présence de la famille de l'aviateur. Brad, natif de Los Angeles, est décédé à l'âge de 22 ans. Il avait une sœur et deux frères dont l'un, Duane, était présent à la cérémonie. Il raconte : « *Au début, on nous a dit que Brad était déclaré disparu. Plusieurs semaines après, nous avons appris qu'il était mort.* »**

**Son corps, enterré au cimetière de Saint-Gilles, a été rapatrié aux Etats-Unis après la guerre. Sa famille savait qu'il était mort en France mais ne connaissait pas l'endroit exact du crash. C'est grâce aux contacts avec Patrick BAUMANN et l'Association « Souvenir Aérien de l'Est » que la rencontre put avoir lieu. Pour l'occasion, Duane WIKHOLM, son épouse, sa fille et son gendre avaient fait le déplacement. Deux Mirage ont traversé le ciel avant la cérémonie et le dépôt de gerbes par les autorités militaires.**



DNA/JP KAYSER

♦ *Stèle inaugurée le 18 Mars 2004 (ci-dessus) et cérémonie en l'honneur de Brad WIKHOLM.*

**Nous souhaitons encore évoquer deux autres crashs intervenus alors que le Val de Villé était déjà libéré.**

**En novembre 1944, c'est un bombardier lourd américain B17 qui, au retour d'une mission en Allemagne, fut victime d'ennuis mécaniques (ou touché par la Flak). Il s'écrasa dans le vallon de Schlingoutte, entre Fouchy et Urbeis.**

♦ *Objets récupérés dans la carcasse du B17 tombé à Schlingoutte.*



*Caméra*




*Palier de roulement et montre de tableau de bord*

### Pierre SCHRAMM raconte :

« Après avoir dirigé l'avion vers la montagne, les quatre occupants ont sauté en parachute et ont atterri au Bas d'Urbeis. Le pilote s'appelait Johann. Les troupes américaines étaient déjà à Urbeis. Les occupants de l'avion sont remontés sur les lieux du crash en Jeep. Nombre d'habitants s'y sont également rendus, souvent la nuit, pour siphonner du kérosène et récupérer des morceaux de pneus. Ceux-ci étaient tellement gros que je pouvais y passer sans problème. J'ai démonté et récupéré une radio dont je garde toujours l'aimant. »

### Richard GUIOT de Fouchy rapporte :

« Beaucoup d'habitants de Fouchy, Urbeis, Noirceux, Rombach et des fermes avoisinantes sont montés à l'avion pour récupérer les objets utilitaires : vis, serrures, tôles, etc…,mais également des souvenirs qu'ils conservaient précieusement. L'avion s'est abîmé dans une forêt de gros sapins. Les moteurs des ailes ont été arrachés. Des mitrailleuses se trouvaient dans une tourelle. Elles étaient armées et en état de marche. Au mépris du danger, quelques jeunes en ont fait usage… »




♦ *Carte d'évasion en soie.*

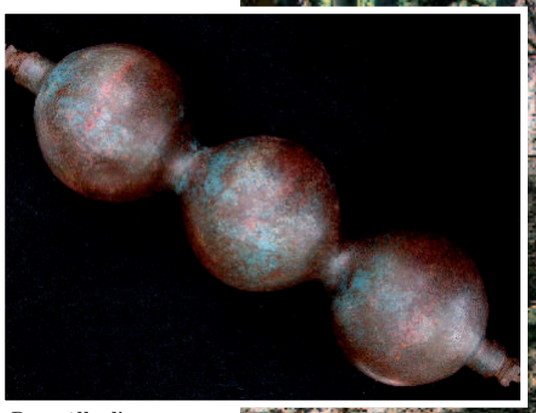
**Un dernier crash eut lieu dans les derniers jours de décembre 1944, là aussi quelques semaines après la libération de la vallée. Cette fois-ci, c'est un avion allemand, probablement un bombardier lourd JUNKERS 88, qui percuta la crête du Haut Chênot au-dessus de Steige, vers 700 mètres d'altitude, touché par l'aviation de chasse alliée.**

### Michel MANGIN signale :

« …Chute d'un avion postal qui heurta le sommet du Haut Chênot, non loin de l'actuelle Route des Crêtes. Il devait rejoindre l'une des places fortes encore tenues par les Allemands sur la côte atlantique. L'avion a explosé, ses occupants furent déchiquetés et le courrier dispersé. »

**Lucien LAVIGNE, également de Steige :**

« Le crash a eu lieu en fin d'après-midi. Des militaires français armés avec du matériel américain (chars légers), coiffés de calots bleus, étaient alors à Steige. Les gens du village disent qu'il s'agissait d'un avion postal, mais d'après son chargement (mines antichars) et la date du drame, sa mission consistait probablement à parachuter sur les places-fortes allemandes de l'Atlantique de l'armement et du courrier à l'occasion des fêtes de Noël. »



*Bouteille d'oxygène*



*Mitrailleuse MG131*

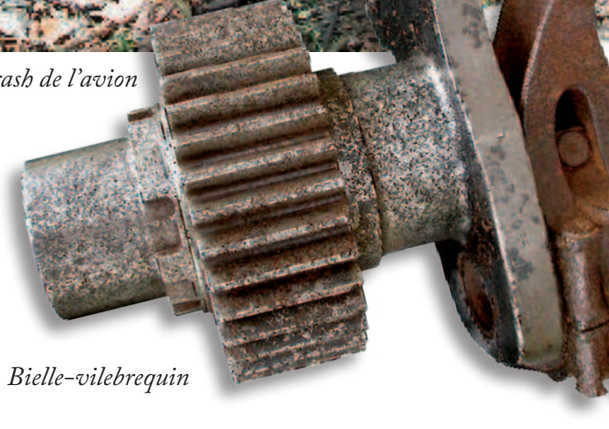
♦ *Pièces et débris récupérés dans l'épave de l'avion allemand tombé au Haut Chênot (au-dessus de Steige) fin décembre 1944.*



*Lieu du crash de l'avion*

**Les restes recueillis sur place ainsi que l'enquête de Jean-Luc MAURER ne permettent pas une identification précise de l'appareil et de sa mission. Une synthèse des recherches et témoignages, a été publiée dans les colonnes des DNA. L'article précise que** *« Le choc d'impact au sol a été très violent car les débris de l'appareil ont été dispersés sur plusieurs centaines de mètres. Aujourd'hui encore, deux cratères sont visibles. Le combat aérien a été fatal à l'équipage qui n'a pas eu le temps de sauter en parachute. Les dépouilles ont été ramenées au village sur un tombereau tiré par des bœufs, inhumées provisoirement puis transférées. Que transportait-il et où allait-il ? Les premiers témoins arrivés sur le lieu du crash ont témoigné de la découverte de lettres dispersées dans la forêt. On disait à l'époque que c'était un avion postal qui livrait le courrier vers les poches de l'Atlantique non encore libérées (Royan, La Rochelle, Lorient) ».*

**De quel type d'avion s'agissait-il ? Sans doute un bombardier bi-moteur transformé pour la circonstance. Pour augmenter son rayon d'action, on ajoutait des réservoirs souples anti-perforants dans la soute à bombes, ce qui explique la découverte sur place de nombreux débris de caoutchouc triple couche. JUNKER, DORNIER ou HENKEL ? Les débris ne sont pas assez parlants en l'absence de plaques d'identification. Parmi les objets découverts sur place, on compte un cône d'hélice, un morceau de vilebrequin d'un moteur avec sa bielle, un hublot, des bouteilles d'oxygène, dont l'une perforée par un projectile, une douille de fusée de détresse, des douilles… En matière d'armement, cinq mitrailleuses au moins étaient embarquées et furent récupérées. Une mitrailleuse jumelée MG15 de calibre 7.92 fut même échangée après guerre contre de la vaisselle à un marchand de peaux de lapins ambulant…**



*Bielle-vilebrequin*

# *Des lendemains qui déchantent*

**Quatre années de guerre, d'occupation, de germanisation, de répression, de privations… La libération du Val de Villé en cette tout fin de novembre 1944 fut source de soulagement, de joie, de fête parfois. L'euphorie fut toutefois rapidement tempérée, car tout ne redevenait pas rose du jour au lendemain.**
**Les sujets d'inquiétude restaient nombreux ; les combats se poursuivaient dans la plaine toute proche, beaucoup d'hommes étaient déjà tombés sous un uniforme qu'ils n'avaient pas choisi, d'autres combattaient encore à l'Est, on était souvent sans nouvelles d'eux. Les combats de la Libération avaient provoqué des victimes civiles dans des villages parfois endommagés à la veille d'un hiver qui sera rigoureux, le rationnement alimentaire ou d'autres biens d'équipements se poursuivait… et puis devait inévitablement et rapidement venir le temps des comptes, des règlements de compte, de l'épuration…**

**Jean FRITSCH, avant de partir avec les Goumiers parmi lesquels il s'est engagé, a vécu ces semaines perturbées qui ont suivi la délivrance. Il raconte :**

« Depuis le départ des Américains, le Val de Villé forme une sorte d'enclave isolée, livrée à elle-même, sans administration, ni force de police, ni moyens de transports (le train est toujours hors service), ni ravitaillement. Dans cette situation quelque peu chaotique, la seule personnalité émergeante se trouve être le Dr Paul HAUBTMANN, résistant de la première heure, dont le patriotisme, le courage et les compétences sont reconnus de tous ; c'est donc vers lui que convergent toutes les demandes, réclamations et doléances de la population, et également toutes les liaisons avec les armées française et étrangères, des FFI alsaciens, des médias… Apprenant que je me trouvais à Villé, il me demande de l'aider, de m'installer à la Mairie, pour y recevoir les gens de passage, en quête de renseignements, mais aussi ceux réclamant des secours matériels… en somme une sorte de « bureau des pleurs » chargé d'évaluer les besoins et de proposer des solutions. J'accepte de grand cœur, d'autant que le Docteur, voyant notre dénuement, nous offre l'hospitalité chez lui, ma sœur, ses enfants et moi, en attendant la réparation de nos fenêtres détruites. Nous passerons donc 3 semaines à son domicile et serons les témoins de ses efforts en faveur d'une normalisation de la situation. Pour faire face à ses nouvelles responsabilités, tout en assurant ses obligations professionnelles de seul médecin de la vallée, le Dr HAUBTMANN peut compter sur plusieurs appuis.

Je citerai d'abord Victor HAAS, son premier conseiller et adjoint de fait, forestier retraité qui habitait dans sa villa sur la Route d'Albé, et donc disponible. Grâce à sa connaissance du milieu local, il est capable de remettre chacun à sa place, d'autant que la dénonciation de son patriotisme lui a valu un séjour au camp de Schirmeck **(voir dans ce chapitre).** Il était profondément épris d'ordre et de justice. Le Docteur était également épaulé par les FFI du canton, reconnaissables à leur brassard tricolore, et dont l'activité première sera l'arrestation des collaborateurs notoires de la vallée, et aussi de ceux qui, étrangers à la vallée et venus de Strasbourg ou d'ailleurs, feront l'objet de mandats d'arrêt. Tout ce beau monde sera bientôt regroupé au château de Thanvillé en attendant d'être déféré devant les tribunaux.

Le Dr HAUBTMANN profitera de ses relations personnelles, nombreuses et variées, pour le plus grand bien de tous. Beaucoup sont issues de la Résistance. J'assiste ainsi à plusieurs retrouvailles chaleureuses entre clandestins sortis de l'ombre, passeurs venus d'outre-Vosges et membres de filières d'évasions, tel le curé de Ranrupt. Emotion, embrassades, joie de se retrouver, d'évoquer des souvenirs, les risques encourus, et de témoigner de la conduite exemplaire, généreuse et désintéressée des habitants. On cite devant moi les cas les plus invraisemblables, tel ce prisonnier de guerre français errant dans Villé dans sa capote kaki, tel autre sortant de la forêt et sonnant au domicile du docteur, Route de Bassemberg !... ou encore ces deux prisonniers de guerre russes, travailleurs forcés à l'usine DAIMLER-BENZ refusant le repli sur l'Allemagne et demeurant cachés et nourris par deux familles de Villé jusqu'à la Libération ! Des soirées passées chez le Docteur, je retiens essentiellement celle où deux officiers français

nous racontent la renaissance de l'Armée Française en Afrique du Nord et leur campagne d'Italie. Pour la première fois, j'entends parler du Général JUIN, commandant le corps expéditionnaire français et des prouesses des Goumiers marocains, et puis le débarquement de la 1ère Armée en Provence et sa progression jusqu'en Alsace avec tous les espoirs d'une libération complète de la France.

La visite du nouveau Sous-Préfet de Sélestat, récemment nommé par le Gouvernement, reste aussi dans ma mémoire. Le Sous-Préfet souhaite avoir un contact avec la population. Le Docteur réunit donc dans son salon une quinzaine de responsables FFI venus du secteur et qui présentent aussitôt leurs doléances. Ils réclament des mesures d'exception, des directives claires, plus de fermeté et d'autorité. Le Sous-Préfet est à l'écoute. Un peu surpris, il les exhorte à la patience et en appelle à la légalité républicaine.

Quelques jours plus tard, le Docteur m'annonce qu'il a obtenu d'un ami industriel du matériel et des vitrages et me charge de les chercher à Strasbourg. Les récipiendaires ne manquent pas. Priorité aux malades, puis à la réparation des dommages de guerre… J'ai aussi appris plus tard, et incidemment, que le Dr HAUBTMANN soignait aussi les prisonniers russes travaillant à la scierie de Triembach, de nuit et en cachette chez l'habitant.

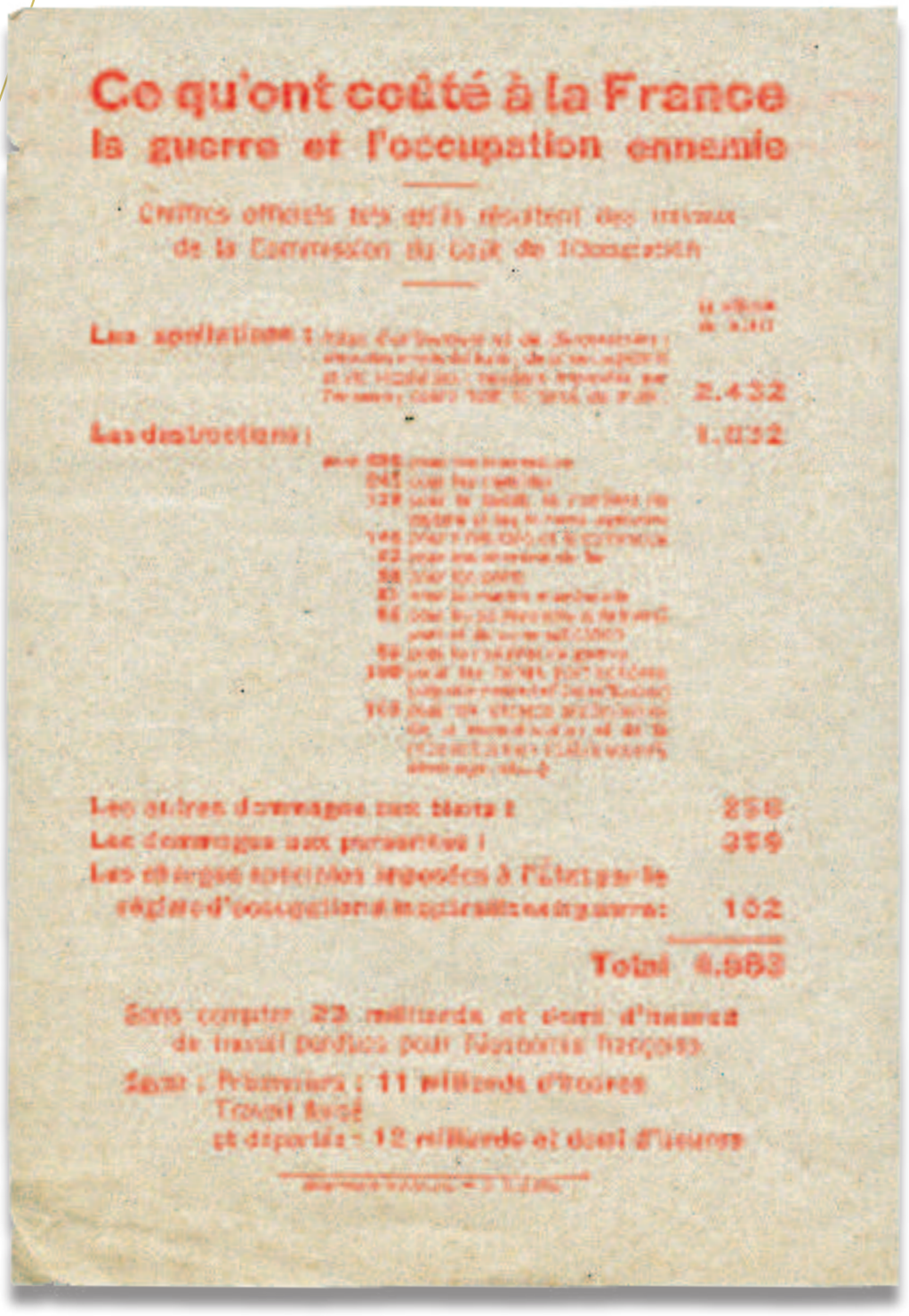
**Antoine FUCHS précise encore :**

« A Villé, on avait une chance exceptionnelle d'avoir l'éclairage électrique rétabli après le 15 Janvier 1945, grâce aux trois turbines alimentées par le Giessen : celle de la centrale électrique VONDERSCHER, celle des FTV et celle de la Scierie SENGLER, qui fournissaient du courant continu. Après la réparation des nombreuses coupures du réseau, les compteurs du courant alternatif déconnectés, la tension fut remise quartier après quartier, et la lumière fut ! Le presbytère étant inhabitable, le curé HURSTEL trouva refuge à l'étage de la Boucherie MUNSCHINA, Place du Marché. Les autres sinistrés du bourg trouvaient des logements provisoires jusqu'à la reconstruction de leurs maisons dans les années 1947-48. »

**Circonstance moins connue, la reconstruction et la remise en marche de l'économie locale profitèrent de la participation, involontaire certes, de soldats allemands prisonniers de guerre, et qui préférèrent améliorer leur existence et leur quotidien en se mettant à la disposition des agriculteurs et artisans locaux, plutôt que de végéter dans les camps de prisonniers.**

**Antoine FUCHS raconte :**

« Vingt classes d'âge alsaciennes avaient été mobilisées dans la Wehrmacht, beaucoup d'hommes y laissèrent leur vie, un certain nombre ne revinrent que très tardivement, certains très diminués. Ces forces vives manquaient à l'économie et furent parfois remplacées par les prisonniers de guerre allemands. Je fis la connaissance d'une demi-douzaine d'entre eux, deux anciens valets de ferme qui avaient trouvé condition dans des familles d'agriculteurs-voituriers de Villé. Tous deux étaient à la hauteur de leur tâche et appréciés pour les services rendus jusqu'à leur libération. L'un deux était placé chez notre voisin. Willy, la quarantaine passée, il était originaire de Prusse Orientale, près de Koenisgberg (plus tard Kaliningrad). Il était marié, père de famille nombreuse, et attendait impatiemment des nouvelles de ses proches. Début 1947, enfin, une lettre de son épouse lui arriva. Il m'avait donné un morceau de l'enveloppe, affranchie de timbres russes, oblitérée du 5 Décembre 1946 avec un tampon allemand « Koenigsberg ». Les nouvelles horribles qui lui parvenaient mentionnaient la mort de l'une de ses filles, âgée de 12 ans, victime des débordements de l'Armée Rouge lors de son arrivée. Au courant 1947, il fut libéré. Un dernier courrier l'informait qu'il ne pouvait pas rejoindre la Prusse Orientale, la province étant désormais annexée par l'URSS.



Ce qu'ont coûté à la France
la guerre et l'occupation ennemie

Chiffres officiels tels qu'ils résultent des travaux
de la Commission du Coût de l'Occupation

Les spoliations : 2.432

Les destructions : 1.032

Les autres dommages aux biens : 258

Les dommages aux personnes : 259

Les charges extraordinaires imposées à l'Etat par le régime d'occupation et par la guerre : 102

Total 4.983

Sans compter 23 milliards et demi d'heures de travail perdues pour l'économie française

Dont : Prisonniers : 11 milliards d'heures
Travail forcé
et déportés : 12 milliards et demi d'heures

Une menuiserie de Villé, aujourd'hui disparue, avait aussi eu recours à 2 prisonniers, menuisiers de profession. Ils participaient au développement de l'entreprise, les carnets de commande étant bien garnis à la suite des nombreux dommages de guerre. Ils donnaient pleine satisfaction à leur patron qui les regretta à leur libération. Un tapissier-matelassier de Villé avait également trouvé un excellent homme de métier qui, par la suite, s'est marié ici-même et a pris la succession de son patron à sa retraite. Les entreprises du bâtiment d'une certaine importance puisaient aussi dans ce réservoir de main d'œuvre. L'Entreprise CHANVOS, disparue par la suite, avait trouvé un chef de chantier qui contribuait aussi à la bonne marche de l'affaire qui employait une bonne trentaine de salariés, le travail étant assuré. Il y avait également des équipes de bûcherons qui, sous la responsabilité d'un Brigadier des Eaux et Forêts, étaient employés dans les forêts communales et domaniales à faire les coupes et les élagages. Ils étaient gardés par des hommes armés, et donc bien moins chanceux que ceux travaillant chez les particuliers ou artisans. Ils étaient ravitaillés collectivement, comme dans les casernes. Aussi, ceux qui cherchaient à s'évader n'étaient pas rares. Ils essayaient de traverser le Rhin, imitant ainsi en sens inverse les prisonniers français quelques années auparavant. Je me souviens de la reprise de trois évadés en forêt du Klosterwald, trahis par un feu qu'ils avaient allumé. Ils furent arrêtés par l'agent forestier qui les a remis à la Gendarmerie, avec retour au lieu de détention. En 1947, tous ces prisonniers ont été libérés pour rejoindre leur pays et leurs familles.

**Ce qui marqua bien davantage les esprits, ce fut « l'épuration », sur laquelle on préfère aujourd'hui encore glisser un voile pudique, alors que les archives administratives de cette époque commencent à être accessibles et à s'ouvrir aux chercheurs.**

# *Punir, se venger…*

**Premier historien alsacien à avoir consacré un travail exhaustif à ce sujet, Jean-Laurent VONAU a publié en 2005 aux Editions du Rhin « *L'épuration en Alsace. La face méconnue de la Libération, 1944-1953* », travail remarquable, documenté en grande partie par les archives auxquelles il a eu accès. Nous avons pour notre part également sollicité quelques témoignages.**

**Nos témoins s'expriment cette fois-ci avec une certaine réserve. Antoine FUCHS :**

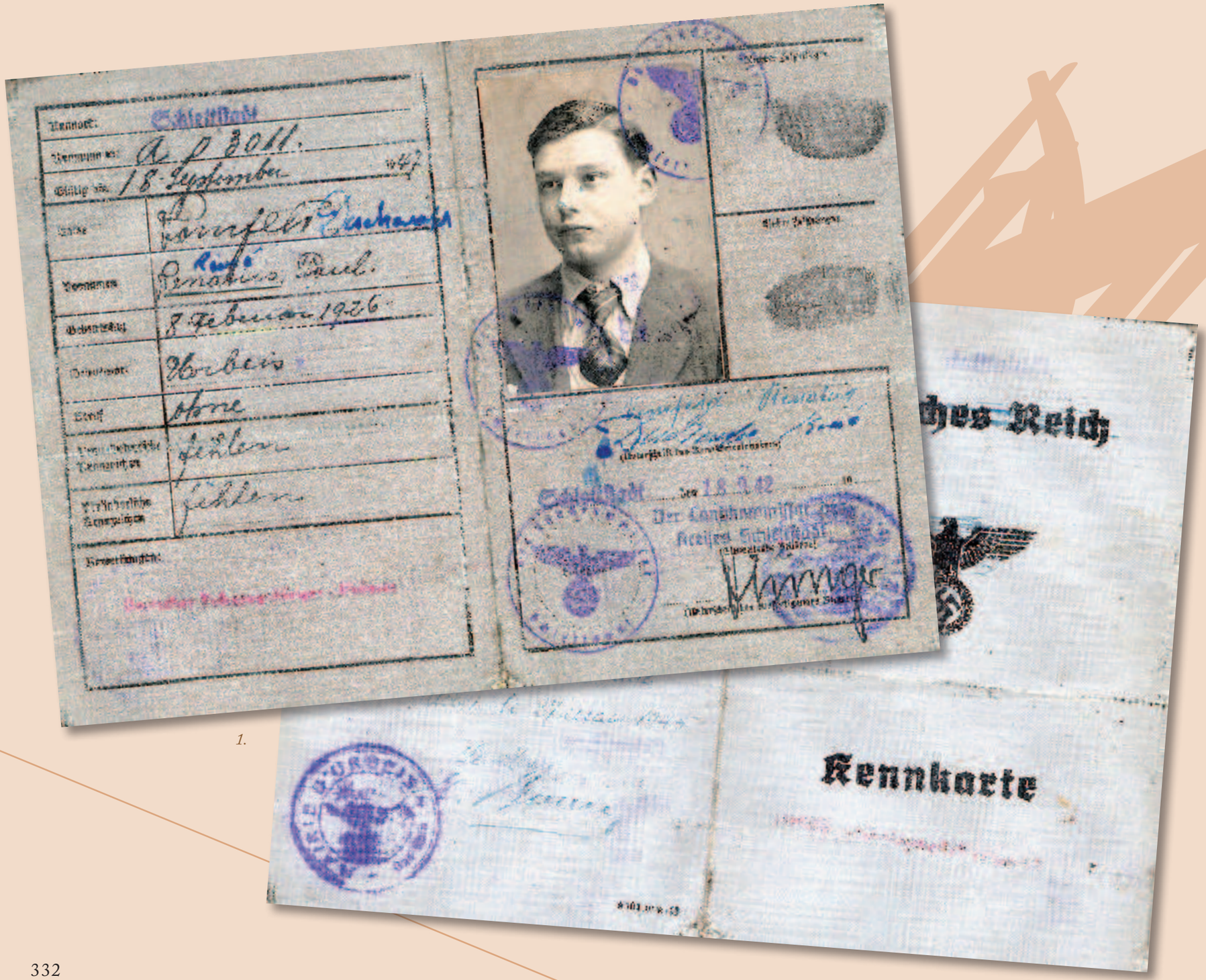
« A Villé comme dans les villages environnants, la Libération vit l'apparition des groupes de FFI (Forces Françaises de l'Intérieur), avec un chef et deux assesseurs préalablement désignés pendant l'occupation. Ils devaient arrêter et interner les soi-disant « collaborateurs ». Que les dénonciateurs nazis, les responsables des expulsions et déportations soient mis hors d'état de nuire était normal. Mais il y avait aussi des vengeances pour des affaires personnelles. Les internés à Villé étaient parqués au Café HERRBACH. Des appels quotidiens étaient effectués au carrefour à la montée de la Rue de la Libération. Les gardiens et leur chef, originaire de Sélestat et anciens détenus du camp de Schirmeck sous la férule du fameux BUCK, sélectionnaient les jeunes et valides parmi les internés pour exercer leur vengeance, en appliquant les mêmes sévices qu'eux-mêmes avaient endurés. En première ligne, des forestiers, des fonctionnaires, des hommes de professions libérales, par rangs de trois, étaient contraints de monter au pas de charge la Rue du Beau Regard, les derniers essuyant des coups de crosse de fusils dans les reins. La chaussée étant couverte d'une bonne couche de neige, le chef leur ordonna de se mettre à plat ventre et de rouler sur eux-mêmes en descendant vers le carrefour à la manière d'un rouleau-compresseur. Le notaire et capitaine de réserve qui habitait au carrefour, protesta publiquement contre ces agissements dégradants en interpelant le chef au brassard tricolore estampillé FFI. Rien n'y fit, on menaça de l'arrêter à son tour. C'était le temps du Talion, le temps de la revanche. Puis, les internés furent transférés au château de Thanvillé, pour, par la suite, être enfermés au Struthof, subissant parfois les mêmes méthodes appliquées par des gardiens autrefois internés par les nazis. Dans la maison au N°41 de l'actuelle Rue de la Libération s'était installée la Sécurité Militaire, sous la responsabilité d'un Commandant, d'un Lieutenant d'origine lorraine, maîtrisant la langue allemande. Ils instruisaient et géraient toutes les affaires : interrogatoires des « collaborateurs », de volontaires qui voulaient s'engager dans l'armée, recherches sur leurs activités pendant l'occupation (pour débusquer d'éventuels miliciens), les trafiquants du marché noir, confisquant les voitures et les biens transportés illégalement. Déposés en mairie de Villé, ces biens confisqués se volatilisaient (…). Cette fameuse « épuration » condamnait les épris du nazisme devant les cours de justice. Ces séances publiques amusaient parfois la galerie, comme lorsque cet ancien forestier qui avait bien atteint ses 70 ans fut condamné à 15 ans d'indignité nationale. Après la sentence, il se leva et remercia la cour de lui avoir rallongé sa vie de 15 ans ! Il y avait aussi des dizaines d'accusations pour des différents personnels… »

**Toujours à Villé, Jean FRITSCH raconte :**

« L'épuration ? Sujet délicat, parfois douloureux ! Je me borne à évoquer l'arrestation des collaborateurs notoires : le maire et Ortsgruppenleiter DARTEIN, le Bauernführer (chef paysan) Alphonse JAEGER, le coiffeur LUX. J'ai vu aussi le chef de gare BOUR et me suis étonné de son arrestation. Il m'a été répondu qu'il payait pour son épouse qui aurait dénoncé tel ou tel Villois. Il y a certainement eu quelques règlements de compte et aussi des cas de délits d'opinion, des gens qui se sentaient davantage …

# René Deschamps *d'Urbeis*

## *Du RAD aux FFI...*




*1.*

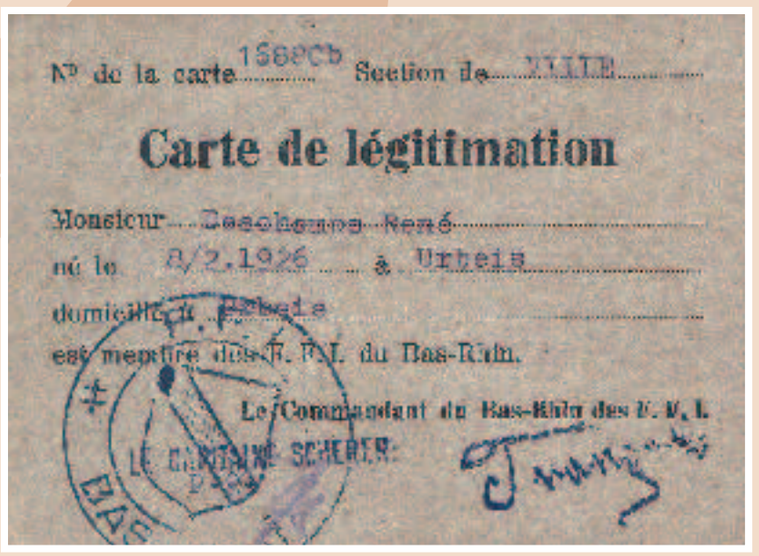


2.






3.



N° de la carte 1680b Section de VILLE

**Carte de légitimation**

Monsieur Deschamps René

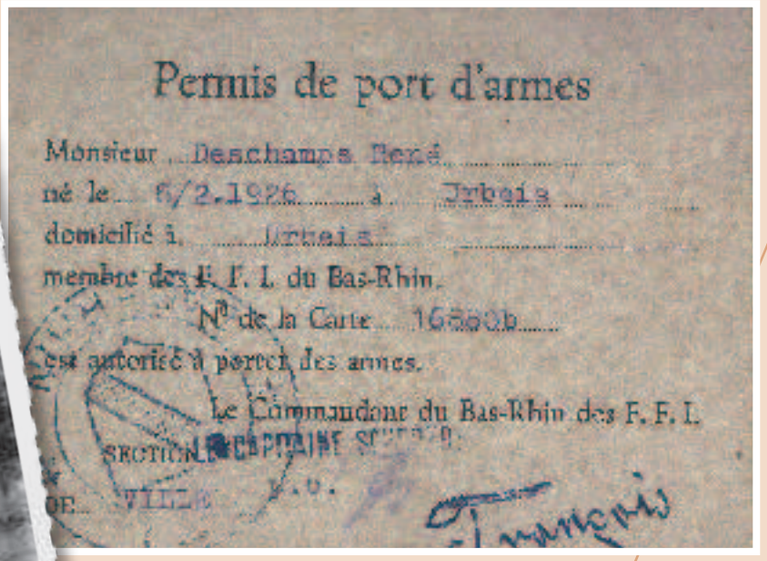
né le 8/2.1926 à Urbeis

domicilié à Urbeis

est membre des F. F. I. du Bas-Rhin.

Le Commandant du Bas-Rhin des F. F. I.

LE CAPITAINE SCHERER



**Permis de port d'armes**

Monsieur Deschamps René

né le 8/2.1926 à Urbeis

domicilié à Urbeis

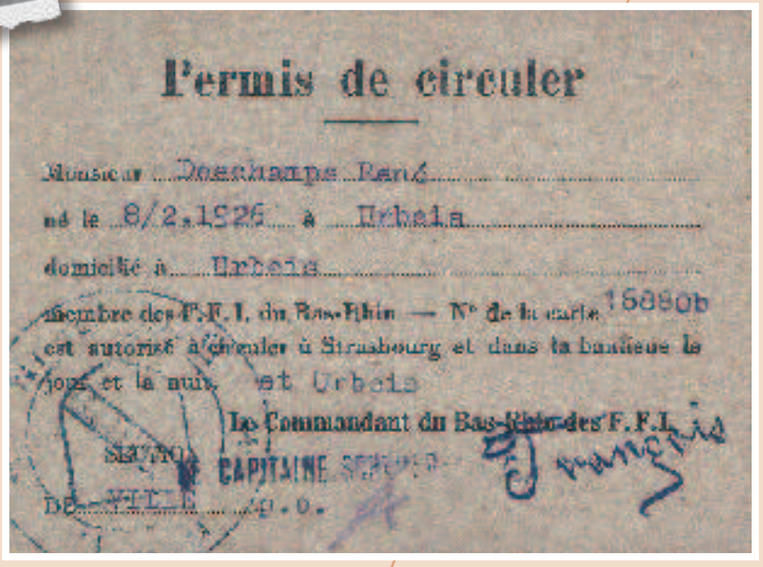
membre des F. F. I. du Bas-Rhin.

N° de la Carte 1680b

est autorisé à porter des armes.

Le Commandant du Bas-Rhin des F. F. I.

SECTION DE VILLE



**Permis de circuler**

Monsieur Deschamps René

né le 8/2.1926 à Urbeis

domicilié à Urbeis

membre des F. F. I. du Bas-Rhin — N° de la carte 1680b

est autorisé à circuler à Strasbourg et dans la banlieue le jour et la nuit, et Urbeis

Le Commandant du Bas-Rhin des F. F. I.

SECTION DE VILLE CAPITAINE

4.

- *1 : René DESCHAMPS est devenu Renatus VONFELD...*
- *2 : Au RAD à Wiesbaden, (23.11.1943 - 15.02.1944).*
- *3 : Incorporé de force dans la Marine Allemande.*
- *4 : Lors d'une permission fin août 1944, René DESCHAMPS reste à Urbeis et se cache jusqu'à la Libération et devient membre des FFI.*

allemands que français pour des raisons ou de filiation, ou de langue ou de religion, sans pour cela être des nazis ou des criminels ! Je sais que le Dr. HAUBTMANN s'est mis en colère en apprenant que des femmes de collaborateurs avaient été tondues. Ceci l'a déterminé à envoyer tous les internés au château de Thanvillé, en attendant que la justice décide de leur sort. »

**Ces dérapages auront sûrement été nombreux, à Villé comme partout dans le pays. Emma MEYER, de Hohwarth, témoigne aussi :**

« J'avais une sœur née en 1908 qui était divorcée d'un certain REYMANN. Celui-ci avait un frère à Blienschwiller, membre des FFI. Pour se venger de notre famille, il voulait me forcer à aider à couvrir un toit qui avait été endommagé. Je suis allée voir le Dr. HAUBTMANN que je connaissais pour lui avoir fourni pendant la guerre des tickets d'essence pour ses déplacements **(Mme MEYER travaillait à la Sous-Préfecture de Sélestat)**. Je lui ai raconté mon histoire. Chez lui à Villé il y avait le nouveau Sous-Préfet, un chef FFI et un autre FFI qui avait travaillé avec moi à la Sous-Préfecture, Eugène MENZER. MENZER a envoyé deux gendarmes au château de Thanvillé pour enlever son brassard FFI à REYMANN, ainsi que son arme. Il fut renvoyé dans ses foyers, il avait agit par vengeance personnelle. Beaucoup de gens avaient été mis au château sans véritable raison, par jalousie. »

**Peu de gens en réalité savent que le sinistre camp de concentration du Struthof, le seul situé sur le territoire français (à ne pas confondre avec le camp disciplinaire de Schirmeck-La Broque), fut utilisé peu de temps après la Libération comme lieu d'internement pour de présumés collaborateurs, dans l'attente de l'examen de leurs dossiers et leur traduction devant la Justice.**

**Parmi les internés, il y en avait, originaires du Val de Villé et venus du château de Thanvillé. Parmi eux, le maire et Ortsgruppenleiter de l'un de nos villages, condamné par la suite à 7 ans de prison. Il fut auparavant interné au Struthof le 17.01.1945.**

**Son fils, alors âgé de 16 ans raconte** *(témoignage déjà publié par ailleurs)* **:**

« Il régnait alors dans nos villages, comme une ambiance de terreur. J'étais complètement déboussolé et surtout très inquiet sur le sort de mon père. C'est un camarade qui, après plusieurs jours d'angoisse, vient me donner de ses nouvelles. Le 1er Février, il avait réussi à s'évader du camp du Struthof où il avait été enfermé par les Français avec toute sa famille, sans savoir pourquoi. Il m'apprend que mon père a froid et faim et qu'il attend ma visite. Sans hésiter, à l'aube, j'ai chaussé mes skis et sac à dos, j'ai marché dans la neige plus de 6 heures en passant par le Champ du Feu. Je suis arrivé au Struthof vers 14 heures. Je me suis rendu au poste où on a accepté de remettre les habits à mon père, mais pas la nourriture. Cependant, mon père qui m'attendait, m'ayant aperçu, m'a fait un signe discret et je l'ai rejoint au grillage. J'ai alors essayé de lui passer de quoi calmer sa faim. Je n'ai hélas pas réussi car j'ai été surpris. Dans le camp, une sentinelle qui nous a vu faire a menacé mon père avec un fusil alors qu'à l'extérieur, le chef du camp s'est jeté sur moi. Et pendant que des sentinelles fouillent brusquement mon père, le Commandant saisit la nourriture que j'avais apportée, la jette par terre et la piétine. Puis il m'a très violement frappé à coups de poings et à coups de crosse, si violemment que j'ai perdu connaissance, souffrant d'une fracture de la clavicule et d'un traumatisme crânien. Ils m'ont laissé ainsi évanoui au bord de la route. Ce sont des militaires américains, passant par là par hasard, qui m'ont relevé et ramené à la maison. Sans eux, je crois bien que je ne serais plus de ce Monde. Mon père a été mis au cachot, sans nourriture pendant 2 jours… »

**Nous publions ce témoignage, déjà paru par ailleurs, sans autre commentaire ni appréciation supplémentaires.**

**L'immédiat après-guerre connut également son lot de victimes, quelques fois militaires mais surtout civiles et fort jeunes la plupart du temps, de par la manipulation de munitions abandonnées ou de mines restées en place après le conflit. Nous avons déjà évoqué de telles tragédies survenues par exemple à Neuve-Église, à la libération du village et pendant les festivités du premier 14 juillet d'après-guerre. L'exemple de Saint-Pierre-Bois est tout aussi édifiant.**

### Fernand et Annette HUBER se souviennent :

« Lors de leur passage à Saint-Pierre-Bois, les Goumiers s'entraînaient au maniement de lance-roquettes ou bazookas. Installés au bord de la route, à hauteur de l'actuel enclos à daims, ils visaient un éperon rocheux situé de l'autre côté du ruisseau. Des obus non explosés (Blendganger) sont restés sur le terrain. Après guerre, un dimanche après-midi, des jeunes du village s'y sont rendus, ont récupéré de ces roquettes pour les jeter sur le rocher. Il y eut une explosion et Virgile BAUER, né en 1930, fut grièvement blessé au ventre.
Un couple de promeneurs, M. et Mme BOHN, après lui avoir posé un garrot avec une cravate, l'ont ramené à Saint-Pierre-Bois dans une charrette, d'où il fut évacué en ambulance à l'hôpital de Colmar. Il y mourut de ses blessures.

Un autre enfant du village, Raymond WIRTH, dut un jour remplacer son père Alphonse qui travaillait dans une carrière. Un camion de Paul ERNST, de Thanvillé, s'était embourbé sur le bas-côté de la route. En voulant aider à le dégager, le jeune Raymond, né en 1928, marcha sur une mine. Il fut tué sur le coup ; un habitant de Nothalten eut une jambe arrachée.

En 1947, à la carrière THIRION, Lucien THIRION et Joseph STARR ouvraient des mines antichars pour en récupérer la poudre. L'une d'elles explosa et fit aussi éclater les autres. Je me souviens de la puissance de cette explosion qui fit trembler les murs des maisons du village. Les deux hommes furent déchiquetés. Des gens du village accourus sur les lieux ne purent soutenir l'horreur de cette vision. Je me souviens également que beaucoup allaient pêcher à la grenade dans le Giessen à Thanvillé. »



# Liste nécrologique

## *des victimes militaires et civiles des communes du Val de Villé pendant la guerre 1939 - 1945.*

Il est précisé que ces listes ont été établies par les correspondants locaux du présent ouvrage, souvent à partir des inscriptions portées sur les monuments aux morts, ainsi qu'avec l'aide des secrétariats de mairies.

Ces listes peuvent, le cas échéant, être incomplètes. Si tel devait être le cas, les familles concernées voudraient bien nous en excuser. Certaines dates et lieux de décès ou identités précises des victimes sont parfois fragmentaires et demanderaient des recherches supplémentaires pour la future publication d'un recueil exhaustif.

On notera que les victimes militaires décédées en mai-juin 1940 sont tombées sous l'uniforme français durant les combats survenus lors de l'invasion allemande. La grande majorité des autres victimes militaires ont été tuées sous l'uniforme de la Wehrmacht, incorporées de force et essentiellement affectées aux fronts russes, dans les Balkans et en Italie. Quelques victimes sont restées sur d'autres théâtres d'opérations (Asie du Sud-Est, Djibouti...).

### ALBÉ

**Victimes militaires**

- ACKERMANN Lucien, né le 07/09/1913
  † à Schlossberg *(Pologne)* le 08/12/1944
- BARTHEL François, né le 30/08/1924
  † à Katyk *(Russie)* le 02/09/1943
- FREPPEL Achille, né le 01/12/1912
  † à Kurtsalas *(Autriche)* le 17/08/1944
- GALL Laurent, né le 18/03/1917
  † à Abarmowitschi *(Est)* le 08/01/1944
- HEITZ Albert, né le 01/12/1914
  † à Langson *(Indochine)* le 09/03/1945
- KLEIN Charles, né le 04/04/1925
  † à Lomeha *(Pologne)* le 30/11/1944
- KLEIN Xavier, né le 29/11/1914
  † à Ragnit *(Prusse Orientale)* le 31/01/1945
- KOENIG Léon, né le 01/04/1909
  † à Cilli *(Yougoslavie)* le 18/03/1945
- MEYBLUM François, né le 03/06/1910
  † en Hongrie le 30/10/1944
- RUHLMANN Bernard, né le 15/01/1924
  † à Tambov *(Russie)* le 04/05/1945
- SENFT François, né le 28/02/1910
  † en Hongrie le 27/10/1944
- SENFT Paul, né le 28/05/1912
  † à Braunsberg *(Allemagne)* le 18/02/1945
- SIEGEL Virgile, né le 11/04/1912
  † à Daruvar (*Yougoslavie)* le 29/06/1945
- SONNTAG Emile, né le 27/05/1924
  † à Proskurow *(Russie)* le 11/03/1944
- ULRICH Albert, né le 28/02/1913
  Disparu
- VONDERSCHER Fernand, né le 03/08/1923
  † à Gorowitschi *(Russie)* le 11/02/1944
- VONDERSCHER Julien, né le 20/12/1914
  † à Béthune *(Pas-de-Calais)* le 21/05/1940
- WATT Augustin, né le 08/02/1914
  † à Dolbrilug *(Front de l'Est)* le 03/04/1944
- WOERLY François, né le 15/03/1920
  † à Kielce *(Pologne)* le 16/01/1945
- ZIMMERMANN Joseph, né le 01/03/1912
  Disparu

### BASSEMBERG

**Victimes militaires**

- GRANDADAM, né le 19/03/1916
  † à Stuttgart *(Allemagne)* le 04/04/1944
- HERRBACH Oscar, né le 20/02/1924
  † à Panceco *(Yougoslavie)* le 12/07/1945
- HERRBACH Paul, né le 08/12/1919
  † à Tambov *(Russie)* le 19/01/1945
- KOPP Marcel, né le 15/11/1920
  † à Sonnenburg *(Allemagne)*
- NUSSBAUMER Adolphe, né le 14/10/1915
  Disparu en 1944
- ROCHEL Joseph, né le 20/07/1917
  † à Suresnes *(Hauts-de-Seine)* le 23/05/1940
- ULRICH Robert, né le 12/03/1923
  † à Ugrim *(Russie)* le 06/08/1943
- VONNÉ Antoine, né le 17/01/1922
  † à Taranowka *(Front de l'Est)* le 10/09/1943
- ZAPF François, né le 04/10/1923
  † à Borbalapay *(Hongrie)* le 24/12/1944

## BREITENAU

**Victimes militaires**

- HUMBERT Antoine, né le 08/01/1925
  † en Pologne le 02/01/1945
- HUMBERT Pierre, né le 06/03/1926
  † en Pologne le 10/03/1945
- THOMAS Joseph, né le 31/12/1902
  † à Oberroedern *(Bas-Rhin)* le 20/06/1940
- TOUSSAINT Irénée, né le 30/06/1922
  † à Tambov *(Russie)* le 13/12/1943
- TOUSSAINT Joseph, né le 20/07/1923
  † à Bellojarovka *(Russie)* le 09/08/1943

**Victimes civiles**

- BABILLON Marcelle
  née MURER le 24/10/1921
  † à Karlsruhe *(Allemagne)* le 12/03/1941
- DOCHTER Charles, né le 30/03/1891
  † à Breitenau le 08/02/1945
  *Décédé en marchant sur une mine restée dans le village.*
- MOUILLE Charles, né le 17/11/1888
  † à Bédarrides *(Vaucluse)* le 14/01/1945
  *Expulsé pour avoir refusé de germaniser son nom en NASS.*

## BREITENBACH

**Victimes militaires**

- BAQUET François, né le 11/11/1923
  † à Linzen *(Allemagne)* le 30/10/1944
- BAQUET Marcel, né le 27/02/1914
  † à Witelosk *(Russie)* le 30/03/1944
- BARTH René, né le 11/01/1924
  † à Poray *(Pologne)* le 16/09/1944
- BILLAND Alphonse, né le 21/01/1913
  † à Laudona *(Estonie)* le 06/08/1944
- BILLAND Robert, né le 03/05/1925
  † à Libau *(Lettonie)* le 09/10/1944
- BUCHER Robert, né le 20/04/1919
  † à Zlocrow *(Pologne)* le 24/01/1944
- BURGER Alfred, né le 28/01/1913
  † à Weimar-Buchenwald *(Allemagne)* le 05/01/1944
- BURGER Aloïs, né le 18/01/1914
  † à Dubijewka *(Russie)* le 02/12/1943
- BURGER Charles, né le 21/12/1921
  † à Lovas *(Croatie)* le 21/01/1945
- BURGER Germain, né le 06/02/1923
  † en Grèce le 08/05/1945
- BURGER Robert, né le 22/02/1908
  † à Graudenz *(Pologne)* le 01/03/1945
- DILLENSEGER Achille, né le 29/02/1924
  † à Stockynie *(Pologne)* le 04/08/1944
- DILLENSEGER Anselme, né le 12/09/1917
  † à Bukowska *(Russie)* le 15/08/1944
- DILLENSEGER Cyrille, né le 18/12/1925
  † à Bornheim *(Allemagne)* le 07/03/1945
- DILLENSEGER Gérard, né le 19/05/1921
  † à Polowka *(Galicie)* le 07/08/1944
- DILLENSEGER Jean, né le 27/12/1907
  † à Bar-le-Duc *(Meuse)* le 15/06/1940
- DILLENSEGER Raymond, né le 28/08/1922
  † à Poltava *(Russie)* le 07/08/1943
- DILLENSEGER Robert, né le 05/07/1914
  † à Apsmalas *(Lettonie)* le 06/08/1944
- DOLLÉ André, né le 08/08/1924
  † à Börgermoor *(Allemagne)* le 31/08/1944
- DOLLÉ François, né le 27/10/1922
  † à Duderhof *(Russie)* le 19/01/1942
- DOLLÉ Louis, né le 05/04/1913
  † le 01/11/1944
- EPP Marcel, né le 16/12/1922
  † à Kalinswka *(Russie)* le 21/11/1943
- FRIEDRICH Aloïs, né le 16/11/1914
  † à Batschewo *(Russie)* le 28/01/1944
- HERRMANN Charles, né le 05/03/1914
  † à Kalinghi (*Russie)* le 07/08/1943
- HOLLECKER Auguste, né le 01/01/1909
  † à Braunschweig *(Allemagne)* le 30/11/1944
- HOLLECKER Georges, né le 29/05/1919
  † à Siwasee *(Russie)* le 09/04/1944
- HOLLECKER Louis, né le 13/04/1909
  † à Wesel *(Allemagne)* le 23/03/1945
- KOESSLER Joseph, né le 27/12/1925
  † à Pupasodis *(Lituanie)* le 22/07/1944
- MARTIN Eugène, né le 04/07/1917
  † à Berchowka *(Russie)* le 30/03/1944
- MARTIN Paul, né le 14/04/1915
  † à Kustywzi *(Front de l'Est)* le 09/0/1944
- NIEDERHOFFER Joseph, né le 12/02/1909
  † à Meiningen *(Allemagne)* le 31/10/1944
- PETER Henri, né le 04/06/1922
  † à Robwisk *(Russie)* le 18/06/1944
- SENENTZ Joseph, né le 03/07/1913
  † à Celmiemicki *(Lettonie)* le 06/11/1941
- SENGLER Edgar, né le 27/08/1921
  † à Sorga *(Russie)* le 09/03/1944
- WANTZ Achille, né le 14/06/1914
  † à Rada *(Italie)* le 06/02/1945

## DIEFFENBACH-AU-VAL

**Victimes militaires**

- BACHOFFER Alphonse, né le 30/09/1918
  † en Russie le 21/06/1944
- BOUCON Charles, né le 22/12/1920
  † à Schirrwindt *(Prusse Orientale)* le 16/10/1944
- DONTENWILL Aloyse, né le 28/02/1917
  † à Tambov *(Russie)* le 01/01/1945
- DOLLÉ Albert, né le 10/08/1924
  † à Krakau *(Pologne)* le 30/01/1944
- EGLY Louis, né le 10/11/1925
  † à Werbeli *(Lettonie)* le 25/07/1944
- EGLY Prosper, né le 22/08/1925
  † en Pologne le 18/11/1944
- FOUR François, né le 21/09/1919
  † en Russie le 11/03/1944
- FOUR Marcel, né le 10/02/1906
  † à Polenka sur Oder *(Tchécoslovaquie)* le 20/04/1945
- FOUR Paul, né le 03/03/1921
  † en Russie le 25/12/1944
- GRANDADAM François, né le 19/09/1919
  † à Anjeprowska *(Russie)* le 19/01/1944
- GRANDADAM Oscar, né le 15/05/1916
  † à Stuttgart *(Allemagne)* le 14/05/1944
- GRANDADAM Laurent, né le 05/03/1916
  † à Jaciazek *(Prusse Orientale)* le 14/10/1944
- JOLY Laurent, né le 02/03/1913
  † en mer près de Djibouti le 17/01/1942
- MARCOT Alphonse, né le 08/10/1925
  † à Pleskau *(Russie)* le 14/07/1944
- WIRTH Meinrad, né le 21/08/1924
  † à Popruisk *(Russie)* le 26/06/1944

## FOUCHY

**Victimes militaires**

- ANTZENBERGER Joseph, né le 10/05/1921
  † en Roumanie le 24/07/1943
- ANTZENBERGER Léon, né le 18/08/1923
  † à Brno *(Moravie)* le 16/04/1944
- BUCK Alphonse, né le 21/01/1923
  † à Krinski *(Russie)* le 21/07/1944
- BURST Désiré, né le 26/05/1905
  † à Nïmes *(Gard)* le 21/06/1940
- CACLIN Alfred, né le 24/07/1905
  † à Vesoul *(Haute-Saône)* le 17/06/1940
- CHOTEL Joseph, né le 09/04/1923
  † près de Varsovie *(Pologne)* le 30/11/1944
- COLLIN Jean, né le 22/10/1922
  † à Frankfurt sur Oder *(Allemagne)*
  le 04/10/1945
- DOERLER Paul, né le 18/05/1922
  † à Slupikani *(Roumanie)* le 03/09/1944
- FONCK Isidore, né le 18/03/1914
  † à Saint-Bandry *(Aisne)* le 08/06/1940
- GASS Joseph, né le 31/01/1924
  † à Iwanowskÿ *(Russie)* le 17/08/1943
- GRIFFON Jean, né le 30/01/1922
  † à Jaskwa *(Russie)* le 12/03/1944
- IDOUX Joseph, né le 02/12/1922
  † à Sierentz *(Haut-Rhin)* le 22/11/1944
- JACQUOT François, né le 19/05/1922
  † à Ladogasee *(Russie)* le 27/07/1943
- MARCHAL René, né le 24/06/1925
  † à Nordhausen *(Allemagne)* le 24/05/1944
- ROCHÉ Jean, né le 08/05/1924
  † à Trieste *(Italie)* le 10/11/1944
- SCHMITT Joseph, né le 11/01/1920
  † à Kirsanow *(Russie)* le 17/03/1945
- UHLRICH Joseph, né le 10/10/1913
  † à Rheinbach *(Allemagne)* le 10/10/1944
- VALENTIN Joseph, né le 21/08/1923
  † à Bromberg le 27/01/1945
- VALENTIN Ernest, né le 05/09/1910
  † en Russie le 31/12/1945
- VERNIER Isidore, né le 11/02/1919
  † à Bernau *(Allemagne)* le 23/11/1943

**Victime civile**

- CHOTEL Marceline, née le 24/06/1924
  † à Kaysersberg *(Haut-Rhin)* le 18/12/1944

## LALAYE

**Victimes militaires**

- ANTZENBERGER Francois-Xavier,
  né le 19/12/1923
  † à Novgorod *(Russie)* le 14/09/1944
- COLLIN François, né le 02/01/1925
  † à Lenzano *(Italie)* le 23/07/1944
- DURAND Joseph, né le 21/05/1928
  † à Bad Bartefeld *(Tchécoslovaquie)*
  le 06/10/1943
- GUIOT Isidore, né le 03/04/1917
  † à Podilki *(Pologne)* le 09/09/1943
- GUIOT Joseph, né le 02/05/1909
  † en Pologne le 31/12/1944
- HUMBERT André, né le 23/07/1924
  † à Fastov *(Ukraine)* le 19/10/1943
- HUMBERT Lucien, né le 28/03/1910
  † à Rohatyn *(Pologne)* le 24/07/1944
- KIRCHGESSNER André, né le 10/10/1924
  † à Modolen *(Lettonie)* le 25/08/1944
- LEGRAND Edouard, né le 24/12/1924
  † à Waldstück Iwanowsky *(Russie)*
  le 06/09/1943
- LEGRAND Paul, né le 26/06/1911
  † à Eschbach *(Bas-Rhin)* le 02/02/1945
- MATHIEU Joseph, né le 24/04/1914
  † en Tchécoslovaquie le 12/09/1944
- PHILIPPE André, né le 05/04/1924
  † à Prawa Spionic *(Yougoslavie)* le 31/03/1945
- VERDUN Raymond, né le 10/09/1922
  † à Novgorod *(Russie)* le 14/09/1944

**Victime civile**

- HUMBERT Lucie, née le 12/02/1932
  † à Lalaye le 21/06/1940

## MAISONSGOUTTE

**Victimes militaires**

- ADRIAN Joseph, né le 17/03/1919
  † le 26/04/1944
- ADRIAN Xavier, né le 29/09/1919
  † le 24/07/1944
- ANGST Lucien, né le 14/12/1910
  Disparu
- ANGST Marcel, né le 02/06/1921
  Disparu
- DORFFNER Paul, né le 20/12/1919
  † le 13/09/1944
- FRANTZ Lucien, né le 04/03/1920
  † le 20/01/1944
- GREINER Georges, né le 18/04/1921
  † le 31/08/1944
- IDOUX Henri, né le 18/02/1924
  Disparu
- MATHERY Charles, né le 15/12/1920
  † le 14/04/1945
- PRINZ Georges, né le 18/02/1925
  † le 21/02/1944
- SCHEIDER Lucien, né le 24/03/1922
  † en Mai 1945
- SCHIEBER Jean, né le 06/02/1925
  † en Novembre 1944
- SCHIEBER Louis, né le 14/05/1926
  † le 27/12/1944
- SENENTZ Alex, né le 25/02/1896
  † le 04/01/1940
- ULRICH Joseph, né le 15/03/1912
  † le 31/10/1944
- VONNE Julien, né le 07/09/1921
  † le 19/10/1943
- WEISSBECK Charles, né le 20/01/1924
  † le 13/06/1943
- WEISSBECK Léon, né le 12/07/1926
  † le 14/12/1944
- WENDLING Julien, né le 10/10/1925
  Disparu
- WITZ Alfred, né le 18/08/1922
  † le 18/05/1945 en captivité
- WITZ Camille, né le 01/03/1912
  † en Avril 1945
- ZIMMERMANN Alfred, né le 01/03/1914
  † le 05/03/1945 en captivité
- ZIMMERMANN Aloise, né le 21/08/1919
  † le 23/07/1943
- ZIMMERMANN Charles, né le 23/04/1914
  Disparu
- ZIMMERMANN Émile, né le 13/02/1910
  † le 10/06/1945
- ZIMMERMANN Jean, né le 31/01/1909
  † le 01/04/1945 en captivité
- ZIMMERMANN Léon, né le 03/02/1922
  † le 01/03/1944, en captivité
- ZIMMERMANN Lucien, né le 10/01/1923
  † le 02/02/1944

- ZIMMERMANN Marcel (père),
  né le 18/06/1897, † en 1939
- ZIMMERMANN Marcel (fils),
  né le 09/01/1924, † le 13/03/1944

**Victimes civiles**

- BRANDNER Louis , né le 03/07/1940
  † le 28/11/1944
- VONDERSCHER Charles, né le 27/02/1932
  † le 16/08/1945 *lors de la manipulation d'une arme trouvée avec des camarades.*
- ZIMMERMANN Louise
  née ADRIAN le 25/08/1912
  † le 01/12/1944
- ZIMMERMANN Henri, né le 14/07/1934
  † le 20/06/1940
- ZIMMERMANN Antoine, né le 25/11/1924
  † le 21/06/1940

## NEUBOIS

**Victimes militaires**

- ANSTETT Charles, né le 23/03/1921
  † à Tambov *(Russie)* en 1945
- ANSTETT Robert, né le 12/09/1914
  † sur le Front de l'Est le 17/09/1944
- BENOIT Robert, né le 08/05/1922
  † le 14/01/1944
- COLLIN Albert, né le 12/03/1915
  † le 01/11/1944
- COLLIN Charles, né le 21/05/1920
  † à Bobruisk *(Russie)* le 23/06/1944
- ECKERT Alfred
- GELLY Jean-Pierre, né le 14/07/1922
  † en Yougoslavie le 30/10/1944
- GERBER Lucien, né le 13/04/1921
  † à Scinjak *(Front de l'Est)* le 09/10/1943
- GUNTZ Ernest, né le 18/08/1908
  † postérieurement au 11/10/1944
- KIEFFER Robert, né le 01/03/1923
  † à Stalino *(Russie)* le 08/09/1944
- KUHN Robert, né le 19/12/1919
  † près de Kiev *(Russie)* le 24/12/1943
- MARTIN Alfred, né le 13/07/1922
  † à Stirfaki *(Grèce)* le 04/10/1944
- MATHIEU Ernest, né le 18/05/1908
  † le 21/03/1945
- PIERROT Victor, né le 22/03/1919
  † le 11/11/1944
- SCHALL Adolphe, né le 28/07/1913
  † à Neubeusch *(Pologne)* le 01/11/1945
- SITTLER Eugène, né le 14/08/1899
  † à Saint-Sauveur *(Haute-Saône)* le 18/06/1940
- STALTER Marcel, né le 22/11/1914
  † à Pfarfejenka *(Front de l'Est)* le 07/04/1944

**Victimes civiles**

- DONTENVILLE Élise
  née SIEGEL le 18/11/1889
  † à Châtenois le 29/11/1944
- MATHIEU Anne
  née BENOIT le 23/09/1896
  † à Neubois le 04/12/1944
- MATHIEU Lucie, née le 05/04/1924
  † à Neubois le 29/11/1944
- WIRTH Jean-Baptiste, né le 12/06/1898
  † à Sélestat le 30/11/1944

## NEUVE-ÉGLISE

**Victimes militaires**

- BIEGEL Jean-Joseph, né le 06/06/1925
  † à Brody *(Galicie)* le 22/07/1944
- DANNER Aloyse, né le 07/04/1915
  † en Russie le 09/10/1943
- KLEIN Alphonse, né le 06/06/1922
  † à Kalinowka *(Ukraine)* le 03/04/1944
- HUMBERT Bernard, né le 10/10/1923
  † à Galie *(Serbie)* le 27/10/1944
- HUMBERT Marcel, né le 26/10/1924
  † à Tambov *(Russie)* le 02/01/1945
- MARCOT François, né le 21/03/1922
  † à Elenrothe *(Allemagne)* le 20/01/1945
- MATT Marcel, né le 11/04/1922
  † à Jassy *(Roumanie)* le 09/08/1944
- MATT Paul, né le 31/03/1923
  † près d'Épinal le 11/10/1944
- MESSMER Camille, né le 30/06/1922
  † à Kuban *(Russie)* le 27/07/1943

**Victimes civiles**

- COLLIN Jean-Marie, né le 18/02/1940
  † à Neuve-Église le 28/02/1945
  *dans l'explosion de munitions.*
- FRANTZ Pierre, né le 13/05/1939
  † à Neuve-Église le 28/02/1945
  *dans l'explosion de munitions.*
- FREYDT René, né le 15/02/1927
  † à Neuve-Église le 29/11/1944
  *dans l'explosion d'une mine à proximité de son domicile.*
- MATT Auguste, né le 24/04/1931
  † à Neuve-Église le 16/07/1945
  *dans l'explosion de munitions.*
- MUHR Marie-Thérèse, née le 07/06/1930
  † à Neuve-Église le 27/11/1944
  *par éclats d'obus lors des combats de la Libération.*
- WEBER Paul, né le 21/05/1940
  † à Neuve-Église le 28/02/1945
  *dans l'explosion de munitions.*

## SAINT-MARTIN

**Victimes militaires**

- BUCK Lucien, né le 23/11/1920
  † à Tambov *(Russie)* en Janvier 1944
- CLAD René, né le 03/05/1921
  † à Tambov *(Russie)* en Novembre 1944
- HERRBACH Alphonse, né le 09/08/1924
  † à Montreuil-la-Combe *(Orme)* le 16/08/1944
  *Volontaire SS, enterré dans un cimetière militaire allemand en Normandie.*
- KOEBERLE Lucien, né le 29/06/1919
  † en Russie après le 19/06/1944
- LEDERMANN Roger, né le 12/12/1923
  Disparu après le 07/01/1944 à Kustin (Russie)
- LUX Antoine, né le 12/07/1924
  † à Donetz *(Russie)* le 01/08/1943
- WILDENMUTH Joseph, né le 19/02/1907
  † à Lobsann le 08/10/1939

**Victime civile**

- LEHMANN Joseph, né le 15/03/1915
  † le 26/11/1944, *tué par un soldat américain sur la route de Breitenbach lors des combats de la Libération.*

## SAINT-MAURICE

**Victimes militaires**

- BURG René, né le 04/08/1926
  † à Francfort sur Oder *(Allemagne)*
  le 23/10/1945
- DONTENVILLE Charles, né le 23/10/1917
  † entre Namur et Liège *(Belgique)*
  le 12/05/1940
- DONTENVILLE Raymond,
  né le 21/08/1921
  † près de Suskovoke *(Pologne)* le 22/03/1944
- FRITSCH Paul, né le 27/07/1915
  † en Décembre 1944
- FRITSCH Pierre, né le 03/09/1920
  † près d'Inguletz *(Russie)* le 03/03/1944
- GRIESMAR Maurice, né le 12/05/1924
  † à Schlossberg *(Allemagne)* le 13/01/1945
- L'HOSPITAL Robert, né le 12/12/1925
  † à Sujervo *(Lettonie)* le 11/05/1944
- SCHEER André, né le 30/04/1920
  † près de Slobodka *(Russie)* le 06/05/1944
- SCHLEBER Charles, né le 21/12/1925
  † à Csernowka *(Russie)* le 25/08/1944
- STEBLER Charles, né le 16/06/1923
  † près de Cassino *(Italie)* le 05/12/1943

## SAINT-PIERRE-BOIS / HOHWARTH

**Victimes militaires**

- GALL Robert, né le 31/10/1917
  † en Pologne le 30/11/1944
- HUBER Robert, né le 22/12/1925
  † à Puicle *(Estonie)* le 14/09/1944
- JESSEL Adolphe, né le 02/08/1921
  † à Chandogi *(Russie)* le 01/12/1943
- LEDERLE Horst,
  né le 19/11/1916
  † à Gulben *(Allemagne)* en Avril 1945
- LEGOLL Marcel, né le 16/09/1921
  † à Cherbourg *(Manche)* le 17/06/1944
- MEYER Aloïse, né le 19/06/1924
  † à Werbka *(Russie)* le 21/03/1944
- MEYER Léon, né le 02/11/1924
  † à Peretolskaya *(Russie)* le 16/11/1943
- MEYER Lucien, né le 11/07/1908
  † le 01/01/1945
- OEHLER Emile, né le 22/07/1917
  † à Neusselu *(Russie)* le 10/03/1944
- WACH Charles, né le 01/09/1922
  † à Marseille *(Bouches-du-Rhône)* le 13/04/1945
- WIRTH Alphonse, né le 18/02/1918
  † en Belgique le 18/05/1940
- WOLFF Antoine, né le 12/01/1924
  † à Worobeika *(Russie)* le 19/01/1944
- ZUBER Paul, né le 16/07/1917
  † à Orscha *(Russie)* le 03/01/1946

**Victimes civiles**

- BAUER Virgile, né le 03/03/1930
  † le 23/03/1945
  *Blessé grièvement par des obus de lance-roquettes non explosés, trouvés en forêt, que des camarades et lui lançaient sur un rocher.*
- STAAR Joseph, né le 27/03/1929
  † le 13/05/1947
- THIRION Lucien, né le 29/11/1927
  † le 13/05/1947
  *Ces deux derniers sont morts en tentant d'extraire la poudre de mines anti-chars pour l'utiliser dans une carrière.*
- WIRTH Raymond, né le 26/02/1928
  † le 04/04/1945
  *Tué en marchant sur une mine le long de la route vers Blienschwiller.*

## STEIGE

**Victimes militaires**

- BRETZNER Henri, né le 28/03/1921
  † en Prusse Orientale le 30/01/1945
- BRETZNER François, né le 28/02/1898
  † à Sermersheim le 18/06/1940
- CLAVELIN Paul, né le 26/06/1911
  † à Sankt Johann *(Autriche)* le 23/08/1945
- GAUNAND Henri, né le 12/01/1914
  † 05/06/1945, inhumé à Gap
- GUIOT André, né le 23/10/1922
  † à Woldwanskoie *(Russie)* le 16/07/1943
- LAVIGNE Paul, né le 16/12/1924
  † près d'Odessa *(Russie)* le 30/11/1944
- LAVIGNE Joseph, né le 23/07/1914
  † à Dunkerque *(Nord)* le 30/05/1940
- PRINCE Jean, né le 22/08/1923
  † à Sankt Blasien *(Allemagne)* le 01/12/1943
- QUIRIN Jean, né le 26/05/1921
  † à Kiev *(Russie)* le 14/10/1943
- RIEFFEL Georges, né le 01/05/1921
  † à Kalinowka *(Russie)* le 06/08/1943
- ROSSI André, né le 28/11/1922
  † à Graljewo *(Serbie)* le 18/11/1944
- ROSSI Jean, né le 16/09/1912
  † à Tambov *(Russie)* le 09/02/1945
- ROSSI Maurice, né le 20/11/1908
  † à Oberroedern *(Bas-Rhin)* le 20/06/1940
- SCHIEBER Lucien, né le 31/07/1926
  † le 19/11/1944
- SONNEFRAUD Jean, né le 13/04/1922
  † en Russie ou en Pologne le 23/01/1945
- STEINER Eugène, né le 10/12/1906
  † le 23/05/1940

## THANVILLÉ

**Victimes militaires**

- DOLLÉ Alexandre, né le 08/04/1925
  † à Slobodka *(Russie)* le 13/04/1944
- GRIESMAR Jules, né le 20/12/1919
  † sur le Front russe le 04/04/1944
- LEGOLLE Eugène, né le 09/11/1919
  † à Kirsanow *(Russie)* le 18/10/1944
- SCHEER André, né le 30/04/1921
  † à Slobodka *(Russie)* le 06/05/1944
- THIRION Pierre, né le 19/10/1927
  † à Thanvillé le 25/03/1944

## TRIEMBACH-AU-VAL

**Victimes militaires**

- DOLLÉ Louis, né le 05/04/1913
  Disparu le 01/11/1944
- FREPPEL Charles, né le 20/11/1922
  † à Veleni Hoche *(Russie)* le 06/09/1943
- FREPPEL Marcel, né le 20/10/1927
  † le 02/11/1944
- FRITSCH Paul, né le 27/07/1915
  † le 01/12/1944
- FRITSCH Pierre, né le 03/09/1920
  † à Inguletz *(Russie)* le 06/03/1944
- GENEVÉ Albert, né le 09/03/1923
  Disparu près de Podgorny *(Russie)*
  le 22/07/1943

- GENEVÉ Charles, né le 11/11/1925
  † à Tambov *(Russie)* le 20/02/1945
- HERRBACH Théophile, né le 26/07/1911
  † à Rimnicu Sarat *(Roumanie)* le 05/08/1944
- HUBER Marcel
- KARCHER Léon, né le 06/03/1910
  † à Bialobrazogi *(Russie)* le 16/01/1945
- LACHMANN Alfred
- MATTERN Jules, né le 20/05/1921
  † à Angstesi *(Lettonie)* le 04/10/1944
- MATTERN Léon, né le 26/03/1912
  † à Versez *(Hongrie)* le 05/12/1944
- NUSSBAUMER Achille, né le 06/02/1914
  † dans les Vosges le 20/06/1940
- PAULUS Marcel, né le 27/01/1923
  † à Stawiski *(Pologne)* le 29/08/1944
- STEBLER Charles, né le 16/06/1923
  † à Cassino *(Italie)* le 05/12/1943
- THOMAS Joseph, né le 04/03/1923
  † à Valika *(Croatie)* le 31/07/1944

**Victimes civiles**

*Toutes sont victimes d'un tir d'artillerie sur le village peu après l'arrivée des troupes allemandes.*

- DORFNER Camille, né le 07/10/1926
  † le 20/06/1940
- DORFNER René, né le 19/01/1930
  † le 20/06/1940
- FREPPEL Odile, née le 20/08/1895
  † le 20/06/1940
- LEINDECKER Françoise, née le 06/03/1890
  † le 20/06/1940
- MATTERN Jeanne, née le 25/08/1932
  † le 21/06/1940
- MATTERN Martin, né le 06/02/1914
  † le 21/06/1940

## URBEIS

**Victimes militaires**

- DOERLER René
  † à Taunay *(Ardennes)* le 23/05/1940
- THOMAS Henri, né le 31/07/1915
  † à Chitrova *(Russie)* le 22/07/1943
- GRIFFON Jean
  † à Jaschkowa *(Russie)* le 12/03/1944
- SCHRAMM Jean, né le 25/04/1924
  † à Cisterna *(Italie)* le 29/02/1944
- GUNTZ Paul, né le 18/08/1909
  † à Vossenack *(Allemagne)* le 10/10/1944

**Victime civile**

- FORCHARD Charles, né le 04/04/1929
  † le 08/05/1945
  *en manipulant une grenade trouvée.*

## VILLÉ

**Victimes militaires**

- ARMBRUSTER René, né le 19/06/1925
  † à Losonc *(Hongrie)* le 26/12/1944
- BENOIT Julien, né le 20/10/1908
  † à Lauris *(Vaucluse)* le 06/11/1940
- BOES Auguste, né le 24/09/1923
  † à Stavnik *(Slovaquie)* le 29/10/1944
- BOUR Guillaume, né le 05/09/1914
  † à Bruyères *(Vosges)* le 21/06/1940
- BUSCH Paul, né le 26/06/1918
  † à Bru *(Vosges)* le 21/06/1940
- DORFFNER Alfred, né le 01/07/1923
  † le 15/11/1944
- EBERSOLD Louis, né le 24/03/1907
  † à Haguenau *(Bas-Rhin)* le 24/06/1940
- FAHRLAENDER Charles, né le 24/01/1922
  † à Grafenroda *(Allemagne)* le 11/04/1945
- GUNDRAM Charles
- HERRMANN Edouard, né le 24/11/1910
  † près de Haguenau *(Bas-Rhin)* le 24/06/1940
- HESTIN Charles, né le 21/01/1915
  † en Russie le 09/02/1944
- HESTIN Marcel, né le 22/01/1918
  † le 04/04/1942
- HEUMANN Alfred, né le 25/04/1918
  † près de Radomysl *(Russie)* le 24/08/1944
- MARSCHAL Jérôme, né le 11/07/1923
  † à Kragujevac *(Yougoslavie)* en Octobre 1944
- MAURER Julien, né le 12/03/1920
  † à Radom *(Pologne)* le 30/11/1944
- MEYER André, né le 08/11/1924
  † sur le Front de l'Est le 31/03/1944
- MEYER Édouard, né le 05/03/1912
  † le 30/04/1945
- MUNSCHINA René, né le 01/01/1922
  † à Bad Morgentheim *(Allemagne)* le 04/05/1945
- NUSSBAUMER Victor, né le 03/10/1911
  † à Augustowo le 28/01/1945
- NUSSBAUMER Charles, né le 23/12/1913
  † à Tambov *(Russie)* le 13/01/1945
- ORIGAS Romain, né le 28/11/1922
  † en Lettonie en Janvier 1945
- PRISS Rodolphe, né le 09/05/1924
  † à Linz *(Allemagne)* le 07/10/1944
- PRISS Théodore, né le 19/06/1926
  † à Julich *(Allemagne)* le 21/09/1944
- QUIRIN René, né le 07/11/1925
  † à Bukowiange *(Russie)* le 31/08/1944
- RICHLING Louis, né le 09/02/1924
  † à Stodoly *(Pologne)* le 18/08/1944
- SIMON Henri, né le 26/03/1912
  † le 31/10/1944
- SITTLER René, né le 23/08/1919
  † à Pillau *(Allemagne)* le 18/03/1945
- STAUFFER Paul, né le 25/09/1926
  † à Saint-Dié *(Vosges)* le 21/03/1945
- VEES Paul, né le 01/07/1926
  † à Stettfeld *(Allemagne)* le 06/04/1945
- WACH Alfred, né le 07/09/1909
  † le 31/07/1944

**Victimes civiles**

- BRUN Marie-Louise
  née BRUMBT le 23/06/1916
  † le 25/11/1944
  *lors des combats de la Libération.*
- DREYFUSS Gustave, né le 23/08/1900
  † en déportation
- DREYFUSS Léonie, né le 16/01/1868
  † en déportation à Auschwitz le 18/04/1944
- DREYFUSS Lucien, † en déportation
- FREPPEL Joseph, né le 16/03/1893
  † le 26/11/1944
  *lors des combats de la Libération.*

# Remerciements

*Le présent ouvrage doit beaucoup aux délégués communaux, membres de la commission de travail mise en place à la genèse du projet, et qui ont largement contribué à la collecte des informations, des documents, des témoignages, ainsi qu'à la rédaction d'articles et de notices. Nous les en remercions sincèrement et les assurons également que les entretiens non publiés seront précieusement archivés.*

*Merci également aux secrétariats de mairie qui nous ont ouvert leurs archives, ainsi qu'aux services de la Communauté de Communes, autour de Thierry FROEHLICHER, pour leur participation active.*

*Parmi tous les collaborateurs bénévoles, je souhaite spécialement saluer ceux qui se sont particulièrement investis : Antoine HERRBACH (textes et illustrations), Daniel ULRICH (photos), Jean-Marie GERARDIN (textes, enquêtes, documents et photos), Freddy DIETRICH (textes et enquêtes), Jean-Luc MAURER (recherches avions), Béatrice OSTER (relecture et correction), ainsi que Antoine FUCHS (Villé), Pierre SCHRAMM (Urbeis) et Alphonse GUNTZ (Saint-Maurice), témoins privilégiés, dont l'excellente mémoire a très largement alimenté nos propos.*

*Merci également aux auteurs des très nombreux ouvrages, articles et études traitant de ce conflit et auxquels nous avons emprunté sans scrupules citations et illustrations. Nous renvoyons également les lecteurs intéressés aux annuaires 1995 et 1996 de la Société d'Histoire du Val de Villé (SHVV), entièrement consacrés à la deuxième guerre. Ils sont toujours disponibles en mairie de Villé.*

*Il va sans dire que les témoignages et opinions reproduits dans l'ouvrage n'engagent que leurs auteurs. Nous avons d'ailleurs volontairement respecté leurs mots et leur formulation, en apportant le cas échéant quelques précisions utiles à la compréhension des textes.*

*Christian DIRWIMMER*
*Président de la Société d'Histoire du Val de Villé ,*
*Responsable de la coordination du travail, de la synthèse et de la rédaction.*

*Merci aux membres du comité de pilotage de cet ouvrage :*

**ALBÉ**

- Mme Nicole KUHN
- Mme Pascale HIRTH

**BASSEMBERG**

- M. Alain MOURLAM
- M. Jean FOUR

**BREITENAU**

- Mme Claudine GRANDGEORGE

**BREITENBACH**

- M. Raymond WANTZ
- M. Hubert DENILAULER

**DIEFFENBACH-AU-VAL**

- M. Laurent PETER

**FOUCHY**

- M. Fridolin DIETRICH

**LALAYE**

- M. Jean-Yves MAGADUR

**MAISONSGOUTTE**

- M. François WOLFF
- M. Gérard WOLFF

**NEUBOIS**

- Mme Christiane BERTRAND
- M. Joseph MUNSCH

**NEUVE-ÉGLISE**

- M. Gérard HOLWECK

**SAINT-MARTIN**

- Mme Angèle BRUNNER

**SAINT-MAURICE**

- M. René EGGENSPIELER

**SAINT-PIERRE-BOIS**

- M. Alain MEYER

**STEIGE**

- M. Roland MANGIN

**THANVILLÉ**

- M. Jean-Marie ERNST

**TRIEMBACH-AU-VAL**

- M. Martial DEBROS

**URBEIS**

- M. Pierre SCHRAMM

**VILLÉ**

- M. Albert HEITZ
- M. Raymond MAURER

*ainsi qu'aux vice-présidents successifs de la Communauté de Communes en charge du patrimoine, Claudine GRANDGEORGE et Maurice KUBLER, et aux présidents de la Commission Patrimoine, Jacques OSTERMANN et Jean-Georges HIRSCHFELL.*




COMMUNAUTÉ DE COMMUNES
DU CANTON DE VILLÉ

Financé par la Communauté de Communes du canton de Villé

ISBN 978-2-7466-0331-8

Dépôt légal 4e trimestre 2008

Conception graphique et mise en page **Atelier C - www.atelierc.com**
Impression **IDS Sélestat**